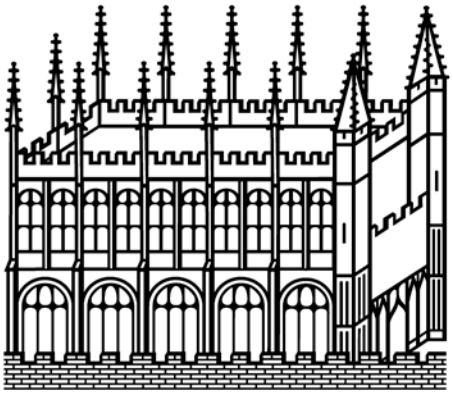

Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

TAYLOR INS
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
~~S. Fr. 370~~
Vet. Fr. III B. 3191

Indelible pencil on p. 5, 16, 19 – ; ink on p. 263

DWS

22/8/55

LA

PLÉIADE FRANÇOISE

~~S. Fr. 37C~~
Vet. Fr. III B. 3191

Indelible fecundit on p. 5, 16, 19 – ; ink on p. 263

DMS

22/8/55

LA

PLÉIADE FRANÇOISE

Cette collection a été tirée à 250 exemplaires numérotés
et paraphés par l'éditeur :

230 exemplaires sur papier de Hollande,
18 — sur papier de Chine,
2 — sur vélin.

N° 12.

IOACHIM DV BELLAY
GENTIL-HOMME ANGEVIN
Imp. Salmon

ŒVVRES FRANÇOISES

DE

IOACHIM DV BELLAY

GENTIL-HOMME ANGEVIN

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME PREMIER

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

M.D.CCC.LXVI

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
3 - MAR. 1928
OF OXFORD

AVERTISSEMENT

LORSQUE *M. Sainte-Beuve fit paraître, à la suite de son excellent* Tableau de la Poésie française au XVIe siècle, *un choix des œuvres de Ronsard, il n'eut pas trop de tout son talent pour se faire pardonner une tentative alors si hardie. Cependant, le premier étonnement passé, on se livra de toutes parts à l'étude des poëtes de cette époque, et les amateurs de livres recherchèrent avec ardeur les recueils dédaignés pendant plus de deux siècles, et qui, à cause de ce dédain même, étaient devenus tellement rares qu'on ne peut plus les réunir qu'à force de temps, de peine, et surtout d'argent.*

Nous avons voulu épargner aux curieux une peine souvent infructueuse et de plus les mettre à même de se rendre un compte complet et personnel de l'influence exercée par l'école de Ronsard sur notre langue et sur notre littérature poétique.

La Pléiade n'ayant jamais été constituée officiellement, les noms de ceux qui la composent ont souvent varié. Nous avons choisi la liste contemporaine qui a été adoptée le plus généralement, celle qui se trouve au mot Pléiade *dans le* Dictionnaire *de Trévoux et dans celui de l'Académie française, et où figurent : Ronsard, du Bellay, Belleau, Jodelle, Baïf, Dorat, Pontus de Tyard.*

Préoccupé avant tout de constituer des textes assez exacts dans leurs moindres détails pour offrir une base certaine aux études philologiques, nous avons eu soin de remonter aux éditions données par les auteurs eux-mêmes et d'en reproduire fidèlement l'orthographe et l'accentuation, alors si sobrement indiquée; quant à la ponctuation, tout le monde sait qu'elle est, à cette époque, tellement capricieuse et obscure, qu'il est impossible de la conserver sans nuire

beaucoup à la clarté; nous avons pris soin toutefois de ne la modifier qu'autant qu'il était indispensable de le faire, et nous n'avons pas songé un instant à nous astreindre aux règles actuelles, dont la rigueur aurait fait disparate avec les autres libertés du texte.

Notre travail sur chaque poëte se compose d'une Notice biographique *placée en tête de ses œuvres et de* Notes *que nous rejetons à la fin de chaque volume afin qu'elles ne détournent pas l'attention du lecteur et ne nuisent en rien au bon aspect typographique de notre édition.*

Ces notes contiennent, pour chaque ouvrage : la description bibliographique de l'édition que nous avons suivie et la liste des autres éditions originales; les variantes sérieusement utiles au point de vue philologique ou littéraire; les éclaircissements indispensables à l'intelligence du texte; un extrait des critiques contemporaines et des commentaires des amis de nos poëtes, où, laissant de côté les discussions polémiques et les fadeurs laudatives, nous avons recueilli uniquement ce qui a trait à l'histoire littéraire, ou ce qui peut être utile pour l'étude approfondie de la langue du seizième siècle.

Ce qui sera volontairement omis dans nos notes se trouvera dans un volume à part embrassant tout l'ensemble de la collection. Il contiendra :

1° *Une* Étude sur la Pléiade françoise *indiquant son origine, son but, ses espérances, et la part légitime qui lui appartient dans la constitution de notre langue et dans le développement de notre littérature;*

2° *Un* Glossaire *renfermant : l'explication de tous les termes contenus dans notre collection qui ne figurent pas dans les dictionnaires actuels ou qui ne s'y trouvent que dans des acceptions différentes de celles dans lesquelles nos poëtes les ont employés; les mots bizarres, forgés par la Pléiade, et qui n'ont eu qu'une existence éphémère; enfin, autant que nous le pourrons, car c'est là une partie fort délicate de notre tâche, les mots, nouveaux alors, qui ont été si vite et si généralement adoptés, et qui se sont si complétement incorporés à notre langue, qu'on serait tenté de croire qu'ils remontent à son origine;*

3° *Un* Index des noms propres historiques et géographiques. *Très-complet pour les temps*

modernes, cet index contiendra une courte notice sur les personnages contemporains nommés par nos poëtes et l'indication de tous les endroits où ils sont mentionnés. Nous ne signalerons pas de même, on le comprendra facilement, tous les vers où il est question de Vénus, d'Hercule, ou même de Virgile et d'Homère, et nous nous contenterons de noter les noms antiques lorsqu'ils se présenteront dans nos auteurs sous une forme particulière, ou que les passages où ils se trouvent auront une importance réelle.

Nous commençons par les Œuvres françoises *de Joachim du Bellay : son traité de* La Defence et Illustration de la langue francoyse *est à nos yeux la plus naturelle introduction à l'étude des poëtes de la Pléiade. Nous croyons tellement, du reste, qu'il est impossible de les soumettre à un classement quelque peu rigoureux, que les volumes de notre collection ne porteront pas de tomaison générale, mais seulement un chiffre au bas du faux titre, d'après leur ordre de publication.*

Le classement relatif des diverses œuvres de Du Bellay entre elles n'était pas non plus sans

difficulté. Le mieux serait assurément de suivre le plan préféré par l'auteur; mais, bien qu'il parle dans une épître à Jean de Morel de son intention de disposer ses œuvres sous les titres de Lyre chrestienne *et de* Lyre prophane (a), *comme il ne donne aucun détail sur ce projet, il est absolument impossible d'y donner suite.*

En l'absence de renseignements fournis par Du Bellay, nous devions nous attacher surtout au recueil formé par Aubert avec le concours des amis du poëte et particulièrement de son cher Morel (b); *nous en avons suivi le plan, tout en le contrôlant et le rectifiant lorsque les éditions originales nous en ont fourni le moyen, et nous y avons ajouté plusieurs pièces importantes qui avaient été ou ignorées ou rejetées mal à propos.*

Le lecteur, rencontrant ainsi successivement, dans leur ordre vrai, les diverses publications de Du Bellay, assistera aux événements de sa vie et sera vivement frappé du progrès continu de son talent.

(*a*) Voyez ci-après, p. 338.

(*b*) Voyez ci-après, à la suite de la *Notice biographique*, l'Extrait de l'épître *au Roy* placée en tête de l'édition d'Aubert.

La Deffence et Illustration de la langue francoyse, *par laquelle commence le présent volume, abonde en allusions à des ouvrages grecs ou latins. Souvent l'auteur n'en est point nommé; quelquefois, ce qui est plus grave, il est mal à propos confondu avec un autre* (a). *Ackermann, dans l'édition d'ailleurs fort estimable qu'il a donnée de cet ouvrage, s'est borné à signaler au lecteur les passages classiques qui s'offraient pour ainsi dire d'eux-mêmes à tout esprit cultivé. Il reconnaissait qu'une grande partie de sa tâche restait encore à remplir. J'espère que ce travail, qui du reste, sans les précieux renseignements qui m'ont été fournis par M. Egger et surtout par M. Adolphe Regnier, présenterait encore plusieurs lacunes, est aujourd'hui à peu près complet.*

Puisque j'ai commencé à acquitter mes dettes de reconnaissance, je dois remercier vivement un laborieux amateur, M. Royer, qui a bien voulu se charger de lire deux épreuves de tout le travail, et dont l'expérience et la sagacité m'ont été fort utiles.

(a) Voyez ci-après, p. 477, note 5.

J'espère que le lecteur ne cherchera point, dans notre publication, une appréciation complète des œuvres de Du Bellay, car il serait trompé dans son attente. Dans la Notice biographique *consacrée à ce poëte, nous avons dû, il est vrai, nous prononcer plus d'une fois sur ses ouvrages, et nous aurons nécessairement occasion d'y revenir dans l'*Étude sur la Pléiade, *mais nous n'en ferons nulle part un examen détaillé. Dans ces explorations littéraires, l'éditeur doit remplir le rôle d'un guide attentif et consciencieux qui aide le voyageur à s'orienter et lui prépare patiemment la route, et non celui d'un cicerone obséquieux et bavard qui substitue ses jugements tout faits aux impressions personnelles de chacun.*

CH. MARTY-LAVEAUX.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

JOACHIM DU BELLAY

Ménage n'hésite pas à rattacher la famille Du Bellay à Ermenon, comte de Poitiers et d'Angoulême, mort en 866[1]. Si elle ne remonte pas aussi haut, il est certain du moins qu'elle est fort ancienne.

Joachim Du Bellay naquit vers 1525, à Lyré, sur la rive gauche de la Loire, à douze lieues au-dessus d'Angers. Il eut pour père Jean Du Bellay, sieur de Gonnor, capitaine de quarante lances fournies, c'est-à-dire de quarante hommes d'armes suivis d'un certain nombre d'archers, de valets et de chevaux, et gouverneur de Brest, qui avait épousé Renée Chabot, dame de Lyré, sa cousine. Besly a cru Joachim bâtard[2], mais Ménage a repoussé cette assertion, dénuée de tout fondement[3]. La terre de Gonnor passa à René Du Bellay, frère aîné

1. *Histoire de Sablé.*
2. *Histoire des comtes de Poitou*, p. 82.
3. *Ménagiana*, t. III, p. 82.

de Joachim ; celui-ci n'en fut jamais seigneur[1] ; il eut pour domaine son lieu natal, ce « petit Lyré » qu'il regrettait si fort pendant son voyage à Rome et qu'il préférait de bonne foi au « mont Palatin[2] ».

Nous manquons de documents sur Du Bellay, et nous ne savons guère de lui que ce qu'il nous en a dit lui-même ; par bonheur, ses poésies latines et françaises nous font connaître ses doctrines, ses passions et parfois jusqu'aux moindres événements de sa vie. Un des premiers en France, sans parti pris, sans propos délibéré, et, au contraire, comme à regret, il s'est adonné instinctivement à ce qu'on a nommé de nos jours la poésie *intime*, et il serait encore à cet égard un excellent modèle, si ce genre, purement individuel, comportait l'imitation.

Il a adressé, dans les derniers temps de sa vie, à Jean Morel, d'Embrun, son Pylade, une longue élégie latine qui a été fort utile à ses deux plus consciencieux biographes, Colletet[3] et M. Sainte-Beuve[4], et dont nous allons, à notre tour, traduire librement les passages principaux[5] :

« Privé, encore tout enfant, de mes parents, je suis, pour mon malheur, abandonné à la merci d'un frère. Sous sa tutelle, ma première jeunesse, qu'il eût fallu occuper par la culture des lettres, est perdue pour moi. Elle fut perdue comme en un vert jardin la fleur que nulle onde n'arrose, que nulle main ne cultive. A la mort de ce frère, lorsque j'étais parvenu à l'âge d'homme,

1. Goujet, *Bibliothèque françoise*, t. XII, p. 117.

2. Voyez t. II, page 182, la fin du sonnet XXXI.

3. *Vies des poëtes françois.* Manuscrit de la bibliothèque du Louvre. F. 2398, fol. 157-179.

4. *Notice sur Joachim Du Bellay*, publiée d'abord en tête de ses *Œuvres choisies*, Angers, V. Pavie, 1841, réimprimée à la suite du *Tableau de la poësie française au XVIe siècle*, p. 333-386 de l'édition de 1843.

5. Nous donnons le texte latin de toute la portion biographique de cette élégie dans l'*Appendice* qui suit notre Notice, n° I.

de nouveaux soins m'assaillirent. Je dus me charger d'un pupille, de mon neveu, que mon frère avait laissé à ma garde. Je prends donc à regret le fardeau de l'enfant et de la maison embarrassée de procès .... »

Le voilà bien loin déjà de ses premiers projets, de ses premiers rêves; dans sa verte jeunesse, vigoureux et adroit aux armes, il admirait, il honorait comme des dieux M. de Langey, ce héros également supérieur par son courage et son intelligence des affaires, et l'illustre cardinal Du Bellay. Leurs exemples auraient pu être pour lui les trophées de Miltiade, si à tant d'obstacles n'étaient venus se joindre ceux, plus invincibles encore, qui naissent d'une santé débile :

« Tout à coup surviennent des maladies et de cruelles souffrances qui me mettent aux portes du trépas. Ce mal m'enleva ma force accoutumée, me tourmenta deux ans et me cloua sur un lit de douleur. La muse me consola de ce triste accident et fut seule le remède à mes maux. Alors pour la première fois je lus les poëtes latins et grecs, alors je commençai à me faire connaître dans le chœur aonien. Qu'aurais-je fait, n'ayant aucun repos, aucun plaisir, n'ayant pas la libre disposition de moi-même ?... »

Cette tardive instruction nous a valu un poëte français hardi et original, un défenseur convaincu de notre langue en un temps où elle était encore inculte et méprisée. Si Du Bellay avait reçu dès son jeune âge l'instruction qui lui a manqué à cette époque, sa vive intelligence se serait développée dans une direction toute différente de celle qu'il lui a donnée; habile à manier les langues de l'antiquité, il eût, comme la plupart des érudits de son temps, dédaigné celle de son pays. Il n'est devenu si moderne et si national que par l'heureuse impuissance de faire autrement. Ce n'est pas là une supposition de notre part, mais un aveu de Du Bel-

lay dont nous prenons acte. « Si ie vouloy', dit-il, gaingner quelque nom entre les Grecz & Latins, il y fauldroit employer le reſte de ma vie, & (peult eſtre) en vain, etant ia coulé de mon aage le temps le plus apte à l'etude[1]: & me trouuant chargé d'affaires domeſtiques, dont le ſoing eſt aſſez ſuffiſant pour dégouter vn homme beaucoup plus ſtudieux que moy[1]. »

Après s'être appliqué ainsi à la poésie française, d'abord par pur hasard, pour se distraire et « n'ayant ou paſſer le temps », sans songer un instant à renoncer à la profession des armes à laquelle il semblait destiné, et tout en se promettant encore de « manier & l'epée & la plume[2] », il se convainquit bien vite que le lot qui lui était échu en partage était meilleur qu'il ne l'avait d'abord pensé : « Ie croy, dit-il, qu'à vn chacun ſa Langue puyſſe competemment communiquer toute doctrine[3].» Vérité banale aujourd'hui, pensée hardie, dangereuse peut-être, à l'époque où il l'exprimait. Ailleurs, après avoir cité un passage où Cicéron déclare la langue latine plus riche que la langue grecque : « Ie ne veux pas, dit-il, donner ſi hault loz à notre Langue, pour ce qu'elle n'a point encores ſes Cicerons & Virgiles : mais i'oſe bien aſſeurer que ſi les ſcauans Hommes de notre Nation la daignoint autant eſtimer que les Romains faiſoint la leur, elle pouroit quelquesfoys, & bien toſt, ſe mettre au ranc des plus fameuſes[4]. » Enfin, dans un autre endroit[5], il lui prédit les hautes destinées auxquelles elle ne devait parvenir que dans le siècle suivant. Du Bellay s'était adonné avec tant d'ardeur à cette étude et était si pénétré de son importance, qu'après s'être mis à travailler à la *Deffence & illuſtration de la*

1. Tome I, p. 71.
2. Tome I, p. 71.
3. Tome I, p. 22.
4. Tome I, p. 30.
5. Tome I, p. 10.

langue Francoiſe, « ne penſant... au commencement faire plus grand œuure qu'vne epiſtre, & petit aduertiſſement au lecteur[1] », non-seulement il écrivit tout un traité, mais il s'excusa en le terminant de n'y point donner plus de développement, ne présentant son ouvrage que « comme vn Deſſeing & Protraict de quelque grand & laborieux Edifice[2] », qu'il n'a par malheur jamais élevé.

Sa rencontre avec Ronsard, l'accusation de plagiat ou plutôt de vol qu'on prétend que ce poëte dirigea contre lui, l'examen de la part que Du Bellay prit à l'introduction du sonnet en France, appartiennent à l'histoire de la Pléiade tout entière et trouveront place dans notre *Étude* générale[3]; nous nous contenterons de remarquer ici que, le 20 mars 1548, un privilége commun est accordé au libraire Arnoul l'Angelier pour la *Deffence* et pour *l'Oliue;* le 15 février 1549, Du Bellay adresse au Cardinal « les premiers fruictz, ou pour myeulx dire, les premieres fleurs » de son printemps[4]. Le volume, qui commence par cette dédicace, ne renferme que la *Deffence*, mais il est ordinairement suivi de *l'Oliue*, qui semble avoir paru en même temps[5].

Ce titre assez bizarre d'*Oliue* désigne par anagramme une demoiselle Viole dont Du Bellay était amoureux, ou que du moins il avait choisie officiellement pour maîtresse poétique, afin de se conformer à une coutume générale à cette époque.

Personne n'a varié sur ce nom de Viole donné à la maîtresse de Du Bellay; Ménage disait le tenir de l'abbé Guyet et alléguait un passage, d'ailleurs assez obscur, de l'ode pour le tombeau de Du Bellay adressée à Charles

1. Tome I, p. 73.
2. Tome I, p. 64.
3. Voir le dernier volume.
4. Tome II, p. 2.
5. Tome I, p. 488, note 75.

Utenhove par Jacques Grevin[1]; Colletet, le plus compétent alors en ces questions d'histoire littéraire, dit savoir de bonne source qu'elle était Parisienne et de la noble famille des Viole, et Goujet la fait naître en Anjou, sans donner ses preuves, mais probablement d'après ces vers où Du Bellay s'adresse en ces termes au soleil[2] :

Et toy, qui fais du monde le grand tour,
Bien que tu n'ay's au taureau faict retour,
En mile fleurs, & mil' & mil' encore,
Peins mes ennuiz, & qu'on y puisse lire
Le nom qu'Aniou doit sur tout autre elire
Pour decorer celle qui le decore.

et plutôt encore d'après le XXIIe sonnet de Guillaume des Autelz :

Doux du Bellay, du Bellay gracieux,
Voy que Pallas produyt sa palle Oliue
En ta faueur sus l'Angeuine riue,
Pour l'honorer comme l'Attique, & mieux.

Comme s'il n'avait pas suffi des cinquante sonnets publiés en 1549 à la louange d'Olive, Du Bellay en porta le

1. Voici le passage :

Ie basty dans ce plat-fond / *En vn Cygne qui s'esgaye*
Les deux crouppes du haut mont / *Voyant sa celeste voye,*
Dont il print iadis sa force : / *Et qui ia semble imiter*
Puis ie fay à demi-bosse / *Celuy-là que Iuppiter*
Vn corps qui se conuertit / *Mit dans la plaine estoilee*
Desia petit-à-petit / *Tesmoing d'vne violee.*

« Cette Violée, qui dans le sens du Poëte est Leda, dont Jupiter sous la forme d'un cygne trouva moyen de jouir, désigne en meme temps cette Demoiselle Viole, dont étoit amoureux un autre cygne, savoir Joachim Du Bellay, cygne du Parnasse. »

(*Ménagiana*, tome IV, p. 4 et 5.)

2. Tome I, p. 118, sonnet LXXV.

nombre à cent quinze dans l'édition de 1550; mais il ne tarda guère à sentir le vide d'une pareille poésie, d'une semblable passion, et changeant complétement de style, dans une jolie pièce du recueil de 1553, adressée *à vne dame* qu'il aimait moins purement certes, mais peut-être un peu plus vivement que son Olive, il se vante en vers malins et naturels d'avoir « oublié l'art de pétrarquiſer », et, se rappelant Horace, il s'écrie avec un accent retrouvé et rajeuni plus tard par Béranger :

Et qu'ainſi ſoit, quand les hyuers nuiſans,
Auront ſeiché la fleur de voz beaux ans.....
Qui penſez vous, qui vous aille chercher,
Qui vous adore, ou qui daigne toucher
Ce corps diuin, que vous tenez tant cher?...
N'attendez donq' que la grand'faux du Temps
Moiſſonne ainſi la fleur de voz primtemps [1].

Déjà la seconde édition de *l'Oliue*, publiée en 1550, est suivie de quelques pièces excellentes qui ont passé inaperçues, et parmi lesquelles nous citerons surtout les vers *à Salmon Macrin ſur la mort de ſa Gelonis*, dont certaines strophes sont d'une grâce et d'une mélancolie exquises. Toutefois, à cette époque, à part de rares moments d'inspiration vraie, Du Bellay n'est guère remarquable que par cette merveilleuse facilité que ses contemporains admiraient, dont il se vantait volontiers et que plus tard on lui a reprochée bien injustement [2].

1. Voyez tome II, p. 337 et p. 555, note 65.

2. *Ainſi Paſteurs cueillez & recueillez encor'*
Le reſte de l'orage & le riche threſor
De ſes vers doux-coulants, qui viuront d'âge en âge.
(*Chant paſtoral sur la mort de Ioachim Du Bellay*, par R. Belleau.)

Du Bellay a dit de lui-même :

Et peult eſtre que tel ſe penſe bien habile,

Malgré un vif instinct d'indépendance et même de passagères velléités de révolte, il restait trop soumis au chef suprême de l'école à laquelle il appartenait, à Ronsard, dont le tempérament poétique s'éloignait considérablement du sien.

A son début, Du Bellay s'était montré franchement original dans sa *Deffence de la langue francoyſe*, et, tout en y résumant avec éclat les principales doctrines de la Pléiade, il avait su y développer des principes plus généraux, et des vérités durables qui encore aujourd'hui ont leur utilité et trouvent leur application. Ses vers laissaient plus à désirer à beaucoup d'égards. Il exécutait, non sans éclat, des variations agréables sur le thème du maître; mais il n'avait pas encore trouvé dans ce vaste domaine de la poésie française, où il venait de faire invasion, l'humble coin de terre qui devait lui demeurer, le fonds personnel du vrai poëte.

Un voyage en Italie, qu'il a déploré comme le plus grand malheur de sa vie, le mit en pleine possession de son talent et fit définitivement ressortir son originalité poétique.

Il semble que cet admirateur délicat mais un peu exclusif des anciens aurait dû se passionner outre mesure pour cette Rome pleine de souvenirs; et qui n'aurait rien lu des poésies écrites par Du Bellay durant ce voyage s'attendrait à voir les réminiscences classiques se presser dans ses vers plus nombreuses que jamais.

Il n'en fut rien; Du Bellay, du reste, partit à Rome,

> *Qui trouuant de mes vers la ryme ſi facile,*
> *En vain trauaillera, me voulant imiter.*
>
> (Tome II, p. 168, sonnet II.)

Voyez aussi t. II, p. 400. — Regnier, dans sa Satire IX, adressée à Rapin et dirigée contre Malherbe et son école, blâme ces rêveurs d'après lesquels

> *Des Portes n'eſt pas net, Du Bellay trop facile.*

non comme poëte, mais en qualité d'administrateur et d'homme d'affaires. Le cardinal, son parent, à qui il avait dédié son premier livre, la *Deffence de la langue francoyſe*, recherchait fort les personnes qui à une grande capacité joignaient beaucoup d'indépendance, des idées hardies et un haut mérite littéraire. Envoyé à Rome au mois de janvier 1534, au sortir de son ambassade en Angleterre, il y avait emmené, comme médecin, Rabelais, qui ne demeura près de lui que six mois; près de vingt ans après, vers 1552, il s'attacha Joachim Du Bellay, qu'il garda quatre ans et demi en Italie [1].

A en croire le poëte, il commença ce funeste voyage sous les plus tristes auspices :

. . . Sur le ſueil de l'huis, d'vn ſiniſtre preſage,
Ie me bleſſay le pied ſortant de ma maiſon,

nous dit-il dans ses *Regrets* [2]. Une pièce de vers intitulée : *D'vn ſonge qu'il feit paſſant à S. Saphorin* [3], entre Roanne et Lyon, nous le montre ne pouvant dormir, se retournant « ſur l'hoſteliere plume » et voyant apparaître Guillaume Du Bellay, seigneur de Langey, frère du cardinal, qui, parti du Piémont en litière et fort malade, pour donner d'importants avis au Roi, avait expiré dans ce bourg le 9 janvier 1543. Il ne faudrait pas prendre trop au sérieux le détail de ces récits où percent encore les imitations classiques, mais nous voyons du moins, à n'en point douter, que Du Bellay fut assez sérieusement malade pendant ce voyage, qu'il fut pris de fièvre, de délire, et ne fut guéri que

1. Voyez tome II, p. 250, sonnet CLXVI, et ci-après le nº I de l'*Appendice*.
2. Tome II, p. 179, sonnet XXV.
3. Tome I, p. 328.

par la saignée, en l'honneur de qui il composa un sonnet tout rempli de reconnaissance [1].

A Lyon, il trouva un de ses amis, Guillaume des Autelz, qui écrivit deux pièces de vers sur cette rencontre [2], et se plaint ainsi dans l'une d'elles de n'avoir fait, pour ainsi dire, que l'apercevoir :

Ah, que bien tôt cette clarté me lache!
Iaia, derrier les mons chenuz ſe cache,
Retrogradant, ce ſoleil Angeuin.

Une fois qu'il est arrivé à Rome on n'a plus à rechercher péniblement dans ses vers l'exactitude des faits sous la forme poétique, car, ainsi qu'il le déclare dans le premier sonnet des *Regrets*, ses écrits ne méritent plus d'autres noms

Que de papiers iournaux, ou bien de commentaires [3].

S'il chante, c'est uniquement pour charmer ses ennuis, comme « le marinier en tirant à la rame [4] ». Mais sans s'en douter, il touche le but au moment même où il cesse d'y tendre ; l'isolement dont il se plaint, la tristesse qui l'envahit, le regret de la France, l'indignation que lui causent les mœurs de Rome, tout concourt à faire de l'élégant versificateur un véritable poëte ; séparé de ses amis, de ses rivaux, il rentre en lui-même, exprime avec simplicité ses propres sentiments au lieu de traduire ceux d'autrui, et les *Regrets*, ce recueil de

1. Tome I, p. 329-332.
2. *A. I. Du Bellay rencontré à Lyon en ſon chemin de Romme, epigramme. — A Ioachim Du Bellay trouué à Lyon lorſqu'il alloit à Romme.*
3. Tome II, p. 167, I.
4. Tome II, p. 173, XII.

sonnets sans lien apparent, forment, par un art mystérieux, une sorte de poëme continu qui n'a ni sujet ni intrigue, et se recommande pourtant par une très-réelle unité.

Les occupations et les ennuis de Du Bellay [1], le regret qu'il éprouve d'avoir quitté son cher Anjou et surtout son petit Lyré [2], les passe-temps de Rome [3], le carnaval [4], les combats de taureaux [5], l'effronterie des courtisanes alors fameuses : la Chassaigne, la Marthe, la Victoire [6], qui seules se promènent par les rues où les honnêtes femmes n'osent pas se montrer [7]; les possédées à qui l'on voit un moine « taſter hault & bas le ventre & le tetin [8] »; les intrigues du conclave,

Et pour moins d'vn eſcu dix cardinaux en vente [9],

ne sont que les principaux traits de ce tableau si étendu et si varié. Enfin, dans chacune de ces pièces, le poëte, au lieu de se répandre en plaintes générales, adresse la parole à quelqu'un, ce qui répand dans tout l'ouvrage une grande vivacité. Le Roi, Marguerite de France, le cardinal Du Bellay, tous les protecteurs de Joachim, ses amis, ses ennemis, ceux qu'il regrette de ne plus voir, ceux qu'il voit tous les jours, passent sous nos yeux dans ses vers; il n'oublie ni les gens du cardinal : Le Breton, le secrétaire [10]; Maraud, qui apprête la sa-

1. Tome II, p. 174, XV, et p. 209, LXXXV.
2. Tome II, p. 176, XIX, p. 182, XXX et XXXI, et p. 186, XXXVIII.
3. Tome II, p. 209, LXXXIV.
4. Tome II, p. 223, CXII.
5. Tome II, p. 223, CXIII.
6. Tome II, p. 213, XCII, et p. 209, LXXXIIII.
7. Tome II, p. 216, XCIX.
8. Tome II, p. 215, XCVII.
9. Tome II, p. 207, LXXXI.
10. Tome II, p. 196, LVIII.

lade [1]; ni Pierre, le barbier, qui conte « des nouuelles du Pape, & du bruit de la ville [2] ».

La différence des tons et des styles n'est pas moins frappante que celle des sujets et des personnages; bientôt Du Bellay s'aperçoit que le titre mélancolique de son livre ne convient pas à tout ce qu'il renferme, et il cherche ainsi à s'en excuser :

> . . . . *Tu diras que mal ie nomme ces Regretz,*
> *Veu que le plus ſouuent i'vſe de mots pour rire.*
> . . . . *Ie ry, comme on dit, d'vn riz Sardonien* [3].

Ce recueil se forma peu à peu, au jour le jour, sans intention de publicité; c'est à peine si Du Bellay le laissait voir à ceux de la maison du cardinal qui lui étaient le plus familiers [4]; les peintures trop vives de la cour de Rome qui s'y trouvaient en si grand nombre ne permettaient guère de le communiquer aux Italiens, qui d'ailleurs ne prenaient qu'un faible intérêt à la poésie française, dont peu d'entre eux appréciaient bien toutes les finesses.

Fallait-il donc que Du Bellay renonçât au rôle de poëte à la mode apprécié et goûté à la cour? Cela lui eût paru impossible. Écrire en italien lui était interdit: avant son voyage il déclare n'avoir entendu des poëtes de ce pays que ce que lui en a pu apprendre la communication familière de ses amis [5]. S'il faut lui attribuer quelques vers en cette langue, comme cela semble assez vraisemblable [6], ces essais mêmes prouvent qu'il ne pouvait songer à prétendre au titre de poëte italien.

1. Tome II, p. 194, LIV.
2. Tome II, p. 196, LIX.
3. Tome II, p. 205, LXXVII.
4. Voyez tome II, p. 532.
5. Voyez tome I, p. 72.
6. Voyez tome II, p. 554, note 53.

Que fit donc l'auteur de « l'*Exhortation aux Francoys d'ecrire en leur langue* [1] ? » Il écrivit en latin, non toutefois sans s'en être excusé dans un joli sonnet à Ronsard, en s'autorisant avec une grâce touchante de l'exemple d'un poëte ancien avec lequel il avait plus d'un rapport.

Et quoy (Ronſard) & quoy, ſi au bord eſtranger
Ouide oſa ſa langue en barbare changer
Afin d'eſtre entendu, qui me pourra reprendre
D'vn change plus heureux? Nul, puis que le François,
Quoy qu'au Grec & Romain egalé tu te ſois,
Au riuage Latin ne ſe peult faire entendre [2].

Ce fut la poésie latine que Du Bellay chargea de chanter une passion bien différente de celle que lui avait inspirée son *Olive* angevine, adorée durant tant d'années avec un si patient respect.

Longtemps Du Bellay était demeuré insensible aux charmes des beautés romaines.

Ie ne fais pas l'amour, ny autre tel ouurage,

dit-il dans ses *Regrets* [3]. Il demeura plus de quatre ans dans les mêmes dispositions, mais la vue de Faustine triompha de cette indifférence [4]. Cette Faustine était d'une telle beauté qu'elle mit aux prises les plus saints prélats revêtus de la pourpre [5].

1. Tome I, p. 57 et suivantes.
2. Tome II, p. 172, X.
3. Tome II, p. 176 XVIII.
4. Voyez ci-après l'*Appendice*, n° II.
5. *Non Sophiæ ſtudium doctos, non purpura Patres,*
Nec clypeus texit fortia corda Ducum.
(*Fauſtinæ velut quoddam ineſſe Amoris numen.*
Poemata, f° 37 v°.)
Inter ſe potuit ſanctos committere Patres

Ses yeux et ses cheveux noirs, la blancheur de neige de son beau front, ses joues vermeilles, ses lèvres de roses [1], charmèrent Du Bellay, envers qui, suivant toute apparence, elle se montra peu cruelle, puisque nous ne trouvons point dans ses œuvres une seule pièce où il déplore son martyre. Il donna bientôt à Faustine dans ses vers latins le nom de *Columba* [2], qu'il traduisit dans ses vers français par le charmant diminutif *Columbelle* [3], et il prit soin de ne nous laisser aucun doute sur l'origine de ce nom expressif [4]. Toutefois son bonheur dura peu. Il avait si bien oublié que Faustine fût mariée qu'il n'avait pas même songé à nous le dire; mais tout à coup, quoiqu'un peu tard, survient un vilain époux, glacé par l'âge; le cruel enlève Faustine du sein de sa mère, sans qu'elle ait rien mérité de tel, dit naïvement Du Bellay, qui se repent de ne pas s'être trouvé là pour voler au trépas, comme Corœbus quand Ajax entraîne Cassandre [5], et déplore que ce maudit mari n'ait pas usé envers sa Faustine et lui du stratagème employé par Vulcain à l'égard de Mars et de Vénus [6]. Privé d'une telle consolation, il erre, dévoré de jalousie, devant la porte de la maison où Faustine est enfermée avec son vieil

Fauſtina, vſque adeo forma ſuperba fuit.

(*Quanta ſit vis amoris in Fauſtina. Poemata*, f° 38 r°.)

1. *Siue nigrantes oculos, comaſque,*
Frontis aut latæ niueum nitorem,
Seu genas ſpectes roſeas, roſiſque
Picta labella.

(*Ad Polydorum de Fauſtina. Poemata*, fol. 39 v°.)

2. *Cognomen Fauſtinæ. Poemata*, fol. 37 v°.
3. Tome II, p. 345.
4. ... *Columbatim baſia longa dabas.* (*Poemata*, fol. 37 v°.)
5. Voyez ci-après le n° III de l'*Appendice*.
6. *De Vulcano & marito Fauſtinæ.* (*Poemata*, fol. 35 v°.)

époux [1] ; et pendant dix jours il se traîne, brûlant de fièvre, épuisé par la toux, et, il faut bien le dire, par un rhume de cerveau, et buvant au lieu de vin des tisanes adoucissantes [2]. Bientôt le mari de Faustine, ne la trouvant pas sans doute encore en sûreté, la met dans un cloître où Du Bellay voudrait bien se voir enfermé [3] ; puis tout à coup, sans qu'on sache comment, elle lui est rendue, et il en remercie avec effusion Vénus à qui il avait voué des fleurs, des roses, des violettes et deux colombes [4].

Quand on a fait largement la part du langage poétique et des expressions convenues, on trouve dans tout ce récit un fond de vérité incontestable ; on s'aperçoit que Faustine est un personnage réel, et, malgré la liberté de mœurs de l'époque, on ne peut s'empêcher d'être surpris de telles confidences publiées avec nom d'auteur et privilége du roi, par un homme occupant la position de Du Bellay. Moins explicite dans ses *Regrets*, il ne fait qu'une allusion fort discrète à son aventure, et seulement lorsqu'elle est terminée ; il convient alors du charme secret qui l'a retenu à Rome, se compare à Ulysse, à Roger, parle de « la vergongne » qui le ronge, et proteste de son changement de vie [5].

Plus de quatre ans s'étaient écoulés depuis le séjour de Du Bellay à Rome [6], le lien par lequel il s'était

1. *Ad ianuam Fauſtinæ.* (*Poemata*, fol. 35 r°.)

2. *Me fluens humor cerebro malignus,*
Febris atque ardens, & anhela tuſſis
Iam decem totis retinet diebus
Membra trahentem.
Non mihi dulcis latices Lyæi,
Sed ſitim ſedant medicata noſtram
Pocula...
(*Poemata*, fol. 39 r°.)

3. *Optat ſe incluſum cum Fauſtina.* (*Poemata*, fol. 36 r°.)
4. *Votum ad Venerem.— Voti ſolutio.* (*Poemata*, fol. 40 et 41.)
5. Tome II, p. 210, 211, LXXXVII-LXXXIX.
6. Voyez ci-dessus, p. xvij, note 1.

trouvé un instant retenu était rompu, il soupirait après sa patrie ; son protecteur, qui avait à Paris d'importants intérêts à surveiller, l'en chargea et le renvoya en France.

Ses *Regrets* nous indiquent son itinéraire. Il revient par Venise, à qui il a consacré un sonnet des plus mordants, où il nous peint les doges qui « vont eſpouſer la mer »

Dont ilz ſont les maris, & le Turc l'adultere [1].

Il passe ensuite les Grisons, ce qui lui paraît un supplice digne d'être réservé aux plus grands criminels [2], arrive parmi les Génevois

Que le bon Rabelais a ſurnommez Saulciſſes [3],

et dont Du Bellay fait à son tour un portrait peu flatté qui lui a valu une vive réclamation poëtique, à laquelle il a répondu par quatre sonnets [4] ; enfin, dit-il :

. . . . Ie me trouuay, comme le filz d'Anchiſe,
Entrant dans l'Elyſee, & ſortant des enfers,
Quand apres tant de monts de neige tous couuers
Ie vey ce beau Lyon, Lyon que tant ie priſe [5].

A peine rentré dans cette France si regrettée, Du Bellay déplore son retour dans une assez longue pièce de vers latins adressée à Jean Dorat [6], et ramenée dans les *Regrets* aux proportions d'un simple sonnet. Revenu comme Ulysse d'un long et périlleux voyage, il

1. Tome II, p. 229, CXXV.
2. Tome II, p. 230, CXXVI.
3. Tome II, p. 230, CXXVII.
4. Tome II, p. 259-262.
5. Tome II, p. 231, CXXIX.
6. *Ad Ianum Auratum.* (*Poemata*, fol. 31 v°.)

n'a pas comme lui trouvé dans son logis un vieux chien pour le reconnaître, et, dévoré de chagrins, il est déjà prêt à regretter Rome :

Mille ſoucis mordans ie trouue en ma maiſon,
Qui me rongent le cœur ſans eſpoir d'allegeance.
Adieu donques (Dorat) ie ſuis encor' Romain,
Si l'arc que les neuf ſœurs te meirent en la main
Tu ne me preſte icy, pour faire ma vengeance [1].

Si Du Bellay n'est pas devenu un poëte officiel, un écrivain en faveur, ce n'est pas faute d'avoir bien connu les conditions qu'avait alors à s'imposer celui qui aspirait à une situation de ce genre.

Tu dois veoir l'Italie, & les Alpes paſſer [2]...
Il ſera bon auſſi de te faire aduoüer
De quelque Cardinal [3].....

C'est dans une traduction d'une épître latine de Turnèbe « *ſur vn nouueau moyen de faire ſon prouſit de l'eſtude des lettres* », que Du Bellay s'exprime ainsi; et dans son *Poëte courtiſan*, il complète le programme en indiquant les sujets que doit traiter l'écrivain qui a eu le soin de ne point négliger ces indispensables préliminaires.

.... *Si les grands ſeigneurs tu veux gratifier,*
Argumens à propos il te fault eſpier :
Comme quelque victoire, ou quelque ville priſe,
Quelque nopce, ou feſtin, ou bien quelque entrepriſe
De maſque, ou de tournoy [4]...

1. Tome II, p. 228, CXXII.
2. Tome I, p. 469.
3. Tome I, p. 470.
4. Tome II, p. 68.

Notre poëte a en réalité accompli avec beaucoup d'exactitude tout ce qu'il conseille ironiquement à ses confrères. Il a eu un cardinal pour protecteur, il a fait son voyage d'Italie, il a écrit en mainte occasion des vers de circonstance, il a même pris soin dans un *Diſcours au Roy ſur la poeſie*[1] d'exposer en détail quelle est l'utilité du poëte pour la renommée d'un prince, et il a résumé en ces termes son opinion à ce sujet :

... Pour vne gloire entiere
Baſtir à voſtre nom, dire i'oſeray bien,
Que le poëte il fault ioindre à l'hiſtorien.

Mais, quoique doué d'une grande partie des qualités du poëte de cour, il manquait cependant de certaines de celles qui sont indispensables à cet emploi.

Ie veux qu'aux grands ſeigneurs tu donnes des deuiſes,
Ie veux que tes chanſons en muſique ſoyent miſes,
Et à fin que les grands parlent ſouuent de toy,
Ie veux que lon les chante en la chambre du Roy[2],

dit-il dans son *Poëte courtiſan*. Il suivait pour son compte, mais assez mollement, ces utiles préceptes; il n'était point du caractère de M. Jourdain: il ne suffisait pas, pour le rendre parfaitement heureux, qu'on eût parlé de lui dans la chambre du Roi; et s'il songeait à son avancement, il se préoccupait encore plus de ses succès littéraires et poétiques. Il savait très-bien que ce qui attendait les poëtes de son caractère, c'était

.... la pauureté, des Muſes l'heritage,
Laquelle eſt à ceux-là reſeruee en partage,

1. Tome I, p. 213 et suivantes.
2. Tome II, p. 68 et 69.

Qui dedaignant la court, facheux & malplaiſans,
Pour allonger leur gloire, accourciſſent leurs ans[1].

Et s'il supportait impatiemment cette douloureuse situation, il n'en était du moins surpris en aucune manière.

Du reste, le hasard, qui joue un si grand rôle à la cour, ne lui fut point favorable. Il se vit enlever successivement ses plus puissants protecteurs : de bonne heure il perdit la reine de Navarre; Henri II mourut dans le brillant tournoi dont Du Bellay avait écrit les *Inſcriptions;* enfin Marguerite de France, qui plus que personne s'était intéressée à lui et à qui il avait voué une reconnaissance profonde, partit bientôt après en Savoie avec le duc Emmanuel-Philibert qu'elle venait d'épouser, et notre poëte, retenu depuis un mois à la chambre par une importune surdité, n'eut pas même la consolation de pouvoir lui faire ses adieux[2].

Cette infirmité datait de loin; dans la *Complainte du deſeſperé*, publiée pour la première fois en 1552, Du Bellay en parle avec le plus profond chagrin[3]; plus tard elle diminua sensiblement, et le poëte écrivit alors en son honneur une pièce remplie d'enjouement, adressée à Ronsard, atteint de la même incommodité[4]; enfin, après quelques alternatives d'amélioration et d'empirement[5], il se trouva, dans les derniers temps de sa vie, presque entièrement séparé du monde par cette cruelle affection.

Eustache Du Bellay, archevêque de Paris, qui était loin, il est vrai, de se montrer favorable à son malheureux parent, le représente même dans une lettre qu'il

1. Tome II, p. 70 et 71.
2. Tome II, p. 474.
3. Tome II, p. 8-10 et p. 545, note 1.
4. Tome II, p. 399-406.
5. Voyez ci-après l'*Appendice* nº IV, p. xxxvii.

écrit au cardinal, comme fort peu propre à s'occuper des affaires dont il était chargé :

« Fault, Monſeigneur, que ie vous die que deuant mon partement de Paris il eſtoit du tout ſourd... & quaſi ſans aucune eſperance de guariſon. *Scripto eſt agendum & loquendum cum eo.* Et au temps qui court il eſt beſoing auoir gens clairuoiants & oyants meſmement pour le fait de la Religion[1]. »

Dans un beau et touchant sonnet, adressé à Jacques Grévin, et qu'Aubert a négligé de recueillir[2], le pauvre Du Bellay, faisant sur lui-même un triste retour, se déclare prochain de sa vieillesse ; et en effet, dans l'état de santé où il se trouvait alors, ses trente-cinq ans étaient déjà lourds à porter ; mais ce qui lui pesait encore plus, c'étoit le tracas des affaires et surtout l'animosité de sa famille, qu'on a pu voir percer dans le court fragment que nous venons de rapporter, et dont nous avons aujourd'hui des preuves nombreuses dans les lettres de Du Bellay au Cardinal, découvertes à Montpellier par M. Revillout et jointes pour la première fois, dans notre édition, aux œuvres du poëte.

On y découvre a nu, dans leur douloureuse simplicité, les causes de ce vif chagrin, de ce découragement profond, amer, qui éclate à chaque instant dans ses derniers vers français et dans l'élégie à Morel[3], mais dont les motifs étaient restés en partie ignorés ; une fois instruit de ces circonstances, on comprend mieux comment l'irritable poëte, accablé de souffrance et d'affaires, aigri par la dureté et l'injustice de ses parents, succomba, encore si jeune, le soir du 1er janvier 1560, en rentrant

1. *Quelques mois de la vie de Ioachim Du Bellay*, par M. Révillout. Voyez la note 190 de notre tome II.
2. Tome II, p. 530.
3. Voyez ci-après l'*Appendice* n° I, p. xxxv.

chez lui après souper, à une apoplexie dont sa surdité toujours croissante n'avait été que le triste symptôme[1].

Suivant Goujet[2], il fut enterré à Notre-Dame de Paris, en la chapelle de S. Crépin et S. Crépinien, au côté droit du chœur, près de Louis Du Bellay, mais par malheur son épitaphe ne nous est point parvenue. Piganiol de la Force nous donne dans sa *Description de Paris*[3], pour nous en tenir lieu, celle qu'il se fit à lui-même et que nous avons placée à la suite de cette notice[4]. J'ai consulté vainement MM. de Gaulle et Mabille, qui préparent en ce moment la publication de l'*Épitaphier de Paris;* ils m'ont communiqué très-obligeamment l'épitaphe de René Du Bellay, évêque du Mans, et celle de Louis Du Bellay, archidiacre de Notre-Dame et conseiller au parlement de Paris, dont le tombeau était bien, comme le dit Goujet, au milieu de la chapelle de Saint-Crépin, mais ils n'ont rien trouvé de relatif à Joachim du Bellay, qui, du reste, n'ayant été chanoine de Notre-Dame que du 19 juin 1555 au 12 juin 1556[5], n'a probablement pas, quoi qu'en dise Goujet, été enterré dans cette église.

L'épitaphe de Du Bellay, qu'il ne faut point désespérer de découvrir quelque jour, fixerait divers points encore incertains de sa vie. Ces lacunes, du reste,

1. « Ceux qui ſont ſuiets à l'ébullition de ſang, auec inflammation du cerueau, ſont en danger d'être ſuffoqués, en la pleine lune, par la force des eſprits qui le dilatent iuſques à creuer, comme il arriua à Ioachim Du Bellay, poëte de mon temps, lorſqu'il ſ'en retournoit en ſa maiſon, venant de ſouper. » (*Théâtre universel de Jehan Bodin*, traduit par François de Fougerolles, p. 885-886, passage cité par M. Ed. Fournier dans ses *Variétés historiques et littéraires*, tome X, p. 134.

2. *Bibliothèque françoise*, tome XII, p. 117.

3. Edition de 1742, tome I, p. 448 et suivantes.

4. Voyez ci-après l'*Appendice* n° V, p. xxxviij.

5. Voyez aux Archives de l'Empire, section historique LL 189, le registre intitulé *Nomenclatura*, fol. 109 recto.

sont peu regrettables; ce qu'on cherche avant tout dans la biographie d'un poëte, c'est l'histoire de ses travaux, de son influence, du souvenir qu'il a laissé.

Mort le premier parmi les poëtes de la Pléiade, Joachim Du Bellay reçut un abondant tribut d'hommages poëtiques. Les pièces françaises ont pour auteurs : Morel, Jacques Maniquet, Jacques Grévin, la damoiselle Deloines, Aubert de Poitiers et R. Belleau. Nous n'avions pas à les joindre à notre édition, mais nous aurons soin de donner celle de R. Belleau dans ses œuvres.

Les plus chers amis de Du Bellay, et en particulier Morel et Aubert, s'occupèrent de réunir ses œuvres françaises en un seul recueil, dont la dédicace est datée du 20 novembre 1568[1]. C'est cette édition, souvent réimprimée, que nous avons prise pour base de notre travail, en ayant soin toutefois d'en vérifier le texte sur les impressions originales et de la compléter par de nombreuses additions.

Nous n'avons voulu dans cette courte biographie qu'indiquer comment on peut trouver l'histoire de la vie, des opinions et des sentiments de Du Bellay dans ses œuvres, et donner au lecteur l'envie de l'y chercher; notre *Étude sur la Pléiade* lui fera connaître le rôle et la part d'influence de ce poëte sur la littérature de son temps. S'il lui plaît de suivre Du Bellay, devenu homme d'affaires, dans le détail un peu technique de ses occupations et de ses mécomptes, il fera bien de lire le curieux mémoire de M. Révillout; enfin, s'il désire, pour bien connaître l'écrivain, s'aider de l'appréciation délicate et sûre d'un juge souverain en ces matières, il aura recours à la notice placée par M. Sainte-Beuve, en 1841, en tête d'une édition des *Œuvres*

1. Voyez un extrait de cette dédicace, ci-après n° VI de l'*Appendice*, p. xxxviij-xl.

choisies de Du Bellay, et surtout aux trois excellents articles qu'il vient de publier dans le *Journal des Savants* et dont notre édition a eu le mérite, à défaut d'autre, de fournir l'occasion[1].

1. Pour la notice de M. Sainte-Beuve, voyez ci-dessus, p. x, note 4. Quant aux articles du *Journal des Savants*, ils se trouvent dans les nos d'avril, de juin et d'août de l'année 1867. Si nous pouvons les citer ici, en tête de l'ouvrage qui y a donné lieu, c'est parce que la présente notice n'a paru qu'à la fin de notre travail, un peu après la publication du dernier volume.

APPENDICE

I

IOACHIMI BELLAII

ELEGIA AD IANVM MORELLVM EBRED. PYLADEM SVVM [1].

. . . . . .

Sum ſurdus : non ſurda tamen ſunt pectora nobis,
Noſtra ſuas etiam mens habet auriculas.....
Notus eram Henrico Regi, Regiſque Sorori,
Nec modò notus eram, ſed quoque charus eram.
Franciſco ignotus, ſed non ignotus & hoſpes
Seu Catharina tibi, ſeu Lotarene tibi....
Et mihi robur erat, nec prorſus inutilis armis
Dextera, dum viridis noſtra iuuenta fuit.
Namque animos facerent, exempla domeſtica nobis
(Vt reliquos taceam) Langius ipſe dabat ;
Langius ille tuus, ſimilem cui Gallia nullum
Ingenio, dextra, conſilioue tulit ;
Quem conferre ſoles priſcis heroïcus vnum
Quemque vnum hæc ætas vidit & obſtupuit.
Ille etiam mentem ſtimulis vrgebat honeſtis
Pierii Ianus gloria prima chori :

1. Cette élégie se trouve à la fin d'un mince volume in-4° intitulé : *Ioachimi Bellaii Andini poetæ clarissimi xenia seu illustrium quorundam nominum allusiones... Parisiis, apud F. Morellum*, 1569.

Purpurei Ianus princepſque decuſque Senatus,
Quem Ianum vt geminum maxima Roma colit.
Hos ego præcipue, gentis duo lumina noſtræ,
Suſpexi fratres, vtque Deos colui.
Hæc mihi Miltiadis poterant velut eſſe trophæa,
Hi ſtimuli, hæc animo maxima cura meo.
Sed magnis inimica mihi ſors obſtitit auſis,
Ne mea me virtus tollere poſſet humo.
Vix puero mihi namque parens ereptus vterque
Fraterno miſerum deſerit arbitrio.
Sub quo prima perit nobis inculta iuuenta.
Quam decuit ſtudiis excoluiſſe bonis,
Illa mihi periit viridi ceu floſculus horto,
Quem nulla vnda rigat, nec manus vlla colit.
Fraterno interitu, nobis cum firmior ætas
Iam foret, acceſſit tum noua cura mihi.
Pupilli noua cura fuit ſubeunda nepotis,
Quem fidei frater liquerat ipſe meæ.
Ergo onus inuitus ſubeo puerique domuſque
Acciſæ, & variis litibus implicitæ.....
Continuo excipiunt morbi, ſæuique dolores,
Queis prope Lethæas vidimus, vmbra, domos.
Hoc ſolitum eripuit robur, binoſque per annos
Vexauit miſero detinuitque toro.
Hîc mihi muſa fuit caſus ſolamen acerbi,
Sola fuit noſtris muſa medela malis.
Tum primum Latios legi, Graioſque Poetas,
Tum cœpi Aonio cognitus eſſe choro.
Quid facerem cui nulla quies, cui nulla voluptas,
Qui non ipſe mihi pene relictus eram?
Mittitur interea Romam Bellaius ille,
Quo duce Laurentis vidimus arua ſoli.
Nec dum totus erat depulſus corpore languor,
Alpibus & duris ille ſequendus erat.
Sed mihi per Scythicas rupes, & inhoſpita ſaxa,
Illum dum ſequerer, molle fuiſſet iter!
Illic aſſiduus domini dum iuſſa capeſſo,
Quarta redit meſſis, quarta recurrit hyems.
Tum demum in patriam (ſic res tunc poſcere viſa eſt)
Dimiſſos Roma nos remeare iubet,
Et ſua committit curanda negocia nobis,
Expertus noſtram ſcilicet ante fidem.
Hîc quot pertulerim noctesque dieſque labores,
Munere dum fungor ſedulus ipſe meo,
Teſtis, qui obſequium noſtrum mentemque probauit,

Paupertas teſtis noſtraque ſemper erit :
Nam tali officio fungi pulchre, atque beate
Cum poſſem, & rerum tradita ſumma foret,
Vltro depoſui lætuſque libenſque volenſque,
Nec propria motus commoditate fui.
Succeſſore alio dum res ageretur herilis,
Quod cura effectum quis neget eſſe mea?
Quam bene apud memores noſtri ſtet gratia facti
Nec memorare libet, nec meminiſſe iuuat :
Teſtetur potius miſſis qui ſæpe tabellis
Hoc probat, iratus ſit licet ille mihi.
Iratum inſonti noſtræ fecere camænæ
Iratum malim qui vel habere louem.
Hei mihi Peligni crudelia fata Poëtæ,
Hîc etiam fatis ſunt renouata meis :
Eheu ſola mihi nocuit male grata camæna,
Artifici nocet hîc ars quoque ſola ſuo.
Sed non ſola nocet : grauius nocet inuida lingua,
Quæ noſtri caput eſt, fons, & origo mali.
. . . . . .
Hæc mecum aſſiduis ſolitus iactare querelis,
Optabam vitæ rumpere fila meæ.
Iane (fatebor enim) talem tunc mente dolorem
Concepi, vt mirer non potuiſſe mori.
Certè cum medicis luctatus tempore longo,
Viribus amiſſis, qui prope victus eram,
Sæuior hinc iterum morbus grauiorque recurrit,
Iamque ferox renuit ferre medentis opem.
At luctum & lacrymas mœſta de mente fugaui,
Hunc fructum capiens ex pietate mea.
. . . . . .
Hi nihil in noſtram poſſent cum inquirere vitam,
Iniecére feras in mea ſcripta manus ;
Atque ſacrum nobis, ac inuiolabile nomen
Dixerunt libris me laceraſſe meis.
Tartara ſed nobis opto prius ima dehiſcant,
Quam tantum poſſim mente agitare nefas,
Vt mihi qui pater eſt, qui ſancti numinis inſtar,
Impius hunc ſcriptis heu violaſſe velim.

II

FAVSTINAM PRIMAM FVISSE QVAM ROMÆ ADAMAVERIT[1]

Ipſe tuas nuper temnebam, Roma, puellas :
Nullaque erat tanto de grege bella mihi.
Et iam quarta Ceres capiti noua ſerta parabat,
Nec dederam ſæuo colla ſuperba iugo.
Riſit cæcus Amor. Tu vero hanc, inquit, amato :
Fauſtinam nobis indicat ille ſimul.
Indicat, & volucrem neruo ſtridente ſagittam
Infixit nobis corda ſub ima puer.
Nec ſatis hoc ; tradit formoſam in vincla puellam,
Et ſacræ cogit clauſtra ſubire domus.
Haud prius illa tamen nobis erepta fuit, quam
Venit in amplexus terque quaterque meos.
Scilicet hoc Cypris nos acrius vrit, & ipſe
Altius in noſtro pectore regnat Amor.

III

QVOMODO RAPTA FVERIT FAVSTINA[2].

Cum te crudelis nuper nil tale merentem
Materno coniux velleret e gremio,
Tendentemque manus traheret, paſſiſque capillis,
Quid tibi tunc ſenſus, quid tibi mentis erat?

1. *Ioachimi Bellaii Andini poematum libri quatuor.* Parisiis, apud Federicum Morellum, 1558, in-4°, fol. 34 v°.
2. *Poematum libri quatuor*, fol. 38 r°.

Fama eſt flebilibus mœſtam te vlulaſſe querelis,
Sæpius & nomen congeminaſſe meum ;
Et nunc crudelem demiſſa voce maritum,
Nunc matrem lacrymis ſollicitaſſe piis.
Stat ferus ille tamen, ſpernit que precantia verba,
Verba vel immanes apta mouere feras.
Hei mihi, cur mœſtis cum impleres queſtibus vrbem,
Non potui infœlix obuius eſſe tibi !
Haud ſecus atque olim furiata mente Corœbus,
Caſſandram cum Aiax impius extraheret,
Tunc me inieciſſem medium moriturus in agmen,
Nullaque mors toto notior orbe foret.

IV

IOACH. BELLAIVS C. VTENH. SVO S[1].

Iam tandem ſaxum & truncus eſſe deſii, mi Carole; factus ſum enim ex ſurdo ſurdaſter : ſperoque breui, Deo iuuante, melius me habiturum. Interea, ſi lubet, & vacat, vellem te paucis. Iamdudum vt ſcis parturio illas meas, vel potius tuas alluſiones : ſed vide vt quod cœpiſti perficias : nam niſi hîc mihi obſtetricem præſtes, vel Lucinam potius, citius Elephanti parient. Pluribus per otium tecum agam. Interim vale, & nos, vt facis, redama.

Vale. Cal. Martis. Anno M.D.LIX.

1. Cette lettre de Du Bellay à Charles Utenhove se trouve dans un volume in-4° intitulé : *Epitaphium in mortem Herrici Gallorum regis... per Carolum Vtenhouium... & alios, duodecim linguis.* Paris, Rob. Estienne. M.D.LX.

V

TVMVLVS

SVI IPSIVS[1].

Clara progenie, & domo vetuſta
(Quod nomen tibi ſat meum indicarit)
Natus, contegor hac (viator) vrna.
Sum Bellaius, & poëta : iam me
Sat noſti, puto. Num bonus poëta,
Hoc verſus tibi ſat mei indicarint.
Hoc ſolùm tibi ſed queam (viator)
De me dicere : me pium fuiſſe,
Nec læſiſſe pios : pius ſi & ipſe es,
Manes lædere tu meos caueto.

VI

EPISTRE AV ROY[2].

... A fin que ie ne perde le temps à parler des anciens Poëtes, ie diray de ceux de noſtre âge, dont i'ay cognu les plus excellents auec familiarité, qu'il n'y auoit celuy d'eulx qui ne fuſt propre & capable du maniement des haults affaires, ſ'ils y euſſent eſté employez, auſſi bien comme la gayeté de leur ieuneſſe les auoit attirez & entretenus aux douceurs de la Poëſie. Mais entre tous, Sire, ie puis aſſeurer du defunct Sieur du Bellay, que ceux qui l'ont cognu, l'ont trouué prompt & aigu en inuentions, diſcret & modeſte en paroles, ſubtil en ſes diſcours, doux en ſa conuerſation, preuoyant és choſes ſoub-

1. *Poematum libri quatuor*, fol. 60 r°.
2. Cette épître a paru en tête du Recueil d'Aubert.

ſonneuſes, ouuert en celles qui eſtoient aſſeurees, iuſte & entier en ſes promeſſes, & au ſurplus touſiours garny d'vn ſi bon nombre de conſiderations, qu'il eſtoit autant difficile aux mauuais de le tromper, comme aux bons choſe facile de ſ'en ayder. Auec toutes leſquelles parties, Sire, ioinct la cognoiſſance des langues & ſa bonne erudition, qui ſont aſſez teſmoignees en ſes Oeuures, il pouuoit vn iour vous faire ſeruice agreable & profitable, ſi vne mort inopinee n'euſt mis fin à ſa vie, lors qu'il eſtoit en la fleur de ſon âge, & en la force de ſa bonne volonté. Or apres ſon decez, le Sieur de Morel amateur de toutes vertus, ayant le commandement du defunct Roy de bonne memoire, voſtre frere que Dieu abſolue, feit ſoigneuſement recueillir non ſeulement ce que le Sieur du Bellay auoit faict imprimer durant ſa vie, mais auſſi ce qui n'auoit encores eſté publié : & apres en auoir communiqué auecques les plus affectionnez amis de l'Auteur, ils aduiſerent enſemblément, que pour ne fruſtrer voſtre Royaume ny voz ſuiects, Sire, du profit & du plaiſir qu'ils en receuroient, ce ſeroit choſe digne de leur bonne affection enuers le public, & de leur ancienne amitié enuers le feu Sieur du Bellay, de faire mettre toutes ſes œuures en lumiere, de façon qu'à l'aduenir rien ne ſ'en peuſt facilement eſgarer. Mais par ce que ſelon la couſtume, il eſtoit treſbien ſeant de leur choiſir vn protecteur qui les ſceuſt defendre de l'enuie des meſdiſans (au moins ſ'il ſ'en trouuoit de ſi malings, qui euſſent encores gardé quelque reſte de fiel, pour ſouiller la renommee du feu Sieur du Bellay, iuſques a preſent) nous auons tous eſté d'aduis qu'à voſtre Maieſté ſeule, Sire, appartenoit de plein droict la protection de ſes œuures, à fin que celuy qui eſtoit entierement voſtre durant ſa vie, demeuraſt encores plus que iamais voſtre apres ſa mort. A laquelle faueur, Sire, voſtre Maieſté ſera d'autant plus facile, par ce que le feu Sieur du Bellay auoit receu ceſt honneur du feu Roy Henry voſtre Pere, Prince treſmagnanime & tres-iuſte, d'eſtre couché ſur ſon eſtat au rang de ſes affectionnez & agreables ſeruiteurs : & qui plus eſt, Sire, le ſeul nom Du Bellay rend entierement voſtre, tout ce qui en eſt denommé, ou apparenté, ou allié. Car ſ'eſtant trouué de ceſte famille tant de notables perſonnages au ſeruice des Roys voz predeceſſeurs, meſmes les deux freres & vn nepueu de noſtre Auteur, dont les deux en leur ieuneſſe eſtoient Capitaines de cheuaux legers, & l'autre eſtoit employé en Allemaigne pour y entretenir les intelligences encommencees par feu meſſire Guillaume Du-Bellay Sieur de Langey, qui depuis fut Lieutenant general du defunct grand Roy François voſtre ayeul, dela les monts : Et encores au iourd'huy, Sire, ayant à voſtre ſeruice le Sieur de la Mauuoyſiniere Cheualier de voſtre ordre, Capitaine d'hommes d'armes de voz ordonnances, beaufrere du feu Sieur Du-Bellay, & le Sieur de Liré ſon fils (lequel pour le bon deuoir qu'il feit à la derniere bataille deuant S. Denys, fut iugé par toute la compagnie digne de la Lieutenance de ſon pere, encores qu'il n'euſt attaint l'âge de vingt ans) auec bon nombre d'au-

tres Seigneurs & Gentils-hommes yſſus ou alliez de la meſme maiſon Du-Bellay, qui ont touſiours eu leurs perſonnes & leurs vies preſtes à reſpandre pour vous faire fidele ſeruice : Il ne ſe pourra faire, Sire, que ceſte Poëſie, qui eſt grandement recommendable d'elle meſmes, ne vous ſoit encores plus agreable, pour eſtre yſſue d'vne famille du tout deuouee & conſacree à la grandeur de voſtre Maieſté... De Paris ce 20. de Nouembre, 1568.

LA

DEFFENCE ET ILLVSTRATION

DE LA LANGVE FRANCOYSE[1]

A MONSEIGNEVR

LE REVERENDISSIME

CARDINAL DV BELLAY S.

VEU *le Perſonnaige que tu ioues au Spectacle de toute l'Europe, uoyre de tout le Monde, en ce grand Theatre Romain, ueu tant d'affaires, & telz, que ſeul quaſi tu ſouſtiens : ô l'Honneur du ſacré College! pecheroy'-ie pas (comme dit le Pindare Latin[2]) contre le bien publicq', ſi par longues paroles i'empeſchoy' le tens que tu donnes au ſeruice de ton Prince, au profit de la Patrie[3], & à l'accroiſſement de ton immortelle renommée? Epiant donques quelque heure de ce peu de relaiz que tu prens pour reſpirer ſoubz le peſant faiz des affaires Francoyſes*

(charge urayement digne de ſi robuſtes epaules, non moins que le Ciel de celles du grand Hercule) ma Muſe a pris la hardieſſe d'entrer au ſacré Cabinet de tes ſainctes & ſtudieuſes occupations : & la, entre tant de riches & excellens uœuz de iour en iour dediez à l'Image de ta grandeur, pendre le ſien humble & petit, mais toutesfois bien heureux ſ'il rencontre quelque faueur deuant les yeux de ta bonté, ſemblable à celle des Dieux immortelz, qui n'ont moins agreables les pauures preſentz d'vn bien riche uouloir que ces ſuperbes & ambicieuſes offrandes. C'eſt en effect la Deffence & Illuſtration de noſtre langue Francoyſe. A l'entrepriſe de laquele rien ne m'a induyt que l'affection naturelle enuers ma Patrie, & à te la dedier, que la grandeur de ton nom : afin qu'elle ſe cache (comme ſoubz le Bouclier d'Aiax) contre les traictz enuenimez de ceſte antique Ennemye de uertu, ſoubz l'umbre de tes eſles. De toy dy-ie, dont l'incomparable Sçauoir, Vertu & conduyte, toutes les plus grandes choſes, de ſi long tens de tout le Monde ſont experimentées, que ie ne les ſçauroy' plus au uif exprimer que les couurant (ſuyuant la ruſe de ce noble peintre Tymante[4]) ſoubz le uoyle de ſilence. Pour ce que d'une ſi grande choſe il uault trop myeux (comme de Carthage diſoit T. Liue[5]) ſe taire du tout que d'en dire peu. Recoy donques auecques ceſte accouſtumée Bonté, qui ne te rend moins aymable entre les plus petiz que ta Vertu & Auctorité venerable entre les plus grands, les premiers fruictz, ou pour myeulx dire, les premieres fleurs du Printens de celuy qui en toute Reuerence & Humilité bayſe les mains de ta R. S. Priant le Ciel te departir autant de heureuſe & longue uie, & à tes haul-

tes entrepriſes eſtre autant fauorable, comme enuers toy il a eté liberal, uoyre prodigue, de ſes Graces. A Dieu. De Paris ce. 15. *de Feurier.* 1549.

¶ L'autheur prye les Lecteurs differer leur iugement iuſques à la fin du Liure, & ne le condamner ſans auoir premierement bien veu & examiné ſes raiſons.

LA

DEFFENCE ET ILLVSTRATION

DE LA LANGVE FRANCOISE.

LIVRE PREMIER.

L'Origine des Langues.

CHAP. I.

SI la Nature (dont quelque Perſonnaige de grand' renommée non ſans rayſon a douté, ſi on la deuoit appeller Mere, ou Maratre[6]) euſt donné aux Hommes vn commun vouloir & conſentement, outre les innumerables commoditez qui en feuſſent procedées, l'Inconſtance humaine n'euſt eu beſoing de ſe forger tant de manieres de parler. Laquéle diuerſité & confusion ſe peut à bon droict appeller la Tour de Babel. Donques les Langues ne ſont nées d'elles meſmes en façon d'Herbes, Racines & Arbres : les vnes infirmes & debiles en leurs eſpéces, les autres ſaines & robuſtes, & plus aptes à porter le faiz des conceptions humaines : mais toute leur vertu

eſt née au monde du vouloir & arbitre des mortelz. Cela (ce me ſemble) eſt vne grande rayſon pourquoy on ne doit ainſi louer vne Langue & blamer l'autre : veu qu'elles viennent toutes d'vne meſme ſource & origine : c'eſt la fantaſie des hommes; & ont eté formées d'vn meſme iugement, à vne meſme fin : c'eſt pour ſignifier entre nous les conceptions & intelligences de l'eſprit. Il est vray que par ſucceſſion de tens les vnes, pour auoir eté plus curieuſement reiglees, ſont deuenues plus riches que les autres : mais cela ne ſe doit attribuer à la felicité deſdites Langues, ains au ſeul artifice & induſtrie des hommes. Ainſi donques toutes les choſes que la Nature a creées (*a*), tous les Ars & Sciences, en toutes les quatre parties du monde, ſont chacune endroict ſoy vne meſme choſe : mais pour ce que les hommes ſont de diuers vouloir, ilz en parlent & eſcriuent diuerſement. A ce propos, ie ne puis aſſez blamer la ſotte arrogance & temerité d'aucuns de notre nation, qui n'etans riens moins que Grecz, ou Latins, depriſent & reietent d'vn ſourcil plus que Stoïque toutes choſes ecrites en Francois : & ne me puys aſſez emerueiller de l'etrange opinion d'aucuns ſcauans qui penſent que noſtre vulgaire ſoit incapable de toutes bonnes lettres & erudition, comme ſi vne inuention pour le Languaige ſeulement deuoit eſtre iugée bonne ou mauuaiſe. A ceux la ie n'ay entrepris de ſatisfaire. A ceux cy ie veux bien (ſ'il m'eſt poſſible) faire changer d'opinion, par quelques raiſons que breſuement (*b*) i'eſpere deduyre : non que ie me ſente plus cler voyant en cela, ou autres choſes, qu'ilz ne ſont, mais pour ce que l'affection qu'ilz portent aux langues eſtrangieres ne permet qu'ilz veillent faire ſain & entier iugement de leur vulgaire.

(*a*) Ainsi dans l'édition de 1561; *crées* ou *crees*, dans les premières.

(*b*) Ainsi dans les premières éditions; *briefuement* dans celle de 1561.

Que la Langue Francoyſe ne doit eſtre nommée Barbare.

CHAP. II.

Pour commencer donques à entrer en matiere, quand à la ſignification de ce mot *Barbare :* Barbares anciennement etoint nommez ceux qui ineptement parloint Grec. Car comme les etrangers venans à Athenes l'efforcoint de parler Grec, ilz tumboient ſouuent en ceſte voix abſurde βάρβαρας (*a*). Depuis les Grecz tranſportarent ce nom aux meurs brutaux & cruelz, appellant toutes nations, hors la Grece, Barbares. Ce qui ne doit en rien diminuer l'excellence de notre Langue, veu que ceſte arrogance Greque, admiratrice ſeulement de ſes inuentions, n'auoit loy ny priuilege de legitimer ainſi ſa Nation, & abatardir les autres, comme Anacharſis diſoit, que les Scythes etoint Barbares entre les Atheniens, mais les Atheniens auſſi entre les Scythes [7]. Et quand la barbarie des meurs de notz Anceſtres euſt deu les mouuoir à nous apeller Barbares, ſi eſt ce que ie ne voy point pourquoy on nous doiue maintenant eſtimer telz, veu qu'en ciuilité de meurs, equité de loix, magnanimité de couraiges, bref en toutes formes & manieres de viure non moins louables que profitables, nous ne ſommes rien moins qu'eux : mais bien plus, veu qu'ilz ſont telz maintenant que nous les pouuons iuſtement apeller par le nom qu'ilz ont donné aux autres. Encores moins doit auoir lieu, de ce que les Romains nous ont appellez Barbares, veu leur ambition & inſatiable faim de gloyre, qui tachoint non ſeulement à ſubiuguer, mais à rendre toutes autres nations viles & abiectes aupres d'eux, principalement les Gauloys, dont ilz ont receu plus de honte & dommaige que des au-

(*a*) Ainsi dans les premières éditions ; *Barbaras* en italique dans celle d'Aubert.

tres. A ce propos, ſongeant beaucoup de foys d'ou vient que les geſtes du peuple Romain ſont tant celebrés de tout le Monde, voyre de ſi long interuale preferés à ceux de toutes les autres Nations enſemble, ie ne treuue point plus grande raiſon que ceſte cy : c'eſt que les Romains ont eu ſi grande multitude d'Ecriuains, que la plus part de leur geſtes (pour ne dire pis) par l'Eſpace de tant d'années, ardeur de batailles, vaſtité d'Italie, incurſions d'eſtrangers, ſ'eſt conſeruée entiere iuſques à noſtre tens. Au contraire les faiz des autres nations, ſingulierement des Gauloys, auant qu'ilz tumbaſſent en la puyſſance des Francoys, & les faiz des Francoys meſmes depuis qu'ilz ont donné leur nom aux Gaules, ont eté ſi mal recueilliz, que nous en auons quaſi perdu non ſeulement la gloyre, mais la memoyre. A quoy a bien aydé l'enuie des Romains, qui comme par vne certaine coniuration conſpirant contre nous, ont extenué en tout ce qu'ilz ont peu notz louanges belliques, dont ilz ne pouuoint endurer la clarté : & non ſeulement nous ont fait tort en cela, mais pour nous rendre encor' plus odieux & contemptibles, nous ont appellez brutaux, cruelz & Barbares. Quelqu'vn dira : pourquoy ont-ilz exempté les Grecz de ce nom? pource qu'ilz ſe feuſſent fait plus grand tort qu'aux Grecz meſmes dont ilz auoint emprunté tout ce qu'ilz auoint de bon, au moins quand aux Sciences & illuſtration de leur Langue. Ces rayſons me ſemblent ſuffiſantes de faire entendre à tout equitable Eſtimateur des choſes, que noſtre Langue (pour auoir eté nommés Barbares ou de noz ennemys ou de ceux qui n'auoint Loy de nous bailler ce Nom) ne doit pourtant eſtre depriſée, meſmes de ceux aux quelz elle eſt propre & naturelle, & qui en rien ne ſont moindres que les Grecz ou Romains.

Pourquoy la Langue Francoyſe n'eſt ſi riche que la Greque & Latine.

CHAP. III.

Et si noſtre Langue n'eſt ſi copieuſe & riche que la Greque ou Latine, cela ne doit eſtre imputé au default d'icelle, comme ſi d'elle meſme elle ne pouuoit iamais eſtre ſi non pauure & ſterile : mais bien on le doit attribuer à l'ignorance de notz maieurs, qui ayans (comme dict quelqu'vn, parlant des anciens Romains[8]) en plus grande recommendation le bien faire que le bien dire, & mieux aymans laiſſer à leur poſterité les exemples de vertu que les preceptes, ſe ſont priuez de la gloyre de leurs bien faitz, & nous du fruict de l'immitation d'iceux : & par meſme moyen nous ont laiſſé noſtre Langue ſi pauure & nue, qu'elle a beſoing des ornementz, & (s'il fault ainſi parler) des plumes d'autruy. Mais qui voudroit dire que la Greque & Romaine euſſent touſiours eté en l'excellence qu'on les a vues du tens d'Homere & de Demoſthene, de Virgile & de Ciceron? Et ſi ces aucteurs euſſent iugé que iamais pour quelque diligence & culture qu'on y euſt peu faire, elles n'euſſent ſceu produyre plus grand fruict, ſe feuſſent ilz tant eforcez de les mettre au point ou nous les voyons maintenant? Ainſi puys-ie dire de noſtre Langue, qui commence encores à fleurir ſans fructifier, ou plus toſt, comme vne Plante & Vergette, n'a point encores fleury, tant ſe fault qu'elle ait apporté tout le fruict qu'elle pouroit bien produyre. Cela certainement non pour le default de la Nature d'elle, auſſi apte à engendrer que les autres : mais pour la coulpe de ceux qui l'ont eué en garde, & ne l'ont cultiuée à ſuffiſance, ains comme vne plante ſauuaige, en celuy meſmes Deſert, ou elle auoit commencé à naitre, ſans

iamais l'arrouſer, la tailler, ny defendre des Ronces & Epines qui luy faiſoint vmbre, l'ont laiſſée enuieillir & quaſi mourir. Que ſi les anciens Romains euſſent eté auſſi negligens à la culture de leur Langue, quand premierement elle commença à pululer, pour certain en ſi peu de tens elle ne feuſt deuenue ſi grande. Mais eux, en guiſe de bons Agriculteurs, l'ont premierement tranſmuée d'vn lieu ſauuaige en vn domeſtique : puis affin que plus toſt & mieux elle peuſt fructifier, coupant à l'entour les inutiles rameaux, l'ont pour echange d'iceux reſtaurée de Rameaux francz & domeſtiques, magiſtralement tirez de la Langue Greque, les quelz ſoudainement ſe ſont ſi bien entez & faiz ſemblables à leur tronc, que deſormais n'apparoiſſent plus adoptifz, mais naturelz. De la ſont nées en la Langue Latine ces fleurs & ces fruictz colorez de cete grande eloquence, auecques ces nombres, & cete lyaison ſi artificielle : toutes les quelles choſes non tant de ſa propre nature que par artifice, toute Langue a coutume de produyre. Donques ſi les Grecz & Romains plus diligens à la culture de leurs Langues que nous à celle de la noſtre, n'ont peu trouuer en icelles, ſinon auecques grand labeur & induſtrie, ny grace, ny Nombre, ny finablement aucune eloquence, nous deuons nous emerueiller ſi noſtre vulgaire n'eſt ſi riche comme il pourra bien eſtre, & de la prendre occaſion de le mepriſer comme choſe vile, & de petit prix? Le tens viendra (peut eſtre) & je l'eſpere moyennant la bonne deſtinée Francoyse, que ce noble & puyſſant Royaume obtiendra à ſon tour les reſnes de la monarchie, & que noſtre Langue (ſi auecques Francoys n'eſt du tout enſeuelie la Langue Francoyſe) qui commence encor' à ieter ſes racines, ſortira de terre, & ſ'eleuera en telle hauteur & groſſeur qu'elle ſe poura egaler aux meſmes Grecz & Romains, produyſant comme eux des Homeres, Demoſthenes, Virgiles & Cicerons, auſſi bien que la France a quelquesfois produit des Pericles, Nicies, Alcibiades, Themiſtocles, Ceſars & Scipions.

Que la langue Francoyſe n'eſt ſi pauvre que beaucoup l'eſtiment.

CHAP. IIII.

Ie n'eſtime pourtant noſtre vulgaire, tel qu'il eſt maintenant, eſtre ſi vil & abiect, comme le font ces ambitieux admirateurs des Langues Greque & Latine, qui ne penſeroint, & feuſſent ilz la meſme Pythô, Déeſſe de perſuaſion, pouuoir rien dire de bon, ſi n'etoit en Langaige etranger & non entendu du vulgaire. Et qui voudra de bien pres y regarder, trouuera que noſtre Langue Francoyſe n'eſt ſi pauure qu'elle ne puyſſe rendre fidelement ce qu'elle emprunte des autres : ſi infertile, qu'elle ne puyſſe produyre de ſoy quelque fruict de bonne inuention, au moyen de l'induſtrie & diligence des cultiueurs d'icelle, ſi quelques vns ſe treuuent tant amys de leur païz, & d'eux meſmes, qu'ilz ſ'y veillent employer. Mais à qui, apres Dieu, rendrons nous graces d'vn tel benefice, ſi non à noſtre feu bon Roy & Pere, Francoys premier de ce nom & de toutes vertuz? Ie dy premier, d'autant qu'il a en ſon noble Royaume premierement reſtitué tous les bons Ars & Sciences en leur ancienne dignité : & ſi a noſtre Langaige, au parauant ſcabreux & mal poly, rendu elegant : & ſi non tant copieux qu'il poura bien eſtre, pour le moins fidele Interprete de tous les autres. Et qu'ainſi ſoit, Philoſophes, Hiſtoriens, Medicins, Poëtes, Orateurs Grecz & Latins ont apris à parler Francois. Que diray-ie des Hebreux? Les Saintes lettres donnent ample temoingnaige de ce que ie dy. Ie laiſſeray en ceſt endroict les ſuperſtitieuſes raiſons de ceux, qui ſoutiennent que les myſteres de la Theologie ne doiuent eſtre decouuers, & quaſi comme prophanez en langaige vulgaire, & ce que vont allegant ceux qui ſont d'opinion contraire. Car ceſte Diſputation n'eſt propre à ce que i'ay entrepris, qui eſt ſeulement de montrer que noſtre

Langue n'ha point eu à ſa naiſſance les Dieux et les Aſtres ſi ennemis qu'elle ne puiſſe vn iour paruenir au point d'excellence & de perfection, auſſi bien que les autres, entendu que toutes Sciences ſe peuuent fidelement & copieuſement traicter en icelle, comme on peut voir en ſi grand nombre de Liures Grecz & Latins, voyre bien Italiens, Espaignolz & autres, traduictz en Francoys par maintes excellentes plumes de noſtre tens.

Que les Traductions ne ſont ſuffiſantes pour donner perfection à la Langue Francoyſe.

CHAP. V.

Toutesfois ce tant louable labeur de traduyre, ne me ſemble moyen vnique & ſuffiſant, pour eleuer noſtre vulgaire à l'egal & Parangon des autres plus fameuſes Langues. Ce que ie pretens prouuer ſi clerement que nul n'y vouldra (ce croy ie) contredire, ſ'il n'eſt manifeſte calumniateur de la verité. Et premier, c'eſt vne choſe accordée entre tous les meilleurs Aucteurs de Rethorique, qu'il y a cinq parties de bien dire, l'Inuention, l'Eloquution, la Diſpoſition, la Memoire & la Pronuntiation. Or pour autant que ces deux dernieres ne ſe aprennent tant par le benefice des Langues, comme elles ſont données à chacun ſelon la felicité de de ſa Nature, augmentées & entretenues par ſtudieux exercice & continuelle diligence : pour autant auſſi que la Diſpoſition giſt plus en la diſcretion & bon iugement de l'Orateur, qu'en certaines reigles & preceptes, veu que les euenementz du Tens, la circunſtance des Lieux, la condition des perſonnes & la diuerſité des Occaſions ſont innumerables, ie me contenteray de parler des deux premieres, ſcauoir de l'Inuention & de l'Eloquution. L'Office donques de l'Orateur eſt, de chacune choſe propoſée elegamment & copieuſement parler. Or ceſte faculté de parler ainſi de toutes choſes, ne ſe

peut acquerir que par l'Intelligence parfaite des Sciences, les queles ont eté premierement traitées par les Grecz, & puis par les Romains Imitateurs d'iceux. Il fault donques neceſſairement que ces deux Langues soint entendues de celuy qui veut acquerir cete copie & richeſſe d'Inuention, premiere & principale Piece du Harnoys de l'Orateur. Et quand à ce poinct, les fideles Traducteurs peuuent grandement ſeruir & ſoulaiger ceux qui n'ont le moien Vnique de vacquer aux Langues eſtrangeres : Mais quand à l'Eloquution, partie certes la plus difficile, & ſans la quelle toutes autres choſes reſtent comme Inutiles & ſemblables à vn Glayue encores couuert de ſa Gayne, Eloquution (dy ie) par la quelle principalement vn Orateur eſt iugé plus excellent, & vn Genre de dire meilleur que l'autre : comme celle dont eſt appellée la meſme Eloquence, & dont la vertu giſt aux motz propres, vſitez, & non aliénes du commun vſaige de parler [9] : aux Metaphores, Alegories, Comparaiſons, Similitudes, Energies, & tant d'autres figures & ornemens, ſans les quelz tout (*a*) oraiſon & Poëme ſont nudz, manques & debiles : Ie ne croyray iamais qu'on puiſſe bien apprendre tout cela des Traducteurs, pour ce qu'il eſt impoſſible de le rendre auecques la meſme grace, dont l'Autheur en a vſé : d'autant que chacune Langue a ie ne ſçay quoy propre ſeulement à elle, dont ſi vous efforcez exprimer le Naif en vne autre Langue, obſeruant la Loy de traduyre, qui eſt n'eſpacier point hors des Limites de l'Aucteur, voſtre Diction ſera contrainte, froide, & de mauuaiſe grace. Et qu'ainſi ſoit, qu'on me lyſe vn Demoſthene & Homere Latins, vn Ciceron & Vergile Francoys, pour voir ſ'ilz vous engendreront telles Affections, voyre ainſi qu'vn Prothée vous tranſformeront en diuerſes ſortes, comme vous ſentez, lyſant ces Aucteurs en leurs Langues : Il vous ſemblera paſſer de l'ardente Montaigne d'Æthne ſur le froid Sommet de

(*a*) Ainsi dans les premières éditions ; *toute* dans celle de 1561.

Caucaſe. Et ce que ie dy des Langues Latine & Greque, ſe doit reciproquement dire de tous les vulgaires, dont i'allegueray ſeulement vn Petrarque, du quel i'oſe bien dire, que ſi Homere & Virgile renaiſſans auoint entrepris de le traduyre, ilz ne le pouroint rendre auecques la meſme grace & nayfueté, qu'il eſt en ſon vulgaire Toſcan : toutesfois quelques vns de notre Tens ont entrepris de le faire parler Francoys. Voyla en bref les Raiſons qui m'ont fait penſer que l'office & diligence des Traducteurs, autrement fort vtile pour inſtruyre les ignorans des Langues etrangeres en la congnoiſſance des choſes, n'eſt ſuffiſante pour donner à la noſtre ceſte perfection, &, comme font les Peintres à leurs Tableaux, ceſte derniere main que nous deſirons. Et ſi les raiſons que i'ay alleguées, ne ſemblent aſſez fortes, ie produiray pour mes garans & deffenſeurs les anciens Aucteurs Romains, Poëtes principalement & Orateurs, les quelz (combien que Ciceron ait traduyt quelques Liures de Xenophon & d'Arate, & qu'Horace baille les preceptes de bien traduyre [10]) ont vacqué à ceſte partie plus pour leur etude & profit particulier, que pour le publier à l'amplification de leur Langue, à leur gloire, & commodité d'autruy. Si aucuns ont veu quelques Œuures de ce tens la, ſoubz tiltre de traduction, i'entens de Ciceron, de Virgile, & de ce bienheureux Siecle d'Auguste, ilz me pourront (*a*) dementir de ce que ie dy.

Des mauvais Traducteurs, & de ne traduyre les Poëtes.

CHAP. VI.

Mais que diray-ie d'aucuns, vrayement mieux dignes d'eſtre appellés Traditeurs que Traducteurs [11] ? veu

(*a*) Nous suivons ici l'édition de 1561 ; dans les précédentes il y a *pourroint* ou *pourroient*.

qu'ilz trahiſſent ceux qu'ilz entreprennent expoſer, les fruſtrant de leur gloire, & par meſme moyen ſeduyſent les Lecteurs ignorans, leur montrant le blanc pour le noyr : qui pour acquerir le Nom de Scauans, traduyſent à credict les Langues dont iamais ilz n'ont entendu les premiers Elementz, comme l'Hebraïque & la Grecque : & encor' pour myeux ſe faire valoir, ſe prennent aux Poëtes, genre d'aucteurs certes, auquel ſi ie ſçauoy', ou vouloy' traduyre, ie m'adroiſſeroy' auſſi peu, à cauſe de ceſte Diuinité d'Inuention qu'ilz ont plus que les autres, de ceſte grandeur de ſtyle, magnificence de motz, grauité de ſentences, audace & varieté de figures, & mil' autres lumieres de Poëſie : bref ceſte Energie, & ne ſçay quel Eſprit, qui eſt en leurs Ecriz, que les Latins appelleroient *Genius*. Toutes les quelles choſes ſe peuuent autant exprimer en traduiſant, comme vn Peintre peut repreſenter l'Ame auecques le Cors de celuy qu'il entreprent tyrer apres le Naturel. Ce que ie dy ne ſ'adroiſſe pas à ceux qui par le commandement des Princes & grands Seigneurs traduyſent les plus fameux Poëtes [12] Grecz & Latins : pource que l'obeïſſance qu'on doit à telz Perſonnaiges, ne reçoit aucune Excuſe en cet endroit : mais bien i'entens parler à ceux qui de gayeté de cœur (comme on dict) entreprennent telles choſes legerement, & ſ'en aquitent de meſmes. O Apolon ! O Muſes ! prophaner ainſi les ſacrées Reliques de l'Antiquité ! Mais ie n'en diray autre choſe. Celuy donques qui voudra faire œuure digne dû prix en ſon vulgaire, laiſſe ce Labeur de traduyre, principalement les Poëtes, à ceux qui de choſe laborieuſe & peu profitable, i'oſe dire encor' inutile, voyre pernicieuſe à l'Acroiſſement de leur Langue, emportent à bon droict plus de moleſtie, que de gloyre.

Comment les Romains ont enrichy leur Langue.

CHAP. VII.

Si les Romains (dira quelqu'vn) n'ont vaqué à ce Labeur de Traduction, par quelz moyens donques ont ilz peu ainſi enrichir leur Langue, voyre iuſques à l'egaller quaſi à la Greque? Immitant les meilleurs Auctеurs Grecz, ſe tranformant en eux, les deuorant, & apres les auoir bien digerez, les conuertiſſant en ſang et nourriture : ſe propoſant, chacun ſelon ſon Naturel, & l'Argument qu'il vouloit elire, le meilleur Auctеur, dont ilz obſeruoint diligemment toutes les plus rares & exquiſes vertuz, & icelles comme Grephes, ainſi que i'ay dict deuant, entoint & apliquoint à leur Langue. Cela faiſant (dy-ie) les Romains ont baty tous ces beaux Ecriz, que nous louons & admirons ſi fort : egalant ores quelqu'vn d'iceux, ores le preferant aux Grecz. Et de ce que ie dy font bonne preuue Ciceron et Virgile, que voluntiers & par Honneur ie nomme touſiours en la Langue Latine, des quelz comme l'vn ſe feut entierement adonné à l'Immitation des Grecz, contrefiſt & exprima ſi au vif la copie de Platon, la vehemence de Demoſthene, & la ioyeuſe douceur d'Iſocrate, que Molon Rhodien l'oyant quelquefois declamer, ſ'ecria qu'il emportoit l'eloquence Grecque à Rome [13]. L'autre imita ſi bien Homere, Heſiode & Thëocrit, que depuis on a dict de luy, que de ces troys il a ſurmonté l'vn, egalé l'autre, & aproché ſi pres de l'autre, que ſi la felicité des Argumens qu'ilz ont traitez, euſt eſté pareille, la Palme ſeroit bien douteuſe [14]. Ie vous demande donq', vous autres, qui ne vous employez qu'aux Tranſlations, ſi ces tant fameux Auctеurs ſe fuſſent amuſez à traduyre, euſſent ilz eleué leur Langue à l'excellence & hauteur où

nous la voyons maintenant? ne penſez donques quelque diligence & induſtrie que vous puiſſiez mettre en ceſt endroit, faire tant que noſtre Langue encores rampante à terre, puiſſe hauſſer la teſte, & ſ'eleuer ſur piedz.

D'amplifier la Langue Francoyſe par l'immitation des anciens Aucteurs Grecz & Romains.

CHAP. VIII.

Se compoſe donq' celuy qui voudra enrichir ſa Langue, à l'immitation des meilleurs Aucteurs Grecz & Latins [15], & à toutes leurs plus grandes vertuz, comme à vn certain but, dirrige la pointe de ſon Style : car il n'y a point de doute, que la plus grand' part de l'Artifice ne ſoit contenue en l'immitation : & tout ainſi que ce feut le plus louable aux Anciens de bien inuenter, auſſi eſt-ce le plus vtile de bien immiter, meſmes à ceux dont la Langue n'eſt encor' bien copieuſe & riche. Mais entende celuy qui voudra immiter, que ce n'eſt choſe facile de bien ſuyure les vertuz d'vn bon Aucteur, & quaſi comme ſe transformer en luy, veu que la Nature meſmes aux choſes qui paroiſſent treſſemblables, n'a ſceu tant faire, que par quelque notte & difference elles ne puiſſent eſtre diſcernées. Ie dy cecy, pour ce qu'il y en a beaucoup en toutes Langues, qui ſans penetrer aux plus cachées & interieures parties de l'Aucteur qu'ilz ſe ſont propoſé, ſ'adaptent ſeulement au premier Regard, & ſ'amuſant à la beauté des Motz, perdent la force des choſes. Et certes, comme ce n'eſt point choſe vicieuſe, mais grandement louable, emprunter d'une Langue etrangere les Sentences & les motz, & les approprier à la ſienne : auſſi eſt-ce choſe grandement à reprendre, voyre odieuſe à tout Lecteur de liberale Nature, voir en vne meſme Langue vne telle

Immitation, comme celle d'aucuns Scauans meſmes, qui ſ'eſtiment eſtre des meilleurs quand plus ilz reſſemblent vn Heroet, ou vn Marot. Ie t'amoneſte donques (ô toy, qui deſires l'Accroiſſement de ta Langue, & veux exceller en icelle) de non immiter à pié leué, comme n'agueres a dict quelqu'vn, les plus fameux Aucteurs d'icelle, ainſi que font ordinairement la plus part de notz Poëtes Francoys, choſe certes autant vicieuſe, comme de nul profict à noſtre vulgaire : veu que ce n'eſt autre choſe (ô grande Liberalité !) ſi non luy donner ce qui eſtoit à luy. Ie voudroy' bien que noſtre Langue feuſt ſi riche d'Exemples domeſtiques, que n'euſſions beſoing d'auoir recours aux Etrangers. Mais ſi Virgile & Ciceron ſe feuſſent contentez d'immiter ceux de leur Langue, qu'auroient (*a*) les Latins outre Ennie, ou Lucrece, outre Craſſe, ou Antoyne?

Reſponſe à quelques obiections.

CHAP. IX.

Apres auoir le plus ſuccinctement qu'il m'a eté poſſible, ouuert le chemin à ceux qui deſirent l'Amplification de notre Langue, il me ſemble bon & neceſſaire de repondre à ceux qui l'eſtiment barbare & irreguliere, incapable de cete elegance & copie, qui eſt en la Greque & Romaine : d'autant (diſent ilz) qu'elle n'a ſes Declinations, ſes piez & ſes Nombres, comme ces deux autres Langues. Ie ne veux alleguer en cet endroict (bien que ie le peuſſe faire ſans honte) la Simplicité de notz Maieurs, qui ſe ſont contentez d'exprimer leurs Conceptions auecques paroles nues, ſans Art et Ornement :

(*a*) Ainsi dans la réimpression d'Aubert ; les premières éditions portent à tort *auront*, et dans la même ligne, *Enuie* au lieu d'*Ennie*.

non Immitans la Curieuſe diligence des Grecz, aux quelz la Muſe auoit donné la Bouche ronde (comme dict quelqu'vn [16]) c'eſt à dire, parfaite en toute elegance & Venuſté de paroles : comme depuis aux Romains Immitateurs des Grecz. Mais ie diray bien que noſtre Langue n'eſt tant irreguliere qu'on vŏudroit bien dire : veu qu'elle ſe decline, ſi non par les Noms, Pronoms & Participes [17], pour le moins par les Verbes, en tous leurs Tens, Modes & Perſonnes. Et ſi elle n'eſt ſi curieuſement reiglée, ou plus toſt liée & (*a*) gehinnée en ſes autres parties, auſſi n'ha elle point tant d'Hetheroclites & Anomaux [18], monſtres etranges de la Grecque & de la Latine. Quand aux piedz & aux nombres, ie diray au ſecond Liure (*b*) en quoy nous les recompenſons. Et certes (comme dict vn grand Aucteur de Rethorique, parlant de la felicité qu'ont les Grecz en la compoſition de leurs motz) ie ne penſe que telles choſes ſe facent par la nature deſdites Langues, mais nous fauoriſons touſiours les Etrangers [19]. Qui euſt gardé notz Anceſtres de varier toutes les parties declinables, d'allonger vne ſyllabe & accourſir l'autre, & en faire des piedz ou des Mains? Et qui gardera notz ſucceſſeurs d'obſeruer telles choſes, ſi quelques Scauans & non moins ingenieux de ceſt aage entreprennent de les reduyre en Art? comme Ciceron promettoit de faire au droict Ciuil : choſe qui à quelques vns a ſemblé impoſſible, aux autres non. Il ne fault point icy alleguer l'excellence de l'antiquité : & comme Homere ſe plaignoit que de ſon tens les cors eſtoient trop petiz [20], dire que les Eſpris modernes ne ſont à comparer aux anciens. L'architecture, l'art du Nauigaige, & autres Inuentions antiques certainement ſont admirables : non toutesfois, ſi on regarde à la neceſſité mere des Ars, du tout ſi grandes, qu'on doyue eſtimer les Cieux & la Nature y auoir dependu toute leur vertu, vigueur, & in-

(*a*) *Est* au lieu de *et* dans les premières éditions.
(*b*) Voyez le chapitre VII de ce second livre.

duſtrie. Ie ne produiray pour temoings de ce que ie dy l'Imprimerie, Seur des Muſes, & dixieme d'elles, & ceſte non moins admirable que pernicieuse foudre d'Artillerie, auecques tant d'autres non antiques inuentions, qui montrent veritablement que par le long cours des Siecles les Eſpris des hommes ne ſont point ſi abatardiz qu'on voudroit bien dire : ie dy ſeulement qu'il n'eſt pas impoſſible que noſtre Langue puiſſe receuoir quelquefoys ceſt ornement & artifice auſſi curieux qu'il eſt aux Grecz & (*a*) Romains. Quand au son & ie ne ſçay quelle naturelle douceur (comme ilz diſent) qui eſt en leurs Langues, ie ne voy point que nous l'ayons moindre, au iugement des plus delicates Oreilles. Il eſt bien vray que nous vſons du preſcript de Nature qui pour parler nous a ſeulement donné la Langue. Nous ne vomiſſons pas notz paroles de l'Eſtommac comme les yuroingnes : nous ne les etranglons pas de la Gorge, comme les Grenoilles : nous ne les decoupons pas dedans le Palat (*b*), comme les Oyzeaux : nous ne les ſiflons pas des leures, comme les Serpens. Si en telles manieres de parler giſt la douceur des Langues, ie confeſſe que la noſtre eſt rude & mal sonnante. Mais auſſi auons nous ceſt auantaige de ne tordre point la Bouche en cent mile ſortes, comme les Singes, voyre comme beaucoup mal ſe ſouuenans de Minerue, qui iouant quelquefois de la fluſte & voyant en vn myroir la deformité de ſes Leures, la ieta bien loing, malheureuſe Rencontre au Preſumptueux Marſye, qui depuis en feut ecorché. Quoy donques (dira quelqu'vn) veux tu à l'exemple de ce Marſye, qui oſa comparer ſa Fluſte ruſtique à la douce Lyre d'Apolon, egaler ta Langue à la Grecque & Latine? Ie confeſſe, que les Aucteurs d'icelles nous ont ſurmontez en Scauoir & facunde : és queles choſes leur a eté bien facile de vaincre ceux qui

(*a*) Il y a encore ici *est* au lieu de *et* dans les premières éditions.

(*b*) *Dedans le palais* dans l'édition de 1561.

ne repugnoint point. Mais que par longue & diligente Immitation de ceux qui ont occupé les premiers ce que Nature n'ha pourtant denié aux autres, nous ne puiſſions leur ſucceder auſſi bien en cela que nous auons deia fait en la plus grand' part de leurs Ars Mecaniques, & quelquefois en leur Monarchie, ie ne le diray pas : car telle Iniure ne ſ'etendroit ſeulement contre les Eſpris des Hommes, mais contre Dieu, qui a donné pour Loy inuiolable à toute choſe creée (*a*), de ne durer perpetuellement, mais paſſer ſans fin d'vn Etat en l'autre : etant la fin & Corruption de l'vn, le commencement & generation de l'autre. Quelque Opiniatre repliquera encores : Ta Langue tarde trop à receuoir ceſte perfection. Et ie dy que ce Retardement ne prouue point qu'elle ne puiſſe la receuoir : aincoys ie dy qu'elle ſe pourra tenir certaine de la garder longuement, l'ayant acquiſe auecques ſi longue Peine, ſuyuant la Loy de Nature, qui a voulu que tout Arbre qui naiſt, floriſt & fructifie bien toſt, bien toſt auſſi enuieilliſſe & meure : & au contraire, celuy durer par longues Années, qui a longuement trauaillé à ieter ſes Racines.

Que la Langue Francoyſe n'eſt incapable de la Philoſophie, & pourquoy les Anciens eſtoint plus Scauans que les Hommes de notre Aage.

CHAP. X.

Tout ce que i'ay dict pour la defence & Illuſtration de notre Langue, apartient principalement à ceux qui font profeſſion de bien dire, comme les Poëtes & les

(*a*) Voyez ci-dessus, p. 6, note *a*.

Orateurs. Quand aux autres parties de Literature, & ce Rond de Sciences, que les Grecz ont nommé Encyclopedie, i'en ay touché au commencement vne partie de ce que m'en ſemble : c'eſt que l'Induſtrie des fideles Traducteurs eſt en ceſt endroict fort vtile & neceſſaire : & ne les doit retarder ſ'ilz rencontrent quelquefois des motz qui ne peuuent eſtre receuz en la famille Francoyſe, veu que les Latins ne ſe ſont point eforcez de traduyre tous les vocables Grecz, comme *Rhetorique*, *Muſique*, *Arithmetique*, *Gëometrie*, *Phyloſophie*, & quaſi tous les noms des Sciences, les noms des figures, des Herbes, des Maladies, la Sphere & ſes parties, & generallement la plus grand' part des termes vſitez aux ſciences naturelles & Mathematiques. Ces motz la donques ſeront en notre Langue comme etrangers en vne Cité : aux quelz toutesfois les Periphrazes ſeruiront de Truchementz. Encores ſeroy' ie bien d'opinion que le ſcauant Translateur fiſt plus toſt l'office de Paraphraſte que de Traducteur, ſ'efforceant donner à toutes les Sciences qu'il voudra traiter l'ornement & lumiere de ſa Langue, comme Ciceron ſe vante d'auoir fait en la Phyloſophie, & à l'exemple des Italiens qui l'ont quaſi toute conuertie en leur vulgaire, principalement la Platonique. Et ſi on veut dire que la Phyloſophie eſt vn faiz d'autres Epaules que de celles de notre Langue, i'ay dict au commencement de cet œuure, & le dy encores, que toutes Langues ſont d'vne meſme valeur & des mortelz à vne meſme fin d'vn meſme iugement formées. Parquoy ainſi comme ſans muer de coutumes ou de nation, le Francoys & l'Allement, non ſeulement le Grec, ou Romain, ſe peut donner à Phyloſopher, auſſi ie croy qu'à vn chacun ſa Langue puyſſe competemment communiquer toute doctrine. Donques ſi la Phyloſophie ſemée par Ariſtote & Platon au fertile champ Atique etoit replantée en noſtre Pleine Francoyſe, ce ne ſeroit la ieter entre les Ronſes & Epines, ou elle deuint ſterile : mais ce ſeroit la faire de loingtaine prochaine, & d'Etrangere Citadine de notre Republique. Et parauan-

ture ainſi que les Epiſſeries & autres Richeſſes Orientales que l'Inde nous enuoye, ſont mieulx congnues & traitées de nous, & en plus grand prix, qu'en l'endroict de ceux qui les ſement ou recueillent : ſemblablement les Speculations Phyloſophiques deuiendroient plus familieres qu'elles ne ſont ores, & plus facilement ſeroient entendues de nous, ſi quelque ſçauant Homme les auoit tranſportées (*a*) de Grec & Latin en notre Vulgaire, que de ceux qui les vont (ſ'il fault ainſi parler) cueillir aux lieux ou elles croiſſent. Et ſi on veut dire que diuerſes Langues ſont aptes à ſignifier diuerſes conceptions : aucunes les conceptions des Doctes, autres celles des Indoctes : & que la Grecque principalement conuient ſi bien auecques les Doctrines, que pour les exprimer il ſemble qu'elle ait eté formée de la meſme Nature, non de l'humaine Prouidence. Ie dy, qu'icelle Nature, qui en tout Aage, en toute Prouince, en toute Habitude eſt touſiours vne meſme choſe, ainſi comme voluntiers elle ſ'exerce ſon Art par tout le Monde, non moins en la Terre qu'au Ciel, & pour eſtre ententiue à la production des Creatures raiſonnables, n'oublie pourtant les iraiſonnables : mais auecques vn egal Artifice engendre cetes cy & celles la : auſſi eſt elle digne d'eſtre congneue & louée de toutes perſonnes, & en toutes Langues. Les Oyzeaux, les Poiſſons & les Beſtes terreſtres de quelquonque maniere, ores auecques vn ſon, ores auecques l'autre, ſans diſtinction de paroles ſignifient leurs Affections. Beaucoup plus toſt nous Hommes deurions faire le ſemblable, chacun auecques ſa Langue, ſans auoir recours aux autres. Les Ecritures & Langaiges ont eté trouuez, non pour la conſeruation de la Nature, la quelle (comme diuine qu'elle eſt) n'a meſtier de noſtre ayde : mais ſeulement à noſtre bien & vtilité, affin que preſens, abſens, vyfz, & mors, manifeſtans l'vn à l'autre le ſecret de notz cœurs, plus facilement paruenions à notre propre felicité, qui giſt en

(*a*) *Transportés* dans les premières éditions.

l'intelligence des Sciences, non point au ſon des Paroles : & par conſequent celles Langues & celles Ecritures deuroint plus eſtre en uſaige les queles on apprendroit plus facilement. Las & combien ſeroit meilleur qu'il y euſt au Monde vn ſeul Langaige Naturel que d'employer tant d'Années pour apprendre des Motz ! & ce iuſques à l'Aage bien ſouuent, que n'auons plus ny le moyen, ny le loyſir de vaquer à plus grandes choſes. Et certes ſongeant beaucoup de foys, d'ou prouient que les Hommes de ce Siecle generalement ſont moins Scauans en toutes Sciences, & de moindre prix que les Anciens, entre beaucoup de rayſons ie treuue cete cy, que i'oſeroy' dire la principale, c'eſt l'Etude des Langues Greque & Latine. Car ſi le Tens que nous conſumons à apprendre les dites Langues eſtoit employé à l'etude des Sciences, la Nature certes n'eſt point deuenue ſi Brehaigne, qu'elle n'enfentaſt de noſtre Tens des Platons & des Aristotes. Mais nous, qui ordinairement affectons plus d'eſtre veuz Scauans que de l'eſtre, ne conſumons pas ſeulement noſtre Ieuneſſe en ce vain Exercice : mais comme nous repentans d'auoir laiſſé le Berſeau, & d'eſtre deuenuz Hommes, retournons encor' en Enfance, & par l'Eſpace de xx ou xxx Ans ne faiſons autre choſe qu'aprendre à parler, qui Grec, qui Latin, qui Hebreu. Les quelz Ans finiz, & finie auecques eux (*a*) ceſte vigueur & promptitude qui naturellement regne en l'Eſprit des ieunes Hommes, alors nous procurons eſtre faictz Phyloſophes, quand pour les Maladies, troubles d'Afaires domeſtiques, & autres empeſchementz qu'ameine le Tens, nous ne ſommes plus aptes à la Speculation des choſes. Et bien ſouuent etonnez de la difficulté, & longueur d'apprendre des motz ſeulement, nous laiſſons tout par deſeſpoir, & hayons les Lettres premier que les ayons goutees, ou commencé à les aymer. Fault il donques laiſſer l'etude des Langues ? Non, d'autant que les Ars et Sciences ſont pour le preſent entre les mains des

(*a*) *Auecqu'eux* dans l'édition de 1561.

Grecz & Latins. Mais il ſe deuroit faire à l'auenir qu'on peuſt parler de toute choſe, par tout le monde, & en toute Langue. I'entens bien que les Proffeſſeurs des Langues ne ſeront pas de mon opinion : encores moins ces venerables Druydes qui pour l'ambicieux deſir qu'ilz ont d'eſtre entre nous ce qu'eſtoit le Philoſophe Anacharſis entre les Scythes, ne craignent rien tant que le Secret de leurs myſteres, qu'il fault apprendre d'eux, non autrement que iadis les Iours des Chaldées, ſoit decouuert au Vulgaire : & qu'on ne creue (comme dict Ciceron) les yeulx des Corneilles [21]. A ce propos il me ſouuient auoir ouy dire maintesfois à quelques vns de leur Academie que le Roi Francoys, (Ie dy celuy Francoys, à qui la France ne doit moins qu'à Auguſte Romme) auoit deshonnoré les Sciences, & laiſſé les Doctes en meſpris. O Tens! ô Meurs! o craſſe Ignorance! n'entendre point que tout ainſi qu'vn mal, quand il ſ'etent plus loing, eſt d'autant plus pernicieux, auſſi eſt vn bien plus profitable, quand plus il eſt commun. Et ſ'ilz veulent dire (comme auſſi diſent ilz) que d'autant eſt vn tel bien moins excellent, & admirable entre les Hommes : ie repondray, qu'vn ſi grand appetit de Gloire, & vne telle Enuie ne deuroit regner aux Coulomnes de la Republique Chreſtienne : mais bien en ce Roy ambicieux qui ſe plaignoit à ſon Maitre, pour ce qu'il auoit diuulgué les Sciences Acroamatiques [22], c'eſt à dire qui ne ſe peuuent apprendre que par l'Audition du Precepteur. Mais quoy? Ces Geans Ennemis du Ciel, veulent ilz limiter la puiſſance des Dieux, & ce qu'ilz ont par un ſingulier benefice donné aux Hommes, reſtreindre & enſerrer en la Main de ceux qui n'en ſçauroient faire bonne garde? Il me ſouuient de ces Reliques qu'on voit ſeulement par vne petite Vitre, & qu'il n'eſt permis toucher auecques la Main. Ainſi veullent ilz faire de toutes les Diſciplines qu'ilz tiennent enfermées dedans les Liures Grecz & Latins, ne permettant qu'on les puiſſe voir autrement, ou les tranſporter de ces Paroles mortes en celles qui ſont viues, & volent ordinairement par les

Bouches des Hommes. I'ay (ce me ſemble) deu aſſez contenter ceux qui diſent que noſtre Vulgaire eſt trop vil & barbare pour traiter ſi hautes Matieres que la Philoſophie. Et ſ'ilz n'en ſont encores bien satisfaiz, ie leur demanderay : Pourquoy donques ont voyaigé les Anciens Grecz par tant de païz & dangers, les vns aux Indes, pour voir les Gymnoſophiſtes, les autres en Egypte, pour emprunter de ces vieux Preſtres & Prophetes, ces grandes Richeſſes, dont la Grece eſt maintenant ſi ſuperbe? Et toutefoys ces Nations, ou la Phyloſophie a ſi voluntiers habité, produyſoint (ce croy-ie) des Perſonnes auſſi Barbares & inhumaines que nous ſommes, & des paroles auſſi etranges que les noſtres. Bien peu me ſoucyroy'-ie de l'elegance d'Oraiſon qui eſt en Platon & en Ariſtote, ſi leurs Liures ſans rayſon etoint ecriz. La Phyloſophie vrayement les a adoptez pour ſes filz, non pour estre nez en Grece : mais pour auoir d'vn hault Sens bien parlé & bien ecrit d'elle. La verité ſi bien par eux cherchée, la diſpoſition & l'ordre des choſes, la ſentencieuſe breueté (*a*) de l'vn & la diuine copie de l'autre eſt propre à eux, & non à autres : mais la Nature, dont ilz ont ſi bien parlé, eſt Mere de tous les autres, & ne dedaigne point ſe faire congnoitre à ceux qui procurent auecques toute induſtrie entendre ſes ſecrez non pour deuenir Grecz, mais pour eſtre faictz Phyloſophes. Vray eſt que pour auoir les Ars & Sciences touſiours eté en la puiſſance des Grecz & Romains plus ſtudieux de ce qui peut rendre les Hommes immortelz que les autres, nous croyons que par eux ſeulement elles puyſſent & doyvent eſtre traictées. Mais le Tens viendra parauanture (& ie ſuplye au Dieu treſbon & treſgrand que ce ſoit de noſtre Aage) que quelque bonne Perſonne, non moins hardie qu'ingenieuſe & ſcauante : non ambicieuſe, non craignant l'enuie ou hayne d'aucun, nous otera cete faulſe perſuaſion, donnant à notre Langue la fleur & le fruict des bonnes Lettres :

(*a*) *Briefueté*, dans l'édition de 1561.

autrement ſi l'Affection que nous portons aux Langues etrangeres (quelque excellence qui ſoit en elles) empeſchoit cete noſtre ſi grande felicité, elles ſeroient dignes veritablement non d'enuie, mais de hayne : non de fatigue, mais de facherie : elles ſeroint dignes finablement d'eſtre non appriſes, mais repriſes de ceux qui ont plus de beſoing du vif intellect de l'Eſprit que du ſon des paroles mortes. Voyla quand aux Diſciplines. Ie reuiens aux Poëtes & Orateurs, Principal obiect de la matiere que ie traite, qui eſt l'ornement & illuſtration de nôtre Langue.

Qu'il eſt impoſſible d'egaler les Anciens en leurs Langues.

CHAP. XI.

Tovtes perſonnes de bon Eſprit entendront aſſez que cela que i'ay dict pour la deffence de notre Langue, n'eſt pour decouraiger aucun de la Greque & Latine : car tant ſ'en fault que ie ſoye de cete Opinion, que ie confeſſe & ſoutiens celuy ne pouuoir faire œuure excellent en ſon vulgaire qui ſoit ignorant de ces deux Langues, ou qui n'entende la Latine pour le moins. Mais ie ſeroy' bien d'auis qu'apres les auoir appriſes, on ne depriſaſt la ſienne : & que celuy qui par vne Inclination naturelle (ce qu'on peut iuger par les oeuvres Latines & Thoſcanes de Petrarque & Boccace, voire d'aucuns ſcauans Hommes de noſtre Tens) ſe ſentiroit plus propre à ecrire en ſa Langue qu'en Grec ou en Latin, ſ'etudiaſt plus toſt à ſe rendre immortel entre les ſiens, ecriuant bien en ſon vulgaire, que mal ecriuant en ces deux autres Langues, eſtre vil aux doctes pareillement & aux indoctes. Mais ſ'il ſ'en trouuoit encores quelques vns de ceux qui de ſimples paroles font tout leur Art & Science : en ſorte que nommer la Langue Greque &

Latine, leur ſemble parler d'vne Langue diuine, & parler de la vulgaire, nommer vne Langue inhumaine, incapable de toute erudition, ſ'il ſ'en trouuoit de telz (dy-ie) qui vouluſſent faire des braues, & depriſer toutes choſes ecrites en Francoys; ie leur demanderoy' voluntiers en ceſte ſorte : Que penſent doncq' faire ces Reblanchiſſeurs de murailles, qui iour & nuyt ſe rompent la Teſte à immiter : que dy ie immiter? mais tranſcrire vn Virgile & vn Ciceron? batiſſant leurs Poëmes des Hemyſtyches de l'vn, & iurant en leur Proſes aux motz & Sentences de l'autre, ſongeant (comme a dict quelqu'vn) des Peres conſcriptz, des Conſulz, des Tribuns, des Comices, & toute l'antique Rome, non autrement qu'Homere, qui en ſa *Batracomyomachie* adapte aux Raz & Grenoilles les magnifiques Tiltres des Dieux & Déeſſes. Ceux la certes meritent bien la punition de celuy qui rauy au Tribunal du grand Iuge, repondit qu'il eſtoit Ciceronien[23]. Penſent ilz donques, ie ne dy egaler, mais approcher ſeulement de ces Auctеurs, en leurs Langues, recuillant de cet Orateur & de ce Poëte ores vn Nom, ores vn Verbe, ores vn Vers, & ores vne Sentence? comme ſi en la façon qu'on rebatiſt vn vieil Edifice, ils ſ'attendoint rendre par ces pierres ramaſſées à la ruynée Fabrique de ces Langues ſa premiere grandeur & excellence. Mais vous ne ſerez ia ſi bons Maſſons (vous qui eſtes ſi grands Zelateurs des Langues Greque & Latine) que leur puiſſiez rendre celle forme que leur donnarent premierement ces bons & excellens Architectes : & ſi vous eſperez (comme fiſt Eſculape des Membres d'Hippolyte) que par ces fragmentz recuilliz, elles puyſſent eſtre reſuſcitées, vous vous abuſez, ne penſant point qu'à la cheute de ſi ſuperbes Edifices coniointe à la ruyne fatale de ces deux puiſſantes Monarchies, vne partie deuint poudre, & l'autre doit eſtre en beaucoup de pieces, les queles vouloir reduire en vn ſeroit choſe impoſſible : outre que beaucoup d'autres parties ſont demeurées aux fondementz des vieilles Murailles, ou egarées par le long cours des

Siecles, ne ſe peuuent trouuer d'aucun. Parquoy venant à redifier cete Fabrique, vous ſerez bien loing de luy reſtituer ſa premiere grandeur, quand ou ſouloit eſtre la Sale, vous ferez parauanture les Chambres, les Etables, ou la Cuysine, confundant les Portes & les Feneſtres, bref (*a*) changeant toute la forme de l'Edifice. Finablement i'eſtimeroy' l'Art pouuoir exprimer la viue Energie de la Nature, ſi vous pouuiez rendre cete Fabrique renouuelée ſemblable à l'antique, etant manque l'Idée de la quele faudroit tyrer l'exemple pour la redifier. Et ce (afin d'expoſer plus clerement ce que i'ay dict) d'autant que les Anciens vſoint des Langues, qu'ilz auoint ſuccées auecques le Laict de la Nourice, & auſſi bien parloint les Indoctes comme les Doctes, ſi non que ceux cy aprenoint les Diſciplines & l'Art de bien dire, ſe rendant par ce moyen plus eloquens que les autres. Voyla pourqoy leurs bienheureux Siecles etoint ſi fertiles de bons Poëtes & Orateurs. Voyla pourquoy les femmes meſmes aſpiroint à ceſte gloire d'Eloquence & Erudition : comme Sapho, Corynne, Cornelie & vn milier d'autres, dont les Noms ſont conioings auecques la memoire des Grecz & Romains. Ne penſez donques immitateurs, Troupeau ſeruil, paruenir au point de leur excellence, veu qu'à grand' peine auez-vous appris leurs motz, & voyla le meilleur de votre aage paſſé. Vous depriſez noſtre vulgaire, parauanture non pour autre raiſon, ſinon que des enfance & ſans etude nous l'apprenons, les autres auecques grand peine & induſtrie. Que ſ'il etoit comme la Greque & Latine, pery & mis en Reliquaire de Liures, ie ne doute point qu'il ne feuſt (ou peu ſ'en faudroit) auſſi dificile à apprendre comme elles ſont. I'ay bien voulu dire ce mot, pour ce que la curioſité humaine admire trop plus les choſes rares & difficiles à trouuer, bien qu'elles ne ſoint ſi commodes pour l'vſaige de la vie, comme les odeurs & les Gemmes, que les

(*a*) *Brief* dans l'édition de 1561.

communes & neceſſaires, comme le Pain & le Vin. Ie ne voy pourtant qu'on doyue eſtimer vne Langue plus excellente que l'autre, ſeulement pour eſtre plus difficile, ſi on ne vouloit dire que Lycophron feuſt plus excellent qu'Homere, pour eſtre plus obſcur, & Lucrece que Virgile, pour ceſte meſme raiſon.

Deffence de l'Aucteur.

CHAP. XII.

Ceux qui penſeront que ie ſoye trop grand Admirateur de ma Langue, aillent voir le premier Liure *Des fins des Biens et des Maulx*, fait par ce Pere d'eloquence Latine Ciceron, qui au commencement dudict Liure, entre autres choſes, repond à ceux qui depriſoint les choſes ecrites en Latin, & les aymoint myeux lire en Grec. La concluſion du propos eſt, qu'il eſtime la Langue Latine, non ſeulement n'eſtre pauure, comme les Romains eſtimoint lors, mais encor' eſtre plus riche que la Greque. Quel ornement (dit-il) d'Orayſon copieuſe ou elegante a defailly ie diray à nous, ou aux bons Orateurs, ou aux Poëtes, depuis qu'ilz ont eu quelqu'vn, qu'ilz peuſſent immiter? Ie ne veux pas donner ſi hault loz à notre Langue, pour ce qu'elle n'a point encores ſes Cicerons & Virgiles : mais i'oſe bien aſſeurer que ſi les ſcauans Hommes de notre Nation la daignoint autant eſtimer que les Romains faiſoint la leur, elle pouroit quelquesfoys, & bien toſt, ſe mettre au ranc des plus fameuſes. Il eſt tens de clore ce pas, afin de toucher particulierement les principaux poinctz de l'amplification & ornement de notre Langue. En quoy (Lecteur) ne t'ebahis, ſi ie ne parle de l'Orateur comme du Poëte. Car outre que les vertuz de l'vn ſont pour la plus grand' part communes à l'autre, ie n'ignore point qu'Etienne Dolet, Homme de bon Iugement en

notre vulgaire, a formé *l'Orateur francoys*[24], que quelqu'vn (peut estre) amy de la memoire de l'Auteur & de la France, mettra de bref & fidelement en lumiere.

Fin du premier Liure de la deffence & illuſtration de la Langue Francoyse.

LE SECOND LIVRE

DE LA

DEFFENCE ET ILLVSTRATION

DE LA LANGVE FRANCOYSE.

L'Intention de l'Aucteur (*a*).

CHAP. I.

POVR ce que le Poëte & l'Orateur ſont comme les deux Piliers qui ſoutiennent l'Edifice de chacune Langue, laiſſant celuy que i'entens auoit eté baty par les autres, i'ay bien voulu pour le deuoir en quoy ie fus obligé à la Patrie, tellement quellement ebaucher celuy qui reſtoit : eſperant que par moy, ou par vne plus docte Main, il pourra receuoir ſa perfection. Or ne veux ie en ce faiſant, feindre comme vne certaine Figure de Poëte, qu'on ne puyſſe ny des yeux, ny des oreilles, ny d'aucuns ſens aperceuoir, mais comprendre ſeulement de la cogitation & de la Penſée : comme ces Idées que Platon conſtituoit en toutes choſes, aux quelles ainſi qu'à vne certaine Eſpece imaginatiue, ſe refere tout ce qu'on peut voir[25]. Cela certainement eſt de trop plus grand ſçauoir & loyſir que le mien : & penſeray auoir beaucoup merité des miens, ſi ie leur montre ſeulement auecques

(*a*) Ainsi dans la première édition ; dans les suivantes le titre de ce chapitre est *De l'intention de l'Aucteur.*

le doy le chemin qu'ilz doyuent ſuyure pour attaindre à l'excellence des Anciens : ou quelque autre (peut eſtre) incité par noſtre petit Labeur les conduyra auecques la Main. Mettons donques, pour le commencement ce que nous auons (ce me ſemble) aſſez prouué au 1. Liure : c'eſt que ſans l'immitation des Grecz & Romains, nous ne pouuons donner à notre Langue l'excellence & lumiere des autres plus fameuſes. Ie ſcay que beaucoup me reprendront, qui ay oſé le premier des Francoys introduyre quaſi comme vne nouuelle Poëſie, ou ne ſe tiendront plainement ſatisfaictz, tant pour la breueté (*a*), dont i'ay voulu vſer, que pour la diuerſité des Eſpris, dont les vns treuuent bon ce que les autres treuuent mauuais. Marot me plaiſt (dit quelqu'vn), pour ce qu'il eſt facile, & ne ſ'eloingne point de la commune maniere de parler : Heroët (dit quelque autre), pour ce que tous ſes vers ſont doctes, graues & elabourez : les autres d'vn autre ſe delectent. Quand à moy, telle ſuperſtition ne m'a point retiré de mon Entreprinſe : pour ce que i'ay touſiours eſtimé notre Poëſie Francoyſe eſtre capable de quelque plus hault & meilleur Style, que celuy dont nous ſommes ſi longuement contentez. Diſons donques breuement ce que nous ſemble de notz Poëtes Francoys.

Des Poëtes Francoys.

CHAP. II.

De tous les anciens Poëtes Francoys, quaſi vn ſeul, Guillaume du Lauris, & Ian de Meun, ſont dignes d'eſtre leuz, non tant pour ce qu'il y ait en eux beaucoup de choſes, qui ſe doyuent immiter des Modernes, comme pour y voir quaſi comme vne premiere Imaige de la langue Francoyſe, venerable pour ſon antiquité. Ie ne

(*a*) Dans l'édition de 1561, on lit ici *Briefueté*, et *briefuement* à la fin du présent chapitre.

doute point que tous les Peres cryroint, la honte eſtre perdue, ſi i'oſoy' reprendre ou emender quelque choſe en ceux que Ieunes ilz ont appris, ce que ie ne veux faire auſſi : mais bien ſouſtiens-ie que celuy eſt trop grand Admirateur de l'Ancienneté, qui veut defrauder les Ieunes de leur gloire meritée, n'eſtimant rien, comme dict Horace, ſinon ce que la mort a ſacré [26] : comme ſi le Tens, ainſi que les vins, rendoit les Poëſies meilleures. Les plus recens, meſmes ceux qui ont eſté nommez par Clement Marot en vn certain Epygramme à Salel [27], ſont aſſez congneuz par leurs Œuures. I'y renuoye les Lecteurs pour en faire iugement. Bien diray-je que Ian le Maire de Belges, me ſemble auoir premier illuſtré & les Gaules, & la Langue Françoyse, luy donnant beaucoup de motz & manieres de parler poëtiques, qui ont bien ſeruy meſmes aux plus excellens de notre Tens. Quand aux Modernes, ilz ſeront quelquesfoys aſſez nommez, & ſi i'en vouloy' parler, ce ſeroit ſeulement pour faire changer d'opinion à quelques vns ou trop iniques ou trop ſeueres Eſtimateurs des choſes, qui tous les iours treuuent à reprendre en troys ou quatre des meilleurs, diſant qu'en l'vn default ce qui eſt le commencement de bien ecrire, c'eſt le Scauoir, & auroit augmenté ſa gloire de la moitié, ſi de la moitié il euſt diminué ſon Liure. L'autre, outre ſa Ryme, qui n'eſt par tout bien riche, eſt tant denué de tous ces delices & ornementz poëtiques, qu'il merite plus le nom de Phyloſophe que de Poëte. Vn autre pour n'auoir encores rien mis en lumiere ſoubz ſon nom, ne merite qu'on luy donne le premier lieu : & ſemble (diſent aucuns) que par les Ecriz de ceux de ſon Tens, il veille eternizer ſon nom, non autrement que Demade eſt ennobly par la contention de Demoſthene, & Hortenſe de Ciceron. Que ſi on en vouloit faire iugement au ſeul rapport de la Renommée, on rendroit les vices d'iceluy egaulx, voyre plus grands que ſes vertuz, d'autant que tous les Iours ſe lyſent noueaux Ecriz ſoubz ſon Nom, à mon auis auſſi eloignez d'aucunes choſes qu'on m'a quelquesfois aſſeuré eſtre

de luy, comme en eux n'y a ny grace, ny erudition. Quelque autre voulant trop ſ'eloingner du vulgaire, eſt tumbé en obſcurité auſſi difficile à eclerſir en ſes Ecriz aux plus Scauans, comme aux plus Ignares. Voyla vne partie de ce que i'oy dire en beaucoup de lieux des meilleurs de notre Langue. Que pleuſt à Dieu le Naturel d'vn chacun eſtre auſſi candide à louer les vertuz, comme diligent à obſeruer les vices d'autruy. La Tourbe de ceux (hors mis cinq ou ſix) qui ſuyvent les principaux, comme Port'enſeignes, eſt ſi mal inſtruicte de toutes choſes, que par leur moyen noſtre vulgaire n'a garde d'etendre gueres loing les Bornes de ſon Empire. Et ſi i'etoy' du nombre de ces anciens Critiques Iuges des Poëmes, comme vn Ariſtarque, & Ariſtophane, ou (ſ'il fault ainſi parler) vn Sergent de Bande en notre Langue Francoyſe, i'en mettroy' beaucoup hors de la Battaille, ſi mal armez, que ſe fiant en eux, nous ſerions trop eloingnez de la victoire, ou nous deuons aſpirer. Ie ne doute point que beaucoup, principalement de ceux qui ſont accommodez à l'opinion vulgaire, & dont les tendres Oreilles ne peuuent rien ſouffrir au deſauantaige de ceux qu'ilz ont deſia receuz comme Oracles, trouuerront mauvais de ce que i'oſe ſi librement parler, & quaſi comme Iuge ſouuerain pronuncer de notz Poëtes Francoys : mais ſi i'ay dict bien ou mal, ie m'en rapporte à ceux qui ſont plus amis de la Verité que de Platon ou Socrate, & ne ſont imitateurs des Pythagoriques, qui pour toutes raiſons n'alleguoint ſinon : Cetuy la l'a dit. Quand à moy, ſi i'etoy' enquis de ce que (*a*) me ſemble de notz meilleurs Poëtes Francoys, ie diroy, à l'exemple des Stoïques, qui interroguez ſi Zenon, ſi Cleãnte, ſi Chryſippe ſont Saiges, repondent ceulx la certainement auoir eté grands & venerables, n'auoir eu toutefois ce qui eſt le plus excellent en la Nature de l'Homme : ie reſpondroy' (dy-ie) qu'ilz ont bien ecrit, qu'ilz ont illuſtré notre Langue, que la France leur eſt

(*a*) *Ce qu'il* dans l'édition d'Aubert.

obligée : mais auſſi diroy-ie bien qu'on pourroit trouuer en notre Langue (ſi quelque ſcauant Homme y vouloit mettre la main) vne forme de Poëſie beaucoup plus exquiſe, laquele il faudroit chercher en ces vieux Grecz & Latins, non point és Aucteurs Francoys : pour ce qu'en ceux cy on ne ſcauroit prendre que bien peu, comme la peau & la couleur : en ceux la on peut prendre la chair, les oz, les nerfz, & le ſang. Et ſi quelqu'vn mal ayſé à contenter ne vouloit prendre ces raiſons en payement, ie diray (afin de n'eſtre veu examiner les choſes ſi rigoreuſement, ſans cauſe) qu'aux autres Ars & Sciences la mediocrité peut meriter quelque louange : mais aux Poëtes ny les Dieux, ny les Hommes, ny les Coulonnes n'ont point concedé eſtre mediocres, ſuyuant l'opinion d'Horace, que ie ne puis aſſez ſouuent nommer [28] : pour ce qu'és choſes que ie traicte, il me ſemble auoir le Cerueau myeux purgé, & le Nez meilleur que les autres. Au fort, comme Demoſthene repondit quelquesfois à Eſchines, qui l'auoit repris de ce qu'il vſoit de motz apres & rudes, de telles choſes ne dependre les fortunes de Grece [29] : auſſi diray-ie, ſi quelqu'vn ſe fache de quoy ie parle ſi librement, que de la ne dependent les Victoires du Roy Henry, à qui Dieu veille donner la felicité d'Auguſte, & la bonté de Traian. I'ay bien voulu (Lecteur ſtudieux de la Langue Françoyſe) demeurer longuement en cete partie, qui te ſemblera (peut eſtre) contraire à ce que i'ay promis : veu que ie ne priſe aſſez haultement ceux qui tiennent le premier lieu en noſtre vulgaire, qui auoy' entrepris de le louer & deffendre. Toutesfoys ie croy que tu ne le trouueras point etrange, ſi tu conſideres que ie ne le puis mieux defendre, qu'atribuant la Pauureté d'iceluy, non à ſon propre & naturel, mais à la negligence de ceux qui en ont pris le gouuernement : & ne te puis mieux perſuader d'y ecrire, qu'en te montrant le moyen de l'enrichir & illuſtrer, qui eſt l'Imitation des Grecz & Romains.

Que le Naturel n'eſt ſuffiſant à celuy qui en Poëſie ueult faire œuure digne de l'Immortalité.

CHAP. III.

Mais pource qu'en toutes Langues y en a de bons & de mauuais, ie ne veux pas (Lecteur) que ſans election & iugement tu te prennes au premier venu. Il vauldroit beaucoup mieux ecrire ſans Immitation, que reſſembler vn mauuais Aucteur : veu meſmes que c'eſt choſe accordée entre les plus Scauans, le Naturel faire plus ſans la Doctrine, que la Doctrine ſans le Naturel. Toutesfois d'autant que l'Amplification de noſtre Langue (qui eſt ce que ie traite) ne ſe peut faire ſans Doctrine & ſans Erudition, ie veux bien auertir ceux qui aſpirent à ceſte gloire, d'immiter les bons Aucteurs Grecz & Romains, voyre bien Italiens, Heſpagnolz & autres : ou du tout n'ecrire point, ſi non à ſoy (comme on dit) & à ſes Muſes. Qu'on ne m'allegue point icy quelques vns des noſtres, qui ſans doctrine, à tout le moins non autre que mediocre, ont acquis grand bruyt en noſtre vulgaire. Ceux qui admirent voluntiers les petites choſes, & depriſent ce qui excede leur Iugement, en feront tel cas qu'ilz voudront : mais ie ſçay bien que les ſcauans ne les mettront en autre Ranc, que de ceux qui parlent bien Francoys, & qui ont (comme diſoit Ciceron des anciens Aucteurs Romains) bon Eſprit, mais bien peu d'Artifice[30]. Qu'on ne m'allegue point auſſi que les Poëtes naiſſent, car cela ſ'entend de ceſte ardeur, & allegreſſe d'Eſprit, qui naturellement excite les Poëtes, & ſans la quele toute Doctrine leur ſeroit manque & inutile. Certainement ce ſeroit choſe trop facile, & pourtant contemptible, ſe faire eternel par Renommée, ſi la felicité de nature donnée meſmes aux plus Indoctes, etoit ſuffiſante pour faire choſe digne de l'Immortalité. Qui veut voler par les Mains & Bouches des Hommes, doit lon-

guement demeurer en ſa chambre : & qui deſire viure en la memoire de la Poſterité, doit, comme mort en ſoymeſmes, ſuer, & trembler maintesfois : & autant que notz Poëtes Courtizans boyuent, mangent, & dorment à leur oyſe (*a*), endurer de faim, de ſoif, & de longues vigiles. Ce ſont les Eſles dont les Ecriz des Hommes volent au Ciel. Mais afin que ie retourne au commencement de ce propos, regarde noſtre immitateur premierement ceux qu'il voudra immiter, & ce qu'en eux il poura, & qui ſe doit immiter, pour ne faire comme ceux qui voulans aparoitre ſemblables à quelque grand Seigneur, immiteront plus toſt vn petit geſte & façon de faire vicieuſe de luy, que ſes vertuz & bonnes graces. Auant toutes choſes, fault qu'il ait ce iugement de cognoitre ſes forces, & tenter combien ſes Epaules peuuent porter [31], qu'il ſonde diligemment ſon Naturel, & ſe compoſe à l'immitation de celuy, dont il ſe ſentira approcher de plus pres. Autrement ſon immitation reſſembleroit celle du Singe.

Quelz genres de Poëmes doit elire le Poëte Francoys.

CHAP. IIII.

Ly donques, & rely premierement, (ô Poëte futur), fueillette de Main nocturne & iournelle, les Exemplaires Grecz & Latins [32], puis me laiſſe toutes ces vieilles Poëſies Francoyſes aux Ieuz Floraux de Toulouze, & au puy de Rouan [33] : comme Rondeaux, Ballades, Vyrelaiz, Chantz Royaulx, Chanſons, & autres telles epiſſeries, qui corrumpent le gouſt de noſtre Langue, & ne ſeruent ſi non à porter temoingnaige de notre ignorance. Iéte toy à ces plaiſans Epigrammes, non point comme font au iourd'huy vn tas de faiſeurs de comtes nouueaux,

(*a*) *Aise* dans l'édition de 1561.

qui en vn dizain ſont contens n'auoir rien dict qui vaille aux IX. premiers vers, pourueu qu'au dixieſme il y ait le petit mot pour rire : mais à l'immitation d'vn Martial, ou de quelque autre bien approuué, ſi la laſciuité ne te plaiſt, meſle le profitable auecques le doulz. Diſtile auecques vn ſtyle coulant & non ſcabreux, ces pitoyables Elegies, à l'exemple d'vn Ouide, d'vn Tibule, & d'vn Properce, y entremeſlant quelquesfois de ces Fables anciennes, non petit ornement de Poëſie. Chante moy ces Odes, incongnues encor' de la Muſe Francoyſe[34] d'vn Luc bien accordé au ſon de la Lyre Greque & Romaine, & qu'il n'y ait vers, ou n'aparoiſſe quelque veſtige de rare & antique erudition. Et quand à ce, te fourniront de matiere les louanges des Dieux & des Hommes vertueux, le diſcours fatal des choſes mondaines, la ſolicitude des ieunes hommes, comme l'amour, les vins libres, & toute bonne chere[35]. Sur toutes choſes, prens garde que ce genre de Poëme ſoit eloingné du vulgaire, enrichy & illuſtré de motz propres & Epithetes non oyſifz, orné de graues ſentences, & varié de toutes manieres de couleurs, & ornementz Poëtiques : non comme vn, *Laiſſez la verde couleur*[36], *Amour auecq' Pſyches, O combien eſt heureuſe* : & autres telz Ouuraiges, mieux dignes d'eſtre nommez Chanſons vulgaires[37], qu'Odes, ou vers Lyriques. Quand aux Epiſtres, ce n'eſt un Poëme qui puiſſe grandement enrichir noſtre vulgaire, pour ce qu'elles ſont voluntiers de choſes familieres & domeſtiques, ſi tu ne les voulois faire à l'immitation d'Elegies, comme Ouide : ou ſentencieuſes & graues, comme Horace. Autant te dy-ie des Satyres, que les Francois, ie ne ſçay comment ont apellées *Coqs à l'Aſne*[38], es quelz ie te conſeille auſſi peu t'exercer, comme ie te veux eſtre aliene de mal dire : ſi tu ne voulois, à l'exemple des Anciens, en vers Heroiques (c'eſt à dire de x à xj & non ſeulement de viij à ix) ſoubz le nom de Satyre, & non de cete inepte appellation de Coq à l'Aſne, taxer modeſtement les vices de ton Tens, & pardonner aux noms des perſonnes vi-

cieuſes [39]. Tu has pour cecy Horace, qui ſelon Quintilian, tient le premier lieu entre les Satyriques [40]. Sonne moy ces beaux Sonnetz, non moins docte que plaiſante Inuention Italienne, conforme de Nom à l'Ode, & differente d'elle ſeulement, pource que le Sonnet a certains Vers reiglez & limitez : & l'Ode peut courir par toutes manieres de Vers librement, voyre en inuenter à plaiſir à l'exemple d'Horace, qui a chanté en XIX. ſortes de Vers, comme diſent les Grammariens [41] (*a*). Pour le Sonnet donques tu as Petrarque, & quelques modernes Italiens. Chante moy d'vne Muſette bien reſonnante [42], & d'vne Fluſte bien iointe ces plaiſantes Ecclogues Ruſtiques à l'exemple de Thëocrit & de Virgile : Marines, à l'exemple de Sennazar Gentilhomme Nëapolitain. Que pleuſt aux Muſes, qu'en toutes les Eſpeces de Poëſies que i'ay nommées nous euſſions beaucoup de telles immitations, qu'eſt cete Ecclogue ſur la naiſſance du filz de Monſeigneur le Dauphin [43], à mon gré vn des meilleurs petiz Ouuraiges que fiſt onques Marot. Adopte moy auſſi en la famille Françoyſe ces coulans & mignars Hendecaſyllabes [44] à l'exemple d'vn Catulle, d'vn Pontan, & d'vn Second, ce que tu pourras faire, ſi non en quantité, pour le moins en nombre de Syllabes. Quand aux Comedies & Tragedies [45], ſi les Roys & les Republiques les vouloint reſtituer en leur ancienne dignité, qu'ont vſurpée les Farces & Moralitez, ie ſeroy' bien d'opinion que tu t'y employaſſes, & ſi tu le veux faire pour l'ornement de ta Langue, tu ſcais ou tu en doibs trouuer les Archetypes.

(*a*) Ainsi encore dans l'édition de 1561 ; *Grammairiens* dans celle d'Aubert.

Du long Poëme Francoys.

CHAP. V.

Donques, ô toy qui doué d'vne excellente felicité de Nature, inſtruict de tous bons Ars & Sciences, principalement Naturelles & Mathematiques, verſé en tous genres de bons Aucteurs Grecz & Latins, non ignorant des parties & offices de la vie humaine, non de trop haulte condition, ou appellé au regime publiq', non auſſi abiect & pauvre, non troublé d'afaires domeſtiques : mais en repoz & tranquilité d'eſprit, acquiſe premierement par la magnanimité de ton couraige, puis entretenue par ta prudence & ſaige gouuernement : ô toy (dy-ie) orné de tant de graces & perfections, ſi tu as quelquefois pitié de ton pauure Langaige, ſi tu daignes l'enrichir de tes Theſors (*a*), ce ſera toy veritablement qui luy feras hauſſer la Teste, & d'vn braue Sourcil ſ'egaler aux ſuperbes Langues Greque & Latine, comme a faict de noſtre Tens en ſon vulgaire vn Arioſte Italien, que i'oſeroy' (n'eſtoit la ſainɛteté des vieulx Poëmes) comparer à vn Homere & Virgile. Comme luy donq', qui a bien voulu emprunter de noſtre Langue les Noms & l'Hyſtoire de ſon Poëme, choyſi moy quelqu'vn de ces beaux vieulx Romans Francoys, comme vn Lancelot, vn Triſtan, ou autres : & en fay renaitre au monde vn (*b*) admirable Iliade, & laborieuſe Eneïde. Ie veux bien en paſſant dire vn mot à ceulx qui ne ſ'employent qu'à orner & amplifier notz Romans, & en font des Liures certainement en beau & fluide Langaige, mais beaucoup plus propre à bien entretenir Damoizelles, qu'à doctement ecrire : ie voudroy' bien (dy-ie) les auertir d'employer cete grande Eloquence à recuillir ces fragmentz

(*a*) *Thresors* dans l'édition de 1561.
(*b*) *Une* dans l'édition d'Aubert.

de vieilles Chroniques Francoyſes, & comme a fait Tite Liue des Annales & autres anciennes Chroniques Romaines, en batir le Cors entier d'vne belle Hiſtoire y entremeſlant à propos ces belles Concions & Harangues à l'immitation de celuy que ie viens de nommer, de Thucidide, Saluſte, ou quelque autre bien approuué, ſelon le genre d'ecrire ou ilz ſe ſentiroint propres. Tel Œuure certainement feroit à leur immortelle gloire, honneur de la France, & grande illuſtration de noſtre Langue. Pour reprendre le propos que i'auoy' laiſſé : Quelqu'vn (peut eſtre) trouuerra etrange que ie requiere vne ſi exacte perfection en celuy qui voudra faire vn long Poëme, veu auſſi, qu'à peine ſe trouuerroint, encores qu'ils feuſſent inſtruictz de toutes ces choſes, qui vouluſſent entreprendre vn œuure de ſi laborieuſe longueur, & quaſi de la vie d'vn Homme. Il ſemblera à quelque autre, que voulant bailler les moyens d'enrichir noſtre Langue, ie face le contraire : d'autant que ie retarde plus toſt, & refroidis l'etude de ceux qui etoint bien affectionnez à leur vulgaire, que ie ne les incite, pource que debilitez par deſeſpoir, ne voudront point eſſayer ce à quoy ne ſ'attendront de pouuoir paruenir. Mais c'eſt choſe conuenable, que toutes choſes ſoint experimentées de tous ceux qui deſirent attaindre à quelque hault point d'excellence, & gloire non vulgaire. Que ſi quelqu'vn n'a du tout cete grande vigueur d'Eſprit, cete parfaite intelligence des Diſciplines, & toutes ces autres commoditez que i'ay nommées, tienne pourtant le cours tel qu'il poura. Car c'eſt choſe honneſte à celuy qui aſpire au premier Ranc, demeurer au ſecond, voire au troizieme. Non Homere ſeul entre les Grecz, non Virgile entre les Latins, ont aquis loz & reputation. Mais telle a eté la louange de beaucoup d'autres, chacun en ſon genre, que pour admirer les choſes haultes, on ne laiſſoit pourtant de louer les inferieures[46]. Certainement ſi nous auions des Mecenes & des Auguſtes, les Cieux & la Nature ne ſont point ſi Ennemis de noſtre Siecle, que n'euſſions encores des Virgi-

les [47]. L'honneur nouriſt les Ars, nous ſommes tous par la gloire enflammez à l'etude des Sciences, & ne s'eleuent iamais les choſes qu'on voit eſtre depriſées de tous. Les Roys & les Princes deuroint (ce me ſemble) auoir memoire de ce grand Empereur, qui vouloit plus toſt la venerable puiſſance des Loix eſtre rompue, que les Œuures de Virgile, condamnées au feu par le Teſtament de l'Aucteur, feuſſent brulées [48]. Que diray-ie de cet autre grand Monarque qui deſiroit plus le renaitre d'Homere, que le gaing d'vne groſſe battaille [49]? & quelquefoys etant pres du Tumbeau d'Achile, ſ'ecria haultement : O bienheureux Adoleſcent, qui as trouué vn tel Buccinateur de tes louanges! Et à la verité, ſans la diuine Muſe d'Homere, le meſme Tumbeau qui couuroit le corps d'Achille euſt auſſi accablé ſon Renom. Ce qu'auient (*a*) à tous ceux qui mettent l'aſſeurance de leur immortalité au Marbre, au Cuyure, aux Colloſſes, aux Pyramides, aux laborieux Edifices, & autres choſes non moins ſubiectes aux iniures du Ciel & du Tens, de la flamme & du fer, que de fraiz exceſſifz, & perpetuelle ſollicitude. Les Allechementz de Venus, la gueule, & les ocieuſes plumes ont chaſſé d'entre les Hommes tout deſir de l'immortalité : mais encores eſt ce choſe plus indigne que ceux, qui d'ignorance & toutes eſpeces de vices font leur plus grande gloire, ſe moquent de ceux qui en ce tant louable labeur Poëtique employent les heures que les autres conſument aux Ieuz, aux Baings, aux Banquez, & autres telz menuz plaiſirs. Or neantmoins quelque infelicité de ſiecle, ou nous ſoyons, toy à qui les Dieux & les Muſes auront eté ſi fauorables, comme i'ay dit, bien que tu ſoyes depourueu de la faueur des hommes, ne laiſſe pourtant à entreprendre vn œuure digne de toy, mais non deu à ceux, qui tout ainſi qu'ilz ne font choſes louables, auſſi ne font ilz cas d'eſtre louez : eſpere le fruict de ton labeur de l'incorruptible, & non enuieuſe Poſterité : c'eſt la Gloire, ſeule echelle

(*a*) *Ce qui aduient* dans l'édition d'Aubert.

par les degrez de laquelle les mortelz d'vn pié leger montent au Ciel, & ſe font compaignons des Dieux.

D'inuenter des Motz, & quelques autres choſes, que doit obſerver le Poëte Francoys.

CHAP. VI.

Mais de peur que le vent d'Affection ne pouſſe mon Nauire [50] ſi auant en cete Mer, que ie ſoye en danger du nauffrage, reprennant la Route que i'auoy' laiſſée, ie veux bien auertir celuy qui entreprendra vn grand œuure, qu'il ne craigne point d'inuenter, adopter, & compoſer à l'immitation des Grecz, quelques Motz Francoys, comme Ciceron ſe vante d'auoir fait en ſa Langue. Mais ſi les Grecz & Latins euſſent eſté superſticieux en cet endroit, qu'auroint-ilz ores, de quoy magnifier ſi haultement cete Copie, qui eſt en leurs Langues? Et ſi Horace permet qu'on puyſſe en vn long Poëme dormir quelquesfois [51], eſt-il deffendu en ce meſme endroict vſer de quelques motz nouueaux, meſmes quand la neceſſité nous y contraint? Nul ſ'il n'eſt vrayment du tout ignare, voire priué de Sens commun, ne doute point que les choſes n'ayent premierement eté: puis apres, les motz auoir eté inuentez pour les ſignifier: & par conſequent aux nouuelles choſes eſtre neceſſaire impoſer nouueaux motz, principalement és Ars, dont l'vſaige n'eſt point encores commun & vulgaire, ce qui peut arriuer ſouuent à noſtre Poëte, au quel ſera neceſſaire emprunter beaucoup de choſes non encor' traitées en noſtre Langue. Les Ouuriers (afin que ie ne parle des Sciences liberales) iuſques aux Laboureurs meſmes & toutes ſortes de gens mecaniques, ne pouroint conſeruer leurs metiers, ſ'ilz n'vſoint de motz à eux vſitez & à nous incongneuz. Ie ſuis bien d'Opinion que les Procureurs & Auocatz vſent des termes propres à leur profeſſion, ſans rien innouer: mais vouloir oter la liberté à vn ſcauant

Homme, qui voudra enrichir ſa Langue, d'vſurper quelquefois des Vocables non vulgaires, ce ſeroit retraindre notre Langaige, non encor' aſſez riche ſoubz vne trop plus rigoreuſe Loy, que celle que les Grecz & Romains ſe ſont donnée. Les quelz combien qu'ilz feuſſent ſans comparaiſon, plus que nous copieux & riches, neantmoins ont concedé aux Doctes Hommes vſer ſouuent de motz non acoutumés és choſes non acoutumées. Ne crains donques, Poëte futur, d'innouer quelques termes en vn long Poëme principalement, auecques modeſtie toutesfois, Analogie, & Iugement de l'Oreille, & ne te ſoucie qui le treuue bon ou mauuais : eſperant que la Poſterité l'approuuera, comme celle qui donne foy aux choſes douteuſes, lumiere aux obſcures, nouueauté aux antiques, vſaige aux non accoutumées, & douceur aux apres & rudes. Entre autres choſes, ſe garde bien noſtre Poëte d'vſer de Noms propres Latins ou Grecz, choſe vrayment auſſi abſurde, que ſi tu appliquois vne Piece de Velours verd à vne Robe de Velours rouge. Mais ſeroit-ce pas vne choſe bien plaiſante, vſer en vn ouuraige Latin, d'vn Nom propre d'Homme, ou d'autre choſe, en Francoys? comme, *Ian currit, Loyre fluit,* & autres ſemblables. Accommode donques telz Noms propres de quelque Langue que ce ſoit, à l'vſaige de ton vulgaire [52] : ſuyuant les Latins, qui pour Ἡρακλῆς, ont dict Hercules, pour Θησεὺς, Theſeus : & dy Hercule, Theſée, Achile, Vlyſſe, Virgile, Ciceron, Horace. Tu doibz pourtant vſer en cela de iugement & diſcretion : car il y a beaucoup de telz noms qui ne ſe peuuent approprier en Francoys, les vns Monoſyllabes, comme Mars : les autres diſſyllabes, comme Venus : aucuns de pluſieurs ſyllabes, comme Iupiter, ſi tu ne voulois dire Ioue : & autres infinitz, dont ie ne te ſçauroy' bailler certaine reigle. Parquoy ie renuoye tout au iugement de ton oreille. Quand au reſte, vſe de motz purement Francoys [53], non toutesfois trop communs, non point auſſi trop inuſitez, ſi tu ne voulois quelquefois vſurper, & quaſi comme enchaſſer ainſi qu'vne Pierre precieuſe & rare, quelques motz

antiques en ton Poëme, à l'exemple de Virgile, qui a vſé de ce mot *Olli* pour *Illi*, *Aulaï* pour *Aulæ*, & autres. Pour ce faire te faudroit voir tous ces vieux Romans & Poëtes Francoys, ou tu trouuerras vn *Aiourner*, pour *faire Iour* (que les Praticiens ſe ſont fait propre) : *Anuyter*, pour *faire Nuyt* : *Aſſener*, pour *frapper ou on viſoit*, & proprement d'vn coup de Main : *Iſnel* pour *Leger* : & mil' autres bons motz, que nous auons perduz par notre negligence. Ne doute point que le moderé vſaige de telz vocables ne donne grande maieſté tant au Vers, comme à la Proſe : ainſi que font les Reliques des Sainctz aux Croix, & autres ſacrez Ioyaux dediez aux Temples.

De la Rythme, & des Vers ſans Rythme.

CHAP. VII.

Qvand à la Rythme, ie ſuy' bien d'opinion qu'elle ſoit riche, pour ce qu'elle nous eſt ce qu'eſt la quantité aux Grecz et Latins. Et bien que n'ayons cet vſaige de Piez comme eux, ſi eſt-ce que nous auons vn certain nombre de Syllabes en chacun Genre de Poëme, par les quelles, comme par Cheſnons, le vers Francoys lié & enchainé, eſt contraint de ſe rendre en cete etroite prison de Rythme, ſoubz la garde le plus ſouuent d'vne couppe feminine, facheux & rude Gëolier & incongnu des autres vulgaires. Quand ie dy que la Rythme doit eſtre riche, ie n'entens qu'elle ſoit contrainte, & ſemblable à celle d'aucuns, qui penſent auoir fait vn grand chef d'œuure en Francoys, quand ilz ont rymé vn *Imminent* & vn *Eminent*, vn *Miſericordieuſement* & vn *Melodieuſement*, & autres de ſemblable farine, encores qu'il n'y ait ſens ou raiſon qui vaille. Mais la Rythme de notre Poëte ſera voluntaire, non forcée : receüe, non appellée : propre, non aliene : naturelle, non adoptiue : bref, elle ſera telle,

que le vers tumbant en icelle, ne contentera moins l'oreille, qu'vne bien armonieuſe Muſique tumbante en vn bon & parfait accord. Ces Equiuoques donq' & ces ſimples, Rymez auecques leurs compoſez, comme vn *Baiſſer* & *Abaiſſer*, ſ'ilz ne changent ou augmentent grandement la ſignification de leurs ſimples, me ſoint chaſſez bien loing : autrement qui ne voudroit reigler ſa Rythme comme i'ay dit, il vaudroit beaucoup mieux ne rymer point : mais faire des vers libres, comme a fait Petrarque en quelque endroit : & de notre tens le Seigneur Loys Aleman, en ſa non moins doćte que plaiſante *Agriculture* [54]. Mais tout ainſi que les Peintres & Statuaires mettent plus grand' induſtrie à faire beaux & bien proportionnez les corps qui ſont nuds, que les autres : auſſi faudroit-il bien que ces Vers non rymez, feuſſent bien charnuz & nerueuz : afin de compenſer par ce moyen le default de la Rythme. Ie n'ignore point que quelques vns ont fait vne Diuiſion de Rythme, l'vne en Son, & l'autre en Ecriture, à cauſe de ces dyphthongues *Ai*, *Ei*, *Oi*, faiſant conſcience de rymer *Maitre* & *Preſtre*, *Fontaines* & *Athenes*, *Connoitre* & *Naitre*. Mais ie ne veulx que notre Poćte regarde ſi ſuperſticieuſement à ces petites choſes, & luy doit ſuffire que les deux dernieres ſyllabes ſoint vniſones, ce qui arriueroit en la plus grand' part, tant en voix qu'en Ecriture, ſi l'orthographe Francoyſe n'euſt point eté deprauée par les Praticiens [55]. Et pour ce que Loys Mégret, non moins amplement que doćtement a traité cete partie, Lećteur, ie te renuoye à ſon Liure [56] : feray fin à ce propos, t'ayant ſans plus auerti de ce mot en paſſant, c'eſt que tu te gardes de rythmer les motz manifeſtement longs auecques les brefz auſſi manifeſtement brefz, comme vn *paſſe* & *trace*, un *maitre* & *mettre*, vn *cheuelure* & *hure*, vn *baſt* & *bat*, & ainſi des autres (*a*).

(*a*) Dans la première édition l'*a* de *passe*, celui de *maitre* et l'*u* de *chevelure* sont surmontés d'une sorte d'accent aigu qui indique que la syllabe est longue.

De ce mot Rythme, de l'inuention des Vers rymez, & de quelques autres Antiquitez vſitées en notre Langue.

CHAP. VIII.

Tout ce qui tumbe ſoubz quelque meſure & iugement de l'Oreille (dit Ciceron) en Latin ſ'appelle *Numerus*, en Grec ῥυθμὸς, non point ſeulement au Vers, mais à l'Oraiſon [67]. Parquoy improprement notz Anciens ont aſtrainct le nom du Genre ſoubz l'Eſpece, appellant Rythme cete conſonance de ſyllabes à la fin des vers, qui ſe deuroit plus toſt nommer ὁμοιοτέλευτον, c'eſt à dire, finiſſant de meſmes, l'vne des Eſpeces du Rythme. Ainſi les Vers, encores qu'ilz ne finiſſent point en vn meſme ſon, generalement ſe peuuent apeller Rythme : d'autant que la ſignification de ce mot ῥυθμὸς eſt fort ample, & emporte beaucoup d'autres termes, comme κανών, μέτρον, μέλος ἔυφωνον, ἀκολουθία, τάξις, σύγκρισις, *Reigle, Meſure, Melodieuſe conſonance de voix, Conſequution, ordre, & comparaiſon.* Or quand à l'Antiquité de ces Vers que nous appellons rymez, & que les autres vulgaires ont empruntez de nous, ſi on adioute foy à Ian le Maire de Belges, diligent rechercheur de l'Antiquité, Bardus V Roy des Gaules en feut inuenteur : & introduyſit vne ſecte de Poëtes nommez Bardes, les quelz chantoint melodieuſement leurs rymes auecques inſtrumentz, louant les vns, & blamant les autres, & etoint (comme temoingne Dyodore Sicilien en ſon vi. Liure) de ſi grand' eſtime entre les Gaullois, que ſi deux Armées ennemies etoint preſtes à combattre, & les ditz Poëtes ſe miſſent entre deux, la Bataille ceſſoit, & moderoit chacun ſon Ire. Ie pourroy' alleguer aſſez d'autres Antiquitez, dont notre Langue auiourd'huy eſt ennoblie, & qui montrent les Hiſtoires n'eſtre faulſes, qui ont dit les Gaulles anciennement auoir eté floriſſantes, non ſeulement en

Armes, mais en toutes ſortes de ſciences & bonnes Lettres. Mais cela requiert bien vn œuure entier : & ne ſeroit apres tant d'excellentes Plumes qui en ont ecrit meſmes de notre Tens, que retixtre (comme on dit) la Toile de Penelope. Seulement i'ay bien voulu, & ne me ſemble mal à propos, montrer l'Antiquité de deux choſes fort vulgaires en notre Langue, & non moins anciennes entre les Grecz. L'vne eſt cete inuerſion de Lettres en vn propre Nom qui porte quelque Deuiſe conuenable à la perſonne, comme en FRANCOYS DE VALOYS, *De facon ſuys royal* : HENRY DE VALOYS, *Roy es de nul hay*. L'autre eſt en vn Epigramme, ou quelque autre œuure Poëtique, vne certaine election des Lettres capitales, diſpoſées en ſorte, qu'elles portent ou le nom de l'Autheur, ou quelque Sentence. Quand à l'inuerſion de Lettres que les Grecz appellent ἀναγραμματισμὸς, l'interprete de Lycophron dit en ſa vie : En ce tens la floriſſoit Lycophron, non tant pour la Poëſie, que pour ce qu'il faiſoit des Anagrammatiſmes. Exemple du nom du Roy Ptolomée, Πτολεμαῖος, ἀπὸ μέλιτος : c'eſt à dire, Emmiellé, ou de Miel. De la Royne Arſinoë, qui feut la femme dudit Ptolomée, Ἀρσινόη, Ἥρας ἴον, c'eſt à dire la Violette de Iuno. Artemidore auſſi le Stoique a laiſſé en ſon Liure des Songes vn chapitre de l'Anagrammatiſme, ou il montre, que par l'inuerſion des Lettres on peut expoſer les Songes. Quand à la diſpoſition des Lettres Capitales, Euſebe au liure de la preparation Euangelique dit que la Sybille Erythrée auoit prophetizé de IESVCHRIST, prepoſant à chacun de ses Vers certaines Lettres, qui declaroint le dernier Aduenement de Chriſt. Les dites Lettres portoint ces motz : IESVS. CHRISTVS. SERVATOR. CRVX. Les Vers feurent tranſlatez par S. Auguſtin (& c'eſt ce qu'on nomme les xv Signes du Iugement) les quelz ſe chantent encor' en quelques Lieux. Les Grecz appellent cete prepoſition de Lettres, au commencement des vers, ἀκροστιχίς. Ciceron en parle au liure de *Diuination*, voulant prouuer par cete curieuſe diligence, que les vers des Sybilles etoint faictz

par Artifice, & non par inſpiration diuine. Cete meſme Antiquité ſe peut voir en tous les Argumens de Plaute, dont chacun en ſes Lettres capitales porte le Nom de la Comedie.

Obſeruation de quelques manieres de parler Francoyſes.

CHAP. IX.

I'ay declaré en peu de Paroles ce qui n'auoit encor' eté (que ie ſaiche) touché de notz Rhetoriqueurs Francoys. Quand aux coupes feminines, Apoſtrophes, Accens, l'*é* maſculin, & l'*e* feminin, & autres telles choſes vulgaires, notre Poëte les apprendra de ceux qui en ont ecrit. Quand aux Eſpeces de vers qu'ilz veulent limiter, elles ſont auſſi diuerses que la fantaſie des Hommes, & que la meſme Nature. Quand aux vertuz & vices du Poëme ſi diligemment traités par les Anciens, comme Ariſtote, Horace, & apres eux Hieronyme Vide : quand aux figures des ſentences & des motz, & toutes les autres parties de l'Eloquution, les Lieux de commiſeration, de Ioye, de Triſtesse, d'Ire, d'Admiration, & toutes autres commotions de l'Ame : ie n'en parle point, apres ſi grand nombre d'excellens Phyloſophes & Orateurs, qui en ont traicté, que ie veux auoir eté bien leuz & releuz de noſtre Poëte, premier qu'il entreprenne quelque hault & excellent ouuraige. Et tout ainſi qu'entre les Aucteurs Latins, les meilleurs ſont eſtimez ceux qui de plus pres ont immité les Grecz ; ie veux auſſi que tu t'eforces de rendre, au plus pres du naturel que tu pouras, la Phraſe & maniere de parler Latine, en tant que la proprieté de l'vne & l'autre Langue le voudra permettre. Autant te dy ie de la Greque, dont les façons de parler ſont fort approchantes de notre vulgaire, ce que meſmes on peut congnoitre par les

Articles incongneuz de la Langue Latine. Vſes donques hardiment de l'Infinitif pour le nom, comme *l'Aller*, *le Chanter*, *le Viure*, *le Mourir*. De l'Adiectif ſubſtantiué, comme *le liquide des Eaux*, *le vuide de l'Air*, *le fraiz des Vmbres*, *l'epes des Foreſtz*, *l'enroué des Cimballes*, pourueu que telle maniere de parler adioute quelque grace & vehemence, & non pas : *le Chault du feu*, *le froid de la Glace*, *le dur du Fer*, & leurs ſemblables. Des Verbes & Participes, qui de leur nature n'ont point d'infinitifz apres eux, auecques des infinitifz, comme *tremblant de mourir*, & *volant d'y aller*, pour *craignant de mourir*, & *ſe hatant d'y aller*. Des Noms pour les Aduerbes, comme *ilz combattent obſtinez*, pour *obſtinéement : il vole leger*, pour *legerement :* & mil' autres manieres de parler, que tu pouras mieux obſeruer par frequente & curieuſe Lecture, que ie ne te les ſçauroy' dire. Entre autres choſes ie t'aduerty' vſer ſouuent de la figure ANTONOMASIE, auſſi frequente aux anciens Poëtes, comme peu vſitée, voire incongnue des Francoys. La grace d'elle eſt quand on deſigne le Nom de quelque choſe par ce qui luy eſt propre, comme *le Pere foudroyant*, pour *Iupiter : le Dieu deux fois né*, pour *Bacchus : la vierge Chaſſereſſe*, pour *Dyane*. Cete figure a beaucoup d'autres eſpeces, que tu trouuerras chés les Rhetoriciens, & a fort bonne grace principalement aux deſcriptions, comme : *Depuis ceux qui voyent premiers rougir l'Aurore, iuſques la ou Thetis recoit en ſes Vndes le filz d'Hyperion ;* pour, *depuis l'Orient iuſques à l'Occident*. Tu en as aſſez d'autres exemples és Grecz & Latins, meſmes en ces diuines experiences de Virgile, comme du fleuue Glacé, des douze Signes du Zodiaque, d'Iris, des XII Labeurs d'Hercule & autres [58]. Quand aux Epithetes qui ſont en notz Poëtes Francoys, la plus grand' part ou froids, ou ocieux, ou mal à propos, ie veux que tu en vſes de ſorte, que ſans eux ce que tu dirois (*a*) ſeroit beaucoup moindre, comme

(*a*) Ainsi dans l'édition de 1561 ; *diras* dans les précédentes.

la flamme deuorante, les Soucis mordans, la gehinnante ſollicitude : & regarde bien qu'ilz ſoint conuenables, non ſeulement à leurs ſubſtantifz, mais auſſi à ce que tu decriras, a fin que tu ne dies l'*Eau vndoyante*, quand tu la veux decrire impetueuſe : ou *la flamme ardente*, quand tu la veux monſtrer languiſſante. Tu as Horace entre les Latins fort heureux en cecy, comme en toutes choſes. Garde toy auſſi de tumber en vn vice commun, meſmes aux plus excellens de noſtre Langue, c'eſt l'omiſſion des Articles. Tu as exemple de ce vice en infiniz endroictz de ces petites Poëſies Francoyses. I'ay quaſi oublié vn autre default bien vſité & de tres mauuaiſe grace. C'eſt quand en la Quadrature des Vers Heroïques la ſentence eſt trop abruptement couppée, comme : *Sinon que tu en monſtres vn plus ſeur.* Voyla ce que ie te vouloy' dire breuement de ce que tu doictz obſeruer tant au Vers, comme à certaines manieres de parler, peu ou point encor' vſitées des Francoys. Il y en a qui fort ſuperſticieuſement entremeſlent les vers Maſculins auecques les Feminins, comme on peut voir aux Pſalmes traduictz par Marot : ce qu'il a obſerué (comme ie croy') afin que plus facilement on les peuſt chanter ſans varier la Muſique, pour la diuerſité des meſeures, qui ſe trouuerroint à la fin des Vers. Ie treuve cete diligence fort bonne, pourueu que tu n'en faces point de religion, iuſques à contreindre ta diction pour obſeruer telles choſes. Regarde principalement qu'en ton Vers n'y ait rien dur, hyulque, ou redundant. Que les Periodes ſoint bien ioinctz[89], numereux, bien rempliſſans l'Oreille : & telz, qu'ilz n'excedent point ce terme & but, que naturellement nous ſentons, ſoit en liſant ou ecoutant.

De bien prononcer les Vers.

CHAP. X.

Ce lieu ne me ſemble mal à propos dire vn mot de la pronunciation, que les Grecz appellent ὑπόκρισις. Afin

que ſ'il t'auient de reciter quelquesfois tes Vers, tu les pronunces d'vn ſon diſtinct, non confuz : viril, non effeminé : auecques vne voix accommodée à toutes les Affections que tu voudras exprimer en tes vers. Et certes comme icelle pronunciation & Geſte approprié à la matiere que lon traite, voyre par le iugement de Demoſthene, eſt le principal de l'Orateur[60], auſſi n'eſt-ce peu de choſe que de pronuncer ſes Vers de bonne grace. Veu que la Poëſie (comme dit Ciceron) a eté inuentée par obſeruation de Prudence, & meſure des Oreilles[61], dont le iugement eſt treſſuperbe, comme de celles qui repudient toutes choſes apres & rudes, non ſeulement en compoſition & ſtructure de Motz, mais auſſi en Modulation de voix. Nous liſons cete grace de pronuncer auoir eté fort excellente en Virgile, & telle qu'vn Poëte de ſon Tens diſoit que les vers de luy, par luy pronuncez, etoint ſonoreux & graues : par autres, flacques & effeminez[62].

De quelques obſeruations oultre l'Artifice, auecques vne Inuectiue contre les mauuais Poëtes Francoys.

CHAP. XI.

Ie ne demeureray longuement en ce que ſ'enſuit, pour ce que noſtre Poëte, tel que ie le veux, le poura aſſez entendre par ſon bon iugement, ſans aucunes Traditions de reigles. Du tens donques & du Lieu qu'il fault elire pour la cogitation, ie ne luy en bailleray autres preceptes, que ceux que ſon plaiſir & ſa diſpoſition luy ordonneront. Les vns ayment les freſches vmbres des Foreſtz, les clers Ruiſſelez doucement murmurans parmy les Prez ornez & tapiſſez de verdure. Les autres ſe delectent du ſecret des Chambres & doctes Etudes. Il fault ſ'accommoder à la ſaiſon & au lieu. Bien te veux-ie auertir de chercher la ſolitude & le Silence amy des Muſes, qui auſſi (affin que ne laiſſes paſſer cete fureur

diuine, qui quelquesfois agite & echaufe les Eſpris Poëtiques, & ſans la quele ne fault point que nul espere faire choſe qui dure) n'ouurent iamais la porte de leur ſacré Cabinet, ſi non à ceux qui hurtent rudement. Ie ne veux oublier l'Emendation, partie certes la plus vtile de notz Etudes. L'office d'elle eſt aiouter, oter, ou muer à loyſir ce que cete premiere impetuoſité & ardeur d'ecrire n'auoit permis de faire. Pourtant eſt il neceſſaire, afin que nos Ecriz, comme Enfans nouueaux nez, ne nous flattent, les remettre à part, les reuoir ſouuent, & en la maniere des Ours, à force de lecher, leur donner forme & facon de Membres, non immitant ces importuns verſificateurs, nommez des Grecz μουσοπάταγοι, qui rompent à toutes heures les Oreilles des miſerables Auditeurs par leurs nouueaux Poëmes[63]. Il ne fault pourtant y eſtre trop ſuperſticieux, ou (comme les Elephans leurs petiz) eſtre x. Ans à enfanter ſes Vers. Sur tout nous conuient auoir quelque ſçauant & fidele Compaignon, ou vn Amy bien familier, voire trois ou quatre, qui veillent & puiſſent congnoitre noz fautes, & ne craignent point bleſſer noſtre papier avecques les vngles. Encores te veux-ie aduertir de hanter quelquesfois, non ſeulement les Scauans, mais auſſi toutes ſortes d'Ouuriers & gens Mecaniques, comme Mariniers (*a*), Fondeurs, Peintres, Engraueurs & autres, ſçauoir leurs inuentions, les noms des matieres, des outilz, & les termes vſitez en leurs Ars & Meſtiers, pour tyrer de la ces belles comparaiſons, & viues deſcriptions de toutes choſes. Vous semble point (*b*), Meſſieurs, qui etes ſi ennemis de voſtre Langue, que noſtre Poëte ainſi armé puiſſe ſortir à la campaigne, & ſe monſtrer ſur les rancz, auecques les braues Scadrons Grecz & Romains? Et vous autres ſi mal equipez, dont l'ignorance a donné le ridicule nom de *Rymeurs* à noſtre Langue (comme les Latins appellent leurs mauuais poëtes *Verſificateurs*,

(*a*) *Marinieres* dans la première édition.
(*b*) *Vous semble il point*, dans l'édition d'Aubert.

oſerez vous bien endurer le Soleil, la poudre, & le dangereux Labeur de ce Combat? Ie ſuis d'opinion que vous retiriés au Bagaige auecques les Paiges & Laquais, ou bien (car i'ay pitié de vous) ſoubz les fraiz vmbraiges, aux ſumptueux Palaiz des grands Seigneurs, & Cours magnifiques des Princes, entre les Dames & Damoizelles, ou votz beaux & mignons Ecriz, non de plus longue durée que voſtre vie, ſeront receuz, admirés, & adorés : non point aux doctes Etudes, & riches Byblyotheques des Sçauans. Que pleuſt aux Muſes, pour le bien que ie veux à noſtre Langué, que votz ineptes œuvres feuſſent bannys, non ſeulement de la (comme ilz ſont) mais de toute la France. Ie voudroys bien qu'à l'exemple de ce grand Monarque, qui defendit que nul n'entrepriſt de le tirer en Tableau, ſi non Apelle, ou en ſtatue, ſi non Lyſippe[64], tous Roys & Princes amateurs de leur Langue deffendiſſent, par edict expres, à leurs ſubiectz, de non mettre en lumiere œuure aucun, & aux Imprimeurs de non l'imprimer, ſi premierement il n'auoit enduré la Lyme de quelque ſcauant Homme, auſſi peu adulateur qu'etoit ce Quintilie, dont parle Horace en ſon *Art Poëtique*[65] : ou, & en infiniz autres endroicts dudict Horace, on peut voir les vices des Poëtes modernes exprimés ſi au vif, qu'il ſemble auoir ecrit, non du tens d'Auguſte, mais de Francoys & de Henry. Les Medicins, (dict-il) promettent ce qui appartient aux Medicins, les Feuures traictent ce qui appartient aux Feuures : mais nous ecriuons ordinairement des Poëmes autant les Indoctes comme les Doctes[66]. Voyla pourquoy ne ſe fault emerueiller ſi beaucoup de ſcauans ne daignent au iourd'huy ecrire en noſtre Langue, & ſi les etrangers ne la priſent comme nous faiſons les leur, d'autant qu'ilz voyent en icelle tant de nouueaux Aucteurs ignorans, ce qui leur fait penſer, qu'elle n'est capable de plus grand ornement & erudition. O combien ie deſire voir ſecher ces *Printems*, chatier ces *Petites ieuneſſes*, rabbattre ces *Coups d'eſſay*, tarir ces *Fontaines*, bref, abolir tous ces beaux tiltres

aſſez ſuffiſans pour degouter tout Lecteur ſcauant d'en lire d'auantaige! Ie ne ſouhaite moins que ces *Depourueuz*, ces *humbles Eſperans*, ces *Banniz de lyeſſe*, ces *Eſclaues*, ces *Trauerſeurs* ſoient renuoyés à la Table ronde[67]: & ces belles petites deuiſes aux Gentilzhommes & Damoizelles, d'ou on les a empruntées. Que diray plus? Ie ſupplie à Phebus Apollon, que la France, apres auoir eté ſi longuement ſterile, groſſe de luy, enfante bien toſt vn Poëte, dont le Luc bien reſonnant faſſe taire ces enrouées Cornemuſes, non autrement que les Grenoilles, quand on iete vne pierre en leur Maraiz. Et ſi non obſtant cela, cete fiéure chaude d'ecrire les tormentoit encores, ie leur conſeilleroy' ou d'aller prendre Medicine en Antycire : ou pour le mieux ſe remettre à l'Etude: & ſans honte, à l'exemple de Caton qui en ſa vieilleſſe appriſt les Lettres Greques. Ie penſe bien, qu'en parlant ainſi de notz Rymeurs, ie ſembleray à beaucoup trop mordant & Satyrique, mais veritable à ceux qui ont Scauoir & Iugement, & qui deſirent la Santé de noſtre Langue, ou cet vlcere & chair corrumpue de mauuaiſes Poëſies eſt ſi inueterée, qu'elle ne ſe peut oter qu'auecques le Fer & le Cautere. Pour conclure ce propos, ſaiches Lecteur, que celuy ſera veritablement le Poëte que ie cherche en noſtre Langue, qui me fera indigner, apayſer, eiouyr, douloir, aymer, hayr, admirer, etonner : bref, qui tiendra la bride de mes Affections, me tournant ça & la, à ſon plaiſir. Voyla la vraye pierre de Touche, ou il fault que tu epreuues tous Poëmes & en toutes Langues. Ie m'attens bien qu'il ſ'en trouuerra beaucoup de ceux qui ne treuuent rien bon, ſi non ce qu'ilz entendent, & penſent pouuoir immiter, aux quelz noſtre Poëte ne ſera pas agreable : qui diront qu'il n'i a aucun plaiſir, & moins de profit, à lire telz ecriz, que ce ne ſont que fictions Poëtiques, que Marot n'a point ainſi ecrit. A telz, pour ce qu'ilz n'entendent la Poëſie que de Nom, ie ne ſuis deliberé de repondre, produyſant pour deffence tant d'excellens ouuraiges Poëtiques Grecz, Latins, & Italiens, auſſi

alienes de ce genre d'ecrire, qu'ilz approuuent tant, comme ilz ſont eux meſmes eloingnez de toute bonne Erudition. Seulement veux-ie admonneſter celuy qui aſpire à vne gloyre non vulgaire, ſ'eloingner de ces ineptes Admirateurs, fuyr ce peuple ignorant, peuple ennemy de tout rare & antique ſcauoir : ſe contenter de peu de Lecteurs à l'exemple de celuy qui pour tous Auditeurs ne demandoit que Platon : & d'Horace, qui veult ſes œuures eſtre leuz de trois ou quatre ſeulement, entre leſquelz eſt Auguſte [68]. Tu as, Lecteurs, mon iugement de noſtre Poëte francoys, le quel tu ſuyuras, ſi tu le treuues bon, ou te tiendras au tien, ſi tu en as quelque autre. Car ie n'ignore point combien les iugementz des Hommes ſont diuers, comme en toutes choſes, principalement en la Poëſie, la quelle eſt comme vne Peinture, & non moins qu'elle ſubiecte à l'opinion du vulgaire. Le principal But ou ie viſe, c'eſt la deffence de notre Langue, l'ornement & amplification d'icelle, en quoy ſi ie n'ay grandement ſoulaigé l'induſtrie & labeur de ceux qui aſpirent à cete gloire, ou ſi du tout ie ne leur ay point aydé, pour le moins ie penſeray auoir beaucoup fait, ſi ie leur ay donné bonne volunté.

Exhortation aux Francoys d'ecrire en leur Langue, auecques les Louanges de la France.

CHAP. XII.

Donques, ſ'il eſt ainſi que de noſtre tens les Aſtres, comme d'vn accord (*a*), ont par vne heureuſe influence conſpiré en l'honneur & accroiſſement de notre Langue, qui ſera celuy des ſcauans qui n'y voudra mettre la Main, y rependant de tous cotez les fleurs & fruicts de ces riches Cornes d'abundance Greque & Latine? ou,

(*a*) *Comme d'un commun accord* dans l'édition de 1561.

à tout le moins, qui ne louëra & approuuera l'induſtrie des autres? Mais qui ſera celuy qui la vouldra blâmer? Nul, ſ'il n'eſt vrayment ennemy du Nom francoys. Ce prudent & vertueux Themiſtocle Athenien montra bien que la meſme Loy naturelle, qui commande à chacun defendre le lieu de ſa Naiſſance, nous oblige auſſi de garder la dignité de notre Langue, quand il condamna à Mort vn Herault du Roy de Perſe, ſeulement pour auoir employé la Langue Attique aux Commendemens du Barbare [69]. La gloire du peuple Romain n'eſt moindre (comme a dit quelqu'vn) en l'amplification de ſon Langaige, que de ſes limites [70]. Car la plus haulte excellence de leur republique, voire du tens d'Auguſte, n'etoit aſſez forte pour ſe deffendre contre l'iniure du tens, par le moyen de ſon Capitole, de ſes Thermes & magnifiques Palaiz, ſans le benefice de leur Langue, pour la quele ſeulement nous les louons, nous les admirons, nous les adorons. Sommes nous donques moindres que les Grecz ou Romains, qui faiſons ſi peu de cas de la noſtre. Ie n'ay entrepris de faire comparaiſon de nous à ceulx la, pour ne faire tort à la vertu Francoyſe, la conferant à la vanité Gregeoyſe : & moins à ceux cy, pour la trop ennuyeuſe longueur que ce ſeroit de repeter l'Origine des deux Nations, leurs faictz, leurs Loix, meurs & manieres de viure : les Conſulz, Dictateurs, & Empereurs de l'vne : les Roys, Ducz & Princes de l'autre. Ie confeſſe que la fortune leur ait quelquesfois eté plus fauorable qu'à nous : mais auſſi diray-ie bien (ſans renoueler les vieilles playes de Romme, & de quele excellence en quel meprix de tout le Monde, par ſes forces meſmes elle a eté precipitée) que la France, ſoit en Repos ou en Guerre, eſt de long interuale à preferer à l'Italie, ſerue maintenant & mercenaire de ceux aux quelz elle ſouloit commander. Ie ne parleray icy de la temperie de l'Air, fertilité de la Terre, abundance de tous genres de Fruictz neceſſaires pour l'ayſe & entretien de la vie Humaine, & autres innumerables Commoditez, que le Ciel, plus prodigalement que liberalement, a

elargy à la France. Ie ne conteray tant de groſſes Riuieres, tant de belles Foreſtz, tant de Villes, non moins opulentes que fortes, & pourueuës de toutes Munitions de Guerre. Finablement ie ne parleray de tant de Metiers, Arz & Sciences, qui floriſſent entre nous, comme la Muſique, Peinture, Statuaire, Architecture, & autres, non gueres moins que iadis entre les Grecz & Romains. Et ſi pour trouuer l'Or & l'Argent, le Fer n'y viole point les ſacrées Entrailles de noſtre antique mere : ſi les Gemmes, les Odeurs, & autres corruptions de la premiere generoſité des hommes, n'y ſont point cherchées du Marchant auare : auſſi le Tigre enraigé, la cruelle ſemence des Lyons, les Herbes empoiſonnereſſes, & tant d'autres Peſtes de la vie humaine, en ſont bien eloignées [71]. Ie ſuis content que ces felicitez nous ſoient communes auecques autres Nations, principalement l'Italie : mais quand à la pieté, religion, integrité de meurs, magnanimité de couraiges, & toutes ces vertuz rares & antiques (qui eſt la vraye & ſolide louange) la France a touſiours obtenu, ſans controuerſe, le premier lieu. Pourquoy donques sommes nous ſi grands admirateurs d'autruy? Pourquoy ſommes nous tant iniques à nous meſmes? Pourquoy mandions nous les Langues etrangeres comme ſi nous auions honte d'vſer de la noſtre? Caton l'Aiſné (ie dy celuy Caton, dont la graue ſentence a eté tant de foys approuuée du Senat & peuple Romain) diſt à Poſthumie Albin, ſ'excuſant de ce que luy, homme Romain, auoit ecrit vne Hyſtoire en Grec : Il eſt vray qu'il t'euſt fallu (*a*) pardonner, ſi par le decret des Amphictyoniens tu euſſes eté contraint d'ecrire en Grec [72]. Se moquant de l'ambicieuſe curioſité de celuy, qui aimoit mieulx eſcrire en vne Langue etrangere qu'en la ſienne. Horace dit que Romule en ſonge l'amonneſta, lors qu'il faiſoit des vers Grecz, de ne porter du boys en la foreſt. Ce que font ordinairement ceux qui ecriuent en Grec & en Latin [73].

(*a*) *Faillu*, dans les premières éditions.

Et quand la gloire ſeule, non l'amour de la Vertu, nous deuroit induire aux Actes vertueux, ſi ne voy-ie pour tant qu'elle ſoit moindre à celuy qui eſt excellent en ſon vulgaire, qu'à celuy qui n'ecrit qu'en Grec ou en Latin. Vray eſt que le Nom de cetuy cy (pour autant que ces deux Langues ſont plus fameuſes) ſ'etent en plus de Lieux : mais bien ſouuent, comme la fumée qui ſort groſſe au commencement, peu à peu ſ'euanouiſt parmy le grand eſpace de l'Air, il ſe perd, ou pour eſtre opprimé de l'infinie multitude des autres plus renommez, il demeure quaſi en ſilence & obſcurité. Mais la gloire de cetuy la, d'autant qu'elle ſe contient en ſes limites, & n'eſt diuiſée en tant de lieux que l'autre, eſt de plus longue durée, comme ayant ſon ſiege & demeure certaine. Quand Ciceron & Virgile ſe miſrent à ecrire en Latin, l'Eloquence & la Poëſie etoint encor' en enfance entre les Romains, & au plus haut de leur excellence entre les Grecz. Si donques ceux que i'ay nommez, dedaignans leur Langue, euſſent ecrit en Grec, eſt-il croyable qu'ilz euſſent egalé Homere & Demoſthene? Pour le moins n'euſſent ilz eté entre les Grecz ce qu'ilz ſont entre les Latins. Petrarque ſemblablement, & Boccace, combien qu'ilz aient beaucoup ecrit en Latin, ſi eſt-ce que cela n'euſt eté ſuffiſant pour leur donner ce grand honneur qu'ilz ont acquis, ſ'ils n'euſſent ecrit en leur Langue. Ce que bien cognoiſſans maintz bons Eſpris de notre Tens, combien qu'ilz euſſent ia acquis vn bruyt non vulgaire entre les Latins, ſe ſont neantmoins conuertiz à leur Langue maternelle, meſmes Italiens, qui ont beaucoup plus grande raiſon d'adorer la Langue Latine, que nous n'auons. Ie me contenteray de nommer ce Docte Cardinal Pierre Bembe, duquel ie doute ſi onques Homme immita plus curieuſement Ciceron, ſi ce n'eſt parauenture vn Chriſtofle Longueil. Toutesfois par ce qu'il a ecrit en Italien, tant en Vers comme en proſe, il a illuſtré & ſa Langue & ſon Nom, trop plus qu'ilz n'eſtoint au parauant. Quelqu'vn (peut eſtre) deia perſuadé par les Raiſons que i'ay alleguées, ſe conuer-

tiroit voluntiers à ſon Vulgaire, ſ'il auoit quelques exemples domeſtiques. Et ie dy que d'autant ſ'y doit-il plus toſt mettre, pour occuper le premier ce à quoy les autres ont failly. Les larges Campaignes Greques & Latines ſont déia ſi pleines, que bien peu reſte d'eſpace vide. Ia beaucoup d'vne Courſe legere ont attaint le But tant deſiré : long temps y a que le Prix eſt gaigné. Mais, ô bon Dieu, combien de Mer nous reſte encores, auant que ſoyons paruenuz au Port! combien le Terme de noſtre Courſe eſt encores loing! Toutesfoys ie te veux bien auertir, que tous les ſcauans hommes de France n'ont point mepriſé leur vulgaire. Celuy qui fait renaitre Ariſtophane, & faint ſi bien le Nez de Lucian, en porte bon temoignage. A ma volunté que beaucoup, en diuers Genres d'ecrire, voluſſent faire le ſemblable : non point ſ'amuſer à derober l'Ecorce de celuy dont ie parle, pour en couurir le Boys tout vermoulu de ie ne ſcay quelles Lourderies ſi mal plaiſantes qu'il ne faudroit autre Recepte pour faire paſſer l'enuie de ryre à Democrite. Ie ne craindray point d'aleguer encores pour tous les autres ces deux Lumieres Francoyſes, Guillaume Budé, & Lazare de Bayf. Dont le premier a ecrit, non moins amplement que doctement, l'*Inſtitution du Prince*, Œuure certes aſſez recommandé par le ſeul Nom de l'Ouurier. L'autre n'a pas ſeulement traduict l'*Electre* de Sophocle, quaſi Vers pour Vers, choſe laborieuſe, comme entendent ceux qui ont eſſayé le ſemblable : mais dauantaige a donné à noſtre Langue le Nom d'*Epigrammes* & d'*Elegies*, auecques ce beau mot compoſé, *Aigredoulx*, afin qu'on n'attribue l'honneur de ces choſes à quelque autre. Et de ce que ie dy, m'a aſſeuré vn Gentilhomme mien Amy, Homme certes non moins digne de foy, que de ſinguliere Erudition, & Iugement non vulgaire. Il me ſemble (Lecteur Amy des Muſes Francoyſes) qu'apres ceux que i'ay nommez, tu ne doys auoir honte d'ecrire en ta Langue : mais encore doibs-tu, ſi tu es Amy de la France, voyre de toy-meſmes, t'y donner du tout, auecques ceſte genereuſe Opinion,

qu'il vault mieux eſtre vn Achille entre les ſiens, qu'vn Diomede, voyre bien ſouuent vn Therſite, entre les autres.

Concluſion de tout l'Œuure.

Or ſommes nous, la grace à Dieu, par beaucoup de perilz & de flotz etrangers, renduz au Port, à ſeureté. Nous auons echappé du millieu des Grecz, & par les Scadrons Romains penetré iuſques au Seing de la tant deſirée France. La donq' Francoys, marchez couraigeuſement vers cete ſuperbe Cité Romaine : & des ſerues Depouilles d'elle (comme vous auez fait plus d'vne fois) ornez vos Temples & Autelz. Ne craignez plus ces Oyes criardes, ce fier Manlie, & ce traitre Camile, qui ſoubz vmbre de bonne foy, vous ſurprenne tous nudz, contans la rançon du Capitole. Donnez en cete Grece Mentereſſe, & y ſemez encor' vn coup la fameuſe Nation des Gallogrecz. Pillez moy ſans conſcience les ſacrez Theſors de ce Temple Delphique, ainſi que vous avez fait autrefoys : & ne craignez plus ce muet Apollon, ſes (*a*) faulx Oracles, ny ſes fleſches rebouchées. Vous ſouuienne de votre ancienne Marſeille, ſecondes Athenes, & de votre Hercule Gallique, tirant les Peuples apres luy par leurs oreilles, auecques vne Cheſne attachée à ſa Langue.

(*a*) *Ces* dans toutes les éditions jusqu'en 1561 inclusivement.

Fin de la Deffenſe & illuſtration de la Langue Francoyſe.

A L'AMBICIEUX ET AVARE ENNEMY DES BONNES LETTRES

—

SONNET

—

Serf de Faueur, Eſclave d'Auarice,
Tu n'heus iamais ſur toy meſmes pouuoir,
Et ie me veux d'vn tel Maitre pouruoir
Que l'Eſprit libre en plaiſir ſe nourriſſe.
L'Air, la Fortune & l'humaine Police
Ont en leurs Mains ton malheureux Auoir.
Le Iuge auare icy n'a rien à voir,
Ny les troys Seurs, ny du Tens la malice.
Regarde donc qui eſt plus ſouhaitable
L'ayſe ou l'ennuy, le certain ou l'inſtable.
Quand à l'honneur, i'eſpere eſtre immortel,
Car vn cler Nom ſoubz Mort iamais ne tumbe;
Le tien obſcur ne te promet rien tel.
Ainſi tous deux ſerez ſoubz meſme Tumbe.

CAELO MVSA BEAT.

AV LECTEUR

AMy Lecteur, tu trouuerras etrange (peut eſtre), de ce que i'ay ſi breuement traité vn ſi fertil & copieux Argument, comme eſt l'Illuſtration de noſtre Poëſie Francoyſe : capable certes de plus grand ornement que beaucoup n'eſtiment. Toutesfois tu doibz penſer, que les Arz & Sciences n'ont receu leur perfection tout à vn coup, & d'vne meſme Main : ainçoys par ſucceſſion de longues Années, chacun y conferant quelque portion de ſon Induſtrie, ſont paruenues au point de leur excellence. Reçoy donques ce petit Ouuraige, comme vn Deſſeing & Protraict de quelque grand & laborieux Edifice, que i'entreprendray (poſſible) de conduyre, croiſſant mon Loyſir & mon Scauoir : & ſi ie congnoy' que la Nation Francoyſe ait agreable ce mien bon vouloir (vouloir dy-ie) qui aux plus grandes choſes a touſiours merité quelque louange. Quant à l'Ortographe, i'ay plus ſuiuy le commun & antiq' vſaige que la Raiſon [14] : d'autant que cete nouuelle (mais legitime à mon iugement) facon d'ecrire eſt ſi mal receue en beaucoup de lieux, que la nouueauté d'icelle euſt peu rendre l'Œuure, non gueres de ſoy recommandable, mal plaiſant, voyre contemptible

aux Lecteurs (*a*). Quand aux fautes qui ſe pouroint trouuer en l'Impreſſion, comme de lettres tranſpoſées, omiſes ou ſuperflues, la premiere Edition les excuſera & la Diſcretion du Lecteur Scauant, qui ne ſ'arreſtera à ſi petites choſes.

A Dieu, Amy Lecteur.

(*a*) Ce qui suit a été supprimé dans l'édition de 1561.

L'OLIVE

ET

AVTRES OEVVRES POETIQVES[75]

Il dedie son Livre a sa Dame (*a*)

Bien que le vœu[76] *que je ſacre & ordonne*
A ta grandeur, ſoit d'aſſez petit pris,
Puis que de moy le meilleur ie te donne,
De peu donner ie ne ſeray repris :
Et quand les Vers qu'ores i'ay entrepris
De te chanter, ne ſeroient immortelz,
Si eſt-ce bien que ie les ay ecriz
Auecq'eſpoir qu'ilz pouront eſtre telz.

CAELO MVSA BEAT.

(*a*) Cette dédicace et l'avis *Av Lectevr* qui la suit ne se trouvent que dans la première édition de *l'Olive*. A partir de la seconde, Du Bellay y a substitué un sonnet *A tres illvstre Princesse Madame Margverite* (p. 70) et un nouvel avis *Av Lectevr* (p. 71-79).

AV LECTEVR

QVAND i'ecriuoy' ces petiz Ouuraiges poëtiques (Lecteur) ie ne penſoy' rien moins qu'à les expoſer en lumiere, & me ſuffiſoit qu'ilz fuſſent aggreables à celle qui m'a donné la hardieſſe de m'eſſayer en ce genre d'ecrire, à mon auis encore auſſi peu uſité entre les Francois, comme elle eſt excellente ſur toutes, voyre quaſi vne Deeſſe entre les femmes. Or depuis ayant fait part de ces miens ecriz à quelques Amys curieux de telles choſes, qui les ont auſſi communiquez à beaucoup d'autres : i'ay eſté aduerty que quelqu'vn les auoit baillez à l'Imprimeur. Au moyen dequoy doutant, ou qu'il vouluſt les publier ſoubz ſon nom (en quoy toutesfois il m'euſt parauanture vengé de luy meſmes) ou faire tort à ma Renommée, les expoſant ſoubz le mien, incorrectz & pleins d'erreurs : cela craignant (dy ie) ie me ſuis haſté d'en faire vn petit Recueil, & tumultuairement le iecter en Lumiere, auecques la permiſſion de celle qui eſt & ſera ſeule mon Laurier, ma Muſe & mon Apolon. Ie croy (Lecteur) entendu ceſte contrainte que ie te iure par la troupe ſacrée des neuf Sœurs eſtre veritable, que tu excuſeras benignement les faultes de ceſt Ouuraige precipité, ſemblable à vn fruict abortif ou à ces Tableaux auſquelz le Peintre n'a encores donné la derniere Main[11]. Proteſtant ſi ie congnois que ces Fragmentz te plaiſent,

te faire bientoſt preſent de l'Œuure entier. Ce pendant tu iugeras (comme on dit) le Lyon aux vngles. Si ie ne craignois que le Prologue fuſt plus long que la Farce, ie reſpondroy' voluntiers à ceulx, qui congnoiſſans Petrarque de nom ſeulement diront incontinent que ie l'ay deſrobé, que je n'apporte rien du mien, non pour autre raiſon ſinon qu'il a ecript des Sonnetz & moy auſſi. Vrayment ie confeſſe auoir imité Petrarque, & non luy ſeulement, mais auſſi l'Arioſte & d'autres modernes Italiens, pource qu'en l'Argument que ie traicte ie n'en ay point trouué de meilleurs : & ſi les anciens Romains pour l'enrichiſſement de leur langue n'ont fait le ſemblable en l'imitation des Grecz, ie ſuis content n'auoir point d'excuſe. Non que ie me vante d'y auoir bien fait mon debuoir, mais i'eſpere que ce mien petit eſſay donnera occaſion de faire d'aduantaige à tant de bons eſprits dont la France eſt auiourd'huy ennoblye. Quand à ceulx qui ne vouldroient receuoir ce genre d'eſcripre qu'ilz appellent obſcur, pource qu'il excede leur iugement, ie les laiſſe auecq' ceulx, qui, apres l'inuention du Bléd, vouloient encores viure de Glan. Ie ne cerche point les Applaudiſſemens populaires. Il me ſuffit pour tous lecteurs auoir vn S. Gelays, vn Heroët, vn de Ronſart, vn Carles, vn Sceue, vn Bouiu, vn Salel, vn Martin, & ſi quelques autres ſont encor' à mettre en ce ranc (*a*). A ceulx la ſ'addreſſent mes petiz ouuraiges, car ſ'ilz ne les approuuent, ie ſuis certain pour le moins qu'ilz louront mon entreprinſe. A Dieu.

(*a*) Voyez ci-dessus p. 57.

A TRES ILLVSTRE

PRINCESSE MADAME MARGVERITE

Seur Vnique du Roy

LUY PRESENTANT CE LIVRE

—

SONNET

—

Par vn ſentier inconneu à mes yeux
Voſtre grandeur ſur ſes ailes me porte,
Ou de Phebus la main ſcauante & forte,
Guide le frein du chariot des cieulx.
La eleué au cercle radieux
Par vn Demon heureux, qui me conforte,
Celle fureur tant doulce i'en rapporte,
Dont voſtre nom i'egalle aux plus haulx dieux.
O Vierge donc, ſous qui la vierge Aſtrée
A faict encor' en noſtre ſiecle entrée!
Prenez en gré ces poëtiques fleurs.
Ce ſont mes vers, que les chaſtes Carites
Ont emaillez de plus de cent couleurs
Pour aler voir la fleur des MARGVERITES.

CAELO MVSA BEAT.

AV LECTEVR

COMBIEN que i'aye paſſé l'aage de mon enfance & la meilleure part de mon adoleſcence aſſez inutilement, lecteur, ſi eſt-ce que par ie ne ſçay quelle naturelle inclination, i'ay touſiours aimé les bonnes lettres : ſingulierement noſtre poëſie francoiſe, pour m'eſtre plus familiere, qui viuoy' entre ignorans des langues eſtrangeres. Depuis la raiſon m'a confirmé en cete opinion : conſiderant que ſi ie vouloy' gaingner quelque nom entre les Grecz & Latins, il y fauldroit employer le reſte de ma vie, & (peult eſtre) en vain, etant ia coulé de mon aage le temps le plus apte à l'etude : & me trouuant chargé d'affaires domeſtiques, dont le ſoing eſt aſſez ſuffiſant pour dégouter un homme beaucoup plus ſtudieux que moy. Au moyen de quoy, n'ayant ou paſſer le temps, & ne voulant du tout le perdre, ie me ſuis volontiers appliqué à noſtre poëſie : excité & de mon propre naturel, & par l'exemple de pluſieurs gentiz eſpritz françois, meſmes de ma profeſſion, qui ne dedaignent point manier & l'epée & la plume, contre la faulſe perſuaſion de ceux qui penſent tel exercice de lettres deroger à l'eſtat de nobleſſe. Certainement, lecteur, ie ne pouroy', & ne voudroy' nier, que ſi i'euſſe ecrit en grec, ou en latin, ce ne m'euſt eſté vn moyen

plus expedié (*a*) pour aquerir quelque degré entre les doctes hommes de ce royaume : mais il fault que ie confeſſe ce que dict Ciceron en l'oraiſon pour Murene : *Qui cùm cytharædi eſſe non poſſent*, & ce qui ſ'enſuit [78]. Conſiderant encores noſtre langue eſtre bien loing de ſa perfection qui me donnoit eſpoir de pouuoir auecques mediocre labeur y gaingner quelque ranc, ſi non entre les premiers, pour le moins entre les ſeconds, ie voulu bien y faire quelque eſſay de ce peu d'eſprit que la Nature m'a donné. Voulant donques enrichir noſtre vulgaire d'vne nouuelle, ou pluſtoſt ancienne renouuelée poëſie, ie m'adonnay à l'immitation des anciens Latins, & des poëtes Italiens, dont i'ay entendu ce que m'en a peu apprendre la communication familiere de mes amis. Ce fut pourquoy, à la perſuaſion de Iaques Peletier, ie choiſi le Sonnet, & l'Ode, deux poëmes de ce temps là (c'eſt depuis quatre ans) encores peu vſitez entre les noſtres : étant le Sonnet d'Italien deuenu François, comme ie croy, par Mellin de ſainct Gelais, & l'Ode, quant à ſon vray & naturel ſtile, repreſentée en noſtre langue par Pierre de Ronſard. Ce que ie vien de dire, ie l'ay dict encores en quelque autre lieu, ſ'il m'en ſouuient (*b*) : & te l'ay bien voulu ramenteuoir, lecteur, afin que tu ne penſes, que ie me vueille attribuer les inuentions d'autruy. Or afin que ie retourne à mon premier propos, voulant ſatisfaire à l'inſtante requeſte de mes plus familiers amis, ie m'oſay bien auanturer de mettre en lumiere mes petites poëſies : apres toutesfois les auoir communiquées à ceux que ie penſoy' bien eſtre clervoyans en telles choſes, ſingulierement à Pierre de Ronſard, qui m'y donna plus grande hardieſſe que tous les autres : pour la bonne opinion que i'ay touſiours eue de ſon vif eſprit, exacte ſçauoir, & ſolide iugement en noſtre poëſie françoyſe. Ie n'ay pas icy entrepris de reſpondre à ceux qui me voudroient blaſmer d'auoir

(*a*) *Plus expedient*, dans l'édition d'Aubert.
(*b*) Voyez ci-après : *Contre les enuieux poëtes*.

precipité l'edition de mes œuures, & comme on dict, auoir trop toſt mis la plume au vent. Car ſi mes ecriz ſont bons, ma ieuneſſe ne leur doibt oſter leur louange meritée : ſ'ilz ne ſont telz, elle doibt pour le moins leur ſeruir d'excuſe, d'aultant que ſi i'ay faict en cet endroit quelque acte de ieuneſſe, ie n'ay faict ſinon ce que ie deuoy'. Pour le moins, ce m'eſt vne faulte commune auecques beaucoup d'autres meilleurs eſpriz que le mien. Ie ne ſuis tel, que ie vueille blâmer le conſeil d'Horace, quand à l'edition des poëmes [79] : mais auſſi ne ſuis-ie de l'opinion de ceux qui gardent religieuſement leurs ecriz, comme ſainctes reliques, pour eſtre publiez apres leur mort : ſçachant bien que tout ainſi que les mors ne mordent point, auſſi ne ſentent-ilz les morſures. Cete conſcientieuſe difficulté, lecteur, n'eſtoit ce qui me retardoit le plus en la premiere edition de mes ecriz. Ie craignoy' vn autre inconuenient, qui me ſembloit auoir beaucoup plus apparente raiſon de future reprehenſion. C'eſt, que telle nouueauté de poëſie pour le commencement ſeroit trouuée fort etrange & rude. Au moyen de quoy, voulant preuenir cete mauuaiſe opinion, & quaſi comme applanir le chemin à ceux qui excitez par mon petit labeur voudroient enrichir noſtre vulgaire de figures & locutions eſtrangeres : ie mis en lumiere ma *Deffence & Illuſtration de la langue Françoiſe* : ne penſant toutefois au commencement faire plus grand œuure qu'vne epiſtre, & petit aduertiſſement au lecteur. Or ay ie depuis experimenté ce qu'au parauant i'auoy aſſez preueu, c'eſt que d'vn tel œuure ie ne rapporteroy iamais fauorable iugement de noz rethoriqueurs Françoys, tant pour les raiſons aſſez nouuelles & paradoxes introduites par moy en noſtre vulgaire, que pour auoir (ce ſemble) hurté vn peu trop rudement à la porte de noz ineptes rimaſſeurs. Ce que i'ay faict, lecteur, non pour aultre raiſon, que pour eueiller le trop long ſillence des cignes, & endormir l'importun croaſſement des corbeaux. Ne t'eſbahis donques ſi ie ne reſpons à ceulx qui m'ont appellé hardy repreneur [80] :

car mon intention ne feut onques d'auctorizer mes petiz œuures par la reprehenſion de telz gallans. Si i'ay particularizé quelques ecriz, ſans toutefois toucher aux noms de leurs aucteurs, la iuſte douleur m'y a contrainct, voyant noſtre langue, quand à ſa nayfue proprieté ſi copieuſe & belle, eſtre ſouillée de tant de barbares poëſies, qui par ie ne ſçay quel noſtre malheur plaiſent communement plus aux oreilles françoiſes, que les ecritz d'antique & ſolide erudition. Les gentilz eſpris, meſmes ceulx qui ſuyuent la court, ſeule eſcolle ou voluntiers on apprent à bien & proprement parler, deuroient vouloir pour l'enrichiſſement de noſtre langue, & pour l'honneur des eſpriz françois, que telz poëtes barbares, ou feuſſent fouettez à la cuyſine, iuſte punition de ceulx qui abuſent de la pacience des Princes, & grands Seigneurs, par la lecture de leurs ineptes œuures : ou (ſi on les vouloit plus doucement traicter) qu'on leur donnaſt argent pour ſe taire, ſuyuant l'exemple du grand Alexandre, qui vſa de ſemblable liberalité en l'endroict de Cherille poëte ignorant (*a*). Certes i'ay grand'honte quand ie voy' le peu d'eſtime que font les Italiens de noſtre poëſie, en comparaiſon de la leur, & ne le treuue beaucoup etrange, quand ie conſidere que voluntiers ceulx qui ecriuent en la langue Toſcane ſont tous perſonnaiges de grand' erudition : voire iuſques aux Cardinaux meſmes & aultres ſeigneurs de renom, qui daignent bien prendre la peine d'enrichir leur vulgaire par infinité (*b*) de beaux ecriz : vſant en cela de la diligence & diſcretion familiere à ceulx, qui legerement n'expoſent leurs conceptions au publique iugement des hommes. Penſe donques, ie te prie, lecteur, quel prix doiuent auoir en l'endroict de celle tant docte, & ingenieuſe nation Italienne, les ecriz d'vn petit Magiſter, d'vn Conard, d'vn Badault, & aultres mignons

(*a*) Voyez les conseils que Du Bellay a donné aux « rymeurs », ci-dessus, p. 54 et 55.

(*b*) *une infinité* dans l'édition d'Aubert.

de telle farine, dont les oreilles de noſtre peuple ſont ſi abbreuuées, qu'elles ne veulent auiourd'huy receuoir aultre choſe. Ie ſuis certain que tous lecteurs de bon iugement prendront ce que ie dy en bonne part, veu que ie ne parle du tout ſans raiſon. Au fort, ſi noz petiz Rimeurs ſ'en trouuoint vn peu fachez, ie leur conſeilleroy' de prendre pacience : conſiderant que ie ne ſuis vng Ariſtarque, ou Ariſtophane, dont la graue cenſure doiue oſter leurs ecriz du rôle de noz poëſies, ou retarder leurs aucteurs de mieux faire à l'aduenir. Auſſi leur meſcontentement ne me doit rompre ma deliberation, qui par veu ſolennel me ſuis obligé aux Muſes, de ne mentir iamais (que ie le puiſſe entendre) ni en vin, ni en poëſie. Toutefois ie ne veux pas du tout eſtre iuge ſi ſeuere, & incorruptible en matiere de poëſie, que ie ſuyue l'hereſie de celuy qui diſoit, *Mitte me in Lapicidinas*[81]. Quelques vns ſe plaignent de quoy ie blâme les traductions poëtiques en noſtre langue, dont ilz ne ſont (diſent-ilz) illuſtrateurs ny gaigez ny renommez[82]. Auſſi ne ſuis-ie. Mais ſ'ilz n'alleguent aultre raiſon, ie n'y feray point de reſponſe. Encores moins à ce qu'ilz diſent, que i'ay reſerué la lecture de mes ecriz à vne affectée demy-douzaine des plus renommez poëtes de noſtre langue[83]. Car ie n'auoy' entrepris de faire vn catalogue de tous les aultres, meſmes de ceulx qui ne m'etoient conneuz, ny à leurs noms, ny à leurs œuures. Ceux dont ie ne cherche point les applaudiſſemens, ont occaſion de gronder. Auſſi me plaiſent leurs aboys, car ie n'en crain' gueres les morſures. Ie fonde encor' (diſent ilz) l'immortalité de mon nom ſur moindre choſe que leurs eſcritz : dont toutefois ilz ne pretendent aucune louange. Ce n'eſt à eulx, ny à moy à iuger de noſtre cauſe : qui (dieu mercy) n'eſt de telle importance, que la court y doibue eſtre longuement embeſongnée. Auſſi n'ay-ie pas fondé mon aduancement ſur telles magnifiques comparaiſons. Si en mes poëſies ie me loue quelques fois, ce n'eſt ſans l'imitation des anciens : & en cela ie ne penſe auoir encor' eſté ſi exceſſif, que i'aye

pour illuſtrer le mien, offenſé l'honneur de perſonne. Et puis ie me vante d'auoir inuenté ce que i'ay mot à mot traduit des aultres. A peu que ie ne leur fay la reſponce, que fiſt Virgile à vn quiddam Zoile, qui le reprenoit d'emprunter les vers d'Homere[84]. I'ay (ce me ſemble) ailleurs aſſez deffendu l'immitation (*a*). C'eſt pourquoy ie ne feray longue reſponſe à cet article. Qui vouldroit à ceſte ballance examiner les eſcritz des anciens Romains & des modernes Italiens, leurs arrachant toutes ces belles plumes empruntées, dont ilz volent ſi haultement : ils ſeroint en hazard d'eſtre accouſtrez en corneille Horacienne[85]. Si par la lecture des bons liures, ie me ſuis imprimé quelques traictz en la fantaiſie, qui apres venant à expoſer mes petites conceptions ſelon les occaſions qui m'en ſont données, me coulent beaucoup plus facilement en la plume, qu'ilz ne me reuiennent en la memoire, doibt-on pour ceſte raiſon les appeller pieces rapportées? Encor' diray-ie bien, que ceulx qui ont leu les œuures de Virgile, d'Ouide, d'Horace, de Petrarque, & beaucoup d'aultres, que i'ay leuz quelquefois aſſez negligemment, trouuerront qu'en mes eſcriptz y a beaucoup plus de naturelle inuention, que d'artificielle, ou ſuperſticieuſe immitation. Quelques vngs voyans que ie finiſſoy', ou m'efforçoy' de finir mes Sonnetz par ceſte grace, qu'entre les aultres langues ſ'eſt faict propre l'Epigramme françois, diligence qu'on peult facilement recongnoiſtre aux œuures de Caſſola Italien, diſent pour ceſte raiſon, que ie l'ay immité, bien que de ce temps la il ne me feuſt congneu ſeulement de nom, ou Apollon iamais ne me ſoit en ayde. Ie ne me ſuis beaucoup trauaillé en mes eſcriz de reſſembler aultre que moymeſmes : & ſi en quelque endroict i'ay vſurpé quelques figures, & façons de parler à l'imitation des eſtrangers : auſſi n'auoit aucun loy ou priuilege de le me deffendre. Ie dy encores cecy, lecteur, affin que tu ne penſes que i'aye rien emprunté des noſtres, ſi d'auanture tu venois

(*a*) Voyez ci-dessus p. 17 et 18.

à rencontrer quelques epithetes, quelques phraſes & figures priſes des anciens, & appropriées à l'vſaige de noſtre vulgaire. Si deux peintres ſ'efforcent de repreſenter au naturel quelque vyf protraict (*a*), il eſt impoſſible qu'ilz ne ſe rencontrent en meſmes traictz & lineamens, ayans meſme exemplaire deuant eulx. Combien voit on entre les Latins immitateurs des Grecz, entre les modernes Italiens immitateurs des Latins, de commencemens & de fins de vers, de couleurs & figures poëtiques, quaſi ſemblables? Ie ne parle poinct des orateurs. Ceulx qui voudront conſiderer le ſtile des Ciceroniens, ou aultres, ne trouuerront eſtrange la reſſemblance qu'ont, ou pourront auoir les poëmes françois, ſi chacun ſ'efforce d'eſcrire par immitation des eſtrangers. Tous ars, & ſciences ont leurs termes naturelz. Tous meſtiers ont leurs propres outilz. Toutes langues ont leurs motz & loqutions vſitées : & qui n'en voudroit vſer, il ſe faudroit forger à part nouueaux artz, nouueaulx meſtiers, & nouuelles langues. Ce que i'ay dict, cetuyci l'a dict encor', & cetuyla : auſſi les Muſes n'ont reſtrainct & enfermé en l'eſprit de deux ou trois tout ce qui ſe peut dire de bonne grace en noſtre poëſie. S'il y a quelques faultes en mes eſcritz, auſſi ne ſont tous les aultres parfaictz. Ceulx qui auecques raiſon me voudront faire ce bien de me reprendre, ie mettray peine d'en faire mon profit. Car ie ne ſuis du nombre de ceulx, qui ayment myeux deffendre leurs faultes, que les corriger. Mais ſi quelques vngs directement ou indirectement (comme on dict) me vouloient taxer, non point aueçques la raiſon & modeſtie accoutumée en toutes honneſtes controuerſies de lettres : mais ſeulement auecques vne petite maniere d'irriſion & contournement de nez, ie les aduerty', qu'ilz n'attendent aulcune reſponſe de moy : car ie ne veux pas faire tant d'honneur à telles beſtes maſquées, que ie les eſtime ſeulement dignes de ma cholere. Si quelques vns vou-

(*a*) *Pourtraict*, dans l'édition de 1561.

loient renouueler la farce de Marot & de Sagon, ie ne ſuis pour les en empeſcher : mais il fault qu'ilz cherchent aultre badin pour iouer ce rôle auecques eux. Voyla vng petit deſſeing, lecteur, de ce que ie pouroy' bien reſpondre à mes calomniateurs ſi ie vouloy' prendre la peine de leur tenir plus long propoz. Quand à ceux qui blaſment en moy cet etude poëtique, comme totalement inutile, ſ'ilz veulent combatre contre la poëſie, elle a des armes pour ſe deffendre : ſ'ilz plaignent l'empeſchement de ma promotion, ie les remercie de leur bonne volunté. Ceux qui ayment le ieu, les banquetz & aultres menuz plaiſirs, qu'ilz y paſſent & le iour, & la nuict, ſi bon leur ſemble (*a*). Quand à moy n'ayant aultre paſſetemps de plus grand plaiſir, ie donneray vouluntiers quelques heures à la poëſie. Et combien ce m'eſt vn labeur peu laborieux, & coutumier, ſi ce n'eſt ou faiſant quelque voiage, ou en lieu qui n'ait aultre plus ioyeuſe occupation, bien l'entendent ceux qui me hantent de familiarité. I'ayme la poëſie, & me tire bien ſouuent la Muſe (comme dict quelq'vn) furtiuement en ſon œuure[86] : mais ie n'y ſuis tant affecté, que facilement ie ne m'en retire, ſi la fortune me veult preſenter quelque choſe, ou auecques plus grand fruict ie puiſſe occuper mon eſprit. Ie te prie donques, amy lecteur, me faire ce bien de penſer, que ma petite muſe, telle qu'elle eſt, n'eſt toutefois eſclaue, ou mercenaire comme d'vng tas de rymeurs à gaiges : elle eſt ſerue tant ſeulement de mon plaiſir. Ie te prie encores ne trouuer mauuais cet aduertiſſement, ou t'ennuyer de ſa longueur, comme oultrepaſſant les bornes d'vne epiſtre. En recompenſe de quoy, ie te fay'preſent de mon *Oliue* augmentée de plus de la moitié, & d'vne *Muſagnœomachie*, c'est à dire la Guerre des Muſes & de l'Ignorance. Ceux qui ne treuuent rien bon ſi non ce qui ſort de leur main, y trouuerront à mordre en beaucoup de lieux : meſme en cet endroict, ou ie fay mention de quelques

(*a*) Cette idée a déjà été exprimée ci-dessus, p. 43.

ſcauans hommes de noſtre France. Les vns diront que i'en ay laiſſé que ie ne deuoy' pas oublier : Les aultres, que ie n'ay pas gardé l'ordre : nommant quelques vngs les derniers, qui meritoient bien eſtre au premier ranc. Ie n'ay qu'vne petite reſponſe à toutes ces obiections friuoles : c'eſt que mon intention n'eſtoit alors d'ecrire vne hyſtoire, mais vne poëſie. Et combien ce genre d'eſcrire eſt peu conſciencieux en telles choſes, ie m'en rapporte ſeulement à ceux qui l'entendent. Mais pourquoy pren-ie tant de peine, lecteur, à preoccuper l'excuſe de ce qui ſera trouué (peult eſtre) la moindre faulte de mes œuures? I'ay touſiours eſtimé la poëſie comme vng ſomptueux banquet, ou chacun eſt le bien venu, & n'y force lon perſonne de manger d'vne viande, ou boire d'vn vin ſ'il n'eſt à ſon gouſt, qui le ſera (poſſible) à celuy d'vn aultre. C'eſt encor' la raiſon pourquoy i'ay ſi peu curieuſement regardé à l'orthographie, la voyant auiourdhuy auſſi diuerſe, qu'il y a de ſortes d'ecriuains. I'appreuue & loué grandement les raiſons de ceux qui l'ont voulu reformer (*a*) : mais voyant que telle nouueaulté deſplaiſt autant aux doctes comme aux indoctes, i'ayme beaucoup mieulx louer leur inuention que de la ſuyure : pource que ie ne fay pas imprimer mes œuures en intention qu'ilz ſeruent de cornetz aux apothecaires, ou qu'on les employe à quelque autre plus vil meſtier. Si tu treuues quelques faultes en l'impreſſion tu ne t'en dois prendre à moy, qui m'en ſuis rapporté à la foy d'autruy : puis le labeur de la correction eſt tel, ſingulierement en vn œuure nouueau, que tous les yeux d'Argus ne fourniroient à voir les faultes qui ſ'i treuuent.

Adieu ami Lecteur.

(*a*) Voyez ce que du Bellay a déjà dit de l'Ortographe, ci-dessus. p. 47.

L'OLIVE

I.

Ie ne quiers pas la fameuſe couronne,
Sainct ornement du Dieu au chef doré,
Ou que du Dieu aux Indes adoré
Le gay chapeau la teſte m'enuironne :
Encores moins veulx-ie, que lon me donne
Le mol rameau en Cypre decoré ·
Celuy qui eſt d'Athenes honoré,
Seul ie le veulx, & le ciel me l'ordonne.
O tige heureux, que la ſage Déeſſe
En ſa tutelle & garde a voulu prendre,
Pour faire honneur à ſon ſacré autel!
Orne mon chef, donne moy hardieſſe
De te chanter, qui eſpere te rendre
Egal vn iour au laurier immortel.

II.

D'amour, de grace, & de haulte valeur
Les feux diuins eſtoient ceinctz, & les cieulx
S'eſtoient veſtuz d'vn manteau precieux
A raiz ardens de diuerſe couleur :
Tout eſtoit plein de beauté, de bonheur,
La mer tranquille, & le vent gracieulx,
Quand celle la naſquit en ces bas lieux
Qui a pillé du monde tout l'honneur.
Ell' priſt ſon teint des beaux lyz blanchiſſans,
Son chef de l'or, ſes deux leures des rozes,
Et du ſoleil ſes yeux reſplandiſſans :
Le ciel vſant de liberalité,
Miſt en l'eſprit ſes ſemences encloſes,
Son nom des Dieux priſt l'immortalité.

III.

Loyre fameux, qui ta petite ſource
Enfles de maintz gros fleuues & ruyſſeaux,
Et qui de loing coules tes cleres eaux
En l'Ocean d'vne aſſez viue courſe[87] :
Ton chef royal hardiment bien hault pouſſe,
Et apparoy entre tous les plus beaux,
Comme vn thaureau ſur les menuz troupeaux,
Quoy que le Pau enuieux ſ'en courrouſſe.
Commande doncq' aux gentiles Naiades
Sortir dehors leurs beaux palais humides
Auecques toy leur fleuue paternel,
Pour ſaluer de ioyeuſes aubades
Celle qui t'a, & tes filles liquides,
Deifié de ce bruyt eternel.

IIII.

L'heureuſe branche à Pallas conſacrée,
Branche de paix, porte le nom de celle,
Qui le ſens m'oſte, & ſoubz grand' beauté cele
La cruaulté qui à Mars tant agrée.
Delaiſſe donq', ô cruelle obſtinée!
Ce tant doulx nom, ou bien te monſtre telle,
Qu'ainſi qu'en tout ſembles eſtre immortelle,
Sembles le nom auoir par deſtinée.
Que du hault ciel il t'ait eté donné
Ie ne ſuis point de le croire etonné,
Veu qu'en eſprit tu es la ſouueraine :
Et que tes yeux, à ceulx qui te contemplent,
Cœur, corps, eſprit, ſens, ame, & vouloir emblent
Par leur doulceur angelique & ſeraine.

V.

C'etoit la nuyt que la diuinité
Du plus hault ciel en terre ſe rendit,
Quand deſſus moy Amour ſon arc tendit,
Et me fiſt ſerf de ſa grand' deité.
Ny le ſainct lieu de telle cruaulté,
Ny le tens meſme aſſez me deffendit:
Le coup au cœur par les yeux deſcendit
Trop ententifz à ceſte grand' beauté.
Ie penſoy' bien que l'archer euſt viſé
A tous les deux, & qu'vn meſme lien
Nous deuſt enſemble egalement conioindre :
Mais comme aueugle, enfant, mal auiſé,
Vous a laiſſée (helas) qui eties bien
La plus grand' proye, & a choiſi la moindre.

VI.

Comme on ne peult d'œil conſtant ſouſtenir
Du beau Soleil la clarté violente,
Auſſi qui void voſtre face excellente,
Ne peult les yeulx aſſez fermes tenir.
Et ſi de pres il cuyde paruenir
A contempler voſtre beauté luyſante,
Telle clarté à voir luy eſt nuyſante,
Et ſi le faict aueugle deuenir.
Regardez doncq' ſi ſuffiſant ie ſuys
A vous louer, qui ſeulement ne puys
Vos grands beautez contempler à mon gré.
Que ſi mes yeulx auoient vn tel pouuoir,
I'eſtimeroy' plus fermes les auoir,
Que n'a l'oyſeau à Iupiter ſacré.

VII.

De grand' beauté ma Déeſſe eſt ſi pleine,
Que ie ne voy' choſe au monde plus belle :
Soit que le front ie voye, ou les yeulx d'elle,
Dont la clarté ſaincte me guyde & meine
Soit ceſte bouche, ou ſouſpire vne halaine,
Qui les odeurs des Arabes excelle :
Soit ce chef d'or, qui rendroit l'eſtincelle
Du beau Soleil honteuſe, obſcure, & vaine :
Soient ces couſtaux d'albaſtre, & main polie,
Qui mon cœur ſerre, enferme, eſtreinct & lie.
Bref, ce que d'elle on peult ou voir, ou croyre,
Tout eſt diuin, celeſte, incomparable :
Mais i'oſe bien me donner ceſte gloyre,
Que ma conſtance eſt trop plus admirable.

VIII

Auray'-ie bien de louer le pouuoir
Ceſte beauté, qui decore le monde,
Quand pour orner ſa cheuelure blonde
Ie ſens ma langue ineptement mouuoir?
Ny le romain, ny l'atique ſçauoir,
Quoy que la fuſt l'ecolle de faconde,
Aux cheueulx meſme, ou le fin or abonde,
Euſſent bien faict à demy leur deuoir.
Quand ie les voy' ſi reluyſans & blons,
Entrenouez, creſpes, egaulx & longs,
Ie m'eſmerueille & fay' telle complaincte:
Puis que pour vous (cheueulx) i'ay tel martyre,
Que n'ay-ie beu à la fontaine ſaincte?
Ie mourroy' cygne, ou ie meurs ſans mot dire.

IX.

Garde toy bien, ó gracieux Zephyre,
D'empeſtrer l'eſle en ces beaulx nœuds epars,
Que ça & là doulcement tu depars
Sur ce beau col de marbre & de porphire.
Si tu t'y prens, plus ne vouldra nous ryre
Le verd printemps: ainçoys de toutes pars,
Flore voyant que d'autre amour tu ards,
Fera ſes fleurs deſſecher par grand' ire.
Que dy-ie las! Zephyre n'eſt ce point:
C'eſt toy Amour, qui voles en ce point,
Tout à l'entour, & par dedans ces retz
Que tu as faictz d'art plus laborieux
Que ceulx auſquelz iadis feurent ſerrez
Ta doulce mere & le Dieu furieux.

X.

Ces cheueux d'or ſont les liens, Madame,
Dont fut premier ma liberté ſurpriſe,
Amour, la flamme autour du cœur epriſe,
Ces yeux, le traict qui me tranſperſe l'ame.
Fors ſont les neuds, apre & viue la flamme,
Le coup, de main à tirer bien appriſe,
Et toutesfois i'ayme, i'adore, & priſe,
Ce qui m'etraint, qui me bruſle, & entame.
Pour briſer donq', pour eteindre & guerir
Ce dur lien, ceſte ardeur, ceſte playe,
Ie ne quier fer, liqueur, ny medecine :
L'heur & plaiſir que ce m'eſt de perir
De telle main, ne permect que i'eſſaye
Glayue trenchant, ny froideur, ny racine.

XI.

Des ventz emeuz la raige impetueuſe
Vn voyle noir etendoit par les cieux,
Qui l'orizon iuſq'aux extremes lieux
Rendoit obſcur, & la mer fluctueuſe.
De mon ſoleil la clarté radieuſe
Ne daignoit plus aparoitre à mes yeulx,
Ains m'annonçoient les flotz audacieux,
De tous coſtez vne mort odieuſe.
Vne peur froide auoit ſaiſi mon ame,
Voyant ma nef en ce mortel danger,
Quand de la mer la fille ie reclame,
Lors tout ſoudain ie voy' le ciel changer,
Et ſortir hors de leurs nubileux voyles
Ces feux iumeaux, mes fatales etoiles.

XII.

O de ma vie à peu pres expirée
Le ſeul filet! yeux, dont l'aueugle archer
A bien ſceu mil' & mil' fleches laſcher,
Sans qu'il en ait oncq' vne en vain tirée.
Toute ma force eſt en vous retirée,
Vers vous ie vien' ma gueriſon chercher,
Qui pouuez ſeulz la playe deſſeicher,
Que i'ay par vous (ó beaux yeux!) endurée.
Vous eſtes ſeulz mon etoile amyable,
Vous pouuez ſeulz tout l'ennuy terminer,
Ennuy mortel de mon ame offenſée.
Voſtre clarté me ſoit doncq' pitoyable,
Et d'vn beau iour vous plaiſe illuminer
L'obſcure nuyt de ma triſte penſée.

XIII.

La belle main, dont la forte foibleſſe
D'vn ioug captif domte les plus puiſſans,
La main qui rend les plus ſains languiſſans,
Debendant l'arc meurtrier qui les cœurs bleſſe :
La belle main, qui gouuerne & radreſſe
Les freinz dorez des oiſeaux blanchiſſans,
Quand ſur les champs de pourpre rougiſſans
Guydent en l'air le char de leur maiſtreſſe :
Si bien en moy a graué le protraict
De voz beautez au plus beau du ciel nées,
Que ny la fleur qui le ſommeil attraict,
Ny toute l'eau d'oubly, qui en eſt ceinte,
Effaceroient[88] en mil' & mil' années,
Voſtre figure en vn iour en moy peinte.

XIIII.

Le fort ſommeil, que celeſte on doibt croire,
Plus doulx que miel couloit aux yeulx laſſez
Lors que d'amour les plaiſirs amaſſez
Entrent en moy par la porte d'iuoyre.
I'auoy' lié ce col de marbre, voyre
Ce ſein d'albaſtre, en mes bras enlaſſez
Non moins qu'on void les ormes embraſſez
Du ſep laſcif, au fecond bord de Loyre.
Amour auoit en mes laſſes mouëlles
Dardé le traict de ſes flammes cruelles,
Et l'ame erroit par ces leures de roſes,
Preſte d'aller au fleuue obliuieux,
Quand le reueil, de mon ayſe enuieux,
Du doulx ſommeil a les portes decloſes.

XV.

Pié, que Thetis pour ſien euſt auoué,
Pié, qui au bout monſtres cinq pierres telles
Que l'orient ſeroit enrichi d'elles,
Cil orient en perles tant loué.
Pié albaſtrin, ſur qui eſt appuyé
Le beau ſeiour des graces immortelles,
Qui feut baty ſur deux coulonnes belles
De marbre blanc, poly, & eſſuyé.
Si l'œil n'a plus de me nourir eſmoy,
Si ſes theſors la bouche ne m'octroye,
Si les mains ſont en mes playes ſi fortes,
Au moins (ô pié) n'eſloingne point de moy
Mon triſte cœur, dont Amour a faict proye,
L'empriſonnant en ce corps que tu portes.

XVI.

Qui a peu voir celle que Déle adore,
Se deualer de ſon cercle congneu,
Vers le paſteur d'vn long ſommeil tenu
Deſſus le mont qui la Carie honore :
Et qui a veu ſortir la belle Aurore
Du iaulne liƈt de ſon eſpoux chenu,
Lors que le ciel encor' tout pur & nu,
De mainte roſe indique ſe colore :
Celuy a veu encores (ce me ſemble)
Non point les lyz, & les roſes enſemble,
Non ce que peult le printemps conceuoir :
Mais il a veu la beauté nompareille
De ma Déeſſe, ou reluyre on peult voir
La clere Lune, & l'Aurore vermeille.

XVII.

I'ay veu Amour (& tes beaulx traiƈtz dorez
M'en ſoient teſmoings) ſuyuant ma ſouuereine,
Naiſtre les fleurs de l'infertile arene
Apres ſes pas dignes d'eſtre adorez :
Phebus honteux, ſes cheueulx honorez
Cacher alors, que les vents par la plaine
Eparpilloient, de leur ſouëfue halaine,
Ceulx là qui ſont de fin or colorez.
Puis ſ'en voler de chaſcun œil d'icelle
Iuſques au ciel vne viue etincelle,
Dont furent faiƈtz deux aſtres clers & beaux,
Fauoriſans d'influences heureuſes
(O feux diuins! ô bien heureux flambeaulx!)
Tous cœurs bruſlans aux flammes amoureuſes.

XVIII.

Le chef doré ceſtuy blaſonnera,
Ceſtuy le corps, l'autre le blanc iuoire
De l'eſtommac, l'autre eternelle gloire
Aux yeux archers par ſes vers donnera.
Comme vne fleur tout cela perira :
Mais en eſprit, en faconde & memoire,
Quand l'aage aura ſur la beauté victoire,
Mieux que deuant Madame florira.
Que ſi en moy le ſouuerain donneur
Pour tel ſubiect heureuſement pourſuyure
Euſt mis tant d'art, tant de grace & bonheur,
Mieux qu'en tableau, en bronze, en marbre, en cuyure
Ie luy feroy', & à moy vn honneur,
Qui elle & moy feroit viure & reuiure.

XIX.

Face le ciel, quand il vouldra, reuiure
Liſippe, Apelle, Homere, qui le pris
Ont emporté ſur tous humains eſpris
En la ſtatue, au tableau, & au liure :
Pour engrauer, tirer, decrire en cuyure,
Peinture, & vers, ce qu'en vous eſt compris :
Si ne pouroient leur ouuraige entrepris
Cyzeau, pinceau, ou la plume bien ſuyure.
Voila pourquoy ne fault que ie ſouhete
De l'engraueur, du peintre, ou du poëte,
Marteau, couleur, ny encre, ô ma Déeſſe!
L'art peult errer, la main fault, l'œil ſ'ecarte.
De voz beautez mon cœur ſoit doncq' ſans ceſſe
Le marbre ſeul, & la table, & la charte[89].

XX.

Puis que les cieux m'auoient predeſtiné
A vous aymer, digne obiect de celuy
Par qui Achille eſt encor' auiourdhuy
Contre les Grecz pour ſ'amye obſtiné,
Pourquoy auſſi n'auoient ilz ordonné
Renaitre en moy l'ame & l'eſprit de luy?
Par maintz beaux vers teſmoings de mon ennuy
Ie leur rendroy' ce qu'ilz vous ont donné.
Helas Nature, au moins puis que les cieux
M'ont denié leurs liberalitez,
Tu me deuois cent langues, et cent yeux,
Pour admirer & louer cete la,
Dont le renom (pour cent graces qu'elle a)
Merite bien cent immortalitez.

XXI.

Les bois fueilleuz, & les herbeuſes riues
N'admirent tant parmy ſa troupe ſaincte
Dyane, alors que le chault l'a contrainte
De pardonner aux beſtes fugitiues,
Que tes beautez, dont les autres tu priues
De leurs honneurs, non ſans enuie mainte,
Veu que tu rends toute lumiere etainte
Par la clarté de deux etoiles viues.
Les demydieux, & les nymphes des bois
Par l'epeſſeur des foreſtz cheuelues
Te regardant, ſ'etonnent maintesfois :
Et pour à Loyre eternité donner,
Contre leurs bords ſes filles impolues
Font ton hault bruit ſans ceſſe reſonner.

XXII.

O doulce ardeur, que des yeulx de ma dame
Amour auecq' ſa torche accouſtumée
Dedans mon cœur a ſi bien allumée,
Que ie la ſen au plus profond de l'ame!
Combien le ciel fauorable ie clame,
Combien Amour, combien ma deſtinée,
Qui en ce point ma vie ont terminée
Par le torment d'vne ſi doulce flamme!
Qu'en moy (Amour) ne durent tes doulx feux,
Ie ne le puys, & pouuoir ne le veulx,
Bien que la chair ſoit caducque & mortelle.
Car ceſte ardeur dont mon ame eſt rauie,
Prendra auſſi immortalité d'elle,
Viuant par mort d'vne eternelle vie.

XXIII.

Si des beaux yeux, où la beaulté ſe mire,
Voire le ciel, & la nature, & l'art,
Depent le frein, qui en plus d'vne part
A ſon plaiſir & m'arreſte, & me vire,
Pourquoy ſont ilz armez d'orgueil & d'ire?
Pourquoy ſ'eſteint ce doulx feu qui en part?
Pourquoy la main, qui le cœur me depart,
Cache ſes retz liens de mon martire?
O belle main! ô beaux cheueux dorez!
O clers flambeaux dignes d'eſtre adorez!
Par qui ie crain', i'eſpere, ie lamente,
Mon fier deſtin, & voſtre force extreme,
En vous aimant, me commandent que i'aime
L'heureux obiect du bien qui me tormente.

XXIIII.

Piteuſe voix, qui ecoutes mes pleurs,
Et qui errant entre rochiers & bois
Auecques moy, m'a ſemblé maintesfoys
Auoir pitié de mes triſtes douleurs :
Voix qui tes plainz meſles à mes clameurs,
Mon dueil au tien, ſi appeller tu m'oys
Oliue, Oliue, & Oliue eſt ta voix,
Et m'eſt auis qu'auecques moy tu meurs.
Seule ie t'ay pitoyable trouuée,
O noble Nymphe! en qui (peult eſtre) encores
L'antique feu de nouueau ſ'euertue.
Pareille amour nous auons eſprouuée,
Pareille peine auſſi nous ſouffrons ores :
Mais plus grande eſt la beaulté qui me tue.

XXV.

Ie ne croy point, veu le dueil que ie meine
Pour l'apre ardeur d'vne flamme ſubtile,
Que mon œil feuſt en larmes ſi fertile,
Si n'euſſe au chef d'eau viue vne fonteine.
Larmes ne ſont, qu'auecq' ſi large vene
Hors de mes yeux maintenant ie diſtile :
Tout pleur ſeroit à finir inutile
Mon dueil, qui n'eſt qu'au meillieu de ſa peine.
L'humeur vitale en ſoy toute reduite
Deuant mon feu craintiue prent la fuyte
Par le ſentier qui meine droict aux yeux.
C'eſt cete ardeur, dont mon ame rauie
Fuyra bien toſt la lumiere des cieux,
Tirant à ſoy & ma peine & ma vie.

XXVI.

La nuit m'eſt courte, & le iour trop me dure,
Ie fuy l'amour, & le ſuy' à la trace,
Cruel me ſuis, & requier' voſtre grace,
Ie pren' plaiſir au torment que i'endure :
Ie voy' mon bien, & mon mal ie procure,
Deſir m'enflamme, & crainte me rend glace,
Ie veux courir, & iamais ne deplace,
L'obſcur m'eſt cler, & la lumiere obſcure.
Votre ie ſuis, & ne puis eſtre mien,
Mon corps eſt libre, & d'vn etroit lien
Ie ſen' mon cœur en priſon retenu.
Obtenir veux, & ne puis requerir,
Ainſi me bleſſe, & ne me veult guerir
Ce vieil enfant, aueugle archer, & nu.

XXVII.

Quand le ſoleil laue ſa teſte blonde
En l'Ocean, l'humide & noire nuit
Vn coy ſommeil, vn doulx repos ſans bruit
Epant en l'air, ſur la terre & ſoubz l'onde.
Mais ce repos, qui ſoulaige le monde
De ſes trauaux, eſt ce qui plus me nuiſt :
Et d'aſtres lors ſi grand nombre ne luiſt,
Que i'ay d'ennuiz & d'angoiſſe profonde.
Puis quand le ciel de rougeur ſe colore,
Ce que ie puis de plaiſir conceuoir
Semble renaitre auec la belle Aurore.
Mais qui me fait tant de bien receuoir?
Le doulx eſpoir, que i'ay de bien toſt voir
L'autre ſoleil, qui la terre decore.

XXVIII.

Ce que ie ſen', la langue ne refuſe
Vous decouurir, quand ſuis de vous abſent,
Mais tout ſoudain que pres de moy vous ſent,
Elle deuient & muette, & confuſe.
Ainſi, l'eſpoir me promeƈt, & m'abuſe :
Moins pres ie ſuis, quand plus ie ſuis preſent :
Ce qui me nuiſt, c'eſt ce qui m'eſt plaiſent :
Ie quier' cela, que trouuer ie recuſe.
Ioyeux la nuit, le iour triſte ie ſuis :
I'ay en dormant ce qu'en veillant pourſuis :
Mon bien eſt faulx, mon mal est veritable.
D'vne me plain', & deffault n'eſt en elle :
Fay' donc q'Amour, pour m'eſtre charitable,
Breue ma vie, ou ma nuit eternelle.

XXIX.

Les cieux, l'amour, la mort, & la nature,
Honneur, credit, faueur, enuie, ou crainte,
De ceſte forme en moy ſi bien emprainte,
N'effaceront la viue protraiture.
Iuoire, gemme, & toute pierre dure
Se peut briſer, ſi du fer eſt attainte,
Mais bien qu'ell' ſoit de ſe rompre contrainte,
De ſe changer iamais ell' n'endure.
Mon cœur eſt tel , & me le fiſt prouuer
Amour, alors que pour vous y grauer,
A coups de trait me liura la bataille.
Ie ſçay combien ſon arc y trauailla,
Plus de cent coups, non vn ſeul me bailla,
Premier qu'il peuſt en leuer vne écaille.

XXX.

Bien que le mal, que pour vous ie ſupporte,
Soit violent, toutesfois ie ne l'oſe
Appeller mal, pource qu'aucune choſe
Ne vient de vous, qui plaiſir ne m'apporte :
Mais ce m'eſt bien vne douleur plus forte,
Que ie ne puys de ma triſteſſe encloſe
Tourner la clef, lors que ie me diſpoſe
A vous ouvrir de mes penſers la porte.
Si donc mes pleurs, & mes ſouſpirs cuyſans,
Si mes ennuiz ne vous ſont ſuffiſans
Temoings d'amour, quele plus ſeure preuue,
Quelle autre foy, ſi non mourir, me reſte?
Mais le remede (helas) trop tard ſe treuue
A la douleur que la Mort manifeſte.

XXXI.

Le grand flambeau gouuerneur de l'année,
Par la vertu de l'enflammée corne
Du blanc thaureau, prez, montz, riuaiges orne
De mainte fleur du ſang des princes née.
Puis de ſon char la roüe eſtant tournée
Vers le cartier prochain du Capricorne,
Froid eſt le vent, la ſaiſon nue, & morne,
Et toute fleur deuient ſeiche & fenée.
Ainſi, alors que ſur moy tu etens,
O mon Soleil! tes clers rayons epars,
Sentir me fais vn gracieux printens :
Mais tout ſoudain que de moy tu depars,
Ie ſens en moy venir de toutes parts
Plus d'vn hyuer, tout en vn meſme tens.

XXXII.

Tout ce qu'icy la Nature enuironne,
Plus toſt il naiſt, moins longuement il dure :
Le gay printemps ſ'enrichiſt de verdure,
Mais peu fleuriſt l'honneur de ſa couronne.
L'ire du ciel facilement etonne
Les fruicts d'eſté, qui craignent la froidure :
Contre l'hiuer ont l'ecorce plus dure
Les fruicts tardifs, ornement de l'autonne.
De ton printemps les fleurettes ſeichées
Seront vn iour de leur tige arrachées,
Non la vertu, l'eſprit & la raiſon,
A ces doulx fruicts en toy meurs deuant l'aage,
Ne faict l'eſté, ny l'autonne dommage,
Ny la rigueur de la froide ſaiſon.

XXXIII.

O priſon doulce, ou captif ie demeure
Non par dedaing, force ou inimitié,
Mais par les yeulx de ma doulce moitié,
Qui m'y tiendra iuſq'à tant que ie meure.
O l'an heureux, le mois, le iour, & l'heure,
Que mon cœur fut auecq' elle allié!
O l'heureux nœu, par qui i'y fu' lié,
Bien que ſouuent ie plain', ſouſpire, & pleure!
Tous priſonniers, vous etes en ſoucy,
Craignant la loy & le iuge ſevere :
Moy plus heureux, ie ne ſuis pas ainſi.
Mile doulx motz doulcement exprimez,
Mil' doulx baiſers, doulcement imprimez,
Sont les tormens ou ma foy perſeuere.

XXXIIII.

Apres auoir d'vn bras victorieux
Domté l'effort des ſuperbes courages,
Aucuns iadis baſtirent haulx ouurages,
Pour ſe venger du temps iniurieux:
Autres craignans leurs actes glorieux
Aſſuietir à flammes & orages,
Firent ecriz qui malgré telz outrages
Ont faict leurs noms voler iuſques aux cieulx.
Maintz au iourdhuy en ſigne de victoire
Pendent au temple armes bien etophées:
Mais ie ne veulx acquerir telle gloire:
Auoir eſté par vous vaincu & pris,
C'eſt mon laurier, mon triomphe, & mon prix,
Qui ma depouille egale à leurs trophées.

XXXV.

Me ſoit amour ou rude, ou favorable,
Ou hault, ou bas me pouſſe la fortune,
Tout ce qu'au cœur ie ſen' pour l'amour d'vne,
Iuſq'à la mort, & plus, ſera durable.
Ie ſuis le roc de foy non variable,
Que vent, que mer, que le ciel importune,
Et toutesfois aduerſe ou oportune
Soit la ſaiſon, il demeure imployable.
Plus toſt voudra le diamant apprendre
A ſ'amolir de ſon bon gré, ou prendre
Soubz vn burin de plom, diuerſe forme,
Que par nouueau ou bonheur, ou malheur,
Mon cœur, ou eſt de voſtre grand' valeur
Le vray protraict, en autre ſe transforme.

XXXVI.

L'vnic oiſeau (miracle emerueillable)
Par feu ſe tue, ennuyé de ſa vie :
Puis quand ſon ame eſt par flammes rauie,
Des cendres naiſt vn autre à luy ſemblable.
Et moy qui ſuis l'vnique miſerable,
Faché de vivre, vne flamme ay ſuyuie,
Dont conuiendra bien toſt que ie deuie,
Si par pitié ne m'etes ſecourable.
O grand' doulceur ! ô bonté ſouueraine !
Si tu ne veulx dure & inhumaine eſtre
Soubz ceſte face angelique & ſeraine,
Puis qu'ay pour toy du Phenix le ſemblant,
Fay qu'en tous poinctz ie luy ſoy' reſemblant,
Tu me feras de moymeſme renaiſtre.

XXXVII.

Celle qui tient par ſa fiere beauté
Les Dieux en feu, en glace, aiſe, & martire,
L'œil impiteux ſoudain de moy retire,
Quand ie me plain' à ſa grand' cruauté.
Si ie la ſuy' ell' fuit d'autre couté,
Si ie me deulx, mes larmes la font rire,
Et ſi ie veulx ou parler ou ecrire,
D'elle iamais ne puis eſtre ecouté.
Mais (ô moy ſot) de quoy me doy-ie plaindre,
Fors du deſir, qui par trop hault ataindre,
Me porte au lieu ou il bruſle ſes aeſles?
Puis moy tumbé, Amour qui ne permet
Finir mon dueil, ſoudain les luy remet,
Renouuelant mes cheutes eternelles.

XXXVIII.

Sacrée, ſaincte, & celeſte figure,
Pour qui du ciel l'admirable & hault temple
Semble courbé, afin qu'en toy contemple
Tout ce que peult ſon induſtrie & cure :
Si de tes yeulx les beaux raiz d'auanture
Daignent mon cœur echaufer, il me ſemble
Qu'en moy ſoudain vn feu diuin ſ'aſſemble,
Qui mue, altere, & rauiſt ma nature :
Et ſi mon œil oſe ſe hazarder
A contempler vne beauté ſi grande,
Vn Ange adonq' me ſemble regarder.
Lors te faiſant d'ame & de corps offrande,
Ne puis le cœur idolatre garder,
Qu'il ne t'adore, & ſes veux ne te rande.

XXXIX.

Plus ferme foy ne fut onques iurée
A nouueau prince, ô ma ſeule princeſſe,
Que mon amour, qui vous ſera ſans ceſſe
Contre le temps & la mort aſſeurée.
De foſſe creuſe, ou de tour bien murée
N'a point beſoing de ma foy la fortreſſe,
Dont ie vous ſy' dame, roine, & maiſtreſſe,
Pource qu'ell' eſt d'eternelle durée.
Theſor ne peult ſur elle eſtre vainqueur,
Vn ſi vil prix n'aquiert vn gentil cœur :
Non point faueur ou grandeur de lignage,
Qui eblouiſt les yeulx du populaire :
Non la beauté, qui vn leger courage
Peult emouuoir, tant que vous, me peult plaire.

XL.

Si des ſainctz yeulx que ie vois adorant,
Vient mon ardeur, ſi les miens d'heure en heure
Par le degout des larmes que ie pleure,
Donnent vigueur à mon feu deuorant :
Si mon eſprit vif dehors, & mourant
Dedans le cloz de ſa propre demeure,
Vous contemplant permet bien que ie meure,
Pour eſtre en vous plus qu'en moy demeurant :
Bien eſt le mal & violent & fort,
Dont la doulceur coulpable de ma mort
Me faict aueugle à mon prochain dommage.
Cruel tyran de la ſerue penſée,
De ce loyer eſt donq' recompenſée
L'ame qui faict à ſon ſeigneur hommage.

XLI.

Ie ſuis ſemblable au marinier timide,
Qui voyant l'air ça & la ſe troubler,
La mer ſes flotz ecumeux redoubler,
Sa nef gemir ſoubz ceſte force humide,
D'art, d'induſtrie, & d'eſperance vide
Penſe le ciel & la mer ſ'aſſembler,
Se met à plaindre, à crier, à trembler,
Et de ſes veux les Dieux enrichir cuyde :
Le nocher ſuis, mes penſers ſont la mer,
Soupirs & pleurs ſont les ventz & l'orage,
Vous ma Déeſſe etes ma clere etoile,
Que ſeule doy', veux, & puis reclamer,
Pour aſſeurer la nef de mon courage,
Et eclerſir tout ce tenebreux voile.

XLII.

Les chaulx ſoupirs de ma flamme incongnue
Ne ſont ſoupirs, & telz ne les veulx dire,
Mais bien vn vent : car tant plus ie ſoupire,
Moins de mon feu la chaleur diminue.
Ma vie en eſt toutesfois ſoutenue,
Lors que par eulx de l'ardeur ie reſpire :
Ma peine auſſi par eulx meſmes empire,
Veu que ma flamme en eſt entretenue.
Tout cela vient de l'Amour qui enflamme
Mon eſtommac d'une eternelle flamme,
Et puis l'euente au tour de luy volant.
O petit Dieu, qui terre & ciel allumes !
Par quel miracle en feu ſi violant
Tiens-tu mon cœur, & point ne le conſumes?

XLIII.

Penſer volage, & leger comme vent,
Qui or' au ciel, or' en mer, or' en terre
En vn moment cours & recours grand erre,
Voire au ſeiour des ombres bien ſouuent.
Et quelque part, que voiſes t'eſleuant
Ou rabaiſſant, celle qui me faict guerre,
Celle beauté touſiours devant toy erre,
Et tu la vas d'vn leger pié ſuyuant.
Pourquoy ſuis-tu (ô penſer trop peu ſage !)
Ce qui te nuiſt? pourquoy vas-tu ſans guide,
Par ce chemin plein d'erreur variable?
Si de parler au moins euſſes l'vſage,
Tu me rendrois de tant de peines vide,
Toy en repos, & elle pitoyable.

XLIIII.

Au gouſt de l'eau la fieure ſe rappaiſe,
Puis ſ'euertue au cours, qui ſembloit lent :
Amour auſſi m'eſt humble & violent
Quand le coral de voz leures ie baiſe.
L'eau goute à goute anime la fournaize
D'vn feu couuert le plus etincelant :
L'ardent deſir que mon cœur va celant,
Par vöz baiſers ſe faict plus chault que braize.
D'vn grand traict d'eau, qui freſchement diſtile,
Souuent la fieure eſt etainte, Madame.
L'onde à grand flot rent la flamme inutile,
Mais, ô baiſers, delices de mon ame!
Vous ne pouriez & fuſſiez vous cent mile,
Guerir ma fieure, ou eteindre ma flamme.

XLV.

Ores qu'en l'air le grand Dieu du tonnerre
Se rue au ſeing de ſon epouſe amée,
Et que de fleurs la nature ſemée,
A faict le ciel amoureux de la terre :
Or' que des vents le gouuerneur deſſerre
Le doux Zephire, & la foreſt armée,
Voit par l'épaiz de ſa neuue ramée
Maint libre oiſeau, qui de tous coutez erre :
Ie vois faiſant vn cry non entendu,
Entre les fleurs du ſang amoureux nées,
Paſle, deſſoubz l'arbre paſle etendu :
Et de ſon fruict amer me repaiſſant,
Aux plus beaux iours de mes verdes années
Vn triſte hyuer ſen' en moy renaiſſant.

XLVI.

Lequel des Dieux fera que ie ne ſente
L'heureux malheur de l'eſpoir qui m'attire,
Si le plaiſir, ſuiect de mon martire,
Fuyant mes yeulx à mon cœur ſe preſente?
Quel eſt le fruict de l'incertaine attente,
Ou ſans profit ſi longuement i'aſpire?
Quel eſt le bien, pour qui tant ie ſoupire?
Quel eſt le gaing du mal qui me contente?
Qui guerira la playe de mon cœur?
Qui tarira de mes larmes la ſource?
Qui abatra le vent de mes ſoupirs?
Montre le moy, ô celeſte vainqueur,
Qui as finy le terme de ma courſe
Au ciel, ou eſt le but de mes deſirs.

XLVII.

Le doulx ſommeil, paix & plaiſir m'ordonne,
Et le reueil guerre & douleur m'aporte:
Le faulx me plaiſt, le vray me deconforte:
Le iour tout mal, la nuit tout bien me donne.
S'il eſt ainſi, ſoit en toute perſonne
La verité enſeuelie & morte.
O animaulx de plus heureuſe ſorte,
Dont l'œil fix mois le dormir n'abandonne!
Que le ſommeil à la mort ſoit ſemblant,
Que le veiller de vie ait le ſemblant,
Ie ne le dy, & le croy' moins encores:
Ou ſ'il eſt vray, puis que le iour me nuiſt
Plus que la mort, ô mort, veilles donq' ores
Clorre mes yeulx d'vne eternelle nuit.

XLVIII.

Pere Ocean, commencement des choſes,
Des Dieux marins le ſceptre vertueux,
Qui maint ruiſſeau & fleuue impetueux
En ton ſeing large enfermes & composes :
Tu ne ſens point, quand moins tu te repoſes,
Plus ſ'irriter de flotz tempeſtueux
Contre tes bords, qu'en mon cœur fluctueux
Ie ſen' de ventz & tempeſtes encloſes.
Helas reçoy mes chaudes larmes donques
En ton liquide : eteins leur feu, ſi onques
Tu as ſenty d'amour quelque ſcintile,
Et ſi tes eaux peuuent le feu eteindre,
Qui rend la foudre & trident inutile,
Et qui ſe faict iuſques aux enfers creindre.

XLIX.

Sacré rameau de celeſte preſage,
Rameau par qui la colombe enuoyée
Au demeurant de la terre noyée
Porta iadis vn ſi ioyeux meſſage :
Heureux rameau, ſoubz qui giſt à l'ombrage
La doulce paix icy tant deſirée,
Alors que Mars & la Diſcorde irée
Ont tout remply de feu, de ſang, de rage :
S'il eſt ainſi que par les ſainctz eſcriptz
Sois tant loué, helas, reçoy mes criz,
O mon ſeul bien ! ô mon eſpoir en terre !
Qui ſeulement ne me temoignes ores
Paix, & beau temps : mais toymeſmes encores
Me peulx ſauuer de naufrage & de guerre.

L.

Si mes penſers vous eſtoient tous ouuers,
Si de parler mon cœur auoit l'vſaige,
Si ma conſtance eſtoit peinte au viſaige,
Si mes ennuiz vous eſtoient decouuers,
Si les ſoupirs, ſi les pleurs, ſi les vers
Montroient au vif vne amoureuſe raige,
Lors ie pourroy' flechir voſtre couraige,
Voire à pitié mouuoir tout l'vniuers.
Adoncq' Amour, ſeul teſmoing de ma peine,
Vous pouroit eſtre vne preuue certaine
De ma fidele & ſerue loyaulté,
Qui d'auſſi loing deuant les autres paſſe,
Que le parfaict de voſtre belle face
Hauſſe le chef ſur toute autre beaulté.

LI.

O toy, à qui a eté ottroyé
Voir cete flamme ardent', qui ſ'entretient
En l'eſtommac du Geant qui ſoutient
Vn mont de feu ſur ſon doz foudroyé :
Et cetuy la, qui l'oyzeau dedié
Au Dieu vangeur, qui la foudre en main tient,
Paiſt d'vn poumon, qui touſiours luy reuient
Au froid ſommet de Caucaſe lié :
Ie te ſupply' imaginer encore
Ce qui mon cœur bruſle, englace, & deuore,
Sans me donner loyſir de reſpirer.
Lors me diras, voyant ma peine telle,
Tu ſers d'exemple, à qui oſe aſpirer
Trop hardiment à choſe non mortelle.

LII.

Mere d'Amour, & fille de la mer,
Du cercle tiers lumiere ſouuerene,
Qui ciel & terre, & champs ſemez d'arene
Peuz iuſq'au fond des ondes enflammer :
Toy qui le doulx meſles auec l'amer,
Quand ce beau riz, qui le ciel raſſerene,
De tous les Dieux le plus cruel refrene,
Et le contraincт ton aide reclamer :
Dont luy tout plein de ce tant doulx venin
Entre tes bras paiſt ſon œil ia benin
En ta diuine & celeſte beauté :
Te plaiſe (helas) Déeſſe, à ma priere,
Fleſchir vn peu ceſte mienne guerriere,
Qui a trop plus que Mars de cruauté.

LIII.

Voyant au ciel tant de flambeaux ardens,
Ie dy ſouuent, ô beauté non pareille,
Si le dehors eſt ſi plain de merueille,
Combien parfaict doit eſtre le dedens?
Si tes beaux yeulx traictz & flammes dardans
Luyſent ſur moy, mon ame ſe reueille
Au paradis, que ta bouche vermeille
Ouure aux eſpriz qui te ſont regardans.
Mais quand ie ſen' ſoubz ta doulce beauté
L'horrible enfer de ta grand' cruauté,
Ce qui eſt beau me ſemble eſtre cruel :
Meſme le ciel, qui tant me ſouloit rire,
Me faict douter ſi plaiſant ie doy' dire
Son beau ſeiour, qui eſt perpetuel.

LIIII.

Or' que la nuit ſon char etoilé guide,
Qui le ſilence & le ſommeil rameine,
Me plaiſt laſcher, pour deſaigrir ma peine,
Aux pleurs, aux criz, & aux ſoupirs la bride.
O ciel! ô terre! ô element liquide!
O ventz! ô bois! rochiers, monteigne, & plaine,
Tout lieu deſert, tout riuage, & fonteine,
Tout lieu remply, & tout eſpace vide!
O demyz Dieux! ô vous nymphes des bois!
Nymphes des eaux, tous animaux diuers,
Si onq' auez ſenty quelque amitié,
Veillez piteux ouyr ma triſte voix,
Puis que ma foy, mon amour, & mes vers
N'ont ſceu trouuer en Madame pitié.

LV.

O foible eſprit, chargé de tant de peines
Que ne veulx-tu ſoubz la terre deſcendre?
O cœur ardent, que n'es-tu mis en cendre?
O triſtes yeulx, que n'eſtes-vous fonteines?
O bien douteux! ô peines trop certaines!
O doulx ſçauoir, trop amer à comprendre!
O Dieu qui fais que tant i'oſe entreprendre,
Pourquoy rends-tu mes entrepriſes vaines?
O ieune archer, archer qui n'as point d'yeulx,
Pourquoy ſi droict as-tu pris ta viſée?
O vif flambeau, qui embraſes les Dieux,
Pourquoy as-tu ma froideur attiſée?
O face d'ange! ô cœur de pierre dure!
Regarde au moins le torment que i'endure.

LVI.

Amour voulant hauſſer le chef vainqueur
Deſſus la crainte à la noire ſequelle,
Miſt l'eſperance, & ſa bande auec' elle,
Sa bande blanche au plus fort de mon cœur.
Amour eſt fort, mais foible eſt la vigueur
De l'eſperance, & la tourbe cruelle
A ceinct le lieu d'horreur perpetuelle,
Le foudroyant du canon de rigueur.
Mais repouſſez l'effort de la gent noire,
Vous qui tenez le ſort de la victoire,
N'auez-vous point de voz ſubiects emoy?
Si vous ſouffrez que cete priſe aduienne,
Vous y aurez plus grand' perte que moy,
Veu que la place eſt plus voſtre que mienne.

LVII.

Qui a nombré, quand l'aſtre qui plus luit
Ia le milieu du bas cercle enuironne,
Tous ces beaux feux qui font vne couronne
Aux noirs cheueux de la plus clere nuit :
Et qui a ſceu combien de fleurs produit
Le verd printemps, combien de fruicts l'autonne,
Et les theſors, que l'Inde riche donne
Au marinier qu'auarice conduit :
Qui a conté les etincelles viues
D'Ætne, ou Veſuue, & les flotz qui en mer
Hurtent le front des ecumeuſes riues :
Celuy encor' d'vne, qui tout excelle,
Peult les vertuz & beautez eſtimer,
Et les tormens que i'ay pour l'amour d'elle.

LVIII.

Cet' humeur vient de mon œil qui adore
Ton ſainct protraict, ſeul Dieu de mon ſoucy :
De mon cueur part maint ſoupir adoucy,
De tes yeulx ſort le feu qui me deuore.
Donques le pris de celuy qui t'honnore,
Eſt-ce la mort, & le marbre endurcy ?
O pleurs ingratz ! ingratz ſoupirs auſſi,
Mon feu, ma mort, & ta rigueur encore.
De mon eſprit les aeſles ſont guidées
Iuſques au ſeing des plus haultes Idées
Idolatrant ta celeſte beaulté.
O doulx pleurer ! ô doulx ſoupirs cuiſans !
O doulce ardeur de deux Soleilz luiſans !
O doulce mort ! ô doulce cruaulté !

LIX.

Moy, que l'amour a faict plus d'un Lëandre,
De ceſt oyſeau prendray le blanc pennaige,
Qui en chantant plaingt la fin de ſon aage
Aux bordz herbuz du recourbé Mëandre [90]
Deſſoubz mes chantz voudront (poſſible) apprendre
Maint bois ſacré, & maint antre ſauuage,
Non gueres loing de ce fameux riuage,
Ou Meine va dedans Loyre ſe rendre.
Puis deſcendant en la ſaincte foreſt,
Ou maint amant à l'vmbrage encor' eſt,
Iray chanter au bord obliuieux,
D'ou arrachant voſtre bruit non pareil,
De reuoler icy hault enuieux,
Luy feray voir l'vn & l'autre ſoleil.

LX.

Diuin Ronſard, qui de l'arc à ſept cordes
Tiras premier au but de la memoire
Les traictz aelez de la Françoiſe gloire,
Que ſur ton luc haultement tu accordes.
Fameux harpeur, & prince de noz Odes,
Laiſſe ton Loir haultain de ta victoire,
Et vien ſonner au riuage de Loire
De tes chanſons les plus nouuelles modes.
Enfonce l'arc du vieil Thebain archer,
Ou nul que toy ne ſceut onq' encocher,
Des doctes ſœurs les ſaiettes diuines.
Porte pour moy parmy le ciel des Gaulles
Le ſainct honneur des nymphes Angeuines,
Trop peſant faix pour mes foibles epaules.

LXI.

Allez mes vers, portez deſſus voz aeles
Les ſaincts rameaux de ma plante diuine,
Seul ornement de la terre Angeuine,
Et de mon cœur les viues etincelles.
De voſtre vol les bornes ſeront telles
Que des l'Aurore, ou le Soleil decline,
Ie voy deſia le monde qui ſ'incline
A la beauté des beautez immortelles.
Si quelqu'vn né ſoubs amoureuſe etoile
Daigne eclerſir l'obſcur de voſtre voile,
Priez qu'Amour luy ſoit moins rigoreux :
Mais ſ'il ne veult, ou ne peult conceuoir
Ce que ie ſen', ſouhaitez luy de voir
L'heureux obiect qui m'a faict malheureux.

LXII.

Qui voudra voir le plus precieux arbre,
Que l'orient ou le midy auoüe
Vienne ou mon fleuue en ſes ondes ſe ioüe:
Il y verra l'or, l'iuoire, & le marbre.
Il y verra les perles, le cinabre,
Et le criſtal : & dira que ie loüe
Vn digne obiect de Florence & Mantoüe,
De Smyrne encor', de Thebes & Calabre :
Encor'dira que la Touure & la Seine,
Auec' la Saone arriueroient à peine
A la moitié d'vn ſi diuin ouurage :
Ne cetuy la qui naguere a faict lire
En lettres d'or graué ſur ſon rivage
Le vieil honneur de l'vne & l'autre Lire.

LXIII.

Ma plus grand' force eſtoit retraicte au cœur,
Et contre Amour faiſoit plus de deffence,
Quand ce cruel pour venger telle offence,
Fut par mes yeulx de ma vertu vainqueur.
Lors de ſes traictz ne ſentoy' la rigueur,
Lors ie n'auoy' de ſon feu congnoiſſance,
Lors ne cuidoy' que ſa haulte puiſſance
Sur ma foibleſſe euſt aucune vigueur.
Mais, ô le fruict de ma belle entrepriſe!
Il a choiſy pour gaing de ma victoire
Au plus hault ciel la beauté qui me tue :
La fault chercher le bien que tant ie priſe,
Faiſant à tous par mon malheur notoire,
Que l'homme en vain contre Dieu ſ'euertue.

LXIIII.

Comme iadis, l'ame de l'vniuers
Enamourée en ſa beaulté profonde,
Pour façonner cete grand' forme ronde,
Et l'enrichir de ſes theſors diuers,
Courbant ſur nous ſon temple aux yeulx ouuers,
Separa l'air, le feu, la terre, & l'onde,
Et pour tirer les ſemences du monde,
Sonda le creux des abiſmes couuers :
Non autrement, ô l'ame de ma vie!
Tu feus à toy par toymeſme rauie ,
Te voyant peinte en mon affection.
Lors ton regard d'vn acccord plus humain
Lia mes ſens, ou Amour de ſa main
Forma le rond de ta perfection.

LXV.

Ces cheueux d'or, ce front de marbre, & celle
Bouche d'œillez & de liz toute pleine,
Ces doulx ſoupirs, cet' odorante haleine,
Et de ces yeulx l'vne & l'autre etincelle,
Ce chant diuin qui les ames rapelle,
Ce chaſte ris, enchanteur de ma peine,
Ce corps, ce tout, bref, cete plus qu'humeine
Doulce beauté ſi cruellement belle,
Ce port humain, cete grace gentile,
Ce vif eſprit, & ce doulx grave ſtile,
Ce hault penſer, cet' honneſte ſilence,
Ce ſont les haims, les appaz, & l'amorſe,
Les traicts, les rez, qui ma debile force,
Ont captiué d'vne humble violence.

LXVI.

Pour mettre en vous ſa plus grande beauté,
Le ciel ouurit ſes plus riches theſors :
Amour choiſit de ſes traictz les plus fors,
Pour me tirer ſa plus grand' cruauté.
Les Aſtres n'ont de luire liberté,
Quand le Soleil ſes rayons met dehors :
Ou apparoiſt voſtre celeſte corps,
La beauté meſme y perdroit ſa clerté.
Si le torment de mes affections
Croiſt à l'egal de voz perfections,
Et ſi en vous plus qu'en moy ie demeure,
Pourquoy n'as-tu, ô fiere deſtinée !
Rompu le fil de ma vie obſtinée?
Ie ne croy point, que de douleur on meure.

LXVII.

Sus chaulx ſoupirs allez à ce froid cœur,
Rompez ce glaz, qui ma poitrine enflamme,
Et vous mes yeulx, deux teſmoings de ma flamme,
Faictes pluuoir vne triſte liqueur :
Allez penſers, flechir cete rigueur,
Engrauez moy au marbre de cete ame :
Et vous mes vers, criez devant Madame,
Mort ou mercy ſoit fin de ma langueur.
Dictes, comment ces tenailles d'yuoire
Pour animer l'immortel de ſa gloire
Ont arraché mon eſprit de ſa place,
Et que mon cœur rien qu'elle ne reſpire.
O bien heureux qui void ſa belle face !
O plus heureux qui pour elle ſoupire !

LXVIII.

Que n'es tu las (mon deſir) de tant ſuyure
Celle qui eſt tant gaillarde à la fuite?
Ne la vois-tu deuant ma lente ſuite
Des laqs d'amour voler franche & deliure?
Ce faulx eſpoir, dont la douceur m'enyure
Tout en vn poinct m'arreſte, & puis m'incite,
Me pouſſe en hault, & puis me precipite,
Me faict mourir, & puis me faict reuiure.
Ainſi courant de ſommez en ſommez
Auec' Amour, ie ne penſe iamais,
Fol deſir mien, à te haulſer la bride.
Bien m'as-tu donq' mis en proye au danger,
Si ie ne puis à mon gré te ranger,
Et ſi i'ay pris vn aueugle pour guide.

LXIX.

L'enfant cruel de ſa main la plus forte
M'ouurit le flanc qui eſt le plus debile,
Plantant au roc de mon cœur immobile
Le ſainct rameau qu'en mon ame ie porte.
Toute vertu, tout honneur, toute ſorte
De bonne grace, & de façon gentile
Sont pour racine à la plante fertile,
Dont la haulteur iuſq'au ciel me tranſporte.
L'eau de mes yeulx, & la viue chaleur
De mes ſouſpirs en vigueur la maintiennent :
Son paſle teinct reſſemble à ma couleur.
La mes eſcriz fueille ſeiche deuiennent :
Mon vain eſpoir y eſt touſiours en fleur,
Et mes ennuiz ſont les fruictz qui en viennent.

LXX.

Cent mile fois, & en cent mile lieux
Vous rencontrant, ô ma doulce guerriere!
Le pié tremblant me retire en arriere
Pour auoir paix auecques voz beaulx yeulx.
Mais ie ne puis, & ne pouroient les Dieux
Frener le cours de ma volonté fiere:
Si ie le puis, la ſuperbe riuiere
Fera le ſien monter iuſques aux cieulx.
Que te ſert donq' eloingner le vainqueur,
O toy mon œil! ſi au milieu du cœur
Ie ſen' le fer dont il fault que ie meure?
Ainſi le cerf par la plaine elancé
Euite l'arc meurtrier qui l'a bleſſé,
Mais non le traict, qui touſiours luy demeure.

LXXI.

Le creſpe honneur de ceſt or blondiſſant
Sur ceſt argent vny de tous coutez,
Sur deux ſoleilz deux petiz arcz voutez,
Deux petiz brins de coral rougiſſant,
Ce cler vermeil, ce vermeil vniſſant
Œillez & lyz freſchement enfantez,
Ces deux beaux rancs de perles bien plantez
Et tout ce rond en deux pars finiſſant,
Ce val d'albaſtre, & ces coutaux d'iuoire,
Qui vont ainſi comme les flotz de Loire
Au lent ſoupir d'vn Zephire adoulci,
C'eſt le moins beau des beautez de Madame,
Mieulx engrauée au marbre de mon ame,
Que ſur mon front n'en eſt peinct le ſoucy.

LXXII.

Ce voile blanc, que vous m'auez donné,
Ie le compare à ma foy nette & franche :
L'antique foy portoit la robe blanche,
Mon cœur tout blanc eſt pour vous ordonné
Son beau caré d'ouurage enuironné,
Seul ornement & theſor de ma manche,
Pour voſtre nom porte l'heureuſe branche
De l'arbre ſainct dont ie ſuis couronné.
Mile couleurs par l'aiguille y ſont iointes,
Amour a faict en mon cœur mile pointes.
La ſont encor' ſans fruict bien mile fleurs.
O voile heureux, combien tu es vtile
Pour eſſuyer l'œil, qui en vain diſtile
Du fond du cœur mile ruiſſeaux de pleurs!

LXXIII.

Le beau criſtal des ſainctz yeulx de Madame
Entre les lyz & roſes degoutoit,
Et ce pendant Amour qui le goutoit,
En arrouſa le iardin de mon ame.
Au ſoupirer, qui les marbres entame,
Le ciel pleurant & triſte ſe voûtoit,
Et le Soleil, qui pleindre l'ecoutoit
S'oſta du chef les rayons de ſa flâme.
Les ventz bruſloient d'vne chaſte amitié,
L'air, qui au tour ſ'enflammoit de pitié,
En fiſt pluuoir vne triſte rouſée :
Mes yeulx eſtoient deux fonteines de pleurs.
La terre adonq' qui en fut arrouſée,
En fit ſortir mile amoureuſes fleurs.

LXXIIII.

Si le pinceau pouuoit montrer aux yeulx
Ce que le ciel, les Dieux, & la Nature
Ont peint en vous, plus viuante peinture
Ne virent onq' de Grece les ayeulx.
Toy donq' amant, dont l'œil trop curieux
Prent ſeulement des beautez nouriture,
Fiche ta veüe en cete protraiture,
Dont la beauté plairoit aux plus beaux Dieux.
Mais ſi la viue & immortelle image
Ne te deplait, ſeule qui le dommage
De maladie, ou du temps ne doit craindre:
Voy ſes ecriz, oy ſon diuin ſçauoir,
Qui mieulx au vif l'eſprit te fera voir,
Que le viſage Appelle n'euſt ſçeu peindre.

LXXV.

Nimphes meſlez voz plus vermeilles roſes
Parmy les lyz qui ſont plus blanchiſſans,
Et les œillez qui ſont plus rougiſſans,
Parmy les fleurs plus freſchement decloſes:
De tout cela, & des plus belles choſes
Que vous ayez en voz prez verdiſſans,
Faictes bouquez & chappeaux floriſſans,
Or' que des champs les beautez ſont encloſes.
Et toy, qui fais du monde le grand tour,
Bien que tu n'ay's au taureau faict retour,
En mile fleurs, & mil', & mil' encore,
Peins mes ennuiz, & qu'on y puiſſe lire
Le nom qu'Anjou doit ſur tout autre elire,
Pour decorer celle qui le decore.

LXXVI.

Quand la fureur, qui bat les grandz coupeaux,
Hors de mon cœur l'Oliue arachera,
Auec le chien le loup ſe couchera,
Fidele garde aux timides troupeaux:
Le ciel, qui void auec tant de flambeaux,
Le violent de ſon cours ceſſera:
Le feu ſans chault & ſans clerté ſera,
Obſcur le ront des deux aſtres plus beaux:
Tous animaulx changeront de ſeiour
L'vn auec' l'autre, & au plus cler du iour
Reſſemblera la nuit humide & ſombre:
Des prez ſeront ſemblables les couleurs,
La mer ſans eau, & les foreſtz ſans ombre,
Et ſans odeur les roſes & les fleurs.

LXXVII.

O fleuue heureux, qui as ſur ton riuage
De mon amer la tant doulce racine,
De ma douleur la ſeule medicine,
Et de ma ſoif le deſiré bruuage!
O roc feutré d'vn verd tapy ſauuage!
O de mes vers la ſource cabaline!
O belles fleurs! ô liqueur criſtaline!
Plaiſirs de l'œil qui me tient en ſeruage.
Ie ne ſuis pas ſur voſtre aiſe enuieux,
Mais ſi i'avoy' pitoyables les Dieux,
Puis que le ciel de mon bien vous honnore,
Vous ſentiriez auſſi ma flamme viue,
Ou comme vous, ie ſeroy' fleuue, & riue,
Roc, ſource, fleur, & ruiſſelet encore.

LXXVIII.

La Canicule au plus chault de ſa rage
Ne faict trouuer la freſche onde ſi belle,
Ny l'arbriſſeau ſi doulcement appelle
Le voyageur au fraiz de ſon ombrage :
La ſanté n'eſt de ſi ioyeulx preſage
Au lent retour de ſa clerté nouuelle,
Que le plaiſir en moy ſe renouuelle,
Quand i'apperçoy l'angelique viſage.
Soit qu'en riant ſes leures coralines
Montrent deux rancz de perles criſtalines,
Soit qu'elle parle, ou danſe, ou bâle, ou chante,
Soit que ſa voix diuinement accorde
Auec' le ſon de la parlante chorde,
Tous mes ennuiz doulcement elle enchante.

LXXIX.

Du ciel deſcend tout celeſte pouuoir,
Pour decorer cet' ame bien heureuſe,
Qui deſſus toy ma terre planteureuſe,
Comme vn Phenix faict ſes aeſles mouuoir.
Le Dieu de Loire, enflammé de la voir,
Ard iuſq'au fond de ſon onde plus creuſe.
O grand' beauté, ô puiſſance amoureuſe,
Qui faict aux eaux nouueau feu conceuoir !
S'elle eſt à rive, il ſemble que les fleuues
Tardent leurs cours : ſ'elle erre par les bois,
Les cheſnes vieulx en prennent robes neufues.
Le ciel courbé ſe mire dans ſes yeulx,
Echo reſpond à ſa diuine voix,
Qui faict mourir les hommes & les Dieux.

LXXX.

Toy qui courant à voile haulte & pleine,
Sage, ruzé, & bienheureux nocher,
Loing du deſtroict, du pyrate, & rocher,
Voles hardy ou le deſir te meine:
Ne crain pourtant, oyant ma ſouueréne
Caler la voile, ou les ancres lâcher,
Sa doulce voix ne te poura fâcher,
Voix angelique, & non d'vne Seréne.
Si tu la vois, tu verras le ſoleil
Du beau viſage, à cetuy-la pareil
Que l'Océan de ſes longs brazˌ enſerre.
O mile fois le bien aimé des Dieux,
Qui ſans mourir, & ſans voler aux cieulx,
Peult contempler le paradis en terre!

LXXXI.

Celle qui tient l'aele de mon deſir,
Par vn ſeul ris achemine ma trace
Au paradis de sa diuine grace,
Divin ſeiour du Dieu de mon plaiſir.
La les amours volent tout à loiſir,
La eſt l'honneur engraué ſus ſa face,
La les vertus, ornement de ſa race,
La les beautezˌ qu'au ciel on peult choiſir.
Mais ſi d'vn œil foudroyant elle tire
Deſſus mon chef quelque traict de ſon ire,
I'abiſme au fond de l'eternelle nuit.
La n'eſt ma ſoif aux ondes periſſante,
La mon eſpoir & ſe fuit & ſe ſuit,
La meurt ſans fin ma peine renaiſſante.

LXXXII.

Vous qui aux bois, aux fleuues, aux campaignes,
A cri, à cor, & à courſe hatiue
Suiuez des cerfz la trace fugitiue,
Auec' Diane, & les Nymphes compaignes:
Et toy ô Dieu! qui mon riuage baignes,
As-tu point veu vne Nymphe craintiue,
Qui va menant ma liberté captiue
Par les ſommez des plus haultes montaignes?
Helas enfans! ſi le ſort malheureux
Vous monſtre à nu ſa cruelle beauté,
Que telle ardeur longuement ne vous tienne.
Trop fut celuy chaſſeur auantureux,
Qui de ſes chiens ſentit la cruauté,
Pour auoir veu la chaſte Cyntienne.

LXXXIII.

Deia la nuit en ſon parc amaſſoit
Vn grand troupeau d'etoiles vagabondes,
Et pour entrer aux cauernes profondes,
Fuyant le iour, ſes noirs chevaulx chaſſoit:
Deia le ciel aux Indes rougiſſoit,
Et l'Aulbe encor' de ſes treſſes tant blondes
Faiſant greſler mile perlettes rondes,
De ſes theſors les prez enrichiſſoit:
Quand d'occident, comme vne etoile viue,
Ie vy ſortir deſſus ta verde riue,
O fleuue mien! vne Nymphe en rient.
Alors voyant cete nouuelle Aurore,
Le iour honteux d'vn double teint colore
Et l'Angeuin & l'Indique orient.

LXXXIIII.

Seul & penſif par la deſerte plaine
Refuant au bien qui me faict doloreux,
Les longs baiſers des collombs amoureux
Par leur plaiſir firent croitre ma peine.
Heureux oiſeaux, que voſtre vie eſt pleine
De grand' doulceur! ô baiſers ſauoureux!
O moy deux fois & trois fois malheureux,
Qui n'ay plaiſir que d'eſperance vaine!
Voyant encor' ſur les bords de mon fleuue
Du ſep laſcif les longs embraſſements,
De mes vieulx maulx ie fy' nouuelle epreuue.
Suis-ie donc veuf de mes ſacrez rameaux?
O vigne heureuſe! heureux enlacements!
O bord heureux! ô bien heureux ormeaux!

LXXXV.

Parmy les fleurs ce faulx Amour tendit
Vne ré d'or legerement coulante,
Soubs les rameaux d'vne diuine Plante,
Ou de pié coy ce cruel m'atendit.
Bien me ſembla que quelque voix me dît:
Haſte les paz de ta courſe trop lente;
Quand vne main doulcement violente
Serrant la corde à terre m'etendit.
Lors ie fu' pris: & ne me prenoy' garde
Qu'en mile nœuds lié ie me regarde
En la priſon d'vne beauté celeſte:
La eſt ma foy, gẽolier nuit & iour.
O doulce chartre! ô bienheureux ſeiour,
Qui m'a rendu la liberté moleſte.

LXXXVI.

Pres d'vn boccage, au milieu d'vn beau pré,
Ou d'vn ruiſſeau la freſcheur touſiours dure,
Ie te feray vn autel de verdure
De mile fleurs tout au tour diapré.
La ie pendray en vn tableau ſacré
A ton ſainct nom, vne riche peincture,
Ou ie feray de vers vne ceinture,
De mile vers, ſ'ilz te viennent à gré.
Soupire donq' de ta plus doulce haleine,
Me decouurant ſur ce col de porphire
Ces laqs dorez coupables de ma peine.
Ainſi des vents te ſoit donné l'empire,
Ainſi ta Flore, ô bienheureux Zephire!
Te ſoit touſiours, & touſiours plus humaine.

LXXXVII.

Vent doulx ſouflant, vent des vens ſouuerain,
Qui voletant d'aeles bien empanées[91]
Fais reſpirer de ſoüeues halenées
Ta doulce Flore au viſage ſerain,
Pren de mes mains ce vaſe, qui eſt plein
De mile fleurs auec' l'Aurore nées,
Et mil' encor' à toy ſeul deſtinées,
Pour t'en couurir & le front & le ſeing.
Encependant, au theſor de ces riues
Ie pilleray ces emeraudes viues,
Ces beaux rubiz, ces perles & ſaphirs,
Pour mettre en l'or des treſſes vagabondes,
Qui ça & la folaſtrent en leurs ondes,
Groſſes du vent de tes plus doulx ſoupirs.

LXXXVIII.

Si longue foy peult meriter merci,
I'auray le gaing de ma perte paſſée,
Si mon deſtin toute ardeur n'a chaſſée
Du beau soleil, dont ie ſuis eclerci.
Amour, qui fut longuement endurci,
Ores piteux à mon ame offenſée,
A mis les yeulx au creux de ma penſée,
Cler à luy seul, à tout autre obſcurci.
La foreſt prent ſa verde robe neufue,
La terre auſſi, quina guere etoit veufue,
Promet de fruictz vne accroiſſance pleine.
Or ceſſe donq' l'hiuer de mes douleurs,
Et vous plaiſirs, naiſſez auec' les fleurs,
Au beau ſoleil, qui mon printemps rameine.

LXXXIX.

Zephire ſoufle, & ſa Dame raméne
Les belles fleurs dont la terre eſt couuerte :
La foreſt neufue oit sur ſa teſte verte
Progne gemir, & pleindre Philomene.
Le ciel trompeur qui le front raſſerene,
De ces theſors nous tient la porte ouuerte,
Et pour tirer vn gaing de noſtre perte,
De nouueaux fruictz la Nature a faict pleine.
Tous animaulx qui cheminent, & noüent,
Qui vont gliſſant, & qui par l'air ſe ioüent,
Sentent le feu, & ie ſuis le feu meſme.
Vous ſeulement oſez faire la guerre
Contre celuy dont la puiſſance extreme
Domte le ciel, l'air, la mer, & la terre.

XC.

Toy qui fis voir la lumiere incongnue,
Au chaſte filz du ialoux inhumain,
Quand tu pillas d'vne trop docte main
La proye en vain de Pluton retenue :
L'horrible Dieu qui tonne sur la nue,
Meu iuſtement pour ſon frere germain,
Darda les traictz vangeurs du ſort humain,
Te foudroyant, de ſa flamme congneue.
Las moy chetif, qui l'obliuieux bord
Malgré l'Enfer, Acheron, & son port,
Ay depouillé de ſa plus riche proye !
Celle que i'ay faict compaigne des Dieux,
Me bat, me poingt, me bruſle, me foudroye,
Par les doulx traictz qui ſortent de ſes yeulx.

XCI.

Rendez à l'or cete couleur qui dore
Ces blonds cheueux, rendez mil' autres choſes :
A l'orient tant de perles encloſes,
Et au Soleil ces beaux yeulx que i'adore.
Rendez ces mains au blanc yuoire encore,
Ce ſeing au marbre, & ces leures aux roſes,
Ces doulx ſoupirs aux fleurettes decloſes,
Et ce beau teint à la vermeille Aurore.
Rendez auſſi à l'amour tous ſes traictz,
Et à Venus ſes graces & attraictz :
Rendez aux cieulx leur celeſte harmonie.
Rendez encor' ce doulx nom à ſon arbre,
Ou aux rochers rendez ce cœur de marbre,
Et aux lions cet' humble felonnie.

XCII.

Ce bref eſpoir qui ma triſteſſe alonge,
Traitre à moy ſeul & fidele à Madame,
Bien mile fois a promis à mon ame
L'heureuſe fin du ſoucy qui la ronge,
Mais quand ie voy' ſa promeſſe eſtre vn ſonge,
Ie le maudy', ie le hay', ie le blâme,
Puis tout ſoudain ie l'inuoque & reclame,
Me repaiſſant de ſa doulce menſonge.
Plus d'vne fois de moy ie l'ay chaſſé:
Mais ce cruel, qui n'eſt iamais laſſé
De mon malheur, à vos yeulx ſe va rendre.
La faict ſa plainte: & vous qui iours & nuitz
Avecques luy riez de mes ennuiz,
D'vn ſeul regard le me faictes reprendre.

XCIII.

Ores ie chante, & ores ie lamente,
Si l'vn me plaiſt, l'autre me plaiſt auſſi,
Qui ne m'areſte à l'effect du ſouci,
Mais à l'obiect de ce qui me tormente.
Soit bien ou mal, deſeſpoir ou attente,
Soit que ie bruſle, ou que ie ſoy' tranſi,
Ce m'eſt plaiſir de demeurer ainſi:
Egalement de tout ie me contente.
Madame donc, Amour, ma deſtinée,
Ne changent point de rigueur obſtinée,
Ou hault ou bas la Fortune me pouſſe.
Soit que ie viue, ou bien ſoit que ie meure,
Le plus heureux des hommes ie demeure,
Tant mon amer a la racine doulce.

XCIIII.

Quand voz beaux yeulx Amour en terre incline,
Et voz eſpriz en vn ſoupir aſſemble
Auec' ſes mains, & puis les deſaſſemble
D'vne voix clere, angelique, & diuine,
Alors de moy vne doulce rapine
Se faict en moy : ie me pers, il me ſemble
Que le penſer, & le vouloir on m'emble
Auec le cœur, du fond de la poitrine.
Mais ce doulx bruit, dont les diuins accens
Ont occupé la porte de mes ſens,
Retient le cours de mon ame rauie :
Voila comment ſur le meſtier humain
Non les trois ſœurs, mais Amour de ſa main
Tiſt & retiſt la toile de ma vie.

XCV.

Dieu qui reçois en ton giron humide
Les deux ruiſſeaux de mes yeulx larmoyans,
Qui en tes eaux ſans ceſſe tournoyans,
Enflent le cours de ta courſe liquide,
Quand fut-ce, ô Dieu ! qu'en la carriere vide
De ton beau ciel, ces cheueux ondoyans,
Comme tes flotz au vent ſ'ebanoyans,
Deça dela voguoient à pleine bride?
Ce fut alors, que cent nymphes captiues
Entre tes braz, ſortirent ſur leurs riues,
Laiſſant le creux de ta blonde maiſon :
Ce fut alors que les Dieux & l'année
Firent ſur toy ma terre fortunée,
Renaiſtre l'or de l'antique ſaiſon.

XCVI.

Ny par les bois les Driades courantes,
Ny par les champs les fiers ſcadrons armez,
Ny par les flotz les grands vaiſſeaux ramez,
Ny ſur les fleurs les abeilles errantes,
Ny des foreſtz les treſſes verdoyantes,
Ny des oiſeaux les corps bien emplumez,
Ny de la nuit les flambeaux allumez,
Ny des rochers les traces ondoyantes,
Ny les piliers des ſainctz temples dorez,
Ny les palais de marbre elabourez,
Ny l'or encor', ny la perle tant clere,
Ny tout le beau que poſſedent les cieulx,
Ny le plaiſir pouroit plaire à mes yeulx,
Ne voyant point le Soleil qui m'eclere.

XCVII.

Qui a peu voir la matinale roſe
D'vne liqueur celeſte emmïellée,
Quand ſa rougeur de blanc entremeſlée
Sur le naïf de ſa branche repoſe :
Il aura veu incliner toute choſe
A ſa faueur : le pié ne l'a foulée,
La main encor' ne l'a point violée,
Et le troupeau aprocher d'elle n'oſe :
Mais ſi elle eſt de ſa tige arrachée,
De ſon beau teint la freſcheur deſſechée
Pert la faueur des hommes & des Dieux.
Helas ! on veult la mienne deuorer,
Et ie ne puis, que de loing, l'adorer
Par humbles vers (ſans fruit) ingenieux.

XCVIII.

S'il a dict vray, ſeiche pour moy l'ombrage
De l'arbre ſainct, ornement de mes vers,
Mon nom ſans bruit erre par l'vniuers,
Pleuue ſur moy du ciel toute la rage.
S'il a dict vray, de mes ſoupirs l'orage,
De cruauté les durs rochers couuers,
De deſeſpoir les abiſmes ouuers,
Et tout peril conſpire en mon naufrage.
S'il a menti, la blanche main d'yuoire
Ceigne mon front des fueilles que i'honnore :
Les Aſtres ſoient les bornes de ma gloire,
Le ciel bening me decouvre ſa trace :
Voz deux beaux yeux, deux flambeaux que i'adore,
Guident ma nef au port de voſtre grace.

XCIX.

O faulſe vieille ! ô fille de l'Enuie
Et de l'Amour, fille qui à ton pere
As enfanté dommage & vitupere,
En corrompant le miel de noſtre vie :
O gehinne ! ô fleau de noſtre fantaſie,
Qui iuſqu'en l'ame as ton cruel repere !
O le ſeul mal du bien que l'on eſpere,
Faulſe aueuglée, inique Ialouſie !
Vent peſtilent, air infect, qui apportes
La mort au cœur par plus de mile portes :
Sale harpie, oiſeau de triſte augure !
Tu es le mal, qui ne craint[92]*, ô ſuperbe !*
Emplaſtre, vnguent, iuſt de racine ou d'herbe,
Vers enchanté, ou magique figure.

C.

Vieille qui prens de crainte nourriture,
De faulx rapport & de legere foy,
Pourquoy fais-tu ſoudain que ie te voy,
Geler mon feu d'vne triſte froidure?
Si tu es donq' à mes plaiſirs ſi dure,
Pourquoy viens-tu loger auecques moy?
Va te noyer en ce fleuue d'emoy,
Fleuue infernal, ou le froid touſiours dure.
Au fond d'enfer va pleurer tes ennuiz,
Parmy l'obſcur des eternelles nuitz:
Pourquoy te plaiſt d'Amour le beau seiour?
Si la clerté les ombres épouante,
Oſe tu bien, ô charongne puante,
Empoiſonner le ſerain de mon iour?

CI.

O que l'enfer etroitement enſerre
Cet ennemy du doulx repos humain,
De qui premier la ſacrilege main
Arracha l'or du ventre de la Terre!
Cetuy vraiment mena premier la guerre
Contre le ciel, ce fier, cet inhumain
Tua ſon pere & ſon frere germain,
Et fut puni iuſtement du tonnerre.
O peſte! ô monſtre! ô Dieu des malefices!
Par toy premier la cohorte des vices
Sortit du creux de la nuit plus profonde.
Par toy encor' ſ'en reuola d'icy
L'antique foy, & la iuſtice auſſi
Auec' l'Amour, l'autre Soleil du monde.

CII.

Des chiens veillants le long cry doloreux,
Le ſoing du guet, & la ferrée porte,
La tour d'airein pouuoient rendre aſſez forte
Contre l'aſſault du nocturne amoureux:
Trop en etoit le ſort auantureux,
Meſm' à celuy qui la vengence porte,
S'il ne ſe fuſt de ſa diuine ſorte
Changé en or, ce metal malheureux.
C'eſt ce fier la qui egale aux campaignes
Les durs ſommez des plus haultes montaignes,
Plus foudroyant que n'eſt le traict des cieulx.
Le fer, le feu, les grand's citez fermées,
Les haultz ramparts, & les bandes armées,
Donnent paſſage à l'or audacieux.

CIII.

Mais quel hiuer ſeiche la verde ſouche
Des ſainctz rameaux, ombrage de ma vie?
Quel marbre encor', marbre paſle d'enuie,
Bleſmiſt le teint de la vermeille bouche?
Mais quele main, quele pillarde moûche
Rauiſt ſes fleurs? c'eſt toy fieure hardie,
Qui fais languir par vne maladie
Moy en mon ame, & Madame en ſa couche.
O toy, que mere & maratre on appelle [93] *!*
As-tu donc faict vne choſe ſi belle
Pour la deffaire! ô Dieu qui n'as point d'yeulx!
Si contre moy la Nature conſpire,
Voire le ciel, la fortune, & les Dieux,
Deffen au moins l'honneur de ton empire.

CIIII.

O Cytherée, ô gloire paphienne,
Mere d'Amour, vien' piteuſe à la belle,
Qui le ſecours de tes Graces appelle,
Saincte, pudique, & chaſte Cyprienne.
Souſtien auſſi, vierge Tritonienne,
De ton vieulx tige vne branche nouuelle :
Toy, qui ſortis de la ſaincte ceruelle,
Sage Pallas, Minerue Athenienne.
Oyez encor' vous les deux yeulx du monde,
L'honneur iumeau de l'iſle vagabonde,
Le iuſte dueil de ce cœur gemiſſant.
Ainſi la nuit tes baiſers fauoriſe,
Chaſte Diane : ainſi Parnaze priſe,
Docte Phebus, ton laurier verdiſſant.

CV.

Eſprit diuin, que la troupe honnorée
Du double mont admire, en t'ecoutant,
Cigne nouueau, qui voles en chantant
Du chault riuage au froid hiperborée :
Si de ton bruit ma Lire enamourée,
Ta gloire encor' ne va point racontant,
I'aime, i'admire, & adore pourtant
Le hault voler de ta plume dorée.
L'Arne ſuperbe adore ſur ſa riue
Du ſainct Laurier la branche touſiours viue,
Et ta Delie enfle ta Saone lente.
Mon Loyre auſſi, demydieu par mes vers,
Bruſlé d'amour etent les braz ouuers
Au tige heureux, qu'à ſes riues ie plante.

CVI.

O noble eſprit des Graces allié,
Que ta vertu, la Muſe, & la Nature,
Ont par deſtin, & non par auanture,
Auec le mien etroitement lié!
O de mon cœur la ſeconde moitié!
Si de ton feu quelque ſcintile dure,
Soulage vn peu le torment que i'endure,
Me conſolant d'excuſe ou de pitié.
Inſpire moy les tant doulces fureurs,
Dont tu chantas celle fiere beauté,
Qui t'aueugla à ſemblables erreurs.
Ainſi d'Amour le feu puiſſe deſcendre,
Pour amolir cet' humble cruauté,
En l'eſtomac de ta froide Caſſendre.

CVII.

Sus, ſus mon ame, ouure l'œil, & contemple
L'arc triomphal de l'amour ſupernel,
Qui pour lauer ton peché paternel
Porta le faix de ta perte ſi ample.
La de pitié eſt le parfaict exemple :
Sus donc mes vers, d'vn vol ſempiternel
Portez mes vœux en ſon temple eternel :
Le cœur fidele eſt de Dieu le ſainct temple.
S'il a ſerui pour rendre l'homme franc,
S'il a purgé mes pechez de ſon ſang,
Et ſ'il est mort pour ma vie aſſeurer,
S'il a goûté l'amer de mes douleurs,
Prodigues yeulx, ne deuez-vous pleurer,
D'auoir ſans fruit dependu tant de pleurs?

CVIII.

O Seigneur Dieu, qui pour l'humaine race
As eſté ſeul de ton pere enuoyé,
Guide les pas de ce cœur deuoyé !
L'acheminant au ſentier de ta grace.
Tu as premier du ciel ouuert la trace,
Par toy la mort a ſon dard etuyé,
Conſole donq' cet eſprit ennuyé,
Que la douleur de mes pechez embraſſe.
Vien, & le braz de ton ſecours apporte
A ma raiſon, qui n'eſt pas aſſez forte,
Vien eueiller ce mien eſprit dormant :
D'vn nouueau feu bruſle moy iuſq'à l'ame,
Tant que l'ardeur de ta celeſte flamme
Face oublier de l'autre le torment.

CIX.

Pere du ciel, ſi mil' & mile fois
Au gré du corps, qui mon deſir conuie,
Or' que ie ſuis au printemps de ma vie,
I'ay aſſerui & la plume, & la voix :
Toy qui du cœur les abiſmes congnois,
Ains que l'hiuer ait ma force rauie,
Fay moy bruſler d'vne celeſte enuie,
Pour mieux goûter la douceur de tes loix.
Las ! ſi tu fais comparoitre ma faulte
Au iugement de ta maieſté haulte,
Ou mes forfaictz me viendront accuſer,
Qui me pourra deffendre de ton ire ?
Mon grand peché me veult condamner, Sire,
Mais ta bonté me peult bien excuſer.

CX.

Dieu, qui changeant auec' obſcure mort
Ta bienheureuſe & immortelle vie,
Fus aux pecheurs prodigue de ta uie,
Pour les tirer de l'eternelle mort :
Celle pitié coupable de ta mort
Guide les paz de ma facheuſe vie,
Tant que par toy, à plus ioyeuſe vie
Ie ſoy' conduit du trauail de la mort.
N'auiſe point, ô Seigneur ! que ma vie
Se ſoit noyée aux ondes de la mort,
Qui me diſtrait d'vne ſi doulce vie :
Oſte la palme à cet' iniuſte mort,
Qui ia ſ'en va ſuperbe de ma vie,
Et morte ſoit touſiours pour moy la mort.

CXI.

Voicy le iour, que l'eternel amant
Fiſt par ſa mort viure ſa bien aimée :
Qui telle mort au cœur n'a imprimée,
O ſeigneur Dieu ! eſt plus que dyamant.
Mais qui pourra ſentir ce doulx torment,
Si l'ame n'eſt par l'amour enflammée?
Soufle luy donc, pour la rendre allumée,
L'eſprit diuin de ton feu vehement.
Pleurez mes yeulx de ſa mort la memoire,
Chantez mes vers l'honneur de ſa victoire,
Et toy mon cœur, fay luy ſon deu hommage.
O que mon Roy eſt inuincible & fort !
O qu'il a faict grand gaing de ſon dommage !
Qui en mourant triomphe de la mort.

CXII.

Dedans le clos des occultes Idées,
Au grand troupeau des ames immortelles,
Le Preuoyant a choiſi les plus belles,
Pour eſtre à luy par luymeſme guidées
Lors peu à peu deuers le ciel guindées
Deſſus l'engin de leurs diuines aeles,
Vollent au ſeing des beautez eternelles,
Ou elle' ſont de tout vice emondées.
Le Iuſte ſeul ſes eleuz iuſtifie,
Les reanime en leur premiere vie,
Et à ſon filz les faict quaſi egaulx.
Si donq' le ciel eſt leur propre heritage,
Qui les poura frauder de leur partage
Au poinct qui eſt l'extreme de tous maulx?

CXIII.

Si noſtre vie eſt moins qu'vne iournée
En l'eternel, ſi l'an qui faict le tour
Chaſſe noz iours ſans eſpoir de retour,
Si periſſable eſt toute choſe née,
Que ſonges-tu mon ame empriſonnée?
Pourquoy te plaiſt l'obſcur de noſtre iour,
Si pour voler en vn plus cler ſeiour,
Tu as au dos l'aele bien empanée?
La eſt le bien que tout eſprit deſire,
La, le repos ou tout le monde aſpire,
La eſt l'amour, la, le plaiſir encore.
La, ô mon ame, au plus hault ciel guidée,
Tu y pourras recongnoiſtre l'Idée
De la beauté, qu'en ce monde i'adore.

CXIIII.

Arriere arriere ô mechant Populaire,
O que ie hay ce faulx peuple ignorant!
Doctes eſprits, fauoriſez les vers
Que veult chanter l'humble preſtre des Muſes.
Te plaiſe donc ma Roine, ma Déeſſe,
De ton ſainct nom les immortaliſer,
Auec' celuy qui au temple d'Amour
Baiſe les piez de ta diuine image.
O toy, qui tiens le vol de mon eſprit,
Aueugle oiſeau, deſſile vn peu tes yeux,
Pour mieulx tracer l'obſcur chemin des nues.
Et vous mes vers deliures & legers,
Pour mieulx atteindre aux celeſtes beautez
Courez par l'air d'vne aele inuſitée.

CXV.

De quel Soleil, de quel diuin flambeau
Vint ton ardeur? lequel des plus haulx Dieux
Pour te combler du parfaict de ſon mieulx,
Du Vandomois te fiſt l'aſtre nouueau?
Quel cigne encor' des cignes le plus beau
Te prêta l'aele? & quel vent iuſq'aux cieulx
Te balança le vol audacieux,
Sans que la mer te fuſt large tombeau?
De quel rocher vint l'eternelle ſource,
De quel torrent vint la ſuperbe courſe,
De quele fleur vint le miel de tes vers?
Montre le moy, qui te priſe et honnore,
Pour mieulx haulſer la Plante que i'adore,
Iuſq'à l'egal des lauriers touſiours verds.

LA

MVSAGNOEOMACHIE[24]

Sous l'œil palle de la nuit
I'ay faict ma courſe premiere,
Frizant la mer, qui reluit
Sous la tremblante lumiere.
Ores l'epeſſe fumiere
De l'Ocean monte aux cieux,
Ie voy l'Aſtre pluuieux
Et la monſtrueuse crouppe
De la grand' marine trouppe:
Sus matelotz, en auant,
A la proüe & à la pouppe,
Armez vous contre le vent.
Scille en ſon ventre aboyant
Engoufre le couté deſtre,
Et Caribde tournoyant
Occupe le flanc ſeneſtre.
Vous que Iupiter fiſt naitre,
Flambeaux amis de la nef,
Decouurez moy voſtre chef.
Deſſus les plus haultes cimes

Ie voy ſortir des abiſmes
Vne Orque, pour m'abiſmer
En ſon ventre plein de crimes,
Qui couue toute la mer.
Homere premier ſonna
Et les raz et les grenouilles,
Puis horrible il entonna
Les phrigiennes depouilles.
Dieu, qui en mon Loire mouilles
L'or de tes creſpes cheueux,
Recoy doucement les veux
De cete auantragedie :
Afin qu'apres ie dedie
Et aux Muſes & à toy,
D'vne trompette hardie
Les victoires de mon Roy.
Au milieu d'vn val ombreux,
Sous vne voûte ancienne
Giſt vn Antre tenebreux,
Ou la nuit Cymmerienne
Garde que Phebus ne vienne
Le percer iusqu'au dedens
Des traitz de ſes yeux ardens.
Lethe de la prent ſa ſource,
Qui d'vne endormante courſe
Sort du cœur d'vn rocher vieux
Feutrant d'vne humide mouſſe
Les pauoz obliuieux.
Le chant du coq reueillant
Du chien la ſoingneuſe cure
N'habite au lieu ſommeillant,
Que le long Silence emmure :
L'oye à l'eſclatant murmure
N'eſt en ce clos obſcurci :
La le Sommeil endurcy
Tient l'Ignorance embraſſée,
Que la Terre courrouſſée
D'vn eſtommac verd de fiel,

Auec' Encelade & Cée,
Vomit encontre le ciel.
Comme vn lion ſ'elançant,
Elle a deux leures tortues,
Comme vn aſne balançant
Deux grand's oreilles pointues.
Ses pates de poil veſtues,
Qui trainent ſes membres lourds,
Immitent les pas d'vn ours.
Vne chair de ſang mouillée
Enfle ſa penſe touillée.
Puis veautrant ſon peſant corps,
Comme vne taupe aueuglée,
Souleue le muſeau tors.
Maint ſceptre victorieux,
Et mainte couronne ſaincte,
Maint chappeau laborieux,
Et mainte veſture ceincte
Toute diuerſement peinte
Ornoit le Monſtre hideux,
Alors que tout depiteux
Montroit à la terre plaine
De ſon arrogance vaine,
Auoir la clef en ſes mains
Du loyer & de la peine
Des miſerables humains.
Vous qui les fables contez,
Ne decriuez plus Antée,
Ny les fiers cheuaux dontez,
Ny l'ame en trois corps entée,
Ny le porc Erimantée,
Ny le lion Nemean,
Ny le ſerpent Lernean,
Ny la puante Chimere,
Ny Meduſe, ny Cerbere,
Qui furent moins contrefaicts
Que ce Monſtre, qui eſt pere
Des plus horribles forfaicts.

La Fraude, & le faulx conſeil,
Et la Diſcorde ſuyuie
D'Ambition, & d'Orgueil,
Boureaux de l'humaine vie,
La calumnieuſe Enuie,
La Cruauté, qui conſent
Au ſang du peuple innocent,
La blandiſſante Malice,
La miſerable Auarice,
Les peu durables plaiſirs,
Et l'Oiſiueté, nourice
Des impudiques deſirs,
Les longs tragiques regrez,
La mort en l'ame imprimée,
Et des maulx iadis ſecrez
La bande mal enfermée,
C'eſt la furieuſe armée,
Qui ſaccageant l'vniuers
Par tant d'alarmes diuers,
Par fer, par flamme, par mine
Noſtre bonheur extermine,
Sous le Monſtre dereglé
Par la vengeance diuine
A ſon malheur aueuglé.
FRANÇOIS *premier le chaſſa*
Par la campaigne de France,
Et l'eſtommac luy paſſa
D'vne ineuitable lance :
Voicy HENRY *qui ſ'auance,*
Qui d'vn fer etincelant
Le chef luy va martelant.
CATARINE, & MARGVERITE
Chacune d'elles irrite
La beſte au dos & au flanc,
Qui d'vne haleine depite
Vomiſt vn fleuue de ſang.
Ie voy le royal enfant,
Que tant de grace enuironne,

Qui d'vn Laurier triomphant
Deſia deſia ſe couronne :
Voicy comme il eperonne
Sa iuuenile vertu
Deſſus le Monſtre abatu.
Voicy l'honneur de l'Egliſe,
Voicy Chatillon & Guyſe,
Et qui toucha de ſa main
A la couronne promiſe
Du ſainct college Romain.
Voicy l'arbre plantureux,
La iuſte equité congneue
De l'Oliuier bienheureux,
Voicy la vertu chenue
Du ſeing de Pallas venue,
Maſcon dont la docte voix
Sucre l'oreille des Roys.
Voicy Monluc, qui arriue,
Laiſſant l'Ecoſſoiſe riue :
Pitho qui le compoſa,
D'vne humeur perſuaſiue
Sa docte langue arrouſa.
Le ſagedocte Chiron
D'vne mammelle fertile
Alaicte dans ſon giron
Le ieune françois Achille :
C'eſt Danaiſe qui diſtile
Vne celeſte liqueur,
Abreuuant le ieune cœur,
Qui d'vne genereuſe ire
Deſia (ce ſemble) deſire
Manier ſous vn Phenix
Les armes, & de la Lire
Les ſons en douceur finiz.
Ie voy le Palais royal,
Des Parlements l'excellence,
Ou d'vn contrepoix loyal
Les ſainctes loix on balence.

La ſuperbe violence
Du Monſtre ennemi de Dieu
N'habite point en ce lieu.
La le protrait on contemple
Du vieil Senat, & l'exemple
Du iugement, qui eſtoit
Ou iadis dedens ſon temple
La ſage vierge habitoit.
Comme du preſent des Grecs
Sur la ſommeillante Troie
Tomboient les Soudars ſecrés
Ardens à la riche proie :
La faueur des Dieux ottroie,
Que la royale cité
Enfante vn peuple incité
Des neuf pucelles enſemble.
C'eſt toy, Paris, ou ſ'aſſemble
La fleur des Grecs, & Latins,
Sur l'Ignorance qui tremble
Parmi ſes riches butins.
Les Scadrons auantureux
Des abeilles fremiſſantes
Forment leur miel ſauoureux
Des fleurs ſans ordre naiſſantes
Par les plaines verdiſſantes.
Tel eſt le vol de mes vers,
Qui portent ces noms diuers,
Diſcourant parmi le monde
D'vne trace vagabonde :
Mais rien choiſir ie ne puis
Au grand theſor qui m'abonde,
Tant riche pauure ie ſuis.
Le grand viſage des cieux
Quand le char de la nuit erre,
Ne rit auecques tant d'yeux
A la face de la terre :
Et l'Inde riche n'enſerre
Tant de perles, & theſors,

Que la France dans ſon corps
Cache d'enfans poëtiques :
Qui en ſonnez & cantiques,
Qui en tragiques ſanglos
Font reuiure les antiques
Au ſeing de la mort enclos.
Carle', Heroët, Saint Gelais,
Les trois fauoriz des Graces,
L'vtiledoux Rabelais,
Et toy Bouiu, qui embraſſes
Suiuant les royales traces,
L'heur, la faueur, & le nom
De Pallas & de Iunon.
Sceue, dont la gloire noüe
En la Saone qui te loüe,
Docte aux doctes eclerci :
Salel, que la France auoüe
L'autre gloire de Querci.
Peletier laborieux
En tes poëtiques œuures,
Et Martin induſtrieux,
Qui fidelement decœuures
L'art des antiques manœuures :
Ne laiſſez, diuins eſpris,
Voſtre labeur entrepris.
Voicy Maclou, qui accorde
Le fer, le feu, la Diſcorde
D'vn pouce non endormi,
Foudroyant deſſus ſa corde
L'Anglois, iadis ennemi.
Venez l'honneur Loudunois,
Et ceux que mon Loire priſe,
Lyon, & le Maſconnois,
Et Tholoſe bien appriſe.
Paris chef de l'entrepriſe
Faict ſon enſeigne ondoyer
Pour l'ennemi foudroyer.
Sus donq, diuine cohorte,

Qu'on ouure la double porte
Du mont qui ſe fend en deux,
Afin que la guerre ſorte
Deſſus le Monſtre hideux.
Ie voy luire trois flambeaux,
De Phebus heureux augure,
Qui tremblent ardens & beaux
Au front de la nuit obſcure.
A voir leur belle figure,
Ie preuoy le grand Baïf
En ces trois encores vif
Sous noſtre Dorat, qui dore
Ses vers que Parnaſe adore,
Dont l'art bien elabouré
De l'or de Saturne encore
A ce Siecle redoré.
Qui eſt celuy, qui du chef
Hurte le front des etoiles?
Qui les aeles de ſa nef
Empenne de riches toiles?
Le vent, mary de ſes voiles,
Parmi les floz etrangers
Iuſqu'au ventre des dangers
Le hauſſe, le baiſſe, & brouille.
A voir ſa riche depouille,
C'eſt le Pindare François,
Qui de Thebe & de la Pouille
Enrichiſt le Vandomois.
Il eſt temps de deplacer,
Sus ma Muſe, la derniere,
Ores il fault delacer
Voſtre courſe priſonniere.
Allez ma douce guerriere,
Et legerement coulant
Sur le chariot roulant
Gaignez quelque peu d'eſpace.
Ores n'eſt temps, que lon face
Vn trotier, & menu train,

Ou que des cheuaux l'audace
Demeure ſerue du frein.
Le docte luc tant vanté,
Qui la mort de l'Ignorance
Parmi Loudun a chanté,
Voire par toute la France,
Me veut donner aſſeurance
De lácher par l'vniuers
Les traiz de mes petis vers :
Qui de cete Lire mienne
D'vne corde horacienne
Encourageant les doux ſons,
A bien daigné ſur la ſienne
Refredonner mes chansons.
Vous, de qui le front ſçauant
Des ſainctz rameaux ſe fait digne,
Venez tonner bien auant
Dedans la torte buccine
La voix de l'horrible ſigne :
Et vous les ſcadrons vaillans
Pour les Muſes bataillans,
Hurtez le depiteux Monſtre,
Qui friſſonne à la rencontre
De voſtre ſuperbe effort,
Et en ſon viſage montre
Le pale teint de la mort.
Du metal il ſ'arme encor',
Dont on ſonne les alarmes.
D'vn acier engraué d'or
Vulcan fiſt voz belles armes.
Mais (ó la fleur des gendarmes!)
Vous ne les changerez pas,
Comme au milieu des combas
Fit au plus ruzé Titide
Le mal cault Antenoride.
Cent fois la valeur d'vn beuf
L'armoit, & du Danaïde
Les armes en valoient neuf.

Iupiter nous a donné
La terre pour heritage :
Et a le ciel ordonné
Aux immortelz en partage.
La de tout ſexe, & tout age,
Il compaſſe tous les faictz ;
Ses iugemens ſont parfaictz.
Sa foudre lente à la peine
De l'Ignorance inhumaine
Porte la mort & l'enfer.
Les Dieux ont les piez de laine,
Mais ilz ont les braz de fer.
Ie voy tomber d'vn hault vol
La guerriere Athenienne,
Portant pendue à ſon col
La targe Gorgonienne.
C'eſt la grand' Tritonienne,
Qui va ſa hache elançant.
Sur ſon tymbre menaſſant
Ondoye vne flamme obſcure.
Sus Muſes, ma douce cure,
Venez le Monſtre affoler.
Du couté du bon augure
I'ay veu deux Cignes voler.
Qui eſt celuy qui l'air fend
Au balancer des aiſſelles,
Porté ſur le dos du vent,
Qu'il eperonne des aeles
De ſes deux plantes iſnelles?
A voir ſon chapeau doré,
Et le pourpre coloré
De ſa cappe d'or ſemée,
A voir ſa verge charmée,
C'eſt l'oiſeau Cyllenien,
Auancoureur de l'armée
Du ſainct chœur[95] *Aonien.*
Le Dieu qui ſes longs trauaux
Au vieil ſeing de Thetis baigne,

Faict gallopper ſes cheuaux
Par la celeſte campaigne.
Deſſous la bride compaigne
Ilz ſont ſortiz de la mer,
Epoinçonnez d'abiſmer
La fiere beſte vilaine.
Leur feuuomiſſante haleine
Reſouſle vn brazier d'horreur
Dedans ma poitrine pleine
D'vne indomtable fureur.
Io Pœan, deſſerrez
Mile traitz d'vne ſecouſſe,
Et ce Python enferrez
Dedans ſa poitrine rouſſe.
I'en ay cent dedans ma trouſſe
Des moins rebouchez de tous,
Pour l'enfoncer de leurs coups
Au chef, au ventre, à l'aiſſelle.
Vne tragique pucelle
Pour eux vn arc me tendit
De l'homicide fiſcelle,
Dont Lycambe ſe pendit.
Allez filles de la nuit,
De longs ſerpens cheuelues,
Suiuez le Monſtre qui fuit
Sur ſes grand's pates velues.
De cent couleuures elues
Deſſus voſtre horrible front
Glacez-luy le col en ront :
Et pleuuant en ſon courage
De crainte, d'horreur, de rage,
Vne bouillante liqueur,
De voſtre plus grand orage
Tempeſtez luy dans le cœur.
Le ſepulchre des Gëans,
Et vous traiz de la tempeſte,
De l'horrible main chëans,
Elancez vous ſur la teſte

De la ſacrilege Beſte.
I'oy les gros ſoupirs ardens.
Encelade eſt la dedens,
Qui anime de ſa gorge
La Ciclopienne forge.
Ie voy cent braz poudroiez,
Ie voy le feu qui regorge
Des eſtommacz foudroiez;
Le Monſtre aux piez de ſerpent,
Qui d'vne equailleuſe trace
Le long des cuiſſes luy pent,
Et le ventre luy embrasse.
Bien trois cens de cete race
Les montaignes aſſemblans,
Les Aſtres de peur tremblans
D'enhault voulurent decoudre :
Et pour le ciel mettre en poudre
D'vn epoüantable cœur
Faire au prince de la foudre
Sentir les loix du vainqueur.
Par la grand' lice des cieux
La troupe aux aeles humides
Des freres ſedicieux
Contrecourt à longues brides;
Or' par les carrieres vides
Porte l'hiuer & la nuit,
D'vn cours, qui en vain ſe ſuit,
Voltigeant à bride ronde;
Or' ſous la voûte du monde
Eloche d'vn dos puiſſant
De ſon eſtable profonde
Le fondement gemiſſant.
Qui court le ciel accrocher,
Qui arrache les montaignes,
Qui la teſte d'vn rocher
Darde à trauers les campaignes,
Qui fuit, qui ſuit les enſeignes;
Voicy le pere des Dieux,

Qui vole victorieux
Sur ſon Aigle magnanime :
Voilecy, comme il anime
Les bandes du ciel, qui vont
La ou plus fort ſ'enuenime
L'aſſault, que les Géans font.
Les poinctes de feu errant's
Or à longues halenées,
Or à longs yeux eclerans,
Dans les nües etonnées,
Leurs grand's voix ont entonnées :
Et la fureur, qui deſcent
D'vn trait qui le ſoufre ſent,
Les montaignes emmoncelle.
La terre beänt ſous elle
Les enfers ne cache pas.
Deſſous la clerté nouuelle
Les ombres tremblent la bas :
Ia le treſſuant Atlas
Anhele deſſous ſa charge.
Voicy Bellone & Pallas
Quaſi ſur l'extreme marge.
La Meduſienne targe
S'oppoſe au cruel effort.
Voicy Mars, voicy la Mort,
Qui par les grand's bandes erre.
Voicy la fin de la guerre,
Voicy les Dieux triomphans,
Et voicy la triſte Terre
Couuerte de ſes enfans.
Dieu en Cirene adoré,
Ceint de branche verdiſſante,
Marie vn archet doré
Auec la corde puiſſante
De ma Lire menaçante :
Sur les aeles de ton nom
Guinde bien hault le renom
De la guerre commencée

Par moy l'Angeuin Alcée,
Suiuant les ſcadrons diuers,
Qui l'Ignorance ont chaſſée
Par la foudre de leurs vers.
A quatre Courſiers volans,
Dont la blancheur derobée
Decouure deſſus leurs flancs
La nege de frais tombée,
Voſtre charette courbée
Attelez, diuin troupeau,
L'honneur du double coupeau :
Et pour celebrer la feſte,
Portant voz armez en teſte
De couronnes etophez,
De voſtre heureuſe conqueſte
Heureuſement triomphez.
Ie veux vn arc eleuer
Sur deux colomnes Doriques,
Pour voſtre gloire y grauer
En cent moulures antiques.
La diront mile cantiques
Les ieunes, qui ont choiſi
Le theſor preſque moiſi
De la vieille Poëſie,
D'vne honneſte ialouſie
Enflammez par la faueur,
Qui diſtile en l'Ambroſie
De la royale faueur.
En ton nectar adouci
Muſe enyure ton eponge,
Pour deſaigrir le ſouci
Qui la poitrine me ronge.
Retien l'ame qui ſe plonge
Au goufre tempeſtueux
Du Palais tumultueux.
Encre icy ma nef captiue,
Affin que deſſus ta riue,
Dedans ton temple immortel,

Des rameaux de mon OLIVE
I'encourtine ton autel.

A SALMON MACRIN

SVR

LA MORT DE SA GELONIS

Tout ce qui prent naiſſance
Eſt periſſable auſſi :
L'indomtable puiſſance
Du ſort le veult ainſi.
Les fleurs, & la peinture
De la ieune ſaiſon,
Montrent de la Nature
L'inconſtante raiſon.
La roze iournaliere
Meſure ſon vermeil
A l'ardente carriere
Du renaiſſant ſoleil.
La beauté compoſée
Pour fletrir quelque fois,
Reſſemble à la roſée,
Qui tumbe au plus doux mois.
La grace, & la faconde,
Et la force du corps,
De Nature feconde
Sont les riches theſors.
Mais il fault que lon meure,
Et l'homme ne peult pas
Tarder de demy-heure
Le iour de ſon trepas.

Ou eſt l'honneur de Grece,
L'epouſe au fin Gregeois,
Et la chaſte Lucrece,
Baniſſement des Rois?
L'aueugle archer ſurmonte
Les hommes & les Dieux,
Et la Chaſteté domte
L'Amour audacieux.
La Parque depiteuſe
De voir l'honneſteté,
De ſa dextre hideuſe
Domte la Chaſteté;
Et puis la Renommée,
Par le diuin effort
D'vne plume animée
Triomphe de la Mort.
La Renommée encore
Tombe en l'obſcur ſeiour:
Le Temps, qui tout deuore,
La ſurmonte à ſon tour.
L'An, qui en ſoy retourne,
Court en infinité:
Rien ferme ne ſeiourne,
Que la Diuinité.
La conſtance immuable
De ta douce moitié,
Sa chaſteté louable,
Son ardente amitié,
O Macrin! n'ont eu force
Contre la fiere Loy,
Qui a faict le diuorce
De ta femme & de toy.
La Mort bleſme d'enuie
En la venant ſaiſir,
A troublé de ta vie
Le plus heureux plaiſir.
Si as-tu la vengence
En ta main bien à poinct,

Pour donner allegence
A l'ennuy qui te poingt.
Commande à la Memoire
Eſpendre en l'vniuers
De Gelonis la gloire,
Ornement de tes vers.
L'ambicieuse pompe
Du funebre appareil,
Si bien que toy ne trompe
L'obliuieux Sommeil.
Quand la douleur trop forte
D'vne amoureuſe erreur
Voudroit fermer la porte
A ta douce fureur,
Ma Muſe, ta voiſine,
Deffendra que l'oubli
Du bruit ne ſ'enfaiſine
Que tu as annobli.
Si ton amour expreſſe
N'a ſauué Gelonis,
L'amoureuſe Déeſſe
Perdit bien Adonis.
Sus donc, & qu'on eſſuye
Les pleurs & le ſouci :
Le beau temps & la pluye
S'entreſuyuent ainſi.
Celuy qui bien accorde
De la Lire le ſon,
Cherche plus d'vne corde,
Et plus d'vne chanſon.
Cuydes-tu par ta plainte
Souleuer vn tombeau,
Et d'vne vie eteinte
R'allumer le flambeau?
Ton dueil peu ſecourable
Ne deſaigrira pas
Le Iuge inexorable,
Qui preſide la bas.

La harpe tracienne,
Qui commandoit aux bois,
Auſſi bien que la tienne,
Lamenta quelque fois.
Son pitoyable office
Aux enfers penetra,
Ou ſa chere Euridice
En vain elle impetra.
Macrin, ta douce Lire
La mignonne des Dieux,
Ne peult ſurmonter l'ire
Du ſort iniurieux.
Il fault que chacun paſſe
En l'eternelle nuit :
La Mort qui nous menaſſe,
Comme l'ombre nous ſuit.
Le Temps qui touſiours vire,
Riant de noz ennuiz
Bande ſon arc qui tire
Et noz iours, & noz nuiz.
Ses fleches empennées
De Siecles reuoluz
Emportent noz années,
Qui ne retournent plus.
N'auance donc le terme
De tes iours limitez.
La vertu qui eſt ferme
Fuit les extremitez.
Trop & trop toſt la Parque
T'enuoira priſonnier
Dedans l'auare Barque
Du vieillard Nautonnier.
Adonc ira ton âme
Sa moitié retrouuer,
Pour ta premiere fláme
Encores eprouuer.
L'Amour, ta douce peine,
T'ouurira le pourpris,

Ou la Mort guide & meine
Les amoureux eſpris.
La, ſous le ſainct ombrage
Des Myrtes verdoyants
S'appaiſera l'orage
De tes yeux larmoyans.

DESCRIPTION

DE

LA CORNE D'ABONDANCE

Préſentée à vne Mommerie

ACHELOYS *cet amoureux fleuue,*
Se faiſant Taureau mugiſſant,
Contre Hercule au combat ſe treuue,
Mais à ſon dam il fiſt epreuue
De l'ennemy le plus puiſſant.
De cornes ſa teſte embellie
De l'vne eut le front deſarmé :
Les Naiades l'ont recuillie,
Et des plus beaux theſors remplie,
Dont le cours de l'an ſoit ſemé.
La ſont les vermeillettes roſes,
Des lys la royalle blancheur,
La les œillez, la ſont encloſes
Mile marguerites decloſes
A la matinale freſcheur.
La eſt la pomme colorée,
La eſt le citron verdiſſant,
La l'oliue tant honnorée,
La l'orange iaune dorée,
La le beau grenad rougiſſant.

La riche pomme enluminée
Prix de la plus belle des trois,
De ce Cor ſoit exterminée,
Trop dure fut ſa deſtinée,
Qui fut la mort de tant de Rois.
Celles par qui la Cyprienne
D'Atalante tarda le cours,
Soient dedans cete corne mienne,
Et face Amour, qu'il m'en auienne
Contre vous ſemblable ſecours.
Ces fleurs ie voüe à la plus belle,
Mon œil la void, mon cœur la ſent :
Mais ie ne diray le nom d'elle,
Chacune ſe peult iuger telle,
Puis qu'à toutes i'en fay preſent.
De mile autres icy cachées
Les champs de Cypre ſont fourniz,
Pour vous y furent arrachées
Celles qui ſont du ſang tachées
D'Hyacint', Narciſſe, Adonis.
Venus, qui congnoiſt voz merites,
En ſon verger les fiſt cuillir
Par les mains de ſes trois Carites :
Ses faueurs ne ſont pas petites,
Veillez en gré les recuillir.
La riche corne floriſſante
Ie la compare à voz valeurs :
La fleur des ans eſt periſſante
Et puis la ſaiſon rauiſſante
Paliſt les vermeilles couleurs.
Les fruitz, qui les beautez nouriſſent,
Ne laiſſez en l'arbre ſeicher,
Cuillir les fault quand ilz meuriſſent,
Auſſi ſans meurir ilz flétriſſent,
S'on les veult trop verds arracher.

AVX DAMES ANGEVINES

PLVME, *qui as d'vne aele inuſitée*
Depuis deux ans la France viſitée,
Chantant des Rois les louanges à gré,
Et l'arbre ſainct à Minerue ſacré,
Baiſſe ton vol, razant la freſche riue,
Ou pres d'Angers le cours de Meine arriue.
Va ſaluer d'vn ſon melodieux
De mon Anjou les domeſtiques Dieux,
Qui m'ont ſouuent de leurs manoirs ſauuages
Ouy chanter ſur les prochains riuages
Le nom, qu'Amour de ma force vainqueur,
A erigé pour trophée en mon cœur.
Ne cherche point la tourbe murmurante
Des profeſſeurs de ſageſſe ignorante :
Mon nom auſſi par la France loué
Ne quiert le bruit du Palais enroué,
Ne le ſourcil trop ſuperbe & ſeuere
Qui le pouuoir des Muſes ne reuere.
Le docte Dieu, qui inſpire en mon cœur
Du ſainct ruiſſeau la feconde liqueur,
Mon ſort fatal & mon Dieu domeſtique,
Qui m'a voué au labeur poëtique,
Sçachant combien i'y prenoy' de ſaueur,
M'ont deſtiné à plus douce faueur.
Va plume donc voir les troupes diuines
Des Demydieux, & Nymphes Angeuines,
Ou ie ſeray (peult eſtre) bien receu,
Par ton moien, quand la France aura ſceu,
Que leur hault bruit ie fay ſonner à Loire,
Qui ay chanté des grands Princes la gloire.
Des enuieux les plumes de corbeau
Ont mis l'honneur des Dames au tombeau,
Sentant combien les graces feminines

Seroient en prix, ſi les plumes benignes
Les oppoſoient au tiltre ambicieux,
Dont noſtre nom ſ'eleue iuſq'aux cieux.
De Cigne donc la mienne blanchiſſante
Soit à leur los ſes aeles flechiſſante :
Mienne ie dy, qui au dedans du corps
Suis auſſi blanc, que le Cigne dehors :
Auſſi le Dieu qui ma fureur allume,
Me fiſt iadis preſent de cete plume.
Les doctes ſœurs qui parmi l'vnivers
Feront voler voſtre nom par mes vers,
Tant que viuray, Dames bien fortunées,
Seront par moy pour vous importunées :
Qui feray bien, ſi i'en veux prendre emoy,
Viure deux fois enſemble vous & moy.
Si vous euſſiez de l'onde obliuieuſe
Tiré voz noms, que la Parque enuieuſe,
Et noz eriz y ont faict deualer,
Quel bruit pouroit au voſtre ſ'egaler?
Toute vertu des Graces ignorée
N'eſt longuement entre nous honnorée.
Mais maintenant ie voy le temps changer,
Qui vous ſouloit ſous ſa force ranger,
Puis que deſia commencent à vous plaire
Les doctes vers, vous n'aurez plus à faire,
Pour voz honneurs rendre à iamais viuans,
De mandier la main des ecriuans.

IMMITATION DE L'ODE LATINE DE IAN DORAT

SVR

LA MORT DE LA ROINE DE NAVARRE[96]

Comme en un char qui bruloit,
Raui parmy l'air liquide

Le grand prophete voloit,
Et commandant à la bride
Des cheuaux audacieux,
D'vne main etincelante
Guidoit leur trace brulante
Par la carriere des cieux.
Quand du vieil ſeing foudroyant
Au braz du ieune prophete
La robe en l'air ondoyant
Tomba d'vne longue traite,
Qui ſembloit aux regardans
Etinceler par derriere
Vne brillante lumiere
A pointes de traiz ardens :
Comme au ſerein d'vne nuit
De mile feux couronnée
De loing quelquefois reluit,
Vne étoile epoinçonnée,
Qui coule, ou ſemble couler,
Et trainant apres ſa fuite
De ſillons vne grand' ſuite,
Court par le vague de l'air :
Ainſi, ayant depouillé
De ſa forme corporelle
Le manteau iadis ſouillé
D'vne tache naturelle,
Marguerite delaiſſa
Ce vieil fardeau tant moleſte,
Et aux ronds du feu celeſte
Plus alaigre ſe haulſa.
L'eſprit du corps deuoilé,
Et net des terreſtres boües
Iuſques au ciel étoilé
Vola deſſus quatre roües :
La foy, l'eſperance auſſi,
La charité tant priſée,
Et celle que n'a briſée
L'effort du cruel ſouci.

Sur ces couples bien appris
Parmi la celeſte trace
Au ranc des heureux eſpris
Elle alla prendre ſa place,
La ou Roine elle ſe void
D'vn monde plus grand & ferme,
Que n'etoit le petit terme,
Que ſon Nauarrois auoit.

CONTRE LES ENVIEVX POETES.

A PIERRE DE RONSARD.

L'or n'eſt point ſi precieux,
Si ferme n'eſt point encore
Le metal audacieux,
Qui tous ſes freres deuore,
Comme vn vers, qui nous honnore.
Les vers ſont plus doux que miel,
Les vers ſont enfans du ciel.
Heureux qui par vn Homere
A domté la mort amere :
Heureux qui pour guide ont eu
La louange, qui eſt mere
Et fille de la vertu.
Mais cete louange encor'
Fille des Dieux auoüable
Paſſe l'indique theſor,
Venant d'vn loüeur loüable,
C'eſt vn bruuage amiable,
Plus doux que celuy des cieux,
Pour mettre du ranc des Dieux
L'âme digne de le boire :

Et pour grauer vne gloire
Au marbre du firmament,
Ferrement de la Memoire,
Plus dur que le diament.
Heureux vous eſtes mes vers,
Heureuſe tu es ma Lire,
Que deux poëtes diuers
Daignent pour ſuiect elire.
Pour tes louanges ecrire
Soucelle d'vn arc diuin
Tire par l'air Angeuin
Vn trait François : & Patriere
En courant, laiſſe derriere
Les mieux empennez eſpris,
Qui volent par la carriere
Des vieux Romains bien appris.
Par leurs vers laborieux,
Brulans de voir la lumiere,
Noſtre Loire glorieux
Enfle ſa courſe premiere.
Sa trace non coutumiere
Sous la bride de ma voix
Se ioint au Loir Vandomois,
Qui ſ'egale au Roy des fleuves :
*L'*Olive *& ſes branches neuues*
Puiſſent ainſi deſormais
Marier aux foreſtz veuues
Mon renom pour tout iamais.
La Nature & les Dieux ſont
Les architectes des hõmes :
Ces deux (ô Ronſard) nous ont
Bátiz de meſmes atõmes.
Or ceſſent donques les Mõmes
De mordre les ecriz miens,
Puis qu'ilz ſont freres des tiens,
Que les plus haux dieux admirent.
Si deux bons archers aſpirent
Ficher leurs traitz au milieu

Du blanc, bien ſouuent ilz tirent
Tous deux en vn meſme lieu.
Peletier me fiſt premier
Voir l'Ode, dont tu es prince,
Ouurage non coutumier
Aux mains de noſtre prouince.
Le ciel voulut que i'apprinſe
A le raboter ainſi,
A toy me ioignant auſſi,
Qui cheminois par la trace
De noſtre commun Horace.
Dont vn Demon bien appris
Les traitz, la douceur, la grace
Graua dedans tes eſpriz.
La France n'auoit qui peuſt,
Que toy, remonter de chordes
De la Lire le vieil fuſt,
Ou brauement tu accordes
Les douces Thebaines Odes.
Et humblement ie chantay
*L'*Olive, *dont ie plantay*
Les immortelles racines.
Par moy les Graces diuines,
Ont faict ſonner aſſez bien
Sur les riues Angeuines
Le Sonnet Italien :
Dont le branſle induſtrieux,
Et la peſante meſure
De ſes piez laborieux,
Qui ne vont à l'auanture
Par les champs, dont la peinture
Dyapre ces belles fleurs,
N'entendent point les valeurs
Que la Lire babillarde
Te fredonne plus gaillarde
Ores hault, & ores bas,
Sur ſa chorde fretillarde,
A la cadence des pas.

Le nouriſſon abreuué
Du laict de la douce Muſe
Filz des Dieux eſt approuué,
Et Apollon, qui ſ'amuſe
A l'enſeigner, ne refuſe
Le marier aux neuf Sœurs,
Dont tu goûtois les douceurs
Lors que la ieuneſſe tendre,
Qui de ſoy ne peut étendre
Ses foibles membres au cours,
En vain me faiſoit attendre
Orphelin de vray ſecours.
Voila comment le bonheur
De ceulx que la Muſe eſtime,
S'enuole au Palais d'honneur :
Mais l'Enuie qui ſe lime
De voir la vertu ſublime,
Dedans ſon paſle manoir
Plâtré de ſang verd & noir,
Guigne de trauers les œuures
Des ingenieux maneuures,
Et regorge tout expres
Le noir venin des couleuures,
Pour le remacher apres.
Qui le mâtin vilageois,
A veu tombé ſous la force
Du genereux dogue Anglois,
Il a veu comme il ſ'efforce
En vain d'vne longue entorce
Sous le mords entrelaſſé.
Il a le dos heriſſé,
Parmi ſa dent venimeuſe
Coule vne baue ecumeuſe :
Et horriblement grinſant
Degorge ſa voix fumeuſe
D'vn œil de feu rougiſſant.
Telz ſont les chiens animez
Qui loing de Parnaſe abondent,

Qui d'abois enuenimez
Aux ſaintes pucelles grondent :
Mais comme la nege ilz fondent
Aux raiz de ce Dieu ſçauant,
Qui a pouſſé bien auant
Son chef ſur noſtre hemiſphere,
Malgré la nuit, qui eſpere
Sortant de ſon noir ſeiour
Rebander (ô vitupere)
Les yeux de noſtre beau iour.
I'oy le combat ancien
Du Cornet contre la Lire
Du Prince muſicien,
Qui a d'vn iuſte martire
Puni le vaincu Satyre,
Las ! qui en vain ſe repent,
Voyant ſa peau qui luy pend.
Ie voy ſes entrailles viues,
Ses nerfz, ſes venes craintiues
Découuertes treſſaillir :
Ie voy deux herbeuſes riues
De l'eau de ſes yeux ſaillir.
Ie voy plus de cent ruiſſeaux
Colez de fange & de bourbe,
Enfans des horribles eaux
Du grand Fleuue neu' foi' courbe
Au tour de la noire tourbe.
Ilz ne pauent en coulant
Leur fond de ſable roulant.
Des herbes eſt leur ceinture,
Dont forcerent la Nature
Les deux filles du Soleil :
Leurs ondes font la teinture
De l'obliuieux Sommeil.
Mais les fleuues débordez,
Qui du ſainct Parnaſe ſourdent,
Courent à floz débridez,
Qui les campaignes eſſourdent.

Ores leurs fors bras deſſoûdent
Leurs ponts, ecluſes, & pors,
Qui fertilizent leurs bors,
De mile palmes gaingnées :
Ores de fleurs couronnées,
Et d'vn meſme enfantement
Auecques l'Aurore nées
Se bornent plus lentement.
Volez bienheureux oiſeaux,
Meſſagers de la victoire,
Sur les eternelles eaux
Des filles de la Memoire.
Ie voy venir la gent noire,
Mile corbeaux enuieux,
Qui du bord obliuieux,
Et des chaulx riuages mores
Icy reuolans encores,
Troublent d'vn ſon eclattant
Les nouueaux Cignes, qui ores
Par la France vont chantant.
Qu'on laſche l'etomiſſeur,
Qui lentement par l'air nâge,
Sur ce milan rauiſſeur.
Il a laiſſé le carnage,
Il a hauſſé le plumâge.
Sus fauconniers, delongez
Les ſacres encouragez,
Qui volent à tire d'aele.
Voyez la guerre cruelle.
Voyez l'importun aſſault,
Voyez rouler peſlemeſle
Et ſacre & milan d'enhault.
I'oy la babillarde voix
De la Pie iniurieuſe,
Qui ſ'eſt ſauuée en ce bois :
C'eſt la race furieuſe,
Qui iadis trop curieuſe
D'egaler ſes facheux ſons,

O Muſes! à voz chanſons,
Priſt cete nouuelle forme,
Temoing de ſa faulte enorme,
Demeurant touſiours apres
Et depiteuſe, & difforme,
Et iniure des foreſtz.
Voiray-ie point deſpouiller
La grand' troupe deloyale,
Qui du bec oſoit ſouiller
La belle fleur liliale?
Ie voy la Nymphe royale,
Qui les éparpille tous,
Et d'vn ſon heureux & doux
Reclame la bande blanche.
C'eſt la MARGVERITE *franche*
Promiſe aux Aſtres luyſans,
Si la Parque ne me tranche
Le fil de mes ieunes ans.
D'ou vient ce plumâge blânc
Qui ma forme premiere emble?
Deſia l'vn & l'autre flanc
Deſſous vne aele me tremble.
Nouueau Cigne, ce me ſemble,
Ie remply l'air de mes criz.
Mes aeles ſont mes ecriz,
Et ie porte par le monde
La memoire vagabonde
De mon Prince non pareil,
Des l'Aurore iuſq' à l'onde
Ou ſe baigne le Soleil.

L'ANTEROTIQVE

DE

LA VIEILLE ET DE LA IEVNE AMIE.

Vieille, auſſi vieille comme celle,
Qui apres l'Vnde vniuerſelle
Du ieƈt de la Pierre fecunde
Engendra la Moitié du Monde :
Vieille, plus ſale qu'Auarice,
Vieille qui ſerois bien Nourice
A celle de Neſtor le Saige.
Vieille, qui portes au viſaige,
Et aux moins laids endroiƈz de toy
Des Sillons à coucher le Doy.
Vieille, qui as, ô vieille Beſte !
Plus d'yeux, que de cheuueux en Teſte.
Vieille à trois petiz bouz de Dentz,
Tous rouillez dehors & dedens,
Vieille, qui as ioüe & Narine
Bordées de Craſſe & farine,
De baue la Bouche & Genſiue,
Et les yeux d'Ecarlate viue.
Vieille, qui as telle Couleur
Que celle, qui par grand' douleur
Du bien d'autruy ſe lamentant,
Se va ſoymeſmes tormentant,
Et couchée à plat ſur le ventre
En lieu ou point le Soleil n'entre,
Pour nourriſſement de ſes œuures
Se paiſt de Serpens & Couleuures.
Vieille, horrible plus que Meduſe,
Vieille, au ventre... hola ma Muſe,
Veux-tu toucher les Membres ords,

Qui point ne ſe montrent dehors?
Veu que ce qui au iour ſe montre
Eſt de ſi hydeuſe rencontre,
Que meſmes le Soleil ſe cache
De peur d'y prendre quelque tache :
Ie te pry, ne t'y ſouille point,
De peur que venant ſur le point
De la Beaulté, pour qui i'endure,
Tu n'y aportes quelque ordure.
Vieille doncq' plus que toy vilaine,
Vieille, qui rends ſemblable halaine
A celle du ſtigieux Gouphre[97],
Ou d'vne Miniere de Souphre ;
Et ſi à ryre tu te boutes,
Semble à ceux qui ſont aux ecoutes,
Ouyr l'epouuentable voix
Du Chien Portier à trois aboyx.
Vieille, Peur des chaſtes familles,
Vieille, peſte des ieunes Filles,
Que tout Pere auare & antique,
Et toute Matrone pudique
Craignent trop plus, que le Berger
Du Loup ne doute le Danger.
Bien infortuné deuoit eſtre
L'Aſtre, ſoubz qui tu vins à naitre,
Et bien etoint fachez les Dieux,
Quand tu naquis en ces bas Lieux,
Qui des maulx y ſemes encore,
Plus que la fatale Pandore.
O que n'ay-ie de vehemence
Autant que tu as de ſemence
D'etranges vices, & diuers!
Ma Plume vomiroit vn Vers,
Teint au ſang de ce Malheureux,
Qui de peur du Traict dangereux,
Que la Muſe alloit debendant,
Sauua ſa vie en ſe pendant[98].
Vieille, que tous Oyzeaux funebres,

Chaz huans, amys des Tenebres,
Auecq' maint charoingneux Corbeau
Ont ia condamnée au Tumbeau.
Que dy-ie? tu ne mouras point,
Pource que la Mort, qui tout poingt
Quoy qu'elle ſoit fiere & terrible,
Te voyant encor' plus horrible,
De toy approcher n'oſera,
Mais de peur tremblente ſera.
Comment? ell' cuydera ainçoys,
Que la Mort de la Mort tu ſoys.
Ou bien ſi le Ciel pitoyable
De ce Monſtre tant incroyable
Purge la Terre, qui tel fruict
Voudroit onques n'auoir produit,
Ton Ame ſale & depiteuſe,
Sortant de ſa Priſon hydeuſe,
S'en ira blaphemer la bas,
Prenant (comme icy) ſes ebas
A donner Peines & encombres.
Malheur à vous (ô pauures Vmbres!)
Qui d'endurer ſerez contraintes
Les fouëtz, Torches, & attaintes,
Et la Cruelle Seigneurie
De cete quatrieme Furie.
Quand tu vois, ô Vieille & Immunde,
Vieille, Deſhonneur de ce Monde,
Celle, qui (ſi bien m'en ſouuient)
Sur l'An quinzieme à peine vient:
Qui enuoye iuſq'aux Talons
Des Cheueux ſi creſpes & blonds,
Qu'ilz font honte au beau Soleil meſme:
Cheueulx dignes d'vn Diadeſme:
Cheueux qui d'vn fil delïé
M'ont à eux ſi tresfort lié,
Que la Mort le ſeul fer ſera,
Qui ce doulx Lyen briſera:
Cheueux, dont ce petit Enfant,

Qui ſur les Dieux eſt triomphant,
A faict la Chorde, dont il tyre
Traictz empennez de doulx martyre;
Ces Traictz, ſont les beaux yeux ryans
Qui ont (tant me ſemblent frians)
Ce croy-ie, depuis ma Naiſſance
Ma Mort, ma vie, en leur puiſſance.
L'Arc, ſont ces beaux Sourcilz voutilz.
Ainſi, d'Amour tous les Outilz
(Quoy qu'il ſ'en fache, ou qu'il en hongne [99])
Sont empruntez de ma Mignonne,
Qui a bien d'auantaige encores.
Et quoy? Ce front, qui or' & ores
Semble le Ciel quand il decœuure
Le plus luyſant de ſon chef d'Œuure,
Ou quand quelque petite Nue
Nous rend ſa clarté moins congnue.
Ce beau Teint, qui notre ſeiour,
Embelliſt encor' d'vn beau Iour,
Et tel qu'on voit, lors que l'Aurore
L'Orient de Pourpre colore:
Teint, qui fait le Ciel amoureux
De la Terre, & moy langoureux.
Ce Nez, ce menton, cete Ioue,
Ces Leures ou ſouuent ſe ioue
Amour, quand il montre en rient
Tous les Theſors de l'Orient:
D'ou ſort vne Halaine fleurante
Mieux qu'Arabie l'Odorante:
D'ou ſort l'Angelique Parler,
A qui ne pouroit ſ'egaler
La plus rauiſſante douceur
Du Luc des Ennuiz effaceur,
Encores qu'Albert le manie:
Mais bien reſſemble l'Harmonie,
Et les Accords melodieux,
Qu'on oit à la table des Dieux.
Bref (& de peur que d'auanture

Mon Œil, ma Main, mon Ecriture,
Ne ſ'egarent, ou perdent, voyre
Par cete Valée d'Iuoyre,
Et ces petiz Coutaux d'Albaſtre)
M'Amye eſt vn beau petit Aſtre
Si clair, ſi net, que ie crain' bien
Que le Ciel ne l'auoue ſien.
Bien etoit l'Influence heureuſe
De la belle Etoile amoureuſe
Soubz qui M'amye priſt naiſſance,
Et les Dieux, qui ont congnoiſſance
De tout, nous feurent bien Amys,
Veu que celle au Monde ilz ont mis,
Qui ſeule y a plus aporté
D'amour, de grace, & de Beauté,
Que d'Odeurs l'Arabie heureuſe,
De Perles l'Inde planteureuſe,
Ou le verd Printens de fleurettes,
Fideles temoings d'Amourettes;
Que pluſt aux Muſes & Charites
M'honnorer ſelon les Merites
De la belle que i'ayme tant,
Sans ceſſe ie l'iroy' chantant,
Et par des Vers qui ſeroient telz,
Qu'elle & moy ſerions Immortelz.
Quand tu vois (O Vieille edentée!)
Que la Beauté que i'ay chantée,
D'vn œil folaſtre me ſourit,
Et notz Cœurs enſemble nourit
D'humides Bayſers, qui reſſemblent
Ceux, qui les Columbes aſſemblent,
Remordant, la vindicatiue,
Ma Leure de ſa Dent laſciue,
Et d'vn long Soupir adoucy
M'embraſſe & ſerre tout ainſi
Que la Vigne aux cent braz epars,
Etreint l'Ormeau de toutes pars;
Lors de moy aprocher tu oſes

Pour me faire ſemblables Choſes.
Ie ſuy' ton Dieu plus qu'à demy,
Tu m'apelles ton doulx Amy,
Motz qui aux Oreilles me ſonnent
Si doucement, que plus m'etonnent
Que les Grenoilles, ou Cygales,
Ou que l'Enroüé des Cymbales
De tous les Ecouillez enſemble,
De la Vieille, qui te reſſemble,
Et court par la Montaigne Idée
De Lyons indomtez guydée :
Pour l'Amour, qui par tout le Monde,
Comme toy, la rend furibonde.
Si que mes Moüelles, qui ardent
Aux douces flammes, que leur dardent
Les yeux Archers de ma Maitreſſe,
Te voyant, vieille Enchantereſſe,
Deuiennent, ie ne ſcay comment,
Toutes froydes en vn moment.
Or fais-tu maintenant bien voir,
Quel eſt (ô Amour !) ton pouuoir,
Certes vanter tu te peux bien
Qu'en Ciel & Terre n'y a rien,
Qui plus fort que ton feu ſe treuue,
Tu en as, Vieille, fait l'Epreuue,
Qui en ta plus chaulde Partie
Es plus froyde que la Scythie,
Ou les hautes Alpes cornues
De Nege comme toy chenues.
Toutefois ces Regards meſlez
Aux doulx Bayſers emmiellez
De deux enſemble periſſans,
Echaufent tes Oz languiſſans.

VERS LYRIQVES.

AV LECTEVR.

Ie n'ay (Lecteur) entremellé fort ſuperſticieuſement les Vers Maſculins auecques les Feminins[100], comme on vſe en ces Vaudeuiles, & Chanſons qui ſe chantent d'vn meſme Chant, par tous les Coupletz, craignant de contreindre & gehinner ma Diction pour l'obſeruation de telles choſes. Toutesfois affin que tu ne penſes que i'aye dedaigné ceſte diligence, tu trouueras quelques Odes, dont les Vers ſont diſpoſez auecques telle Religion. Comme, *La louange de deux Damoizelles : Des miſeres & Calamitez humaines : Le Chant du Deſeſperé :* &, *Les Louanges de Bacchus.*

LES LOVANGES D'ANIOV.

AV FLEVVE DE LOYRE.

ODE I.

O (de qui la viue Courſe
Prend ſa bienheureuſe ſource,
D'vne argentine Fonteine,
Qui d'vne fuyte loingtaine,
Te rens au Seing fluctueux
De l'Occean Monſtrueux)

Loyre, hauſſe ton Chef ores
Bien haut, & bien haut encores,
Et iete ton Œil diuin
Sur ce Païs Angeuin,
Le plus heureux & fertile,
Qu'autre ou ton Vnde diſtile.
Bien d'autres Dieux que toy, Pere,
Daignent aymer ce Repaire,
A qui le Ciel feut donneur
De toute grace & bonheur.
Ceres, lors que vagabunde
Aloit querant par le Monde
Sa Fille, dont poſſeſſeur
Feut l'Infernal Rauiſſeur,
De ſes pas ſacrez toucha
Cete Terre, & ſe coucha
Laſſe ſur ton verd Ryuaige,
Qui luy donna doulx Bruuaige.
Et cetuy la, qui pour Mere
Eut la Cuyſſe de ſon Pere,
Le Dieu des Indes vainqueur
Arrouſa de ſa Liqueur
Les Montz, les Vaulx & Campaignes
De ce Terroir que tu baignes.
Regarde mon Fleuue auſſi
Dedans ces foreſtz ici,
Qui leurs Cheuelures Viues
Hauſſent au tour de ces Ryues,
Les Faunes aux Piez ſoudains,
Qui apres Biſches & Dains,
Et Cerfz aux Teſtes ramées
Ont leurs forces animées.
Regarde tes Nymphes belles
A ces Demydieux rebelles,
Qui à grand' Courſe les ſuyuent,
Et ſi pres d'elles arriuent,
Qu'elles ſentent bien ſouuent
De leurs Haleines le vent.

Ie voy' deia hors d'Haleine
Les Pauurettes, qui à peine
Pouront atteindre ton Cours,
Si tu ne leur fais ſecours.
Combien (pour les ſecourir)
De foys t'a-lon veu courir
Tout furieux en la Plene?
Trompant l'eſpoir & la Peine
De l'auare Laboureur,
Helas! qui n'eut point d'horreur
Bleſſer du Soc ſacrilege
De tes Nymphes le College,
College qui ſe recrée
Deſſus ta Riue ſacrée.
Nymphes des Iardins fertiles,
Hamadryades gentiles,
Toy Priape, qui tant vaulx
Auecq' ta laſciue Faulx,
Pales, qui ſur ces Riuaiges
Poſſedes tant beaux Herbaiges,
Que Flores va tapiſſant
De mainte fleur d'eux yſſant,
Toy Paſteur Amphriſien,
Chacun de vous garde bien
Ses Richeſſes de l'Iniure
Du Chault & de la Froidure.
Ces Maſſes laborieuſes
Que les Mains Induſtrieuſes
Quaſi egalent aux Cieux,
Ne ſont elles pas aux Dieux?
Qui vouldra doncq', loue & chante
Tout ce dont l'Inde ſe vante,
Sicile la fabuleuſe,
Ou bien l'Arabie heureuſe.
Quand à moy, tant que ma Lyre
Voudra les Chanſons elire
Que ie luy commenderay,
Mon Anjou ie chanteray.

O mon Fleuue Paternel,
Quand le Dormir eternel
Fera tumber à l'enuers,
Celuy qui chante ces Vers,
Et que par les Brazamys
Mon Cors bien pres ſera mis
De quelque Fontaine viue,
Non gueres loing de ta Riue,
Au moins ſur ma froyde Cendre
Fay quelques Larmes deſcendre,
Et ſonne mon Bruyt fameux
A ton Riuaige ecumeux.
N'oublie le Nom de celle,
Qui toutes Beautez excelle,
Et ce qu'ay pour elle auſſi
Chanté ſur ce Bord icy.

DES

MISERES ET FORTVNES HVMAINES.

AV SEIGNEVR IAN PROVST.

ODE II.

Bellone ſeme ſang & raige
Parmy les Peuples ça & la,
Et chaſſe à la Mort maint Couraige,
De ce fouët tortu qu'ell' a.
Son Ame cetuy cy ottroye
A vn venin froid & amer :
Cetuy la eſt donné en Proye
Aux flotz auares de la Mer.

Aucuns d'vne Main vengereſſe
Veulent par la Mort eprouuer,
Si du mal, qui tant les oppreſſe,
Pouront la gueriſon trouuer.
Quelques autres venans de naitre,
Auant qu'ilz aillent rencontrant
Ce qui malheureux nous fait eſtre,
Sortent du Monde en y entrant.
Mercure des mains de la Parque
Prent notz Vmbres, & les conduyt
Au Bord, ou la fatale Barque
Nous paſſe en l'eternelle Nuyt :
Ou Minos Iuge inexorable,
Toutes Excuſes deboutant,
La Langue autresfois ſecourable
De l'Orateur n'eſt ecoutant.
Le Chemin eſt large & facile
Pour deſcendre en l'obſcur Seiour.
Pluton tient de ſon Domicile
La porte ouuerte Nuyt & Iour.
La giſt l'Œuure, la giſt la Peine,
Ses pas de l'Orque retirer,
A l'etroit Sentier qui nous meine
Ou tout mortel doit aſpirer.
Le nombre eſt petit de ceux ores,
Qui ſont les bien aymez des Dieux,
Et ceux que la Vertu encores
Ardente a eleuez aux Cieux :
Iupiter tient deuant ſa Porte
Deux Tonneaux, dont il fait pluuoir
Tout ce qui aux Humains aporte
De quoy ayſe ou triſteſſe auoir.
Qui a veu en ce vieil Poëte,
(Et le voyant, ne pleure lors)
La trop toſt ouuerte Boëte,
Et les Vertuz volants dehors?
L'Eſperance au Bord arreſtée
Outre ſon gré demeure icy :

Puis que ſeule nous eſt preſtée,
Gardon' qu'elle ne ſ'en vole auſſi.

LES LOVANGES D'AMOVR

AV SEIGNEUR RENÉ VRVOY.

ODE III.

Le cler Ruyſſelet courant,
Murmurant
Aupres de l'hoſpitale Vmbre,
Plaiſt à ceux qui ſont laſſez
Et preſſez
De chault, de ſoif & d'encombre.
Et ceux qu'Amour vient ſaiſir,
Leur plaiſir,
C'eſt parler de luy ſouuent.
D'Amour ſoyez doncq' mes Chantz,
Par ces Champs,
Deſſoubz la freſcheur du Vent.
Ces Eaux cleres & bruyantes,
Eaux fuyantes
D'vn Cours aſſez doulx & lent,
Donneront quelque froideur
A l'ardeur
De mon feu trop violent.
Erato à ma chanſon
Donne Son,
Et me permetz approcher
Pres de toy, pour m'eſiouyr,
Et t'ouyr

Du hault de ce creux Rocher.
Le Roy, le Pere des Dieux,
Tient les Cieux
Deſſoubz ſon obeïſſance :
Neptune la Mer tempere,
Et ſon frere
Sur les Enfers a puiſſance.
Mais ce petit Dieu d'aymer
Ciel & Mer,
Et le plus bas de la Terre,
D'vn Sceptre victorieux,
Glorieux,
Soubz ſon pouuoir tient & ſerre.
Sans luy, du Ciel le haut Temple
Large & ample,
En Ruyne tumberoit,
Auecq' chacun Element,
Tellement
Diſcorde par tout ſeroit.
Amour gouuerneur des Villes,
Loix Ciuiles,
Et iuſte Police ordonne,
Et l'heur de Paix, qu'on va tant
Souhaitant,
C'eſt luy ſeul qui le nous donne.
Les Richeſſes de Ceres,
Les foreſtz,
Les Sepz, les Plantes, & Fleurs
Prennent d'Amour origine,
Gouſt, Racine,
Vertu, Formes, & Couleurs.
Par luy tout genre d'Oyzeaux
Sur les Eaux
Et par les Boys ſ'entretient :
Tout Animal de ſeruaige,
Et ſauuaige
De luy ſon Eſſence tient.
Par ce petit Dieu puiſſant

Delaiſſant
Le doulx Gyron de la Mere,
La Vierge femme ſe treuue,
Et fait preuue
De la flamme doulceamere.
Que me chaut ſi on le blaſme,
Et ſa flamme?
Amour ne ſçait abuſer :
Et ceux qui mal en reçoyuent,
Ne le doyuent,
Mais eux meſmes, accuſer.
Amour eſt tout bon & beau,
Son flambeau
N'enflamme les Vicieux :
Iuſte eſt, & de simple foy,
C'eſt pourquoy
Il eſt tout nu, & ſans yeux.
Leurs victorieux Charroys
Ducz & Roys
Doyuent à ſes ſainctz Autelz,
Le Poëtique ouurier
Son Laurier,
Et les Dames leurs Beautez.
Puis doncq' qu'il eſt notre Autheur,
Sa Haulteur
Bien adorer nous deuons,
Deſſus ſon Autel ſacré,
Saichant gré
A luy, de quoy nous viuons.
La Ieuneſſe (helas) nous fuyt,
Et la ſuyt
Le froid Aage languiſſant :
Adonques ſont inutiles
Les Scintiles
Du feu d'Amour periſſant.

DE L'INCONSTANCE DES CHOSES.

AV SEIGNEVR PIERRE DE RONSARD.

—

ODE IIII.

NVL, *tant qu'il ne meure,*
Heureux ne demeure :
Le Sort inconſtant
Or' ſe hauſſe, & ores
S'abaiſſe, & encores
Au Ciel va montant.
La Nuyt froyde & ſombre
Couurant d'obſcure umbre
La Terre & les Cieux,
Auſſi doux que Miel,
Fait couler du Ciel
Le Someil aux yeux.
Puis le Iour luyſant
Au Labeur duyſant
Sa Lueur expoſe,
Et d'vn Teint diuers
Ce grand Vniuers
Tapiſſe & compoſe.
Quand l'Hyuer tremblant
Les Eaux aſſemblant
De Glace polie,
Des Auſtres puiſſans,
De dueil gemiſſans,
La Rage delie,
La Terre couuerte
De ſa Robe verte,
Deuient triſte & nue.

Le vent furieux
Vulturne en tous Lieux
Les foreſtz denue.
Puis la Saiſon gaye
A la Terre eſſaye
Rendre ſa verdure,
Qui ne doit durer,
Las ! mais endurer
Vne autre froidure.
Ainſi font retour
D'un ſucceſſif tour
Le Iour & la Nuyt :
Par meſme Raiſon
Chacune ſaiſon
L'vne l'autre suyt.
Le pueril' Aage
Lubric & volage
Au Printens reſſemble :
L'Eté vient apres,
Puis l'Autonne eſt pres,
Puis l'Hyuer qui tremble.
O que peu durable
(Choſe miſerable)
Eſt l'humaine vie !
Qui ſans voyr le Iour
De ce cler Seiour
Eſt ſouuent rauie.
Soubz le grand Eſpace
Du Ciel le Tens paſſe
Par courſe ſubite :
Thëatres, Coloſſes
En Ruines groſſes
Le Tens precipite.
Que ſont deuenuz
Les Murs tant congnuz
De Troye ſuperbe ?
Ilion eſt comme
Maint Palais de Romme

Caché deſſoubz l'Herbe.
Torrentz, & Ryuieres
Bruyantes, & fieres,
Courent en maintz Lieux,
Ou Rochers & Bois
Sembloient autresfois
Menaſſer les Cieux.
Les fieres Montaignes
Aux humbles Campaignes
On voit egalées :
Maintz Lieux foudroyez,
Les autres noyez
Des Vndes ſalées.
Regnes & Empires,
En meilleurs & pires,
On a veu changer :
Maint Peuple puiſſant
Ses Loix delaiſſant
Suyure l'Etranger.
Superbe Couraige
Qui ne crains Oraige,
Foudre ny Tempeſte,
A ton fier Marcher
Tu ſembles toucher
Les Cieux de la Teſte :
Mais ta Voyle enflée
De faueur ſouflée
Metz hardiment bas :
Le Ciel variable
Touſiours amyable
Ne te ſera pas.
Quoy doncq'? ne ſçais-tu,
Qu'vn Buyſſon batu
Moins eſt du Tonnerre,
Qu'vn haut Cheſne, ou Tremble,
Ou qu'vn Mont qui ſemble
Depriſer la Terre?
Amy, qui pour viure

Des ennuiz deliure,
Que la Court procure,
T'es venu ranger,
Comme vn Etranger,
En la Tourbe obſcure,
Ne regrete point
L'ambicieux poinct
De cete faueur:
Le Ciel fauorable
D'vn plus honorable
T'a fait receueur.
De Ronſard le Nom
Ne ſoit en Renom
Par le Populaire :
Amy, tu es tel,
Que rien, qu'Immortel,
Ne te pouroit plaire.
Laiſſe aux Courtizants
Les ſouciz cuyzans :
Ne ſoys Curieux
Des biens aquerir,
Ou de t'enquerir
Du Secret des Dieux.

A DEVX DAMOYZELLES.

ODE V.

Il faut maintenant, ô ma Lyre!
Sur ta meilleure Corde elire,
Vn Chant qui penetre les Cieux,
Par vne auſſi etrange voyc

Que celles à qui ie t'envoye
Sont dignes du plus grand des Dieux.
Dy leur, que ie n'ay l'Artifice
D'vn Peintre ou Engraveur, qui puiſſe
Au vray le ſemblable egaler :
Mais bien ie les puy' faire viure
Mieux qu'en Tableau, en Marbre, ou Cuyure,
Qui n'ont l'vſaige de parler.
Mes Vers, qui portent ſur leurs Eſles
Les Louanges des Damoyzelles,
Se vantent de voler vn Iour
Parmy la Region des Nues,
Et les Beautez du Ciel venues
Sacrer au celeſte Seiour.
Les Beautez iuſques aux Dieux montent,
Celles que les Muſes racontent :
Les autres qui n'ont ce bon heur,
Les Vmbres ſolitaires ſuyuent.
Mais les votres (ſi mes Vers viuent)
N'iront ſoubz Terre ſans Honneur.
Ie chanteray que votz Merites
Vous egalent aux trois Charites,
Qui font des Chapeaux floriſſans
A la ioyeuſe Cyprienne,
Danſant auecq' la Trope ſienne
Par les Prez de loing rougiſſans.
Telles ſont les chaſtes Compaignes,
Qui parmy foreſtz & Campaignes,
Fleuues & Ruyſſeaux murmurans
Suyuent la Vierge Chaſſeresse,
Quand d'vn pié leger elle preſſe
Le Doz des Cerfz, legercourans.
Qui a veu les Lyz & les Rozes
Auecq' la belle Aube decloſes,
Celuy a veu votre beau Teint,
Dont le Blanc & Vermeil enſemble
Le Pourpre coloré reſſemble,
Et du laict la Blancheur eteint,

Qui a conté les fleurs ſacrées
Des Riues, Campaignes, & Prées,
Dont l'Air, quand il eſt plus rient,
Orne les Cheueux de la Terre,
Et les Pierres que lon va querre
Par tant de flotz en Orient :
Celuy a nombré (ce me ſemble)
Voz Graces & Vertuz enſemble,
Auecques les Traictz de votz yeux,
Dont mil' & mile fleches darde
Contre celuy qui vous regarde,
L'Enfant qui ſurmonte les Dieux.
Qui de la Harpe Thracienne
A ouy la voix ancienne,
Des foreſtz l'Ebahiſſement,
Les votres luy fera pareilles,
Qui font des plus rudes Oreilles,
Voyre des Cœurs, rauiſſement.
Voulez-vous que ma Plume ecriue
Comment deſſus la verde Ryue
De Cadme la peu fine Seur,
Eloingnant ſa fidele Trope,
Oſa preſſer la blanche Crope
Du diuin Thaureau Rauiſſeur?
Iadis ſoubz Plume blanchiſſante
Du Ciel la Maieſté puiſſante
Remplit celle qui enfanta
Les fors Iumeaux, auecques celle
Qu'en Ide des troys la plus belle
Au Iuge Bergier tant vanta.
De la Pluye Iaune coulante
Au ſein d'vne Vierge excellente
Naquit le cheualier volant :
Telles ſont les flammes ſubtiles
Du feu, dont les viues Scintiles
Vont Dieux & Hommes affolant.
Qui eſt celuy qui voudroit taire
Le filz du Mari adultere?

Le Monde de Monſtres purgé
De ſes faictz la gloire conſerue,
Des Enfers la Depouille ſerue,
Et le Ciel ſur ſon Dos chargé.
Qui ne congnoiſt bien les deux Ourſes
Fuyantes de Thetis les Sourſes?
Ou qui eſt celuy que n'attaint
La Plainte de la belle Vache,
Qui aux triſtes Riues d'Inache
De l'Amy cruel ſe complaint?
Fuyez doncq' les façons Cruelles
Que Beauté couue ſoubz ſes Eſles:
Faites à l'Amour humbles vœutz
Qu'à Iupiter ne vous otroye,
Pour croiſtre (ô bienheureuſe Proye!)
Le Nombre des celeſtes Feux.
Par les mains du chaſte Hymenée
Chacune de vous ſoit menée
Au lieu ou l'Ennemy humain
Soubz vne agrëable Lumiere,
De votz Iardins la fleur premiere
Pille d'audacieuſe Main.
Ces petites Vndes enflées
Des plus doulx Zephires ſouflées
Sans fin vont diſant à leur Bord,
Heureuſe la Nef arreſtée
Par le mors de l'Anchre ietée
Dedans le Seing d'vn ſi beau Port.

DV PREMIER JOVR DE L'AN.

AV SEIGNEVR BERTRAN BERGIER.

—

ODE VI.

Voicy le Pere au double front,
Le bon Ianus, qui renouuelle
Le cours de l'An, qui en vn Rond
Ameine la Saiſon nouuelle.
Renouvelons auſſi
Toute vieille Penſée,
Et tuons le Soucy
De Fortune inſenſée.
Sus doncq', que tardons-nous encore?
Auant que Vieillars deuenir,
Chaſſons le Soing qui nous deuore,
Trop curieux de l'Aduenir.
Ce qui viendra demain
Ia penſif ne te tienne :
Les Dieux ont en leur Main
Ta fortune & la mienne.
Tu voy de Nege tous couuers
Les ſommetz de la foreſt nue,
Qui quaſi enuoye à l'enuers
Le faiz de ſa Teſte chenue.
La froide Bize ferme
Le goſier des Oyzeaux,
Et les Poiſſons enferme
Soubz le Criſtal des Eaux.
Veux-tu attendre les frimaz
De l'Hyuer, qui deia ſ'appreſte
Pour faire de Nege vn amaz
Sur ton Menton & ſur ta Teſte?

Que tes Membres tranſiz
Priuez de leur verdeur,
Et les Nerfz endurciz
Tremblent tous de froideur?
Quand la Saiſon amolira
Tes brazautresfois durs & roydes,
Adoncq' malgré toy perira
Le feu de tes Moüelles froydes,
Que toute Herbe, ou Etuue,
Tout genial Repas,
Mais tout l'Æthne & Veſuue
Ne rechaufferoint pas.
Mon filz, c'eſt aſſez combatu,
(Diſoit la Mere au fort Gregeois)
Pourquoy ne te reiouys-tu
Auecq' ces filles quelquesfois?
Les Vins, l'Amour, conſolent
Le triſte cœur de l'Homme :
Les Ans legiers ſ'en volent,
Et la Mort nous aſſomme.
Ie te ſouhaite pour t'ebatre
Durant ceſte morte Saiſon,
Vn plaiſir, voyre trois ou quatre,
Que donne l'Amye Maiſon :
Bon vin en ton Celier,
Beau feu, Nuyt ſans Soucy,
Un Amy familier,
Et belle Amye auſſi,
Qui de ſon Luc, qui de ſa Voix
Endorme ſouvent tes ennuiz,
Qui de ſon Babil quelquesfois
Te face moins durer les Nuitz,
Au Lict follaſtre autant
Que ces Cheures laſciues,
Lors qu'elles vont broutant
Sur les herbeuses Riues.

DV IOVR DES BACCHANALES.

AV SEIGNEVR RABESTAN.

—

ODE VII.

Quel bruyt Inuſité
A mes oreilles tonne?
Ie ſuy' tout excité
De l'Horreur qui m'etonne :
Mon Cœur fremiſt & tremble,
Euoé, Euoé.
I'oy' la voix (ce me ſemble)
D'vn Cornet enroué.
Ie voy' le deux fois né,
L'Indique Dieu, qui erre,
Le Chef enuironné
De verdoyant Lyerre :
Les fiers Tygres ſoupirent
Soubz le Ioug odieux,
Et tous paiſibles tirent
Son Char victorieux.
Maint Satyre laſcif
Ryant ſoutient à peine
Sur ung Aſne tardif
Le chancelant Sylene.
Triumphe à la bonne heure,
Dieu, dont ſeut le Butin
Ce Peuple qui demeure
Le plus pres du Matin.
Mon Ame epriſe au feu
De ta Liqueur tant bonne,
Ce Poëtique Vœu
Te conſacre & ordonne.

Ie te ſalue Pere,
Qui tout Soucy deffens,
Soubz ton Regne proſpere
Fay viure tes Enfans.
Celuy, qui ſceut les Boys
Et les Rochers attraire,
Qui fiſt les trois Aboys
Tous ebahiz ſe taire,
Sceut au prix de ſa Teſte,
Combien eſt perilleux,
Blamer la Saincte feſte
De ton Nom merueilleux.
Sans Iarretz ſe trouua
Le brave Roy de Trace,
Et ta force eprouua
L'Echionnée Race:
Bien que tu ſembles eſtre
Au Ryz, Banquetz, & Ieux,
Plus idoyne, qu'adextre
Aux Combatz outraigeux:
Rhete, ceſt inhumain
D'vne horrible Machoire
Renuerſé par ta Main,
Feut temoing de ta gloire,
Quand les filz de la Terre
Ozerent ſ'auancer
Pour au Ciel faire Guerre,
Et ton Pere offenſer.
Sans toy n'ard qu'à demy
La furieuſe flamme
De Venus, ô l'Amy
Et du Cors & de l'Ame!
Donq' à force de boyre,
Noye, ou bruſle au dedans,
La facheuſe Memoire
De noz ſouciz mordans.
Amy, ceſte Rigueur
Au vieil Caton delaiſſe:

Mais ou eſt la vigueur
De ta verde Vieilleſſe?
Le ſoing de tout affaire
Que n'eſt-il endormy?
Quelquesfois il faut faire
Le fol pour ſon Amy.

DV RETOVR DV PRINTENS.

A IAN D'ORAT.

ODE VIII.

De l'Hyuer la triſte froydure
Va ſa Rigueur adouciſſant,
Et des Eaux l'Ecorce tant dure
Au doulx Zephyre amolliſſant.
Les Oyſeaux par les Boys
Ouurent à cete foys
Leurs Goſiers etreciz,
Et plus ſoubz durs glaſſons
Ne ſentent les Poiſſons
Leurs Manoirs racourciz.
La froide Humeur des Montz chenuz
Enfle deia le Cours des Fleuues,
Deia les Cheueux ſont venuz
Aux foreſtz ſi longuement veufues.
La Terre au Ciel riant
Va ſon Teint variant
De mainte couleur viue:
Le Ciel (pour luy complaire)

Orne ſa face claire
De grand' Beauté nayue.
Venus oſe ia ſur la Brune
Mener danſes gayes & cointes
Aux Paſles Rayons de la Lune,
Ses Graces aux Nymphes bien iointes.
Maint Satyre outraigeux
Par les Boys vmbraigeux,
Ou du haut d'vn Rocher,
(Quoy que tout bruſle & arde)
Etonné les regarde,
Et n'en oſe approcher.
Or' eſt Tens que lon ſe couronne
De l'Arbre à Venus conſacré,
Ou que ſa Teſte on enuironne
Des fleurs qui viennent de leur gré.
Qu'on donne au vent auſſi
Ceſt importun Soucy,
Qui tant nous fait la guerre :
Que lon voyſe ſautant,
Que lon voyſe hurtant
D'vn Pié libre la Terre.
Voicy, deia l'Eté qui tonne
Chaſſe le peu durable Ver,
L'Eté le fructueux Autonne,
L'Autonne le Frilleux Hyuer ;
Mais les Lunes volaiges
Ces celeſtes dommaiges
Reparent, & nous Hommes
Quand deſcendons aux Lieux
De noz Anceſtres vieux,
Vmbre & Poudre nous ſommes.
Pourquoy doncq' auons-nous enuie
Du Soing qui les Cœurs ronge & fend?
Le terme bref de notre vie
Long Eſpoir nous deffend.
Ce que les Deſtinées
Nous donnent de Iournées

Eſtimons que c'eſt gaing.
Que ſcais-tu ſi les Dieux
Ottroyront à tes yeux
De voir vn Lendemain?
Dy à ta Lyre qu'elle enfante
Quelque Vers, dont le bruyt ſoit tel,
Que ta Vienne à iamais ſe vante
Du nom de Dorat Immortel.
Ce grand Tour violant
De l'An leger-volant
Rauiſt & Iours & Moys,
Non les doctes Ecriz,
Qui ſont de noz Eſpris
Les perdurables Voix.

CHANT DV DESESPERÉ.

ODE IX

La Parque ſi terrible
A tous les Animaulx,
Plus ne me ſemble horrible,
Car le moindre des maulx,
Qui m'ont fait ſi dolent,
Eſt bien plus violent.
Comme d'vne Fonteine
Mes yeux ſont degoutens,
Ma face eſt d'Eau ſi pleine,
Que bien toſt ie m'attens,
Mon cœur tant ſoucieux
Diſtiler par les yeux.
De mortelles Tenebres
Ilz ſont deia noirciz,

Mes Plaintes ſont funebres,
Et mes Membres tranſiz:
Mais ie ne puy' mourir,
Et ſi ne puy' guerir.
La Fortune amyable
Eſt-ce pas moins que rien?
O que tout eſt muable
En ce Val terrien!
Helas, ie le congnoy',
Qui rien tel ne craignoy'.
Langueur me tient en Leſſe,
Douleur me ſuyt de pres,
Regret point ne me laiſſe,
Et crainte vient apres:
Bref, de Iour, & de Nuyt,
Toute choſe me nuit.
La verdoyant' Campaigne,
Le flory Arbriſſeau,
Tumbant de la Montaigne
Le murmurant Ruyſſeau,
De ces plaiſirs iouyr
Ne me peut reiouyr.
La Muſique ſauuaige
Du Roſſignol au Boys
Contriſte mon Couraige,
Et me deplait la voix
De tous ioyeux Oyſeaux,
Qui ſont au bord des Eaux.
Le Cygne poëtique
Lors qu'il eſt myeux chantant,
Sur la Ryue aquatique
Va ſa mort lamentant.
Las! tel chant me plait bien,
Comme ſemblable au mien.
La voix Repercuſſiue
En m'oyant lamenter,
De ma Plainte exceſſiue
Semble ſe tormenter,

Car cela que i'ay dit
Touſiours elle redit.
Ainſi la ioye & l'ayſe
Me vient de dueil ſaiſir,
Et n'eſt qui tant me plaiſe
Comme le deplaiſir.
De la mort en effect
L'eſpoir viure me fait.
Dieu tonnant, de ta foudre
Viens ma mort auencer,
Afin que ſoye en poudre
Premier que de penſer
Au plaiſir que i'auroy'
Quand ma mort ie ſcauroy'.

AV SEIGNEVR PIERRE DE RONSARD.

—

ODE X

Chante l'empriſe furieuſe
Des fiers Gëans trop deuoyez,
Et par la main victorieuſe
Du Pere tonnant foudroyez :
Ou bien les labeurs enuoyez
Par Iunon Déeſſe inhuméne
A l'inuincible enfant d'Alcméne.
Chante les martiaux alarmes
D'vn ſon heroïc & haut ſtyle :
Chante les amoureuſes larmes,
Ou bien le champ graz & fertile,
Ou le cler ruyſſeau qui diſtile
Du mont pierreux, ruyſſeau qui baigne

Prez & ſpacieuſe campaigne.
Chante doncq', les biens de Cerés,
Et de Bacchus les ieuz myſtiques :
Chante les ſacrées forés,
Seiour des Demydieux ruſtiques :
Chante tous les Dieux des antiques,
Pluton, Neptune impetueux,
Et les Auſtres tempetueux.
Bref, chante tout ce qu'ont chanté
Homere & Maron tant fameux,
Pyndare, Horace tant vanté,
Afin d'eſtre immortel comme eux,
En depit du dard venimeux
De celle qui ne peut deffaire
Ce qu'vn Eſprit diuin ſcait faire.
Ton œuure ſera plus durable
Qu'vn Théatre, ou vn Coliſée,
Ou qu'vn Mauſéole admirable,
Dont l'etophe ſi fort priſée
Par le tens a eté briſée,
Ou que tout autre œuure excellant
De la main de l'Ouurier volant.
Quant à moy, puis que ie n'ay beu,
Comme toy de l'unde ſacrée,
Et puis que ſonger ie n'ay peu
Sur le Mont double, comme Aſcrée,
C'est bien force, que me recrée
Auec Pan, qui ſoubz les Ormeaux
Fait reſonner les Challumeaux.
Mais toy, ſi deſires pour viure
Delaiſſer quelque Monument,
Pourquoi auſſi ne veux-tu suyure
Quelque haut & braue Argument ?
Amy, vole plus hautement,
Et en lieu ſi humble n'amuſe,
Qu'à me louër, ta docte Muſe.
Si tu m'euſſes, facund Mercure,
Volu eſtre vn peu fauorable,

Et toy Phebus, i'euſſe pris cure
De rendre mon bruyt honorable,
Voyre par Ecrit memorable
Vn Iour auec triumphe & gloire
Marier Loyr auecques Loyre.

A VNE DAME

CRVELLE ET INEXORABLE.

—

ODE XI

Muſe, que tant ie voys cherchant,
Inſpire moy encor' vn Chant,
Vn chant, qui entre en l'obſtinée Oreille
De la Beauté, qui n'a point ſa pareille.
Le feu en la Fournaize etreint
Ard plus que cil qui non contreint
Par le Ciel libre, en ca & la epars,
Donne ſa flamme au Vent de toutes pars.
Amour iuſqu'au profund de l'Ame
A dardé la cruelle flamme,
Que suy' contreint de vomir en mes Vers
D'vn ſon Tragic tout etrange & diuers.
Cruelle, tu voys de bien loing
Ce feu dont tu n'as point de ſoing,
Comme celuy qu'on voit voler parmy
La Ville priſe, ou le Camp ennemy.
Tu m'as ouuert le manque Flanc
Auecques cet Iuoyre blanc,
Qui montre au bout cinq Perles plus exquiſes
Que d'Orient les Pierres tant requiſes.

Pourquoy arraches-tu le Cœur
Dont Amour par toy feut vainqueur?
Pourquoy fais-tu ainſi que deux Tenailles,
Sentir tes Mains en mes viues Entrailles?
Les Tygres (ó fiere Beauté!)
N'ont tant que toy de Cruauté :
Ny le Serpent, qui ſe trayne ſoubz l'herbe,
Ny des Lyons la Semence ſuperbe.
Pas n'auoit ſi grande rudeſſe,
La cruelle Vierge Déeſſe,
Qui fiſt aux chiens devorer le Veneur
Criant en vain : Ie ſuy' votre ſeigneur.
Qui eſt celuy, qui ne ſ'etonne
Quand le Pere courrouſſé tonne,
Dardant ca bas de foudroyante Main
Le Traict vangeur de tout Acte inhumain?
Amour pourtant dedans les Cieux
Enflamme le plus grand des Dieux,
Hommes en terre, & en l'air les oyzeaux,
Et les poyſſons iuſq'au fond de leurs eaux.
O Repaire moins ſouhaitable,
Que le Caucaſe inhoſpitable,
Ou le Rapteur du ſaint feu va paiſſant
L'Aigle ſacré d'vn poumon renaiſſant!
Tu me fais par ta grand' froydeur
Sentir plus violente ardeur
Que cetuy la, dont le dozgrand & large
Soutient d'vn mont la trop peſante charge.
Qui d'Amour blame les edictz,
Semble ces Gëans, qui iadis
Des plus hauts montz vne echelle erigerent,
Et les manoirs celeſtes aſſiegerent.
Ne crains-tu point qu'il ſe courrouſſe?
Ne crains-tu point que de ſa trouſſe
Te darde vn traict empenné de fureur,
Pour ſe vanger d'vn ſi cruel erreur?
Ou vas-tu Muſe? ſi grand' Ire
Ne conuient à la douce Lyre.

Tu es trop humble, & de trop petit ſon,
Pour accorder ſi tragique chanſon.

DE PORTER

LES MISERES ET LA CALVMNIE.

AV SEIGNEVR CHRISTOFLE DV BREIL.

—

ODE XII

Rien n'eſt heureux de tous poinctz en ce Monde,
L'air, & le feu, le ciel, la terre, & l'vnde
Nous font la guerre, & les iuſtes Dieux meſmes
N'ont pardonné à leurs Palaiz ſupremes.
Ne voy-tu pas que les Signes des Cieux
Sont mutilez de piez, de braz, ou d'yeux?
N'as-tu iamais d'eclypſe coutumiere
Veu obſcurſir l'vne & l'autre lumiere?
O que d'ennuy ſans repos nous tormente!
Les vns par faim ont peine vehemente,
Autres on voit en la priſon mourir,
Pluſieurs auſſi à la guerre courir,
Ioyeux ſpectacle à ce furieux Dieu,
Qui maintenant obtient le premier Lieu
Entre les Roys, les Empereurs & Princes,
Au grand dommaige (helas) de leurs Prouinces.
Le flot, le vent, le Pyrate & rocher
Sont les perilz de l'auare Nocher,
Qui de ſon ayſe & repos ſ'ennuyant,
Aux Indes court, la pauureté fuyant.
Cetuy par fer, par cordeau, ou poyſon

Cherche de mort voluntaire achoyſon,
Et pour trouuer de ſes maulx allegence,
A pris de ſoy luymeſmes la vengence :
Et cetuy la qui eſt myeux fortuné
Que les premiers, auant que d'eſtre né
Enſeuely d'vn Sommeil eternel,
Fait ſon Tumbeau du ventre maternel.
D'vn egal pié la Mort qui tout attrape,
Et des petiz les humbles manoirs frape,
Et des plus grands les tours hautes & fortes.
Vne mort ſeule en mile & mile ſortes,
De maulx ſoudains, nouueaux & incurables,
Va tormentant les Humains miſerables.
Le Cours des Ans, des Siecles & Saiſons,
Les grands Citez & ſuperbes Maiſons
Miſes par terre, & les Ruines groſſes
Des vieux Palaiz, Thëatres, & Colloſſes,
Montrent à l'œil, tout ce qui eſt ca bas
Etre caduq', & ſubiect à trepas.
O malheureux, qui batiſt Eſperance
Sur fondement d'Incertaine aſſurance!
De tous Etaz, de tout Sexe, & tout Aage
Solicitude eſt le propre Heritage.
Ell' ſuyt des Roys les Palaiz ſumptueux,
Conuentz ſacrez, Parquetz tumultueux :
Le Laboureur la porte en ſa charrue,
Et du Paſteur aux toictz elle ſe rue :
L'Homme de Guerre auſſi la porte en croupe,
Et le Marchant auare dans la Poupe :
Rien, que vertu, ne domte la Fortune.
Comme le Roc, quand la Mer importune
En ca & la contre luy ſe courrouſſe,
Rompt les gros flotz, & de ſoy les repouſſe.
O bienheureux qui de rien ne ſ'etonne,
Et ne paliſt, quand le Ciel iré tonne!
O bienheureux, que les Torches ardentes,
Et des troys Seurs les Couleuures pendentes
N'excitent point! qui n'entrerompt le fruict

De ſon Repos, pour quelque petit bruict.
Cet Homme la pour vray iamais ne tremble,
Bien que le Ciel à la Terre ſ'aſſemble :
Et ont les Dieux ſa fortreſſe munie
Contre fortune, & contre Calumnie.
Le Ciel vangeur, Protecteur d'Innocence,
Donne aux peruers ſouuent longue licence
De nuyre aux bons : puis contre eux Irrité
Commende au Tens, pere de verité,
Decouurir tout ; lors la Cauſe plus forte
Deuient ſoudain la plus foyble, de ſorte
Que la grandeur de la peine compenſe
La tardité de la iuſte vengence.
Eſpere, Amy, eſpere, dure, attens
Cete faueur & du Ciel & du Tens.
Et quand le Ciel n'auroit aucun ſoucy
De tout cela que nous faiſons ici,
Mais bien ſeroint toutes humaines choſes
Soubz le Pouuoir de la fortune encloſes,
Ne vault-il myeux (veu qu'elle fait ſon tour)
Auoir eſpoir de ſon heureux retour,
Qu'eſtre touſiours en peur de la ruyne?
Cet Air couuert d'vne obſcure Bruyne
S'eclerſira, ces vndes courrouſſées
Iuſques au Ciel par l'Aquilon pouſſées
S'apaiſeront, & par l'Anchre ietée
Au Port ſera la Nauire arreſtée.
O combien doulx ſera le ſouuenir
Des maulx paſſez! pour doncq' la paruenir,
Endure Amy ces peines doloreuſes.
Et te reſerue aux choſes plus heureuſes.

DE L'IMMORTALITÉ DES POETES.

AV SEIGNEVR BOVIV.

—

ODE XIII

Sus Muſe, il faut que lon ſ'eueille,
Je veux ſonner vn chant diuin :
Ouure donques ta docte oreille,
O Bouiu, l'honneur Angeuin !
Pour ecouter ce que ma Lyre accorde
Sur ſa plus haute & mieux parlante chorde.
Cetuy quiert par diuers dangers
L'honneur du fer victorieux :
Cetuy la par flotz etrangers
Le ſoing de l'or laborieux.
L'vn aux clameurs du Palaiz ſ'etudie,
L'autre le vent de la faueur mandie :
Mais moy, que les Graces cheriſſent,
Ie hay' les biens que l'on adore,
Ie hay' les honneurs qui periſſent,
Et le ſoing qui les cœurs deuore :
Rien ne me plaiſt, fors ce qui peut deplaire
Au iugement du rude populaire.
Les Lauriers, prix des frontz ſçauans,
M'ont ia fait compaignon des Dieux :
Les laſcifz Satyres ſuyuans
Les Nymphes des ruſtiques lieux,
Me font aymer loing des congnuz Riuaiges,
La ſainte horreur de leurs Antres ſauuaiges.
Par le Ciel errer ie m'attens
D'vne eſle encor' non uſitée,
Et ne ſera gueres long tens
La terre par moy habitée.

Plus grand qu'Enuie, à ces ſuperbes Viles
Ie laiſſeray leurs tempeſtes ciuiles,
Ie voleray depuis l'Aurore
Iuſq'à la grand' Mere des eaux,
Et de l'Ourſe à l'Epaule more,
Le plus blanc de tous les oyſeaux.
Ie ne craindray, ſortant de ce beau iour,
L'epeſſe nuyt du tenebreux ſeiour.
De mourir ne ſuys en emoy
Selon la loy du ſort humain,
Car la meilleure part de moy
Ne craint point la fatale main :
Craingne la Mort, la Fortune, & l'Enuie,
A qui les Dieux n'ont donné qu'vne vie.
Arriere tout funebre chant,
Arriere tout marbre & peinture,
Mes cendres ne vont point cherchant
Les vains honneurs de ſepulture :
Pour n'eſtre errant cent ans à l'enuiron
Des triſtes bords de l'auare Acheron.
Mon nom du vil Peuple incongnu
N'ira ſoubz terre inhonoré,
Les Seurs du mont deux fois cornu
M'ont de ſepulchre decoré,
Qui ne craint point les Aquilons puiſſans,
Ny le long cours des Siecles renaiſſans.

EPITAPHE DV SEIGNEVR BONIVET.

La France & le Piemont, & les Cieux & les Arts,
Les Soldats & le Monde ont faict comme ſix parts
De ce grand[101] *Boniuet : car vne ſi grand' choſe*
Dedans vn ſeul tombeau ne pouuoit eſtre encloſe.

La France en a le Corps, qu'elle auoit eſleué :
Le Piemont a le Cœur, qu'il auoit eſprouué :
Les Cieux en ont l'Eſprit, & les Arts la Memoire :
Les Soldats le Regret, & le Monde la Gloire.

EPITAPHE DE CLEMENT MAROT.

Si de celuy le Tumbeau veux ſcauoir,
Qui de Maro auoit plus que le nom,
Il te conuient tous les Lieux aller voir
Ou France a mis le but de ſon renom.
Qu'en Terre ſoit, ie te reſpons que non,
Au moins de luy c'eſt la moindre partie.
L'Ame eſt au lieu d'ou elle etoit ſortie,
Et de ſes Vers, qui ont domté la Mort,
Les Seurs luy ont ſepulture batie
Iuſques au ciel. Ainſi, LA MORT N'Y MORD.

LOVANGE DE LA FRANCE

ET DV ROY TRESCHRESTIEN HENRY II[102].

Venez, ô mes doulces Carites,
A l'ombre des grands Lis dorez.
Carites qui tant honorez
La perle de noz Marguerites.
Et de ces deux naïues fleurs
Mariant les riches couleurs,
Tiſſons des gyrlandes nouuelles
Pour noz images couronner,

Et leurs autelz enuironner
De noz parures les plus belles.
Et toy, mon Prince, que i'adore
Pour mon ſeul terreſtre Soleil,
De peur que l'aſtre, ton pareil,
Ces belles fleurs ne decolore,
Peinds deſſus elles ton beau nom,
Et conſacre leur ſainct renom :
Afin que deuot ie le ſonne
D'vne perpetuelle vois,
Qui ſans toy noſe à ſi grands Roys
Preſenter ſi digne couronne.
En vain tout autre ſ'efforce
De m'y vouloir inciter,
Si de toy, pour m'exciter,
Ne vient le cœur & la force :
Toy ſeul ouurir tu me peus
Parnaſſe comme tu veux.
Ta ſeule faueur me donne
Plume, langue, entendement,
Qui fait, que ſi hautement
I'eſcry, ie parle, & raiſonne.
Comme vne grand' coquille creuſe,
Qui ſ'eleue deuers ſes bords,
D'vne double mer fait ſes ports
Vne prouince plantureuse.
Ses flancs ſuperbement bornez
Sont doublement enuironnez
Des Alpes, & des Pyrenees,
D'Europe, & de ce Monde encor'
En autelz, en peuples, en or,
Surmontant les plus fortunees.
Ceſte terre, mere feconde
D'armes, d'amours, & de ſçauoir,
Parmy les autres ſe fait voir
Comme vne Cybele ſeconde.
Auſſi la grand' mere des Dieux,
Qui la void d'œil non enuieux,

Son char & ſes lyons luy donne,
De ſes tours la couronne auſſi,
Et ſemble qu'auec ceſte-cy
L'Italie elle en enuironne.
Et à bon droit elle honnore
Ces deux-cy, puis qu'elles ont
Leurs preſtres, preſtres qui ſont
Vraiz hommes, & qui encore
Remplis de la deité
Du Dieu triple en vnité
Reduiront ſous ſa puiſſance
Les empires, & les Roys,
Qui viuent ſous autres lois,
N'ayant de Dieu cognoiſſance.
De ceſte mere genereuſe
D'autres Demidieux nos ſeigneurs,
De Iuppiter enfans, & ſœurs,
Regne aujourdhuy la troppe heureuſe :
Troppe vrayment meritant mieux
D'eſtre miſe au nombre des Dieux,
Et que des temples on luy face,
Que ceux-la, qui du tige tien,
O pere Saturne ancien,
Planterent la celeſte race.
Mais les Dieux de noſtre prouince
Reiettans telles vanitez,
Soumettent leurs diuinitez
Au Dieu, qui des Dieux eſt le Prince.
Et qu'ainſi ſoit, voyez la foy
De ce Henry noſtre bon Roy,
Vainqueur de l'inuincible Auguſte,
Ce Treſchreſtien, ce Prince humain,
Qui par la force de ſa main
Se monſtre pitoyable & iuſte.
Voyez comme ſa iuſtice,
Qui d'vn magnanime effort
Souſtient le droit du moins fort,
Et punit le malefice,

Mieux qu'en marbre, ou qu'en airain
Se conſacre de ſa main
Plus d'vn temple & d'vne image :
Voyez ſa graue doulceur,
Et comme il eſt poſſeſſeur
Paiſible de ſon courage.
Voyez comme Iris & Bellonne
Ses traces vont touſiours ſuyuant,
Et comme Themis va deuant,
Et comme point ne l'abandonne
Le beau ſcadron de l'equité,
Du ſens & de la verité :
Oyez le bruit de ſes tempeſtes,
Et voyez ſes fouldres cheans,
Qui des Lycaons & Gëans
Accablent les ſuperbes teſtes.
Voyez combien de ceſte bande
Ia par ſa main ſont renuerſez,
Et combien en ſont menaſſez,
Et auec quelle force grande,
Briſant l'orgueil audacieux
Qui vouloit eſcheller les cieux,
Son bras indontable repouſſe
La fureur de tous ces combats,
Ruant Oſſe & Olympe à bas
Auec vne horrible ſecouſſe.
O combien du grand Typhee
La cheute reſiouira
Tout le monde, qui voyra
Telle fureur eſtoufee !
Et de quelle paix vnis
Apres ces combats finiz
Seront peuples & prouinces,
Quand on n'oyra plus tonner
Pour ces Tyrans eſtonner,
Le grand Iuppiter des Princes ;
Dont la grand' Iunon, ſa compaigne,
Et ſœur de ſa diuinité,

Sa matronale grauité
D'vne humble douceur accompaigne,
De ſon cœur reiectant bien loing
Tout le ſoubſon & tout le ſoing
Dont l'autre Iunon eſt touchee :
Et qui pour repeupler les cieux,
D'vn plus heureux nombre de Dieux
Eſt heureuſement accouchee.
O d'ame & de nom toute pure,
Ce fut bien noſtre grand bonheur
Quand le ſouuerain gouuerneur
Prit de nous ſi grand ſoing & cure,
Que d'vne inuiolable foy
T'vnir auec vn ſi grand Roy
D'vn tel royaume que la France :
Pour autant que de ta grandeur
Renaiſt l'eſpoir, & la ſplendeur
Qui doit luire ſur ta Florence,
Voyre ſur toute Italie.
Que ſi ta belle clarté
D'vn ray ſur elle eſcarté
La rend iamais embellie,
Bien qu'ayant perdu ſes droits,
Et ſerue ſous autres lois,
Luy eſclairant ta lumiere,
Elle eſpere encor vn iour
Voir ſon antique ſeiour
En ſa liberté premiere.
O vrayment Minerue nouuelle,
De Iuppiter l'enfantement,
Fille de ſon entendement,
De ſon ſens, & de ſa ceruelle :
Puis que le ciel te fit ainſi
D'vn grand Roy fille, & ſœur auſſi :
Le ciel, ô vierge bien heureuſe,
Le ciel te face quelquefois
D'autres Princes, & d'autres Roys
Eſpouſe, & mere plantureuſe.

Vierge de gloire couronnee,
Ardant l'obſcur de noſtre nuict,
Comme loing du ſoleil reluit
Vne eſtoille bien fortunee :
Aſtre des aſtres le plus beau,
Des flambeaux le plus cler flambeau
Perle des perles la plus clere,
Des threſors le plus beau threſor,
Quelle choſe a Phœbus encor'
Plus que toy precieuſe & chere?
De toy naiſt, en toy prend vie,
Par toy regne ſa grandeur
Et tu luis en ſon ardeur,
Par qui toute ame eſt rauie :
Ardeur, qui m'ard tellement,
De ſon ſainct embrazement,
Qu'en leur troppe blanchiſſante
Tes cygnes m'ont auoüé,
Bien que mon chant enroüé
Vole d'aile languiſſante.
Voicy la ieune Cynthienne,
Veufue de ſon Endymion :
Belle couple, heureuſe vnion,
Si ſa fleur hyacinthienne
N'euſt veu couper deuant le temps
Le verd honneur de ſon printemps.
Mais quoy, puis qu'elle eſtoit mortelle
Et que l'amour eſt immortel,
Qui touſiours luy demeure tel,
Pour touſiours viure aueques elle?
O combien de Cyprines belles,
Qui font reluire dans leurs yeux
Vn cœur allaigrement ioyeux!
Combien d'autres Deeſſes telles?
Et combien, qui d'vn cœur vaillan
Montent au ciel en battaillant?
Que ſ'ilz n'y ont encores place
Auec tiltre de deité,

Quelz autres ont mieux merité
Le trident, le tyrſe, ou la maſſe?
Chanſon, ſi ceux que ie vante,
Ne ſont du nombre des Dieux,
Si ſont bien dignes des cieux
Les grand's vertus que ie chante.
Offre leur pour moy ces fleurs,
Et dy, ſi en leurs couleurs
Ie n'ay les perles meſlees,
Ell' ont voz noms ſur le front,
Mais vn iour elles ſeront
De voz aſtres eſtoillees.

DISCOVRS AV ROY SVR LA POESIE.

Encores que chaſcun, SIRE, *volontiers priſe*
La ſcience qu'il penſe auoir la mieux appriſe,
Si n'ay-ie toutefois iamais beaucoup priſé
L'art ou mon naturel m'a plus fauoriſé,
Fors ſeulement d'autant que ie puis voz louanges
Porter par ce moyen aux nations eſtranges
Et monſtrer par ce peu qui peult ſortir de moy,
Que ie ne ſuis du tout inutile à mon Roy.
Sire, de voz ſuiects qui tous à vous ſe doiuent,
Selon que plus ou moins de graces ilz reçoiuent,
Les vns ſont employez en vne faction,
Les autres en vne autre, & chaſcune action
Selon qu'elle deſſert, ſe doit tenir certaine
De receuoir de vous ſon loyer ou ſa peine.
Or entre ceux qui ont tant de felicité
Que de faire ſeruice à voſtre maieſté,
Ceux qui ſont employez aux affaires belliques,
Sont ceux, comme auſſi ſont tous miniſtres publiques,

Qui meritent le plus d'eſtre recompenſez,
Et qui au pres de vous ſont les plus auanſez.
Mais les biens & honneurs que de voſtre ſeruice
Reçoiuent ceux qui ſont dignement leur office,
Ne doiuent pas ſuffire à ceux qui ſont bien nez,
Et qui oultre les dons des quelz ils ſont ornez,
Oultre voſtre faueur & le bruit populaire,
Ont quelque choſe en eux par deſſus le vulgaire.
Ilz attendent encor' pour auoir ce bon heur
De viure apres leur mort, vn immortel honneur :
Honneur, le ſeul loyer qui la vertu guerdonne,
Loyer, qu'à la vertu la ſeule Muſe donne.
Car veu que la nature a d'vn ſi petit cours
A l'homme limité le terme de ſes iours,
Pourquoy de tant d'ennuis, de trauaux, & trauerſes,
De voyages loingtains, & fortunes diuerſes,
Fol ſe priueroit-il de ce peu de plaiſir,
S'il n'auoit en ſon cueur ceſt honneſte deſir
D'allonger par vertu le cours de ſa memoire,
Et gaigner par ſa mort vne immortelle gloire?
Ce genereux deſir de l'immortalité
Tous l'apportent icy des leur natiuité,
Chaſcun ou plus ou moins, ſelon que de nature
Il eſt fauoriſé, ou de ſa nourriture :
Ce qui nous monſtre bien que tout on ne meurt pas,
Mais qu'il reſte de nous, apres noſtre treſpas,
Ie ne ſçay quoy plus grand & plus diuin encore,
Que ce que nous voyons, & que la mort deuore.
Celuy vrayment ſeroit ſemblable à ces Geans,
Qui furent foudroyez par les champs Phlegreans,
Qui penſeroit que l'homme, apres ſa ſepulture,
Du bruit qu'il a laiſſé n'euſt ſentiment ny cure.
Car l'eſprit reüny à ſon eternité,
Et voyant au miroir de la diuinité
Tout ce qu'on fait icy, comme au ciel il herite
Auec vn heur parfait du fruit de ſon merite,
Auſſi ſent il le bruit qu'en terre il a laiſſé,
Pour les faictz, dont il eſt au ciel recompenſé.

C'eſt pourquoy ces grands Roys, & magnanimes Princes,
Apres auoir donté les barbares prouinces,
Fait florir la vertu, la iuſtice, & la paix,
Dechaſſé les Tyrans, & par autres bienfaictz
Aydé le genre humain, pour ſacrer leur memoire
A la poſterité, engrauerent la gloire
De leurs faictz genereux en marbres eſleuez,
En colomnes, en arcz à double front grauez,
En ſuperbes tumbeaux, & ſemblables ouurages
Que le temps a dontez. Quelques autres plus ſages
Voulant perpetuer le bruit de leur vertu
Par œuure qui ne peuſt du temps eſtre abbatu,
Qui ne craigniſt le feu, ny le fer, ny l'orage,
Ny meſme Iuppiter, mais paſſant d'aage en aage
Se fiſt touſiours plus beau, emprunterent les mains
Et l'immortel labeur des doctes eſcriuains :
Par le moyen deſquelz, plus viuans ilz ſont ores,
Que du temps qu'ilz viuoient, & leurs beaux faictz encores
Plus recents que ceux-la, qu'on voit preſentement :
Tant de force a l'hiſtoire eſcrite doctement.
SIRE, *parlant ainſi du pouuoir de l'hiſtoire,*
Ie parle du Poëte, eſtant aſſez notoire,
Que tous deux ſont eſmeuz d'vn ſemblable deſir,
Qui eſt de profiter, & de donner plaiſir.
Tous deux par leurs eſcripts meſme choſe pretendent,
Mais par diuers moyens à meſme fin ilz tendent.
Ceſtuy-là, ſans vſer d'aucune fiction,
Repreſente le vray de chaſcune action,
Comme vn, qui ſans oſer ſ'eſgayer dauantage,
Rapporte apres le vif vn naturel viſage :
Ceſtuy-cy plus hardy, d'vn art non limité
Sous mille fictions cache la verité,
Comme vn peinctre qui fait d'vne braue entrepriſe
La figure d'vn camp, ou d'vne ville priſe,
Vn orage, vne guerre, ou meſme il fait les Dieux
En façon de mortelz ſe monſtrer à noz yeux.
Tel que ce premier là eſt voſtre Ianet, SIRE,
Et tel que le ſecond Michelange on peult dire :

A l'vn voſtre Paſchal eſt ſemblable en ſon art,
A l'autre eſt reſemblant voſtre doƈte Ronſard.
Ie ne veux pas icy par le menu deduire
Pluſieurs autres raiſons, que ie pourrois induire
Pour monſtrer ce qui eſt de ſemblable en ces deux,
Et ce qui eſt auſſi de difference entre eux.
Par vn autre œuure à part ie vous feray notoire
Ce qui ſe trouue eſcript des vertus de l'hiſtoire,
Qui vers nous de heraut ſert à l'antiquité,
Comme à nous quelque iour vers la poſterité
Ell' doit auſſi ſervir ; mais ſuyuant la matiere
De ce preſent diſcours, pour vne gloire entiere
Baſtir à voſtre nom, dire i'oſeray bien,
Que le poëte il fault ioindre à l'hiſtorien.
Car bien que ceſtuy-cy d'vn plus ſeur teſmoignage
Depoſe à l'aduenir des geſtes de ſon aage,
Et de ce qu'il a veu (car ſans ce dernier poinƈt
Le nom d'hiſtorien il ne merite point)
Ceſtuy-la toutefois eſt trop plus admirable,
Et ſon œuure n'eſt moins que l'hiſtoire durable,
Pour ce qu'en imitant l'autheur de l'vniuers,
Toute eſſence & idee il comprend en ſes vers.

A ANDRÉ THEVET,

ANGOVLMOISIN.

SONNET

Si la premiere nef que vid la pleine humide,
De nef fut transformee en aſtre flamboyant,
Pour auoir voyagé d'vn chemin ondoyant,
Qui va du Theſſalique au riuage Colchide :

Combien doit noſtre France à ceſt autre Æſonide,
Qui comme l'Ocean la terre coſtoyant,
Qui comme le Soleil le monde tournoyant,
A veu tout ce qu'enceint ce grand eſpace vuide?
C'eſt Theuet qui ſans plus des rocs Cyaneans,
N'a borné ſon voyage, ou des champs Medeans:
Mais a veu noſtre monde, & l'autre monde encore:
Dont il a rapporté, non comme fit Iaſon,
Des riuages du Phaſe, vne blonde toiſon,
Mais tout ce qui ſe void ſur les champs de l'Aurore.

AV MESME THEVET

SVR SES

SINGVLARITEZ DV LEVANT[103].

Apres avoir gaigné quelque grande victoire,
Les Empereurs Romains en triomphe portoient
La prouince dontée & la repreſentoient
Par l'habit qui pouuoit la rendre plus notoire.
Theuet à ſon retour tout' imitant la gloire
De ceux-la qui iadis les Barbares dontoient,
Des peuples qui de nom cognus à peine eſtoient,
Nous repreſente icy la naturelle hiſtoire.
Comme Vlyſſe echappé de cent mille dangers,
De ce qu'il a conquis ſur les bords eſtrangers
Vn eternel trophee il plante ſur noz riues:
Rapportant, non l'honneur d'vn peuple ſurmonté,
Non le riche butin d'vn Barbare donté,
Mais de tout l'Orient les deſpouilles captiues.

DV PARLEMENT DE PARIS.

Rome la grand' & les doctes Athenes
Ne viuent tant par leurs Temples dorez,
Par leurs Palais de marbre elaborez,
Ny par l'orgueil de leurs Pointes hautaines:
Par tant d'honneurs, par tant de Capitaines
Ne ſont encor' ces peuples decorez
Si hautement, que les ont honnorez
Leurs Cicerons, & leurs grands Demoſthenes.
Et ce Paris, qui ſuyt diuinement
L'antique honneur de ce double ornement,
De ſa grandeur n'eſt point ſi fier encore,
Comme de ceux, dont ſon Palais Royal
Bruit l'eloquence, & tout ce qui honnore
Vn Orateur diſertement loyal.

RECVEIL DE POESIE

PRESENTÉ A TRESILLVSTRE

PRINCESSE MADAME MARGVERITE

Seur Vnique du Roy

ET MIS EN LVMIERE PAR LE COMMANDEMENT
DE MADICTE DAME [104].

A TRESILLVSTRE

PRINCESSE MADAME MARGVERITE

SŒVR VNIQVE DV ROY

MA DAME, apres auoir depuis peu de temps mis en lumiere quelques petiz ouuraiges poëtiques, plus pour ſatisfaire à l'inſtante priere d'aucuns miens amis, que pour eſpoir que i'euſſe d'acquerir aucune reputation entre les doctes, i'auoy deliberé me retirer entierement de ce labeur, auſſi peu maintenant fauorizé, comme il eſtoit anciennement entre les meilleurs eſpriz ſingulierement recommandé. Ie ne ſçay ſi l'infelicité de

noſtre ſiecle en eſt cauſe, ayant l'ambition, & l'auarice, & l'ocieuſe volupté, peſtes des bons eſpriz, chaſſé d'entre nous ce tant honneſte deſir de l'immortalité : ou la trop grande & indocte multitude des eſcriuains, qui de iour en iour ſ'eleue en France, au grand deſhonneur & abatardiſſement de noſtre langue. I'auoy (dy ie) propoſé m'addonner à quelque autre eſtude, ſi non tant louable, pour le moins plus fauorable que ceſtui cy : lors que dernierement eſtant le Roy à Paris, apres auoir pris la hardieſſe de me preſenter deuant voſtre Excellence, il vous pleut de voſtre benigne grace me receuoir auecques tel viſage, que ie congneu mes petitz labeurs vous auoir eſté agreables. Cela, Madame, a depuis ſi viuement incité mon couraige, que mettant en arriere ma premiere deliberation, ie me ſuis remis aux choſes que i'ay penſé vous pouuoir donner quelque plaiſir ; sans que maladie ou autre empeſchement ait peu retirer mon eſprit de ceſte non iamais aſſez louée entrepriſe, iadis tant fauorizée de ce grand Roy François voſtre pere, & maintenant du treſchreſtien Roy, & de vous, comme ſeuls & vrais heritiers de ſa vertu. Vous ayant doncques ces derniers iours fait preſent de ce petit liure, non ſeulement vous l'auez eu aggreable (comme eſt voſtre bonté couſtumiere de receuoir toutes choſes, qui d'humble vouloir ſont preſentées à voſtre grandeur) mais encor' vous a pleu me commander de le mettre en lumiere, & ſoubs voſtre nom. Auecques lequel ie me ſen ſi fort & bien armé contre toutes les difficultez qui de iour en iour ſe treuuent es haultes entrepriſes, que ie pourray combatre l'enuie & la mort, & celuy temps meſmes qui abat les grands Palais & ſuperbes Pyramides. Ie ne me veulx amuſer icy à reſpondre aux calumniateurs (comme eſt la façon ordinaire des eſcriuains) puis que mes eſcriz ont deſia eſté ſi heureux de rencontrer la faueur de voſtre iugement, & par voſtre moyen, celuy du Roy & de la Royne, auxquels ayant ſatisfaict, tant ſ'en fault que ie me ſoucie du meſcontentement d'autruy, que i'eſtimeray de là auoir receu toute la gloire & le fruict de mes la-

beurs. Ma dame ie ſupplie à noſtre Seigneur vous conſerver en heureuſe & longue vie, & augmenter de plus en plus en vous les ſouueraines graces & vertuz qu'il vous a ſi liberalement departies. A Paris, ce *XXIII.* d'Octobre. *M D.XLIX.*

De voſtre Excellence le treſhumble & treſobeiſſant ſeruiteur *I. D. B. A.*

A SA LYRE.

Va doncques maintenant ma Lyre,
Ma Princeſſe te veult ouir.
Il fault ſa table docte eſlire,
Là quelque amy voudra bien li
Tes chanſons, pour la reſiouir.
Ta voix encores baſſe & tendre,
Apren à hauſſer des ici,
Et fay tes chordes ſi bien tendre
Que mon grand Roy te puiſſe entendre,
Et ſa royale epouze auſſi.
Il ne fault que l'enuieux die
Que trop hault tu as entrepris :
Ce qui te fait ainſi hardie,
C'eſt que les choſes qu'on dedie
Au temple ſont de plus grand pris.

CAELO MVSA BEAT.

PROSPHONEMATIQVE[105].

AV ROY TRESCHRESTIEN HENRY II.

Vous qui tenez les ſources de Pegaze,
(Celeſtes Seurs) bandez voſtre arc diuin[106]
Tout au plus hault de voſtre ſainct Parnaze,
Et permettez que ce bras Angeuin[107]
Par l'air François deſſerre vn traict, qui vole
Mieulx que iamais de l'vn à l'autre Pole.
Ce traict puiſſant[108] *deſſus ſes ailes porte*
L'horrible nom qui fait mouuoir les cieux,
Le fer, la flamme, & la non iamais morte
Gloire des Roys, enfans aiſnez des Dieux :
Dont le protraict, HENRY, *celeſte race,*
A peint au vif en ſa diuine grace.
La maieſté de ſon front tant illuſtre
Entre les Roys apparoiſt tout ainſi,
Que l'or aupres de l'argent : & ſon luſtre
Ard tout l'obſcur de ce beau ſiecle ici,
Comme la Lune aux etoilles eclaire
Par le ſerain de quelque nuict bien claire.
En quelque part que ſon bel œil ſe montre,
Comme vn Printemps il ſerene le iour :
Et ſemble bien qu'à ſi haulte rencontre
Renaiſſe au monde vn plus ioyeux ſeiour.
Le Ciel en rid, & le Soleil encore
De nouueaux raiz ſes blonds cheueux decore.
Vien Prince, vien : rends aux tiens la lumiere
Qu'obſcurciſſoit ce tien long demeurer,

Et la vigueur de leur vertu premiere,
Qui ne ſe peult qu'en ta force aſſeurer.
Ton ſeul regard inſpire en leurs couraiges
L'ardent deſir des martiaux ouuraiges.
Comme la mere au riuaige lamente,
Prie, & fait vœux pour ſon deſiré filz,
Qu'vn vent contraire en haulte mer tormente
Outre le terme à ſon retour prefix :
Paris ainſi languiſſoit auant l'heure
Qui a mis fin à ta longue demeure.
La Grand Ceres, qui ces murs enuironne,
A ton paſſer de beaux epiz dorez
Enceinct le tour de ſa riche couronne,
Et par les champs de iaune colorez
Fait ondoyer ſa cheuelure blonde,
Pour honnorer le meſme honneur du Monde.
Bacchus auſſi orne teſte & viſaige
De nouueau pampre & d'odorantes fleurs :
Prez, montz & plains à ton heureux paſſaige
Veſtent habits de diuerſes couleurs :
Et la foreſt branlant ſa teſte armée,
Donne le fraiz de ſa neufue ramée.
Les Demidieux & Nymphes ſe retirent
Aux plus haulx lieux, pour à l'aiſe te voir :
Les plus doulx vents tant ſeulement ſouſpirent,
Les ruyſſelets ne font moins leur deuoir,
Et les oizeaux à l'enuy te ſaluent
Sur les ſommets qui vn peu ſe remuent.
Tout animal domeſtic ou champeſtre,
Fiche ſur toy ſon regard etonné :
Les baz tropeaux en ont laiſſé le paiſtre,
Et les taureaux en ont abandonné
Leurs fiers combaz : les plus cruelles beſtes
Deuers le Ciel ont eleué leurs teſtes.
Qui a peu veoir les mouſches menageres
Sur le Printemps de leurs manoirs ſaillir,
Faire vn grand bruit, & ſ'en voler legeres,
Puis ça & là l'honneur des champs cueillir :

Celuy a veu les miliers, qui ſe rendent
Deſſus les murs, & portes, qui t'attendent.
Paris, qui void ſon Prince à la campaigne,
A mis au vent tout importun ſouci :
Toute maiſon en tout plaiſir ſe baigne,
Veuf de procez eſt le Palaiz auſſi ;
Et par les feuz, qui aux temples ſ'allument,
Pour toy HENRY, *mil' autels aux Dieux fument.*
Enfans bien nez, les plus heureuſes bandes,
Voſtre beau chant ſoit l'Io triumphal :
Vous ſainctz vieillars, chargez les Dieux d'offrandes :
Vierges auſſi au viſaige Nymphal,
Faites couler vne pluye de roſes,
Des propres mains de l'Aurore decloſes.
Ecoute Roy, le plus grand de la Terre,
L'horrible voix du foudroyant canon,
Qui par le Ciel fait vn nouueau tonnerre,
Moindre pourtant, que le bruit de ton nom.
Seine en fremiſt, les riuieres craintiues
Heurtent en vain leurs oppoſées riues.
Iupiter meſme, oyant l'air ainſi fendre,
Change couleur pour vn tel foudroyer,
Et craint encor' que la Terre n'engendre
Nouueaux enfans pour le Ciel guerroyer.
La nuict qui ſort de l'epeſſe fumiere
Auant le ſoir fait faillir la lumiere.
Seine dormoit au plus creux de ſes ondes,
Mais te ſentant de ſa rive approcher,
A mis dehors ſes belles treſſes blondes,
Et ſ'eſt aſſize au coupeau d'vn rocher.
Ses filles lors, qui à my-corps y nouent,
Diuerſement à l'entour d'elle iouent.
Marne peignoit ſes beaux cheueux liquides,
Qui luy armoint & l'vn & l'autre flanc :
Oyze au Soleil ſeichoit les ſiens humides,
Les ſeparant ſur ſon col net & blanc :
Et de ces iongz, Yonne, que tu portes,
Tu en tiſſois chapeaux de mille ſortes.

Lors ſe tirant ſur le rocher ſauuaige,
L'vne apres l'autre ont fait plus d'vne fois,
Hault rechanter tout le courbé riuaige,
Soubz l'argentin de leurs celeſtes voix.
Quelqu'vne ainſi conſacre à la Memoire
(S'il m'en ſouuient) de ſa mere la gloire :
Tage, & Pactol à l'arene doree,
N'ont merité l'honneur qui t'appartient,
O fleuue heureux ! de qui l'onde azuree
Deſſus ſon dos plus grans threſors ſoutient :
Ton cours tortu, qui lentement diſtile,
D'vn gras limon rend la terre fertile.
En mille tours par la Prouince heureuſe
Tes cleres eaux ſ'en vont ebanoyant :
Tes bras y font mainte iſle plantureuſe
De tous coſtez : & ainſi tournoyant,
Entre haults murs ton onde etroitte & forte,
Le riche honneur de l'abondance porte.
Les grans cyprez pouſſent bien hault ſur l'herbe
Leurs fiers ſommetz à croiſtre exercitez :
Le grand Paris d'vn tel fleuue ſuperbe
Leue ſon chef ſur les autres citez,
Non autrement qu'on void parmy les nues,
Les haulx ſourcils des grands Alpes chenues [109].
Quelqu'vn loura (dit la Nymphe ſeconde)
Lyon, Rouen, Bordeaux, Orleans, Tours :
Et ie diray la richeſſe feconde
Du grand Paris, & ſes ſuperbes tours :
Ses Temples ſainctz & ſon Palaiz, qui ſemble
Non vn Palaiz, mais deux citez enſemble.
Mere des ars ta haulteur ie ſalue,
Ie vous ſalue auſſi vous tous les Dieux
Qui auez là voſtre demeure elue
Pour y ſemer les grans threſors des cieux :
Pallas y eſt, & les Muſes ſacrees
Sur Seine ont fait leurs riuaiges aſcrees.
Comment te peut aſſez chanter la France,
O grand FRANCOYS, *des neuf Seurs adoré?*

Tu as defaict ce vil monſtre Ignorance,
Tu as refaict le bel aage doré :
Par toy premier au monde eſt reuenue
La belle Vierge aux vieux ſiecles congneue.
Les vertueux (diſt la troiziéme) viennent
Des vertueux : les fiers Taureaux ainſi
La braueté de leur ſource retiennent :
Des bons cheuaux les bons naiſſent auſſi :
L'aigle haultain ne degenere & tombe
Au naturel de la ſimple columbe.
De ton FRANCOYS, *qu'vn autre n'euſt peu ſuyure,*
En ton HENRY *à meſme vertu né,*
France, tu vois l'excellence reuiure,
Dont les haulx Dieux rien meilleur n'ont donné,
Ny donneront, bien qu'ils facent renaitre
Sept & ſept fois le temps du premier eſtre.
Vy, Prince, vy : & de cent ans encores
Pour enrichir le ſeiour eternel
De noſtre bien, ne vole ou reluit ores
Au plus beau lieu ton Aſtre paternel,
Qui d'œil benin ton franc peuple regarde,
Te fauorize, & ta place te garde.
Ainſi chantoint les trois Nymphes Senoizes,
Comme a l'enuy, quand Seine en ſe leuant,
Entrerompit leurs tant doulcettes noizes :
Et d'vne voix, qui perſoit bien auant,
Fiſt reſonner aux oreilles royales
L'heureux decret des trois vierges fatales[110].
Tu es venu finablement, ô Prince !
Et ie t'auoy' ſi long temps attendu :
Tu es au ſeing de ma belle Prouince
Entre mes braz heureuſement rendu.
Ecoute doncq' de quoy m'ont aſſeurée
Les non menteurs oracles de Nerée.
Eſt-ce pas toy à qui les Dieux promettent
Tout le bon heur du monarque Romain?
Les Dieux qui ia par leurs arreſts ſoumettent
Tout l'vniuers à ta puiſſante main?

I'en voy deſia les depouilles captiues
Miſes par toy pour trophée à mes riues.
Ie voy tomber ſoubz les fleches Françoiſes[111]
Le Leopard[112]*, ton antiq' ennemy,*
Qui ſouloit bruire aux foreſtz Eſcoſſoizes.
Le feu vangeur deſia vole parmy
La nef captive : au ſang Anglois encore
L'azur marin de pourpre ſe colore ;
Ie voy deſia la colomne eleuee
De ta victoire : & ta gloire qui luit,
Eſt ſi auant dans les cieulx engrauee,
Qu'on la peult lire en l'obſcur de la nuit.
Le beau Croiſſant[113]*, qui le ciel François orne,*
Ameine en rond & l'vne & l'autre corne.
Vn lieu ſe treuue hors le cours de l'annee,
Loing de la voye au chariot luiſant,
Là où Atlas tient l'epaule inclinee
Deſſoubs l'eſſeul aux etoiles duiſant,
Là tu feras ta renommée entendre,
Et iuſqu'aux bords de la terre ſ'etendre ;
Bien toſt apres Diſcorde furieuſe
Soubs vn frein ſerf priſe tu meneras :
Lors regnera la paix victorieuſe :
Lors de Ianus le temple fermeras,
Et de laurier ta teſte couronnée,
Adoncq' ſera d'oliue enuironnée.
Ce nouueau ſiecle, à l'antique ſemblable,
Verra fleurir le ſceptre de Valois.
La Foy chenue[114]*, alors non violable,*
Tiendra le lieu des puniſſantes loix.
Vice mourra : & les nopces pollues
Ne ſeront lors par amours diſſolues.
A Dieu doncq' Roy, mon deſtin me rapelle.
Ainſi diſant, le genoil auança :
Puis tout à coup, auec ſa troupe belle
D'vn ſault leger en l'onde ſe lança :
L'eau iette vn ſon, & en tournoyant toute,
Fait bouillonner mainte eſcumeuſe goutte.

CHANT TRIVMPHAL

SVR

LE VOYAGE DE BOVLONGNE.

M.D.XLIX. AV MOYS D'AOVST.

Voicy le temps ſi long temps deſiré
Ou noz ayeulx en vain ont aſpiré,
Qui ſur l'Angloys finablement rameine
La iuſte (helas) mais trop tardiue peine.
Les Dieux vengeurs par toy mis à mepris,
Superbe Angloys, veulent rendre le pris
A leurs autels & temples, que tu ſouilles,
Ornez iadis de nos ſerues depouilles.
Du grand Henry, le bras puiſſant & fort
Auec les Dieux deſia fait ſon effort,
De regaigner par ſes fouldres belliques,
Le vieil butin des grand's pertes galliques.
Si Mars nous a regardé quelquefois
D'vn œil felon, onques nul toutefois
S'eſt peu vanter de voir par luy dontée
Noſtre vertu non iamais ſurmontée :
Qui a touſiours cœur & force repris
De ſon malheur : comme le cheſne appris
A reverdir ſa perruque nouuelle,
Apres le fer ſa teſte renouuelle.
Non autrement que des dents que planta
Le fort Iaſon, la terre en enfanta
Hommes armez, France durant la guerre
Nouueaux enfans de ſon ventre deſſerre.
Hydre iadis en ce point combatoit,
(Dit l'ennemy) quand Hercule abbatoit
L'vn de ſes chefs, auec peine inutile,
Qui la rendoit par ſes playes fertile.

Craindras tu donq', ô bon peuple de Mars,
Craindras tu donq' les fleſches & les arcs
Du rouge Angloys ton antique auerſaire[115],
Viuant HENRY, *ſeul né pour le deffaire?*
Maint Roy Francoys a tenté le danger
Des fiers combats, pour la France vanger :
Mais à HENRY, *enfant de la Victoire,*
Le Ciel amy reſeruoit ceſte gloire.
Son nom fatal à l'Angloys familier,
Et le diſcours des aſtres regulier
Luy peuuent bien donner ferme aſſeurance
De ioindre en bref l'Angleterre à la France ;
Alors ſera des Roys plus orgueilleux
Preſqu' adoré ſon ſceptre merueilleux :
Et ſera dict en la Francoiſe terre
Second du nom, neufieme en Angleterre.
La Francoys, la, aidez voſtre bon heur,
Fauoriſez d'vn tel Prince l'honneur,
Et auancez par voſtre diligence
De vos ayeulx la boyteuſe vengence.
Vne Boulongne ou Calaiz ne ſont pas
Puiſſans aſſez pour vous clore le pas,
Non l'Ocean, qui de vous aura crainte,
De ſang Angloys voyant ſon onde teinte.
Ia d'vn coſté des noſtres le grand cœur
A triumphé du ſouldard[116] *belliqueur,*
Qui ſoubs le coup de la hache Françoiſe,
En gemiſſant, mord la terre Ecoſſoiſe.
De l'autre donq' ne ſoyez endormis,
A fouldroyer voz mortelz ennemis,
Afin que d'eulx la depouille ſoit miſe
Tout à l'entour des bords de la Tamiſe.
C'eſt choſe doulce & belle que mourir
Pour ſon pays & ſon Roy ſecourir.
De quoy te ſert, ô perſonne craintiue!
Fuir la mort d'vne courſe haſtiue?
Elle te ſuit, qui n'a point pardonné
Au doz craintif a la fuite addonné,

Ny au iaret trop peu ferme & debile
De la ieuneſſe à la guerre inhabile.
La vertu ſeule, à qui a merité
Auoir le prix de l'immortalité,
Ouure le ciel, & d'vne aile courante
Laiſſe la terre à la tourbe ignorante.
Hercule ainſi par cet art glorieux
Iadis ſ'aſſiſt à la table des dieux,
Et des Iumeaux le ſigne heureux aux voiles,
Ainſi accreut le nombre des eſtoilles.
Ainſi Auguſte, ainſi le grand François,
Et toy HENRY, *quelque part ou tu ſois,*
Ia deſtiné, ta belle eſtoille ardente
Sera du ciel au plus hault euidente.
Comme l'on void par la fureur des vents
En l'Ocean les flots ſ'entreſuyuans,
Tous argentez d'ecumes blanchiſſantes,
Heurter le front des riues gemiſſantes :
Ou les epiz ia non plus verdoyans,
D'vn ordre egal iuſqu'à terre ondoyans,
Faire vne mer de la blonde Champaigne,
Ou de la Beauce à la large campaigne :
Ainſi ſeront noz ſouldars par les champs
Contre l'Angloys à la guerre marchans,
Comme vn torrent debordé, qui emmeine
Tects & troupeaux contreual par la pleine.
Là des premiers le hardy Vandomoys,
Guyſe, & ſon fort Aumale, mille fois
Par les ſcadrons feront la preſſe moindre,
Pour aux plus fors des ennemis ſe ioindre.
Auecques eulx on pourra voir auſſi
Noſtre Neſtor, le grand Mommorancy,
Vn ſainct André le bien voulu du Prince,
Et vn Sedan monarque en ſa prouince.
Le grand HENRY *ſur tous apparoiſſant,*
Comme vn ſapin aux montaignes croiſſant
Paſſe le freſne aimant la freſche riue,
Ou l'oliuier à la perruque viue,

Souillé du ſang des ſouldars eſtrangers
Rendra les ſiens aueugles aux dangers,
Sans que ſon bras en vain deſcendre face
L'horrible coup de ſa peſante maſſe.
Tu n'as ſans plus, ô des tiens le rampart!
Des plus haulx dieux la faueur pour ta part:
Du noir Pluton le triſte domicile
Meſmes te rend la victoire facile.
Ia long temps a, les filles d'Acheron,
Que maints ſerpents arment à l'enuiron,
Qui pour cheueux en mille neuds leur pendent,
Et noir venin leur diſtilent, & rendent,
Des cœurs Angloys inſpirent au dedens,
Et leurs poiſons, & leurs flambeaux ardens,
Qui font bruler par diſcordes ciuiles
Les fors chaſteaux, & les ſuperbes viles.
Du peuple ſerf l'effort ſeditieux
S'eſt oppoſé au noble ambitieux.
Mars les anime, & Diſcorde qui gronde,
Eſpend partout ſa ſemence feconde.
Io, *Paris, il te fault recevoir*
Ton prince heureux, lequel te vient reuoir,
Te promettant d'armes bien etophees
L'eſté prochain mille & mille trophees.
Sus, que de ioye on face nouueaux feuz,
Qu'on rende à Dieu graces en lieu de veuz,
Qu'on ſ'eſiouiſſe, & que chacun ſ'appreſte,
Pour dedier de ce retour la feſte.
La froide peur, France, a couru ſouuent
Parmy tes oz: donne la donq' au vent,
Puis que tu vois la mageſté ſacrée
De ton Seigneur, ou ton œil ſe recrée.
O quantesfois Royne, & royale ſeur,
Vous auez craint, qu'en quelque lieu mal ſeur,
Ou trop auant aux aſſaulx & alarmes,
Il ne tentaſt la fortune des armes!
Maintenant donq', que ce mordant ſouci
Voz triſtes cœurs ne ronge plus ainſi,

Laiſſez les veuts aux mariniers timides,
Et d'vn beau riz ſeichez ces yeulx humides.
Aux nouueaux raiz du matinal ſoleil
Les fleurs ainſi reprennent leur vermeil,
Dont les beautez ſe montroint effacées
Preſqu'à demy par les pluyes paſſées.
N'auous[117] *encor' vous celeſtes eſpriz*
De noſtre court, quelque ouuraige entrepris
Digne du nom, dont la France vous priſe,
Et de ce Roy, qui tant vous fauoriſe?
Les vers ſucrez[118] *du luc melodieux,*
Qui reſiouiſt les hommes & les Dieux,
Auront le pris, ſi la Muſe heroïque
Ne fait ſonner ſa trompette bellique.
Ronſard premier oſa bien attenter
De faire Horace en France rechanter,
Et le Thebain (ô gloire ſouhaitable!)
Qu'à grand labeur il a fait imitable.
Ainſi me fault quelque voye eprouuer
Pour Apollon & les Muſes trouuer,
Qui me feront en la terre ou nous ſommes
Voler vainqueur par les bouches des hommes.
I'ameneray le premier, ſi ie puis,
A mon retour au pays d'ou ie ſuis,
Les ſainctes ſœurs, qui me feront reuiure
Mieulx que la main qui anime le cuyure.
De marbre noir au milieu d'vn beau pré
I'edifiray vn temple dyapré,
Tout au plus pres, ou Loyre plus profonde[119]
En l'Ocean fait couler ſa clere onde.
De marbre auſſi les coulonnes ſeront,
Qui en blancheur la neige paſſeront,
Auec l'autel conſtruict de meſme pierre
Encourtiné de laurier & de l'hyerre.
De ce beau lieu la ſuperbe grandeur
Imitera du Croiſſant la rondeur,
Ou ſeront peints de Diane honorée
Les arcs, les traicts, & la trouſſe dorée.

On ne verra par le fer demolir,
Ny par l'orage, ou la flamme abolir
Cet œuure faict de matiere ſi dure,
Que la rigueur des ſiecles il endure.
Là mon grand Roy ſera mis au milieu
Sur piliers d'or, qui tout au tour du lieu
Teſmoigneront ſa louange notoire,
Et ſera dict le temple de victoire:
Là ie peindray comme il aura donté
Calaiz, Boulongne, & l'Anglois ſurmonté,
Puis l'Hibernie, & tout ce qui attouche
L'humide lict, ou le ſoleil ſe couche:
Tu y ſeras de Florence l'honneur,
Royne en qui giſt le comble de bon heur,
Que la Vertu digne epouze a fait eſtre
Du plus grand Roy que ce ſiecle ait veu naiſtre.
Toy Vierge auſſi, miracle de ton temps,
Qui rend le ciel & nature contens,
Alors qu'en toy l'vn & l'autre contemple
De ſon ſçauoir le plus parfaict exemple.
De voz grandeurs le preſtre ie ſeray,
Et deuant vous maint hymne chanteray,
Duquel pourront les nations eſtranges,
Et noz nepueux apprendre voz louanges.
Ce doulx labeur la Muſe me donnoit
Lors que HENRY *à Boulongne tonnoit,*
Luy faiſant ia de ſon bras la vaillance
Chemin au ciel par le fer de ſa lance.

VERS LIRIQVES.

A LA ROYNE.

ODE I.

La louange nous agrée,
La louange nous recrée[120],
Louange qui va foulant
L'honneur de l'arene blonde
Qu'Herme tourne dans ſon onde
Tout trouble de l'or coulant.
La vertu eſt mepriſée,
Qui n'eſt point fauoriſée
Des Graces, contre ces trois,
Le temps, la mort, & l'enuie,
Deſquels ſouuent eſt rauie
La gloire meſme des Roys.
Royne donques ne refuſe
De l'humble & petite Muſe
Les vers, que i'ay mariez
A ma lyre, qui accorde
Leurs ſons divers ſur ſa chorde,
A ta grandeur dediez.
Par eulx n'agueres fut dicte
Ceſte belle MARGVERITE,
Qui encloſe en mes eriz,
Ainſi que la pierre honnore
Son anneau, elle decore
Mes vers d'aſſez petit priz.
Pourtant ſi tu es chantée
Par la Muſe tant vantée

Du tien Bouiu bien ſouuent,
Ne dedaigne point d'entendre
La mienne encor' ieune & tendre,
Qui met ſes ailes au vent.
De Phebus la ſaincte bande,
A chacun qui le demande,
N'a fait liberalité
De pouuoir ainſi aux hommes,
Meſme en la terre ou nous ſommes,
Donner immortalité.
Sur la riue obliuieuſe
La noire tourbe enuieuſe
Des corbeaux[121]*, fait deualer*
Les noms, que de l'eau profonde
Les cygnes tirant ſur l'onde,
Font par le monde voler.
Iadis Romme faiſoit naiſtre
Aux diſciplines adeſtre
Maint bon eſprit feminin :
Mais ton Italie encores,
Dont la gloire tu es ores,
A eu le ciel plus benin.
Celle ou Ferrare ſe mire[122]*,*
Qu'ores noſtre France admire,
Seconde entre les ſiens luit,
Comme aux mariniers eclaire
Celle Tramontane claire,
Qui tant decore la nuit.
Royne à nulle autre ſeconde,
Le ciel t'a rendu feconde,
A fin de perpetuer
La race en France eternelle,
Qu'à la vertu paternelle,
On verra ſ'euertuer.
Morte eſt donq' la maladie,
Qui fut bien aſſez hardie
De monſtrer quaſi la nuict
A ce petit ſecond Prince,

Qui ia en noſtre prouince,
Comme vn nouuel aſtre, luit.
Sus donq', qu'on chante, qu'on bale,
Puiſque la main triſte & paſle
A caché ſes dards hydeux.
Roy, en qui l'honneur ſe baigne,
Et toy, ſa chere compaigne,
Reſiouiſſez vous tous deux.
O dieux, combien eſt heureuſe
La belle etoille amoureuſe,
Qui plus fort que les ormeaux
La vigne n'eſtreinct & lie,
Vous tient, & que ne ſ'alie
L'hyerre à ſes prochains rameaux.
Romme doncq' chante Lucrece,
Et ta Penelope, ô Grece,
Toy Pont celle de grand cœur,
Qui ſuiuit par maintes terres
Son mary parmy les guerres,
Comme vn ſoudard belliqueur.
Et toy Carie honnorable
Par ton ſepulchre admirable,
Prens de ta gloire le fruit
En la louange qui vole
De celle qui ſon Mauſole
Eterniza d'vn hault bruit.
La France dira ſans ceſſe
Les vertus de ſa Princeſſe :
Mais moy, ie les vanteray,
Et tant les feray ſ'eſtendre,
Qu'Arne pourra bien entendre,
Les vers que i'en chanteray.

A TRESILLVSTRE

PRINCESSE MADAME MARGVERITE,

Seur vnique du Roy.

—

ODE II.

La ſaincte horreur que ſentent
Tous ceulx qui ſe preſentent
Craintifs deuant les dieux,
Rendoit ma muſe lente,
Bien qu'elle fuſt bruſlente
De ſ'offrir à voz yeulx.
I'admiroy bien la grace
Qui montre en voſtre face
Des cieux le plus grand ſoing :
Mais ſi grande haulteſſe
Mon humble petiteſſe
Regardoit de bien loing.
Ores, ores le temple
Des Graces ie contemple
Deſia plus d'vne fois.
Et la coulonne ſeure,
Ou humblement ſ'aſſeure
Mon courage & ma voix.
Là mon ame incitée,
Là mon ame agitée
D'vne diuine ardeur,
Comme toute ecſtatique,
Pend ce veu poëtique
Deuant voſtre grandeur.
De Dieu la bonté haulte,
Bien qu'il n'ait de rien faulte,
Reçoit pourtant à gré
Vne volunté grande,

Qui fait petite offrande
A ſon autel ſacré.
Si voſtre bruit, qui touche
Le ciel, vole en la bouche
De l'Immortalité,
Pourtant il ne refuſe
De ma petite muſe
La liberalité.
Chante ma lyre doncques
Plus hault, que ne feiz onques,
Et parmy l'vniuers
Fay reſonner ſans ceſſe
Le nom de ma Princeſſe,
Seul honneur de mes vers.

A MELLIN DE SAINCT GELAIS.

ODE III.

Mellin, que cheriſt & honnore
La court du Roy, plein de bon heur :
Mellin, que France auoue encore
Des Muſes le premier honneur :
Mes vers, qui ſouloient reſonner
De Venus les ardentes larmes,
Audacieux vouloint tonner
De Mars les fouldroiantes armes.
Quand le dieu, qui regne en la lyre,
Ceinct du laurier victorieux,
Me repriſt, de vouloir elire
Vn œuure tant laborieux.
Ne ſouille point le luc doré
Au ſang, qui coule en la campaigne,

Ou le dieu en Thrace adoré
Plein de pouldre & ſueur ſe baigne.
Qui dira d'aſſez bonne grace
Les trophées de Marignan[123] *?*
Ou l'Eſpaignol fuyant la face
Du ieune Prince à Carignan?
La Parque ſur noz ennemis
Eſbranlant ſon Vrne fatale,
Et l'heur que les dieux ont promis
Au grand HENRY, *qui les egale?*
Que ceulx là les batailles chantent
Plus hault que le Grec ou Romain,
Qui la bonne fortune ſentent,
Et l'heur de la royale main.
Des Indes le premier vainqueur,
Le ſoing qui la ieuneſſe amuſe,
Et l'archer qui bleſſe le cœur,
Seront les labeurs de ma muſe.
Labeur eſt en petite choſe,
Mais non petit honneur attent
Celuy qui heureuſement oſe,
Et Phebus inuoqué l'entend.
Si Homere & Virgile ont pris
L'honneur de la premiere place,
Pourtant n'eſt demeuré ſans pris
Le nom de Pindare & d'Horace.
Celuy, à qui le ciel n'ottroye
Le plus fort des Grecz reſſembler,
Qui les ſuperbes murs de Troye
Fiſt mille & mille fois trembler,
Deſdaigner il ne doit pourtant
La vertu Salaminienne[124]*,*
Ou celuy qui en combatant
Bleſſa Mars, & la Cyprienne.
Comme la Saone doulce & lente
Dedans ſon ſein non fluctueux,
Coule beaucoup moins violente,
Que le fort Rhoſne impetueux:

Mellin tes vers emmielez
Qui auſſi doulx que ton nom coulent,
Au nectar des Muſes meſlez,
L'honneur de tous les autres foulent.
Celuy qui n'a eu fauorable
La Muſe lente à ſon ſecours,
D'vn artifice miſerable
Enfante les ſiens durs & lours.
Pourquoy doncques ſi longue nuit
Veulx tu ſur tes labeurs eſtendre,
Opprimant la voix de ton bruit,
Qui malgré toy ſe fait entendre?
Telle eſt la vertu qu'on palie,
Eſtant à ſoymeſmes cruel,
Que la pareſſe enſeuelie
D'vn ſilence perpetuel.
Sus mon luc, va toy repoſer
En la royale MARGVERITE,
Que le ciel voulut compoſer
Sur le protraict d'vne Charite.

A MADAME MARGVERITE.

D'ESCRIRE EN SA LANGVE.

—

ODE IIII.

Quiconque ſoit qui ſ'eſtudie
En leur langue imiter les vieulx,
D'vne entrepriſe trop hardie
Il tente la voye des cieulx,
Croyant en des ailes de cire,
Dont Phebus le peult deplumer :

Et ſemble à le voir qu'il deſire
Nouueaux noms donner à la mer.
Il y met de l'eau, ce me ſemble,
Et pareil (peult eſtre) encor' eſt
A celuy qui du bois aſſemble,
Pour le porter en la foreſt.
Qui ſuyura la diuine Muſe,
Qui tant ſceut Achille extoller[125] *?*
Ou eſt celuy qui tant ſ'abuſe
De cuider encores voler
Ou par regions incongneues
Le cygne Thebain[126] *ſi ſouuent*
Deſſoubs luy regarde les nues,
Porté ſur les ailes du vent?
Qui aura l'haleine aſſez forte,
Et l'eſtommac, pour entonner
Iuſqu'au bout la buccine torte,
Que le Mantuan[127] *fiſt ſonner?*
Mais ou eſt celuy qui ſe vante
De ce Calabrois[128] *approcher,*
Duquel iadis la main ſcauante
Sceut la lyre tant bien toucher?
Princeſſe, ie ne veulx point ſuyure
D'vne telle mer les dangers,
Aimant mieulx entre les miens viure,
Que mourir chez les eſtrangers.
Mieulx vault que les ſiens on precede,
Le nom d'Achille pourſuyuant,
Que d'eſtre ailleurs vn Diomede
Voire vn Therſite bien ſouuent.
Quel ſiecle eſteindra ta memoire,
O Boccace! & quelz durs hyuers
Pourront iamais ſeicher la gloire,
Petrarque, de tes lauriers verds?
Qui verra la voſtre muëtte
Dante, & Bembe à l'eſprit haultain!
Qui fera taire la muſette
Du paſteur Neapolitain[129] *?*

Le Lot, le Loyr[130], *Touure & Garonne,*
A voz bords vous direz le nom
De ceulx que la docte couronne
Eternize d'vn hault renom.
Et moy (ſi la doulce folie
Ne me decoit) ie te promés
Loyre, que ta lyre abolie,
Si ie vy, ne ſera iamais.
MARGVERITE *peut donner celle*
Qui rendoit les enfers contens,
Et qui bien ſouuent apres elle
Tiroit les cheſnes eſcoutans.

A TRESILLVSTRE PRINCE MONSEIGNEVR REVERENDISS.

CARDINAL DE GVYSE.

—

ODE V.

Le ſentier de la vertu
N'eſt vn grand chemin batu,
Ou tous viateurs arriuent :
C'eſt vn ſommet hault & droict,
Epineux, & fort eſtroict ;
Auſſi peu de gens le ſuyuent.
Heureux, qui pour y monter,
Tout labeur peut ſurmonter,
Quelque danger qu'il y voye :
Celuy qui iadis naquit
D'Alcmene, le ciel aquit,
Ayant eſleu ceſte voye.
O Prince bien fortuné !

Le ciel prodigue a donné
Ce bon heur à ta ieuneſſe,
Ie dy ce meſme bon heur,
Dont à peine a eu l'honneur
La plus conſtante vieilleſſe.
Le Printemps deſſus les fleurs
En mille & mille couleurs
Peint la premiere apparence
Des fruicts de l'eſté ſuiuant :
Mais les tiens ſont nez auant,
Que d'en donner l'eſperance.
De leurs mains les meſmes dieux
Se ſont peints dedans tes yeulx,
Et en ton eſprit encore :
Ton grand Roy le congnoiſt[131] *bien,*
Et ſa France voit combien
Il te cheriſt, & honnore.
Et qui n'y eſt inuité
Par ta douce gravité ?
A qui n'eſt deſia congneue
A voir tes geſtes duiſans,
Meſme en ces tant ieunes ans,
Ceſte vertu tant chenue ?
Quel ennemy du François,
Quelle ville, mais ainçois
Quelle mer, ou quelle terre
N'a congneu iuſques ici
Ton pere & freres auſſi,
Ces trois fouldres de la guerre ?
Qui n'oit encore le nom,
Qui fait bruire le renom
Du grand Prelat de Loraine :
Dont le tige antiq' & beau
Eſt planté ſur le tombeau
De la fameuſe Sereine[132] *?*
Le mont[133] *qui fut enuoyé*
Deſſus le doz fouldroyé
N'eſclaire d'vn plus grand luſtre

Que ton ſang deſſus les lieux
Ou tes couronnez ayeux
Ont hauſſé le chef illuſtre.

A MONSEIGNEVR REVERENDISS.

CARDINAL DE CHASTILLON.

ODE VI.

Quelle grande vertu
Maintenant oſe tu
Celebrer, ô ma Muſe?
Cet œuure humain n'eſt pas,
Et ton pouuoir trop bas
Si grand' charge refuſe.
Le luc melodieux
A bien chanté les dieux,
Et leurs enfans encore :
Chanton' les donq' auſſi,
Et entre eux ceſtui ci,
Qui Chaſtillon decore.
Ie ſens deſia combien
Mes vers luy plaiſent bien,
Ie ſçay qu'il fauoriſe
Cet honneſte labeur,
Que retardoit la peur
De ma ieune entrepriſe.
Que diray-ie premier
De luy, tant couſtumier
D'aymer ceulx qui eſcriuent
Les vers laborieux,

Par qui victorieux
Les noms au ciel ariuent?
Heureux qui ſcait gouſter
Ce qui le peult ouſter
Des mains de la mort bleſme:
Vrayment il ne mourra,
Mais viuant ſe pourra
Tirer du tumbeau meſme.
Maint Prince, dont le nom
Se taiſt, a eu renom
Deuant Charles en guerre.
D'vn ſeul Roland ſi fort,
D'vn ſeul Regnauld l'effort
N'a fait trembler la terre.
Maints viuans ont eu bruit,
Dont or' la longue nuict
Enſeueliſt la gloire:
Pource qu'ils n'ont point eu
Qui leur morte vertu
Feiſt viure en la memoire.
Mais ie voue & promés
De n'endurer iamais
Que l'oubly ſacrilege
Morde ſur mon grand Roy,
Sur ton oncle & ſur toy,
L'honneur du ſainct College.
Iadis le grand Atlas
Quand ſon dos eſtoit las
Soubs le faiz tant moleſte,
Se tenoit bien plus ſeur,
Ayant vn ſucceſſeur
A ſa charge celeſte.
Hercule ſceut combien,
Le ſecoururent bien
Les flammes puniſſantes,
O d'Egée le filz,
Quand ſteriles tu feiz
Les teſtes renaiſſantes.

Et ta nef bien ſouuent
Fut maiſtreſſe du vent
Ayant Typhis[134] *pour guyde,*
Quand tu alois, Iaſon,
Voir la riche toiſon
En la terre Colchide.
O grand Mommoranci,
Tu ſeras donq' ainſi
A ce Roy noſtre Prince
Le plus grand des Chreſtiens,
Qui deſſoubs luy ſouſtiens
Le faiz de ſa prouince.
Angloys, reprenez cœur
Contre HENRY *vainqueur,*
Boulongne eſtant repriſe :
Oſez encor' armer
Et la terre, & la mer ;
Vaine eſt voſtre entrepriſe.
Prelat, les fors Iumeaux
Deſſus les grandes eaux
Leurs eſtoilles font luire :
Tes deux freres vaillans
Pour France bataillans
Leurs noms y feront bruyre.

L'AVANTRETOVR EN FRANCE

DE MONSEIGNEVR REVERENDISS.

CARDINAL DV BELLAY.

ODE VII.

Tu viendras donq' finablement
Heureux Prelat, & à ta ſuite

Retourneront ſemblablement
L'eſprit, la vertu, la conduite,
Qui te ſuiuent ou que tu voiſes,
Veillant aux affaires Françoiſes.
Les dieux & les aſtres auſſi
Fauoriſerent bien la France,
Qui en toy feirent naiſtre ainſi
La meſme mort de l'ignorance.
Le ciel, qui ton eſprit admire,
Dedans ſon ouuraige ſe mire.
Ou eſt le lieu, qui n'a congneu
Ce grand Langé inimitable,
Dont le renom eſt paruenu
Aux fins de la terre habitable?
Qui eſt celuy noſtre auerſaire,
Qui n'a veu ce qu'il ſçauoit faire?
Cæſar a ſenty mille fois,
Que pouuoit la ſage entrepriſe,
La vertu, la plume, la voix
Qu'encores tout le monde priſe,
De celuy, qui n'a, ce me ſemble,
Laiſſé que toy, qui luy reſſemble.
Le ciel cruel, à qui ſembla
France par vous deux trop puiſſante,
Las, par mort vous deſaſſembla,
Dont mon ame en eſt gemiſſante:
Saichant bien qu'vne telle perte
Iamais ne ſera recouuerte.
Ce grand Roy gueres n'admiroit
Celuy dont Troye ſe lamente,
Qui dix Neſtors ſe deſiroit,
Non vne force vehemente.
Le miel qui les oreilles touche
A Neſtor couloit de la bouche.
Le ſaige Grec, dont le parler
Sembloit aux neiges hyuernales,
Que le Printemps fait deualer
Par les montaignes inegales,

Congneut par cent mile traverſes
Et hommes & citez diuerſes.
Sa chaſte epouze ce pendant
De pourſuiuans ſollicitée,
Fut bien vingt hyuers attendant
L'heure heureuſe tant ſouhaitée,
Qui apres la rendit contente
Par le fruit de ſa longue attente.
La France, qui bien aperçoit
Combien vault vn eſprit ſi ſaige,
Apres longs trauaulx te reçoit
Auecques vn ioyeux viſaige :
Si fait ton Roy, bien heureux Prince,
D'auoir tel homme en ſa prouince.
Haſte toy donq', & n'attens pas
Que la grand' epaule chenue
Des Alpes deçoiue tes pas.
Paris, ioyeux de ta venue,
Ia de loing venir te regarde :
Mon dieu, que l'arriver me tarde !
Io ma lyre, io ie veulx,
Qu'vn tel iour me ſoit touſiours feſte,
Pour payer tous les ans mes veutz.
Sus donq', qu'vn autel on m'appreſte
D'hierre à la racine velue,
Et de veruene cheuelue.
Celui Macrin, que tu congnois[135],
Aux Latins ſacra ta memoire :
Et moy, apres ce Loudunoys,
Aux François ie chante ta gloire,
Tant i'ay deſir de voir en France
Les Muſes faire demourance.
Le Leſbien[136] *ſes vers ſonnoit*
Parmy les armes non timide,
Ou quand à ſa nef il donnoit
Repos ſur le riuaige humide.
Prelat, te plaiſe temps elire
Pour mes vers ecouter, ou lire.

Des vents encores ſoutenu,
Sortant du maternel boccaige
L'oyſeau par ſentier incongneu
Tente le premier nauigaige
Des ailes, que ſa mere guyde,
L'aſſeurant parmy l'air liquide.
Moy ieune & encores peu fier
Laiſſant la maiſon paternelle,
Au ciel ie m'oſeray fier,
Deſſoubs la faueur de ton aile :
Aile, dont la plume dorée
De tout le monde eſt adorée.
O la grand' ardeur que i'auois
D'appaiſer ma ſoif en ceſt' onde,
Qui veid à ſon bord quelque fois
Les dépouilles de tout le monde !
Et la grand' cité, qui encore
Ainſi qu'vn demi-dieu t'adore.
Ie bruloy' tous les iours apres,
Alors que les fieures cruelles
Mes oz vont ronger de ſi pres,
Qu'ilz n'ont quaſi plus de mouëlles ;
Ia-deſia me montroit la Parque
De Charon la fatale barque :
Mais les dieux n'ont voulu chaſſer
De moy cet heur tant ſouhaitable,
Que d'eſtre tien, feuſt pour paſſer
Le froid Caucaſe inhoſpitable,
Ou parmy les ondes auares
Le deſtroit des Syrthes barbares.

CONTRE LES AVARITIEVX.

—

ODE VIII.

Toy, de qui la richeſſe excede
Celle que l'Afrique poſſede,
Et les grands theſors non touchez
Qui ſont en la terre cachez :
Combien que deſia ſoint compriſes
En ce Palaiz, que tant tu priſes,
Plus des deux pars de la Cité ;
Si la dure neceſſité,
Qui à toutes les loix renonce,
Ses cloux de dyamant enfonce
Deſſus toy iuſq'au dernier point,
Ton ſerf eſprit ne ſera point
De peur deliure, ny ta teſte
Des liens, que la mort t'appreſte.
Le Scythe a plus grande raiſon,
Qui ſa vagabunde maiſon
Par tout, ou bon luy ſemble, meine :
Et les Getes durs à la peine
Nature a trop mieulx contentez
Qui ont leurs champs non arpentez :
Et ou la culture annuelle
A chacun n'eſt perpetuelle.
Venus & la forte liqueur,
Qui arrache le ſoing du cueur,
Les viandes elabourées
Auec ſauces bien ſauourées,
Le ſon du luc, & ſur les eaux
Le doulx ramaige des oyſeaux
N'oſtent de l'or la faim ſacrée
Au cueur ambicieux ancrée.

Qui iamais ne ſent en ſon œil
Couler l'emmiellé ſommeil :
Le doulx ſommeil plus toſt habite
La maiſonnette humble & petite
Du berger ou du laboureur,
Que le Palaiz d'vn Empereur.
La mer qui eſt tempetueuſe
Par la deſcente impetueuſe
De l'Arcture, ou par le leuer
Du Bouq ne ſceurent[137] *oncq' greuer*
Celuy qui d'aſſez ſe contente.
La greſle qui deçoit l'attente
Du vigneron, le champ trompeur,
L'arbre ſans fruict, ne luy font peur :
Soit que la terre ſoit bruſlée
Du chault, ou par l'hyuer gelée.
Pourquoy en auroit-il ennuy,
Puis qu'immortelz ainſi que luy
Sont les biens ou ſon cueur il fiche?
O l'homme heureux! ó l'homme riche!
Si les honneurs ambicieux,
Les Palais eleuez aux cieux,
Le doulx nectar & l'ambroſie
Ne contentent la fantaſie
De celuy qui nourrit le ſoing
D'vn cœur à ſoymeſmes teſmoing,
Pourquoy hauſſeray-ie les voiles
Deſſoubz la faueur des etoiles?
Par mile & par mile dangers
Suyuant les theſors etrangers,
Et la pauureté renaiſſante,
Auec la richeſſe croiſſante,
Vole donq' auare marchant,
Des Indes au ſoleil couchant :
Et du Septentrion encore
Iuſq'au bord de la terre more,
Cerne le tour continuel,
Si tu veux, de l'aſtre annuel

Auecques vn labeur extreme,
Et te fuy, ſi tu peux, toymeſme :
Pourtant ſi ne fuiras tu pas
Le ſoing qui te ſuit pas à pas,
Et la crainte qui tourne & vire
Le gouuernail de ta nauire.
Moy, que la Muſe veult aimer,
Par les vents ie feray ſemer
Tout le ſoucy qui me fait guerre
Deſſus l'ennemie Angleterre
Ou regne l'horrible fureur
D'Erynnis, auec' la terreur
Des armes & de l'entrepriſe
De HENRY, *que Mars fauoriſe.*

A BOVIV.

LES CONDITIONS DV VRAY POETE.

—

ODE IX.

BOVIV, *celuy que la Muſe*
D'vn bon œil a veu naiſſant,
De l'eſpoir qui nous abuſe,
Son cœur ne va repaiſſant.
La faueur ambitieuſe
Des grands, voluntiers ne ſuit,
Ny la voix contentieuſe
Du Palaiz, qui touſiours bruit.
Sa vertu n'eſt incitée
Aux biens que nous admirons,

Et la mer ſollicitée
N'eſt point de ſes auirons.
La vieille au viſaige bleſme[138]
Iamais greuer ne le peult,
Qui ſe tourmente elle meſme,
Quand tourmenter elle veult.
Son eſtoille veult qu'il viue
Touſiours de l'amour ami,
Mais la volupté oyſiue
Ne l'a onques endormi.
Il fuit voluntiers la vile,
Il hait en toute ſaiſon
La faulſe tourbe ciuile
Ennemie de raiſon.
Les ſuperbes Colliſées,
Les Palaiz ambitieux,
Et les maiſons tant priſées
Ne retiennent point ſes yeux :
Mais bien les fontaines viues
Meres des petits ruiſſeaux
Autour de leurs verdes riues
Encourtinez d'arbriſſeaux :
Dont la freſcheur qui contente
Les beufz venans du labeur,
De la Canicule ardente
Ne ſentit onques la peur.
Il tarde le cours des ondes,
Il donne oreilles aux bois,
Et les cauernes profondes
Fait rechanter ſoubs ſa voix :
Voix que ne feront point taire
Les ſiecles ſ'entreſuiuans :
Voix, qui les hommes peult faire
A eulx meſmes ſuruiuans.
Ainſi ton bruit qui ſ'ecarte,
Bovtv, *tu feras parler,*
Ainſi ta petite Sarte[139]
Au meſme Pau ſ'eſgaler.

O que ma Muſe a d'enuie
D'ouyr (te ſuiuant de pres
La tienne des bois suyuie
Commander à ces foreſtz !
En leur apprenant ſans ceſſe,
Et à ces rochers ici,
Le nom de noſtre Princeſſe,
Pendant que ma lyre auſſi
Ceſte belle MARGVERITE
Sacre à la poſterité,
Et la vertu, qui merite
Plus d'vne immortalité.
O l'ornement delectable
De Phebus ! ô le plaiſir,
Que Iupiter à la table
Sur tous a voulu choiſir !
Luc, qui eteins la memoire
De mes ennuitz, ſi ces doigtz
Ont rencontré quelque gloire,
Tienne eſtimer tu la doibs.
Ou me guidez vous Pucelles,
Race du Pere des dieux ?
Ou me guidez vous les belles,
Et vous Nymphes aux beaux yeux ?
Fuyez l'ennemy riuaige,
Gaignez le voiſin rocher :
Ie voy de ce bois ſauvaige
Les Satyres approcher.

DE L'INNOCENCE,

ET DE N'ATTENTER CONTRE LA MAGESTÉ DIVINE.

—

ODE X.

Qui vers le ciel les mains renuerſera,
L'œil & le cœur, & la doulce faconde,
Des bienheureux le plus heureux ſera,
Et la fureur de l'air ne bleſſera
Ses blez ioyeux, ny ſa vigne feconde.
Il ne craindra le bras du fier Angloys,
Qui ſa vertu porte encloſe en ſa trouſſe :
Beſoing n'aura du fidele carquoys
Plein de ces traicts, que ſouuent l'arc turquoys
Enuenimez contre l'ennemy pouſſe.
D'vn mur d'airain ſon cœur enuironné
La froide peur ne peindra dans ſa face,
Soit que le pere ait en fureur tonné,
Ou que le vent ſoubs la terre entonné
Les fondemens du monde trembler face.
Celui qui a engraué bien auant
Dedans ſon cœur la coulpe vengereſſe,
Son peché palle il voit courir deuant
Les piedz aiſlez de la peine ſuiuant'
Qui ia-deſia les deux talons lui preſſe.
Il ſent encor' les furieux ſerpens,
Auec' l'oiſeau qui te ronge & moleſte,
Toy, dont le corps couure bien neuf arpens,
Et toy auſſi qui en vain te repens
Du larecin de la flamme celeſte.
Ce fut au temps que ce languiſſant corps
Sentit premier les fieures tant cruelles.
Mille malheurs, mille ſortes de morts,

Le ciel vengeur feiſt deſcendre, & alors
La mort boiteuſe à ſes piedz miſt des aiſles.
Que n'ont ozé les hommes attenter
Contre les dieux? cet audacieux feuure[140]
De l'air iadis le vyde oſa tenter :
Mais bien l'Enfer ne ſe peult exempter,
Que ſon obſcur meſmes on ne deſcœuure.
Celui vrayment contre dieu ſ'eſleua,
Qui feiſt premier le tonnerre imitable :
Ce fut celui qui le canon trouua,
Et Salmonée encores eprouua
De Iupiter la foudre veritable.
A ſon dommaige Orion quelquefois
Tenta la Vierge aux foreſts tant congneue,
Trois cens liens enchainent Pirithoys,
En meſme erreur, Ixion, tu eſtois,
Quand tu aimas la trompereſſe nue.
Et qui ne ſcait comment le Roy des dieux,
Dont le ſourcil fait trembler ciel & terre,
Briſa iadis l'eſcadron furieux,
Qui pour monter au ciel victorieux
Oſa dreſſer la ſacrilege guerre?

AV SEIGNEVR DV BOYSDAVLPHIN,

Maistre d'hostel du Roy.

ODE XI.

Les Roys ſont enfans des dieux,
Les dieux les Roys fauorizent,
Et bien ſont voulu̇z des cieux,
Qui les honnorent & priſent.

Ceulx qui des Roys ont la grace,
N'ont pas vn petit bon heur,
Et qui honnore leur face,
Aux Roys meſmes fait honneur.
Ton Prince qui bien entend
La grandeur de ton merite,
Sur toy ſa faueur eſtend,
Faueur, qui n'eſt pas petite.
Mais qui bien te congnoiſt ores,
Et n'eſt auſſi congnoiſſant
L'eſprit, qui eſt plus encores
Que ſon corps, apparoiſſant?
Ma lyre, qui ſceut chanter
Nagueres des Roys la gloire,
S'oſe encores bien vanter
D'eterniʒer ta memoire.
La nature me feiſt naiſtre
De ton ſang non gueres loing,
Et à vertu me fait eſtre
De tes honneurs le teſmoing.
Celuy qu'amour de ſoy poingt,
Sa figure ait contrefaicte:
Le tableau ne parle point,
Et la ſtatue eſt muette.
Les vers iamais ne ſe taiſent:
De vers pauure ie ne ſuis.
Les vers (Boyſdaulphin) te plaiſent:
Des vers donner ie te puis.

A CARLES.

ODE XII.

Laiſſe de celuy les dangers,
Qui veid maintʒ peuples eſtrangers,

Apres auoir donné en proye
Les murs de la fatale Troye.
Il fault plus grand œuure mouuoir,
Et tu en as bien le pouuoir
Carles, dont la Muſe priſée
Eſt du Roy tant fauoriſée.
La donc' fay ta plume voler,
Pour France & ſon Prince extoller :
Et auec vne voix hardie
Sonne l'Angloyſe tragedie.
Tu pourras bien tout à loiſir
Le vent & la ſaiſon choiſir,
Pour ramener au port d'Itaque
Le pere au ſaige Telemaque.
Le grand vainqueur de l'vniuers
Diſt le Grec giſant à l'enuers
Bien heureux, dont ſa gloire inſigne
Trouua d'Homere la buccine.
O prince heureux, ou que tu ſois,
Ton ſiecle & ton peuple François,
Et heureux tous ceulx dont tu parles,
O la docte Muſe de Carles !
Qui euſt congneu les longs erreurs,
Et les belliqueuſes terreurs,
Ou la vertu preſqu'incroyable
De ce grand Troyen pitoyable :
Qui euſt ſceu de Mars les enfans,
Leurs lauriers, leurs chars triumphans,
Si ores l'enuieux ſilence
A leurs noms faiſoit violence ?
Les ſepulchres laborieux,
Colloſſes, Arcz victorieux,
Et les batailles engrauées
Sur les columnes eleuées :
La main du peintre, & la faueur
De l'ingenieux engraueur,
Le tableau, le marbre & le cuyure,
Qui font les hommes deux fois viure,

Ne ſcauroint ſi bien exprimer,
Ce qui HENRY *fait eſtimer,*
Comme le ſonnent en leur onde
Les flots de la docte Gyronde [141].
I'oy la buccine à ceſte fois,
Auec l'epouuentable voix
Du canon qui l'oreille etonne,
Et le hault phyfre qui reſonne.
Ia le harnoys reſplendiſſant
Fait peur au cheual haniſſant,
Et aux yeux du ſouldard timide,
Qui fait de ſang la terre humide.
Ie voy les vainqueurs cheualiers
Ardents au milieu des miliers,
Souillez des piedz iuſqu'à la teſte
D'vne pouldre non deſhonneſte.
Quel champ par la main des Valoys
N'eſt engreſſé du ſang Angloys?
Qui n'oit le bruit que fait la terre
Soubs la ruine d'Angleterre?
Quel deſtroict, quel haure & rocher
Ne void les nefz ſ'entreaccrocher?
Sur l'onde le flotant bagaige,
Et le feu qui la mer ſaccaige?
Mais affin, luc trop couraigeux,
Que tu ne delaiſſes tes ieux,
Ceſſe ton chant, ou bien accorde
Vn plus doulx ſon deſſus ta chorde.

A HEROET.

ODE XIII.

Les Traces chantent leur Orphée,
La Grece encores ſe debat

De cil qui du Troyen combat
Dreſſa le ſuperbe trophée.
Thebes encor' eſt glorieuſe
Du luc ſur tous le mieulx appris[142],
Qui donne en Olympe le pris
De la palme victorieuſe.
Paris, mais bien la France toute,
De Seine[143] *oit tous les iours le ſon*
Qui fait de toy mainte chanſon,
Que noſtre ſiecle heureux ecoute.
Heroët aux vers heroïques,
(Subiect vrayment digne du ciel)
Qui en doulceur paſſent le miel,
En grauité les fronts Stoïques :
Ta Muſe, des Graces amie,
La mienne à te louer ſemond,
Qui ſur le hault du double mont[144]
As erigé l'Academie.
Si l'on doibt croire à Pythagore,
Qui les corps fait reanimer,
On peut, Heroët, eſtimer
En toy celuy reuiure encore,
A qui iadis[145] *dedans la bouche*
Les abeilles alloint formant
Le miel, lors qu'il eſtoit dormant,
Encor' enfant, dedans ſa couche.
Tu as rompu l'arc[146] *& la trouſſe*
Du ieune archer malitieux,
Qui bleſſoit la terre & les cieulx,
Luy baillant nature plus doulce.
Venus, qui n'a plus de puiſſance,
En vain par tout cherche ſon filz,
Que n'a gueres voler tu feis
D'ici au lieu de ſa naiſſance.
Sus, Muſes, que l'on enuironne
Le front ſcauant de ceſtuici,
Qui a bien merité auſſi
De voz mains receuoir couronne.

Voz mains donques la luy compoſent
Non du victorieux laurier,
Mais du pacifique oliuier,
Deſſoubs qui les loix ſe repoſent [147].

A MERCVRE ET A SA LYRE.

POVR ADOVCIR LA CRVAVTÉ DE SA DAME.

—

ODE XIIII.

Neueu d'Atlas, qui donnas le pouuoir
Au vieil Thebain [148], *des pierres eſmouuoir,*
Et toy encor', ô coquille dorée [149],
Des plus grands Roys au vieux ſiecle adorée,
Monſtre moy les accords
Des accordans diſcords,
Dont ma doulce ennemie
Se puiſſe emerueiller,
Et face reueiller
Son oreille endormie.
Ell' fuit ainſi que la ieune iument,
Qui va l'ardeur des cheuaulx allumant
Deça delà, iouant par les campaignes,
Ou ſur le doz des prochaines montaignes.
Des nopces le doulx poinct
Encorès ne la poingt
(La ſauuaige & ſarouche) ;
Mais d'vn pié non oiſif,
Fuit le mari laſcif,
De peur qu'il ne la touche.
Tu peulx mener les compaignes foreſtz,
Tygres, lyons, te vont ſuiuant de pres :

Et ſoubs ton chant les riuieres bruyantes
Hauſſent la bride à leurs ondes fuyantes.
Le portier aboyant
Tes chanſons fut oyant,
Bien que ſa teſte porte
Serpens pleins de laideur,
Et que puante odeur
De ſes trois gueulles ſorte.
Le grand Tytie à l'œil fier & hydeux,
Et Ixion rirent en depit d'eulx:
La roue auſſi, qui iamais ne ſ'arreſte,
Auec la pierre à t'eſcouter fut preſte.
La doulceur de ta voix
Arreſta quelquefois
Le Buſſard touſiours vyde,
Ce pendant que chantant
Tu alois eſbatant
La race Danaïde.
Eſcoute donq' de ces vierges ici
La cruauté, & les tourments auſſi,
Celle qui m'eſt en plus cruelle peine,
Qu'à leurs maris cete gent inhumaine;
Dont l'vne ſeulement,
Qui mentit noblement
A ſon pere infidele,
Valoit bien que le fruit
De nuptiale nuit
Ne fuſt eſloingné d'elle.
Sus, leue toy (tout bas diſt elle adonc'
Au ieune epoux) que ton ſommeil trop long
Tout maintenant par la tourbe cruelle
Ne ſoit mué en nuit perpetuelle.
Deſia toutes ont mis
Leurs eſpoux endormis
A mort (les inhumaines):
La lyonne courant'
Ainſi va deuorant
Les veaux parmy les plaines.

Moy, que pitié & l'amour de toy poingt,
O mon amy ! ie ne t'occiray point :
Haſte toy donq', ta vie helas ie n'oſe
Tenir ici plus longuement encloſe.
Soint de peſans liens
Chargez les membres miens,
Ou face que i'endure
Exil perpetuel
Le mien pere cruel,
Pour n'auoir eſté dure.
Fuy de rechef ou le vent te conduit,
Fuy ce pendant que Venus & la nuit
Donnent faueur à ta courſe haſtiue :
Ie demouray en ta place captiue.
Sur mon ſepulchre au moins
Graue ces pleurs teſmoings
De mon amour extreme :
Teſmoings d'or' enauant,
Que ie t'ay fait viuant
Par la mort de moymeſme.

LA LOVANGE

DV FEV ROY FRANCOYS ET DV TRESCHRESTIEN ROY HENRY.

ODE XV.

Combien tu doibs France à ceulx de Valoys,
Teſmoings en ſont les armes & les loix,
Qui ont fleury ſoubs FRANCOYS, *ainſi comme*
Iadis en Grece, & ſoubs Auguſte à Romme.

C'eſt luy qui a de ce beau Siecle ici,
Comme vn ſoleil, tout obſcur eclairci,
Oſtant aux yeulx des bons eſpritz de France
Le noir bandeau de l'aueugle ignorance.
C'eſt luy premier, qui du double coupeau
A ramené des Muſes le troupeau,
Pour conſacrer à leur mere la gloire
Du Lot, du Loyr, de la Touure, & de Loyre:
Si n'a-il point vn plus grand œuure faict,
Que de laiſſer vn enfant ſi parfaict
Comme ce Roy, qui rendra eternelle
Par ſa vertu la vertu paternelle.
Comme l'oyzeau de prodige annonceur,
Du blond Troyen fidele rauiſſeur,
A qui des dieux le ſouuerain otroye
Les vagabonds volatiles en proye,
Des plus doulx vents au printemps ſoutenu,
Vole hardy parmy l'air incongnu
Si toſt que l'aage & vigueur paternelle
Dehors le nid ont eſbranlé ſon aile,
Suit les oizeaux, puis faict plus couraigeux,
Oſe aſſaillir les ſerpents outraigeux:
Tel fut ſenty, & tel ſera encore
Ce nouueau Roy, que noſtre ſiecle adore.
La biſche ainſi, ou le ieune cheual,
Ont veu de loing deſcendre contreual
Le lyonceau hardy, qui les deuore
Auec' ſes dents innocentes encore;
Qui toſt apres oſe en fureur ſaillir,
Pour les taureaux indomtez aſſaillir,
Et appaiſer par le ſang qu'il en tire,
Sa longue faim, & l'ardeur de ſon ire.
Iadis, Angloys, iadis preuue tu feis,
Que c'eſt d'auoir de François eſté filz,
Et combien vault la bonne diſcipline
Au naturel qui à vertu ſ'incline.
Maintenant donq' eprouuer tu peuz bien,
Par la grandeur de tes pertes, combien

D'vn ſi grand Roy peult la ſaige entrepriſe,
Et la vertu, que le ciel fauoriſe.

A MADAME

LA COMTESSE DE TONNERRE.

—

ODE XVI.

Haulte vrayment dire i'oſe
Trois & quatre fois la choſe,
Ou les feminins eſpriz
N'ont peu quelquefois attaindre.
Bien doit donq' la cheute craindre,
Qui a tel œuure entrepris.
Dieu leur a donné des aiſles,
Qui ſont bien aſſez iſnelles,
Pour voler iuſques aux cieux.
Quelle grandeur de couraiges!
De leurs belliqueux ouuraiges
Teſmoings furent noz ayeux.
Le bruit iuſqu'ici reſonne
De celle braue Amazone,
Qui par l'eſpez des milliers,
A Mars ſe donnant en proye,
Feiſt rougir les champs de Troye
Au ſang des Grecz cheualiers.
Des ans viuront mil' & mile
L'Aſſyrienne, & Camille[150].
Quel marbre, quel diamant
Eſt plus dur que la memoire,
Qui garde encore la gloire
De Marphiſe & Bradamant?

Thebes encores ſe vante
De ſa Corinne ſcauante.
Sur toy Pindare mordoit
La doulce lyre ancienne,
Que la fille Leſbienne
Si doctement accordoit.
Celle qui feiſt plus feconde
De ſes enfans la faconde[151],
Romme, en memoire tu l'as :
Mainte autre n'eſt plus priſée,
Qui ſe veit fauoriſée
De l'vne & l'autre Pallas.
O plumes trop enuieuſes
Qui es eaux obliuieuſes
Laiſſez noyer le renom
De tant de celeſtes dames,
Dont ores les triſtes lames
Couurent le corps & le nom !
Combien ſont mieulx fortunées,
Qui en ceſt age ſont nées
Ou maint gentil eſcriuant
A bien oſé entreprendre
Par ſes doctes vers de rendre
Leur hault honneur ſuruiuant?
La vertu eſt trop ſeuere,
Qui la Muſe ne reuere.
La Muſe aime la Vertu.
Tu ne verras donq', Conteſſe,
Devaler de ſa hauteſſe
Ton loz par mort abatu.
Qui publira les louanges
Des noſtres, ou des eſtranges,
Et de toy ne chantera
L'eſprit, la doulceur, la grace,
Dont la genereuſe race
De Clairmont ſe vantera?
C'eſt pourquoy mes vers aſpirent
Ou tes louanges les tirent :

Bien que ton ſçauoir ſoit tel,
(Si tu le veulx entreprendre)
Que ton renom ſe peut rendre
Par toymeſmes immortel.

ELEGIE.

Non que d'excuſe, ou feinte ou veritable,
Me[152] *ſoit beſoing en ma cauſe equitable :*
Non que ie ſoye en doute de la foy
Qui vous vniſt eſtroictement à moy :
Non que ie penſe vn traict de ialouſie
Eſtre ſiché dans voſtre fantaſie :
Pour tout cela, ou pour tel autre poinct,
O le cœur mien, ie ne vous eſcry point :
Mais bien pourtant que la ferme penſée,
Qui tient mon ame à la voſtre enlacée,
Ne me permet vn ſeul ennuy ſentir,
Ou vn ſeul bien, ſans vous en aduertir.
Or ſaichez donq qu'Amour qui fauorize
D'vn chaſte cœur la louable entrepriſe,
Au poinct heureux m'a n'aguere aduancé,
Dont vous m'auez maintefois diſpenſé,
Me remonſtrant or' l'eſtat de mon aage,
Ores les ieux de fortune volage :
Et combien nuiſt d'attendre au lendemain
Ce qu'auiourd'huy ſe preſente à la main.
Vous me diſiez (il m'en ſouuient encore) :
Bien que l'ennuy tout mon plaiſir deuore,
Pour voir aſſez combien à l'aduenir
I'auray pour toy de triſte ſouuenir ;
Si veulx ie bien te donner congnoiſſance ,
Que mon plaiſir n'a point tant de puiſſance

Sur ma raiſon, que ton aduancement
Ie ne prefere à mon contentement.
Or pourſuy donq' (amy) ton auantage,
Dont le moyen eſt le ſeul mariage.
Ce bon conſeil vous me donniez alors,
Et moy apres cent contraires effors
Perſuadé de voſtre aduis honneſte,
Finablement à ce poinct ie m'arreſte,
Qui n'a iamais contenté mon deſir,
Sinon d'autant que c'eſt voſtre plaiſir.
Auſſi les cieulx & les enfers ie iure,
Que pour ne faire à noſtre[153] *amour iniure,*
Iamais tel ioug mon deſir n'euſt dompté,
S'il euſt deſpleu à voſtre volunté.
Ce n'eſt vn ioug qui captiue mon ame
Soubz le lien d'vne impudique flamme :
Ce n'eſt vn ioug qui dompte mon deſir
Soubz l'aiguillon d'vn follaſtre plaiſir :
Mais c'eſt vn ioug d'amitié coniugale,
Qui d'vne foy honneſtement egale
Separe en deux celle chaſte amitié,
Dont vous auez la premiere moitié.
Ceſte moitié que vous auez pour gaige,
Long temps y a que l'euſtes en partage,
Et ce fut lors qu'Amour & fermeté
Me firent ſerf de voſtre honneſteté.
L'autre moitié, celle qui l'ha ſaiſie,
Croyez qu'elle ha ſi bien eſté choiſie,
Qu'autre ne peult mieulx qu'elle meriter
L'honneſte amour que ie vous veulx porter.
L'vne a eſté, comme la plus aagée,
Premierement ſur mon cœur partagée,
Et ſur luy meſme en meſme chaſteté
Secondement vne aultre l'ha eſté.
Ne craignez donq, que ſoyez deſſaiſie
De voſtre droict, ou qu'autre fantaiſie
Puiſſe rauir ce cœur, qui n'eſt point mien,
Sinon d'autant que de vous ie le tien :

Cœur, qui l'honneur ſi ſainctement regarde,
Que l'honneur meſme en eſt la ſeule garde :
Cœur qui ne peult gouſter plaiſir plus doulx,
Que tout haïr pour eſtre aymé de vous :
Cœur qui ne peult ſentir plus grand dommage
Qu'eſtre affranchi du droit de voſtre hommage.
Plus toſt les Cerfz viuront parmy les eaux,
Et les poiſſons, ou viuent les oizeaux :
Plus toſt ſera la grande mer ſans voiles,
Les bois ſans vmbre, & le ciel ſans eſtoiles,
Et voyra lon plus toſt le monde enclos
Dedans le ſeing de ſon premier cahos,
Que pour vertu en mon cœur imprimée
Voſtre vertu de moy ſoit moins aymée,
Ou que d'vn cœur honneſtement lié
L'honneſte amour ſoit iamais oublié.
Ains tout ainſi qu'vn impetueux fleuue,
Plus furieux par vn autre ſe treuue,
Quand les deux cours en vn cours aſſemblez
Vont rauiſſant les arbres & les bledz,
Pierres, maiſons, boys & toute autre choſe
Qui au deuant de leur fureur ſ'oppoſe :
Ainſi l'Amour qui en mon chaſte cœur
D'vn autre Amour prent nouuelle vigueur,
Courra touſiours, d'vne ſi viue ſourſe,
Qu'aultre Amitié n'arreſtera ſa courſe.
O doncq' heureux, heureux double lyen,
Qui deux eſpris vnis auecq' le mien,
Double lyen, qui d'vne double force
Plus fermement que la corde retorſe
N'eſtreinct le faiz, enchaiſnes dedans moy
Troys cœurs vnis d'vne eternelle foy :
Soit à iamais ta puiſſance immortelle,
Et puiſſe encor' deſſus l'vne & l'autre aelle
De ces deux cœurs, le mien ſi hault voler,
Qu'aultre amitié ne le puiſſe aualer.
Combien qu'vn clou par l'autre ſe repouſſe,
Ne penſez voir par aucune ſecouſſe

L'accord premier entre nous commencé,
Par le ſecond eſtre deſaduancé :
Car la vertu dont ceſtuy priſt naiſſance,
A ceſtuy la donne encor' accroiſſance.
Le feu ne peult habiter nullement
Auecques l'eau, ſon contraire element :
Les animaulx de diuerſe nature
Ne prennent point enſemble nourriture :
Mais vn amour ſaigement entrepris,
Qui ſur vertu ſon fondement ha pris,
Ne craint iamais l'amour, qui luy reſſemble,
Car la vertu à la vertu ſ'aſſemble.

CHANSON.

On peult feindre par le ciſeau,
Ou par l'ouuraige du pinceau
Toute viſible choſe :
Mais d'Amour le ſeul poingnant traict
Vous peult figurer le protraict
De ma triſteſſe encloſe.
On peult diffinir au compas
De tout ce qu'on void ici bas
La forme en rond vnie :
Mais on ne ſcauroit meſurer
Le mal, que me fait endurer
Mon amour infinie.
Au centre, au tour duquel ſe fait
Du monde le cercle parfait,
Toutes les lignes tendent :
Et le diuin de voſ beauteſ
Eſt le poinct ou mes voluntez
Egalement ſe rendent.

L'eſprit infus en ce grand corps
Vniſt par differents accords
Et les cieux & la terre ;
Et voz ſainctes perfections
Aſſemblent mes affections
Par vne doulce guerre.
Du chault, & de l'humidité
Procede la fecondité
Des ſemences du monde ;
Et de ma violente ardeur
Iointe à voſtre lente froideur,
Naiſt ma peine feconde.
Le mal d'vn corps intemperé
Peult eſtre eſteint ou moderé
Par iuſt d'herbe, ou racine :
Mais du trop de mon amitié
Ou la mort, ou voſtre pitié,
Sera la medecine.
La gloire incite l'empereur,
La richeſſe le laboureur,
Le butin l'homme d'armes :
Mais tout le gaing que ie reçoy
De mon inuiolable foy,
Ce ſont ſouſpirs & larmes.
Tout cela qu'on void de mondain,
Suyuant du ciel le cours ſoudain,
Se change d'heure en heure :
Mais le deſir ambitieux
Qui me tire apres voz beaux yeux,
Touſiours ferme demeure.
La pierre dont le ſeul toucher
Guide l'aiguille du nocher,
Touſiours ſe tourne au pole :
Et mon cœur de voz yeux touché
Ne peult ſi bien eſtre attaché,
Qu'apres eulx il ne vole.
Le roq des flots marins batu
N'eſt iamais par eulx abbatu,

Mais demeure imployable :
Et mon cœur plein de fermeté
De mille peines tourmenté
N'eſt iamais variable.
La cire transformer ſe peult
En telle imaige que lon veult,
Non pas la gemme dure,
Qui plus toſt ſe laiſſe briſer,
Qu'en autre protraict deguiſer
Sa premiere figure.
Amour graua voſtre beauté
Au plus fort de ma loyauté
De vous tant eſprouuée,
Et mon cœur ſi bien la reçoit,
Qu'autre beauté, tant belle ſoit,
N'y peult eſtre engrauée.
Tout cœur leger eſt incité
Par les dons, ou l'auctorité
Que le vulgaire adore :
Mais le mien qui vous eſt aquis,
Par or ne peult eſtre conquis,
Ny par grandeur encore.
Par force, par mine, ou trayſon[154],
On peult gaigner vne maiſon,
Tant ſoit elle tenable :
Mais la fortreſſe de mon cœur,
Dont voſtre œil fut le ſeul vainqueur,
S'eſt rendue imprenable.
Il ne fault muraille ou rampart
Pour garder qu'vn autre y ait part,
Car ſoyez aſſeurée,
Que plus ferme & entiere foy
De loyal ſubiect a ſon Roy
Ne fut oncques iurée.
Quant à celle que ie vous doy,
Croyez que vous eſtes de moy
Encores mieulx ſeruie,
Et que pour voſtre honneur garder,

Ie vouldrois le mien hazarder,
Qui m'eſt plus que la vie.
Si vous traictez ſi mal celuy
Qui vous a plus chere que luy,
Que pourriez vous pis faire
A voſtre cruel ennemy,
Ou celuy qui ſoubs nom d'amy
Vous ſeroit aduerſaire?
Toutefois ſi mon deſplaiſir
Peult contenter voſtre deſir,
Soyez moy pitoyable,
Ou comme bon vous ſemblera,
Iamais rien ne me deſplaira,
Qui vous ſoit agreable.

DIALOGVE

D'VN AMOVREVX ET D'ECHO.

Piteuſe Echo, qui erres en ces bois,
Reſpons au ſon de ma dolente voix.
D'ou ay-ie peu ce grand mal conceuoir,
Qui m'oſte ainſi de raiſon le deuoir? *De voir.*
Qui eſt l'autheur de ces maulx auenuz? *Venus.*
Comment en ſont tous mes ſens deuenuz? *Nuds.*
Qu'eſtois-ie auant qu'entrer en ce paſſaige? *Saige.*
Et maintenant que ſens-ie en mon couraige? *Raige.*
Qu'eſt-ce qu'aimer, & ſ'en plaindre ſouuent? *Vent.*
Que ſuis-ie donq' lors que mon cœur en fend? *Enfant.*
Qui eſt la fin de priſon ſi obſcure? *Cure.*
Dy moy, quelle eſt celle pour qui i'endure? *Dure.*
Sent-elle bien la douleur qui me poingt? *Point.*
O que cela me vient bien mal à point!

Me fault-il donq' (ô debile entrepriſe)
Laſcher ma proye auant que l'auoir priſe?
Si vault-il mieulx auoir cœur moins hautain,
Qu'ainſi languir ſoubs eſpoir incertain.

AV SEIGNEVR DE LANSAC,

Ambassadeur pour le Roy à Rome.

Celuy qui touché du miel,
Dont le ciel
Oingt vne diſerte langue,
Ne ſent couler dans ſon cœur
La liqueur
D'vne ſi douce harangue :
Croyez que d'vn triple fer
De l'enfer
Trois fois retrempé en l'onde,
Son cœur durement charmé
S'eſt armé,
Pour combatre la faconde.
Bien malade eſt l'eſtomac,
O Lanſac!
Lanſac, l'honneur de Saincton ge,
Lequel ne peult aualler
Ton parler,
Qui iuſq'en l'ame ſe plonge.
Pour n'ouïr l'humaine vois
Quelquefois
L'aſpic ſon oreille bouſche :
Il eſt plus ſourd qu'vn ſerpent,
Qui ne pend
A la chaiſne de ta bouche.

Plus douce eſtoit la rancueur,
Qu'en ſon cœur
Iunon tenoit recelee :
Plus encores eſtoit doux
Le courroux
Du braue filz de Pelee.
Les preſens d'Agamemnon,
Ny le nom
Des plus nobles de l'armee,
Ny leur haranguer ſi long
Ne ſceut onq'
Donter ſon ire enflammee :
Et toutefois l'ancien
Thracien,
Par ſa douceur incroyable,
Adoucit bien, ce dict on,
De Pluton
Le courage impitoyable.
Auſſi, eſt-il entre nous
Rien plus doux,
Qu'vne oraiſon douce & belle?
C'eſt l'enchantereſſe vois,
Qui les bois
Faiſoit courir apres elle.
L'ire porte à ſon talon
L'aiguillon,
Dont plus tormentez nous ſommes :
Mais rien, tant que l'orateur,
N'eſt donteur
De ce qui donte les hommes.
Il peult faire au dos fuytif
Du craintif
Tourner viſage aux alarmes :
Il peult au milieu des dards
Aux ſoldards
Du poing arracher les armes.
Qu'eſt plus ſainct entre les Roys
Que les droicts

De ceſte charge honnorable?
Meſme aux plus barbares lieux
Ou des Dieux
Le nom eſt moins venerable.
Celuy ſagement eſleut,
Qui voulut
Pour ſon orateur t'eſlire :
Il auoit cogneu en toy
Et la foy,
Et la force de bien dire.
A quoy pourray-ie egaler
Ton parler,
Fors à l'œuure d'vne abeille?
Si doux ne gliſſoit encor'
De Neſtor
La grand' douceur nompareille.
Tel que la nege roulant'
S'eſcoulant,
Sur le dos de la montaigne,
Enfle l'orgueil des ruiſſeaux,
Dont les eaux
Tempeſtent ſur la campaigne,
S'ouït tonner quelque fois
Le Gregeois,
De qui le parler agile
Emporta, malgré l'effort
Du plus fort,
L'honneur des armes d'Achile.
Les cœurs les plus obſtinez,
Eſtonnez
Du bruit de telle merueille,
Se rangeoient deſſous les lois
De ſa vois,
Qui les tiroit par l'oreille.
Les Dieux ne reſpandent pas
(*Icy bas*)
Sur tous vne meſme grace :
Ils t'ont donné le pouuoir

D'emouuoir,
Propre ornement de ta race.
Le grand Iules eſt teſmoing,
De quel ſoing,
Pour le bien de ta prouince,
D'vn œil ſans ceſſe veillant
Trauaillant
Tu fais ſeruice à ton prince.
Iamais le nepueu d'Atlas
Ne fut las
D'ailer ſa plante legere,
Pour annoncer ça, & là,
Ce qu'il a
En mandement de ſon Pere.
Ores ſa verge charmant
Va fermant
Les yeux de l'homme, qui veille :
Ores d'vn ſommeil de mort
Les endort :
Ore' ouure l'œil, qui ſommeille.
Par elle deſcendre il peult
Quand il veult,
Iuſqu'aux ombres incogneues :
Par elle il chaſſe le vent,
Et ſe fend
Vn beau chemin par les nues.
Auſſi celuy qui des Dieux,
D'vn clin d'yeux,
Rend la puiſſance eſtonnee,
Sans l'oyſeau Cylenien
Ne fait rien,
Qui ſoit de haulte menee.
Ce Dieu t'a donné encor'
Le Threſor
De ſa langue bien appriſe.
Te puiſſe-il touſiours aider,
Et guider
Chacune tienne entrepriſe :

Et face le Philien
Qu'vn lien
Eternellement enſerre,
D'vne inuiolable foy,
Noſtre Roy
Au grand ſucceſſeur de Pierre.

AV REVERENDISS. CARD. DV BELLAY

ET

AV SEIGNEVR DE LANSAC,

Ambassadeur pour le Roy à Rome.

—

ESTRENES.

Du chef le plus digne,
Du chef plus inſigne
De pourpre veſtu,
La toute vertu
Puiſſe ceſte annee
Se voir eſtrenee
Du Pere à deux chefs,
Qui porte les clefs,
Pour donner entree
A la vierge Aſtree,
Et refaire encor'
Ce beau ſiecle d'or,
Qui doroit la terre,
Auant que la guerre
Euſt par art d'enfer
Emoulu le fer,

Ouurant de main forte
La grand' double porte
Du clauier de l'An.
Mais Dieu doint que IAN
En IANUS *enſerre*
Ceſte horrible guerre
Fille du Caos,
Luy ſerrant au dos
Les mains enchainees,
Les mains condamnees
Aux fers, iuſqu'à tant,
Que de là ſortant
On chaſſe d'Europe
L'infidele troppe.
Ce grand bonheur tien,
O peuple Chreſtien,
Pend de l'entrepriſe
Du chef de l'Egliſe.
Deſcende des cieux
Le Courrier des Dieux,
R'amenant la belle,
Que Paix on appelle,
Paix, fille de Dieu,
Paix, qui au milieu
Des cruels alarmes
Arrache les armes
Du poing des ſoldars
En deſpit de Mars,
Qui ores ſe baigne
Au ſang de l'Eſpaigne
Et du fier Germain,
Tremblant ſous la main
Du Roy le plus iuſte,
Qui depuis Auguſte
Fut onq' couronné,
Roy du ciel donné.
Le ciel donc nous face,
LANSAC, *tant de grace,*

Que le PERE SAINCT,
Iuſqu'aux Enfers craint,
Chaſſe la Furie
Dont la ſeigneurie
D'vn cours effrené
A ia trop regné
Deſſus les prouinces
Aux cœurs des grands Princes.
Si ce grand bien-fait
Par toy nous eſt fait,
BELLAY *fera dire*
Aux nerfs de ſa lyre
Vn chant immortel,
Offrant ſur l'autel
Sainct à la Memoire,
Ce vœu, pour ta gloire.
C'eſt, que le bonheur,
Le gaing, & l'honneur
Touſiours fauoriſe
A ton entrepriſe,
Et qu'à ton retour,
Le plus digne Tour,
Que ton Prince donne,
Ton col enuironne.

SONNET AV ROY.

Puis qu'Alexandre, & ce grand Empereur,
Dont vos vertus ont merité la gloire,
Daignerent bien des filles de Memoire
Fauoriſer la tant douce fureur :
Puis que de Mars l'audace & la terreur
Ne ſuffiroient à vous rendre notoire,
Si les beaux vers n'arrachoient la victoire

Du plus profond de l'eternelle horreur :
Puis que le ciel d'vn pere vous fit naiſtre
Qui, par les arts, de la mort ſ'eſt fait maiſtre,
Ie ne crains point qu'apres Ceſar donté,
Voſtre faueur dedaigne de ſ'eſtendre
Sur ce qui peult à iamais faire entendre,
Que vous l'aurez quelquefois ſurmonté.

A MADAME MARGVERITE.

Bien que de Mars le dedaigneux orgueil,
Bien que le feu que Cupidon attiſe,
Bien que de l'or l'infame conuoitiſe
Ait mis l'honneur des lettres au cercueil :
Si ne croiray-ie, vn eternel ſommeil
Deuoir preſſer ſi louable entrepriſe,
Tant que la fleur, que le ciel fauoriſe,
Nous daignera contempler d'vn bon œil.
Voyla pourquoy, quelque vent qui ſ'appreſte,
Ie ne crains point l'horreur de la tempeſte,
Ny des rochers le dangereux abbord,
Puis que voſtre œil, ſeul Phare de noſtre age,
Au plus obſcur du perilleux orage
Guigne ma nef pour la tirer au port.

A MES DAMES

DE VANDOSME ET DE GVYSE.

Du plus grand heur, dont le ciel ſoit auare,
Du plus grand bien que nature ait donné,

Le ciel, nature, & les Dieux ont orné
Celle qui eſt l'ornement de Nauarre.
Des plus beaux dons, du ſçauoir le plus rare,
Qui ſoit encor' en noſtre ſiecle né,
Ce ſiecle voit richement couronné
Celle, qui eſt le threſor de Ferrare.
Ie te ſaluë, ô fleur du Nauarrois,
Ie te ſaluë, ô fleur du Ferrarois,
Puis que voz fruits, qui ia nous apparoiſſent
Fauoriſez des hommes & des Dieux,
Croiſſant pour nous, demonſtrent à noz yeux,
Qu'à noſtre bien, & voſtre honneur, ils croiſſent.

A MES SEIGN.

DE VANDOSME ET DE GVYSE.

A la vertu iuſqu'aux Aſtres notoire
Du Vandoſmois, & du prince Lorrain,
Plus dur qu'en fer, qu'en cuyure, ou qu'en airain,
I'appen ce vœu ſur l'autel de Memoire :
Pour auoir l'vn, d'vne prompte victoire
Remis Hedin ſous la Françoiſe main,
Pour ſ'eſtre l'autre, en deſpit du Germain,
Acquis à Mets vne eternelle gloire.
Le cœur ſacré du Parnaſſe François
Pour honnorer le prince Vandoſmois,
Luy met au chef la fameuſe couronne :
Et au Lorrain, pour monſtrer combien vault
Le cœur d'vn Prince au danger d'vn aſſault,
Du meſme honneur le chef il enuironne.

A MONSEIGN. LE CONNESTABLE.

Sans vn Theſee on n'a point veu Alcide
Donter touſiours des vieux monſtres l'effort,
Ny ſans Typhis, vn Iaſon faire abbord
Sur les dangers de la terre Colchide.
On n'a point veu du Courrier Atlantide
Le grand Ayeul, ſur ſon dos large & fort
Porter le ciel, ſans le commun ſupport
Du bon Thebain, des monſtres homicide.
Et ce grand Roy, noſtre Hercule Gaulois,
L'hydre Eſpaignol n'a donté tant de fois,
Il n'a donté le gardien encore
De la Toyſon, & ſon graue ſoucy
Ne porte point, ſans vn Mommorency,
Le peſant fais du ſceptre qui l'honnore.

AV PAPE,

LE PREMIER IOVR DE L'AN [153].

Soit deſormais ſous tes clefs enſerree,
Pere Ianus, la Thracienne horreur,
Le fer, le ſang, la flamme, & la fureur
De trois cents fers pieds & mains enferree.
Viue la vierge au vieux ſiecle adoree,
De Iupiter Saturne ſoit vainqueur,
Regne Pallas ſur le Dieu belliqueur,
Cede le fer à la ſaiſon doree.
Le gouuerneur du grand tropeau Romain
De ſang François, Eſpagnol, & Germain,

Ne voye plus la campaigne arrouſee.
En lieu de ſang ſon aage plus heureux
Voye couler par les champs planteureux
Le laict, le miel, la manne, & la roſee.

DV IOVR DE NOEL.

La Terre au Ciel, l'homme à la Deïté,
Sont aſſemblez d'vn nouueau mariage :
Dieu prenant corps, ſans faire au corps outrage,
Naiſt auiourd'huy de la virginité.
La Vierge rend à la Diuinité
Son ſainct depoſt, dont le Monde eſt l'ouurage,
Mais auiourd'huy il a fait d'auantage,
S'eſtant veſtu de noſtre humanité.
Il a plus fait : car ſi du corps humain
Tenant la vie & la mort en ſa main,
Il ſ'eſt rendu mortel par ſa naiſſance,
Ne ſ'eſt-il pas luy-meſme ſurmonté?
Ceſt œuure là demonſtre ſa puiſſance,
Et ceſtuy-cy demonſtre ſa bonté.

ODE

SVR

LA NAISSANCE DV PETIT DVC DE BEAVMONT,

Fils de Monseigneur de Vandosme, Roy de Nauarre [158].

Enfant, qui deſſus ta face
Portes eſcript tout l'honneur,

Dont les Dieux, & le bon heur,
Des Roys ſerenent la grace,
Autant puiſſes-tu auoir
De vertueuſe accroiſſance,
Que le ciel nous a fait voir
De bon heur à ta naiſſance.
Le ciel, garde des prouinces,
Le ciel, protecteur des Roys,
Qui au ſceptre Nauarroys
Lia la fleur de noz Princes,
Celuy meſme fut encor'
Le ſeul auteur de ton eſtre,
Pour faire le ſiecle d'or
En ta naiſſance renaiſtre.
Le Tygre au Tygre ſe meſle,
Le Lyon n'engendre pas
Le Cerf qui a le cœur bas,
Ni l'Aigle la Colombelle :
Du bon grain vient le bon fruict
En terre bien labourable :
Bon terroy bon vin produict,
S'il a le ciel fauorable.
Pour nous donner teſmoignage
Combien le conſeil des Dieux,
De tes couronnez ayeux
Fauoriſe le lignage,
Le pere ſa bouche enfla
Et d'vne longue halenee
Sur ton viſage ſouffla
Ceſte maieſté bien nee.
Des Dieux la grande Princeſſe,
De Iuppiter femme & ſœur,
T'a deſtiné poſſeſſeur
D'vne feconde richeſſe.
Par elle vn iour puiſſes-tu
Dedans ta maiſon royale
Fauoriſer la vertu
Sous ta grand' main liberale.

La vierge, que la ceruelle
De Iuppiter enfanta,
Dedans ta mere planta
Vne autre Pallas nouuelle,
Et le guerrier Thracien
Du rouge fer de ſa lance
Graua ſur le pere tien
Le protrait de ſa vaillance.
D'vne prodigue largeſſe
Ces deux leurs preſens t'ont faicts,
Pour nous monſtrer les effects
D'vne vaillante ſageſſe,
Qui de vangereſſe main
Dé-ia dé-ia te redonne
Tout ce que l'Aigle Romain
Vſurpe ſur ta couronne.
Sur ta genereuſe enfance
Les freres cheualeureux
Reſpandent le plus heureux
De leur iumelle influance :
De l'vn le bras bien appris
Gaigna la palme guerriere,
L'autre ſ'eſt donné le pris
De la poudreuſe carriere.
Pour fredonner ſur la lyre
Phebus ſes doigts te donna,
Et ſa ſœur les façonna
Pour l'arc Turquois faire bruire.
De l'vn la blonde beauté
Au chef de ton pere habite,
De l'autre la chaſteté
Dedans ta mere eſt eſcrite.
La diuine Paſitee
Orna ta natiuité
D'vne douce grauité,
Qui n'eſt qu'aux Roys vſitee.
Le Cyllenien meſla
Sa langue auecques la tienne,

Et Pithon l'emmiella
D'vne fleur hymetienne.
Ce petit Dieu qui enflamme
Des Dieux le plus furieux,
Enferma dedans tes yeux
Les femences de ſa flamme.
Ces dons tu receus alors
Que la chaſte Cyprienne
T'inſpira par tout le corps
Vne odeur Ambroſienne.
Voyant ton enfance blonde
Peinte de blanc & vermeil,
Ie voy le nouueau Soleil
Tirant ſon chef hors de l'onde :
Et ta celeſte beauté
Plaiſir des Dieux & des Hommes,
Me repeint la nouueauté
Du beau printemps ou nous ſommes.
Crois donq', ô race diuine,
Crois, ô royal enfançon,
Pour eſcouter la chanſon
De l'humble Lyre Angevine.
A ta petite grandeur
Ie donne ces fleurs ſacrees,
Dont l'immortelle verdeur
Peint les riuages Aſcrees.
Deſſus la riue de Loyre
Ie nourris vn verd laurier
Pour faire vn chappeau guerrier
A l'honneur de ta victoire,
Quand tu rauiras le pris
Deſſus l'eſtrangere terre,
Ayant ſous ton pere appris
Le dur meſtier de la guerre.
Dedans les foreſts de Thrace
Se voit l'horrible manoir,
Dont le ſommet triſte & noir
Les rais du Soleil efface.

De fer les colonnes ſont,
De fer les murs & les portes :
Là leur demeurance ſont
De Mars les grandes cohortes :
Là les Ires rougiſſantes,
Là ſont à viſage blanc
Les Peurs qui n'ont point de ſang :
Là les Fureurs palliſſantes :
Là les Trayſons vont celant
Leurs pointes de ſang trempees :
Là eſt Diſcorde branlant
Deux meurtrieres eſpees.
Là ſe voit la Mort armee,
Là ſont les gemiſſemens,
Les cris, les henniſſemens,
La pouſſiere, & la fumee.
Le fer, le ſang & le feu
Sont en ceſte horrible bande :
La vertu eſt au milieu,
A qui fortune commande.
Mille creſtes eſleuees
Pendent là de tous coſtez,
Mille nauires voutez,
Et mille armes engrauees.
Là pend maint harnois voué,
Le cuir, l'acier, & la maille,
Et le metal enroué,
Qui anime à la battaille.
Là ſe voit toute la troppe,
Le tonnerre, & la fureur,
Dont l'eſpouantable horreur
Menaſſe toute l'Europe.
En ce terrible ſeiour
Tes parents demeurent ores :
Tu y ſeras quelque iour,
Attens vn petit encores.
Dé-ia l'antre de Secile
Gemit ſous les coups doublez

Des Cyclopes aſſemblez
A l'ouurage difficile,
Dont leur maiſtre induſtrieux,
Pour te guider aux alarmes,
D'vn burin laborieux
Graue tes fatales armes.
Dé-ia mon regard ſe trouble
Par le foudroyant eſclair
De ton treluiſant boucler
Plus fort que le ſept-fois-double,
Et ſeul encor' aſſez fort
Pour vn iour à la campaigne
S'oppoſer au braue effort
De tous les bras de l'Eſpaigne.
Le rond de l'ouurage embraſſe
D'vn long ordre tous les Roys
De France, & les Nauarroys,
Double tige de ta race,
Qui de ſon bruit non pareil
Touche la double barriere
Ou ſe borne du ſoleil
Et l'vne & l'autre carriere.
Ores Alençon, & ore'
Bourbon, & le Vandomoys,
Ores l'honneur d'Angomoys
Ces riches protraits honnore.
Entre tant de Roys ie voy
Ce grand Seigneur de la France,
Qu'on nomme le premier Roy
Ennemy de l'Ignorance.
C'eſt luy qui a fait reuiure
Le plus heureux des Ceſars,
Et tout ce qu'ont peu les arts
En table, en marbre, & au liure ;
Mais parauant ie luy voy
Donter le mutin Suyſſe,
Qui auoit trahy ſa foy
Par execrable auarice.

Icy ſous ce meſme Prince
Ton ieune oncle ſ'eſt acquis
Victoire du vieil Marquis
Deſſus l'eſtrange prouince :
Et là ton pere puiſſant
D'vne entrepriſe hardie
Va le Bourguignon chaſſant
Loing, loing de la Picardie.
De l'autre coſté de l'œuure
Vn grand Prince belliqueur,
D'eſprit, de force, & de cœur
Indontable ſe deſcœuure,
Ayant d'vn ſecours humain
Sauué la gent Eſcoçoyſe,
Et remis deſſous ſa main
Boulongne n'aguere Angloyſe.
Soudain ſon pouuoir qui vole
Outre les monts enneigez
Garde les murs aſſiegez
De Parme, & la Mirandole :
Puis on luy voit trauerſer
Les campaignes de Lorraine,
Et ſa victoire pouſſer
Iuſqu'à la riue Germaine.
Ie voy les bandes Françoyſes
Sur le champ Italien,
Et au bord Sicilien
L'horreur des armes Gregeoyſes.
Ie voy le dos d'vne Mer
Couppé de rames legeres,
Et les ondes eſcumer
Sous les Françoyſes galleres.
Ie voy la Hongre Amazone
Qui à la fureur de Mars
Mille villages Picards
Cruellement abandonne.
Ie voy l'orage abattu,
Qui menaçoit la Champaigne,

Par la prudente vertu
De la royale compaigne.
Icy Charles & ſa ſuyte
Tremblant de ſe voir enclos,
Par deux fois monſtre le dos
D'vne vergongneuſe fuyte :
Là ſon ennemy vainqueur,
Quand plus on le fauoriſe,
Par fainte, ou faulte de cœur,
Perd l'heur de ſon entrepriſe.
On voit encor' en arriere
Le Flaman ſe deſtourner,
Puis tout ſoudain retourner
Suyuant ſa braue guerriere :
Or' on luy voit enuahir
Ceux que moins forts il eſpere,
Ores on le voit fuir
Deuant les yeux de ton pere.
Là ſont mile autres figures,
Ouurage d'acier, & d'or :
Là ſe voit l'image encor'
De tes victoires futures,
Par le feuure Lemnien
N'ignorant les deſtinees
Dans l'antre Cyclopien
Diuinement burinees.
Mais toy ne ſçachant (peult-eſtre)
L'ouurage, que tu liras,
D'y voir t'emerueilleras
Maint grand Prince, ton anceſtre :
Puis l'approchant de ton flanc,
Tu pendras à ton eſpaule
L'honneur de ton double ſang,
Et la gloire de la Gaule.
I'enten pour toy, ce me ſemble,
Vn fier cheual henniſſant,
De qui le poil blanchiſſant
A ceux d'Achile reſſemble.

Quoy? tu rides ton beau front
D'vn œil dé-ia redoutable :
Atten les ans, qui feront
Meurir ta force indontable.
Aſſez toſt l'horrible creſte
De ton Tymbre menaſſant,
A l'ennemy palliſſant
Annoncera la tempeſte :
Pendant, d'vne douce voix
Ouure ta leure iumelle,
Et prend de tes petis doigts
Ta nourrice à la mammelle.
Le bras fueillu du l'hierre,
Neuf fois d'vn double cerceau
Deſſus ton royal berceau
Ton chef ombrage, & enſerre.
Viennent d'vn doux fredonner
Les abeilles ſur ta couche,
Viennent leur miel façonner
Deſſus les fleurs de ta bouche.
D'vn ris ſemblable à l'Aurore
Voy l'arbre, qui t'a produit,
Gros encor' d'vn autre fruit,
Que ia noſtre ſiecle adore.
Ie voy dedans quelque moys
Luire en l'vne & l'autre enfance
Les deux aſtres Vandomoys,
Double ornement de la France.
Ta grand' mere, deuenue
Vn aſtre brillant & beau,
Fera luire ſon flambeau
Sur ta ieuneſſe chenue :
Puis te guidant pas à pas
Loing de la tourbe eſtonnee,
T'eſleuera par compas
D'vne aile bien empennee.
Les vulgaires exercices,
Les Sirenes des plaiſirs,

N'abyſmeront tes deſirs
Dedans le goufre des vices :
Le cauteleux & menteur,
Auec ſes vaines merueilles,
D'vn enchantement flateur
N'endormira tes oreilles.
Tu fuyras la vaine troppe,
Et les baings accouſtumez
De ces muguets parfumez
Pourſuyuans de Penelope :
Et ton royal entretien
Ne couurira ſous ſon ombre
Ces nais à manger le bien,
Qui ne ſeruent que de nombre.
L'entrepriſe, & la conduyte,
L'honneur, & l'vtilité,
Auec la facilité,
Seront touſiours à ta ſuyte :
Et ta vertu qui ſera
De fortune bien voulüe,
En tous ſes faits trouuera
L'occaſion cheuelüe.
Puiſſe encor' ton bras robuſte
L'honneur d'Hercule fouler,
Et ton bon heur ſ'egaler
A la fortune d'Auguſte :
Et puiſſes-tu quelquefois
Vanger l'ancien outrage,
Qui foule deſſous ſes loix
Le droit de ton heritage.
Cependant les deſtinees
Deſſus leur fatal meſtier,
D'vn cours paiſible & entier
Feront couler tes annees,
Et les neuf Sœurs qui ſeront
Les ailes de ta memoire,
Iuſqu'au ciel te pouſſeront
Sur le reſonnant iuoyre.

Pourquoy non? la dextre agile,
Auecques les meſmes doigts,
Qui branlerent mille fois
La hache du grand Achille,
Pour enchanter ſes ennuis,
Ou pour deſaigrir ſon ire,
Trompoit la longueur des nuits
Par les fredons de ſa lyre.
Et quelle ame tant fachee
Ne ſe ſent rauir au ciel,
Lors qu'elle gouſte le miel
D'vne corde bien touchee?
Les vers ne ſont les appas
D'vn cœur chagrin, ou auare,
Mais ils ne deſplaiſent pas
Aux oreilles de Nauarre.
Touſiours l'ignorant meſpriſe
L'honneur qui luy eſt donné,
Mais l'eſprit qui eſt bien né,
Les bons eſprits fauoriſe :
Le tien qui ſera ſoingneux
De ſuiure l'heur de ſa race,
Ne ſera point dedaigneux
Du bien que le ciel embraſſe.
Deſſous vn antre ſauuage
Ma lyre ces vers ſonnoit,
Lors que mon grand Roy tonnoit
Deſſus le Germain riuage :
Ouurant le chemin des cieux
Auecques la meſme dextre,
Qui mit au nombre des Dieux
Le Grec à la maſſe addextre.

SONNETS A LA ROYNE DE NAVARRE

AVSQVELS LADICTE DAME FAIT ELLE MESME RESPONSE.

A LA ROYNE.

Que vous portiez le ſceptre Nauarroys
Et de Iunon la maieſté cogneuë,
A vous ſans plus ceſte gloire n'eſt deuë,
Elle eſt commune à la race des Roys.
Que la beauté la plus belle des trois
Qui au Troyen ſe monſtra toute nue,
Iointe à l'honneur, en vous ſoit reuenue,
Nature auſſi y demande ſes droits.
Qu'à vous encor noſtre France reſerue
Le ſainct honneur de la docte Minerue,
Le ciel ſe dit auteur de ce bonheur :
Mais que parmy vne telle hauteſſe
Voſtre grandeur iuſq'aux moindres ſ'abbaiſſe,
A vous, Madame, appartient ceſt honneur.

Si la vertu, des beautez la plus belle,
Pour ſon loyer ne cherche que l'honneur,
Et ſi le los dont Phebus eſt ſonneur,
Seul a pouuoir de la rendre immortelle :
Ne doutez point que vous ne ſoyez telle,
Puis que le ciel de ce premier bonheur
Eſt enuers vous ſi liberal donneur,
Et qu'au ſecond Apollon vous appelle.
Les Dieux ont fait vn erreur ſeulement,
De n'auoir mis, ou voſtre entendement,
Ou vos vertus, en quelque autre perſonne.
Car telle eſtant, vous n'auez que chanter
Digne de vous, & pouuez vous vanter
N'auoir auſſi qui dignement vous ſonne.

RESPONSE DE LA ROYNE.

Que meriter on ne puiſſe l'honneur
Qu'auez eſcript, ie n'en ſuis ignorante :
Et ſi ne ſuis pour cela moins contente,
Que ce n'eſt moy à qui appartient l'heur.
Ie cognois bien le pris & la valeur
De ma louange, & cela ne me tente
D'en croire plus que ce qui ſe preſente,
Et n'en ſera de gloire enflé mon cœur :
Mais qu'vn Bellay ait daigné de l'eſcrire,
Honte ie n'ay à vous & chacun dire,
Que ie me tiens plus contente du tiers,
Plus ſatisfaite, & encor' glorieuſe,
Sans meriter me trouuer ſi heureuſe,
Qu'on puiſſe voir mon nom en voz papiers.

De leurs grands faicts les rares anciens
Sont maintenant contens & glorieux,
Ayans trouué Poëtes curieux
Les faire viure, & pour tels ie les tiens.
Mais i'oſe dire (& cela ie maintiens)
Qu'encor' ils ont vn regret ennuieux,
Dont ils ſeront ſur moymeſme enuieux,
En gemiſſant aux champs Elyſiens :
C'eſt, qu'ils voudroient (pour certain ie le ſçay)
Reuiure icy, & auoir vn Bellay,
Ou qu'vn Bellay de leur temps euſt eſté.
Car ce qui n'eſt ſçauez ſi dextrement
Feindre & parer, que trop plus aiſément
Le bien du bien ſeroit par vous chanté.

LE POETE.

Que voſtre nom ſe liſe en mes papiers,
Cela ne peut augmenter voſtre gloire,

Qui de la main des filles de Memoire
Auez receu les plus doctes lauriers.
Le mien ſans plus, qui entre les derniers
Iuſques icy a eſté peu notoire,
En vous louant, taſche auoir la victoire
Sur nos nepueus, & ſur nos deuanciers.
Mais que ce los (Madame) ne vous tente
De penſer plus que ce qui ſe preſente,
C'eſt ce qui fait voſtre gloire augmenter.
Toute louange eſt pour vous trop petite.
Mais ſi mes vers ſont de quelque merite,
C'eſt pour l'honneur qu'ils ont de vous chanter.

Le bien du bien ſeroit par moy chanté,
Si dignement ie vous pouuois chanter,
Et ſi pourrois encores me vanter
Qu'oncques ne fut plus bel œuure enfanté.
Car vous louant vers la poſterité,
Nom de menteur ie pourrois euiter,
Et ſi n'aurois la peine d'imiter,
Pour feindre rien, la docte antiquité.
Beſoing n'aurois ny d'artifice vſer,
Ny, comme Homere, aux fables m'amuſer,
Pour vous louer : ains me contenterois
De mon eſprit, ſans imiter les vieux :
Car ſi moins qu'eux i'eſtois ingenieux,
Plus veritable auſſi qu'eux ie ſerois.

C'eſt à moy ſeul à me glorifier
En vous louant, ſi ce los vous aggree :
Car ſans mes vers voſtre gloire ſacree
Peult & le temps & la mort deffier.
Mais i'ay oſé voſtre los publier,
Pource qu'eſtant d'eternelle duree,
D'autant ſera ma memoire aſſeuree,
Sans que iamais on la puiſſe oublier.
Combien que Dieu n'ait beſoing qu'on le louë,
De le louer pourtant il nous aduouë,

Et ne reiette en cela noſtre foy :
Mes vers auſſi, bien que n'ayez que faire
D'eux, ny de moy, ne vous doiuent deſplaire,
Car vous louant ie fais ce que ie doy.

LA ROYNE.

Le papier gros, & l'encre trop eſpeſſe,
La plume lourde, & la main bien peſante,
Stile qui point l'oreille ne contente,
Foible argument, & mots pleins de rudeſſe,
Monſtrent aſſez mon ignorance expreſſe,
Et ſi n'en ſuis moins hardie & ardente
Mes vers ſemer, ſi ſubiet ſe preſente :
Et, qui pis eſt, en cela ie m'adreſſe
A vous, qui pour plus aigres les gouſter,
En les meſlant auecques des meilleurs,
Faiſtes les miens & voſtres eſcouter.
Telle ſe voit difference aux couleurs :
Le blanc au gris ſçait bien ſon luſtre oſter.
C'eſt l'heur de vous, & ce ſont mes malheurs.

LE POETE.

Le ſeul penſer me ſembloit vn vray ſonge,
Et en l'oyant le trouuois incroyable :
Ores voyant choſe tant admirable,
L'effect certain m'eſt preſque vne menſonge :
Car tout eſprit ſe trauaille & ſe ronge
Pour mettre en œuure vn eſcript receuable,
Et ſ'il le veult faire à iamais durable,
Fault qu'vn long temps en penſee il ſe plonge.
Mais vous (Madame) à peine auez reçeu
L'opinion d'vn ouurage entreprendre,
Qu'il eſt parfait auſſi toſt que conceu.
Et ne deuez des ans ſecours attendre

Pour voz eſcripts (ſi iuger ie l'ay ſçeu).
Bien ſe parfait, meilleur ne ſe peult rendre.

Si de l'eſprit, plus que du corps, l'ouurage
Louer ſe fait, & plus recommander,
Puis que l'vn doit par raiſon commander,
L'autre obeir, comme eſtant en ſeruage :
Et ſi d'vne art excellente l'vſage
Veult vn temps propre à l'œuure demander
Pour la polir, & touſiours l'amender
Tant qu'aye attaint au dernier aduantage,
Dont vient cela (Madame) que le cours
Eſt de neuf moys aux enfans neceſſaire,
Qui contre mort ne trouuent nul ſecours :
Et vous ſoudain, de l'eſprit ſçauez faire
Naiſtre tel fruit, qu'il ne craint le diſcours
Des ans plus longs, ny ruine contraire?

C'eſtoit beaucoup, & preſque hors de creance,
En vn inſtant & penſer & eſcrire
Eſcripts qu'on peult auecques plaiſir lire,
De grace pleins, & de rare elegance :
Mais c'eſt bien plus, i'en ay veu l'euidence,
En meſme temps ouïr parler & bruire,
Mettre en l'eſprit ce que l'oreille oit dire,
Et compoſer vers de prime excellence.
Vous tels effects (Madame) nous donnez
Par les hauts biens qu'en vous le ciel aſſemble,
Qu'heureuſement en vertu maintenez,
Dont vous vainquez, vous & l'art, ce me ſemble :
Vous, faiſant plus que vous n'entreprenez ;
L'art, parfaiſant pluſieurs choſes enſemble.

L'honneur premier des Dames d'Auſonie
Qui par le monde a le los eſpandu
De ſon diual, & immortel rendu
Par ſon clair chant de douceur infinie,
Le plus grand pris (Madame) ne vous nie,

Car terre & mer ont dé-ia entendu
De voſtre eſprit iuſqu'au ciel eſtendu,
Les ſons hautains de parfaicte harmonie ;
Et qui plus eſt, vous paſſez l'excellence
Du diuin ſtile & promptitude extreme
De celle dont vous portez la ſemblance :
Qui vous ſera gloire vnique & ſupreme,
Ne vous reſtant plus oultre la puiſſance
De vaincre rien, ſi ne vainquez vous meſme.

LA ROYNE.

Le temps, les ans, d'armes me ſeruiront
Pour pouuoir vaincre vne ieune ignorance,
Et deſſus moy à moy meſme puiſſance
A l'aduenir, peult eſtre, donneront.
Mais quand cent ans ſur mon chef doubleront,
Si le hault ciel vn tel aage m'aduance,
Gloire i'auray d'heureuſe recompenſe,
Si puis attaindre à celles qui ſeront
Par leur chef d'œuure en los touſiours viuantes.
Mais tel cuider ſeroit trop plein d'audace,
Bien ſuffira ſi pres leurs excellentes
Vertus ie puis trouuer petite place :
Encor' ie ſens mes forces languiſſantes
Pour eſperer du ciel tel heur & grace.

LE POETE.

Docte prelat, honneur de la Garonne,
Carles, à qui le vif entendement,
Les hauts diſcours, le diuin iugement,
Ont mis au chef la plus belle couronne :
Soit que ta main diuinement façonne
Vn vers Latin, qui tombe rondement,
Soit vn Toſcan qui va plus lentement,
Soit vn François qui doucement reſonne :

Inſpire moy ceſte diuine ardeur,
Pour dignement celebrer la grandeur,
De ceſte docte & gentile Princeſſe :
Ou pren plus toſt ceſte charge ſur toy,
Puis que le ciel t'a donné, plus qu'à moy,
De iugement, d'eſprit, & de ſageſſe.

Ie ne veux plus de ces poëtes vieux
Plaindre le ſort, & la fortune amere :
Ie ne veux plus pauure appeller Homere,
Ny accuſer les aſtres enuieux.
Ie veux plus toſt faire venir des cieux
Les doctes Sœurs, & dire que leur mere
Fut vne Royne, & Iuppiter leur pere,
Iuppiter Roy des hommes & des Dieux.
Tant qu'on voudra lon blaſmera les Muſes,
Et ceux qui ont leurs ſciences infuſes :
Les Muſes ſont de la race des Roys :
Roynes plus toſt elles ſont, ce me ſemble,
Puis qu'vne Royne auec elles ſ'aſſemble,
Et qu'Apollon ſ'eſt rendu Nauarroys.

Si ie la flatte, & ſi l'autorité
Du nom royal que tout le monde admire,
De ceſte Royne (ô Carles) me fait dire
Choſe qui ſoit contre la vérité :
Soit contre moy tout Parnaſe irrité,
De moy Phebus pour iamais ſe retire,
Et tout cela que chantera ma Lyre
Soit ignoré de la poſterité.
Ie iure donc, &, ſi ie me periure,
Soit Iuppiter vangeur de ceſte iniure,
Que France n'a vn plus diuin eſprit
Que ceſte Royne, & que ſa mere encore,
Qui de ſes vers noſtre ſiecle redore,
N'a iamais rien plus doctement eſcrit.

Quand ceſte Royne (ô Carles) que i'admire

Au parangon des plus diuins eſprits,
Auroit deigné œillader mes eſcripts,
Egal aux Roys, ie m'oſerois bien dire.
Mais aduenant qu'elle deignaſt les lire,
Sans autrement leur donner los & pris
Si ne croirois-ie auoir trop entrepris,
Quand demy-dieu ie me voudrois inſcrire.
Et ſi de bouche, encor que ſobrement,
Elle daignoit les louër ſeulement,
Pareil aux Dieux ie m'oſerois bien croire.
Si donc elle a daigné tant ſ'abbaiſſer,
Que mon honneur par ſes eſcrits hauſſer,
Quel autre honneur peult egaler ma gloire?

C'eſt maintenant (ô Carles) que mes vers
Egaleront l'vne & l'autre buccine :
C'eſt maintenant que tranſformé en cygne
Ie voleray par ce grand vniuers.
C'eſt maintenant que par les champs ouuers
Des bienheureux, comm' vn Orphee inſigne,
I'apparoiſtray, & que ie ſeray digne
Du dieu Phebus, & de ſes lauriers vers,
Puis qu'il a pleu à celle que Nauarre
Nomme à bon droit ſon ornement plus rare,
De m'honnorer d'vne plus digne voix
Que ce qu'Auguſte a chanté de Vergile,
Et ce que diſt ſur le tombeau d'Achile
Ce grand vainqueur des Perſes & Gregeois.

DISCOVRS AV ROY

SVR LA TREFVE DE L'AN M.D.LV[151].

Le Ciel voulant tirer d'vne rigueur cruelle
Vne humaine doulceur, d'vn oraige vn beau temps,
D'vn hyuer froidureux vn gracieux printemps,

Et d'vne longue guerre vne paix eternelle,
Permit que le diſcord, d'vne fureur nouuelle
Vint arracher des mains des deux Roys plus puiſſans
La Trefue qui entre eulx deuoit durer cinq ans,
Pour apres aſſopir toute vieille querelle.
Puis donq que le Ciel veult ſe monſtrer plus benin,
Et qu'il a contre nous vomy tout ſon venin,
Receuons deſormais le bien qui ſe preſente :
Renoüons ceſt accord d'vne plus forte main,
Prenons l'heure aux cheueux: l'homme r'appelle en vain
La ſourde Occaſion, alors qu'elle eſt abſente.

Comme on void de chaſſeurs vne bande peureuſe,
Trouuant du fier Lyon la femme genereuſe,
Auecques ſes petiz, de la frayeur qu'elle a,
Sans paſſer plus auant, ſe retirer de là,
Et puis ſe r'aſſeurant d'vne tremblante audace,
S'approcher peu à peu pour luy donner la chaſſe,
Faire vne longue enceinte, & de cris & d'aboys
Reſonner tout autour les antres & les boys :
Et comme à ce grand bruit la magnanime beſte,
Craintiue pour les ſiens, vient à leuer la teſte,
D'vn horrible regard roüant ſes yeux ardents,
Et d'vn horrible ſon faiſant cracquer ſes dents,
S'élance tout à coup, & du premier encontre
Renuerſe en fouldroyant tout ce qu'elle rencontre,
Démembre les veneurs, rompt les eſpieux ferrez,
Et déchire en paſſant les toiles & les retz,
Puis tourne en ſa teſniere, & ſent en ſon courage
Combattre en meſme temps & l'amour, & la rage.
La rage, qui la poingt d'vne iuſte fureur,
Veult qu'elle empliſſe tout & de ſang & d'horreur,
Mais l'amour la retient : & bien que ſa nature
Genereuſe de ſoy, maluoluntiers endure
Qu'on oſe de ſi pres ſa cauerne approcher,
Se contient toutefois au creux de ſon rocher,
Remaſche ſa fureur, & quoy qu'elle deſire,

Regarde ſes petits au milieu de ſon ire.
Ainſi quand l'Empereur, SIRE, *feit ſes efforts*
Pour prendre des François les villes & les forts,
Et quand dardant par tout les fouldres de la guerre,
Il arma contre vous l'Eſpagne, & l'Angleterre,
Les forces d'Italie, & tout ce que ſa main
Domine ſur les bords du grand fleuue Germain,
Vous luy feiſtes ſentir des la premiere attainte,
Combien voſtre grandeur commande ſur la crainte,
Et combien la vertu peult au cueur d'vn grand Roy,
Quand il a, comme vous, la Fortune pour ſoy.
Vous reprinſtes Bollogne, & gardaſtes l'Eſcoſſe,
Et guidant vers le Rhin vne armee plus groſſe
Monſtraſtes voſtre force, & voſtre pieté,
Gardant de voz aïeux l'antique liberté.
Vous conquiſtes la Corſe, & par le nauigage
De France en Italie aſſeurant le paſſage,
Feiſtes voir à Ceſar que vous pouuiez armer,
Auſſi bien comme luy, & la terre & la mer.
Depuis ſur le Sienois, d'vne force ruſee,
Tenant de l'ennemy la puiſſance amuſee,
Bourgogne & le Piedmont vous bornaſtes plus loing,
Mettant, comme prudent, voſtre principal ſoing,
A prendre ce qui eſt à garder plus facile,
Et ne faire bien loing vne guerre inutile.
Voila de voz neuf ans le ſommaire diſcours,
Qui ſans voir leur bon heur entrerompre ſon cours,
Se peuuent egaler au long aage des Princes,
Qui ont comme vous, SIRE, *augmenté leurs prouinces.*
L'Empereur eſt teſmoing, & le ſont comme luy
Ceulx qui ont trauaillé pour vous donner ennuy,
De quel meur iugement, & prompte diligence
Voſtre vertu ſ'anime à la iuſte vengence,
Combien de voz deſſeings les ſecrets ſont couuers,
Meſmes faiſant la guerre en tant de lieux diuers,
Combien de bons ſoldats voz bandes ſont fournies,
Et comment vous tenez voz frontieres garnies
De villes & chaſteaux, touſiours ſur l'eſtranger

Repoulſant loing de vous la perte & le danger.
Ce que voyant Ceſar, & perdant l'eſperance
D'eniamber plus auant ſur les bornes de France,
A choiſy pour le mieulx d'oublier la rancueur
Qui auoit ſi long temps regné dedans ſon cueur,
Et pour n'entretenir vne guerre ſi chere,
A reçeu de la Paix l'heureuſe meſſagere,
La Trefue bienheureuſe, & profitable à tous,
Mais plus vtile à luy, & plus louable à vous :
Plus vtile, d'autant qu'en ſeureté plus grande
Il iouiſt du repos, que ſon aage demande :
Et plus louable à vous, d'autant que le bon heur,
SIRE, *vous aſſeuroit de r'emporter l'honneur,*
Et vous auez trop plus, tenant ia la victoire,
Priſé le bien public, que voſtre propre gloire.
Celuy vrayement, celuy eſt doublement vainqueur,
Vainqueur de ſon hayneux, & de ſon propre cueur,
Qui peult durant le cours de ſa bonne fortune
Suyure de la vertu la trace non commune.
Faſcheuſe de nature eſt toute aduerſité,
Mais trop plus dangereuſe eſt la felicité.
Le cheual furieux, aiant le mords pour guide,
Touſiours en ſa fureur ne deſdaigne la bride :
Le nauire agité des vents impetueux
Ne ſuccumbe touſiours aux flots tempeſtueux :
Et le cours du torrent tombant de la montaigne
S'allente quelquefois au plain de la campaigne.
Mais veoir vn ieune Roy heureuſement vaillant,
Contre vn autre grand Roy pour l'honneur bataillant,
Refrener ſa fureur, SIRE, *c'eſt vne choſe,*
Qui d'vn moindre que vous au pouuoir n'eſt encloſe.
Nul, ie ne diray point de noz eſprits François,
Mais bien fuſt-ce vn Virgile, ou celuy des Gregeois
Qui a le mieulx chanté, d'vne aſſez digne gloire
Pourroit de voz haults faicts celebrer la memoire,
Mais ceſt acte dernier (SIRE *pardonnez moi*)
Ie ne ſçay quoy plus grand, & plus digne d'vn Roy,
Nous fait loüer en vous. Car la gloire bellique

Iuſqu'aux moindres ſoldats ſe rend quaſi publique,
Et n'eſt propre à vn ſeul : &, à la verité,
La vertu des ſoldats, & l'opportunité
Ou du temps, ou du lieu, les viures, & les armes,
Et l'argent, qui ſouuent fait plus que les genſdarmes,
Y ſeruent de beaucoup : & ſur tout, le hazard
Au faict de la victoire a la plus grande part.
Mais icy de l'honneur qu'à bon droit on vous donne,
Qui eſt certes beaucoup, rien n'en touche à perſonne :
Il n'appartient qu'à vous, & n'y demande rien
Ceſte-la meſme encor', qui dit tout eſtre ſien,
Ceſte dame Fortune, à qui pour ſa puiſſance,
Dont les diuers effects nous donnent cognoiſſance,
Sans en ſçauoir la cauſe, on a d'antiquité
Donné iuſqu'auiourdhuy tiltre de deité.
Car auec la bonté d'vn Prince magnanime,
Qui, quand plus la fureur à la guerre l'anime,
Pour le commun ſalut ſe rend plus adoulcy,
Le hazard n'a que voir, ny la Fortune auſſi.
Donques autant de fois qu'en noz vers ou hiſtoires
Noz nepueux reliront voz heureuſes victoires,
Ilz ſ'eſmerueilleront, & de quelle vertu,
Et de quel heur encor' vous aurez combattu
Contre vn tel ennemy. Mais autant de fois, SIRE,
Que voz ſuiets viendront, ie ne dis pas à lire,
Mais ſentir la pitié dont vous auez vſé,
Sans auoir, inhumain, de leur ſang abuſé,
Ilz vous adoreront, & en chaſque prouince
Serez tenu pour Dieu, & non pas pour vn prince.
On vous tiendra pour Dieu, car qu'elle choſe aux Dieux
Approche de plus pres, qu'vn Roy victorieux,
Vn Roy ſage, conſtant, fort, magnanime, & iuſte,
Plus humain que Traian, & plus heureux qu'Auguſte?
Vous pouuiez regaigner, voire en bien peu de temps,
Ce que voſtre ennemy depuis vingt ou trente ans
Vſurpe deſſus vous : mais voſtre bonté, SIRE,
Qui plus au bien public, qu'à ſa grandeur aſpire,
Pour laiſſer repoſer de leurs trauaux paſſez

Voz peuples & voiſins de la guerre laſſez,
Eſt venue arracher au milieu des alarmes,
Des mains de voz ſoldats, la fureur & les armes.
Car vous n'auez pluſtoſt apperceu l'Empereur
Incliner à la Paix, que ſoudain la fureur
S'eſt eſteinte dans vous au plus fort de l'affaire :
Et content d'auoir peu domter voſtre aduerſaire,
Auez domté vous meſme : & pour le commun bien
Vous eſtes ſouuenu d'eſtre Roy Treſchreſtien :
Non vn Iules Ceſar, vn Pyrrhe, vn Alexandre,
Qui ne prenoient plaiſir qu'à ſang humain eſpandre.
Auſſi ne ſeront pas voz geſtes engrauez
En cuyure ſeulement, ou marbres eſleuez
En colonnes, en arcz, en ſuperbes trophees,
Ornez pompeuſement d'armes bien eſtoffees :
Ilz ſeront engrauez aux cueurs de noz nepueux,
Qui parleront de vous, & d'offrandes & vœux
Feront à voſtre honneur vne feſte Chreſtienne,
Non point vne hecatombe à la mode Payenne.
Ilz parleront de vous, & n'oubliront auſſi
Le prelat de Lorraine, & ce Mommorancy,
Ce grand Mommorancy le Neſtor de la France,
Qui ſçait au bon conſeil marier la vaillance.
Ilz diront que ces deux ſoubz voſtre maieſté
Les principaulx autheurs de la trefue ont eſté,
L'vn armant pardeça le ſucceſſeur de Pierre,
Pour eſtonner les cueurs trop amis de la guerre,
Et l'autre pardela contraignant le moins fort
De chercher à la fin les moiens de l'accord.
Parle donc qui voudra de la chauue Déeſſe,
Qui deux fois aux cheueux empoigner ne ſe laiſſe ;
Diſcoure ſur Milan, qui vouldra diſcourir,
Sur Naples, & ſur ceulx qu'on deuoit ſecourir,
Sur le danger de voir paiſible l'Angleterre,
L'Empire hereditaire, & tout ce que la guerre
Empeſchoit à Ceſar : diſcours paſſionnez
De gens qui ſeulement à leur profit ſont nez,
Et non pas de Chreſtiens. Voſtre maieſté, SIRE,

Qui, comme la Lyonne, en ſa fureur deſire
De conſeruer les ſiens, non les laiſſer perir,
Et ne veult par leur ſang la victoire acquerir,
A remis ſon laurier, ſon triumphe, & ſa gloire,
En la main de celuy qui donne la victoire,
En la main de celuy qui voyant la bonté,
Dont vainqueur vous auez voſtre appetit domté,
Vous donnera ſa grace, & le Ciel en partage,
Et iuſte vous rendra voſtre propre heritage.
SIRE, *ſi voſtre loz d'vne Iliade entiere*
Ne donnoit à chaſcun aſſez ample matiere,
Sans d'autres argumens ſon poëme allonger,
I'irois auec Aſcree en Parnaſe ſonger
Cent mille inuentions pour blaſmer la Diſcorde,
Et loüer ceſte-la qui les Princes accorde,
La Paix fille de Dieu, nourrice des humains,
Qui forma ce grand Tout, & de ſes propres mains
Débrouilla le Chaos, ou d'vne horrible guerre
Enſemble combattoient le feu, l'onde, la terre,
Et ceſt autre element qui nous faict reſpirer :
Puis contre Iupiter ie ferois conſpirer
Ceulx qui iuſques au Ciel les montaignes hauſſerent,
Et les premiers ça bas la guerre commencerent.
Et puis de ſiecle en ſiecle, aux Perſes & Gregeois,
Aux Romains & aux Gotz, aux Germains & François
Deduiſant mon propos, ie chanterois les guerres,
Que tant ſur leurs voiſins, qu'aux plus loingtaines terres,
Voz anceſtres ont mis heureuſement à fin :
Puis ie viendrois à vous, & d'vn chant plus diuin,
Deſcrirois voz vertus belliques & ciuiles :
Combien vous auez prins de chaſteaux & de villes,
Repouſſé d'ennemis, touſiours victorieux,
Faiſant en meſme temps la guerre en diuers lieux.
Apres ie vous mettrois ſur vn ſiege d'iuoyre
En habit triomphal dans vn char de victoire
Trainé pompeuſement. Mais apres voz charroys
Ie ne ferois marcher les Princes & les Roys,
Les braz liez au dos à la mode Romaine,

Triomphe des Gentils. La Diſcorde inhumaine
Aux treſſes de ſerpens, les filles de la Nuict,
Et l'horreur que Belonne à la guerre conduit,
Marcheroit apres vous honteuſement captiue.
La Paix iroit deuant, & d'vn rameau d'oliue
Vmbrageant ſes cheueux ſerois au premier ranc
Chacune en ſon habit, cheminer flanc à flanc,
Voſtre France & l'Eſpaigne, auec toute leur troppe,
Et la plus grande part des prouinces d'Europe,
Qui d'vn commun accord voſtre enſeigne ſuiuant
Chreſtiennes conduiroient leurs forces en Leuant;
Et de là recouurant noz pertes anciennes,
Rapporteroient icy les enſeignes payennes,
Que voſtre Maieſté planteroit de ſa main
Deſſus le grand portail du ſainct temple Romain.
Voyla les premiers traits de ma riche peinture,
Si i'auois tant amis les cieulx & la nature,
Qu'en mes tableaux ie peuſſe au vif repreſenter
Quelque choſe qui peuſt voſtre eſprit contenter.
Mais l'ennuy qui me ronge, auec la tyrannie
De celle que les Grecs ont appellé Penie,
Et mil autres malheurs qui me ſuyuent de loing,
Pour n'auoir iamais eu des richeſſes grand ſoing,
Allentent ma fureur, SIRE, *& font que mon Ame*
Ne reſent plus l'ardeur de ſa premiere flamme.
Ie ne veulx point icy, pour mon hymne borner
D'art plus elabouré voz louanges orner:
Ie laiſſe aux plus ſçauans, qui la charge en ont priſe,
Le travail & l'honneur d'vne telle entrepriſe,
Pour ne vous faire tort, & tumber ſoubz le faiz
Dont chargeroit mon doz la grandeur de voz faicts:
Bien iray-ie apres eulx de voz vertus belliques,
Et des autres vertus recueillant les reliques,
De loing ſuiuant leurs pas, comme on voit le gleneur
Recueillir les eſpics apres le moiſſonneur.

HYMNE AV ROY

SVR

LA PRINSE DE CALLAIS[158].

SIRE, *ce grand Monarque & magnanime Prince,*
Qui feit de tout le Monde vne ſeule Prouince,
Qui de liens de fer la Guerre empriſonna,
Qui le ſurnom d'Auguſte aux Empereurs donna,
Qui refeit l'aage d'or, & duquel on peult dire
Que le grand Roy des Roys naſquit ſous ſon Empire,
Auec tout ce grand heur ſi heureux ne fut point,
(Et qui, ſinon les Dieux, eſt heureux de tout poinct?)
Qu'à la felicité d'vne ſi grande gloire
Le malheur d'vn Varus n'oſtat vne victoire.
Mais par vn tel malheur il ne perdit le cœur,
Ains arrachant la Palme à l'ennemy vainqueur,
Auec vne victoire & plus grande & plus prompte
Luy remeit ſur le front la vergongne & la honte.
SIRE, *vous auez faict comme cét Empereur,*
Qui ne vous eſtonnant d'vne courte fureur,
Mais reprenant au poil la Fortune tournee,
Qui vous ayant fruſtré de l'heur d'vne iournee
Penſoit par vn malheur tout voſtre heur vous oſter,
Auez imité l'arc qui ſe laiſſe voulter,
Puis d'vn effort plus grand, tout ſoudain ſe déuoulte,
Vendant le mal reçeu plus cher qu'il ne luy couſte.
Le Malheur enuieux & deſſus le grand heur
De voz heureux ſucces, & ſur voſtre grandeur,
Qui ſembloit ſ'eſtre faict la Fortune ſeruile,
Vous auoit faict ſentir la perte d'vne Ville,
Pour rompre voſtre cours, & pour nous faire voir
Combien ſur les humains le Sort a de pouuoir.
Mais la Vertu, qui eſt voſtre fidelle eſcorte,
Voulant ſur le Deſtin ſe monſtrer la plus forte,

A combatu pour vous, triumphant du malheur
Qui vouloit triumpher de voſtre grand' valeur.
Car ce qu'au parauant, durant que la Fortune
Sembloit à voz deſſeings eſtre plus opportune,
On n'oſoit eſperer, SIRE, *vous l'auez faict,*
Et auez noſtre eſpoir deuancé par l'effect.
Vous auez prins CALLAIS, *deux cens ans imprenable,*
Montrant qu'à la Vertu rien n'eſt inexpugnable,
Lors qu'elle eſt irritee, & que la paſſion
Luy faict imiter l'ire & le cœur du Lyon :
Qui au commencement de ſa queüe ſe flatte,
Et couché de ſon long ſur l'vne & l'autre patte
S'irrite lentement : mais ſi du Chien mordant,
Ou d'vn autre Animal il a ſenti la dent,
Il ſe leue en fureur, & à courſe élancee
Déplie tout d'vn coup ſa cholere amaſſee,
Déchire l'ennemy aux ongles & aux dents,
Allume de ſes yeulx les deux flambeaux ardents,
Remache ſa fureur, & d'vn regard horrible
Faict cracquer hautement ſa machoire terrible.
SIRE, *vous ne pouuez, eſtant ſi courageux,*
Ne vous ſentir du tort du Deſtin oultrageux,
Qui parmy tant d'honneurs, de triumphes & gloires,
Et parmy les Lauriers de ſi hautes victoires,
A bien oſé meſler le regret & ſoulcy,
Qui nous a pour vn temps faict baiſſer le ſourcy.
Mais vous ne ſentiriez ſi parfaicte allegreſſe,
Si deuant vous n'euſſiez eſprouué la triſteſſe :
Et peult eſtre qu'encor' vous n'euſſiez attenté
Cela que de long temps vous auiez proietté,
Epiant le moyen & le temps plus propice,
Si la neceſſité n'euſt trouué l'artifice.
L'ire qui vous émeut, voyant le cruel Mars
Se baigner furieux au ſang de voz ſoldarts,
Vous feit attacher l'aile au doz de la Vangeance,
Et remettre en leur lieu les bornes de la France,
Qui deux cens ans, & plus, honteuſe lamentoit,
Comme vn corps mutilé, le dueil qu'elle ſentoit

D'eſtre ſans vn CALLAIS, *& voir l'audace Angloiſe*
Brauer ſi longuement la puiſſance Françoiſe.
Mais à qui fault-il, SIRE, *attribuer l'honneur*
D'vne ſi grand' victoire, & d'vn ſi grand bon-heur
Fors à DIEV, *& à Vous, qui d'vne telle priſe*
Auez premierement deſſeigné l'entrepriſe,
Contre l'aduis de ceux qui n'auoient bien penſé
Ce que ſans y penſer vous n'auez commencé?
Ilz ne cognoiſſoyent bien voſtre fortune heureuſe,
Et ſi ne cognoiſſoyent la vertu valeureuſe
De ce Prince Lorrain, qui d'vn grand Empereur
Auoit ſouſtins à Metz la force & la fureur.
Qui auoit à Ranty deſſous voſtre conduyte
Rompu voſtre ennemy, & mis Ceſar en fuyte:
Qui pour ſauuer l'eſtat du grand Preſtre Romain
Auoit paſſé les Monts, & planté de ſa main
Sur le champ ennemy les enſeignes de France,
Qu'en France il rapporta contre tout' eſperance,
Et contre le prouerbe vſurpé longuement,
Qui dict que l'Italie eſt noſtre monument.
On vante de Ceſar la prompte vigilance,
Mais ſi lon iuge bien de quelle diligence
Ce PRINCE *a ramené, quand moins on l'eſperoit,*
Ce qu'vn ſi long chemin nagueres ſeparoit,
Mis vne armee aux champs, & en ſi peu d'eſpace
Prins en telle ſaiſon vne imprenable Place,
Dont ſon Fort le plus fort voſtre ennemy faiſoit:
Ce que, parlant de ſoy, Ceſar meſme diſoit,
Ceſtuy-cy le peult dire à bon droict (ce me ſemble):
Ie ſuis venu, I'ay veu, I'ay vaincu tout-enſemble.
Si voſtre MAIESTÉ *ne diſcouroit aſſez*
De voz poures ſubiectz les dommages paſſez
Au moyen d'vn CALLAIS, *le paſſage ordinaire*
Du furieux Angloys, voſtre antique aduerſaire,
Ie deduirois icy les guerres & combatz
Depuis deux cens dix ans, & ne me tairois pas
De la commodité qu'Eſpaigne & l'Angleterre
Auoyent par ce moyen de vous faire la guerre:

Combien la Flandre y perd, & de quel large tour
Il luy fault deſormais nauiguer à l'entour
De ceulx qui le Soleil voïent cacher en l'onde,
Qui or' plus que iamais ſont ſeparez du Monde.
Mais ce diſcours la, SIRE, *eſt vn diſcours commun,*
Et qui, ſans que i'en parle, eſt notoire à chacun.
Ie diray ſeulement que de ceſte victoire
Il ſemble que le Ciel vous reſeruoit la gloire
Pour eſtre celuy ſeul, qui deuoit quelque fois
Sur PHILIPPE *vanger* PHILIPPE DE VALLOYS.
Auſſi ne failloit il qu'vn moindre que vous, SIRE,
Nous rendiſt vn CALLAIS *duquel vous pouuez dire,*
Que l'ayant regaingné, vous n'auez pas moins faict,
Que ſi vous euſſiez meſme en bataille deffaict
Les forces de l'Anglois, qui du ſceptre de France,
En perdant ſon CALLAIS, *a perdu l'eſperance.*
Icy ie vous ſupply mettre deuant voz yeulx
Tous ces vieux Roys François, voz antiques ayeulx,
Ce grand FRANÇOYS *ſur tous, dont l'Vmbre venerable*
Entre les Vmbres tient lieu plus honnorable:
Quel ayſe penſez vous qu'ont ſenty ces eſprits,
Oyant bruire la-bas, que CALLAIS *eſtoit pris?*
Il me ſemble de voir ceſte troppe legere
En vn rond aſſemblée au tour de voſtre Pere,
Et luy ſ'éiouiſſant que ſon filz ayt l'honneur
D'auoir rendu CALLAIS *à ſon premier Seigneur.*
I'oy d'vn autre coſté la lamentable noiſe,
Et les gemiſſemens d'vne grand' troppe Angloiſe,
Laquelle en maugreant d'vne execrable horreur,
Inuoque des Fureurs la plus grande Fureur,
Contre ceſte Furie & cruelle Megére,
Du ſexe feminin l'eternel vitupere.
Ie voy ſortir d'Enfer les filles d'Acheron,
Qui leurs ſerpens tortuz lacent à l'enuiron
Du col de l'inhumaine, au fond de ſon couraige
Répandant le venin de leur plus grande raige.
Ie voy deſſus ſon chef tomber l'ire des Cieux,
Le Peuple mutiné, & Vous victorieux.

SIRE, *parmy le bruit & publique allegreſſe*
Du Peuple vous loüant, i'ay prins la hardieſſe
De vous offrir ces Vers auſquelz l'affection
Ne m'a laiſſé donner ceſte perfection
Qu'on void en ces Eſcrits, que lon a de couſtume
De repolir ſouuent, & mettre ſus l'enclume :
Suppliant humblement voſtre grand' MAIESTÉ
D'eſtimer le preſent ſelon la volunté
De qui le vous preſente, en imitant l'exemple
De DIEV, *duquel en vous l'image lon contemple.*

EVOCATION

DES DIEVX TVTELAIRES DE GVYNES.

Quiconques ſoyent les Dieux qui defendent la terre,
Les temples, les maiſons, le peuple d'Angleterre,
Et celuy par ſur tous qui ſ'eſt faict de ce lieu
Le principal patron, & tutelaire Dieu,
Ie vous prie, & ſupplie en deuotion grande,
Et vous requiers pardon de ce que ie demande :
C'eſt qu'en proye & butin vous laiſſiez aux François
Les temples, les maiſons, la terre des Anglois :
Que vous ſortiez ſans eulx, & qu'en leurs cœurs empraincte
Ne demeure ſinon vne effroyable craincte,
Vne peur, vn oubly, & que partant d'icy,
En France auecques moy vous en veniez auſſi :
Qu'agreables vous ſoyent plus que ceulx d'Angleterre
Les temples des François, leurs maiſons, & leur terre :
Que gardes vous ſoyez de France à ceſte fois,
De mon PRINCE, *& de moy, & du peuple François.*
Si vous faictes ainſi, ie vous prometz & voüe,
Et du vœu que ie fais, la France m'en auoüe,
De vous baſtir vn temple, & par ieux ſolennelz
Rendre au peuple François voz honneurs eternelz.

EXECRATION SVR L'ANGLETERRE.

Mânes, Vmbres, Eſprits, & ſi l'antiquité
A donné d'autres noms à voſtre deité,
Erebe, Phlegeton, Styx, Acheron, Cocyte,
Le Caos, & la Nuict, & tout ce qui habite
A la gueule d'Enfer, la Raige, la Fureur,
Et tout ce qui eſt plein d'vne eternelle horreur,
A fin que vous mettiez vne peur, vne fuyte,
Et tout ce que la peur trayne encor' à ſa ſuyte,
Aux Anglois, en leur Royne, en tous les ennemis
Qui contre les François en armes ſe ſont mis :
Et à fin que les forts, les villes, les villages,
Les temples, les maiſons, les ſexes, & les aages,
De ceulx-la que i'entens, vous ſoyent à ceſte fois
Par toutes mauldiſſons & execrables loix,
Voüez & conſacrez, ie les conſacre & voüe,
Et du veu que ie fais, la France m'en auoüe.
Ie les conſacre donc pour le bien de mon Roy,
Pour tous ſes alliez, pour la France, & pour moy :
A fin que tout le mal, l'oraige, la tempeſte,
Qui nous peult menacer, tumbe deſſus leur teſte :
Que nous demeurions ſaufs, noz femmes, noz enfans :
Que nous en retournions vainqueurs, & triumphans,
Et chargez de butin, & que noſtre victoire
Soit pour iamais ſacree au temple de Memoire :
Qu'Angleterre, & ſa Royne, & tous ſes alliez
Ayans les bras au dos honteuſement liez
Marchent la teſte bas priſonniers de mon PRINCE :
Que tributaire ſoit à iamais leur prouince,
Et regnent à iamais noz enfans & neueux
Sur les filz de leurs filz & ceulx qui naiſtront d'eulx.
Si vous faictes ainſi Styx, Acheron, Cocyte,
L'Erebe, le Caos, & tout ce qui habite
A la gueule d'Enfer, la Raige, la Fureur,
Et tout ce qui eſt plein d'vne eternelle horreur,

Ie vous prometz & voüe, à la mode Romaine,
Immoler trois aigneaulx frizez de noire laine.

SONNET

A LA ROYNE D'ESCOSSE.

Ce n'eſt pas ſans propoz qu'en vous le Ciel a mis
Tant de beaultez d'eſprit & de beaulté de face,
Tant de royal honneur & de royale grace,
Et que plus que cela vous eſt encor' promis.
Ce n'eſt pas ſans propoz que les Deſtins amys
Pour rabaiſſer l'orgueil de l'Eſpagnole audace,
Soit par droict d'alliance, ou ſoit par droict de race,
Vous ont par leurs arreſtz trois grands peuples ſoumis.
Ilz veulent que par vous la France & l'Angleterre
Changent en longue paix l'hereditaire guerre
Qui a de pere en fils ſi longuement duré.
Ilz veulent que par vous la belle Vierge ASTREE
En ce Siecle de fer reface encor' entree,
Et qu'on revoye encor' le beau Siecle doré.

LES FVRIES

CONTRE LES INFRACTEVRS DE FOY[150].

Lors que du pere occis l'ombre ſi mal vengee,
Au plus profond de Styx pour ſes forfaicts plongee,
Sceut l'infame traicté, & la periure foy
Qui pour ſuyure Ceſar a fait laiſſer le Roy,

Elle arracha ſa barbe, & de fureur contrainte
Tirant ſon chef de l'eau fait ainſi ſa complainte :
Enfans, que pour enfans ie n'auouroy [160], *ſinon*
Que vos faicts malheureux ſont dignes de mon nom :
Eſtoit-ce donques là [161] *ceſte belle vengence,*
Dont vous deuiés donner à ma mort allegence ?
Eſt-ce là la pitié, que le deuoir commun
Et nature ont grauee en l'ame d'vn chacun,
De conſeruer la vie à qui nous l'a donnee ?
Loy des Dieux immortels aux hommes ordonnee.
Si, laſches, vous craigniés de tomber au danger
De voſtre propre mort pour la mienne venger,
Deuiés vous, malheureux, pour croiſtre voſtre terre
Changer en paix honteuſe vne honnorable guerre ?
Trahir ce noble Roy, dont ingrats vous tenez
Plus de bien, que de moy, de qui vous eſtes nez ?
Et cruels vous ietter, eternel vitupere,
Entre les bras ſouillez du ſang de voſtre pere,
Que vous auez occis, vous eſtans faicts amis
De ceux, qui l'homicide ont iuſtement commis.
Iuſtement auoient ils commis ceſt homicide,
Mais vous, y conſentans, l'auez fait parricide
Dignes (ſi iamais nul digne ſe peult nommer)
Que dans vn ſac de cuir on vous iette en la mer.
Ha que vous donnez bien par vos faicts teſmoignage
De voſtre naturel, & de voſtre lignage !
Voſtre meſchante vie, & voz mœurs deprauez,
L'vne & l'autre Venus, dont vſer vous ſçauez,
Voſtre traiſtre ſoubris, voſtre double faintiſe,
Voſtre orgueil, voſtre enuie [162], *& voſtre conuoitiſe,*
Monſtrent, qu'autre que moy, iadis ſi monſtrueux,
Ne pouuoit engendrer monſtres ſi tortueux [163].
Le ciel pour faire voir qu'il a bien la puiſſance
De changer es enfans la loy de la naiſſance,
Auſſi bien que le lis peult naiſtre d'vn fumier,
La roſe d'vn buiſſon, comme vn bon iardinier,
Qui ſur vn tronc ſauuage, ou ſterile de ſoy,
Ante quelque bon fruit, auoit produit de moy

Vn enfant vertueux : mais la Parque fatale
Ne fut d'vn ſi grand bien longuement liberale,
Retirant, comme vn don auarement offert,
Ce qu'à peine elle auoit au monde deſcouuert.
Afin qu'apres ma mort ce ſeul confort ie n'euſſe,
Et que d'vn ſeul bien faict vanter ie ne me peuſſe,
Ell' fit deuant ſes iours mourir cruellement
Celuy, qui meritoit viure eternellement :
Et vous laiſſa meſchans, fils[164] *dignes d'vn tel pere,*
Pour eſtre de mon ſang eternel vitupere,
Et pour monſtrer que i'ay en tous faicts vicieux
Surmonté noſtre temps, & tous les ſiecles vieux.
Tout ce que par nature on peult ſçauoir de vice,
Et tout ce qu'on en peult forger par artifice,
Tout ce que Caligule en delices auoit,
Tout cela que Neron de volupté ſçauoit,
Ou[165] *ſi la fable Grecque, ou la Romaine hiſtoire,*
De quelque plus meſchant deteſte la memoire,
En moy ſeul ſe trouua : mais oncques ie ne feis
Si grand' meſchanceté, que d'engendrer tels fils.
Dont l'vn qui corrompu des pieds iuſqu'à la teſte[166]
Ne laiſſe ſur ſon corps vn ſeul endroit honneſte,
Tout cela que la Grece eut oncq' de vanité,
Et ce qu'onques l'Afrique eut d'infidelité
Cache dedans ſon cœur : l'autre a ioinct à ce vice
Les mines d'vn buffon[167]*, digne d'vn tel office,*
Non du tiltre, qu'il a : l'autre voluptueux
Comme Heleogabale en ventre monſtrueux,
Comme vn Sardanapale, ou comme vn Epicure,
Et ſi pour ſe nourrir d'vne ſemblable cure,
Quelqu'autre a merité ceſt honnorable lieu,
Monſtre bien qu'il a fait de ſon ventre ſon Dieu.
Que Rome hardiment ne me vante plus ores
Ses braues Scipions, ne ſes Gracches encores,
Ses Metelles vaillants, ſes ſages Fabiens,
Ses Brutes, ſes Catons, ny ſes Fabriciens :
Car en ſes trois elle a plus de vices fait naiſtre,
Qu'es autres de vertu. Le ſiege du grand preſtre,

Ce fameux Vattican[168], *& tout ce beau ſeiour,*
Ou ie ſoulois iouyr de la clarté du iour,
Eſt encores ſouillé de leurs pechez enormes.
Et qui iamais a veu trois monſtres tant difformes?
Si cent langues i'auois, cent bouches & cent voix
Auſſi dures que fer, raconter ne ſçaurois
En combien de façons d'horrible forfaiture
Ils ont[169] *offenſé Dieu, le monde, & la nature:*
Mais ceſt acte dernier fait que les deſhontez[170]
Se ſont (comme lon dit) eux-meſmes ſurmontez:
Traiſtres, cruels, ingrats: car en vous (ce me ſemble)
Ces trois belles vertus ſe rencontrent enſemble.
Ne vous ſouuient il plus de la benignité,
Et de l'honneſte accueil, de vous non merité,
Dont le Roy magnanime, & pitoyable Prince,
Vous receut fugitifs en ſa belle prouince?
Pour vous en camp marchant, ne craignant hazarder
Ses eſtats & ſubiets, pour les voſtres garder.
Ou ſont les Dieux iurez, ou eſt la foy promiſe?
Si telle laſcheté eſt aux hommes permiſe,
De quoy te ſert la foudre, ó grand pere des Dieux?
Peux-tu ſouffrir cecy, & le voir de tes yeux?
Ta main, pere, ta main ne fut pas ocieuſe,
Quand pour damner icy ceſte ame vicieuſe,
D'vne honteuſe mort en pieces dehaché[171],
Ie receu[172] *le loyer digne de mon peché.*
Pourquoy donc maintenant, pourquoy ceſſe ta foudre[173]
A punir ces meſchans, & les briſer en poudre?
Ces auares meſchans, qui ont fait ſur ma mort
Le vergongneux marché de leur pariure accord?
Mais tu ne pouuois mieux de ton ardent orage[174]
Venger de ces felons le ſacrilege outrage,
Qu'en leur oſtant le ſens, & leur fillant les yeux,
Pour, aueuglez, ne voir leur mal pernicieux.
Les poures aueuglez bien ont ils prins la voye
De leur perdition, de ſ'eſtre faits la proye
Contre Dieu, contre droit, contre toute raiſon,
Des plus grands ennemis qu'euſt oncques leur maiſon,

Qui comme il fit de moy, punira leur meſchance[175],
Et fera de ma mort luy meſmes la vengeance.
Ie leur predis cecy, & leur mauuaiſe fin
Fera voir que ie ſuis veritable deuin.
Car celuy qui tout voit, & d'egale balance
Sçait pezer iuſtement le bien-fait, & l'offenſe,
Attent pour quelque temps, & puis la tardité
De la peine compenſe auec la grauité.
Adoncques vous croirez ce que ie ne creu oncques
Iuſques à maintenant, vous le croirez adonques,
Qu'il y a quelque Dieu, & que toute action
Doit auoir à la fin ſa retribution.
Pour moy ce grand Paſteur, que le ſens & l'vſage
Auoient fait de ſon temps eſtimer le plus ſage,
S'engraua ſur le front d'vn reproche[176] *eternel,*
Quand ſe laiſſant mener d'vn amour trop charnel,
De deux ſortes[177] *citez il deſpouilla l'Egliſe*
Pour fonder vn eſtat venu[178] *de baſtardiſe :*
Et pour vous malheureux fut troublé ſans[179] *propos*
De la Chreſtienté le publique repos,
Quand pour voſtre querelle on veit toute l'Europe
Se diuiſer en deux, & l'vne & l'autre troppe
Au ſang de l'Italie enſanglanter ſa main,
Et tout pour le peché du grand Preſtre Romain,
Qui deuant que mourir pour loyer de ſa faulte
Se trouuant abuſé de ſa fineſſe caute,
Veit tomber ſur mon chef la vengence des cieux,
Et ſortir de mon corps le feu pernicieux,
Qui depuis embraſa & la France & l'Eſpaigne,
Faiſant d'vn rouge lac ondoyer la campaigne
Ou ſont les murs de Parme, & tout ce bort cognu
Que baigne[180] *de ſes flots Eridan le cornu.*
Auſſi ne falloit-il qu'vn corps ſi plein de vice
Euſt apres ſon treſpas autre funebre office,
Que le ſang, & le feu, & tout ce que d'enfer
Apporte auecques ſoy la licence du fer,
Que ie ſens maintenant forcener dans mon ame,
Comme eſtant le tiſon de la fatale flamme

Que vous auez ſoufflé, & qui ne ceſſera,
Tant que de telle race vn ſeul viuant ſera.
Que cela, que ie dy veritable ſe treuue,
Voſtre dernier traicté en fait certaine preuue,
Traicté fait ſur le poinct, que l'Eſpaignol mutin,
Ardant, comme autrefois, de rauir le butin,
Et de fouler aux pieds l'honneur du ſainct college,
Imita des Geans la guerre ſacrilege.
Ha que vous ſceuſtes bien eſpier la ſaiſon,
D'enfanter à propos la feinte trahiſon,
De longue main conceuë, à fin que le paſſage,
Qui ſeul peult garentir de l'Eſpagnol outrage
Le vicaire de Dieu, ne fuſt ferme aux François
Protecteurs de l'Egliſe & de ſes ſainctes loix.
Mais vous n'auez rien fait, que vous charger de crime.
Car d'vn prince Lorrain la vertu magnanime
S'ouurira, maugré vous, auec le fer en main,
Le chemin pour conduire au riuage Romain
Le ſecours attendu : lors voſtre iuſte peine
Vous fera voir combien voſtre entrepriſe eſt vaine :
Et combien voſtre cœur enuieux du grand heur
De ceux, qui vous ſembloient fouler voſtre grandeur,
S'eſt lourdement deceu d'abandonner le Prince,
Qui ſeul pouuoit garder vous, & voſtre prouince :
Et qui ſeul vous fera, non moins iuſte que fort,
Reuomir[181] *tout cela, que vous tenez à tort.*
Or allez maintenant, & faictes entrepriſe
De remettre chez vous le ſiege de l'Egliſe,
Dont fut ſi longuement indigne poſſeſſeur
Celuy, qui ſ'acheta pour l'honneur de ſa ſœur
L'honneur du ſainct chappeau, & la triple coronne
Qui du plus grand Paſteur les temples enuironne.
O grandeur bien fondee, & qui de main en main
Merite d'eſtre aſſiſe au ſainct throſne Romain :
Mais vous ne verrez plus ceſt heur en voſtre race :
Ains priuez de ſupport, de faueur, & de grace,
De chappeaux & d'eſtats, vous verrez douloureux
Payer le chaſtiment de vos faicts malheureux.

O grand portier du ciel, ô ſucceſſeur de Pierre,
Qui ſeul deſſous tes clefs peux renfermer la guerre
Ou la faire ſortir, pere que ſonges tu?
Si tu es (comme on dit) tant amy de vertu,
Pourquoy vit ſi long temps ceſte hydre tant feconde,
Que, comme vn autre Hercul[182]*, tu n'en purges le monde?*
Si de l'honneur mondain tu as quelque ſoucy,
Quel triomphe attens-tu plus grand que ceſtuy-cy?
Si tu veulx faire à Dieu aggreable ſeruice[183]*,*
Dequoy luy peus-tu faire vn plus beau ſacrifice?
Et ſi de ta maiſon tu quiers la ſeureté,
Que peux-tu faire mieux pour ta proſperité?
O toy, qui dois monſtrer, pour eſtre fort & iuſte,
Qu'on ne te nomme à tort & Ceſar & Auguſte,
Si du pere meſchant tu punis le forfaict,
Pour la terre purger d'vn monſtre tant infect,
Que n'eſtains-tu encor d'vne vengence egale
D'vn ſi malheureux ſang la ſemence fatale?
Si tu permets, Ceſar, repulluler de moy
Vn ſi meſchant reiect, chacun dira de toy,
Que tu as abuſé du tiltre de iuſtice
Pour rauir mon eſtat, non pour punir[184] *mon vice.*
Et toy Prince, qui as le nom de Treſchreſtien,
Si tu veux qu'à bon droit ce beau tiltre ſoit tien,
Seras-tu protecteur, non des Mahometiſtes,
Mais de ces faux Chreſtiens de race d'Atheiſtes?
Eſperes-tu trouuer quelque fidelité
En ceux qui dans leur cœur n'ont point de Deité?
Tu as fait (ô grand Roy) par ta ſage vaillance,
Cela que deuant toy ne feit onq' Roy de France;
Mais tu ne feras rien ny[185] *ſi digne d'vn Roy,*
Si digne d'vn Chreſtien, ny ſi digne de toy,
Que ſi ta Maieſté, pour le commun ſeruice,
Extirpe[186] *ces meſchans, qui par leur artifice*
(Tant ils ſont impudents) voudront pour ſ'excuſer,
De leurs faulſes raiſons ta iuſtice abuſer,
Si tu preſtes l'oreille au deceuant langage,
Dont ils ſçauent farder leur langue & leur viſage.

O Prince Catholique, ô bon Roy des Romains,
O Roy de Dannemarc, & vous peuples Germains[187],
O Princes Electeurs, ô ſuperbes prouinces,
Qui auez pris le nom de Correcteurs des Princes,
O ſage republicque, ô la Religion[188],
Receurez vous[189], *Seigneurs, telle contagion?*
Ie parle encor à toy, ô grand Prince d'Aſie,
Bien que la loy de Chriſt n'ait ton ame ſaiſie,
Et que de Mahomet la douce vanité
Ait planté dans ton cœur vn[190] *autre Deité;*
Si ne croy-ie pourtant ta nature eſtre telle,
Que tu n'ayes ſentiment de la loy naturelle.
Donq' ſi quelque iuſtice eſt ioincte à ton erreur
(Comme on dit que tu as les vices en horreur)
Permettras-tu, Seigneur, que deſſous ton Empire
Le meurtrier de ſon pere à garand ſe retire,
Et que la meſme loy, qui feit deuant tes yeux
Honteuſement mourir ton fils ſedicieux,
Se monſtre pitoyable enuers la forfaiture
De ceux, qui ont rompu tous les droits de nature?
Ie ſçay, meſchans, ie ſçay (car ie cognoy en moy
Ce qu'encores en vous recognoiſtre ie doy[191]*),*
Ie ſçay que vous n'aurez (ſuyuant vos vieilles ruzes)
Faute de beaux diſcours, & de belles excuſes,
Pour abuſer ceux-là, qui leur iuſte courroux
Voudront à la vengence animer contre vous:
Mais Dieu ne permettra (race ingrate & meſchante)
Que voſtre beau parler les oreilles enchante,
Il ne permettra point que telle verité
Demeure enſeuelie en longue[192] *obſcurité.*
Il deſcouurira tout, & ſon œil qui prend garde
Aux œuures d'vn chacun, vous fera (quoy qu'il tarde)
Voir qu'vn nouueau torment punit[193] *vn vieux peché,*
Et que rien deuant luy n'eſt couuert ne caché.
Ce pendant, ſi l'Enfer, & Pluton m'en aduouë,
Enfans deſnaturez ie vous conſacre & vouë
Auecques tous les vœus pleins d'execrable horreur,
Dont peult maudire vn pere en ſa iuſte fureur:

Iamais ne puiſſiez vous iouïr de voſtre terre
Sans crainte & ſans enuie, & celle meſme guerre,
Qui arma la fureur des deux freres Thebains,
Vous puiſſe encor vn iour mettre le fer es mains.
Iamais ne ſoyez vous recueillis d'aucun Prince,
Mais touſiours fugitifs de prouince en prouince :
Et mendians ſecours, ſoyez enuers chacun,
D'iniure & de riſee vn argument commun.
Touſiours la poureté vous ſuyue par le monde,
Et voſtre vie ſoit errante & vagabonde :
A fin que d'vn chacun par vous[194] *ſoit entendu,*
Que le bien mal acquis eſt plus mal[195] *deſpendu.*
Par tout où vous irez auecques vous chemine
Et la peſte, & la guerre, & la palle famine :
Et où vous ne ſerez[196]*, l'abondance, & bonheur,*
De leurs cornes plus riches eſpandent tout l'honneur.
Pour vous l'air ſe corrompe, & le feu ſ'amortiſſe :
La terre ſe deſſeiche, la mer ſe tariſſe :
Et pour vous le ſoleil couuert d'obſcurité
Ne departe aux humains ſa chaleur & clarté.
Autant ſoit voſtre vie à vous-meſme' ennuyeuse,
Comme elle eſt à chacun à bon droit odieuſe.
Mais iamais n'ayez vous[197] *les aſtres tant humains*
De receuoir la mort, que par vos propres mains.
Les rages de Panthee, & les fureurs d'Oreſte,
D'Œdipe, d'Agaué, d'Athree[198]*, & de Thieſte,*
Vous ſoient touſiours au dos[199]*, & iamais dans voz yeux*
Ne permettent couler le doux preſent des cieux :
Mais deſſus voſtre cœur & dans voſtre courage
Preſſurant de leurs mains le venim, & la rage,
De leurs gros lezards verds vous facent iour & nuict
Porter deuant voz yeux la peine qui vous ſuit.
Nulle foy, nulle amour, nulle ferme alliance,
Demeure en vos maiſons, mais toute deffiance,
Toute crainte, & ſoupçon, toute meſchanceté,
Tout inceſte y habite, & toute impiété,
Du pere enuers le fils, du fils enuers le pere,
Du frere vers la ſœur, de la ſœur vers le frere,

Iuſqu'à tant que les vns ayent les autres deffaits,
Et touſiours y pullule vne hydre de forfaicts.
Ce malheur entre vous paſſe de race en race,
A fin que de ma mort la vengence ſe face,
Sur vous, ſus voz enfans, & deſſus vos nepueus,
Sur les fils de leurs fils, & ceux qui naiſtront d'eux.
Ie verray tout cela, & au fond de ce gouffre,
Ou pour mes vieux pechez ie bruſle en feu de ſouffre,
Au milieu des tormens (oubliant ma douleur)
Ie me reſiouïray de voir voſtre malheur.
Icy l'ombre ſe teut, & à teſte panchee
Au fond du lac ombreux ſoudain ſ'eſt recachee,
Laiſſant à ſes enfans vn preſage aſſeuré
Du malheur, qui les ſuit pour auoir pariuré,
Et pour auoir ſouillé d'vne tache eternelle
Leur ſang & leur maiſon, par la mort paternelle.

HYMNE CHRESTIEN[200].

O grand Dieu ſouuerain, dont la diuinité,
Chreſtiens, nous adorons deſſous triple vnité,
Qui as pour ton palais ceſte voute etheree,
Ou des Anges te ſert la troppe bienheuree,
Qui formas, tout-puiſſant, le grand tour ſpacieux
De ce diuin chef-d'œuure admirable à nos yeux,
Qui tournes d'vn clin d'œil ceſte grand' maſſe ronde,
Qui lances de ta main la fouldre par le monde,
Pardonne nous, Seigneur, & nos pechez lauant,
En ta iuſte fureur ne nous vas pourſuyuant.
Que ſi tu mets nos faicts en egale balence,
Et veux à la rigueur condamner noſtre offenſe,
Qui pourra ſupporter le terrible courroux
De ce grand Dieu viuant animé contre nous?

Rien ne ſe ſauuera de ta fureur diuine,
Non pas meſmes du ciel l'eternelle machine.
Car ou eſt ceſtuy-là qui ne ſoit criminel
Par ſon propre peché, ou par l'originel?
Mais bien tu es celuy, Dieu facile & ployable,
Qui es egalement & iuſte & pitoyable,
Qui donnes le loyer plus grand que le bienfaict,
Et la punition moindre que le forfaict:
Auſſi ta pieté nos offenſes ſurpaſſe,
Et donner au non digne, eſt digne de ta grace.
Bien que dignes aſſez nous nous pouuons nommer,
Si dignes tu nous fais, & nous deignes aymer.
Donques regarde nous de tes yeux pitoyables,
Soit comme ſeruiteurs, ou ſoit comme coupables.
Coupables ſommes nous, ſi ta ſeuerité
Regarde ſeulement à noſtre iniquité:
Mais ſi tu as egard à la noble nature,
Dont tu nous as ornez ſur toute creature,
Sire nous ſommes ceux qui de creation
Te ſommes ſeruiteurs, & fils d'adoption.
Dont helas d'autant plus coupable eſt notre race,
Nous ayant le peché priuez de ceſte grace:
Mais par la grace ſoit le peché ſurmonté,
Et croiſſe en nos forfaits l'honneur de ta bonté.
Car ſoit que ta ſageſſe, ou ſoit que ta puiſſance
Vueille autrement de ſoy nous donner cognoiſſance,
L'honneur de ta bonté eſt trop plus grand en nous:
Et ceſt amour là, Sire, eſt aymable ſur tous,
Qui a peu le Seigneur du ciel faire deſcendre,
Et les membres de Dieu deſſus la croix eſtendre,
Pour lauer nos pechez par l'onde & par le ſang
Que le fer inhumain fit ſortir de ton flanc.
Ainſi ta pieté, & ton amour, ô Sire,
Fait que vainqueur du mal noſtre bien ſe peult dire.
O Amour! ô pitié ſongneuſe de noz biens,
Qui ſerue de tes ſerfs t'es faicte pour les tiens!
O Amour! ô pitié de nous mal recogneuë,
Que nous auons quaſi par nos pechez vaincuë!

Fay que de ton amour la violente ardeur
Vers toy puiſſe echauffer noſtre lente froideur :
Affranchis nous, Seigneur, de l'odieux ſeruice,
Qui nous a ſi long temps fait eſclaues du vice :
Eſteins en nous l'ardeur de noſtre vain plaiſir,
Et fais de ton amour croiſtre en nous le deſir,
A fin qu'ayans parfait le cours de noſtre vie,
Lors que deuant ſon Roy l'ame ſera rauie,
De ſon partage heureux iouiſſant auec toy,
Tu luy ſois comme Pere, & non pas comme Roy.

DV REGRET DE L'AVTHEVR

AV PARTIR DE FRANCE.

Vous qui m'oyez ſouſpirer les ennuis,
Dont ie repais l'erreur de ma ieuneſſe,
Or qu'eſloigné des yeux de ma maiſtreſſe,
Ce que i'eſtois plus eſtre ie ne puis :
De tant de pleurs eſpandus iours & nuicts,
Pour le regret des beaux yeux que ie laiſſe,
Prenez pitié vous ſeulement que bleſſe
Ce petit Dieu, dont eſclaue ie ſuis.
Or voy-ie bien, veu l'eſtat de ma peine,
Que d'en ſortir toute eſperance eſt vaine,
Puis que d'vn Dieu priſonnier ie me ſens,
Et que par luy ma raiſon eſt deceüe,
Qui m'a liuré au pouuoir de mes ſens,
Dont ie voudrois, & ne puis, faire iſſüe.

D'VN SONGE

QV'IL FEIT PASSANT A S. SAPHORIN.

Triſte & rongé du ſoing qui plus me nuict,
Pour le regret qui m'englace, & m'allume,
Ie retournois ſur l'hoſteliere plume,
Mes membres las ſous l'horreur de la nuict :
Quand le courrier, qui les vmbres conduict,
Deuant mes yeux, qu'en pleurant ie conſume,
Feit apparoir plus grand que de couſtume,
Ce grand Langé qui par les aſtres luict.
Lors effroyé de voir telle merueille,
Tout treſſuant en ſurſaut ie m'eſueille.
Ha (dy-ie lors) voicy le meſme lieu,
Où de l'Angé l'eſprit inimitable,
Eſprit ſur tous à Charles redoutable,
Laiſſa le Roy, pour ſ'en aller à Dieu.

SVR CE MESME PROPOS.

Si dix Neſtors Agamemnom euſt eu,
Malgré d'Hector l'ineuitable lance
Il n'euſt douté que leur ſage vaillance
N'euſt promptement Ilion abbatu.
Le grand Ceſar en vain euſt debatu
Depuis douze ans à l'encontre de France,
Si de Langé l'heureuſe preuoyance
En euſt eu dix de pareille vertu.

Langé viuant fut à ceux de ſa part,
Foſſe, tranchee, & muraille & rempart :
Mais à la fin ſa vertu fut contrainte
De nous laiſſer pour aux aſtres courir :
Et en mourant feit encores mourir
L'eſpoir François, & l'Eſpagnole crainte.

DE SON FEV.

Tout ce qu'on voit vniuerſellement
Reſent du feu la nature diuine,
Du feu qui tout purge, eſprouue, & affine,
Comme plus noble & parfaict element.
Hercule meſme auant qu'au firmament
Fuſt eſleué pour faire vn nouueau ſigne,
De Iuppiter n'en fut eſtimé digne,
Que par le feu purgé premierement.
Et moy, pour m'eſtre approché de ce feu,
Ie me ſens ia eſloigner peu à peu
De tout penſer terreſtre & vicieux.
Mais ſi l'ardeur penetre iuſqu'à l'ame,
I'eſpere bien ſur l'aile de ma flamme,
Laiſſer la terre, & m'en voler aux Cieux.

EN LA FVREVR DE SA FIEVRE.

Ce Montgibel, qu'horrible ie degorge,
Et ce Caucaſe englacé de froideur,
Ont engendré la forcenante ardeur,
Qui boult, qui fume en l'antre de ma gorge.

Là ie retrempe, & retourne, & reforge
Mille ſanglots, dont l'effroyable horreur
Emmaſſe, entourne, endouble la fureur
De ces gros vers batus à triple forge.
Ores le feu m'eſt aux vaines enclos,
Ores le froid me ſaccage les os.
Horreur, horreur, ie ſens dans mes entrailles
Ramper l'ardeur du maugreant Thebain :
Horreur, ie ſens tournaſſer en mon ſein
De cent fureurs les mordantes tenailles.

VŒV A LA FIEVRE.

Si par deux fois fraudé de ce deſir,
Qui vainement ſur le Tybre me meine,
Finablement apres ſi longue peine,
De ces liens ie me puis deſſaiſir :
Si quelquefois m'eſt donné le loyſir
De comtempler ceſte fatale plaine,
Où la vertu, & fortune Romaine
Vindrent iadis leur demeure choiſir :
Ie te feray le meſme honneur encore,
Que tu receus au lieu que tant i'adore ;
Les meſmes vœus, fiéure, ie te rendray :
Et à ton los, ô nourrice des hommes,
Alme Santé, par qui viuants nous ſommes,
De mille vers vn Tableau i'appendray.

A SON LVTH.

Luth qui ſoulois adoucir les ennuis
Qu'ores le ſort qui me tournoit ſans ceſſe,
Ores l'amour d'vne belle maiſtreſſe
M'a fait ſouuent ſouſpirer iours & nuicts :
Puis que ſans toy, Luth, viure ie ne puis,
Comme tu as conſolé ma ieuneſſe,
Conſole auſſi, ie te pry, ma vieilleſſe,
M'oſtant l'ardeur de la fiéure où ie ſuis.
Si tu me fais ce bien, pour recompenſe,
Quand ceſt eſprit (qui doit, comme ie penſe,
Pour viure au ciel, bien toſt partir d'icy)
Pres d'Apollon ira prendre ſa place,
Ie te promets de te planter auſſi
Au pres du Luth du grand preſtre de Thrace.

DE LA SAIGNEE

QVI LVY OSTA LA FIEVRE.

Si ceſte paſle & vieille rechignée,
Cruelle fiéure, horreur des ſiecles vieux,
Par les Romains miſe au nombre des Dieux
Sus leurs autels euſt ſa place aſſignee,
Pourquoy de nous ſeras-tu dedaignee,
Toy ſeule clef du threſor precieux,
Que la ſanté nous apporte des cieux,
O bonne, ô ſaincte, ô diuine Saignee?

Tu as chaſſé de mes os la froideur,
Tu as eſteint de mes veines l'ardeur,
Tu as repeint l'honneur de mon viſage,
Tu as refait la force de mes bras,
Tu as r'aſſis la marche de mes pas,
Tu m'as rendu la force & le courage.

DEVX LIVRES

DE

L'ENEIDE DE VIRGILE

A SCAVOIR LE QVATRIEME ET SIXIEME
AVEC AVTRES TRADVCTIONS[201]

AV SEIGNEVR I. DE MOREL

AMBRVNOYS

IE n'auoy iamais experimenté la doulceur des bonnes lettres (cher amy MOREL) ſi non depuis que la fortune m'a voulu preparer tant de calamitez, que ie ne feray iamais las de remercier celuy qui m'a donné la grace de les pouuoir ſupporter iuſques icy. Ie ne diray, par quelle diuerſité de malheurs ſ'eſt iouée de moy ceſte cruelle arbitre des choſes humaines : comme celuy qui n'ignore telles complainctes eſtre auſſi vſitées, comme les occaſions en ſont ordinaires. Ie diray ſeulement que parmy

tant de malheurs (contre leſquelz ie ne ſens ma raizon ſi forte qu'elle m'euſt peu armer de ſuffiſante patience) le non moins honneſte, que plaiſant exercice poëtique m'a donné tant de conſolation, que ie ne puis encores me repentir d'y auoir perdu vne partie de mes ieunes ans. Ce qui faict que ie porte moins d'enuie à la felicité de ceux, qui pour deſtourner le cours de leurs faſcheries, ou n'ayans (peult eſtre) autre occupation, paſſent le tems en ie ne ſçay quelz exercices[202], dont pour le mieux ilz ne peuuent recueillir qu'vn bref plaiſir ſuyuy d'vne longue repentance. Voyla toute la gloire que pour ceſte heure ie pretens donner à la poëzie : afin que ie ne ſoy' veu trop hault louer l'artifice ou i'ay employé vne portion de mon induſtrie. Vray eſt que n'ignorant combien le champ de poëzie eſt infertil, & peu fidele à ſon laboureur, auquel le plus ſouuent il ne rapporte que ronſes & eſpines, i'auoy occaſion de n'y deſpendre mon labeur, ſi apres la gloire de celuy qui depart ſes graces ou bon luy ſemble, & ne les veult eſtre inutiles, ie me feuſſe propoſé autre fin que l'honneſte contentement de mon eſprit, accompaigné d'vng ie ne ſçay quel deſir (ie n'auray honte de confeſſer mon ambicion en ceſt endroict) de teſmoingner à la poſterité que i'ay quelquefois, & non du tout ocieuſement, veſcu. Ie me laiſſeray encor' abuſer d'vne ſi doulce folie, que de penſer, mes petitz ouuraiges auoir trouué quelque faueur en l'endroict de ceux dont le iugement a bien ceſte auctorité de donner (ſ'il fault ainſi parler) droict d'immortalité à mes labeurs. Ie diray d'auantage, que ce n'eſt vne des moindres felicitez dont les hommes ſe puiſſent vanter, que d'auoir peu en quelque liberal exercice faire choſe agrëable aux Princes. Et quand la conſcience de mon peu de merite m'auroit du tout retranché l'eſperance d'vng ſi grand bien, ſi eſt ce (cher amy) que pour le droict de noſtre amitié ie prendray ceſte hardieſſe de me glorifier (en ton endroict ſeulement) d'auoir quelquefois par la lecture de mes eſcriz donné plaiſir aux yeux cler-voyans de celle tant rare

perle, & royale fleur des Princeſſes, l'vnique MARGVERITE de noſtre âge : au diuin eſprit de laquelle eſt par moy des long tems conſacré tout ce qui pourra iamais ſortir de mon induſtrie. Ce ſont les principales raizons, qui m'ont donné courage de continuer iuſques icy en l'eſtude des choſes que i'ay ſuyuies, non tant de ma propre election, que pour ne laiſſer mon eſprit languir en oyſiueté : lequel ie ſentoy (à mon grand regret) aſſez mal preparé à l'eſtude des lettres plus ſeueres. C'eſt pourquoy les moindres occupations que me puiſſent preſenter mes affaires domeſtiques, me retirent facilement de ce doulx labeur, iadis ſeul enchantement de mes ennuys : & qui maintenant de iour en iour ſe refroydiſt en moy par l'iniure de ceſte importune, qui m'ayant deſia par vne infinité de malheurs priué de toute autre conſolation, taſche encor' de m'arracher des mains ce ſeul plaiſir, demeuré le dernier en moy, comme l'eſperance en la boëte de Pandore. A l'occaſion de quoy ne ſentant plus la premiere ardeur de cet Enthuſiasme, qui me faiſoit librement courir par la carriere de mes inuentions, ie me ſuis conuerty à retracer les pas des anciens, exercice de plus ennuyeux labeur, que d'alegreſſe d'eſprit : comme celuy qui pour me donner du tout en proye au ſoing de mes affaires, taſche peu à peu à me retirer du doulx eſtude poëtique. Toutefois pour n'abandonner ſi toſt le plaizir qui durant mes infortunes m'a touſiours pourueu de ſi ſouuerain remede, ie veux bien encor' donner à noſtre langue quelques miens ouurages, qui ſeront (comme ie penſe) les derniers fruicts de noſtre iardin, non du tout ſi ſauoureux que les premiers, mais (peult eſtre) de meilleure garde. Et afin que le tout puiſſe rencontrer quelque plus grande faueur, ie commençeray, non par œuures de mon inuention, mais par la tranſlation du quatrieſme liure de l'Eneïde, qu'il n'eſt beſoing recommander d'auantage, puis que ſur le front elle porte le nom de Vergile. Ie diray ſeulement qu'œuure ne ſe trouue en quelque langue que ce ſoit ou les paſſions amoureuſes ſoyent plus

viuement depeinctes, qu'en la perſonne de Didon. Parquoy ſi vng poëme, pour eſtre plaiſant & profitable, doit contenter les lecteurs de bon eſprit, ie croy que ceſtuy cy ne leur deura pas deſplaire. Quand à la tranſlation, il ne fault point que ie me prepare d'excuſes en l'endroict de ceulx qui entendent & la peine & les loix de traduire : & combien il ſeroit mal ayſé d'exprimer tant ſeulement l'ombre de ſon aucteur, principalement en vng œuure poëtique, qui vouldroit par tout rendre perïode pour perïode, epithete pour epithete, nom propre pour nom propre : & finablement dire ny plus ny moins, & non autrement que celuy qui a eſcrit de ſon propre ſtyle, non forcé de demeurer entre les bornes de l'inuention d'autruy Il me ſemble, veu la contrainɛte de la ryme, & la difference de la proprieté & ſtructure d'vne langue à l'autre, que le tranſlateur n'a point mal faict ſon deuoir, qui ſans corrompre le ſens de ſon aucteur, ce qu'il n'a peu rendre d'aſſez bonne grace en vng endroict ſ'efforce de le recompenſer en l'autre. Si i'ay eſſayé de faire le ſemblable, ie m'en rapporte aux benins lecteurs, non que ie me vante (ie ne ſuys tant impudent) d'auoir en ceſt endroict contrefaict au naturel les vrais linëamens de Vergile : mais quand ie diray, que ie ne m'en ſuys du tout ſi eſlongné, qu'au port & à l'accouſtrement de ceſt eſtranger naturalizé, il ne ſoit facile de recongnoiſtre le lieu de ſa natiuité, ie croy que les equitables oreilles n'en deuront eſtre offenſées. Et ſi ie congnoy que ce mien labeur ſoit agrëable aux lecteurs, ie mettray peine (ſi mes affaires m'en donnent le loyſir) de leur faire bien toſt voir le ſixieſme de ce meſme aucteur : car ie n'en ay pour ceſte heure entrepris l'entiere verſion, que tous ſtudieux de noſtre langue doiuent ſouhaicter d'vne ſi docte main, que celle de Lovis des Mazvres, dont la fidele, & diligente traduction du premier & ſecond liure, m'ont donné & deſir & eſperance du reſte. Ie n'ay pas oublié ce qu'autrefois i'ay dict des tranſlations poëtiques[203] : mais ie ne ſuis ſi ialouzement amoureux de mes premieres apprehenſions,

que i'aye honte de les changer quelquefois, à l'exemple de tant d'excellens aucteurs, dont l'auctorité nous doit oſter ceſte opiniaſtre opinion de vouloir touſiours perſiſter en ſes aduis, principalement en matiere de lettres. Quand à moy, ie ne ſuis pas Stoïque iuſques là. C'eſt encor' la raiſon, qui m'a faict ſi peu curieuſement regarder à l'orthographie, que ie n'euſſe laiſſée à la diſcretion de l'imprimeur, ſi ie n'euſſe preferé l'vſage publiq à ma particuliere opinion, qui n'a telle auctorité en mon endroict que pour ſi peu de choſe ie me veuille declarer partial, & conuoiteux de choſes nouuelles. Si quelqu'vng ſe faſche que i'aye le plus ſouuent retranché l'*s*, aux premieres perſonnes, & en quelques motz, qui pour la continuelle & longue ſuyte des *ss* concurrentes, ſemblent vng peu durs à l'oreille, quand i'entendray telle obſeruation deſplaire aux lecteurs, ie prendray raiſon en payement, & ne ſeray point heretique en mes opinions. I'en dy autant de quelques mots compoſez comme *pié-ſonnant*, *porte-lois*, *porte-ciel*[204] : & autres, que i'ay forgez ſur les vocables latins, comme *cerue* pour *biſche* : combien que *cerue* ne ſoit vſité en termes de vennerie, mais aſſez congnu de noz vieux romans. C'eſt pourquoy ne voulant touſiours contraindre l'eſcriture au commun vſage de parler, ie ne crains d'vſurper quelque fois en mes vers certains motz & loquutions dont ailleurs ie ne voudroi' vſer, & ne pourroi' ſans affectation & mauuaiſe grace. Pour ceſte meſme raiſon, i'ay vſé de *gallées*, pour *galleres* : *endementiers*, pour *en ce pandant* : *iſnel*, pour *leger* : *carrolant*, pour *danſant* : & autres, dont l'antiquité (ſuyuant l'exemple de mon aucteur Vergile) me ſemble donner quelque maieſté au vers, principalement en vng long poëme, pourueu toutesfois que l'vſage n'en ſoit immoderé. Ie retourne à la tranſlation du quatrieſme de l'Eneide, que i'ay accompagnée d'vne complaincte de Didon à Enée, immitée ſur Ouide : ce que i'ay faict, tant pour la continuation du propos, que pour oppoſer la diuine mageſté de l'vng de ces aucteurs à l'ingenieuſe facilité de

l'autre. I'ay encore' adiouſté vng epigramme d'Auſone, declarant la verité de l'hyſtoire de Didon, pour ce qu'il me ſembloit inique, de renouueler l'iniure qu'elle a reçeu par Vergile, ſans luy reparer ſon honneur par ce qu'autres ont eſcrit à ſa louange. Quand aux œuvres de mon inuention, ie ne les eſtimoi' dignes de ſe montrer au iour, pour comparoiſtre deuant ces diuins eſpris Tholozains, Maſconnois, & autres : ſentant mon ſtyle tellement refroidy, & alteré de ſa premiere forme, que ie commence moy meſme à le deſcongnoiſtre : mais voyant quelques miens eſcriz, par vne infinité de copies tellement deprauez, que ie ne les pouuoy ny deuoy laiſſer plus longuement en tel eſtat, i'ay bien voulu en recuillir vne partie des moins malfaictz, attendant l'entiere edition de tous les autres, que i'ay deliberé (afin de ne meſler les choſes ſacrées auecques les prophanes) diſpoſer en meilleur ordre que deuant : les comprenant châcun ſelon ſon argument ſou' les titres de LYRE CHREST. & LYRE PROPHA. Ce pandant ceux cy marcheront les premiers : pour la protection deſquelz, ie ne les veulx dedier à plus ambicieuſe faueur, qu'à l'heureuſe memoire de noſtre immortelle amytié, inſtituée premierement par quelque bonne opinion que tu as voulu prendre de moy : & depuis entretenue par l'admiration de ta vertu, prudence, & doctrine, qui me contraignent (toutes les fois que ie contemple la philoſophique, & vray'ment Chreſtienne œconomie de ta maiſon) eſtimer ta fortune heureuſe, qui t'a pourueu d'vne femme ſi entierement conforme à la perfection de ton eſprit : & d'vng tel amy, que cete incomparable lumiere des loix & des lettres plus doulces, MICHEL DE L'HOSPITAL, dont les ſingulieres vertuz, louées de toute la France & particulierement admirées de toy & de tous ceux qui ſont ſi heureux que de luy eſtre familiers, ſeroient par moy plus laborieuſement deſcrites, ſi ie leur pouuoy donner quelque grace apres l'inimmitable main de ce Pyndare François PIERRE DE RONSART, noſtre commun amy : des labeurs duquel (ſi l'Apollon de

France eſt proſpere à ſes enfantemens) noſtre poëzie doit eſperer ie ne ſçay quoy plus grand que l'Ilïade.

EPIGRAMME DV TRANSLATEVR.

ON VOID PLVS D'VNG MOQVEVR ENÉE
ET PLVS D'VNE FOLE DIDON,
COVVER LE FEV DE CVPIDON
DESOVBS LES CENDRES D'HYMENÉE.

LE QVATRIESME LIVRE

DE

L'ENEIDE DE VERGILE

LA FIN DV TROIZIEME LIVRE.

Ainſi Enée, vng chacun l'eſcoutant,
Alloit des Dieux les deſtins racontant :
Finablement, ſilence il ſ'impoſa,
Et faiſant fin, icy ſe repoſa.

Mais ce pandant, la Roine ia bleſſée
D'vn grief ſouci, nourriſt en ſa penſée
Ce qui la bleſſe, & ſent dedans ſes veines
L'aueugle feu des amoureuſes peines.
Mainte valeur, mainte Troienne gloire
Court, & recourt en ſa promte memoire.
La face aimée, & le parler auſſi,
Sont engrauez en ſon triſte ſouci :
Et ne permet ſon penſer ennuieux
Le doulx ſommeil couler dedans ſes yeux.
Ia de Phebus la lampe retournée
Nous eſclairoit la ſeconde iournée,

Et ia partoit du celeſte ſeiour
L'humide nuit, fuyant l'aulbe du iour,
Lors qu'à ſa ſœur teſmoing de ſes ſecretz
Ceſte inſenſée ainſi fait ſes regretz :
Anne ma ſœur, helas dont me ſuruiennent
Tant de ſongers, qui douteuſe me tiennent ?
Qui eſt cet hoſte, & nouuel eſtranger,
Qui ſ'eſt venu en noz palais loger ?
Quel port il a ! ô que ſon hardi cœur
Montre qu'il eſt vng braue belliqueur !
Certes ie croy (& ma foy n'eſt point vaine)
Que telle race eſt des dieux la prochaine.
La peur deſcouure vng cœur abatardi.
O que cetui d'vn couraige hardi
A trauerſé d'eſtranges deſtinées !
O qu'il chantoit de guerres terminées !
Si ie n'auois fiché dans mon courage
De ne me ioindre à nul par mariage,
Depuis le temps que la mort m'a deceue
De l'amitié en moy premier conceue :
Si ie n'auoi' oublié tout deſir
De retenter des noces le plaiſir,
Ma volunté (poſſible ores peu caute)
M'euſt fait tumber ſou' cete ſeule faute.
Ia ne te ſoit mon couraige caché,
Anne, depuis que mon pauure Siché
Souilla noz Dieux par l'homicide main
De ce cruel noſtre frere germain,
Ce ſeul ici a flechi ma penſée,
Ce ſeul ici mon ame ballencée
A eſbranlé : ie reconnoi' les pas
Du premier feu de mes ieunes appas.
Mais deſſou' moi plus toſt la terre fonde
Pour m'engloutir dedans la nuit profonde
Au plus obſcur de l'enfer odieux.
Plus toſt le roy des hommes & des Dieux
Darde le feu de ſes fleches puiſſantes
Pour m'abiſmer aux vmbres paliſſantes,

Que ie te bleſſe, ou que par amour fole,
O mon honneur, tes ſaincts droicts ie viole.
Celui premier, qui de moy ſ'acointa,
Auec' ſa mort mes amours emporta :
Luy ſeul les ait, & lui ſeul ait la cure
De les garder ſou' meſme ſepulture.
Ainſi parla, & ſes pleurs, qui coulerent
Soudainement, ſa poitrine mouillerent.
Anne reſpont : O ſeur, qui m'es plus chere,
Que du beau iour la plaiſante lumiere,
Voudrois-tu bien d'vng eternel veuuaige
Vſer ainſi la fleur de ton ieune eage?
Et ne gouſter d'Amour les appetiz,
Ni la douceur de tes enfans petiz?
Croi'-tu vng tas d'ombres enſeuelies
Auoir ſouci de ces douces folies?
Et ſoit ainſi, que ta freſche douleur
D'aucuns maris n'ait priſé la valeur,
Ou ſoit d'Iarbe, à qui tu fis ſentir
Ton fier deſdain en Libye, & en Tyr,
Ou ſoit de ceux que l'Aphricain bonheur
Tient eſleuez en triumphe & honneur :
Veux-tu encor' demeurer obſtinée
Contre l'amour en ton cœur ſi bien née?
Songe'-tu point en quelle nation
Tu as eſleu ton habitation?
De ce coſté, Getulie indomtable,
Le fier Numide, & Syrte inhoſpitable :
De ceſtui la la grand' plaine alterée
Des Barcëans, te rend mal aſſeurée.
Et que dirai des menaces cruelles
De noſtre frere, & des guerres nouuelles,
Qui dedans Tyr ſ'eſleuent contre toy!
Certes la main des Dieux, comme ie croy,
Auec' Iunon, ont ſur les riues tiennes
Guidé le cours des nauires Troiennes.
Quelle cité tu verras ſe dreſſer,
O chere ſœur! quel regne ſe hauſſer

Sou' tel mary ! combien ſou' telles armes
Ta nation ſera braue aux alarmes !
Tant ſeulement offre aux Dieux ſacrifice,
Et à ceux cy par hoſpital office
De ſ'arreſter braſſe l'ocaſion,
En ce pandant que l'humide Orion
Trouble la mer, & le ciel mal traictable,
Choquant les nefz d'vng bruit eſpouentable.
Par ces propos, du couraige enflammé
Elle a plus fort le deſir allumé :
Elle aſſeura la penſée douteuſe,
Et deſlia la chaſteté honteuſe.
Premierement, des temples conſacrez
Vont viſiter les deſtours plus ſecrez,
Et requerir à l'entour des autelz
La ſaincte paix des benins Immortelz.
Puis enſuyuant les façons vſitées,
Brebis d'eſlite ell' ont eſgorgetées :
Sacrifiant à l'honneur de ces trois,
Bache, Apollon, & Cere porte-lois :
Iunon ſur tous, qui les noces maintient.
Didon la belle en ſa dextre ſoutient
Vne grand' couppe, & la liqueur eſpanche
Droict ſur le front d'vne geniſſe blanche.
Ores des Dieux les autelz elle adore,
Et de preſens chacun iour les honore :
Ores bëant aux poictrines ſanglantes,
Regarde au font des entrailles ſaillantes.
Mais, ô l'abus des ignorans Deuins !
Las, qu'ont ſerui tant de temples diuins,
Et tant de vœuz à ceſte furieuſe ?
En ce pendant la flamme doucereuſe
Ronge ſes oz, & la plaie inſenſée
Secretement eſt viue en ſa penſée.
La malheureuſe, ardente & furibonde
Court par la vile, errante & vagabonde,
Telle qu'on voit dans les foreſtz de Crete,
Par le long coup d'vne fleche ſecrete,

La pauure Cerue euiter le berger,
Qui l'a bleſſée : alors d'vng pié leger
Lancée au cours, d'vne fuite diuerſe
Les Dictëans buiſſons elle trauerſe,
Et les foreſtz : mais la mortelle pointe
Luy eſt au flanc eternellement iointe.
Ores, on voit, ainſi que forcenée,
Par la cité auec' ſon cher Enée
Se pourmener l'amoureuſe Didon,
Qui de ſa vile, & de l'or de Sidon
Fait grande monſtre, & de parler ſ'appreſte,
Puis au milieu de ſon parler ſ'arreſte.
Ores au ſoir ell' tente les moiens
D'ouir encor' les longs erreurs Troiens,
Fole, qu'elle eſt : & ſur la meſme couche
Du racontant pend encor' à la bouche.
Puis quand chacun depart, & qu'à ſon tour
L'obſcurité vient embrunir le iour,
Et que les feuz, qui d'enhault precipitent,
De tous cotez au ſommeil nous incitent,
En ſon palais, ſolitaire, & fachée,
Deſſus ſon lict deſert elle eſt couchée :
Elle oit, & voit, & touſiours ſe preſente
L'amy abſent, du quel elle eſt abſente :
Ou elle tient Aſcaigne, qu'elle embraſſe,
Et baize en lui de ſon pere la grace,
Se parforçant de tromper en ce point
Le fol deſir de l'amour qui la poingt.
Plus vers le ciel les tours encommencées
Ne vont montant : les armes ſont laiſſées
De la ieuneſſe : & les pors & rampars
Abandonnez montrent de toutes pars
Le peu de ſoing des futures batailles :
L'œuure imparfait des ſuperbes murailles,
Et des palais le front audacieux
Ne taſchent plus de ſ'egaler aux cieux.
Mais tout ſoudain que la compaigne chere
De cetui-la, qui des Dieux eſt le pere,

Voit forcener telle peſte enflammée
En cete cy, & que la renommée
Ne peut garder que la fureur ne donte
L'effort premier de ſa pudique honte,
De lui aider vng deſir la preſſa,
Et par telz moz à Venus ſ'addreſſa :
Vrai'ment & toy & ton gentil enfant
Auez aquis vng butin triumfant,
D'auoir tous deux, ô diuinité haute!
Ainſi trompé vne femme peu caute.
I'enten' aſſez, que, pour ton filz ſongneuſe,
Tu as eſté contre nous ſoupſonneuſe,
Et que tu crains qu'il ne reçoiue outraige
Entre les murs de ma fiere Carthaige.
Mais quelle fin prendra ceſte querelle?
Pourquoy plus toſt d'vne paix eternelle
N'exerçon' nous vng noçaige aſſeuré?
Tu as cela, que tant as deſiré :
Didon ſe bruſle, & de ſon mal enclos
la la fureur luy ſaccaige les oz.
Gouuernon' donc' cetuy peuple en commun,
Et faiſon' tant, que des deux ne ſoit qu'vng :
Soit aſſeruie à vng Phrygien prince,
Auec' Didon ſa dotale prouince.
Venus reſpond (ſentant bien de Iunon
Le feinct parler, qui ne tendoit ſinon
A detourner le ſceptre d'Italie,
Futur vainqueur d'Aphrique & de Libye)
Qui eſt le fol ſi ardent de combatre
Qui aimaſt mieux par querelle debatre
Auecques toy, que t'accorder ces choſes?
Pourueu auſſi, que ce que tu propoſes,
Soit gouuerné par la fortune humaine :
Mais les deſtins me rendent incertaine,
Si Iupiter veult qu'vne ville aſſemble
Les Tyriens & les Troiens enſemble :
Et qu'vng accord de commune alliance
Meſle ces deux en longue patience.

Toy ſon eſpouſe, eſſaye par priere
A le flechir : va, marche la premiere ;
Ie te ſuiuray. Iunon replique ainſi :
Ie pren' ſur moy tout ce labeur icy.
Or maintenant quel moyen fault tenir,
Pour à ce poinct de noces paruenir,
Si tu le veux entendre promtement,
Eſcoute moy, ie te diray comment.
Ton filz Enée, & ceſte pauure laſſe
Naguere' ont fait entrepriſe de chaſſe,
Deliberez auec' tout l'appareil,
Partir demain des le premier ſoleil.
Lors ſur le point des plus ſecrez apprez,
Et qu'on fera l'enceincte des forez,
Ie verſeray deſſus eux vne nue
Groſſe de pluye, & de greſle menue,
Et par la voix d'vng eclattant tonnerre,
Feray trembler tout le ciel & la terre.
De toutes pars, oyant vng ſi grand bruit,
Chacun fuyra, couuert d'obſcure nuit.
Moy qui preſente à la fuyte ſeray,
Sous vng meſme antre alors i'addreſſeray
Auec' Didon le Troien capitaine :
Et ſi tu es de volunté certaine
En mon endroit, d'amour bien ordonnée
Ie les ioindray ſous les loix d'Hymenée.
Venus alors, d'vng ſigne ſans mot dire
La ruze approuue, & ſ'en prent à ſourire.
Endementiers l'Aurore ſe leuoit
De l'Océan, & auec elle on voit
Sortir aux champs les plus deliberez.
Larges eſpieux, toiles, pantes de rez,
Meutes de chiens, piqueurs Maſſiliens
Marchent eſpais. Les ſeigneurs Libyens
Deuant ſa porte attendent la Princeſſe,
Qui ſe leuoit d'vne lente pareſſe.
Couuert de pourpre, & d'or à l'auenant,
Se tient debout le hardi pié-ſonnant,

Qui fait le braue, & de ſa bouche humide
Maſche le frein de l'eſcumeuſe bride.
Finablement elle marche dehors
A grande ſuyte, aiant autour du cors
Le riche honneur d'vng manteau Tyrien
Ouuré en rond à poinct Sydonien,
La trouſſe au col, & ſes cheueux deliez
Au tour du chef mignardement liez
D'vng neu doré : ſa robe purpurée
Se retrouſſoit d'vne agrafe dorée.
Les Phrygiens, & le gaillart Aſcaigne
Fort brauement marchent par la campaigne :
Enée auſſi, qui tous autres efface,
Se ioint à eux compaignon de la chaſſe.
Tel, qu'Apollon au regart ſe preſente,
Lors qu'il depart de Licye, & de Xante,
Pour viſiter ſa Dele maternelle.
A ſon retour le bal ſe renouuelle,
Et à l'entour des autelz, qui ſont ceincts
Du Chœur ſacré, les Agathyrſes peincts
Vont carrolant par fremiſſantes troppes
Entremeſlez de Cretes & Dryopes.
Luy, ſur le haut du couppeau Cynthien
Marche à long pas, & d'vn doré lien
Preſſant ſon chef de rameaux nouuelez,
Noüe à l'entour ſes cheueux creſpelez,
Qui molement contreual ſ'abandonnent.
Ses traicts auſſi ſur ſes eſpaules ſonnent :
Non moins que luy gaillard marchoit Enée,
Tel eſt le port de ſa grace bien née.
Puis quand on feut hors des larges campaignes,
Sur le plus hault des vmbreuſes montaignes,
Et au plus creux des forez mal voyées,
Voicy tumber les biſches deſuoyées
Par les rochers, courant deça, dela :
D'autre coſté par les champs ſe meſla
Des cerfz legers la grand' bande paureuſe,
Laiſſant les mons d'vne fuyte poudreuſe.

Le gay Aſcaigne au plain de la valée
Son fier cheual pique à bride aualée,
Et peu ruſé au meſtier de la chaſſe
Ores ceux cy, & ores ceux la paſſe :
Deſirant fort vng eſcumeux Ranger
Par les troppeaux timides ſe ranger ;
Ou contre luy deſcendre en rugiſſant
L'aſpre fureur d'vng lyon blondiſſant.
Pandant, le ciel en murmurant ſe meſle
De tourbillons, & de pluye, & de greſle :
Les Tyriens & Troiens egarez,
Aſcaigne auſſi, par la peur ſeparez
Vont au couuert : & des croppes hautaines
Les fiers torrens ſ'eſlancent par les plaines :
Et ſur ce poinct, meſme cauerne aſſemble
Didon la belle, & le Troien enſemble.
Premierement, la terre nourriciere
Donna le ſigne, & Iunon la Nociere :
Des feux auſſi l'infortuné preſaige
Se monſtre en l'air coupable du noçaige :
Et des ſommez mainte nymphe etonnée
Par hullemens a chanté l'Hymenée.
Ce iour premier feut la cauſe, & le chef,
Et de la mort, & de tout le mechef :
Car ia Didon de ſon honneur tumbée,
Ne ſonge plus vne amour deſrobée :
Plus ne luy chault de ce que lon dict d'elle :
Ce qu'elle a fait, mariage elle appelle,
Et penſe bien que ce nouueau peché
Deſſous tel nom ſoit finement caché.
Soudainement la viſte Renommée
Par les citez de Libye eſt ſemée :
La Renommée à l'aile vagabonde,
Le plus promt mal qui ſoit en tout le monde,
Et dont le cours au partir foible & lent,
Au cheminer ſe faict plus violent.
A ſa naiſſance elle eſt craintiue & baſſe,
Puis tout ſoudain reprent cœur & audace,

Marche ſur terre, & fiere deuenue,
Cache ſon front en l'obſcur de la nue.
La Terre mere aſprement courrouſſee
Contre les Dieux, apres la mort de Cee
L'vng de ſes filz, & d'Encelade auſſi
(Comme l'on dict) enfanta ceſte cy,
Qui court leger, & vole encores mieux :
Monſtre ſuperbe, horrible, & tout plein d'yeux,
Yeux, qui iamais de veiller ne ſe faſchent
Deſſous autant de plumes, qui les cachent :
Auec' autant de bouches, & de langues,
Cet importun babille ſes harangues,
Et dreſſe encor' (ô eſtranges merueilles)
De tous coſtez pareil nombre d'oreilles.
Toute la nuit diuerſement il erre
Parmy le ciel, & l'vmbre de la terre,
Sifflant de l'aile, & ſon voler diſpos
Ne ſent iamais la douceur du repos ;
Durant le iour, ſur les toicts il ſe plante,
Ou ſur les tours : adonc il eſpoüante
Les grand's citez, & d'affermer eſſaye
Autant le faulx, que la parole vraye.
Ce monſtre alors par les peuples chantoit
Ce qu'eſtoit fait, & ce que fait n'eſtoit :
Eſtre venu de Troienne lignee
Nouuellement ie ne ſçay quel Enee,
Que pour mary a bien daigné choiſir
Didon la belle : & que d'vn long plaiſir
Paſſent l'hyuer aux preſens qu'amour donne,
Sans auoir ſoing de ſceptre, ni couronne.
Ceſte vilaine en tous ceux qu'elle attouche,
Eſpand ainſi le venin de ſa bouche :
Puis vers le prince Iarbe ſe retire,
En allumant ſon cœur d'vne grand' ire,
Emmoncela dedans ſa fantaiſie
Mile fureurs d'ardente ialouzie.
Cetuy cy né de la race Ammonide,
Qui efforça vne Garamantide,

Auoit baſti en cent prouinces amples
A Iupiter cent autelz, & cent temples :
Luy conſacrant le feu, qui iour & nuit
Deuant les Dieux eternellement luit :
Du ſang auſſi, qui des beſtes iſſoit,
Le gras paué du temple rougiſſoit :
Et ſeut encor' en plus de cent couleurs
Le ſoir couuert de chappelez de fleurs.
Luy donc eſmeu d'vne fureur mortelle
Pour le rapport de ſi triſte nouuelle,
Par les autelz des Dieux, qu'on va priant,
A Iupiter ſ'alloit humiliant,
Les yeux au ciel, & à mains renuerſées
Auoit ainſi ſes plaintes addreſſées :
O tout-puissant ! ô Dieu que la gent More
Sur les liâs peints deuotement adore,
En repaiſſant, & te ſacrant l'honneur
Des ſainâz preſens, dont Bacche eſt le donneur!
Voy-tu cecy, ô Père ? ou ſi tes mains
Sont pour néant la crainte des humains ?
Donques en vain noz couraiges ſ'eſtonnent
Des feuz ſecretz, qui par les nues tonnent ?
Vne eſtrangere entre nous abordée,
Qui de nouueau vne vile a fondée
A petit prix : à laquelle en ſeruage
Auons donné le ſablonneux riuage
A labourer : & qui prent accroiſſance
Deſſou' les loix de noſtre obeiſſance,
Nous a laiſſez, pour ſe donner en proie,
Entre les bras d'vng fugitif de Troie,
Et maintenant iouiſt de noſtre bien
Ce beau Paris, ce mitré Phrigien,
Tout parfumé entre ces demis-hommes :
Nous ce pandant, qui aux prieres ſommes,
Te preſenton' les mains d'offrande' pleines,
Et nous paiſſon' de ces louange' vaines.
Priant ainſi, Iupiter l'entendit,
Et tout faché ſon regard eſtendit

Sur la cité, ou ces amants viuoient,
Qui leur bon bruit en oubly mis auoient.
Adonc' Mercure à ſoy venir il mande,
Et par telz motz ſon plaiſir luy commande :
Va mon filz, va, eſbranle tes eſſelles,
Huche les vens, coule deſſus tes ailes,
Et parle ainſi au Duc Dardanien,
Qui enfermé du mur Sydonien,
Ne ſonge plus, ni à ſes deſtinees,
Ni aux citez pour luy determinees.
Ce ne ſont pas les propos que Venus
De ſon cher filz m'a n'agueres tenus,
Et pour cecy ne l'a ſauué des armes,
Ia par deux fois, entre les Grecz gendarmes :
Ains m'aſſeuroit qu'en l'Italique terre,
Groſſe d'empire, & ſuperbe à la guerre,
Du ſang Troien le nom replanteroit,
Qui ſou' ſes lois le monde rangeroit.
S'il a du tout chaſſé de ſa memoire
Si riche eſpoir, & ſi pour telle gloire
Ne daigne plus faire entrepriſe nulle,
Pourquoy eſt-il enuieux ſur Iülle,
Qui doit ieter aux Italiques plaines
Le fondement des fortreſſes Romaines?
Qu'entreprent-il, ou eſpere parmy
Ce peuple icy, qui luy eſt ennemy?
N'a-il plus ſoing des champs Lauiniens,
Ny de l'honneur de ſes Auſoniens?
Or ſus, qu'il voiſe à ſon premier deſir
Et naige toſt, car c'eſt noſtre plaiſir.
Il auoit dict : & le Dieu meſſager
Soudainement feut promt à deſloger.
Il noüe aux pieds ſes riches talonnieres,
Qui par le vent de leurs plumes legeres
Le vont portant à courſe vagabonde
Plus toſt ſur terre, & plus toſt deſſus l'onde.
Il prent ſa verge : & cete verge eſt celle
Dont icy hault les ombres il appelle

Des triſtes lieux, ou bien les y conuoye :
Auecques elle en noz yeux il enuoye
Ores le ſomme, & ores le reueil,
Ores les cloſt d'vng eternel ſommeil :
Par elle encor' chaſſe vents & orages,
Et à ſon gré trauerſe les nuages.
Ainſi en poinct, ce meſſager ailé,
En peu de tems a tellement volé,
Qu'il voit d'Atlas les haux flancz, & le feſte
A qui le ciel repoſe ſur la teſte :
Le dur Atlas de pins enuironné,
Et dont le chef ſans ceſſe couronné
D'obſcurs brouillars, eſt agité ſouuent
De tourbillons, & de pluye, & de vent.
De nege auſſi ſes eſpaules ſe cachent :
De ſon menton les fiers torrens ſe laſchent
Sur ſa poitrine : & d'vne humeur glacée
Sa rude barbe eſt touſiours heriſſée.
Droict au ſommet du Mauritanien
Se va percher l'ailé Cyllenien,
Et puis de là par grande violence
La teſte en bas ſur les ondes ſ'eſlance :
Tel que l'oizeau, qui d'ailes marinieres
Nage à l'entour des roches poiſſonnieres,
Raze la mer & d'vng tour & retour
Va ba'-volant des riues tout au tour.
Non autrement ce meſſager iſnel
Abandonnant ſon ayeul maternel,
Entre deux airs à baſſes ailes ſent
Des Libyens les ſablons, & le vent.
Incontinent que d'vne ailée plante
Sur le ſommet des loges il ſe plante,
Il voit Enée ententif à l'ouurage,
Et des maiſons, & des tours de Carthage.
Son Cymeterre en arc ſe flechiſſant
Feut eſmaillé de iaſpe iauniſſant,
Et ſon manteau qui du col deualoit
De pourpre eſleu par tout etinceloit,

Pourpre de Tyr, que d'vne main non chiche
Auoit ouuré cete Princeſſe riche,
Pour ſon Enée, & ſi auoit encor'
Entre-tyſſu les toiles de fin or.
Lors diſt Mercure : Ainſi donc deſormais
Les fondements de Carthage tu metz :
Ainſi te plaiſt par la main du maçon
Elabourer d'vne exquiſe façon
Ta belle ville, ô nouueau marïé !
Qui as l'honneur de ton regne oublié.
Mais cetuy la, qui des Dieux eſt le pere,
Dont le pouuoir ciel & terre tempere,
M'a commandé deſcendre promtement,
Et t'apporter par l'air ce mandement.
Que ſonge'-tu? ou ſur quelle eſperance
Faï'-tu icy tant longue demeurance?
Si pour l'honneur de tant de belles choſes,
Si pour ton nom entreprendre tu n'oſes
Aucun labeur, au moins que ta memoire
Regarde Iülle, & ſa naiſſante gloire,
Dont les neueuz ſeront de main en main
Chefz d'Italie, & du peuple Romain.
Ainſi diſant, à my-parler ſ'enfuit,
Et comme vent en l'air ſ'eſuanoüit.
Mais le Troien tremblant à cete fois
D'vng tel regard, perdit couraige & vois,
De grand' horreur ſon poil ſe heriſſa,
Et ſon gozier ſa parole preſſa.
Il eſt ardant de ſ'en füir grand erre,
Et de laiſſer cete tant douce terre :
Car ſon eſprit ſ'eſtonne grandement,
D'auoir ouy ſi haut commandement.
Helas comment, ou par quelle fineſſe
Oſera-il aborder la Princeſſe
En ſa fureur? comment pourra ſa langue
Se deſplïer à ſi triſte harangue?
Deça dela ſon penſer agité
Eſt d'vne part, & de l'autre incité

Diuerſement, & va d'vng leger cours
Par mile auis, & par mile diſcours.
Finablement ſes ballancez eſpris
A ce conſeil, pour le mieux, ſe ſont pris.
Soudainement il appelle Meneſte,
Le fort Cloante, & encore' Sergeſte :
Leur commanda les vaiſſeaux appreſter,
Les compaignons ſur le port arreſter,
Couuertement trouſſer tout le bagage,
Et de tenir ſecret le nauigage.
Luy, ce pendant que la Princeſſe humaine
De ſes amours ſe tiendra plus certaine,
Tentera l'heure, & le tems plus diſpos,
Pour entamer vng ſi triſte propos.
Ainſi commande, & eux, qui feurent greſtz,
Ioyeuſement dreſſent tous leurs appreſtz.
Mais la Princeſſe (& qui peut deceuoir
Vng cœur amant?) alla ſoudain preuoir
Toute la ruze, & premiere ſ'auiſe
Subtilement du fait de l'entrepriſe.
Du plus certain elle eſt touſiours douteuſe,
Rien ne l'aſſeure : & la fame impiteuſe
Luy va conter que la fuite ſe dreſſe.
La Roine adonq' que la fureur oppreſſe,
Pauure d'eſprit, ſ'en va courant les rues,
Telle qu'on voit les Thyades eſmues,
Lors que le iour de Bache on renouuelle,
Et que de nuit Cytheron les appelle.
Finablement Enée ell' deuança,
Et par telz motz ſes plaintes commença :
O deſloyal! as-tu bien proiecté
En ton eſprit ſi grand' meſchanceté,
Que de vouloir d'vne pariure foy
Subtilement te deſrober de moy?
Donq' ni l'amour, ni la dextre donnée,
Ni ta Didon à la mort condamnée
Ne t'ont eſmeu? meſmes tu veux parmy
Les Aquilons, & ſou' l'aſtre ennemy

Hauſſer la voile. Et quoy? homme leger,
Si vne terre, & vng peuple eſtranger
Tu ne cherchois, & ſi l'antique Troie
Des Grecs ſouldars n'euſt point eſté la proie,
Troie pourtant ſeroit-elle cherchée
Parmy les floz d'vne mer ſi fachée?
Me fuy'-tu donq'? par ces pleurs, & ta dextre,
(Puis qu'autre choſe en moy plus ne peut eſtre)
Par noſtre Hymen, & ſi quelque plaiſir
Contenta onq' ton amoureux deſir,
Regarde, helas, cete pauure maiſon:
Et ſi vers toy encor' eſt de ſaiſon
Quelque prier, ie te prie & ſupplie,
Que ton eſprit ceſte penſée oublie.
Pour toy ie ſuis aux Libyques prouinces
Faite haineuſe, & aux Nomades princes:
Pour toy auſſi le Tyrien m'honnore
Moins que deuant: & pour toy meſme' encore'
Eſt aboly cet honneur, & ce nom,
Qui egaloit aux aſtres mon renom.
Helas, à qui, pour me donner confort,
Me laiſſe'-tu ſi proche de la mort?
O l'hoſte mien! puis que ta vaine foy
Ne m'a laiſſé quelque autre nom de toy.
Qu'atten'-ie plus? que mon cruel Germain
Ceſte cité ſaccaige de ſa main?
Ou que ie foi' en triomfe rauie,
Au prince Iarbe eſclaue, & aſſeruie?
Si i'euſſe au moins de toy quelque lignée
Auant ta fuyte, & qu'vng petit Enée
Ioüaſt à moy, dont ſeulement la grace
Me raportaſt quelques traictz de ta face,
Vray'ment encor' du tout en ma penſée
Ie ne ſeroi' captiue, ni laiſſée.
Elle auoit dict: mais luy epoinçonné
Du mandement par Iupiter donné,
Regardoit ferme, & domter ſ'efforçoit
Secretement le mal, qui le preſſoit.

Finablement, ſa reſponſe feut telle
En peu de motz : O Royne, tu es celle,
Dont tant de biens que tu m'as ramentus,
Iamais de moy ne pourront eſtre teus :
De moy, par qui la memoire d'Elize
En nonchaloir ne ſe verra point miſe,
Tant que mon cœur de moy ſe ſouuiendra,
Et que mon ame en mon cors ſe tiendra.
Tant ſeulement vng peu ie parleray
De ce qui ſ'offre. Onques ie n'eſperay
Par vne fuite eſchaper hors d'icy :
Et ne fault point que tu la nomme' ainſi.
De mariage onq' propos n'ay tenu,
Et pour cela ne ſuis-ie icy venu.
Si les deſtins vouloient qu'à mon plaiſir
Ie peuſſe viure, & ſuiure mon deſir,
I'habiteroi' la vile ou ſont enclos
De mes ayeulx les cendres & les oz :
Du roy Priam la demeure ſuperbe
N'euſt demouré ſi longuement ſou' l'herbe,
Et euſſe encor' aux vaincuz Phrygiens
R'edifié les Pergames Troiens.
Mais Apollon Grinëan me commande
De faire voile en l'Italie grande :
C'eſt ſon oracle, & le ſort Lycien
Veut que i'aborde au port Auſonien :
Voyla mon bien, voyla mon heritage.
Si tant te plaiſt la cité de Carthaige,
Bien qu'elle ſoit en terre Libyenne,
Et que tu ſoi's de gent Phenicienne,
Dea que te chault, ſi par nous eſt vnie
Au ſang Troien la race d'Auſonie?
On ne doit pas donques nous reprocher,
Si nous voulon' terre eſtrange chercher.
Toutes les fois, que la nuict froide & sombre,
Ce bas ſeiour couure d'vne obſcure ombre,
Toutes les fois, que les aſtres brulans
Iettent ſur nous leurs yeux etincelans :

L'eſprit troublé de mon cher pere Anchiſe
En mon dormant haſte mon entrepriſe.
Aſcaigne auſſi, que ie priue d'Itale,
Son vray dommaine, & prouince fatale,
Me touche au cœur, & touſiours m'ammoneſte
L'affection d'vne ſi chere teſte.
N'aguere' encor' le truchement des cieux
Tranſmis vers moy par le pere des Dieux,
(Et l'vng & l'autre à teſmoing i'en appelle)
M'en a par l'air apporté la nouuelle
Iuſques icy : ſa meſme deité,
Lors qu'il entra dedans cete cité,
Viſiblement à mes yeux ſe monſtra,
Et ſa parole en mon oreille entra.
Or ceſſe donq' par ſi fort lamenter
De toy & moy enſemble tormenter.
Pour mon plaiſir certes ie ne deſplie
La voile au vent, à ſuiure l'Italie.
Parlant ainſi, elle qui de trauers
Le ſou' — guignoit, d'vng penſement diuers
Tourne ſur luy ſes yeux deça dela,
Puis en fureur finablement parla :
Tu n'es point né d'vne Déeſſe mere,
Quiconques ſois, & Dardan le grand-pere
Onques ne feut de ton lignaige autheur,
O deſloyal & pariure menteur!
Mais bien Caucaze en quelque roche dure,
A qui tu es ſemblable de nature,
T'a engendré : & croy que ta ieuneſſe
Succa le laict d'vne Hyrcane Tygreſſe.
Que fein'-ie plus! ou quelle plus grand' choſe
Demeure encor' en ma penſée encloſe?
Voyez ſ'il a gemy de noſtre dueil,
Voyez ſ'il a ſeulement flechi l'œil,
S'il a pleuré, ou ſ'il a pris pitié
De la fureur d'vne telle amitié.
Que doy-ie doncq' eſlire pour le mieulx?
Deſia, deſia de pitoyables yeux

Ne daignent plus conſiderer cecy
Iunon la grand' ny Iupiter auſſi.
La foy n'eſt plus en ce monde aſſeurée.
Dedans mon port, ô pauure malheurée!
Ie l'ay receu errant, & miſerable,
Luy faiſant part de mon ſceptre honnorable:
Ie l'ay logé, & du peril des eaux
I'ay garanty ſes hommes, & vaiſſeaux.
O la fureur d'vne brulante rage,
Qui maintenant tranſporte mon courage!
Voicy les ſorts, voicy Phebus l'augure,
Voicy apres l'ambaſſadeur Mercure,
Qui parmy l'air aporte à cete fois
De Iupiter l'eſpoüantable vois.
Donques les Dieux voluntiers ont beſoing
De ce labeur: c'eſt voluntiers le ſoing,
Qui de leur aiʒe empeſche le repos.
Va, ie ne veux deſtourner ton propos:
Suy l'Italie, & par floʒ & dangers
Cherche l'honneur des regnes eſtrangers.
I'eſpere bien, ſi la bonté diuine
Au iuſte dueil de mes plaintes ſ'incline,
Que les rochers, & ondes irritées,
Seront vng iour tes peines meritées,
Et que ſouuent tu nommeras Didon.
Ie te ſuiuray par le fumeux brandon
De tes fureurs: & puis quand la mort froide
Aura ce corps eſtendu palle, & roide,
Mon ombre encor' te ſuyura pas à pas.
I'oiray ta plainte, & ſou' les enfers bas
Viendra le bruit de ta peine endurée
Pour le forfaict de ta foy pariurée.
Apres ces mots, d'vng deſpit & grand' ire
Elle ſ'arreſte au milieu de ſon dire,
Fuit la preſence, & la clarté du iour,
Et ſe retire en ſon priué ſeiour,
Laiſſant celuy que la peur faiſoit taire,
Et qui vouloit mainte excuſe luy faire.

Elle ſe paſme, & ſes membres faillis
Sont par les mains des femmes recueillis,
Puis tout ſoudain molement on l'incline
Sur les tapiz de ſa chambre marbrine.
Mais ce pandant, le bon Prince Troien,
Bien qu'il cherchaſt voluntiers le moyen
De l'adoucir, & par quelque parler
Humainement ſa plainte conſoler,
Pour la grandeur de l'amour qui l'eſtreinct,
Le veueil des Dieux toutesfois le contraint
De la laiſſer, & ſe tirer au port
Ou les Troiens arrangent bort à bort
Les grands vaiſſeaux. La nef regouildronnée
Aux ondes ia ſe ſent abandonnée.
Vous les voyriez apporter des forez
Tronqs & rameaux : vous les voyriez apres
Hors la cité courir à grande ſuite,
Si fort les poingt le deſir de la fuite.
On voit ainſi les formiz voyager,
Pour vng grand tas de frument ſaccager,
Lors que le ſoing de l'hyuer qui ſ'appreſte,
Les a contraincts de ſe ieter en queſte.
Le noir troppeau par les champs ſe preſente :
Les vngs par l'herbe, & par eſtroicte ſente
Portent leur proye, & les autres moins fors
A la pouſſer mettent tous leurs effors,
Haſtent ceux cy, & aſſemblent ceux la,
Tout le chemin en fume ça & la.
Quel eſprit lors, Didon, te demeura,
Ou quelz ſanglox ton cœur en ſouſpira,
Quand ton œil vid du ſommet d'vne tour
L'eſpez ſablon poudroyer à l'entour
De ton riuage, & la mer ſe meſler
Par le grand bruit, qui ſ'eſleuoit en l'air?
Meſchant Amour, ô que ta force eſt grande
Sur les eſpris, ou ton pouuoir commande!
Elle eſt encor' de deſcendre contrainte
En nouueaux pleurs, & nouuelle complainte,

Pour amolir cet Amour endurcy,
Et veut encor' ſe mettre à ſa mercy :
A celle fin, que rien ne luy demeure
A eſſaier, puis qu'il faut qu'elle meure.
Anne, tu vois la fuite ſ'auancer,
Tu vois au maſt la voile ſe hauſſer,
Chacun ſ'appreſte, & ia les gayes trouppes
Des mariniers ont couronné les pouppes.
Si i'ay bien peu ce grand dueil eſperer,
Ie pourroy bien, chere ſœur, l'endurer :
Et toutesfois ie te ſupply' de grace,
Que ta pitié ce ſeul plaiſir me face.
Car toy ſans plus le traiſtre carreſſoit,
Et ſes penſers plus ſecrez t'addreſſoit :
Toy ſeule encor' ſçauois l'heure opportune
De l'aborder, ſans luy eſtre importune.
Va donq', ma ſœur, cete requeſte faire
A ce hautain & ſuperbe aduerſaire :
Au port d'Aulide, auec' les Grecz gendarmes,
Ie n'ay iuré de ruïner par armes
Les murs Troiens, & n'y ay pas tranſmis
A cete fin mes vaiſſeaux ennemis :
D'Anchiſe auſſi par fureur aueuglée
Ie n'ay la cendre en l'air eſparpillée.
Pourquoy eſt donq' cet homme impitoyable
A mes priers ſi dur, & mal ployable?
Qu'il donne au moins, pour vng ample guerdon,
A cete amante vng extreme, & ſeul don :
Attende vng peu, que la mer appaizée
Luy ait rendu ſa fuyte plus aizée.
Ie ne luy veux du noçaige parler,
Qu'il a oſé laſchement violer,
Et ne quiers pas qu'auec' nous il ſ'allie,
Pour ſe priuer de la belle Italie :
De requerir ſans plus ie ſuis contente
Le vain plaiſir de quelque brefue[205] *attente.*
Attende donc' que mon triſte malheur
Ait conuerty ma furie en douleur,

Et que le temps m'ait appris la ſcience
De me douloir auecques patience.
Voila, ma ſœur, l'extreme & le ſeul bien,
Que ie requiers : & dont ſi ie l'obtien',
Ie ne fauldray à bien te ſatiſfaire,
Et deuſt ma vie en eſtre le ſalaire.
Ainſi Didon ſes prieres faiſoit :
Et tous ces pleurs diſoit & rediſoit
La triſte ſœur : mais l'oreille d'Enée
Se fait touſiours plus ſourde & obſtinée :
Car ſon deſtin & Iupiter vainqueur
Ont endurcy la pitié de ſon cœur.
Et tout ainſi que les freres du Nord,
Alors qu'ilz font d'arracher leur effort,
Comme à l'enuy, par ſouflers exceſſifz,
Vng cheſne vieil ſur les Alpes aſſis,
Croulent ſon tronq d'vne horrible menace,
Et de fueillars pauent toute la place,
Luy ce pendant, qui la fureur ſouſtient,
Deſſus vng roc immobile ſe tient,
Et vers le ciel autant ſa teſte dreſſe,
Comme aux enfers ſa racine il abaiſſe :
Non autrement par importunes larmes
Ce grand Seigneur ſouſtient diuers alarmes,
Deça dela, & ſon graue ſouci
Preſſe au dedans vng regret adouci.
Le cœur eſt ferme, & les pleurs eſpanduz
Coulent en vain, ſans profit deſpenduz.
Ores Didon la pauure malheureuſe,
Par les deſtins horriblement paureuſe,
Requiert la mort, & luy eſt ennuieux
De regarder la grand' voute des cieux.
Et ce qui fait qu'elle a plus grand' enuie
D'abandonner cete commune vie,
C'eſt qu'en offrant les dons accoutumez
Sur les autelz ſainctement parfumez,
Elle apperçoit, ô choſe horrible à croire !
L'eau conſacrée eſtre de couleur noire :

Et voit encor', que les vins eſpanchez
De ſang meurtri ſont noirciz & tachez.
Elle ſans plus ſ'apperceut de cela,
Qu'à ſa ſœur meſme onques ne reuela.
Vng autre ſigne encor l'eſpoüantoit :
C'eſt qu'au dedans de ſon palais eſtoit
A ſon mary antique dedié
Vng temple ſainct, de marbre edifié,
Qu'elle honnoroit de toizons blanchiſſantes,
Et l'vmbrageoit de fueilles verdiſſantes.
De la ſortoient ie ne ſçay quelles vois,
Et luy ſembloit entendre quelque fois
De ſon mary la voix, qui l'appeloit,
Lorſque la nuict du ciel ſe deualoit.
Elle oit encor' ſur le haut du repaire
Se lamenter le Hybou ſolitaire .
Et au milieu des nocturnes tenebres
Trayner en long ſes complaintes funebres.
Puis des Deuins les reſponſes terribles
De plus en plus par menaces horribles
L'eſpoüantoient : & quand il anuytoit
Le fier Enée en ſonge l'agitoit.
Touſiours luy ſemble eſtre ſeule egarée
En ſon dormant : & des ſiens ſeparée
Par longs ſentiers chercher à grande peine
Ses Tyriens en la deſerte plaine.
Comme Panthée, alors que ſon erreur
Voit des Fureurs l'eſpoüantable horreur
En vng troupeau, & qu'à ſes yeux il ſemble
Voir deux ſoleilz, & deux Thebes enſemble :
Ou tel, qu'on voit le filz d'Agamemnon,
(Qui maint thëatre a rempli de ſon nom),
Alors qu'il fuyt de ſa mere enflammée
Les noirs ſerpents, & la torche allumée :
Et qu'à ſa porte eſt aſſize ſans ceſſe
Des trois Fureurs la bande vangereſſe.
Donques apres qu'elle a conceu la rage,
Et arreſté la mort en ſon courage,

Elle diſcourt & le tems & la forme
D'executer ce conſeil tant enorme :
Couure ſon cœur ſous vng viſaige feinct
Et ſerenant ſon front d'vng nouueau teinct,
Par vng eſpoir, qu'au dehors elle porte,
Sa triſte ſœur aborde en telle ſorte :
I'ay deſcouuert (reſiouis-toy ma ſœur
Auecques moy) vng moyen promt & ſeur
Pour ce cruel à mon amour attraire,
Ou pour du tout de l'amour me diſtraire.
Pres du riuage, ou le tombant ſoleil
A chef courbé ſe retrouue au ſommeil,
Vne gent More aux derniers lieux ſe tient,
La, ou Atlas le porte-ciel ſouſtient
L'ardent eſſeul, ſur lequel va roulant
Des aſtres clers le chariot brulant.
De la, i'ay veu vne vieille preſtreſſe
Maſſilienne, habile enchantereſſe,
Garde du temple aux Heſperides ſœurs,
Qui du miel eſpandant les douceurs,
Et les pauoz, qui vont les yeux charmant,
Souloit nourrir le dragon non dormant :
Et ſi gardoit ſur les branches ſacrees
Le riche honneur de leurs pommes dorees.
Elle promet par ſes vers enchantez
Rendre les cœurs de l'amour tormentez,
Ou deſlier les captiues penſées,
Qui de l'amour ſe trouuent offenſées :
Arreſter court des fleuues la carriere,
Et deſtourner les aſtres en arriere.
Tu luy verras par ſes vers murmurez
Tirer de nuict les eſprits coniurez,
Mugler ſou' toy les tremblantes campaignes,
Et deualer les freſnes des montaignes.
Par tous noz Dieux ſainctement ie t'aſſure,
Et par ton chef bien aimé ie te iure,
O chere ſœur! qu'outre ma conſcience
De l'art magiq' ie fai' l'experience.

Toy, ſans mot dire, au lieu le moins ouuert
De ce palais, fay moy au deſcouuert
Dreſſer en poincte vng grand amas de bois,
Et metz deſſus les armes, qu'autrefois
Pres de mon lict laiſſa ce deſloyal,
Les veſtemens, & le lict nuptial,
Par qui ie meurs : car la preſtreſſe veut,
Que tout cela, qui repreſenter peut
Le ſouuenir de cet homme cruel,
Soit effacé d'oubly perpetuel.
Elle ſe teut : & ſa coupable audace
En meſme inſtant luy fait palir la face.
Anne pourtant ne croit, que la Princeſſe
De ſon treſpas le ſacrifice dreſſe,
Ou qu'elle ſoit maintenant plus fachée
Qu'au parauant par la mort de Sichée,
Elle ne peut en ſon cœur conceuoir
Si grand' fureur : parquoy fait ſon deuoir
D'executer ce qui luy eſt enioinct.
Mais quand Didon, qui entendoit le poinct,
Secretement voit la pyle dreſſée
De boys gommeux, & d'ieuze entaſſée,
De chappelez le lieu elle enuironne,
Et de rameaux de cyprez le couronne.
Apres elle a ſur le lict agenſé
Les veſtemens, & le glaiue laiſſé,
Auec' l'image, & le protrait d'Enee :
Toute la place eſt d'autelz entournee.
Alors Didon la preſtreſſe nouuelle,
Bien troy'-cent Dieux à haulte voix appelle,
Eſcheuellee, & par horribles moz
Inuoque auſſi l'Erebe, & le Caos.
Puis d'Hecaté troy'-foy'-iumelle encore'
Deuotement les trois fronts elle adore,
En eſpanchant quelques eaux deguizées,
Qu'elle feinct d'Auerne auoir eſté puyzées :
Et puis on va, pour la faire bouillir,
L'herbe nouuelle à la lune cuillir,

Auec' le ſuc du noir venin terrible.
On cherche auſſi cete apoſtume horrible
Que des cheuaux les meres vont ſucçant
Deſſus le front de leur poulain naiſſant.
Elle tenant la tourte en ſa main pure,
L'vng des piedz nud, la robe ſans ceincture,
Va proteſtant à l'entour des autelz
Les feuz du ciel, & les Dieux immortelz,
Coulpables ſeulz du triſte ſacrifice :
Et ſ'il y a au ciel quelque iuſtice,
Qui des amans mal traictez ayt le ſoing,
Didon encor' l'en appelle à teſmoing.
Il eſtoit nuict, & les membres laſſez
D'vn plaiſant ſomme eſtoient tous embraſſez :
Sans bruit eſtoient les plaines & les boys,
Et ſeut la mer paiſible à cete fois.
C'eſtoit au poinct, que ia la nuit voylee
Tient le milieu de ſa courſe eſtoilee,
Quand ſur la terre, en l'air, & ſur les eaux,
Beſtes des champs, & poiſſons, & oizeaux,
Enſeuelis d'vng ſommeil adouci
Charment du iour le travail & ſouci :
Mais non Didon la triſte infortunée,
Qui de regretz ſans ceſſe importunée
Ne ſent iamais gliſſer dedans ſes yeux,
Ny en ſon cœur le doulx preſent des cieux.
Son mal redouble, & ſon feu renaiſſant
Se fait touſiours plus ſuperbe, & puiſſant.
De ſon courroux la chaleur treſſaillante
Fait ondoyer ſa poitrine bouillante,
Et en ſon cœur, ſans loiſir, ni repos,
Va retournant tous ces diuers propos :
Las, que feray-ie, ô moy pauure laiſſée!
Doï'-ie chercher ceux qui m'ont pourchaſſée?
Et requerir les Nomades maris,
Qu'au parauant i'ai tant mis à meſpris?
Suiuray-ie donq' le Troien partement
Eſclaue, & ſerue à leur commandement?

Pource qu'ilz ont amplement guerdonné
Le bon ſecours, que ie leur ay donné,
Et que iamais par vng ingrat vouloir
Noz vieulx biensfaictz n'ont mis en nonchaloir.
Mais qui voudra (feins que ie le deſire)
Me receuoir compaigne en ſa nauire?
Permettront bien ceulx la, qui m'ont moquée,
Qu'auecques eux ie puiſſe eſtre embarquée?
Ne congnoï'-tu encor' fole Didon,
Le traiſtre ſang du fin Laomedon?
Et bien pourtant? ſeule par tant de floz
Suiuray-ie donq' les ioyeux matheloz?
Ou ſi i'auray, auec' toute ma ſuyte,
Les Tyriens compaignons de ma fuyte?
Ceux que i'ay donq' arrachez à grand' peine
Hors de Sydon, faut-il que ie les meine
Auecques moy, eſprouuer ſi ſouuent
La cruauté des ondes, & du vent?
Meurs plus toſt, meurs, digne de ce malheur,
Et par le fer deſtourne ta douleur.
O chere ſeur, que mes pleurs ont troublée:
Par toy ie feu' premierement comblée
De tant d'ennuiz: c'eſt toy, par qui ma vie
A ce cruel feut premier aſſeruie.
Que n'ay-ie peu, comme les animaux,
Viure ſeulette exempte de ces maux?
Ie n'euſſe pas telle faulte commiſe
Et euſſe mieux gardé la foy promiſe
A mon Sichée. Ainſi en ces ſecrez
Didon alloit ſangloutant ſes regrez.
Enée adonq' en vne haute nef
Au doulx repos auoit courbé le chef,
Ayant dreſſé, pour nager promtement,
Tout l'appareil de ſon embarquement.
Voicy le Dieu ſous vng meſme viſaige,
Qui luy redouble encores ce meſſaige.
Mercure eſtoit en ceſtuy cy depeinct,
Il en auoit la parole & le teinct,

La belle taille, & la frizure bleſme
De ſes cheueux : c'eſtoit Mercure meſme.
Filz de Deeſſe en quelle ſeureté
Es-tu icy au dormir arreſté
Si longuement? ne voi'-tu point encores
Les grands dangers, qui t'enuironnent ores,
Fol, que tu es? n'oi'-tu point les Zephyres
Heureuſement appeller tes nauires?
Elle, qui ia de la mort eſt certaine,
D'horrible & grand ie ne ſçay quoy demaine
En ſon courage : & ſon ire enflammée
Fait refloter ſa poitrine allumée.
Ne fuy'-tu donq' haſtiuement d'icy,
Or' que tu as le moyen de cecy?
Tu verras toſt par force de ramer
Au tour de toy blanchir toute la mer :
Et ſur le port les torches flamboyantes
Eſtinceler à pointes ondoyantes
De tous coſtez, ſi iuſq'au poinct du iour
Tu fais encor' en ces terres ſeiour.
Courage donq', fuy d'vne courſe agile :
Touſiours la femme eſt legere & fragile.
Ainſi parlant, l'image de Mercure
S'entremeſla parmy la nuict obſcure.
Enée alors du ſonge emerueillé
S'eſt en ſurſault de grand'peur eueillé,
Huche ſes gens, les incite, & les preſſe.
Debout enfans, rompez toute pareſſe,
Ne dormez plus ſur ce riuage eſtrange,
Et que chacun parmy les banqs ſe range :
Guindez au maſt. Voicy encor' le Dieu,
Qui nous incite à partir de ce lieu,
A deſtacher le tortueux cordage,
Et à donner la voile au nauigage.
Nous te ſuyuons, quiconques ſois des Dieux :
Et de rechef, auec' vng cœur ioyeux
T'obeiſſon' : ſoi's nous donq' ſecourable,
Et nous eſclaire vng aſtre fauorable,

O Dieu benin! Enee en ce diſant
Va deguayner ſon glaiue treluyſant :
Et tout ſoudain par vng reuers, qu'il tire,
Tranche le cable, ou tenoit le nauire.
Pareille ardeur tous les autres incite.
Vng chacun d'eux la fuyte precipite,
Qui ça, qui la. Les riues ſont deſertes,
Et de vaiſſeaux les ondes ſont couuertes.
Les mathelotz à fuyte mezurée
Raclent le doz de la plaine azurée,
Et renuerſez à force d'auiron
Font bouillonner l'eſcume à l'enuiron.
C'eſtoit au poinct, que l'Aurore laiſſante
Du vieil Tithon la couche rougiſſante,
Auoit deſia ſur la terre eſcarté
Du nouueau iour la premiere clarté :
Incontinent que par vne feneſtre
La triſte Royne aperceut le iour naiſtre,
Et qu'elle a veu les Troiennes gallées
Singler bien loing à voiles egalées,
Le haure vuyde, & le prochain riuage
Sans mariniers, tout deſert, & ſauuaige :
Elle arracha l'honneur blond de ſa teſte,
Et en frappant ſon eſtommac honneſte
Trois, quatre fois, d'vne fureur mortelle
Va ſ'eſcrier : Par Iupiter (diſt-elle)
Donques ainſi ſ'en ira ſans danger
Ce deſloyal & moqueur eſtranger?
Ne courront point mes armez citoiens?
N'iront-ilz point ſaccaiger ces Troiens
En leurs vaiſſeaux? Sus, ſus, portez les flammes :
Hauſſez la voile : alez tirer aux rames.
Que dy-ie? ou ſuy'-ie? ô moy fole inſenſee!
Quelle fureur a troublé ma penſee?
Pauure Didon, voicy ton cruel ſort,
Qui maintenant te prononce la mort.
La mort alors t'euſt bien eſté grand heur,
Quand tu ſoumis ta royale grandeur

A ce meſchant. C'eſt la dextre, & la foy
De cetui la, qui porte auecques ſoy
Ses dieux priuez, & qui ſe donne los
D'auoir porté ſon vieil pere à ſon dos.
Que n'ay-ie donq' ſes membres deſtranchez?
Que ne les ay-ie en la mer eſpanchez?
Tué ſes gens? & pour mieux me vanger,
Que ne luy ay-ie Aſcaigne fait manger?
Mais du combat le ſort douteux eſtoit.
Et bien pourtant? de qui ſ'eſpoüentoit
Mon cœur deſia de mourir appreſté?
I'euſſe le feu dans les tentes porté,
Et dans les nefz: i'euſſe eſteinct filz & pere:
Toute la race, & famille eſtrangere
Dedans le feu i'euſſe precipitée,
Et puis deſſus ie me feuſſe ietée.
Soleil, qui vois toutes choſes humaines:
Et toy Iunon, coupable de mes peines:
Toy Hecaté par les cantons hullée,
Quand deſſus nous la nuit eſt deualée:
Raiges d'enfer, que la vangence attize,
Et vous les Dieux de la mourante Elize,
Ie vous ſupply, que mon dueil vous incite
A la pitié, que mon malheur merite,
Oyez cecy, & receuez mes plaintes.
S'il eſt requis les riues eſtre attaintes
Par ce meſchant, ſi Iupiter le veut,
Qu'il ſoit ainſi, puis qu'autrement ne peut:
Mais ie vous pri' que ce malicieux
Soit guerroyé d'vng peuple audacieux:
Qu'il ſoit banny, & que finablement
Soit arraché du doulx accolement
De ſon Iülle, & que la mort cruelle
De ſes plus chers luy ſoit continuelle:
Voiſe au ſecours, & apres ſ'eſtre mis
Deſſou' les lois de ſes fiers ennemis,
Iamais ne ſoit de ſon ſceptre aſſeuré,
Ny du plaiſir du iour tant deſiré:

Mais bien ſa mort deuance la nature,
Et ſoit priué de toute ſepulture.
Cecy ie prie, & auecques mon ſang
Ces derniers motz ie pouſſe hors du flanc.
Vous Tyriens, ayez en ſouuenir
D'exercer hayne & guerre à l'aduenir
Sur les neueux d'vng tel ſang demourez,
Et de ce don mes cendres honnorez.
Nulle amitié entre vous puiſſe naiſtre.
Sors de noz oz toy, quiquonques dois eſtre
Noſtre vangeur, & t'oblige' par vœu
De guerroyer & par fer & par feu
Les ſucceſſeurs de la race Troienne.
Or' à iamais, en quelque temps que vienne
Noſtre pouuoir l'vng auec' l'autre eſtriue,
Flot contre flot, & riue contre riue,
Camp contre camp, alarmes contre alarmes,
Et touſiours ſoient les deux peuples en armes.
Apres ces motz, ſon vagabond eſprit
A tournoyer de tous coſtez ſe priſt
Diuerſement, & ſans ceſſe taſchoit
A ſe priuer du iour, qui luy fachoit.
Adonq' elle a promtement depeſché
Barce, qui fut nourrice de Siché,
(Car elle auoit en ſa terre ancienne
Laiſſé les oz & cendres de la ſienne).
Fay venir Anne, ô ma nourrice chere!
Dy' qu'ell' ſ'arrouze auec' eau de riuiere:
Ameine auſſi les offrandes monſtrées,
Et les brebis à l'autel conſacrées.
Toy meſmes fay que ta teſte ſoit ceinte
Deuotement d'vne templette ſaincte.
Depeſche donq: paracheuer ie veux
Au Dieu d'enfer mes bien commencez vœuz,
Oſter mon cœur de ce facheux lien,
Et mettre au feu l'amour Dardanien.
Parlant ainſi, Barce qui ſ'appreſtoit,
D'vn pas vieillart ſon allure haſtoit.

Mais ce pendant, Didon fiere & terrible
Pour le remords de ſon conſeil horrible,
Tournant des yeux la prunelle ſanglante
Deça, dela : & ſa ioe tremblante
Entre-tachée, auec' paſle couleur,
Signe mortel de ſon prochain malheur,
Aux lieux ſecrez entre par violence,
Et en fureur ſur la pyle ſ'eſlance :
Ou le Troien glayue elle a deſgainé,
Qui ne feut pas à telle fin donné.
Puis auoir veu les Troiens veſtemens,
Et de ſon lict les congnuz ornemens,
Toute eſploree, & lente ſur ſa couche,
Ses derniers moz fiſt ſortir de ſa bouche :
Douce deſpouille, alors qu'il feut permis
Par les deſtins, & par les Dieux amys,
Reçoy ceſte ame, & de tant de ſoucy
Deſlie moy. I'ay veſcu iuſq'icy,
Et de mes ans le cours ay reuolu
Tel que Fortune ordonner l'a voulu.
Ores de moy la grand' Idole errante
Sera bien toſt ſou' la terre courrante.
Vne cité i'ay fondé de ma main,
I'ay veu mes murs : i'ay deſſu' mon germain
Vangé le ſang, & la mort doloreuſe
De mon mary ; heureuſe, ô trop heureuſe !
Si des Troiens les nauires fuytiues
N'euſſent iamais abordé ſur noz riues.
Ainſi parla : & ſur la couche aymée
Ayant les yeux, & la bouche imprimée,
Mouron'-nous[206] *donq' d'vne mort ſi cruelle*
Sans nous vanger ? mais mouron' (ce diſt elle)
Ainſi, ainſi il me plaiſt de mourir,
Et promptement ſou' les ombres courir.
Ce fier Troien bien loing dedans la mer
Voye le feu, qui me va conſommer,
Et porte encor' auec' toute ſa trouppe

De noſtre mort le plaiſir & la coulpe.
Elle auoit dict : & ſes femmes l'ont veue
Parmy ces moz ſur le fer eſtendue :
Les brаz eſpars, & le glayue eſcumeux
Rouge du ſang bouillonnant, & fumeux.
Vne clameur confuſement meſlée
Iuſq'au' plus haulx eſtaiges eſt volée
En eclattant : & le bruit excité
Court en fureur par toute la cité.
Les hullemens des femmes gemiſſantes
Hurtent le toict des maiſons fremiſſantes :
Et du hault cry, qui par la ville tonne,
La terre en tremble, & le ciel en reſonne :
Non autrement que ſi les ennemis
Eſtoient en Tyr, ou en Carthaige mis,
Et que le feu tournoyaſt furieux
Par les maiſons des hommes & des Dieux.
Voicy la ſœur de ſon ſens deſuoyée,
Du ſoudain cours, & du bruit effroyée :
Qui ſon viſaige aux ongles violant,
Et ſa poictrine à coups de poing foulant
Par le milieu ſe rué peſle meſle,
Et de bien loing Didon mourante appelle :
Auoy'-tu donq' telle fraude conceue?
O chere ſœur ! m'as-tu ainſi deceue?
Ce feu, ce boys, ces beaux autelz ſecrez
Me dreſſoient-ilz tant de pleurs & regrez?
De quoy premier me plaindray-ie de toy?
N'as tu daigné t'accompaigner de moy,
Qui ſuis ta ſœur? Ta vie exterminée
M'euſt appellé à meſme deſtinée.
Meſme douleur, meſme fer & treſpas
Et l'vne & l'autre euſt enuoyé la bas.
Auoy'-ie donq' huché à pleine vois
Noz Dieux de Tyr? auoy'-ie tant de bois
Auec' ces mains en vng monceau reduis,
Pour te laiſſer? cruelle que ie ſuis.

Ta mort, ô ſœur ! en ruyne delaiſſe
Moy, ta cité, ton peuple, & ta nobleſſe.
Donnez de l'eau : ie laueray la playe :
Et ſi encor' le cœur mourant eſſaye
De halleter, ma bouche mettra peine
D'en recuillir la defaillante haleine.
Ainſi parlant, ſur le hault ſe tranſporte :
Et reſchaufant ſa ſœur ia demy-morte
Entre ſes bras, d'vn long gemiſſement
Le ſang meurtry deſſechoit doucement.
Didon encor' voulut dreſſer en hault
Les yeulx mourans : mais l'eſprit luy deffault,
Et de ſon cœur la playe trop voizine
En elançant luy pince la poitrine.
Troi' foi' ſon bras ſous elle ſe courba :
Et par troi' foi' ſur le lict retumba.
Elle a cherché d'vne errante paupiere
De noſtre iour la tant doulce lumiere,
La vẽue au ciel baſſement eſleuee,
Puis a gemy apres l'auoir trouuee.
Voyant cecy Iunon la tou'-puiſſante,
Prenant pitié de ceſte languiſſante,
Tranſmiſt du ciel Iris, pour ieter hors
L'eſprit rebelle attaché dans le corps :
Car pour autant, que de mort naturelle
Ne periſſoit, mais par fureur nouuelle
Deuant ſes iours, la Royne du bas monde
N'auoit couppé ſa cheueleure blonde,
Et à l'Enfer de Styx enuironné
Son chef encor' n'auoit point condamné.
Donques Iris aux ailes rougiſſantes
Traynant au ciel mile couleurs naiſſantes
Par les rayons de la flamme oppoſée,
D'vng loingtain vol ſur le chef ſ'eſt poſée.
Ce triſte vœu de par Junon la grande
Au Dieu d'enfer ie porte pour offrande :
Te ſeparant d'aueq' ce cors humain.
Ell' parle ainſi : puis de ſa dextre main

Tranche le poil : la chaleur ſ'auala,
Et l'ame au vent parmy l'air ſ'en alla.

FIN DV QVATRIESME LIVRE DE L'ENEIDE DE VERGILE.

COMPLAINTE DE DIDON A ENÉE,

PRINSE D'OVIDE.

Comme l'oizeau blanchiſſant,
Languiſſant
Parmy l'herbette nouuelle
Chante l'hymne de ſa mort,
Qui au bort
Du doux Méandre l'appelle :
Sans eſpoir de te pouuoir
Emouuoir,
Mes complaintes ie reueille :
Car aux ingrates douleurs
De mes pleurs
Les Dieux font la ſourde oreille.
Mais ayant perdu l'honneur
Du bonheur,
Que la chaſteté merite,
De perdre encor' mes eſcriz
Et mes criz,
C'eſt vne perte petite.
Tu veux tes voiles hauſſer,
Et laiſſer
Didon, que l'Amour afole,
Les vens qui t'emporteront,
Souſleront
Tes voiles, & ta parole.

Tu veux delier aux eaux
Tes vaiſſeaux,
Et ce qui vers moy te lie :
Suyuant par floz etrangers
Les dangers
De l'incongnue Italie.
De Carthage ne te chaut,
Qui ſi haut
Commence à dreſſer la teſte.
Tu cherches ce qui eſt loing,
Et n'as ſoing
De ta prochaine conqueſte.
Le bien aſſeuré tu fuis,
Et pourſuis
Vne incertaine entrepriſe.
Autre terre eſt ton ſoucy :
Cete-cy
T'eſt ſans nulle peine aquise.
Et quand là tu paruiendrois,
Par quelz drõis
En auras tu iouiſſance?
Comment pourra l'etranger
Se ranger
Deſſou' ton obẽiſſance?
Il reſte vne autre Didon
Pour guerdon
D'vne autre amour commencée.
Il te reſte vne autre foi,
Qui par toy
Puiſſe encor' eſtre faucée.
Quand auras tu, ô Troien !
Le moyen
De fonder vne Carthage?
Quand verras tu d'vne tour
Tout autour
L'honneur d'vng tel heritage?
Et quand bien tout ſeroit fait
A ſouhait

Selon l'entrepriſe tienne,
Quelle femme en amitié
A moitié
Aprochera de la mienne?
Comme le tizon gommeux
Tout fumeux
De ſoufre, & de cire ardente,
Ie me conſume : & l'amour
Nuit & iour
Mon Enée me preſente.
Vray eſt, qu'il eſt entaché
Du peché
D'vne ingrate conſcience :
Et tel, ſi fole n'eſtoy,
Que deuroy
En euiter l'alience.
Mon cœur pourtant le reçoit,
Bien qu'il ſoit
Vers moy de mauuais courage :
Mon amour fait plus d'effort,
Quand plus fort
Ie me plain' de ſon outrage.
Venus, donne moy le don
De pardon,
Qui ſuis de ton filz compaigne :
Et toy auſſi, ieune archer,
Fai' marcher,
Ton frere ſou' ton enſeigne,
Ou moy, qui ne trouue amer
L'art d'aymer :
Celuy qui me faict amante,
Qu'il me donne ſeulement
Argument
D'aymer ce qui me tormente.
Ie me trompe, & ceſtui-cy
Vante ainſi
Faulcement ſon haut lignage :
Car ſon cœur ne porte point

D'vng ſeul poinct
De ſa mere teſmoignage.
Les pierres, les mons, les bois,
Que tu vois
Sur haulx rocz prendre acroiſſance,
Et les animaux plus fiers
Voluntiers
Sont autheurs de ta naiſſance :
Ou ceſte mer, que ſouuent
Par le vent
Ores tu vois agitée :
Et dont ton audace encor'
Ne craint or'
La violence irritée.
Ou fuy'-tu? voicy l'hyuer
Arriuer,
L'hyuer me ſoit fauorable.
Oy le bruit que les vens font
Iuſq'au fond
De la mer inexorable.
Redeuable laiſſe moy,
Non à toy
(Ce que pourtant ie demande),
Mais aux ondes, & au tems,
Dont i'attens
Vne humanité plus grande.
Ie ne ſuis de ſi hault pris
(Ce meſpris
Plus ſuperbe ne te face)
Que doiues, pour m'euiter,
Te ieter
Au danger, qui te menace.
Tu nourris vne rancœur
En ton cœur
Vray'ment precieuſe & chere,
Si pour de moy t'etranger,
Le danger
De mort t'eſt peine legere.

Les vens, qui toſt ceſſeront,
Laiſſeront
D'vne carriere aſſurée
Le verd Triton galoper,
Et couper
Le dos de l'onde azurée.
O que ton cœur endurci
Peuſt ainſi
Adoucir vng peu ſon marbre!
Ie croy qu'il ſ'adoucira,
Ou ſera
Plus dur que le cœur d'vng arbre.
Quoy, ſi congnu tu n'auois
Mile fois
De la mer l'impacience?
Veux tu à ce Monſtre fier
Te fier
Apres telle experience?
Et quand Neptune apaizé
Plus aizé
Se promettroit à ta fuyte,
Sur l'eau mile autres malheurs
De douleurs
Traynent vne longue ſuyte.
Celuy, qui a pariuré,
Aſſuré
Deſus la mer ne doit eſtre:
La mer doit eſtre la peur
Du trompeur,
Qui a dementi ſa dextre.
Meſme' ayant ozé facher
L'enfant cher
De Venus: car Citherée
Qui ſur les eaux a credit,
Comme on dit,
Eſt fille de la marée.
Ie crain' nuyre à qui me nuyt:
Et deſtruyt

Ne veux voir, qui m'a deſtruyte.
I'ay peur que mon ennemy
Soit parmy
Les floz de la mer depite.
Vy, ie te pry', car mes yeux
Ayment mieux
Pour la ſeule abſence tienne,
Que pour ta mort faire deul :
Toy donq' ſeul
Sera cauſe de la mienne.
Feins (Dieu t'engard' toutesfois)
Que tu foi's
Surpris d'vng ſoudain oraige :
Quel eſprit te demou'ra,
Que dira
Le ſecret de ton couraige ?
Tu viendras à reſentir
Le mentir
De ton pariure artifice :
Et Didon qu'aura defait
Le forfait
De la Troienne malice.
Mile furieux remors
Viendront lors
Repreſenter à ta vëue
Les cheueux ſ'eſparpillans,
Et ſanglans,
De ton epouze decëue.
I'ay par mon iniquité
Merité
Tout cecy, & la tempeſte
Dont ce nauire eſt batu
(Diras tu)
Ne menace que ma teſte.
Donne eſpace à la rigueur
De ton cœur,
Et de la mer violente :
Ton cours, qui ſeur ſe fera,

Ce ſera
L'vʒure de ton attente.
Ne pren point de moy pitié,
L'amitié
D'Iũle ſans plus t'emeuue.
C'est bien aſſeʒ que le tort
De ma mort
En tes beaux titres ſe treuue.
Que t'a Iũle meſait?
Qu'ont forfait
Les Dieux familiers de Troye?
Ceux, qu'arracher on a veu
Hors du feu,
Seront des ondes la proye.
Mais ilʒ ne ſont auec' toy,
Cœur ſans foy,
Quoy que tu en face' myne.
Ni eux, ni ton pere agé
Ont chargé
Ta laborieuſe eſchine.
Tout eſt faux : ta langue auſſi
N'a icy
Sa belle ſcience apriſe.
A telʒ mïelleux appas
Ie n'ay pas
Eſté la premiere priſe,
Si d'enquerir il te plaiſt
La ou eſt
La mere du bel Aſcaigne :
Seule, elle eſt morte d'ennuy
Par celuy,
Duquel elle eſtoit compaigne.
Ces beaux contes i'eſcoutoy
Dont i'eſtoy
Bien digne d'eſtre decëue :
I'adoucy par mon erreur
La fureur
De la peine, qui t'eſt dëue.

Les Dieux, dont tu es muny,
T'ont puny,
Tes pechez te font la guerre :
Car c'eſt le ſeptieme eté,
Qu'as eſté
Errant par mer, & par terre.
Ie t'ay laiſſé prendre port
A mon bort,
Que maint rampart enuironne.
A vng fuytif incongneu,
Pauure, & nu,
I'ay fait part de ma couronne.
Plût à Dieu que des bienfaicts,
Que t'ay faicts,
Ie me feuſſe contentée :
Et que le ſecret plaizir
Du gezir
Ne m'euſt d'honneur exemtée.
Ce iour me feut malheureux,
Quand au creux
D'vne cauerne ſauuaige,
Me trouuay de bonne foy
Auec' toy,
Fuyant le ſoudain oraige.
Des nymphes les longues vois
Celle fois
Sembloyent huller l'Hymenée :
Les furies l'ont ſonné,
Et donné
Le ſigne à ma deſtinée.
Puny moy, ô l'ancien
Honneur mien,
Violé vers mon Sichée :
Ou la mort, qui ia me ſuyt,
Me conduyt
De grand' vergongne entachée.
I'ay en vng temple ſacré
Conſacré

De Sichê' la protraiture :
De blanches toyʒons eſt ceinct
Ce lieu ſainct,
Et tapiſſé de verdure.
Vne vois ſortant de la
M'apella
Quatre fois en cete egliʒe :
Et i'oüy, que mon eſpoux
D'vng ſon doux
Me diſt, vien ma chere Eliʒe.
Ie vois la mort eſprouuer,
Pour trouuer
Celuy, que ſeul ie doy ſuyure.
Las ! mais i'ay trop attendu :
I'ay perdu
L'honneur, qui me faiſoit viure.
Pardonne moy, ie te pry',
Cher mary,
Car la celeſte nobleſſe
De celuy qui a ſurpris
Mes eſpris
Doit excuʒer ma foibleſſe.
Sa mere, qui tient des cieux
L'vn des lieux,
Son doux filʒ, & ſon vieil pere,
Ne me promettoient de luy
Tant d'ennuy,
Et d'inconſtance legere.
Si Didon errer deuoit,
Elle auoit
Trouué argument capable.
Adiouſte encores la foy :
Lors ie croy,
Que ie ne ſeray coulpable.
Touſiours mes ſoucis cuyʒans
De mes ans
Ont la carriere ſuyuie :
Le deſtin, qui tant me nuyt,

Me pourſuyt
Iuſqu'aux bornes de ma vie.
Mon mary, deuant les yeux
De noz Dieux
Fiſt de ſang la terre humide :
Et mon auare germain
De ſa main
Fit ce cruel homicide.
Laiſſant la terre, ou enclos
Sont les oz
De Siché, ie pris la fuyte,
Fuyant par diuers erreurs
Les fureurs
De la fraternelle ſuyte.
Ie vins l'eſtranger ſuyuant,
Me ſauuant
Et de mon frere, & de l'onde.
Le lieu, que donné ie t'ay,
I'achetay :
Et ceſte vile i'y fonde :
La ramparant à l'entour
D'vng long tour
De tours & murailles fortes :
Qui font peur deça dela
A ceulx là,
Qui ſont voizins de nos portes.
Pour vne femme chaſſer,
Se dreſſer
Ie voy vne forte guerre.
Voire, & ſi foible ie ſuis,
Que ne puys
Quaſi deffendre ma terre.
A mil' pourſuyuans i'ay pleu,
Qui n'ont peu
A mon alience attaindre :
Et voyant vng incongnu
Mieux venu,
Ore' ont cauſe de ſe plaindre.

Que n'as-tu, ô inhumain,
En la main
D'Iarbe liuré ma vie,
Puis qu'à ta meſchanceté
I'ay eſté
Si longuement aſſeruie?
Mon frere auſſi qui ſe deult,
Baigner veult
En mon ſang la meſme pointe,
Qui au flanc de mon epoux
Par mains coups
Feut ſi cruellement iointe.
Mets ius tes Dieux: tu ne dois
De tes dois
Souiller la choſe ſacrée.
L'honneur que les vicieux
Font aux Dieux,
Aux Dieux voluntiers n'agrée.
Si la main, qui les ſauuoit,
Leur deuoit
Faire apres vng ſi grand blâſme:
Ie penſe qu'ilz voudroient or'
Eſtre encor'
Parmy la Troienne flamme.
O deloyal! tu me fuys:
Et ie ſuys
De ton fait (peut eſtre) enceinde:
Vne partie de toy
Dedans moy
De mes entrailles eſt ceinde.
Le pauuret, qui perira,
Sentira
Le fier deſtin de ſa mere:
Et tu ſeras, ô menteur!
Seul auteur
De ſon infortune amere.
Ainſi le maternel ſort
Rendra mort

Le petit frere d'Aſcaigne :
Mon corps, & le ſien, au moins
Seront ioincts
Par vne peine compaigne.
Si ton partir de ce lieu
Vient de Dieu,
Ie voudroy', qu'il euſt encore'
Daigné tes vaiſſeaux garder
D'aborder
Deſſus le riuaige More.
C'eſt ce Dieu, qui iour & nuit
Te conduit
A la mercy de Neptune :
C'eſt luy, qui t'a fait ainſi
Iuſqu'ici
Courir ſi longue fortune.
Si telz que du temps d'Hector,
Reſtoient or'
Les fiers Pergames de Troye,
Si ne deurois tu pourtant
Voguer tant,
Pour en retrouuer la voye.
Quand paruenu tu ſeras,
Tu n'auras
Trouué ton beau Simoente :
Mais le Tybre furieux,
Qui les yeux
Des eſtrangers eſpoüante.
Et veu la longueur du tems,
Que tu tens
A la fin de ce voyage,
Tu grizonneras ainçois
Que tu ſoi's
Au bout de ton nauigage.
Fay-toy donq, pour le plus ſeur,
Poſſeſſeur
Du peuple, & de la richeſſe,
Que i'amenay de Sydon.

C'eſt le don,
Duquel ie te fai' largeſſe.
Pren l'or de Pigmalion,
Ilion
En ta Carthaige tranſporte :
Et le ſceptre Tyrien
Comme tien,
En main plus heureuſe porte.
Si tu deſires trouuer,
Ou prouuer
Ta force aux armes adextre :
Si ton Iũle de ſoy
Quiert de quoy
Faire trionfer ſa dextre :
Pour vaincre, il n'eſt ia beſoing,
Que plus loing
Voiꝛe chercher les alarmes :
En ce lieu trouuer on peut
Ce qu'on veut,
Soit ou la paix, ou les armes.
Mercy, mercy ie te cry ;
Et te pri'
Par les fleches de ton frere,
Par ceux, qui te veulent mieux,
Par tes Dieux,
Et par l'ame de ton pere.
Ainſi aux tiens deſormais
Pour iamais
La fortune ſoit humaine :
Et les combas Phrygiens,
Dont tu viens,
Soient les bornes de ta peine.
Ainſi tous les iours prefix
A ton filꝛ,
Leur terme heureux accompliſſent :
Et d'vng paiſible repos
Les vieux oꝛ
D'Anchiſe repoſer puiſſent.

Helas, montre toy plus dous
Enuers nous,
Qui ſommes la maiſon tienne.
Qu'ay-ie fait, que trop aimer,
Si blámer
Tu veux quelque offence mienne?
Pour mien ie ne recongnoy
Le terroy
De Mycenes, ou de Phthie :
Mon pere & mari ne ſont
Ceulx qui ont
Suiuy la Greque partie.
Si eſpouze me nommer
T'eſt amer,
Le tiltre d'hoſteſſe i'aye,
D'amye, ou d'eſpouze, non :
Fy du nom,
Pourueu que tienne ie ſoye.
Ie ſçay le vent Lybien,
Ie ſçay bien
Quelz flots ceſte coſte baizent :
Ces flots (ſi tu ne l'entens)
Certain temps
Se courrouſſent, & ſ'apaizent.
Quand le bon vent ſouflera,
On pourra
Faire voyle à la bonne heure :
La nef au port attendant'
Cependant
Parmy la glage demeure.
Commande moy t'auertir
Du partir,
Ores que tu le deſires :
Ton cours ie n'arreſteray,
Mais feray
Laſcher la bride aux nauires.
Tes gens des trauaux paſſez
Sont laſſez :

Tes nefz demy-r'acoutrées,
Auant ton departement
Promtement
Pourront eſtre calfatées [207].
Pour tout le paſſé plaizir,
Et dezir
De mieux meriter ta grace :
Pour l'eſpoir qui m'eſtoit né,
D'Hymené',
Ie requiers vng peu d'eſpace.
En ce pendant, que la mer,
Au ramer
Fera ſes eaux mieux traitables,
La douleur de iour & iour,
Et l'amour,
Me ſeront plus equitables.
Si non, tuër ie me veux,
Tu ne peus
M'eſtre longuement rebelle.
O qu'euſſe' tu le pouuoir
De me voir
Faiſant ma plainte mortelle !
Mes yeux, comme deux ruisseaux,
De leurs eaux
Mouillent la Troienne eſpee,
Qui bien toſt ſera du ſang
De mon flanc,
En lieu de larmes, trempée.
Mon Dieu, que tes beaux preſens
Sont duiſans
Au fait de mon entrepriſe !
Tu as dreſſé tout expres
Les apprez
De ma mort, à peu de miſe.
Le coup, qui me bleſſera,
Ne ſera
Le ſeul, qui mon cœur entame :
Car des amoureux attraiz

I'ay les traiz
Bien auant dedans mon ame.
Ma ſœur Anne, Anne ma ſœur
Teſmoing ſeur
De ma piteuſe auanture,
Tes yeux bien toſt pleureront,
Et feront
L'honneur de ma ſepulture.
Celuy qui la baſtira,
N'inſcrira,
ELIZE DE SICHÉ' FEMME :
On y lira ſeulement
Breuement
Les vers de cet Epigramme :

ENÉE A DE CESTE MORT,
A GRAND TORT,
DONNÉ LA CAVSE ET L'ESPÉE:
LA MISERABLE DIDON,
DE CE DON
A SA POITRINE FRAPÉE.

SVR LA STATVE DE DIDON,

PRINS D'AVSONE.

Paſſant, ie ſuis de Didon la ſemblable,
Tirée au vif d'vng art emerueillable.
Tel corps i'auoy, non l'impudique eſprit,
Qui feintement par Vergile eſt deſcrit :
Car onq' Enée, onques les nefz Troyennes
Ne prindrent port aux riues Libyennes :

Mais pour fuir d'Iarbe la fureur,
Mon eſtomac pudique n'eut horreur
Du chaſte fer, dont ie fu' tranſperſée,
Non d'vne rage, ou amour offenſée.
De telle mort me plaiſt bien le renom,
Puis qu'en viuant ie n'ay bleſſé mon nom.
I'ay veu mes murs, i'ay vangé mon Sichée :
Puis de ce fer ma poitrine ay fichée.
Qui t'auoit donq', ô Vergile, incité
D'eſtre enuieux ſur ma pudicité?
Croyez, lecteurs, cela que les hiſtoires
Ont dict de moy : non les fables notoires
De ces menteurs, qui d'art laborieux
Chantent l'amour des impudiques Dieux,
Apropriant à la diuine eſſence
Des corps humains l'imparfaicte naiſſance.

LA MORT DE PALINVRE.

DV CINQVIESME DE VIRGILE.

Mais ce pendant Venus de dueil attainte
Degorge ainſi à Neptune ſa plainte :
Le fier deſdaing, l'inſatiable raige,
Qui de Iunon tourmente le couraige,
Que la pitié ny la longue ſaiſon,
Ny Iupiter n'ont ſceu mettre à raiſon
Et que les ſorts meſmes n'ont peu plier,
Me font (Neptune) vn chaſcun ſupplier.
Auoir parmi les peuples Phrygiens
Rongé, mangé les murs Dardaniens,
Auoir trainé par tout genre de peines
Cruellement les reliques Troyennes,

Ne luy ſuffiſt, mais ſon courroux enclos
Pourſuit encor' leurs cendres & leurs oz.
De ſa fureur la cauſe ie n'entens,
Tu m'es teſmoing combien puis peu de temps
Elle agita d'oraige furieux
L'onde Libyque : elle meſla aux cieux
Toutes les mers, & oſa ceſte fole
Mettre (ô forfaict) les tempeſtes d'Eole
Ou tu es Roy. Les Troyennes Gallées
Par ſon moyen vilainement bruſlées,
N'aguere' auſſi furent miſes en proye
A la fureur des matroſnes de Troye,
Forçans les miens de laiſſer en arriere
Leurs compaignons, en prouince eſtrangere.
Au demeurant, ie te pry que tes eaux
Donnent paſſaige au reſte des vaiſſeaux,
Et que mon filz (au moins ſ'il eſt permis,
Et les deſtins ces murs luy ont promis)
Puiſſe aborder au Tybre Auſonien.
Alors reſpond le filz Saturnien
Roy de la mer : Tu peus, ô Cytherée,
Eſtre par tout en mon regne aſſeurée,
Dont tu naſquis, & ie merite auſſi
Que de ma foy tu eſtimes ainſi,
Moy, qu'on a veu tant de fois reprimer
Telles fureurs du ciel & de la mer :
Et ſi n'ay eu (Xante m'en ſoit teſmoing,
Et Simois) ſur terre moindre ſoing
De ton Enée, alors qu'on veid Achille
Chaſſer les tiens, & que ſa courſe agile
Contre les murs demy-mors les preſſoit,
Lors qu'à milliers ſon braz les meurtriſſoit,
Et que les corps, les canaulx rempliſſans,
Bouchoient la voye aux fleuues gemiſſans,
Et que les eaux de Xante ne couloient
Dedans la mer, ainſi qu'elles ſouloient.
Alors i'oſtay ſoubs vne nue vuide
Ton filz Enée au ſuperbe Pelide

Plus fauori des armes & de nous,
Bien que vouluſſe alors deſſus-deſſoubs
Verſer les murs de Troye pariurée,
Dont ie l'auois moymeſmes emmurée.
Ce bon vouloir eſt encor' arreſté
Dedans mon cœur, ton filz en ſeureté
(Chaſſe ta peur) conduira ſes nauires
Au port d'Auerne, ainſi que tu deſires.
Vn ſeul ſans plus dans la mer perira,
Vn ſeul ſans plus pour le reſte mourra.
Incontinent que le Pere eut ainſi
Le cœur ioyeux de Venus adoulci,
Ses fiers cheuaux il attéle, & embouche
D'eſcumeux freins leur braueté farouche,
Laſche la reſne, & à bride aualée,
Raze le hault de la plaine ſalée
Sur ſon char bleu : les flotz incontinent
Se ſont planez, deſſoubs l'eſſeul tonnant
La mer ſ'vniſt, les vents audacieux
Fuyent parmy le grand vague des cieux.
Voici apres vn horrible exercite
De grands poiſſons : Glauque, & ſa blanche ſuyte,
Et Palemon, & Phorce auec ſa trouppe,
Et les Tritons à la legere crouppe.
Sur l'aiſle gauche eſtoit l'onde couppée
Deſſoubs Thetis, Melite & Panopée :
Niſée auſſi à leur bande ſ'alie,
Auec' Spion, Cymodoce, & Talie.
La gayeté à ſon ranc retournée
Chatouille icy le cœur douteux d'Enée,
Il fait ſoudain ſes vaiſſeaux enuoiler,
Guinder au maſt, les verges eſtaler.
Chacun ſe prent à tendre le cordaige,
Et à donner la voile au nauigaige,
Ores à dextre, or' à ſeneſtre, & ores
Croiſent bien hault les antennes encores.
Lors vn bon vent vint empouper la flote,
Au front eſtoit Palinur' le Pilote,

Qui d'auirons vn grand nombre menoit :
Tous vont ſuiuant la route qu'il tenoit.
Ia de la nuit la moyteuſe carriere
Touchoit du ciel la moyenne barriere,
Et les nochers d'vn doulx ſomme allechez
Eſtoient de ranc ſoubs les rames couchez,
Quand le ſommeil des eſtoilles coulant
L'air tenebreux eſclaircit en volant,
Pour t'abuſer, & d'vn ſomme trop dur
Charmer tes yeux, ô pauure Palinur',
Ne meritant vn ſi triſte mechef.
Lui donq' aſſis au plus hault de la nef
De Phorbe priſt la parole & la grace.
O Palinur', la Iaſienne race,
Noz vaiſſeaux ont le vent & la marée,
La ſaiſon eſt au repos preparée,
Repoſe toy, & tous ennuiz chaſſez
Au long trauail emble tes yeux laſſez,
En cepandant ie feray ton deuoir.
Lors Palinur' à peine ayant pouuoir
D'entr'ouurir l'œil : veulx tu donq' que i'ignore
La mer paiſible, & ſes doulx flots encore?
Que ie me fie à ce fier monſtre ici?
Comment veulx tu que i'abandonne ainſi
Mon prince Enée à la fraude du vent,
Du temps ſerain abuſé ſi ſouuent?
Ainſi parloit au gouuernail fiché,
Et par les yeux aux aſtres attaché.
Le Dieu alors vn rameau ſtygieux
Trempé en l'eau du fleuue obliuieux,
Sur vne temple & l'autre ſecouant,
Luy ferme l'œil vagabond & nouant.
Ce faulx dormir alors non attendu
L'auoit à peine au repos eſtendu,
Quand deſſus luy tumbant le cruel ſomme
Renuerſe en l'eau & gouuernail & homme,
Et auec' luy grande part de la pouppe.
Ceſtuy en vain huche ſouuent ſa trouppe,

Et ceſtuy la, qui en volant ſ'enfuit,
D'vne aiſle prompte en l'air ſ'eſuanouït.
La flote alors vſant de la fortune
Qu'auoit promis le bon pere Neptune,
Single à plaiſir par les humides plenes.
Et ia les nefz coſtoyoient des Syrenes
Les haulx rochers iadis pleins de dangers,
Et blanchiſſans d'oſſemens eſtrangers.
L'enroué bruit de l'onde retournée
Tempeſtoit là, quand le bon Prince Enée
Se ſent errer à brides vagabondes.
Lui meſme adonq' par les nocturnes ondes
Seruit de guide à ſon vaiſſeau flotant
Sans gouuerneur, & d'vn cœur ſanglotant
De ſon amy plaint beaucoup l'auenture.
Las il te fault, ô paure Palinure,
Trompé du ciel, & de la mer ſeréne,
Coucher tout nu ſur la deſerte aréne.

LE SIXIEME LIVRE

DE

L'ENEIDE DE VIRGILE

Ainſi Enee, ayant la larme à l'œil,
De ſon amy faiſoit complainte & dueil :
Puis donne voile, & à courſe haſtiue
Finablement vint ſurgir à la riue
De ceſte coſte, ou les murs Cumeans
Furent fondez par les Euboëans.
Deuers la mer la proüe on contreuire,
L'anchre mordant' arreſte le nauire,
Et les vaiſſeaux courbent leurs larges pouppes
Deſſus le port ; l'ardeur des ieunes trouppes
Sur l'Italie allaigrement prent terre :
Qui quiert le feu aux veines d'vne pierre,
Qui court aux bois, forts des beſtes ſauuages,
Et qui encor' enſeigne les riuages
Qu'il a trouuez. Mais le deuot Enee
Va viſiter le temple Apollinee,
Et l'antre obſcur, ſecret inhabitable
De la Sibylle, au peuple eſpouantable,
En qui Phœbus, le Delien deuin,
Souſle l'ardeur de ſon eſprit diuin.

Luy deſcouurant les choſes aduenir.
Ia les Troiens commencent à venir
Dedans le bois à Diane ſacré,
Et de Phœbus au ſainct temple doré.
Dedale (ainſi que bruit la renommee)
Fuyant Minos d'aile bien emplumee,
Dont il oſa ſ'auanturer aux nües,
Voga ſi loing par traces incognues
Deuers le pol, que d'vne agile plante
Deſſus la tour de Cumes il ſe plante.
Icy rendu, il te ſacra les ailes,
Dont il auoit fait ramer ſes aiſſelles,
Puis te baſtit, ô Phœbus, ce grand temple,
Ou ſur le front du portail on contemple
La mort d'Androge, & le tribut d'Athenes:
Sept corps d'enfans, ô miſerables peines,
Et ſept encor chaſcun an ſe bailloient.
Là fut le vaſe, où les ſorts ſe brouilloient:
Candie auſſi à l'oppoſite on void,
Qui à l'eſcart ſur la mer ſ'eſleuoit.
Là fut Paſiphe au taureau ſuppoſee,
Et de deux corps la forme compoſee,
Le Minotaure, ardeur pleine de rage,
Et de Venus abominable ouurage.
Là fut encor la dangereuſe entree
De mille erreurs au ſortir empeſtree,
Mais toutefois Dedale ayant pitié
D'vne princeſſe & de ſon amitié,
Deſfit l'erreur de ce manoir ſubtil,
Les pas douteux guidant auec vn fil.
Et tu aurois, ô poure Icare auſſi,
Vne grand' part en ce grand œuure cy,
Si la douleur ne l'euſt point empeſché.
Là par deux fois le pere auoit taſché
De feindre en or ce malheur inhumain,
Deux fois tumba la paternelle main.
Bref les Troiens ſe fuſſent mis adonq'
A contempler ces protraicts tout au long,

Sans l'arriuer de Sibylle, & d'Acate.
Sibylle eſtoit la preſtreſſe d'Hecate,
Et d'Apollon. Glauque fut pere d'elle,
Et par ſon nom Deïophebe ſ'appelle.
Ceſte ſaiſon (diſt-elle au prince Enee)
A ces protraicts ne veult eſtre donnee,
Il vaudroit mieux des indontez troppeaux
Sacrifier maintenant ſept taureaux,
Auec autant de brebis impolües
Selon la loy du ſacrifice eſleües.
Apres ces mots, promptement on ſe dreſſe
Au ſacrifice enioint par la preſtreſſe,
Qui les Troiens appelle en ce grand temple
Caué au flanc d'vn rocher large & ample
En forme d'antre, à cent huis & obſtacles,
Qui par cent vois reſpondent ſes oracles.
On eſtoit ia ſur le ſueil, quand tout-hault
La vierge diſt : C'eſt maintenant qu'il fault
Du ſort futur la reſponſe obtenir :
Voicy le Dieu, voicy le Dieu venir.
Criant ainſi au deuant de la porte,
Sa face n'eut les traicts de meſme ſorte,
Ny meſme teinct : ſes cheueux heriſſez
Deſſus le chef ne ſe tindrent preſſez,
Ains ſa poittrine haletante de rage
Horriblement luy groſſit le courage.
Ceſte fureur plus grand' forme luy donne,
Rien de mortel ſa langue plus ne ſonne,
Lors que le Dieu, en ſa poittrine enflee
Sa Deité de plus pres eut ſouflee.
Prince Troien (elle ſ'écrie adonc)
Fais-tu icy, fais-tu icy le long
A preſenter prieres & offrandes?
Tu ne verras beer les portes grandes
De la maiſon eſpoüantable à voir,
Si parauant tu n'as fait ton deuoir.
Elle ſe teut, ayant ainſi parlé :
Soudain aux os des Troiens eſt allé

Vn froid tremblant. Adonc le Roy ſ'incline,
Priant ainſi, du fond de ſa poittrine :
Phœbus touſiours aux Troiens pitoyable,
Phœbus, qui fus à Paris fauorable,
Lors que ſa main (la tienne ayant pour guide)
Darda ſes traicts dans le corps d'Eacide,
Par tant de Mers, qui grandes iſles font,
Tu m'as guidé d'Afrique au plus profond,
Au plus profond des ſablonneux dangers,
Par tant de flots & peuples eſtrangers :
Finablement nous touchons l'Italie
Fuyant de nous. Icy ie te ſupplie,
Soit arreſté noſtre ſort odieux.
Vous tous auſſi, ô Deeſſes, ô Dieux,
Auxquels faſcha d'Ilion l'excellence,
Et des Troiens la ſuperbe vaillance,
C'eſt bien raiſon deſormais qu'on ottroye
Quelque pardon à la race de Troie.
Et toy qui as par diuine puiſſance
Du ſort futur certaine cognoiſſance,
(Puis que mon ſort ces lieux me predeſtine)
Dy, ſi ie doy en la terre Latine
Prendre repos, auec les Deitez
Des Dieux Troiens ſi long temps agitez.
De marbre dur maint temple edifié
Sera par moy à Phœbus dedié,
Et à ſa ſœur : ie rendray eternelle
Entre les miens la feſte ſolennelle
De ce grand Dieu : maints grands ſecrets auſſi
T'attendent ia en ces terres icy :
Car à ma gent tes ſorts i'eſtabliray
O bonne Vierge, & ſi ie t'eſliray
Les preſtres ſaincts de tes grandes merueilles.
Ne commets donc tes oracles aux fueilles,
Que ça & là ne ſ'en volent brouillez,
Comme iouëts du vent eparpillez,
Chante les moy toy-meſme, ie te prie.
Icy ſe teut. Mais pleine de furie

La grand' preſtreſſe impatiente enrage
Par la cauerne : & d'autant que la rage
Qui l'aiguillonne, elle veult ſurmonter,
D'autant plus fort elle ſe ſent donter
Le cœur deſpit, & le parler felon,
Rangez par force au plaiſir d'Apollon.
De leur bon gré les cent portes ſ'ouurirent,
Et parmy l'air les oracles ſ'enfuirent.
O toy ſaulué (diſt la fatale voix)
Des grands dangers de la mer (mais qui dois
D'autres plus grands eſtre agité encores
Deſſus la terre) oſte le ſoing qui ores
Lyme ton cœur, car tes Dardaniens
Seront conduicts aux champs Lauiniens :
Mais ilz voudroient quelquefois en ces terres
N'eſtre venuz. Guerres, horribles guerres
Ie voy deſia, & le Tybre ecumeux
De ſang humain tout bouillant & fumeux.
Là Simois, Xanthe, & le camp Gregeois
Ne defaudront, quelque part ou tu ſois.
Vn autre Achille y eſt ia deſtiné,
Qui eſt auſſi d'vne Deeſſe né.
Et puis Iunon des Troiens aduerſaire
N'y faudra pas. Lors en ſi grand affaire
Et au plus fort de tes neceſſitez,
A quelles gens, ou Latines citez
Ne prendras-tu humblement ton addreſſe?
Vne autre eſpouſe encores ton hoſteſſe,
Vn autre lict encores eſtranger
Te cauſeront ceſt extreme danger.
Ne donne lieu au mal, qui te menaſſe,
Mais t'y oppoſe auec plus grand' audace
Que ne permet ta contraire auenture.
De ton ſalut la premiere ouuerture
(Choſe qui t'eſt à croire difficile)
Te doit venir d'vne Gregeoiſe ville.
Apres ces mots ſortans du ſacré lieu,
La grand' Cumee & preſtreſſe du Dieu

Par l'antre noir chante doutes horribles,
Et retentit de muglemens terribles;
Enuelopant l'obſcur au veritable.
Auec telz freins la vierge eſpoüantable
Eſt par la main d'Apollon façonnee,
Et coup ſur coup au cœur epoinçonnee.
Incontinent que la rage paſſa,
Et que l'horreur de ſa bouche ceſſa,
Le grand Enee ainſi luy fait reſponſe:
Ton ſainct parler, ô vierge, ne m'annonce
Rien de nouueau: car ains qu'icy venir,
I'ay diſcouru tous ces maux à venir.
Ie te requiers ſeulement vne choſe:
Puis que d'Enfer la grand' porte deſcloſe
Se trouue icy, ou le triſte Acheron
Son noir palud regorge à l'enuiron,
Me ſoit permis deſſous ces obſcurs lieux
De mon cher pere aller deuant les yeux.
Monſtre la voye, & deſcouure l'entree
De ceſt enfer à la porte ſacree.
Ie l'ay ſauué ſur ces eſpaules cy
De mile feuz & traictz ſuyuans auſſi,
Hors de danger moymeſmes ie l'ay mis
Par le milieu des ſcadrons ennemis.
Ce bon vieillart, compaignon de ma fuyte,
Contre le ciel, contre la mer deſpite,
Auecques moy touſiours ſe defendoit
Oultre ſes ans, voyre & me commandoit,
En me priant de venir quelque iour
Deuotement viſiter ton ſeiour.
Te plaiſe donc, ô Vierge, à ma priere
Auoir pitié & du filz & du pere.
Car tu peux tout: & la Royne infernale
N'a mis en vain la foreſt Auernale
Entre tes mains. Si le preſtre ancien
Par les accords du luth Thrëicien
Peut de ſa femme impetrer le retour:
Si Pollux meurt pour ſon frere à ſon tour,

Et tant de fois repaſſe vn meſme port :
Quant à Theſee, & Alcide le fort,
Qu'eſt-il beſoing de te les reciter?
Ie ſuis, comme eux, du ſang de Iuppiter.
Ainſi prioit, embraſſant les autelz.
O filz d'Anchiſe, & ſang des immortelz
(Diſt elle adonc) la deſcente d'Auerne
Eſt bien facile, & ſi eſt la cauerne
Du noir Pluton beante nuict & iour :
Mais reſſortir de ceſt obſcur ſeiour,
Et voir encor' la clarté ſouueraine
De noſtre ciel, là giſt l'œuure, & la peine.
Ceux qui iadis vn tel pouuoir ont eu,
Ce ſont ceux-la, que l'ardẽte vertu
Ou le bon Dieu a eleuez aux cieux.
Mais ilz ſont peu, & de race des Dieux.
Car le milieu du ſentier Auernal
Eſt plein de bois, & le trouble canal
Du noir Cocyt à l'entour va coulant.
Mais ſi tu as deſir ſi violent,
Que de paſſer deux fois l'eau Stygienne,
Et voir deux fois la nuict Plutonienne,
Si tu te plais en ſi penible affaire,
Enten premier ce qu'il te fault parfaire.
Vn rameau ſouple au fueillage doré,
Qu'à Proſerpine on dit eſtre ſacré,
D'vne foreſt au plus profond ſe cache
Dans vn grand cheſne : or fault il qu'on l'arrache,
Quiconques veult en la cauerne entrer
Et au ſecret des enfers penetrer.
Ce riche don Proſerpine la belle
Se fait porter : & ſa nature eſt telle,
Que l'vn cueilly, vn autre naiſt encore,
Qui de metal ſemblable ſe redore.
Cerche le donc maintenant bas & hault,
L'ayant trouué pren-le ainſi comme il fault,
Auec la main : car ce rameau ſacré,
Sans autre effort, te ſuyura de ſon gré,

Si le deſtin t'y appelle : autrement
Tu ne l'auras par force, ou ferrement.
Oultre cecy, le corps d'vn amy tien
Souille tes nefz (helas tu n'en ſçais rien)
Pendant qu'icy tu demandes conſeil,
Et que tu vas muſant à noſtre ſueil.
Premierement donne luy donc la terre,
Et mets ſon corps ſous la funebre pierre,
Fay ſacrifice auſſi de brebis noires :
Ces choſes ſoient tes premiers purgatoires.
Ainſi pourras voir les bois, & les lieux
Qui des viuans ſont incognus aux yeux.
Ces mots finis, ſa bouche elle preſſa.
Enee adonc, qui l'œil triſte abbaiſſa
Laiſſe la grotte, & diſcourt au dedans
De ſon eſprit maints douteux accidents.
Acate y eſt, qui accompaigne auſſi
Fidelement ſes pas & ſon ſoucy :
De maint propos ce couple deuiſoit,
Quel amy mort la prophete diſoit,
Quel corps eſtoit à mettre en ſepulture,
Et ſur ce poinct ilz vont voir d'auenture
Deſſus le ſec de la riue prochaine
Miſene occis d'vne mort inhumaine :
L'Eolien Miſene, ſouuerain
A emouuoir les hommes par l'airain,
Et allumer aux cœurs des fiers ſoldars
Par ſes chanſons la fureur du dieu Mars.
Ceſtuy iadis fut compaignon d'Hector,
D'Hector le grand, & ſi portoit encor,
Lors qu'on donnoit des battailles le ſigne,
Fort brauement la hache & la buccine
Apres qu'Achille eut desfait ceſtuy-la,
Ce vaillant homme adonques ſ'en alla
Deuers Enee, & à quelque autre moindre
Pour compaignon ne ſe voulut point ioindre.
Mais de malheur, pendant que ſur la mer,
Voulant les Dieux à la guerre animer,

Il fendoit l'air de ſa coquille creuſe,
Triton le prit dedans l'onde ecumeuſe
Entre des rocz, & luy fit par enuie
(S'il eſt croyable) ainſi perdre la vie.
Les Troiens donc ce corps mort gemiſſoient,
Et d'vn grand bruit tout autour fremiſſoient,
Mais par ſur tous le pitoyable Enee.
Lors en pleurant, ceſte tourbe eſtonnee
Haſte l'office enioint par la Sibylle.
D'arbres couppez pour la funebre pyle,
A qui mieux mieux, on dreſſe vn grand appreſt :
On va dedans vne antique foreſt,
Profond ſeiour des dangereuſes beſtes.
Des pins gommeux les plus ſuperbes teſtes
Tumbent par terre, & l'ieuſe gemiſſant
A haulte voix ſe plaingt du fer bleſſant.
On rue à bas les gros cheurons de freſne,
On fend de coings le bien eclattant cheſne,
Et le grand orne amy de la montagne
Tumbe en roulant au bas de la campagne.
Enee auſſi des premiers à l'ouurage
Aux compaignons donne force & courage,
Tenant en main les meſmes ferremens :
Puis regardant en triſtes penſemens
La grand' foreſt, ô (dit il) ſi noz yeux
Decouuroient or ce rameau precieux
Parmy l'obſcur d'vne ombre ſi eſpeſſe !
Puis qu'ainſi eſt (helas) que la preſtreſſe
De toy, Miſene, a trop bien deuiné.
Ce mot eſtoit à peine terminé
Quand deuant luy voicy deux colombelles
Venir du ciel, qui à pareilles ailes
Se vont planter ſur la belle verdure.
Lors ce grand Roy voyant telle auenture,
Cogneut ſoudain les oyſeaux de ſa mere,
Et tout ioyeux, fit ainſi ſa priere :
Conduiſez moy, ſ'il y a quelques ſentes,
O ſainctz oyſeaux, & addreſſez mes plantes,

Par voſtre vol, dedans le bois ſacré,
Me decouurant le beau fueillard doré
De ce rameau qui la fertile terre
De ſon ombrage heureuſement enſerre :
Et toy auſſi, ô ma mere Deeſſe,
En ces chemins ou fortune m'addreſſe,
Ie te ſupply, ne m'abandonne pas.
Diſant ces mots, il arreſte ſes pas,
Conſiderant quelz ſignes annonçoient
Par leur voler ces oyſeaux qui paiſſoient,
Et quelle part ilz ſ'en voudroient aller.
Eux auſſi loing ſe prindrent à voler,
Comme les yeux de ceux, qui les ſuyuoient,
Du plus aigu remarquer les pouuoient.
Or eſtoient ilz arriuez à grand' peine
Aux bords d'Auerne à la puante aleine,
Que vers le ciel, d'vn plein vol ſe hauſſerent,
Et puis en l'air plus ſerein ſ'abbaiſſerent,
Ioyeuſement pliant l'vne & l'autre aile
Deſſus le tronc de nature iumelle,
Ou treluiſoit d'vne couleur diuerſe
Vn rayon d'or, qui les fueilles trauerſe :
Tel, comme on void au temps de la froidure
Le guy prenant aux foreſtz nourriture,
Se reuerdir d'vne branche nouuelle
Qui n'eſt pourtant à l'arbre naturelle,
Et ſ'enlacer d'vn fueillard iauniſſant
Au tour du tronc en rondeur finiſſant.
Dans l'arbre eſpez ceſt or ainſi brilloit,
Sa fueille ainſi d'vn doux vent petilloit.
Enee alors, d'vn conuoiteux deſir,
De ce rameau ſe va ſoudain ſaiſir,
Non ſans vn peu ſ'efforcer, & ſur l'heure
Le porte au lieu, ou Sibylle demeure.
En ce pendant la grand' tourbe Troiene
Pleuroit touſiours le treſpas de Miſene
Sur le riuage, & ſ'efforçoit de rendre
L'honneur dernier à ſon ingrate cendre.

Premier, ilz ont vn grand amas dreſſé
D'arbres gommeux, & de cheſne entaſſé
De noirs fueillards l'entournant pres à pres,
Puis eleuant des funebres cypres,
Ornent le hault de maints harnois qui ſont
Grande lueur. Pendant les autres vont
Puiſer de l'eau dedans l'airain bouillante,
Et ſur le feu par ondes treſſaillante :
Puis vont lauer, & oindre doucement
Les membres froids : vn grand gemiſſement
Se fait par tout, & apres tout ce dueil,
Le corps pleuré fut mis dans le cercueil :
Et au deſſus maints riches veſtemens,
Du treſpaſſé les cogneuz ornemens.
Les autres vont portant la grande chaſſe,
Triſte ſeruice, & deſtournant la face,
Comme aux prochains eſt choſe accouſtumee,
Tiennent deſſous vne torche allumee.
On rüe au feu viandes amaſſees,
Huiles, encens, & couppes renuerſees
Sur le corps mort : puis la flamme ceſſant,
Et la matière en cendre ſ'abbaiſſant,
On abbreuua les cendreuſes flammeſches
De vin coulant ſur les reliques ſeiches.
Lors Corynee a choiſy quelques oz
Qui d'vn vaiſſeau d'airein furent enclos,
Luy meſme encor d'vne ſaincte rouſee[208]
Trois fois en rond a la trouppe arrouſee,
En ſecouant vne branchette viue
De la fertile & bienheureuſe Oliue,
Puis en purgeant le peuple ça & la,
Les derniers mots finablement parla.
Mais le bon Roy ſur les cendres aſſeit
Vn grand ſepulchre, & auec elles meit
Armes, trompette, & auiron de l'homme,
Sous vn hault mont, qui Miſene ſe nomme,
Tenant encor de là ce beau ſurnom
Qui de Miſene eterniſe le nom.

Cecy parfait, il depeſche l'affaire,
Que la Sibylle auoit enioint de faire.
Là ſe trouua vne grand' foſſe creuſe,
Dont l'ouuerture horriblement pierreuſe
D'vn noir palud eſtoit enuironnee,
Et ça & là d'ombrages entournee,
Ou nul oyſeau impuny ne paſſoit
Par le deſſus, telle odeur ſ'élançoit
Du noir gozier, dont la mortelle peſte
Corrompoit l'air de la voulte celeſte.
Ce fut pourquoy ceſte ombreuſe cauerne
Reçeut des Grecz le triſte nom d'Auerne.
Premierement, au bord de ce manoir
Quatre taureaux, dont le doz eſtoit noir,
Furent conduits. Le miniſtre diuin
Deſſus le front leur eſpanche du vin,
Puis arrachant le dur poil de leur teſte,
Du feu ſacré les premiers dons appreſte,
Huchant Hecate, & ſa deité grande,
Qui deſſus terre, & ſous terre commande.
Les autres vont ſuppoſer les couſteaux,
Et receuoir dedans larges vaiſſeaux
Le tiede ſang de la gorge couppee.
Enee meſme occit de ſon eſpee
Vne brebis à la noire toyſon,
Pour honorer la nocturne ſaiſon,
Et ſa grand' ſœur. D'vne vache brehaigne
Il t'honora, de Pluton la compaigne:
Puis commença, d'vn nocturne ſeruice,
Au Roy d'enfer le dernier ſacrifice,
Luy conſacrant ſur les flammes huilees
Des gras taureaux les entrailles grillees.
Voicy adonc, vn peu deuant le iour,
Mugler la terre, & trembler tout au tour
Les grand's foreſtz. On oit à ceſte fois
Les chiens huller en nocturnes abbois.
Ia ſ'approchant l'infernale Deeſſe,
Arriere, arriere (eſcria la preſtreſſe)

Vous qui encor n'eſtes preſtres des Dieux,
Et n'approchez du bois deuotieux.
Toy, pren la voye aux Enfers conduiſant,
Et tire hors ton glaiue treluiſant.
Ores, Enee, il fault auoir bon cœur :
Ores ne fault que lon tremble de peur.
Diſant ces mots, la vierge ſ'auança,
Et furieuſe en l'antre ſe lança.
Luy, qui la ſuit par ceſte obſcure voye,
A pas egaux brauement la coſtoye.
Dieux des Enfers, & vous paiſibles ombres,
Toy vieil Caos, & vous riuages ſombres
De Phlegeton, ne me ſoit defendu
De raconter ce que i'ay entendu :
Permettez moy deſcouurir le bas monde,
Et les ſecrets de la terre profonde.
Parmi l'horreur des images ombreuſes,
Par le deſert des maiſons tenebreuſes,
Et par le vague, ou iamais il ne luit,
Ilz cheminoient ſous l'eternelle nuict :
Comme lon va ſous vne lueur brune
Par les foreſtz, au decours de la Lune,
Quand Iuppiter couure d'ombre les cieux,
Et la nuict rend tout obſcur à noz yeux.
Deuant le porche, & la gueule premiere
Du noir ſeiour, auoient fait leur littiere
Les triſtes pleurs, les ſouciz puniſſans,
Et ce qui rend les membres palliſſans.
Là fut Vieilleſſe à la ſoingneuſe chere,
La Peur, la Faim, mauuaiſe conſeillere,
La Poureté de craſſe toute pleine,
(Horreur à voir) puis la Mort & la Peine :
Les vains Plaiſirs là dedans tiennent fort,
Et le Sommeil, le germain de la Mort.
De l'autre part eſt la Guerre homicide,
Les lictz de fer de la troppe Eumenide,
Diſcorde fole en treſſes recueillant
Ses longs ſerpens, ſous vn fronteau ſanglant.

D'vn grand vieil Orme au milieu ſe reſpandent
Les longs rameaux, & les vieux bras, ou pendent
Sous chaſque fueille vn milion de ſonges,
Pleins (comme on dit) de fables & menſonges.
Là ſont encor monſtres de toutes ſortes :
Les Mi-cheuaux ſ'eſtablent dans les portes,
Accompaignez des Scylles à deux formes :
Icy encor ſont les cent bras difformes
De Briaree : & la beſte de Lerne
Sifflant horrible, eſt en ceſte cauerne.
Ceinte de feux la Chimere eſt icy :
Là peult on voir les Gorgonnes auſſi :
Encor y eſt maint' harpye affamee,
Et de trois corps vne image formee.
Enee alors, qu'vne telle fureur
Fit heriſſer d'vne ſoudaine horreur,
Sacque à l'eſpee, & contre la venue
De ces eſprits, offre la poincte nue :
Et n'euſt eſté, que ſa prudente guide
L'admoneſtoit, deſſous l'image vide
D'vn air ſans corps. ces ames voleter,
Il ſ'en alloit encontre elles ietter :
Et ça & là euſt auecques le fer
Batu en vain les fantoſmes d'enfer.
Paſſant plus oultre, ilz vont trouuer la fente,
Qui eſt au port d'Acheron conduiſante.
Là fut vng gord plein de fange & de bourbe,
Qui ſon eau trouble horriblement recourbe,
En bouillonnant d'vn goufre eſpoüantable,
Qui en Cocyt regorge tout le ſable.
Sur ce riuage vn Paſſager eſtoit
Craſſeux, hydeux, qui la face portoit
De barbe blanche eſpeſſement couuerte :
Ses yeux flamboient, d'vne paulpiere ouuerte :
Son vil habit des eſpaules pendoit
Auec vn nœu : luy les ombres guidoit
Et d'vne verge, & d'vne voile auſſi,
Dans ſon bateau de rouille tout noircy,

Deſia chenu, mais bien qu'il ſoit vieillard,
Sa deité le rend verd & gaillard.
Toute la foule, & grand' tourbe des Ames
Se rendoit là : les ſeigneurs, & les dames,
Et les eſprits des vaillans Demidieux,
Vierges, enfans, & ceux-la que les yeux
De pere & mere ont veu blanchir en cendre,
Autant qu'on void en Autonne deſcendre
Au premier froid, les fueilles auallees :
Ou que lon void ſur les plaines ſalees
S'emmonceller de tourbillons d'oiſeaux,
Lors que l'hyuer oultre les grandes eaux
Les va chaſſant aux campaignes ouuertes,
Qui au ſoleil ſont les plus deſcouuertes.
Chaſcun prioit eſtre du premier port,
Et d'vne ardeur d'atteindre à l'autre bord
Tendoit les mains : mais celuy qui paſſoit
Ores ceux cy, ores ceux-la reçoit,
Tout renfrongné. Les autres repouſſez
Sont loing du bord ſur le ſable chaſſez.
Enee adonc, qui eſtonné ſe treuue,
Vierge (dit-il) d'ou viennent à ce fleuue,
Et que fault il à ces eſprits, qui ſont
Vn ſi grand bruit? d'ou vient que les vns vont
Loing de la riue, & les autres trauerſent,
Qui d'auirons les flots plombez renuerſent?
Lors breuement la preſtreſſe chenue :
Filz d'Anchiſes, race des Dieux venue,
Du grand Cocyt tu vois les eaux profondes,
Et les maraiz des Stygiennes ondes,
De qui les Dieux craignent tant de iurer
La Deité, & de ſe pariurer.
Tous ces eſprits, c'eſt vne poure bande
Qui le repos du ſepulchre demande :
Ce paſſeur-la eſt appellé Caron :
Les enterrez trauerſent Acheron :
Et n'eſt permis que ſur l'horrible riue
Parmy ces flots enrouez on arriue,

Que parauant les oſſemens enclos
Sous le tumbeau ne giſent en repos :
Et ce pendant les ames vagabondes
Volent cent ans à l'entour de ces ondes,
Finablement, en la barque tirees,
S'en vont reuoir les eaux tant deſirees.
Le filz d'Anchiſe alors ſ'arreſte là,
Songeant, reſuant, de grand' pitié qu'il a :
Et en penſant à ſi triſte auenture,
Il en void deux priuez de ſepulture,
Qui compaignons à la fuyte de Troye
Hommes & nefz furent donnez en proye
Aux flots venteux de l'eau qui les ſurmonte :
L'vn fut Leucaſpe, & l'autre fut Oronte,
Qui conduiſoit la Lycienne flotte.
Voicy venir Palinur' le pilotte,
Qui peu deuant au retour de Libye,
Lors que ſoingneux les aſtres il eſpie,
Fut de ſa nef renuerſé dedans l'onde.
Enee à peine en ceſte nuict profonde
L'entreuoyant : Quelle celeſte iniure
Te fit noyer (diſt-il) ô Palinure,
Et qui t'oſta nagueres à noz yeux?
Dy hardiment, lequel eſt-ce des Dieux :
Car Apollon, du quel au parauant
N'auois trouué l'oracle deceuant,
M'a ſeulement abuſé ceſte fois :
Luy, qui auoit chanté que tu deuois
Et des dangers de la mer te ſauuer,
Et ſur le bord d'Auſonie arriuer.
Eſt-ce la foy que lon m'auoit promise?
Lors Palinur' : ô prince filz d'Anchiſe,
Ny de Phebus la fatale courtine
Ne t'a deçeu, ny par la main diuine
Dedans la mer noyé ie ne fus pas :
Mais en tumbant la teſte contrebas,
Le gouuernail, que ferme ie tenois,
Et dont le cours des nefz ie gouuernois,

D'vne grand' force adonques ſ'arracha,
Et auec moy dans la mer trebucha.
La fiere Mer i'atteſte, & iure icy,
Que ie n'eu point alors tant de ſoucy
Pour mon ſalut, comme pour tes vaiſſeaux,
Craignant de voir ſous la fureur des eaux
Ta nef, de guide & d'armes demontee,
Eſtre à la fin des ondes ſurmontee.
Trois nuicts d'hyuer vn vent impetueux
Me tranſporta par les champs fluctueux
De la grand' Mer, & à peine au quart iour
Ie deſcouury l'Italien ſeiour,
Dreſſant le chef ſur le plus hault de l'onde.
Lors peu à peu laiſſant la mer profonde,
Deuers le bord commençois à nager :
I'eſtois deſia eſchappé du danger,
Si vne gent cruelle, me voyant
Tout degouteux, & encor' eſſayant
D'vne main croche attaindre le rocher,
Auec le fer ne m'euſt fait trebucher,
Ayant ſur moy (dont elle fut deceüe)
De buttiner eſperance conceüe.
Ores mon corps ſur les ondes ſeiourne,
Ores le vent au riuage me tourne.
Mais ie te pry par la doulce lumiere
De voſtre ciel, par l'ame de ton pere,
Et par l'eſpoir de ton croiſſant Iüle,
Toy, qui iamais par aduerſité nulle
Ne fus donté, que tu me iettes hors
De tant de maux, ou enterre mon corps,
Car tu le peus. Quiers le port de Velie,
Ou ſ'il y a d'icy quelque ſaillie,
Que t'ait monſtré ta mere la Deeſſe,
(Car ſans auoir quelque diuine addreſſe
Tu n'entreprens ſi grands fleuues paſſer,
Et le palud Stygien trauerſer)
Tire ſur l'eau, d'vne main ſecourable,
Auecques toy ce poure miſerable,

A fin au moins qu'en plus doux element
Ie puiſſe mort repoſer mollement.
Ces derniers mots Palinur' auoit dict,
Quand la prophete ainſi luy reſpondit :
Quelle fureur, Palinure, te poingt,
Toy qui l'honneur du ſepulcre n'as point ?
Iras tu voir les Stygiens riuages,
Et l'onde triſte aux infernales rages?
Entreprens-tu ſans congé de paſſer
A l'autre bord? or ceſſe de penſer
Que les deſtins des Dieux, à ta priere,
Puiſſent iamais retourner en arriere.
Mais enten bien ces mots, & t'en ſouuienne
Soulagement de la fortune tienne.
Car tes voiſins, qui par mille citez
Fatalement doiuent eſtre agitez,
De ton treſpas les obſeques feront,
Et ſur tes oz vn tumbeau poſeront,
Donnant au lieu par ſeruice annuel,
De Palinur' le nom perpetuel.
Par ces propos fut oſté le ſoucy,
Et quelque peu le regret addoucy
Du triſte cœur : la terre maintenant
De Palinur' va le nom retenant.
Eux vont ſuyuant leur commencé voyage,
Et peu à peu ſ'approchent du riuage.
Mais d'auſſi loing, que le vieillard Nocher
A pas ſecrets les a veuz approcher
Parmy vn bois, le premier il ſ'auance,
Et par telz mots à haulte voix les tanſe :
Quiconques ſois, qui armé viens icy,
Parle, dy moy, ce qui t'ameine ainſi
A noſtre port, & ne t'auance pas
D'en approcher tant ſeulement d'vn pas :
Voicy le lieu des ombres, & du ſomme,
Et de la nuict charmant les yeux de l'homme :
Homme ne doit paſſer dedans ma barque,
S'il n'a paſſé par les mains de la Parque.

Ie voudrois bien n'y avoir autrefois
Reçeu Theſee, Hercule, & Pirithois,
Bien que des Dieux ilz fuſſent deſcenduz,
Et d'vn pouoir ſuperbe defenduz.
L'vn arracha du throſne de mon Roy
Le chien portier tremblant d'horrible effroy,
Le mit aux ſepz : les autres tant oſerent,
Que de la Royne au lict ilz ſ'addreſſerent.
Lors breuement la preſtreſſe d'Amphriſe[209] :
Ne crains icy vne telle entrepriſe,
Paiſibles ſont les armes que tu vois :
Le grand portier aux eternelz abbois
Peut à ſon gré de ſes voix menaſſantes
Eſpoüanter les ombres paliſſantes.
Pres de ſon oncle, & ſans peur de rapine,
Peult demeurer la chaſte Proſerpine.
Le pitoyable, & magnanime Enee,
Qui eſt ſorty de Troienne lignee,
Au fond d'Enfer deſcendre delibere
Pour viſiter l'ame de son cher pere.
S'il ne te chault d'vne pitié ſi forte,
Cognois au moins ce rameau, que ie porte :
(*Elle a monſtré le rameau promptement,*
Qui ſe cachoit deſſous ſon veſtement)
Lors de Caron le cœur gros de courroux
Soudainement deuient paiſible & doux.
Ce fut aſſez : luy trouuant admirable
Du ſainct rameau l'offrande venerable,
Que de long temps ce vieillard n'auoit veuë,
Deuers le port tourne ſa barque bleuë,
Puis les eſprits d'vn long ordre arrengez,
Il a des bancs rudement deſlogez,
Enſemble il met le grand Enee au large :
La barque en a gemy deſſous la charge,
Et beaucoup d'eau a pris à ceſte fois
Par les pertuis & ioinctures du bois.
Finablement oultre l'onde arreſté,
Homme & prophete il met en ſeureté,

Sur le bourbier du limonneux herbage,
Qui iauniſſant croiſt au bord du riuage.
Le grand Cerbere, & portier à trois teſtes
Abboye icy trois horribles tempeſtes,
Tout renuerſé dans la cauerne obſcure,
Auquel voyant ia heriſſer la hure
De gros ſerpens, tout ſoudain la prophete
Pour l'endormir vne ſouppe luy iette
De miel, de grains, & d'herbes deſtrempee.
Ceſt enragé l'a glouttement happee,
Tenant de faim ſes trois goziers ouuers,
Puis ſe veautrant de long, & de trauers,
Or' ſur le doz, & ores ſur le ventre,
Se couche à plat tout au trauers de l'antre.
Eſtant ainſi endormy le portier,
Le bruſq' Enee occupe le ſentier
De la cauerne, & a l'onde laiſſee,
Qui au retour ne peult eſtre paſſee.
Soudainement deſſus le premier ſueil,
Ilz vont ouir la complainte & le dueil,
Les piteux criz, & regretz gemiſſans
Des enfans morts auſſitoſt que naiſſans,
Qui arrachez des la doulce mammelle
Furent eſteinctz par vne mort cruelle.
Pres de ceux cy eſtoient ceux, qui à tort
Sont condemnez par ſentence de mort.
Or ne ſont pas les ſieges des damnez
Sans quelque ſort & iugement donnez :
Minos, qui a la charge principale
De la torture, hoche l'vrne fatale,
Puis au conſeil les ombres il aſſemble,
En ſ'informant, ainſi que bon luy ſemble,
Deſſus la vie, & crimes des humains.
Apres on void ceux-la, qui de leurs mains
Par deſeſpoir, & morts non meritees,
Ont ietté là leurs ames deſpitees.
O combien doux ceux-cy trouueroient ores
Noz durs trauaux, & pouretez encores!

Mais les deſtins, & l'onde lamentable
Du grand palud, qui n'eſt renauigable,
Et Styx, qui fait neuf courſes à l'entour,
De ces eſprits empeſche le retour.
De toutes parts ſe deſcouurent icy
Les champs de pleur, on les appelle ainſi :
Là peut on voir ceux que l'Amour cruel
D'vn long venim, lent & perpetuel,
Souloit ronger, marchant à pas ſecrez
Par les ſentiers, que les Myrtes ſacrez
De tous coſtez couurent d'obſcure nuict :
L'Amour encor apres la mort les ſuit.
Icy Procris, icy Phedre il rencontre,
Icy la triſte Eryphile, qui monſtre
Les coups receus par la dextre cruelle
De ſon filz meſme : Euadne eſt auec elle.
Paſiphe auſſi en la meſme campaigne
Laodomie auoit pour ſa compaigne.
Le iadis homme, ores femme, Cenee,
Et par ſa mort derechef retournee
Au premier poinct de ſa forme ancienne,
Se monſtroit là. Didon Phenicienne,
Sanglante encor', auecques ceſte bande
Alloit errant par vne foreſt grande.
Incontinent que le prince de Troie
La recogneut par ceſte ombreuſe voye,
Comme quelqu'vn void la Lune cornũe,
Ou penſe voir, au trauers de la nũe,
Il fut touché d'vn amour addoucy,
Et en pleurant ſe priſt à dire ainſi :
Celuy, qui fut de ta mort meſſager,
Poure Didon, n'eſtoit donq' menſonger :
Celuy, qui diſt que tu auois la vie
Auec le fer à toy meſmes rauie.
Las ie te fis ceſte mortelle iniure.
Mais par les Dieux, par les aſtres ie iure,
Et ſi la foy iuſq'aux enfers arriue,
Qu'oultre mon gré ie party de ta riue.

Le vueil des Dieux, qui or' parmy ces ombres,
Parmy ces lieux, qui ſont recluz & ſombres,
Et par la nuict tenebreuſe me font
Chercher d'enfer le ſeiour plus profond,
Me força lors, & ne pouuois penſer,
Que mon depart te deuſt tant offenſer.
Ie te ſupply arreſte vn peu tes pas,
Et de noz yeux ne te deſrobbe pas.
De qui fuy tu? eſcoute vn peu ma voix,
Ie parle à toy pour la derniere fois.
Pendant qu'Enee auec propos ſi doux
La conſoloit, elle ardant de courroux
Se deſtournant, de trauers l'aguignoit,
Et l'œil fiché contre terre tenoit.
Moins qu'vn caillou ſon cœur eſt addoucy,
Ou de Marpeſe vn rocher endurcy.
Finablement, de grand deſpit qu'elle a,
Se tourne court, & en fuyant de là
Sous vn vieux bois ſ'en va toute faſchee
Trouuer encor ſon ancien Sichee,
Qui reſpondoit à ſes affections
En ſort egal de meſmes paſſions.
Enee auſſi, qui moins triſte n'eſtoit
De tant d'ennuis, qu'à tort elle portoit,
Faiſant de loing ſes larmes deualler,
D'vn œil piteux la regardoit aller.
De là, ſuyuant leur chemin entrepris,
Ilz tenoient ia les champs, qui des eſprits
Des bons guerriers aux armes tant vantez
Sont les derniers ſecretement hantez.
Icy Tydé ſe void parmy la troppe,
Et là ſe void le vaillant Parthenope,
Icy l'eſprit d'Adraſte palliſſant :
Icy encor' il void en gemiſſant
Des bons Troiens tant regrettez ſur terre,
Et accablez ſous le faiz de la guerre
Vn long ſcadron : Glauque, & Medonte encor',
Et Therſiloq', les trois filz d'Antenor :

Là fut auſſi le preſtre de Cerés
Dict Polybete : Idé venoit apres,
Tenant encor' & ſon char & ſes armes.
Au tour d'Enee eſtoient tous ces gendarmes,
Et ne ſuffit l'auoir veu ſeulement,
Chaſcun y veult reſter plus longuement,
De l'aborder chaſcun ſe met en peine,
Chaſcun deſire entendre qui le meine.
Mais des Gregeois les chefz de plus hault nom,
Et les ſcadrons du prince Agamemnon
Parmy l'obſcur des ombres auiſant
Ce grand guerrier au harnois reluiſant,
Les vns tremblans d'vne peur eſtonnee
Soudainement ont l'eſpaule tournee,
Comme iadis, quand ilz prindrent la fuyte
A leurs vaiſſeaux : autres à voix petite
Veulent cryer ; la clameur commencee
Fraude en beant leur craintiue penſee.
Là Deïphobe il apperçoit alors
Tout decouppé le viſage & le corps :
Les bras ſans mains, ſans oreilles la teſte,
Sans nez la face, oultrage deſhonneſte.
A peine donc recognoiſſant celuy,
Qui vergongneux ſ'alloit cachant de luy,
Vint au deuant, & d'vn parler cognu
Auec telz mots aborder l'eſt venu :
O Deïphobe aux armes valeureux,
Le ſang de Teucre illuſtre & genereux,
Qui t'a ainſi cruellement traicté ?
Qui a ſur toy pris ſi grand' liberté ?
La nuict qui fut noſtre derniere nuict,
De toy me vint aux oreilles vn bruit,
Qu'ayant des Grecz fait horrible carnage,
Et defaillant la force à ton courage,
Tu tumbas mort ſur le monceau des corps.
Vn vain tumbeau ie t'erigeay alors
Au bord Rhetee, & d'vne haulte voix
Ton ame errante appellay par trois fois.

Encores ſont pour eternel renom,
Sur ce bord là tes armes & ton nom.
Ie ne te peu (Amy) apperceuoir,
Et au partir n'eu iamais le pouuoir
De te donner l'honneur de ſepulture
Deſſus le lieu de noſtre nourriture.
Lors Deiphobe : Amy, tu fis alors
Ton plein deuoir, & ce qu'on doit aux morts
Me fut par toy payé fidelement :
Mais tout ce mal me vient fatalement
Par le forfaict de la meſchante Helene,
Qui ce beau don m'a laiſſé pour eſtrene.
Bien te ſouuient (faſcheuſe ſouuenance)
Quand le cheual par fatale ordonnance
Gros de ſoldars ſur noz murs fut conduit,
Des faulx plaiſirs de la derniere nuict.
Elle faignant les danſes Orgyennes,
Menoit en rond les dames Phrygiennes,
Et au milieu vn grand flambeau tenoit,
Dont le ſignal aux Grecz elle donnoit
D'vne tour haulte : adoncques trauaillé
Et de ſoucy & d'auoir trop veillé,
Ie me iettay peſant & langoureux
Tout eſtendu ſur mon lict malheureux,
Ou tout ſoudain le ſommeil doux & fort
Silla mes yeux, comme vne doulce mort.
Ma bonne eſpouſe en ce pendant oſtoit
Ce qui chez moy pour ma deffenſe eſtoit,
Et me fut lors ma tant fidele eſpee
Deſſous le chef par elle deſrobbee.
Puis Menelas en la chambre elle appelle,
Luy ouure l'huys, volontiers penſoit elle
A ſon amy preſenter vn beau don,
Et qu'au moyen d'vn ſi ample guerdon
Facilement tous ſes forfaictz paſſez
Du ſouuenir pourroient eſtre effacez.
Qu'attens-ie plus? ilz entrent oultrageux
Dedans ma chambre, & Vlyſſe auec eux,

Touſiours autheur de telz forfaictz ſecretz.
Rendez (o Dieux) ceſte pareille aux Grecz,
Si iuſtement vengeance ie vous crie.
Mais à ton ranc conte moy, ie te prie,
Toy, qui ioüis de la clarté humaine,
Eſt-ce l'erreur de la mer qui t'ameine?
Sont-ce les Dieux, ou quelque autre hazard,
Qui t'ait forcé de venir ceſte part
Voir noz maiſons triſtes & ſeparees,
Qui du Soleil ne ſont point eſclairees?
Entreparlant ainſi de telles choſes,
La belle Aurore au chariot de roſes
Auoit deſia, d'vne celeſte trace,
Paſſé l'eſſeul par le moyen eſpace,
Et tout le temps qui leur eſtoit donné,
Parauenture euſſent ilz demené
En telz propos, n'euſt eſté la preſtreſſe,
Qui de partir ſoudainement les preſſe.
Voicy la nuict, & pendant que tu pleures,
Enee, icy nous conſumons les heures.
Ceſtuy ſentier en deux chemins ſe fend:
Par l'vn aux murs de Pluton on deſcend,
C'eſt à la dextre, & par ceſte briſee
Nous fault aller au beau champ Elyſee.
Mais ceſtuy-la, qui à gauche trauerſe
Conduit au lieu, qui de torments exerce
Ces forfaicteurs, & les abyſme au fond
Du lieu cruel. Deïphobe reſpond:
Ne t'eſmeu point (diſt-il) preſtreſſe grande,
Ie m'en iray, i'amoindriray la bande,
Et me rendray au ſeiour tenebreux.
Va, noſtre honneur, va, & ſois plus heureux
Que ie ne ſuis (diſt-il au prince Enee)
Et ſur ce mot a l'eſpaule tournee.
Soudain Enee à gauche regardant
Au pied d'vn roc void Phlegeton ardent,
Qui de ſes flots horriblement courans
Ceint vn grand tour de muraille à trois rancs,

Et fait rouler mainte pierre qui ſonne.
Vn grand portail, vne groſſe colonne
De diamant, vne grand' tour de fer
Arment le front de ceſt horrible enfer,
Qui ne craindroit aucun pouuoir humain,
Non pas des Dieux la foudroyante main.
Tiſiphoné ceinte deſſus le flanc
D'vn long habit tout rougeaſtre de ſang,
Garde l'entree, & de iour & de nuict
Touſiours veillant; de là ſ'entend le bruit
Des gemiſſans ſous le foët eſclattant,
Et des gros fers tirez en cracquetant.
Enee alors tout court ſ'eſt arreſté,
Et en effroy a ce bruit eſcouté.
Quelz grands forfaicts ſe puniſſent icy?
De quelz torments ſont ilz punis auſſi?
Et de qui ſont tant de plaintes que i'oy?
Vierge (diſt-il) ie te pry, dy le moy.
Lors la Prophete : ô preux Dardanien,
Il n'eſt licite à nul homme de bien
De ſ'arreſter ſur l'execrable entree.
Mais quand ie fus par Hecate ſacree
Garde d'Auerne, elle meſmes adonc
Tous les enfers me monſtra bien au long.
Ces lieux cruelz ſont deſſous Radamante
Le Gnoſien, qui les eſprits tormente,
Oyt leurs forfaicts, & d'auoüer les preſſe
Ce que chaſcun, d'vne vaine fineſſe,
Ioyeux d'auoir deſrobbé ſon peché,
Iuſqu'à la mort auoit tenu caché.
Lors Tiſiphone ayant touſiours es mains
Le foët vengeur des crimes des humains,
Les criminelz foëte de la main dextre,
Sautant de ioye, & branlant à feneſtre
Ses gros ſerpens au regard de trauers,
Huche ſes ſœurs, les bourreaux des enfers :
Et ſur ce poinct la grand' porte execrable
Fait en ſ'ouurant vn bruit eſpoüantable.

Voy-tu icy quelle horrible portiere
Garde le ſueil? Des Hydres la plus fiere
Cloſe au dedans des infernaux manoirs
Ouure en beant cinquante goziers noirs;
Et puis d'enfer le goufre plus profond
Deux fois autant ſ'abbaiſſe vers le fond
Comme du ciel la hauteur azuree
Auecques l'œil peult eſtre meſuree.
Là les Titans, le vieux ſang de la terre,
Roulent au fond accablez du tonnerre :
I'ay veu icy de Neptune la race,
Ces deux grands corps, qui voulurent d'audace
Rompre le ciel, & des ſouuerains lieux
Pouſſer à bas le ſouuerain des Dieux.
I'ay veu auſſi cruellement damnee
Au meſme lieu, l'ombre de Salmonee,
Qui contrefit pour la foudre imiter,
Par vn flambeau le feu de Iuppiter.
Quatre courſiers ſon chariot trainoient,
Qui par la Grece en pompe le menoient :
Voire au milieu d'Elide la cité,
Et ſe donnoit tiltre de deïté.
Outrecuidé, qui du Dieu ſouuerain,
En galopant deſſus vn pont d'airain,
Contr' imitoit l'inimitable orage :
Mais Iuppiter par vn eſpez nuage
Darda ſon traict (non la vapeur fumeuſe
Sortant du feu d'vne torche gommeuſe)
Et accabla ce chef tant orgueilleux,
D'vn tourbillon terrible, & merueilleux.
Là Tition, nourriſſon de la Terre
Mere de tout, deſſous ſon corps enſerre
Neuf pleins arpents. Vn grand Aigle demeure
Sur ſa poittrine, & pinçant d'heure en heure
De ſon gros bec le non mourant gezier,
Remplit, goulu, ſon deuorant gozier
Des petiz bouts des entrailles croiſſantes,
A leur torment coup ſur coup renaiſſantes.

Qu'eſt-il beſoing que ie te rememore
De Pirithois, des Lapythes encores,
Et d'Ixion la peine ſi notoire?
Deſſus les quelz pend vne pierre noire
Preſte à tumber. Icy void on encor'
Hault eſleuez luire ſur tretteaux d'or
Les mols tapis des couches geniales,
Et vn appreſt de viandes royales
Deuant leurs yeux. La plus grande Furie
Sëant au pres horriblement ſ'eſcrie,
Retient leurs mains, & ſa torche eleuant
Contre eux ſ'elance, & ſe iette au deuant.
On void icy ceux qui durant leur vie
Ont exercé ſur leurs freres enuie,
Pouſſé leur pere, ou trompé leurs parties,
Ou ceux des quelz n'ont eſté departies
A leurs amis les richeſſes trouuees,
Ainçois les ont ſoingneuſement couuees,
Et ceſte tourbe eſt la plus grande icy.
Puis les occis pour adultere auſſi,
Et ceux qui ont iniuſtes armes priſes,
Fauoriſant meſchantes entrepriſes :
Et ceux encor, qui ont abandonnee
La foy iadis à leurs maiſtres donnee.
Tous la-dedans attendent leur torment.
Ne t'enquiers point quelz torments, ou comment,
Ny quel malheur en ce lieu les enſerre.
Les vns icy roulent vne grand' pierre,
Ou aux rayons d'vne roüe attachez
Pendent en l'air : icy pour ſes pechez
Theſee habite, & eternellement
Habitera : là miſerablement
Le par ſur tous infortuné Phlegie
A haulte voix par les ombres ſ'eſcrie :
Vous auertis, la iuſtice apprenez,
Et comme moy, les Dieux ne contemnez.
Ceſtuy pour or ſa patrie a vendüe
Et d'vn Tyran ſubiecte l'a rendüe :

Il a les Lois pour le gaing eſtablies,
Et puis les a pour le gaing abolies.
Ceſt autre ardent d'inceſtueux deſir,
N'a craint au lict de ſa fille geſir.
Bref, tous ceux-cy quelque horrible forfaict
Ont entrepris, & l'ont mis en effect.
Ie ne pourrois, quand par cent langues ores
Ie parlerois, & cent bouches encores,
Et quand i'aurois la parole de fer,
Te diſcourir de ceſt horrible enfer
Tous les tormens, ny comprendre les formes
Des criminelz, ny leurs pechez enormes.
Quand de Phœbus la preſtreſſe au long âge
Sur telz propos eut finy ſon langage,
Marche (dit-elle) & ſuy ton entrepriſe:
Auançon' nous, les murailles i'auiſe
Qui ſont des mains des Cyclopes ſorties.
Ie voy l'arceau des grand's portes baſties
Par le deuant; c'eſt ou lon nous commande
Expreſſement de laiſſer noſtre offrande.
Elle auoit dict, & à pas egalez
Au plus couuert du chemin deuallez
Par le milieu ſe haſtent de marcher,
Et puis ſ'en vont des portes approcher.
Enee adonq' vient occuper l'entree
Et en entrant ſ'arrouſe d'eau ſacree.
Puis au deuant a le rameau fiché.
Finablement tout cecy depeſché
Et acquittez ainſi vers la Deeſſe,
Ilz ſont entrez au ſeiour de lieſſe,
Sous la verdeur des foreſts amoureuſes,
Heureux repos des ames bienheureuſes.
Parmy ces champs de pourpre colorez
Vn autre iour à rayons mieux dorez
Et ſon ſoleil & ſes aſtres cognoiſt.
Les vns aux lieux ou la verdure croiſt
Font quelque ieu, & leur corps exerçant,
Luittent deſſus le ſable iauniſſant:

Les autres ſont quelques ioyeuſes danſes,
Et aux chanſons meſurent leurs cadenſes.
Là ſe monſtroit le grand preſtre de Thrace
A long habit, qui d'vne bonne grace
Contr' accordoit ſept differentes vois,
En fredonnant de la main quelquefois,
Et quelquefois auec l'archet d'iuoyre.
Là ſe monſtroit l'excellence & la gloire
Du ſang Troien, ces antiques Ayeux
Du bon vieux temps, ces vaillans Demidieux,
Ile, Aſſarac, & Dardan fondateur,
Qui des Troiens fut le premier autheur.
Enee alors eſloingnant ſon regard,
Eſmerueillé apperçoit à l'eſcart
Et les harnois, & les chariots vides,
Haches debout, & les cheuaux ſans brides
Parmy les champs paiſſant à leur deſir.
Ceux qui ont mis aux armes leur plaiſir,
Aux chariots & aux cheuaux polits,
Ont meſme ſoing eſtant enſeuelis.
Puis regardant à dextre & à ſeneſtre,
Les autres void ioyeuſement repaiſtre,
Et renuerſez parmy les prez herbus
Chanter en rond les hymnes de Phœbus,
Deſſous vn bois de Laurier odorant,
Source du Pau vers l'Aurore courant.
Icy void-on ceux qui n'ont craint d'eſpendre
L'ame & le ſang, pour leur païs defendre,
Les preſtres ſaincts de chaſteté loüez,
Les bons eſprits de Phœbus auoüez,
Et ceux qui ont iadis mis en lumiere
De quelques arts l'inuention premiere,
Et ceux encor, qui par bienfaicts loüables,
Se ſont renduz les autres redeuables.
Tous ces eſprits portent la teſte ceincte
Du blanc attour d'vne coyfure ſaincte.
Aux quelz adonc, les voyant ça & là
Meſlez en rond, Sibylle ainſi parla,

Et par ſur tous ſ'addreſſe au bon Muſee,
Car elle void vne tourbe amuſee
A contempler ceſtuy, qui au milieu
Apparoiſſoit comme vn grand Demidieu.
Heureux eſprits, & toy ſur tous encores,
Prophete ſainct, dictes moy, ou eſt ores
L'ame d'Anchiſe, & ſa demeure auſſi :
Car pour le voir ſommes venuz icy,
Pour luy auons les enfers trauerſez,
Et des enfers les grans fleuues paſſez.
Le Demidieu luy reſpondit à l'heure :
Nous n'auons point de certaine demeure :
Chaſcun habite & ſe couche à ſon gré
Sous l'eſpeſſeur de quelque bois ſacré,
Sur les tapis des humides rivages,
Et ſur le frais des verdoyans herbages.
Mais ſ'il vous plaiſt que ie vous y conuoye,
Montez ce mont, c'eſt voſtre droicte voye.
Ces mots finiz, deuant il ſ'achemine,
Puis leur monſtra du hault de la coline
Vne luiſante & fort belle campaigne,
Et ſur ce poinct ilz laiſſent la montaigne.
Mais le bon pere Anchiſe d'auenture
Au plain d'vn val tapiſſé de verdure
Soingneuſement les ames regardoit
Que pour icy renuoyer on gardoit,
Et denombroit ſes chers nepueuz alors,
Leurs faictz, leurs meurs, leurs fortunes, & ſorts,
Mais auſſi toſt qu'Enée il apperçoit
Qui deuers luy par l'herbe ſ'auançoit,
Tout reſiouy les deux braz eſtendit,
Et en pleurant doulcement luy a dict :
Tu es venu donques, tu es venu,
Et ton amour de ton pere cognu
A ſurmonté d'vn deſir pitoyable
Du long chemin le labeur incroyable.
C'eſt maintenant (mon filz) que ie te voy,
Que ie t'eſcoute & que ie parle à toy :

Certainement ie penſois bien touſiours
Qu'ainſi ſeroit, & en contant les iours
I'auois naguere' en mon eſprit conceu
Vn bon eſpoir, qui ne m'a point deceu.
Par quantes mers & peuples eſtrangers
Et par combien de trauaux & dangers
Te voy-ie icy maintenant, mon cher filz?
Et le ſeiour qu'en Carthage tu fis,
O que i'ay craint qu'il t'apportaſt dommage!
Enee adonc : Pere, ta triſte image
Souuentefois apparũe à mes yeux
M'a commandé viſiter ces beaux lieux,
Ores mes nefz demeurent ſans ramer
Deſſus le bord de la Tyrrhene mer.
Donne la main, pere, & ſi promptement
Ne te deſrobbe à noſtre embraſſement.
Ainſi parlant, il arrouſoit ſa face
D'vn large pleur : par trois fois il enlace
Les bras au col de ſon pere, & en vain
Trois fois l'embraſſe, & trois fois prend ſa main.
Pareille au vent, l'ombre ſ'eſuanouit,
Volant par l'air, comme vn ſonge qui fuit.
Pendant Enee apperçoit à l'eſcart
Au plain d'vn val, vne foreſt à part,
Dont les ſions & branches reiettees
Siffloient menu : là les ondes Lethees
Vont arrouſant ce bienheureux ſeiour,
Ou voletoient maints eſprits à l'entour,
Comme l'eſté r'aſſerenant le ciel,
On void aſſoir force mouches à miel
Parmy les prez de diuerſes couleurs,
S'eſparpillant ores deſſus les fleurs,
Or' à l'entour du beau lis blanchiſſant :
Le champ eſt plein de ce bruit fremiſſant.
Enee alors, qui le faict n'entendoit,
Tout effroyé la cauſe en demandoit,
Quel fleuue c'eſt, & quelle gent arriue
A ſi grand' foule autour de ceſte riue.

Tous les eſprits, reſpond Anchiſe alors,
Qui retourner doiuent en nouueaux corps,
Pour ſ'aſſeurer, boiuent dedans ceſte onde
Le long oubly des miſeres du monde.
Long temps y a certes que ie deſire
Te recorder, denombrer & deſcrire
Noſtre lignee, à fin que quelque iour
Plus doux te ſoit le deſiré ſeiour
De l'Italie. O pere eſt-il croyable,
Que ces eſprits (quel deſir miſerable
De la lumiere!) ayent encore enuie
De retourner à leur premiere vie?
Mon filz (diſt-il) ie t'oſteray ce doute.
Anchiſe adonc à raconter ſe boute
De poinct en poinct les grands ſecrets du monde.
Premierement le Ciel, la Terre, & l'Onde,
La Lune claire, & les Aſtres ardens
Sont d'vn eſprit nourriz par le dedans,
Eſprit infus parmy toute la maſſe
De l'vniuers, qu'il agite & embraſſe,
Faiſant mouuoir par differents accords
Egalement le rond de ce grand corps.
Par ceſt accord hommes, beſtes, oyſeaux,
Monſtres de mer viuans deſſous les eaux,
Tiennent du feu la nature diuine,
Et leur ſemence a celeſte origine,
Sinon d'autant qu'à l'eſprit eſt nuiſant
Le corps mal-ſain, lourd, terreſtre, & peſant.
De là prouient que noſtre ame eſt attainte
D'aiſe, d'ennuy, de deſir, & de crainte,
Et que iamais ne peult voir le beau iour,
Cloſe en ſon noir & tenebreux ſeiour:
Meſmes eſtant de ſon corps ſeparee,
Encores n'eſt la poure malheuree
Nette du tout, mais retient quelques reſtes
De ſes pechez, & corporelles peſtes,
Et fault long temps à la matiere imbüe
De longue main d'vne humeur corrompüe

Pour la reduire à ſa pure ſubſtance.
Les ames donc tirent la penitence
De leurs vieux maulx. Les vnes hault pendues
Sont parmy l'air à l'eſſor eſtendues :
Aucunes ſont dedans la mer plongees :
Les autres ſont par la flamme purgees.
Chaſcun de nous endure ſes enfers.
Puis, à la fin les champs nous ſont ouuers
Par l'Elyſee, & ſommes peu d'eſprits,
Qui poſſedions ce bienheureux pourpris,
Iuſques à tant qu'ayant par mainte annee
Parfait le tour de noſtre deſtinee,
Soyons purgez, & que le feu celeſte
De noſtre eſprit, pur & ſimple nous reſte.
Tous ceux-cy donc, apres auoir tourné
Le rond du temps, que mille ans ont borné,
Huchez du Dieu, l'eau d'oubly viennent boire
A grands troppeaux, à fin que ſans memoire
Retournent voir la grand' voulte des cieux,
Et d'autres corps deuiennent enuieux.
Anchiſe ayant raconté tout cecy,
Tire ſon filz & la Sibylle auſſi,
Par l'aſſemblee, & fremiſſante troppe.
Puis a choiſy vne petite croppe
Pour voir de loing ceux qui venoient en place,
Les remarquer & cognoiſtre à la face.
Or ſus (diſt-il) ie te vois diſcourir
Ceux qui feront noſtre race florir :
Ie te diray la gent Dardanienne,
Et noz nepueuz de race Italienne,
Nobles eſprits à noſtre nom promis,
Et les Deſtins, ou les Dieux t'ont ſoumis.
Ce ieune là, le premier de la tourbe,
Qui ſur le fuſt d'vne hache ſe courbe,
Eſt deſtiné à la place premiere :
Il doit premier ſortir à la lumiere,
Entremeſlé au ſang Italien.
Il portera le nom de Syluien,

Qui familier aux Roys d'Albe ſera:
Ta Lauinie aux bois l'enfantera,
Apres ta mort, l'ayant conceu de toy
Sur tes vieux ans: ceſtuy-cy ſera Roy
D'Albe la longue, & ceux qui en viendront
Le ſceptre auſſi d'Albe longue tiendront.
Ceſt autre là, qui tient le prochain ranc,
Sera Procas, honneur de noſtre ſang,
Voicy Capys, & voila Numitor,
Et Syluien, qui fera viure encor
Le nom, la force, & la bonté d'Enee,
Si iamais Albe eſt par luy gouuernee.
Quelz iouuenceaux! voy quelle hardieſſe,
Et quel monſtre ilz font de leur proëſſe!
Mais ceux qui ont les couronnes ciuiles,
Deſſus les monts impoſeront les villes
Des Fidenats, Gabiens, Nomentins.
Ceux-cy feront les chaſteaux Colatins,
Et Pomerie, & la fortreſſe encore
Du Dieu Ruſtic, auecques Bole, & Core.
De ces beaux noms ſe verront honorez
Les lieux, qui ſont maintenant ignorez.
Ilie auſſi qui Troienne ſera,
Du ſang de Mars Romule enfantera,
Ce grand Romule, à qui lon verra prendre
L'arme en la main, pour ſon ayeul defendre.
Voy-tu comment au plus hault de ſa teſte
Son morrion ſ'eſleue à double creſte,
Et comme ia le pere luy fait ſigne
Que des honneurs celeſtes il eſt digne?
Sous ceſtuy-cy (mon filz) prendra naiſſance
Romme la grand', Romme, qui ſa puiſſance
De la rondeur du monde bornera,
Et ſon courage aux cieux egalera.
Elle emmurant ſept montaignes enſemble,
Groſſe d'enfans à Cybele reſſemble,
Mere des Dieux, qui de tours couronnee,
Et ſur vn char de triomphe menee,

Des Phrygiens trauerſe les citez,
S'eſiouiſſant de tant de deitez,
Et de ſe voir cent nepueuz autour d'elle,
Tous iouiſſans de nature immortelle,
Tous poſſedans le hault ſeiour des cieux.
Deſtourne icy maintenant tes deux yeux,
Voy ceſte gent, Cæſar, & tes Romains,
Et tous ceux-la, qui au ranc des humains
Doiuent vn iour par Iũle eſtre mis.
Voicy celuy, qui t'eſt ſouuent promis,
C'eſt ceſtuy-cy, le grand Cæſar Auguſte,
Race des Dieux, ſous qui le ſiecle iuſte
Retournera, & l'or qui dominoit
Lors que Saturne aux Itales regnoit.
Il eſtendra l'Empire Auſonien
Au Garamante, & au peuple Indien,
Et iuſqu'aux lieux des aſtres deſtournez,
Lieux, qui ne ſont du cours de l'an bornez,
C'eſt ou Atlas ſur ſon eſpaule forte
L'eſſeul voiſin des eſtoilles ſupporte.
A l'arriuer de ce grand Empereur
Qu'annoncera vne fatale horreur,
Ie voy trembler le marrâiz Scythien,
Et les derniers du peuple Aſſyrien :
Ie voy le fleuue Egyptien, qui trouble
Tout effroyé, ſon canal ſept fois double.
Hercule auſſi n'a point tant voyagé,
Ores qu'il ait de ſon arc ſaccagé
Le cerf leger, le porc Erymantee,
Et la fureur de Lerne eſpoüantee :
Tant voyagé n'a le vainqueur inſigne
Ce bon Bacchus, qui de branches de vigne
Guide le cours de tigres attelez,
Du hault ſommet de Niſe deuallez.
Et doutons-nous par faictz dignes de gloire
De noz vertus eſtendre la memoire?
Ou ſ'il y a quelque peur, qui nous tienne
De poſſeder la terre Auſonienne?

Qui eſt celuy à l'eſcart, qu'vne branche
D'oliue entourne? à voir ſa barbe blanche,
Son poil chenu, & les Dieux en ſa main,
Ie recognois le ſage Roy Romain.
Ceſtuy-cy né de Curienne race,
Deuiendra grand, d'vne maiſon fort baſſe,
Et le premier les Romains fera viure
Deſſous les Lois. Tulle, qui le doit ſuyure,
Du long ſeiour de ſon peuple ennemy
Eueillera le ſilence endormy
De la cité, animant aux alarmes
Les vieux ſcadrons deſapprenans les armes.
Voicy apres Ance l'audacieux,
Qui trop deſia me ſemble ambicieux.
Veux-tu icy voir les Tarquiniens
Marcher au ranc des Roys Auſoniens?
Veux-tu encor voir les haines concëues
Du vangeur Brute, & les verges recëues?
Ceſtuy ſera le premier ioüiſſant
Du Conſulat au glaiue puniſſant.
Et ſes enfans, faiſans nouuelle empriſe,
Fera mourir, pour la belle franchiſe,
Infortuné, quoy que noſtre lignee
Doiue iuger de telle deſtinée.
Mais tout ſera vaincu par la memoire
De la patrie, & l'ardeur de la gloire.
A ce propos, regarde loing d'icy
Les Deciens, & les Druſes auſſi.
Voy ce Torquat' aux ſeueres coingnees,
Et ce Camil' aux aigles regaignees.
Quand à ces deux luiſans d'armes pareilles
Comme tu vois, or' amys à merueilles,
Pendant qu'ilz ſont preſſez d'obſcur ſeiour,
Si vne fois ilz paruienneut au iour,
O quelle guerre, & carnage ilz feront,
Quand Port-hercule, & les Alpes voyront
De leurs ſommets le beau pere deſcendre
Pour ſ'oppoſer à l'effort de ſon gendre,

Et ceſtuy-cy faire marcher encore
Contre occident les peuples de l'Aurore!
N'accouſtumez ces guerres ie vous prie,
O mes enfans, & de voſtre patrie,
Par la fureur de ſi grandes battailles,
Ne vueillez point ſaccager les entrailles.
Et toy premier, dont la race diuine
De Iuppiter tire ſon origine,
Ie te ſupply, eſpargne ces debats :
Iette (mon ſang) iette les armes bas.
Ce guerrier là, pour auoir quelquefois
Donté Corinthe, & desfait les Gregeois,
Au Capitole ira porter ſa gloire,
Hault eſleué ſur vn char de victoire.
Ceſt autre là d'Arges triomphera,
D'Agamemnon la cité dontera,
Et dontera vn Eacide encores,
Race d'Achille. Ores ſe voiront, ores
Par luy vangez les bons Troiens ayeux,
Vangé ſera l'oultrage iniurieux
Fait à Minerue. Et qui te laiſſeroit
O grand Caton? Coſſe, qui paſſeroit
Sans te nommer? Qui des Gracques la gloire,
Tairoit auſſi? Qui tairoit la memoire
Des Scipions, deux fouldres de la guerre,
Greſle & degaſt de l'Africaine terre?
Fabrice poure, & riche de courage?
Et toy, Seran, faiſant ton labourage?
O Fabiens, ou me rauiſſez vous
Deſia laſſé? c'eſt toy l'honneur de tous,
Qui remetz ſus noſtre force deſtruicte,
Temporiſant par prudente conduicte.
Les vns par art animeront le cuyure,
Autres (ie croy) le marbre feront viure :
Ces biendiſans les cauſes defendront :
Ceux-là du bout d'vne verge peindront
Le cours du ciel. Te ſouuienne, Romain,
De gouuerner les peuples ſous ta main.

Voicy tes arts : Impoſer lois nouuelles,
Garder les tiens, & donter les rebelles.
Anchiſe ainſi rauiſſoit les oreilles,
Et puis encor adiouſte à ces merueilles :
Voy ce Marcel, quelz butins il r'apporte,
Victorieux ! Mais voy de quelle ſorte
Il apparoiſt parmy tous ſes gendarmes !
Ceſtuy premier, auec ſes hommes d'armes
Appaiſera la publique terreur,
Et appendra, renuerſant la fureur
Des Africains, & des Gaulois mutins,
Au Dieu Quirin les troiſiemes butins.
Enee icy (pour ce qu'il auiſoit
Vn iouuenceau, qui ſur tous reluiſoit
Tant en harnois, qu'en beauté merueilleuſe,
Mais il auoit la chere peu ioyeuſe,
Et tenoit l'œil fiché ſur la campaigne) :
Pere, celuy qui Marcel accompaigne,
Eſt il ſon filz ? ou quelqu'vn de la bande
Qui doit ſortir de noſtre race grande ?
Quel bruit de gens eſt autour de ceſtuy !
O qu'il y a de maieſté en luy !
Mais vne nuict, qui deſſus luy ſ'arreſte,
D'vn noir brouillas luy ombrage la teſte.
O mon cher filz (diſt Anchiſe en pleurant)
Ne te vas point du grand dueil enquerant
De tes neueuz. Les deſtins monſtreront
Ceſtuy ſans plus, & puis le cacheront.
Le ſang Romain, le ſang Romain, ô Dieux,
Sur ſa grandeur vous euſt fait enuieux,
S'il euſt veſcu. Combien de toutes pars
Au champ voiſin de la cité de Mars
S'aſſembleront de complaintes & pleurs ?
Quel appareil de funebres douleurs
Voyras tu Tybre, à l'heure que ton fleuue,
Arrouſera la ſepulture neuue ?
Nul autre auſſi de la gent d'Ilion
Excitera ſi grand' opinion

A ſes ayeux : & celle terre encore,
Qui par le nom de Romule ſ'honnore,
Ne penſe pas que iamais elle enfante
Vn nourriſſon, dont plus elle ſe vante.
O pieté ! ô foy antique ! ô dextre,
Dextre indontable, aux armes tant addextre !
Eſtant armé, nul ne ſe fuſt vanté
De ſ'eſtre à luy impuny preſenté,
Ou fuſt à pié, ou fuſt que tout fumant
Il euſt piqué le cheual eſcumant.
Ah poure enfant, ſi quelque ſort cruel
Tu peus donter, tu ſeras vn Marcel.
Donnez des Lis, à pleines mains ie veux
Eſpandre icy ſur l'vn de mes neueuz
Les fleurs, qui ont du pourpre la teinture,
Et l'honnorer de vaine ſepulture.
Ainſi ſ'en vont errants de toutes pars
Parmy les champs de ce grand vague eſpars,
Ou le bon pere Anchiſe conduiſoit
Son filz Enee, & ſon cœur attiſoit
Par vn deſir de ſa gloire à venir :
Par quelle guerre il luy fault paruenir
Aux champs Latins ; il luy recorde apres
Par quelz labeurs, par quelz moyens expres
Il peult fũir, ou donter ſa fortune.
Le Dieu du ſomme a deux portes, dont l'vne
Qui (comme on dict) eſt de corne baſtie,
Aux ſonges vrais donne prompte ſortie :
L'autre reluit d'Iuoyre blanchiſſant,
Mais par là vont les faulx ſonges iſſant.
Anchiſe donc ayant iuſques icy
Inſtruict ſon filz, & la Sibylle auſſi,
Du long diſcours de la Romaine hiſtoire,
Les met dehors par la porte d'Iuoyre.
Enee adonc eſtant party de là,
Deuers ſes nefz & compaignons alla,
Puis coſtoyant touſiours la droicte riue
Bien toſt apres à Gaiette il arriue :

L'ancre ſoudain de la proüe eſt iettee,
Deſſus le port la pouppe eſt arreſtee.

FIN DV SIXIEME DE L'ENEIDE.

SONNET.

Par mon deſtin, ou par le vueil des Dieux,
Ie ſuis tumbé au gouffre eſpouantable,
Ou du Palais la foudre ineuitable
M'abyſme au fond d'vn Enfer odieux.
Là cent Minos, Iuges induſtrieux
A tormenter vn eſprit miſerable,
Me font ſouffrir, d'vn œil inexorable,
De cent fureurs les fouets iniurieux.
Mais voſtre main à ſecourir habile
Me peult tirer, trop mieux que la Sibylle,
Hors de l'Enfer de tant d'aduerſitez,
Et me guider en la droite briſee,
Qui au ſommet des haultes dignitez
Monſtre d'honneur le beau champ Elyſee.

L'ADIEV AVX MVSES,

PRIS DV LATIN DE BVCCANAN[210].

Adieu ma Lyre; adieu les ſons
De tes inutiles chanſons:
Adieu la ſource, qui recrée
De Phebus la tourbe ſacrée.

I'ay trop perdu mes ieunes ans
En voz exercices plaiſans :
I'ay trop à voz ieuz aſſeruie
La meilleure part de ma vie.
Cherchez mes vers, & vous auſſi,
O Muſes, iadis mon ſouci!
Qui à voz doulceurs nompareilles
Se laiſſe flatter les oreilles :
Cherchez qui ſou' l'œil de la nuyt
Enchanté par voſtre doulx bruit,
Auec' les Nymphes honnorées
Danſe au bal des Graces dorées.
Vous trompez, ó mignardes ſœurs!
La ieuneſſe par voz douceurs,
Qui fuit le palais, pour elire
Les vaines chanſons de la Lyre :
Vous corrompez les ans de ceux,
Qui ſou' l'ombrage pareſſeux
Laiſſent languir efeminée
La force aux armes deſtinée.
L'hyuer, qui naiſt ſur leur printens,
Voulte leur corps deuant le tens :
Deuant le tems l'auare Parque
Les pouſſe en la fatale barque.
Leur teinct eſt touſiours paliſſant,
Leur corps eſt touſiours languiſſant,
De la mort l'efroyable image
Eſt touſiours peinte en leur viſage.
Leur plaiſir traine auecques luy
Touſiours quelque nouuel ennuy :
Et au repos ou ilz ſe baignent,
Mile trauaux les accompaignent.
Le miſerable pïonnier
Ne dort d'vn ſommeil priſonnier :
Le nocher au milieu de l'onde
Sent le commun repos du monde :
Le dormir coule dans les yeux
Du laboureur laborieux :

La mer ne ſent touſiours l'orage :
Les vens appaiʒent leur courage :
Mais toy ſans repos trauaillant,
Apres Caliope baillant,
Quel bien, quel plaiſir as tu d'elle,
Fors le parfun d'vne chandelle?
Tu me ſembles garder encor'
Les cheſnes ſe courbans ſou' l'or,
Et les pommes mal attachées,
Par les mains d'Hercule arrachées.
Iamais le iour ne ſ'eſt leué
Si matin, qu'il ne t'ayt trouué
Reſuant deſſus tes Poëʒies
Toutes poudreuſes, & moiʒies.
Souuent, pour vng vers allonger,
Il te fault les ongles ronger :
Souuent d'vne main courrouſſée
L'innocente table eſt pouſſée.
Ou ſoit de iour, ou ſoit de nuyt,
Cete rongne touſiours te cuyt.
Iamais cete humeur ne ſe change :
Touſiours le ſtyle te demange.
Tu te diſtiles le cerueau
Pour faire vng poëme nouueau :
Et puis ta muſe eſt deprizée
Par l'ignorance authoriʒée :
Pendant, la mort qui ne dort pas,
Haſte le iour de ton treſpas :
Adonques en vain tu t'amuſes
A ton Phebus, & à tes Muſes.
Le Serpent, qui ſa queue mord,
Nous tire tous apres la mort.
O fol, qui haſte les années,
Qui ne ſont que trop empennées!
Aiouſte à ces malheurs ici,
De pauureté le dur ſouci :
Peſant fardeau, que touſiours porte
Des Muſes la vaine cohorte :

Ou ſoit, que tu ailles ſonnant
Les batailles d'vn vers tonnant :
Ou ſoit, que ton archet accorde
Vn plus doulx ſon deſſus ta chorde,
Soit, qu'au théatre ambicieux
Tu monſtres au peuple ocieux
Les malheurs de la tragedie,
Ou les ieuz de la comedie.
Sept villes de Grece ont debat
Pour l'autheur du Troyen combat :
Mais le chetif, viuant, n'eut onques
Ny maiſon ny païs quelquonques.
Tytire pauure & malheureux,
Regrete ſes champs planteureux :
Le pauure Stace à peine euite
De la faim l'importune ſuyte.
Ouide au Getique ſeiour,
Faché de la clarté du iour,
De ſon banniſſement accuſe
Ses yeux, ſes liures, & ſa muſe.
Meſmes le Dieu muſicien
Sur le riuage Amphriſien
D'Admete les bœufz mena paiſtre,
Et conta le troppeau champeſtre.
Mais fault il pour les vers blámer
Nombrer tous les floz de la mer,
Et toute l'arene roulante
Sur le paué d'vne eau coulante?
Malheureux, qui par l'vniuers
Ieta la ſemence des vers :
Semence digne qu'on euite
Plus que celle de l'aconite.
Malheureux, que Melpomené
Veid d'vn bon œil, quand il fut né :
Luy inſpirant des ſa naiſſance
De ſon ſçavoir la congnoiſſance.
Si le bon heur eſt plus amy
De celuy qui n'a qu'à demy

Des doctes Sœurs l'experience,
O vaine, & ingrate ſcience !
Heureux & trois & quatre fois
Le ſort des armes, & des lois :
Heureux les gros ſourcils encore',
Que le peuple ignorant adore.
Toy que les muſes ont eleu,
Dequoy te ſert il d'eſtre leu,
Si pour tout le gaing de ta peine
Tu n'as qu'vne louange vaine ?
Tes vers, ſans fruict, laborieux,
Te font voler victorieux
Par l'eſperance, qui te lie
L'eſprit, d'vne doulce folie.
Tes ans, qui coulent ce pandant,
Te laiſſent touſiours attendant :
Et puis ta vieilleſſe lamente
Sa pauureté, qui la tormente :
Pleurant d'auoir ainſi perdu
Le tems aux liures deſpandu :
Et d'auoir ſemé ſur l'arene
De ſes ans la meilleure grene.
Donne congé, toy qui es fin,
Au cheual qui vieilliſt, afin
Que pis encor' ne luy aduienne,
Et que pouſſif il ne deuienne.
Que ſonge'-tu ? le lendemain
Du corbeau, n'eſt pas en ta main.
Sus donq', la choſe commencée,
Eſt plus qu'à demy auancée.
Malheureux, qui eſt arreſté
De vieilleſſe, & de pauureté.
Vieilleſſe, ou pauureté abonde,
C'eſt la plus grand' peſte du monde.
C'eſt le plaiſir que vous ſentez,
O pauures cerueaux euantez !
C'eſt le profit, qui vient de celles
Que vous nommez les neuf pucelles.

Heureuſes Nymphes, qui viuez
Par les foreſtz ou vous ſuyuez
La ſaincte vierge chaſſereſſe,
Fuyant des muſes la pareſſe.
Soit donq' ma Lyre vng arc turquois,
Mon archet deuienne vng carquois :
Et les vers que plus ie n'adore,
Puiſſent traictz deuenir encore.
S'il eſt ainſi, ie vous ſuiuray,
O nymphes ! tant que ie viuray :
Laiſſant deſſus leur double croppe
Des muſes l'ocieuſe troppe.

TRADVCTION D'VNE ODE LATINE

DV MESME BVCCANAN[211].

La merueille des ſiecles vieux
Eſtonnez par la main d'Alcide
De tant de monſtres homicide,
Le feit aſſoir au rang des Dieux :
Et le donteur de Meduſe empierrante
Fut eſtoilé d'vne flamme eſclairante.
Si ſoubs vn iuge d'equité
La vertu qui eſt ſimple & nuë
Requeroit eſtre maintenuë
En l'honneur quell' a merité,
Le bruſc Hercul', Henry, te cedroit ores,
Et te cedroit l'ailé Perſee encores :
Qui d'vn monſtre plus plantureux
Que l'Hydre de diuerſe forme,
D'vn monſtre dy-ie tant enorme,
Plus que Meduſe dangereux,
As rebouché l'horreur prodigieuſe
Et la fureur vainement furieuſe.

Charles à ſa ſuyte attirant
Toute la force occidentale,
L'Ourſe & l'Autruche orientale,
Ainſi qu'vn hyuernal Torrent,
Ce furieux, & ſacageur de villes
Bruſloit de voir toutes citez ſeruilles.
La vertu Germaine trembloit
Deſoubs Ceſar le demi-maure,
O vergoingne! Et l'Itale encore
Qui le ioug dedaigner ſouloit,
En grommelant d'vne plainte craintiue
Souffroit de voir ſa liberté captiue.
L'eſpoir flateur qui nourriſſoit
Ceſte importune conuoitiſe,
Le terme de ſon entrepriſe
Du rond du monde finiſſoit :
Et ceſt orgueil, deuin plein de menſonge,
Tout l'vniuers ſe promettoit en ſonge.
Tu, as ô Prince vertueux,
Prince de la guerriere France,
Arreſté la prompte eſperance
De ce cueur tant preſumptueux :
Tu as ſurpris d'vn las ineuitable,
Ceſte fureur autrefois indontable.
Quell' eſtoit alors ſa couleur,
Et de quelle fureur cruelle
Ardoit[212] *le fond de ſes moëles,*
Quand l'impatiente douleur,
De la Moſelle il voyoit la fortreſſe,
Et l'eſquadron de la braue ieuneſſe[213].
Ainſi l'onde va bouillonnant
Contre les roches oppoſees :
Ainſi les flammes embrazees
Dans leurs fourneaux vont forcenant :
Ainſi la dent de l'Hyrcane Tigreſſe
Sanglante mord le lien qui la preſſe.
Mais quand le bras congneu de Mars
Guiſe, dont la vertu compaigne

Impatiente ſe dedaigne
De ſe voir cloſe de ramparts,
Vint eſclairer, & deſſoubs le Tonnerre
Des Cornepieds fit retrembler la terre :
Comme les animaulx couards,
De nuict courageux & adextres
A forcer les loges champeſtres,
Hardis ſur les trouppeaux fuyarts,
Au ſeul regard du Lion qu'ils redoutent
Tous effroyez en leurs creux ſe reboutent,
Ainſi celuy qui d'vn eſpoir
Où inſatiable il ſe fonde,
N'aguere' embraſſoit tout le monde,
A peine ayant le cueur de voir
Du grand Henry les forces dontereſſes,
Refuit mal-caut à ſes vieilles fineſſes.

PLVSIEVRS PASSAGES

DES

MEILLEVRS POETES GRECS ET LATINS

Citez aux Commentaires du SYMPOSE *de Platon*[914]

(recueillis par Loys le Roy, dit Regius),

MIS EN VERS FRANÇOIS PAR I. DV BELLAY, ANGEVIN.

LES VERS CITEZ AV LIVRE PREMIER.

VIRGIL. 6. EGLOG.

Namque canebat vti magnum, &c.

Car il chantoit comment par le vague du monde
Les ſemences du feu, de la terre, & de l'onde

S'aſſemblerent en vn, & comment toutes choſes
De ce commencement furent premier ecloſes :
Comme la terre fut de la mer ſeparee,
Se formant peu à peu toute choſe créée.

LVCAIN AV 2. DE LA GVERRE DE PHARSAL.

Siue parens rerum, &c.

Soit que nature, lors que le monde difforme,
Se retirant le feu, print ſa premiere forme,
Eſtabliſt pour iamais les cauſes eternelles
De tout cela qui eſt, meſmes ſubiecte à elles,
Bornant d'vn cours fatal ceſte grand' maſſe ronde
Par Siecles ordonnez qui gouuernent le monde.

VIRGIL. 6. DE L'ENEID.

Cui talia fanti, &c.

Parlant ainſi au deuant de la porte,
Sa face n'eut les traicts de meſme ſorte,
Ni meſme teinct : ſes cheueux heriſſez
Deſſus le chef ne ſe tindrent preſſez,
Ains ſa poitrine halletante de raige
Horriblement luy groſſiſt le couraige,
Ceſte fureur plus grand' forme luy donne,
Rien de mortel ſa langue plus ne ſonne,
Lors que le Dieu en ſa poictrine enflée
Sa deité de plus pres eut ſoufflée.

ET APRES.

At Phœbi nondum patiens, &c.

Mais de Phœbus la grand' preſtreſſe enraige
Par la cauerne, & d'autant que la raige
Qui l'aiguillonne, elle veult ſurmonter,
D'autant plus fort elle ſe ſent dompter.

Le cœur deſpit & le parler felon
Rangez par force au plaiſir d'Apollon.

IVVENAL. 6. SATYR.

Spectant ſubeuntem, &c.

Elles contemplent Alceſte,
Qui d'vn magnanime geſte
S'oſe à la mort preſenter,
Pour ſon mary racheter :
Mais ſi telle recompenſe
Leur fuſt permiſe, ie penſe
Que perdre elles vouldroient bien
Les leurs[215] *pour vn petit chien.*

PROPERCE.

Fœlix Eois lex funeris, &c.

Heureuſe loy funebre aux mariz que l'Aurore
De ſes cheuaux colore!
Car eſtant mis le feu pour les obſeques faire,
Dans le lict mortuaire,
Des eſpouſes adonc la tourbe echeuelée,
Pour viue eſtre bruſlée,
Piëteuſe combat. C'eſt honte de ſuruiure,
Et ſon mary ne ſuyure.
Celles qui ont vaincu, ſe iectent violentes
Dans les flammes ardentes,
Et auec leurs mariz bruſlent de grand courage
Viſaige ſur viſaige.

LVCRE. LIVRE I.

Æneadum genitrix, &c.

O la mere d'Enée, anceſtre des Romains,
La ſeule volupté des Dieux, & des humains,

Qui peuples l'air, la terre, & la mer nauigable,
Et tout cela qui eſt ſoubz le ciel habitable,
Saincte & grande Venus, d'autant que ton amour
Faict que tous animaux viennent en ce beau iour,
Les nues & les vens, ô Deeſſe, te fuyent,
La campaigne en floriſt, & les ondes en rient,
Et la mer qui par toy doulce & calme ſe rend,
Luyſt deſſoubz ta clarté, qui ſur elle ſ'eſtend.

ET PEV APRES.

Quæ quoniam rerum naturam, &c.

Et pource que toy ſeule entretiens la nature,
Et que ſans toy ne ſort aucune creature,
Aux rayons du beau iour, & que rien entre nous
Ne peut eſtre ſans toy, qui ſoit aymable & doulx :
Pource ta deité maintenant ie deſire
Eſtre compaigne aux vers, que ie pretends d'eſcrire.

PONTAN. I. DE L'VRANIE.

His Cytherea ſuum poſuit, &c.

Là Cytherée fiſt ſon Aſtre étinceler,
Aſtre, duquel conçoit la mer, la terre, & l'air :
Et dont tous animaux à procréer ſ'incitent,
Et d'vn doux mouuement ſecretement ſ'agitent.

AV MESME LIVRE.

Ordine certo
Fert natura vices, &c.

Par vn ordre certain toutes choſes ſe muent,
Et par ordre certain les Aſtres ſe remuent,
Cauſant diuers effects, & parfaiſans leurs cours,
Comme il eſt ordonné, font leurs tours & retours.
Les elemens leur font debuoir d'obeiſſance,
Et craignent violer la loy de leur puiſſance.

Voyla comment du ciel la nature deſpend,
Et aux loix qu'il eſcrit humble & ſerue ſe rend.

LE MESME AVTHEVR AVX METEORES.

Principio genus omne animantum, &c.

Pour le commencement, tout cela que nous ſommes
De poiſſons, & d'oyſeaux, & de beſtes, & d'hommes,
Toute herbe floriſſant, tout hault arbre croiſſant,
Eſt des quatre elemens en ce monde naiſſant.
Auſſi tous animaux de là prennent leurs vies,
Et là quand par la mort leurs ames ſont rauies
Se reduyſent encor' : mais leurs commencemens
Demeurent eternelz és premiers elemens :
Ou ſoit que leurs vertus es choſes ilz reſpandent,
Soit qu'ilz cedent leurs droictz, ou qu'ilz les redemandent :
Ou ſoit que rechangez d'vn deſir mutuel,
Ilz varient entre eulx leur cours perpetuel :
De là toute ſemence eſt au monde eternelle,
Eternelle, d'autant que la cauſe en eſt telle.
L'homme des elemens tient ſes complexions,
Comme donnans la loy à noz affections :
Eux ſont ſubiectz au ciel, & cela qu'ilz nous donnent,
Comme leurs ſouuerains, les Aſtres leur ordonnent.

AVX MESMES METEORES.

Præcipuè tamen in gremio, &c.

Le Soleil toutesfois exerce ſur la terre
Son principal pouuoir, de laquelle il deſſerre
Les ſemences de tout, l'herbe conuertiſſant
En fueilles, & tirant le bouton floriſſant
Du rameau, du bouton l'odorant fruict nous donne,
Qui auecques le temps ſa verdeur aſſaiſonne :
En eſpicz heriſſer il fait les bledz heureux,
De pampre il reueſtiſt les raiſins planteureux.
Tout naiſt, tout croiſt par luy, & toute creature

De cela qu'il produiſt emprunte ſa paſture :
Meſme il attire à ſoy les terreſtres vapeurs,
Leſquelles il reſoult en diuerſes humeurs :
En roſée abbreuant la campagne alterée,
En eſpeſſe bruyne, ou en pluye azurée.

AVX MESMES METEORES.

Namque per obliquum, &c.

Car les Aſtres errans ſont cinq cours tout diuers,
Par l'oblique rondeur de ce grand Vniuers,
Et roulent oppoſez par les Aſtres inſignes,
Qui ſont vulgairement nommez les douze Signes.
Ilz ont pour gouuerneur le Soleil radieux,
Le Soleil ſouuerain des hommes & des Dieux,
Des longs ſiecles autheur, de toutes choſes Pere,
Qui ciel, & terre, & mer de ſes rayons éclere.
La Lune l'accompaigne, ornement de la nuict,
Qui d'vne autre clarté doubteuſement reluit :
Dont le pere Ocean & Thetis la chenuë,
Reuerent eſtonnez la puiſſance cogneuë
Sur toute la grand' mer, qui ſes tours & retours
Reigle ſelon la Lune au variable cours.
De là prennent leur ſuc les ſemences des choſes,
Et de là les humeurs dans noz veines encloſes,
Coulent par tout le corps : de là le ſang eſpars
Par les membres molez diſcourt de toutes pars,
Attendriſſant les corps d'vne influence humide,
Pour autant que la Lune aux corps humains preſide.
Le Soleil donne vie, agite, & ſa chaleur
Diſtile dans les os ſa celeſte vigueur :
Bref le Soleil ſur nous fait office de pere,
Comme la Lune auſſi faict office de mere :
Qui d'vn char vagabond errant' de çà de là,
Or ſ'attache à ceux-cy, ores laiſſe ceux là :
Et des Dieux implorant la puiſſance eternelle,
La reuerſe ſur nous, d'vne amour maternelle.

FRACAST. IN SIPHIL.

In primis tum ſol rutilus, &c.

Premier, le clair Soleil, & les Aſtres auſſi
Changent la terre, l'air, & la mer, tout ainſi
Comme ilz changent de place. Ainſi les elementz
Transforment leurs grands corps en diuers changementz.
Conſidere comment, lors que le Soleil tourne
Ses cheuaux au Midy, & de nous ſe deſtourne,
La terre ſ'endurciſt par l'hyuer froidureux,
Et couuers de frimatz ſont les champs plantureux.
Et les fleuues encor' bridez de froide glace
Arreſtent de leur cours la vagabonde trace.
Auſſi quand de plus pres il nous va regardant
Sur les champs, ſur les bois va ſes flammes dardant,
Sur les prez alterez : & la plaine pouldreuſe
Eſprouue de l'eſté la force chaleureuſe :
Et ne fault point doubter que l'honneur de la nuict
La Lune, qui au ciel d'vn front doré reluit,
A laquelle obëiſt la mer, & toute choſe
Laquelle dedans ſoy a quelque humeur encloſe :
L'Aſtre Saturnien de tous le plus nuyſant,
Et l'Aſtre louial plus doulcement luyſant,
Le beau feu de Venus, Mars & toute la bande
Des autres feuz du ciel, icy bas ne commande :
D'vn tour perpetuel changeant les elemens,
Et cauſant ça & là pluſieurs grands mouuementz,
Sur tout quand en vn lieu pluſieurs d'eux ſe conioignent,
Ou quand d'vn diuers cours l'vn de l'autre ilz ſ'eſloignent.

PONT. I. DE L'VRANIE.

Stellæ
Senſibus afficiunt variis varioſque agitatus, &c.

Le ciel donne aux eſpritz diuerſes paſſions,
Diuerſes voluntez, & inclinations

A meſtiers tous diuers, & chaque creature
Son eſtude & plaiſir apporte de nature.
Le vouloir toutesfois, ou la neceſſité
Changent ſouuent le cours de la fatalité :
Et ſouuent nous voyons demeurer ſans rien faire
Vn bon eſprit qui a la pauureté contraire.
Le deſtin neantmoins ne ſ'eſmeut pour cela,
Ains planté fermement ſ'arreſte touſiours là,
Et la nature encor pour quelques actions
Ne renonce iamais à ſes affections,
Soit en bien, ſoit en mal, ains retourne facile
Aux choſes ou elle eſt voluntiers plus habile,
S'elle trouue paſſage, & le contraire effort
Des Aſtres oppoſez, ne ſe trouue plus fort.

Ὅμηρος. Ὀδυσσειὰς .λ.

Τὴν δὲ μέτ' Ἰφιμέδειαν ἀλωῆος παράκοιτιν.

Euphimedie apres ceſte cy i'apperceu,
La femme d'Aloé, diſant auoir conceu
De Neptune deux filz, auſquelz iadis la vie
En la fleur de leurs ans auoit eſté rauie :
Le fameux Ephialte, & Ote de grand cœur,
Que la terre fiſt croiſtre en extreme longueur,
Et apres Orion leur donna l'aduantage
Sur tous autres humains en beauté de viſage.
Ilz n'auoient que neuf ans, & ſi auoient adonc
Neuf couldes de largeur, & neuf braſſes de long.
Ilz menaſſoient les Dieux d'vne ſoudaine guerre,
Et vouloient, pour le ciel aſſeruir à la terre,
Mettre Oſſe ſuz Olymp', voyre plus courageux
Deſſus Oſſe planter Pelion l'vmbrageux.
Et l'entreprinſe à chef (peut eſtre) euſſent menée,
S'ilz euſſent peu toucher la quatorziesme année :
Mais celuy qu'enfanta Latone aux beaux cheueux,
Le filz de Iupiter les fiſt mourir tous deux,
Ains que du premier poil la toyſon colorée
Euſt frizé leur menton d'vne barbe dorée.

Ὅμηρος. Ἰλιαδ. τ.
Πρέσβα Διὸς θυγάτηρ Ἄτη, ἣ πάντας ἀᾶται. &c.

La fille à Iupiter, Ate la redoubtable,
Ate pernicieuſe, à chacun dommageable,
Ses piedz ſont tendreletz, & ne va point touchant
La terre, ains elle va ſur noz teſtes marchant :
Nous trouble, nous ſeduit, nous fait dommaige extréme.
La cruele oſa bien contre Iupiter meſme
Exercer autresfois ſon couraige odieux,
Bien qu'il ſoit le meilleur des hommes & des Dieux.

LES VERS CITEZ AV SECOND LIVRE.

OVID. 4. DE LA METAMORPHOSE.

Perque abdita longè,
Deuiaque & ſiluis horrentia ſaxa fragoſis, &c.

Il racomptoit comment par les roches deſertes
D'ombrageuſes foreſtz horriblement couuertes
Il auoit de Gorgone approché le ſeiour,
Et comme il auoit veu par les champs d'alentour,
Et parmy les chemins, d'hommes maintes figures,
Et mains corps d'animaulx changez en pierres dures
Au regard de Meduſe : & qu'il auoit pourtant
Au boucler qu'il auoit en ſa gauche portant
Veu (comme en vn miroir) l'eſpouentable forme
De l'horrible Gorgonne, à qui le chef difforme
Il trancha ce pendant qu'vn ſommeil endurcy
La tenoit endormie & ſes ſerpens auſſi.

LVCAIN. LIVRE 9.

Hoc monſtrum timuit genitor, &c.

Phorce le Dieu marin de Gorgonne le pere,
De Gorgonne les ſeurs, de Gorgonne la mere,
Ce monſtre craignoient bien, qui pouuoit de ſon œil
Ciel, mer, terre aſſopir d'vn eſtrange ſommeil.
Les oyſeaux accablez d'vne charge ſoudaine
Touchez de ſon regard, tumboyent deſſus la plaine
En pierres transformez : & les beſtes auſſi
Transformées comme eux en rocher endurcy,
S'arreſtoient là tout court : la gent d'Ethiopie
Voyſine d'alentour, fut en marbre aſſopie :
Tout ce monſtre fuyoit, meſmes de l'autre part
Ses ſerpens deſtournez euitoient ſon regard.

PROPERC.

Quicunque ille fuit puerum, &c.

Quiconques fiſt le Dieu d'amour enfant,
Ne fut il pas vn peintre bien ſçauant?
Ceſtuy là veid ſans cognoiſſance viure
Ceux qui l'amour ont entreprins de ſuyure :
Et que lon pert, ſuyuant ce fol deſir,
Beaucoup de bien, pour bien peu de plaiſir.
Ceſtuy encor' de deux venteuſes ælles,
Non ſans raiſon, luy garnit les aiſſelles,
Et fiſt voler inconſtant & leger
Dedans noz cœurs ceſt Amour paſſager.
Auſſi ſemblable eſt noſtre vie à l'onde
Qui à tout vent eſt touſiours vagabonde.
De traict crochuz ceſt enfant inhumain
Arme à bon droict auſſi ſa dextre main :
Et à bon droict la trouſſe Gnoſienne
Bat en ſonnant deſſus l'eſpaule ſienne :
Pource qu'il ſçait en trahyſon frapper,
Et que nul peut de ſes traictz eſchapper.

VIRGILE 4. DE L'ENEIDE.

Hæc ſe carminibus, &c.

Elle promet deſlier les penſées
Qui de l'amour ſe trouuent offenſées,
Et ſi promet par ſes vers enchantez
Rendre les cœurs de l'amour tourmentez,
Arreſter court des fleuues la carriere,
Et deſtourner les Aſtres en arriere.
Tu luy verras par ſes vers murmurez
Tirer de nuict les eſpritz coniurez :
Mugler ſoubz toy les tremblantes campaignes,
Et deualler les arbres des montaignes.
O chere ſeur, par les Dieux ie t'aſſeure,
Et par ton chef bien aymé ie te iure,
Que malgré moy ie fais experience
De la ſorciere & magique ſcience.

ET PEV APRES.

Stant aræ circum.

Les autelz ſont dreſſez de toutes pars.
Lors la preſtreſſe aux longs cheueux eſpars
Trois cens Dieux tonne auec horribles motz,
Inuoque auſſi l'Erebe, & le Chaos.
Et d'Hecaté trois fois iumelle encore
Deuotement les trois frontz elle adore :
Epanche auſſi quelques eaux deguiſees
Qu'ell' feinct d'Auerne auoir eſté puyſées :
L'herbe nouuelle on fauche au cler ſerain,
Pour la bouillir dedans vaiſſeaux d'erain,
Auec le ſuc du noir venin terrible.
On cherche encor ceſte apoſtume horrible
Que la iument arrache en la ſucceant
Deſſus le front de ſon poullain naiſſant.

LE MESME AVTHEVR EN L'EGLOGVE 8.

Effer aquam, & molli cinge hæc altaria, &c.

Apporte icy de l'eau, & que ſur l'autel ſainct
De l'hoſtie le front d'vn mol bandeau ſoit ceinct :
Fay parfun d'encens maſle, & de graſſe veruéne,
A fin de faire icy vne eſpreuue certaine,
Si ie pourray ſi bien Daphnis enſorceler,
Que ie le puiſſe à moy par force r'appeller.

ET PEV APRES.

Par vers la Lune meſme aux ſorciers fait ſeruice,
Par vers Circe changea les compagnons d'Vliſſe,
Et le ſerpent qui eſt ſi froid à le taſter,
Se rompt dedans les prez à force de chanter.

LE MESME AVTHEVR.

Naſcuntur plurima Ponto, &c.

Ces herbes là qui telz changemens font
Naiſſent eſpais dedans l'iſle de Pont.
I'ay veu Mœris ſouuent changer ſa forme,
En corps de loup effroyable & difforme,
Dedans les boys ſe cacher, & les corps
De leur cercueil i'ay veu ſortir dehors :
Et les moiſſons le ſuiuant à la trace,
Souuent auſſi i'ay veu changer de place.

OVIDE.

Dum ſpectant læſos, &c.

Les yeux donnent aux yeux leur meſme paſſion,
Et paſſent bien auant dedans l'affection.

VIRGIL. 4. ÆNEID.

Carpit enim vires, &c.

Car peu à peu l'amour croît, & la femme
De ſon regard le cœur de l'homme enflamme.

PROPERCE.

Cynthia prima ſuis, &c.

Cynthie la premiere auec ſes yeux m'a pris,
Moy chetif qui n'auois d'amour eſté ſurpris.

LE MESME.

Creſcit enim aſſiduè, &c.

Car l'amour prent des yeux ſans ceſſe accroiſſement,
Et ſe donne luy meſme vn grand nourriſſement.

LE MESME.

Quantum oculis, animo tam procul ibit amor.

De noſtre cœur l'amour eſt ſeparée,
Autant qu'elle eſt de noſtre œil égarée.

CORNEL. GALL.

Pande puella, pande capillulos.

Eſparpillez de toutes pars
Belle ces beaux cheueux eſpars,
Ces belles treſſes vndoiantes,
Et d'vn beau fin or blondoiantes.
Monſtrez ce beau col blanchiſſant
Sur blanches eſpaulles croiſſant :

Monſtrez ces deux flammes nuyſantes
Soubz deux noirs ſourciz reluyſantes :
Monſtrez ces ioës, dont le teinct
De couleur de roſes eſt peinct :
Et ceſte coraline bouche,
D'vn long baiſer la mienne touche.

LE MESME AVTHEVR AV MESME LIEV.

Horrebam tenues, &c.

I'auoys horreur des trop maigres, ainſi
Comme i'auois des trop graſſes auſſi :
Point ne me pleut la taille racourſie,
Et auſſi peu la longue mal baſtie :
Ie prins plaiſir d'embraſſer ſeulement
Celles qui ſont grandes moyennement :
Car le moyen, quelque choſe qu'on face,
En toute choſe eſt de meilleure grace.
La greſle auſſi, pourueu que l'embonpoinct
Ne luy failliſt, ne me deſplaiſoit poinct.
L'embonpoinct eſt à telz ieuz conuenable,
Car à la chair la chair eſt agreable.
Ie ne fiz cas auſſi de la blancheur,
S'il n'y auoit quelque peu de rougeur
Qui exprimaſt vne couleur pareille
A la couleur d'vne roſe vermeille.
Les cheueulx blondz ſur vn col tendrelet
Repreſentant vne couleur de laict,
Me rapportoient en vne face belle
Ie ne ſçay quoy de grace naturelle.
La leüre auſſi qui ſ'enfloit vn petit
Par ſa rougeur me donnoit appetit :
Car ie baiſois voluntiers vne bouche
Qu'à plein baiſer des deux leures on touche.
Les ſourciz noirs, les yeux noirs, & le front,
Dont la beauté ſe deſcouure en plein rond,
I'y prenois garde, & voluntiers mon ame
S'enembraſoit de l'amour d'vne dame.

OVIDE.

Prima ſit in vobis morum tutela.

Le premier ſoing, vous le debuez donner
A la beaulté de l'eſprit façonner :
Par la beauté de l'eſprit on ſ'enflamme
Facilement de l'amour d'vne femme :
L'amour baſty deſſus tel fondement
Comme certain dure eternellement.
L'autre beauté auec le temps ſ'efface,
Et eſt ſubiecte aux rides de la face :
Le temps viendra que regret vous aurez
Quand vous mirant, ſi laydes vous voyrez,
Et ce regret fera que le viſage
S'enlaydira encores d'auantage.
Mais la vertu ſe conſerue touſiours :
Tel amour fait heureuſement ſon cours.

VIRG. 3. GEORGIC.

Omne adeo genus in terris, &c.

Tout genre d'animaulx, hommes, beſtes ſauluaiges,
Poiſſons, troppeaux, oyſeaux peinctz de diuers plumaiges,
Se ruent au printemps en amour & chaleur,
Tous ſont époinçonnez d'vne meſme fureur.

LVCRECE. I. DE LA NATVRE.

Nam ſimul ac ſpecies, &c.

Car ſi toſt que le ciel le printemps nous rameine,
Et que le doux Zephir d'vne amoureuſe haleine
Regaillardiſt le corps, les oyſeaux tout premier
Annoncent, ô Venus, ton retour couſtumier,
Et ſentent ta vertu qui leur poingt les courages :

Les animaux auſſi parmy les gras herbages
Bondiſſent à grands ſaulx, & d'amour furieux
Paſſent les fiers torrens, pour te ſuyure en tous lieux.
Bref par fleuues, par mers, & par haultes montaignes,
Par les boys umbrageux, par les verdes campaignes,
Pouſſant dedans les cœurs vn amoureux deſir,
Tu maintiens toute eſpece en eternel plaiſir.

COLVMEL. IO. LIVRE DE L'AGRICVLTVRE.

Nunc ſunt genitalia ſemina mundi.

C'eſt ores la ſaiſon qu'on voit de toutes choſes
Multiplier par tout les ſemences encloſes :
C'eſt ores que l'Amour ſe haſte d'engendrer,
Et que de l'vniuers l'eſprit on void entrer
En l'ardeur de Venus, & que par tout le monde
Il reſpand ça & là ſa ſemence feconde.
Or le Pere Ocean, & le Dieu de la mer
Par doulx allechementz ſ'efforcent enflammer
De leurs femmes les cœurs, que chacun d'eux incite,
Ceſtuy là ſa Thetis, ceſtuy ſon Amphitrite.
Deſia de ſon mary l'vne & l'autre a conceu,
Chacune rend au ſien le fruict qu'elle a receu,
Et du peuple azuré que l'vne & l'autre enfante,
S'empliſt toute la mer d'vne troppe nageante.
Mettant ſa fouldre à part Iupiter meſme encor'
Coulant comme iadis en vne pluye d'or
Au ſeing de Danaë, en pluye eſpeſſe & drue
Au gyron maternel de la terre ſe rue :
Elle ſon filz reçoit, & ne deſdaigne point
Ce doulx embraſſement, par amour qui la poingt.
De là ſoit ſur la terre, ou ſoubz la mer profonde,
Vn gracieux printemps floriſt par tout le monde,
Amour regne par tout, & iuſqu'au fond du cœur
Hommes, beſtes, oyſeaux, eſprouuent ſon ardeur,
Iuſqu'à tant que Venus de ſemence remplie
Par ce doulx feu nouueau ſoit du tout aſſouuie ;

Repeuplant l'vniuers d'vn eternel plaiſir,
Pour ne laiſſer le monde en pareſſe moyſir.

VIRGIL. 2. GEORG.

Ver adeò frondi nemorum, &c.

Aux rameaux des foreſtz le printemps eſt vtile,
Le champ par le printemps ſe faict gras & fertile :
Adoncques l'air, qui eſt Iupiter tout puiſſant,
D'vne pluye feconde en terre ſ'eſlançant,
Se iecte au large ſein de ſon eſpouſe aymée,
Et ſe meſlant parmy toute choſe animée
Nourriſt tout ce grand corps : adonq' les arbriſſeaux
Reſonnent à l'eſcart du doulx chant des oyſeaux,
Et les troppeaux eſmeuz de ces chaleurs nouuelles,
En certaines ſaiſons retournent aux femelles.
La terre deuient groſſe, & le champ qui eſt plein,
A ce doulx renouueau ſe deſcharge le ſeing :
Vne humeur tendre & molle abonde en toute choſe,
La ſemence qui fut ſi longuement encloſe,
Se fiant maintenant en la doulceur du temps,
S'oſe bien deſcouurir aux chaleurs du printemps.
Le tendre ſep ne crainct ny le vent, ny la greſle
Que le fort Aquilon faict tumber peſle meſle,
Ains pouſſe ſes bourgeons, & faict ſortir au iour
Le pampre verdiſſant, qui ſ'eſpend tout au tour.
Ie ne croy que les iours euſſent autre lumiere
Lors que ce monde priſt ſa naiſſance premiere.
Cela fut vn printemps, & ce grand monde adonq'
Demenoit vn printemps, le plus doulx qui fut onq'.
Les troppeaux nouueaux nez, & la dure ſemence
Des hommes qui le fer immitent de naiſſance,
Les beſtes des foreſtz, & les flammes des cieux
Tendres ne porteroient ce fais laborieux,
Si la bonté du ciel entre chauld & froidure
N'entremeſloit ainſi ceſte temperature.

PONTAN. PREM. DE L'VRANIE.

Quum premit auratos, &c.

C'eſt lors que le Soleil entre dans la maiſon
Du Mouton Phryxëan à la blonde toyſon :
Lors qu'on voit retourner la doulce Primeuere,
Qui apporte la pluye : & que la terre mere
Enfante toute choſe, & que groſſe de fruict
Son bouton & ſa fleur toute plante produict :
Quand tout boys reuerdiſt : & parmy les boccaiges
Les oyſeaux bien-chantans degoyſent leurs ramaiges :
Les féres, & tropeaux qu'amour vient enflammer,
Se ruënt ſur Venus : les monſtres de la mer
Sentent auſſi leur feu, tant que meſmes Protée
Crainct de ſes bœufz marins la fureur indomptée.

OVIDE.

Candidior folio niuei Galathea, &c.

Galathée au teinct blanchiſſant
Plus que n'eſt le liz palliſſant,
Plus qu'vne prée floriſſante,
Plus que l'aulne en haulteur croiſſante,
Plus clere que verre eclercy,
Et plus folle qu'vn dain auſſi,
A toucher plus polie & fine
Que n'eſt vne coque marine,
Plus doulce qu'vn chault hyuernal
Et plus qu'vn vmbrage eſtiual,
Plus qu'vne pomme deſirable,
Et plus qu'vn hault plein venerable[216],
Plus que la glace reluyſant',
Et plus qu'vn doulx raiſin plaisant',
Plus mole que le mol plumage
D'vn Cigne, ou qu'vn tendre fourmage,
Et ſi tu ne fuyois ainſi,
Plus belle qu'vn Iardin auſſi.

LE MESME AVTHEVR.

Ipſa quoque aſſiduo, &c.

Comme vn fleuue, le temps coule eternellement,
Le fleuue ne ſe peult arreſter nullement,
Ny l'heure, mais ainſi que l'onde pouſſe l'onde,
Et que premiere à l'vne, à l'autre elle eſt ſeconde,
Ainſi le temps leger ſe fuyt en ſe ſuyuant
Et touſiours eſt nouueau : car ce qui fut deuant
Vient apres, & ſe fait ce qu'il n'eſtoit à l'heure :
Ainſi iamais le temps ſur vn point ne demeure.

IVVENAL. SATY. 7.

Dij maiorum vmbris, &c.

Dieux permettez qu'vne legere terre
A tout iamais noz grandz peres enſerre,
Flairent ſaffran leurs vrnes en tout temps,
Et y floriſſe vn eternel printemps :
D'auoir voulu, que non moins que le pere,
Le precepteur ſainctement on reuere.

VIRGIL. IO. DE L'ENEID.

Fœlices ambo, &c.

O tous deux bienheureux ! voſtre nom deſormais,
Si mes vers ont pouuoir, viura pour tout iamais.

HORACE. 4. OD.

Gaudes carminibus, &c.

Les vers te plaiſent, & ie ſuis
Riche de vers, & ſi ie puis
Les mettre à prix. Car ny la gloire
Sacree en marbre à la memoire,

Par qui les guerriers eſtimez
De nouueau ſont rẽanimez,
D'Anibal les fuytes haſtées,
Ny ſes menaſſes reiectées,
Ny le ſac par le feu Romain
Du Cartaginoys inhumain,
Qui donna le ſurnom publique
D'Africain au dompteur d'Afrique,
Montrent vn loz mieux que la voix,
Et le ſon des vers Calabroys.
Auſſi, quoy que tu puiſſes faire,
N'auras tu iamais le ſalaire
De tes bienfaictz, ſi par les vers
Au monde ilz ne ſont deſcouuers.
Que ſeroit ce du filz d'Ilie
Et de Mars, ſi ores l'enuie
Cachoit à la poſterité
Ce que Romule a merité?
La faueur & la voix encores
Des poëtes, qui tirent ores
Eaque des flotz ſtygiens,
L'ont mis aux champs Elyſiens.
La Muſe aux bons ſaulue la vie,
La Muſe l'homme deifie.

AV MESME LIVRE.

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi.

Pluſieurs deuant Agamemnon
De vertueux ont eu le nom,
Mais tous ſans renom & ſans gloire
Sont preſſez d'ignorance noire,
Pour-ce que leur loz n'a eſté
D'vn ſacré poëte chanté.
Car la difference eſt petite
D'vne vertu qui n'eſt eſcripte,

A vn qui eſt enſeuely
Au fond du pareſſeux oubly.

LE MESME. 2. DES ODES.

Non vſitata nec tenui, &c.

D'vne eſle acouſtumée & baſſe
Ie n'iray par ce grand eſpace
Demy oyſeau, & ne ſuis pas
Pour plus long temps viure icy bas :
Vainqueur des enuies ciuiles,
Ie laiſſeray les grandes villes.

ET A LA FIN DE LA MESME ODE.

Abſint inani funere næniæ, &c.

Les pleurs ſoient loing de mon cercueil,
Les vaines larmes, & le dueil :
Ceſſe toute complainct̃e folle
Aux mort̃ inutile & friuolle.

LE MESME. 3. DES ODES.

Exegi monumentum, &c.

I'ay paracheué de ma main
Vn ouurage plus dur qu'airain,
Vn ouurage duquel l'audace
L'orgueil des Pyramides paſſe :
Que l'eau rongearde, ny l'horreur
De la Scytienne fureur,
Que des ans l'innombrable ſuyte,
Ny du temps la legere ſuyte
Ne pourront renuerſer à bas.
Tout entier ie ne mourray pas,
De moy la meilleure partie
De la mort ſera garentie :

Et d'vn loz touſiours ſe ſuyuant,
A moy ie ſeray ſuruiuant.

OVID. 15. DE LA METAMORPH.

Iamque opus exegi quod nec Iouis, &c.

Vn œuure i'ay parfaict, que le feu ny la fouldre,
Ny le fer, ny le temps ne pourront mettre en pouldre.
Ceſtuy là qui ſera le dernier de mes iours
De mon aage incertain vienne borner le cours
Quand bon luy ſemblera, ſans plus il ha puiſſance
Deſſus ce corps, qui eſt mortel de ſa naiſſance.
Ce qui eſt le meilleur de moy, me portera
Sur les Aſtres bien hault, & mon nom ne pourra
Iamais eſtre effacé : quelque part ou ſe nomme
Le nom victorieux de l'empire de Romme,
Ie ſeray leu du peuple. Et ſ'il fault donner foy
Aux poëtes deuins, qui prediſent de ſoy,
A iamais ie viuray, & la durable gloire
De mes œuures, ſera d'eternelle memoire.

HORACE. EPISTR. 2. A AVGVSTE.

Romulus, & Liber pater, & cum Caſtore, &c.

Le bon Bacchus, & Romulus encor',
Pollux auſſi, & ſon frere Caſtor,
Apres leurs faictz grandz & victorieux,
Eſtans receuz dans les temples des Dieux :
Pendant qu'ilz ont faict cultiuer les terres,
Ordonné loys, & appaiſé les guerres,
Borné les champs, & baſti les citez,
De n'auoir eu leurs honneurs meritez
Se ſont complainctz. Cil qui rompit la teſte
A l'Hydre horrible & venimeuſe beſte,
Et qui fatal les monſtres ſurmonta
Si renommez, il experimenta

Que la vertu, ſinon apres la vie,
Ne peut dompter la force de l'enuie.
Car ceſtuy là qui la gloire d'autruy
Par ſa vertu abaiſſe deſſoubz luy,
Nous eſblouiſt la veuë, & ceſtuy meſme
Pour ſes vertus apres ſa mort on l'ayme.
Nous te donnons, voyre deuant tes yeulx,
Et non trop toſt, les haulx honneurs des Dieux :
Nous ordonnons que ton ſainct nom ſe iure :
En confeſſant que iamais la nature
Rien de ſi grand ne fera naiſtre icy
Que toy, Ceſar, & n'a faict naiſtre auſſi.

VIRGIL. 6. DE L'ENEID.

Quique ſacerdotes caſti, &c.

Les preſtres ſainctz de chaſteté louez,
Les bons eſpritz de Phœbus aduouez,
Et ceux qui ont iadis mis en lumiere
De quelques artz l'inuention premiere,
Et ceux encor' qui par bienfaictz louables
Se ſont renduz les autres redeuables :
Tous ces eſpritz portent la teſte ceincte
Du blanc atour d'vne cœfeure ſaincte.

PONTAN. I. DE L'VRANIE.

Mos erat antiquo in Latio, &c.

Des vieux peres Latins la couſtume fut telle,
De mectre au ranc des dieux par louange immortelle
Ceulx là qui par quelque art dextrement inuenté,
Auoyent de leur païs le profict augmenté,
Comme Ianus, & Faune, & celuy que la ſaige
Circe auoit bigaré d'vn eſtrange plumaige :
Comme furent auſſi les deux Pilumniens,
Et le Dieu qui ſeruy fut des Pinnariens,

Et la dame qui fiſt qu'vne porte de Romme
Carmentale du nom de Carmente lon nomme.
Le pourpre eſtant auſſi deuenu precieux,
Lors que l'ambition leua le chef aux cieux,
Les Adrians adonc' & les Nerues encore,
Et tant de dieux Ceſars qu'à Romme lon adore
Furent deifiez, ô ignorance humaine!
Dequoy ſeruent les dieux, & leur puiſſance vaine?
Dequoy ſert le parfun que deſſus tant d'autelz
Pour impetrer la paix, leur donnent les mortelz?
Il n'y a qu'vn ſeul Dieu auteur de toute choſe,
Qui toute choſe auſſi à ſon plaiſir diſpoſe,
Qu'à l'homme il n'eſt permis de toucher, ou de veoir,
Mais qu'on peult ſeulemeut en eſprit conceuoir :
Car il voit de là hault ſoubz ſes piedz les nuages,
Et comme ſeul ouurier des plus parfaictz ouurages,
Et cauſe de tout bien, gouuerne tout auſſi.
Ce Dieu demeure au ciel, & n'a point de ſoucy
Des temples eſleuez ſur colomnes marbrines,
Ny de l'or precieux, ny de ces pierres fines
Qui viennent du leuant, ny de ce vif airain
Que Phydie ſouloit animer de ſa main,
Ny du ſang des taureaux dont on faict ſacrifice.
La deuote oraiſon, l'ame nette de vice,
Le peuuent appaiſer, auec vn peu d'encens,
Car la grandeur de Dieu ne cherche autres preſens.

VIRGIL. 6. DE L'ENEIDE.

Et dubitamus adhuc, &c.

Et doubtons nous encor' par faictz dignes de gloire
De noſtre renommée eſtendre la memoire?

VIRGIL.

Stat ſua cuique dies, &c.

Noz iours ſont limitez, & noſtre courte vie

Ne retourne iamais depuis qu'elle eſt rauie :
Mais par louables faictz ſon nom perpetuer,
C'eſt l'œuure ou la vertu ſe doibt euertuer.

MANILIVS ASTRONOM. 4.

Iam nuſquam natura latet, &c.

Nature deſormais ne nous eſt plus cachée,
Toute, en tout, & par tout nous l'auons recherchée :
Nous iouyſſons du monde, ainſi que l'ayant pris,
Nous auons en eſprit noſtre pere compris,
Comme eſtans vne part de l'eſſence diuine,
Et retournons au ciel qui eſt noſtre origine.
Qui doubte ce grand dieu en noz cœurs ſeiourner?
L'ame venir du ciel, & au ciel retourner?
Et comme en ce grand corps, dont eſt baſty le monde,
Parmy le feu & l'air, parmy la terre & l'onde,
Eſt vn eſprit mouuant, qui par commandement
Du ſouuerain autheur regiſt le firmament,
Ainſi eſtre noz corps d'vne terreſtre maſſe
Et noſtre eſprit de feu, qui gouuerne & compaſſe
Toutes noz actions? S'il eſt donques ainſi
Que le monde eſt en nous, quel miracle eſt ce auſſi
Que nous le congnoiſſions? veu meſme que l'imaige
De Dieu ſe void en nous, qui ſommes ſon ouuraige.
Fault-il croire d'ailleurs, que du ciel, l'homme né?
Tout aultre animal eſt, ou vers terre tourné,
Ou caché deſſoubz l'onde, ou d'aelle ballenſée
Eſt pendu parmy l'air : vne meſme penſée
Qui eſt de ſe nourrir, eſt en eulx, & leur ſoing
Repoſe dans le ventre, & ne ſ'eſtend plus loing,
Pource que de raiſon ilz n'ont aulcun vſaige
Comme priuez du tout de ſens & de langaige :
Le ſeul homme diſcourt, ſeul ſ'explique, & entend,
Et à diuers meſtiers ſon induſtrie eſtend.
Ce gentil animal qui regiſt toute choſe
En la terre habitable ha ſa demeure encloſe,

L'a domptée au labour, les animaulx a pris,
S'eſt faict chemin ſur mer, & pour n'eſtre ſurpris
S'eſt retiré au chef, comme en la fortereſſe,
Ou deſſus tous les ſens la raiſon eſt maiſtreſſe,
Leue les yeulx au ciel, ces deux celeſtes yeulx,
Et de plus pres encor' regarde dans les cieulx :
Il cherche Iupiter & ſi ne ſe contente,
Sans plus du front des dieux, que le ciel repreſente,
Il fouille iuſqu'au fond, & touſiours ſ'approchant
Comme venu du ciel, au ciel ſe va cherchant.

VIRGIL. 6. DE L'ENEIDE.

Principio cœlum, &c.

Premierement le feu, l'onde, & la terre,
Et tout cela que chacun d'eulx enſerre,
La lune claire, & les aſtres ardens,
Sont d'vn eſprit nourriz par le dedans,
Eſprit infuz parmy toute la maſſe
De ce grand corps qu'il agite, & embraſſe.
De ceſt eſprit hommes, beſtes, oyſeaux,
Monſtres de mer viuans deſſoubz les eaux,
Tiennent du feu la nature diuine,
Et leur ſemence ha celeſte origine :
Sinon d'autant qu'à l'eſprit eſt nuyſant
Le corps mal ſain, lourd, terreſtre, & peſant.
De là prouient que noſtre ame eſt atteincte
D'ayſe, d'ennuy, de deſir, & de crainde,
Et que iamais ne peut veoir le beau iour
Cloſe en ſon noir & tenebreux ſeiour.

ET PEV APRES.

Donec longa dies perfecto temporis orbe, &c.

Iuſques à tant qu'ayant par mainte année,
Parfaict le tour de noſtre deſtinée,
Soyons purgez : & que le feu celeſte
De noſtre eſprit, pur & ſimple nous reſte.

VIRGIL. 4. GEORG.

His quidem ſignis, atque hæc exempla, &c.

Pour ces ſignes on dict que les mouches à miel
Ont humé quelque part de ceſt eſprit du ciel,
Qui ſe meſle par tout : ciel, terre, & mer profonde,
Et que tous animaux, qui naiſſent en ce monde,
Hommes, beſtes, oyſeaux, de ceſt eſprit diuin
Prennent chacun leur vie, ou ilz ſont à la fin
Pareillement reduictz, & que point ilz ne meurent,
Ains eternellement immortelz ilz demeurent,
Tournoyant ça & là comme les Aſtres font,
Et qu'en vn autre ciel habiter ilz ſ'en vont.

TRADVCTION D'VNE EPISTRE LATINE DE MONSIEVR TORNEBVS[217]

SVR VN

NOVVEAV MOYEN DE FAIRE SON PROVFIT

DE L'ESTVDE DES LETTRES.

MOY A TOY SALVT.

Quant à ce que tes vers friſſonnent de froidure,
Que tes labeurs ſont vains, & que pour ta paſture
A grand' peine tu as vn morceau de gros pain,
Voire de pain moiſi, pour appaiſer ta fain :
Que ton vuide eſtomac abboye, & ta genciue
Demeure ſans maſcher le plus ſouuent oyſiue :
Comme ſi le ieuſner expres te feuſt enioinct
Par les Iuifs retaillez : que tu es mal en poinct,

Mal veſtu, mal couché : Amy, ne pren la peine
De faire deſormais ceſte complainte vaine.
Tu ſçais faire des vers, mais tu n'as le ſçauoir
De pouuoir par ton chant les hommes deceuoir :
Car le Dieu Apollon auec le Dieu Mercure
S'aſſemble, ou autrement de ſes vers on n'a cure.
Mercure par fineſſe & par enchantement
Dedans les cueurs humains gliſſe ſecretement :
Il gliſſe dans les cueurs, il trompe la perſonne,
Et d'vn parler flatteur les ames empoiſonne :
Auec tel truchement peut le dieu Délien
Poſſible quelque choſe, autrement ne peut rien.
Celuy qui de Mercure a la ſcience appriſe,
En Cygne d'Apollon bien ſouuent ſe deguiſe :
Encore que le brait d'vn aſne, ou la chanſon
D'vne importune rane ait beaucoup plus doulx ſon.
Veulx tu que ie te montre vn gentil artifice
Pour te faire valoir? pouſſe toy par ſeruice .
Par art Mercurien trompe les plus ruſez,
Et pren à telz appas les hommes abuſez.
Tu feras ton profit, & brauement en point,
De froid, comme tu fais, tu ne trembleras point.
Premier, comme vn marchand, qui par le nauigage
S'en va chercher bien loing quelque eſtrange riuage
Afin de trafiquer, & argent amaſſer :
Tu dois veoir l'Italie, & les Alpes paſſer :
Car c'eſt de là que vient la fine marchandiſe,
Qu'en bẽant on admire, & que ſi hault on priſe,
Si le ruſé marchand eſt menteur aſſeuré,
Et ſ'il ſçait pallïer d'vn fard bien coloré
Mille bourdes, qu'il a en France rapportées,
Aſſez pour en charger quatre grandes chartées :
S'il ſçait, parlant de Rome, vn chacun eſtonner,
Si du nom de Pauie il fait tout reſonner,
Si des Venitiens, que la mer enuironne,
Si des champs de la Pouille il diſcourt, & raiſonne :
Si vanteur il ſçait bien ſon art authoriſer,
Loüer les eſtrangers, les François meſpriſer,

Si des lettres l'honneur à luy ſeul il reſerue,
Et deſdaigne en crachant la Françoiſe Minerue[218].
Il te fault dextrement ces ruſes imiter,
Le ſçauoir ſans cela ne te peut profiter.
Si le ſçauoir te fault, & tu entens ces ruſes,
Tu iouyras vainqueur de la palme des Muſes.
Ne penſe toutefois pour vn peu t'eſtranger
De ces bauardes Sœurs, que tu ſois en danger
De perdre tant ſoit peu : tu n'y auras dommage,
Car aux Muſes ſouuent profite vn long voyage.
Tu en raporteras d'vn grand clerc le renom,
Et de ſaige-ſçauant meriteras le nom :
Mais ſi tu veux icy te morfondre à l'eſtude,
Chacun t'eſtimera fol, ignorant, & rude.
Doncques en Italie il te conuient chercher
La ſource Cabaline, & le double Rocher,
Et l'arbre qui le front des Poëtes honore.
Mais retien ce precepte en ta memoire encore :
C'eſt que tu pourras bien François partir d'icy,
Mais tu retourneras Italien auſſi
De geſtes, & d'habits, de port, & de langage :
Bref d'vn Italien tu auras le pelaige,
Afin qu'entre les tiens admirable tu ſois.
Ce ſont les vrays appas pour prendre noz François.
Lors ta Muſe ſera de ceſtui la priſée,
Auquel au parauant tu ſeruois de riſée.
Il ſera bon auſſi de te faire aduoüer
De quelque Cardinal, ou te faire loüer
Par quelque homme ſçauant, à fin que tes loüenges
Volent par ce moyen par les bouches eſtranges :
Mais il fault que le liure ou ton nom ſera mis,
Tu donnes çà & là à tes doctes amys.
Ainſi t'exempteras du rude populaire,
Ainſi ton nom par tout illuſtre pourras faire :
Car c'eſt vn ieu certain, & quiconques l'a ſçeu,
Iamais à ce ieu là ne ſ'eſt trouué deçeu.
Sur tout courtiſe ceulx, auſquelz la court venteuſe
Donne d'hommes ſçauants la loüenge menteuſe :

Qui au bout d'vne table au diſner des Seigneurs
Deplient tout cela, dont furent enſeigneurs
Les Grecs, & les Latins : qui de faulſes merueilles
Empliſſent, ignorans, les plus grandes oreilles :
Et abuſent celuy qui par nom de ſçauant
Deſire, ambicieux, ſe pouſſer en auant.
Ces gentils reciteurs te loüront à la table,
Non comme au temps paſſé, aux horloges de ſable[119] :
Ilz ne dedaigneront auec toy practiquer,
Et auecques tes vers les leurs communiquer,
Puis que tu as le gouſt, & l'air de l'Italie :
Mais rendz leur la pareille, & fay que tu n'oublie'
De les contre-loüer : auſſi, quant à ce point,
Le teſmoing mutuel ne ſe reproche point :
D'en vſer autrement ce ſeroit conſcience.
Sur tout ie te conſeille apprendre la ſcience
De te faire congnoiſtre aux dames de la court,
Qui ont bruit de ſçauoir : c'eſt le chemin plus court,
Car ſi tu es vn coup aux dames agreable,
Tu ſeras tout ſoubdain aux plus grands admirable.
Par art il te conuient à ce point paruenir,
Par art ſemblablement t'y fault entretenir :
Il te fault quelques fois, ſoit en vers, ſoit en proſe,
Eſcrire finement quelque petite choſe
Qui ſente ſon Virgile, & Ciceron auſſi.
Car ſi tu as des mots tant ſeulement ſoucy,
Tu ſeras bien groſſier & lourdault, ce me ſemble,
Si par art tu ne peus en accoupler enſemble
Quelque peu : car icy par vn petit chef d'œuure
Aſſez d'vn Courtiſan le ſçauoir ſe deſcœuure.
Ie ne veulx toutefois qu'on le face imprimer :
Car ce qui eſt commun ſe fait deſeſtimer,
Et la perfection de l'art eſt de ne faire,
Ains monſtrer dedaigner ce que faict le vulgaire.
Meſmes ce qui ſera des autres imprimé,
Afin que tu en ſois plus ſçauant eſtimé,
Il te le fault blaſmer : mais il te fault eſlire
Des loüeurs à propoz pour tes ouuraiges lire,

Et n'en fault pas beaucoup. Auec telles faueurs
Recite hardiment aux dames & Seigneurs,
Tu ſeras ſçauant homme, & les grands perſonnages
Te feront des preſens, & ſeras à leurs gages.
Mais ſi tu veulx au iour quelque choſe éuenter,
Il fault premierement la fortune tenter,
Sans y mettre ton nom, de peur de vitupere [220]
Qu'vn enfant abortif porte au nom de ſon pere :
Car en celant ton nom, d'vn chacun tu peus bien
Sonder le iugement, ſans qu'il te couſte rien :
D'autant que tels eſcripts vaguent ſans congnoiſſance
Ainſi qu'enfans trouuez, publiques de naiſſance.
Mais ne faulx pas auſſi, ſi tu les voids loüer,
Maiſtre, pere, & autheur, pour tiens les aduoüer.
Le plus ſeur toutefois ſeroit en tout ſe taire :
Et c'eſt vn beau meſtier, & fort facile à faire,
Le faiſant dextrement. Fay courir qu'entrepris
Tu as quelque poëme, & œuure de hault pris,
Tout ſoudain tu ſeras montré parmy la ville,
Et ſeras eſtimé de la tourbe ciuile.
Vn vieulx ruzé de court naguieres ſe vantoit,
Que de la republique vn diſcours il traitoit :
Soudain il eut le bruit d'auoir épuiſé Romme,
Et le ſçauoir de Grece, & qu'vn ſi ſçauant homme
Que luy ne ſe trouuoit. Par là il ſe pouſſa,
Et aux plus haults honneurs du Palais ſ'auança,
Ayant mouché les Roys, auec telle practique,
Et ſi n'auoit rien fait touchant la republique.
Toutefois ce pendant qu'il a eſté viuant,
Il a nourry ce bruit qui le meit en auant,
Iuſqu'à tant que la mort ſa ruſe eut deſcouuerte :
Car on ne trouua rien en ſon eſtude ouuerte,
Ains par la ſeule mort au iour fut reuelé
Le fard, dont il ſ'eſtoit ſi longuement celé.
Quelque autre dit auoir entrepris vn ouurage
Des plus illuſtres noms qu'on liſe de noſtre age,
Et ia douze ou quinze ans nous deçoit par cet art :
Mais il accomplira ſa promeſſe plus tard

Que l'an du iugement. Toutefois par ſa ruſe
Des plus ambitieux l'eſperance il abuſe.
Car ceulx là qui ſont plus de la gloire enuieux,
Le flattent à l'enuy, & tachent curieux
De gaigner quelque place en ce tant docte liure,
Qui peut à tout iamais leur beau nom faire viure.
Ce trompeur par ſon art treſriche ſ'eſt rendu,
Et ſon ſilence aux Roys cherement a vendu,
Noyant en l'eau d'oubly les beaux noms, dont la gloire
Seroit, ſans ſes eſcripts, d'eternelle memoire.
Car les Parthes menteurs, faulx, il ſurmontera,
Et nul (comme il promet) n'immortaliſera :
Mais il peindra le nez à tous : &, pour ſa peine
De les auoir trompez d'vne eſperance vaine,
Deſſus vn cheual blanc ſes monſtres il fera
Par la ville, & du Roy aux gages il ſera.
C'eſt vn gentil apas pour les oyſeaux attraire,
Ce que d'vn autre dit le commun populaire,
Qui par les cabarets tout expres delaiſſoit
Quatre lignes d'vn liure, & outre ne paſſoit,
Auec vn titre au front, qui ſe donnoit la gloire
D'eſtre le liure quart de la Francoyſe hiſtoire.
Qui doncques, ie te pry, nyra que ceſtuy ci
Ne ſoit des plus heureux ſans ſe donner ſoucy,
Qui quatre liures peult de quatre lignes faire,
Qui du doy pour cela eſt montré du vulgaire,
Qui pour cela de France eſt dit l'Hiſtorien,
Et auquel pour cela on fait beaucoup de bien[221] *?*
I'ay filz d'vn laboureur, diſcouru brefuement
Tout ce facheux propoz, moy qui ay brauement
Delaiſſé les raſteaux, pour m'attacher aux Muſes :
Tu pourras par vſage apprendre d'autres ruſes.
Or à Dieu, penſe en moy : &, pour attraper l'heur,
Suy Mercure, qui eſt le plus fin oyſeleur.

FIN DU TOME PREMIER.

NOTES

1. LA DEFFENCE ET ILLVSTRATION DE LA LANGVE FRANCOYSE, p. 1.

Voici la description bibliographique de la première édition de cet ouvrage :

LA DEF-
FENCE, ET IL-
LVSTRATION DE LA
Langue Francoyſe.
Par I. D. B. A.
Imprimé à Paris pour Arnoul l'Angelier,
tenant ſa Bouticque au ſecond pillier
de la grand' ſale du Palays.
1549.
AVEC PRIVILEGE.

On ne trouve au verso du titre de la *Deffence* qu'un extrait du privilége, commun à ce traité et aux *Cinquante Sonnetz a la louange de l'Oliue*, mais il est imprimé tout au long à la fin du second ouvrage. Le nom de l'auteur n'y est point mentionné. Il est accordé à « Arnoul l'Angelier, marchant Libraire & bourgeoys de Paris », et « Donné à Paris le vingtieſme iour de Mars, lan de grace mil cinq cens quarante & huict. » Le volume, de format in-8°, comprend 48 feuillets non chiffrés et 1 feuillet blanc.

Quoique l'ouvrage ait été plusieurs fois réimprimé du vivant de l'auteur, cette édition parait être la seule dont il ait surveillé l'impression; c'est la plus correcte, et les suivantes ne portent la trace d'aucun travail de révision accompli par Du Bellay. C'est ce texte que nous avons scrupuleusement suivi, en ayant soin de noter les formes de mots différentes et les rajeunissements qu'on rencontre dans l'édition posthume in-4° de 1561, et dans les *Œuures francoiſes* recueillies par Aubert.

Une critique très-vive de ce traité et des poésies qui ont paru en même temps a été publiée par Charles Fontaine sous le titre de

Le Quintil Horatian, ſur la deffence & illuſtration de la langue françoyſe. Elle a paru à Lyon en 1551 et a été souvent réimprimée à la suite de l'*Art poëtique* de Thomas Sibilet. Charles Fontaine, parlant à l'auteur de *la Deffence* de la critique qu'il a faite de son livre, s'exprime en ces termes : « En quoy i'ay certes eſtimé que non ſeulement ne feras offenſé, mais auſſi m'en ſçauras gré, pour auoir accomply l'office que tu loues, & a bonne raiſon, au chap. 11 du 2. liure de ton œuure (voyez ci-dessus p. 55 et ci-après note 65), en Quintil Horatian. » Ainsi se trouve expliqué le titre assez bizarre de cette critique. Elle renferme beaucoup de personnalités, de longueurs, d'obscurités, mais aussi des passages très-précieux pour l'histoire de notre langue; nous avons soigneusement reproduit, dans les notes qui vont suivre, tous ceux qui nous ont paru présenter ce genre d'intérêt.

« *Sur le tiltre...*

« Tu eſcris *Deffence* par double FF. & vn C. à la maniere des Practiciens que tu appelles deprauateurs d'orthographe, au chapitre 7 du 2 (voyez ci-dessus p. 47 et ci-après note 55), & non *Defenſe* par ſimple F. & S. ſelon ſa vraye origine. Car la paradoxe Orthographie (qu'ilz appellent Orthographe)

De quatre, cinq, ſix, ſept, huict, neuf,
Qui font vn langage tout neuf.

eſt tant vaine & incertaine que le proces en eſt encore pendant : les vns ſuyuans la raiſon, les autres l'vſage, les autres l'abus : autres leur opinion & volunté; & toutesfois non conſtans & de meſme teneur, mais diſſemblables entre eux, voire à eux meſmes, comme toy en ton œuure : qui vſant de ryme comme de Metheline regle de plomb, ores eſcris *Fonteine* pour rymer contre *peine*, & ores *Fontaine* contre *certaine*, *rient* contre *orient*, puis *riant* contre *priant*, *plaiſent* contre *preſent*, & puis *plaiſant* contre *faiſant*, *Violent* & *Violant*, *degoutens* pour rymer contre *m'attens*.

« Item omettant les lettres ou il les faut neceſſairement, comme *etincelles* pour *eſtincelles*, & les mettant ou elles ſont ſuperflues, comme *eſle* pour *aile* ou *ale*, *paſle* pour *palle*, *fiſt* pour *feit*. Quelquefois les changeant au contraire, en eſcriuant *Quand* de *Quantum* par *.d. Quant* de *quando* par *.t.* & *dont* pour *d'ond* de *vnde*, les redoublans ou les ſyllabes ſont breues comme *immiter* pour *imiter*, *eſtommac* pour *eſtomac*, *congneuz* pour *cogneuz*, & les mettans ſimples ou elles ſont longues, comme *Rome*, *nourice*, *dificile*, *clore*. pour *Romme*, *nourrice*, *difficile*, *clorre* : & infiniz autres. » (*Quintil Horatian.*)

2. *Comme dit le Pindare Latin*, p. 1.

« Superflue tranſnomination ou plus clairement tu pouuois dire Horace. » (*Quintil Horatian.*)

3. *Au profit de la Patrie*, p. 1.

« Qui a *Pays* n'a que faire de *Patrie*. Duquel nom *Pays*, venu de fontaine Grecque, tous les anciens Poëtes & orateurs Françoys en ceſte ſignifiance ont vſé : & toy meſme auſſi au 4. chapitre du premier (voyez ci-dessus p. 11). Mais le nom de *Patrie* eſt obliquement entré & venu en France nouuellement les autres corruptions Italiques, duquel mot n'ont voulu vſer les anciens, craignans l'eſcorcherie du Latin, & ſe contentans de leur propre & bon. » (*Quintil Horatian.*)

4. *La ruſe de ce noble peintre Tymante*, p. 2.

On sait que, désespérant d'exprimer dignement dans son *Sacrifice d'Iphigénie* la douleur d'Agamemnon, il avait peint ce malheureux père le visage caché d'un pan de sa robe.

5. *Comme de Carthage diſoit T. Liue*, p. 2.

Du Bellay se trompe, ce n'est pas Tite-Live, mais Salluste, qui a parlé ainsi de Carthage : « De Carthagine silere meliùs puto quàm parùm dicere. » (*Guerre de Jugurtha*, 22.)

6. *Si on la deuoit appeller Mere, ou Maratre*, p. 5.

Allusion à ce passage de Pline : « Principium jure tribuetur homini, cujus causa videtur cuncta alia genuisse Natura, magna sæva mercede contra tanta sua munera; non ut sit satis æstimare, parens melior homini, an tristior noverca fuerit. » (*Hist. Natur.*, VII, 1.)

7. *Mais les Atheniens auſſi entre les Scythes*, p. 7.

On trouve la même pensée dans les *Apophthegmes* recueillis par Conrad Lycosthène. Il renvoie à Diogène Laerce, où l'on ne rencontre que la réponse suivante qui ait quelque rapport avec celle qui nous occupe : Ὀνειδιζόμενος ὑπὸ Ἀττικοῦ ὅτι Σκύθης ἐστίν, ἔφη, ἀλλ' ἐμοῦ μὲν ὄνειδος ἡ πατρίς, σὺ δὲ τῆς πατρίδος.

8. *Comme dict quelqu'vn, parlant des anciens Romains*, p. 9.

Du Bellay se rappelle ici un morceau de la *conjuration de Catilina* de Salluste (chap. VIII), auquel il a déjà fait un assez long emprunt dans le chapitre précédent.

9. *Motz propres, vſitez, & non aliénes du commun vſaige de parler*, p. 13.

« En ceſt endroict meſme, contreuenant à ton enſeignement, tu dis *alienes* pour *eſtranges*, eſcorchant là & par tout ce pauure Latin, ſans aucune pitié. » (*Quintil Horatian.*)

10. *Horace baille les preceptes de bien traduyre*, p. 14.

Voyez l'*Art poétique*, vers 133 et suivants.

11. *Mieux dignes d'eſtre appellés Traditeurs que Traducteurs*, p. 14.

Souvenir du proverbe italien : *Traduttore, traditore.*

12. *Les plus fameux Poëtes*, p. 15.

« Ceſt epithete eſt deſhonnorable : car il ſe prend en mauuaiſe partie comme *libelle fameux, lieu fameux.* » (*Quintil Horatian.*)

13. *Molon Rhodien l'oyant quelquefois declamer, ſ'ecria qu'il emportoit l'eloquence Grecque à Rome*, p. 16.

« A Rhodes il ouït Apollonius Molon... & dit on que Apollonius n'entendant pas la langue romaine, le pria qu'il vouluſt par maniere d'exercice declamer en Grec devant luy... Apollonius à la fin luy dit... bien ay je compaſſion de la pauure Grece, voyant que le ſçavoir & l'eloquence, les deux ſeulz biens & honneurs qui nous eſtoient demourez, ſont par toy conquis ſur nous & attribuez aux Romains. » (Plutarque, *Vies des hommes illustres*, Cicero, chap. V.)

14. *La Palme ſeroit bien douteuſe*, p. 16.

Ce passage est une paraphrase de ces vers d'un auteur incertain :

Vate Syracosio qui dulcior, Hesiodoque
Major, Homeræoque non minor ore fluit.

Voyez l'édition des *Œuvres* de Virgile, Lemaire, t. VII, p. 399.

15. *Se compoſe donq' celuy qui voudra enrichir ſa Langue, à l'immitation des meilleurs Aucteurs Grecz & Latins*, p. 17.

« *Se compoſe* pour *ſe mette* ou *ſe renge à l'imitation.* C'eſt parlé Latin en Françoys. » (*Quintil Horatian.*)

16. *Aux quelz la Muſe auoit donné la Bouche ronde* (*comme dict quelqu'vn*), p. 19.

Ce quelqu'un est Horace, qui s'exprime ainsi dans son *Art poétique* (vers 323) :

Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui...

17. *Veu qu'elle ſe decline, ſi non par les Noms, Pronoms & Participes...*, p. 19.

« . . . Ie dy que la langue Françoyſe ſe decline en ſes trois parties à la maniere des Hebreux c'eſt à ſcauoir par articles & oultre ce à la forme Grecque & Latine par quelques changemens de terminaiſon... principalement es pronoms, comme *ie*, *moy*, *me*, *nous*, *Tu*, *Toy*, *Te*, *Vous*, *Noſtre*, *noſtres* & *nos*. Qui ſont (oultre la variation des articles) autant de diuerſes voix & terminations qu'en ont

les Grecz au nombre duerne & les Grecz & Latins au genre neutre... » (*Quintil Horatian.*)

18. *Auſſi n'ha elle point tant d'Hetheroclites & Anomaux*, p. 19.
« Au contraire plus en y a en la langue Françoyſe, que en nulle autre : meſmement es verbes.» (*Quintil Horatian.*)

19. *Nous fauoriſons touſiours les Etrangers*, p. 19.
Le grand auteur de rhéthorique que du Bellay cite ici est Quintilien, qui a dit en parlant des mots composés : « Sed res tota magis Græcos decet, nobis minus succedit : nec id fieri natura puto, sed alienis favemus. » (*Instit. orat.* I, v, 70.)

20. *Comme Homere ſe plaignoit que de ſon tens les cors eſtoient trop petiz*, p. 19.
Voyez l'*Iliade*, I, 260 ; XII, 381 et 447, et XX, 285.

21. *Qu'on ne creue (comme dict Ciceron) les yeulx des Corneilles*, p. 25.
« Erant in magna potentia qui consulebantur : a quibus etiam dies, tamquam a Chaldæis, petebatur. Inventus est scriba quidam Cn. Flavius qui cornicum oculos confixerit, et singulis diebus ediscendos fastos populo proposuerit. » (*Oratio pro Murena*, XI, 25.)
L'origine de cette locution proverbiale est fort controversée, mais sa signification est certaine. Elle s'applique aux gens qui détruisent le prestige de ceux qui avant eux passaient pour des oracles.

22. *Pour ce qu'il auoit diuulgué les Sciences Acroamatiques*, p. 25.
Voyez la lettre écrite à ce sujet à Aristote par Alexandre le Grand. (Plutarque, *Vie des hommes illustres*, Alexandre, chap. XI.)

23. *Celuy qui rauy au Tribunal du grand Iuge, repondit qu'il eſtoit Ciceronien*, p. 28.
Souvenir, assez peu exact du reste, d'un passage de la vingt-deuxième épître de S. Jérôme : « Ad tribunal judicis pertrahor... Interrogatus de conditione, christianum me esse respondi ; et ille qui præsidebat, mentiris, ait ; ciceronianus es, non christianus. »

24. *Etienne Dolet, Homme de bon Iugement en notre vulgaire, a formé* l'Orateur francoys, p. 31.
Ce traité de *l'Orateur francoys* n'a point paru en entier. Voici de quelle manière Estienne Dolet lui-même en a parlé dans une épître *au peuple francoys* datée de « Lyon ce dernier iour de May, l'an de grace Mil cinq cents quarante », et placée en tête de *La Maniere de bien traduire d'vne langue en aultre :*

« Depuis ſix ans (ô peuple Françoys) deſrobbant quelcques heures de mon eſtude principalle (qui eſt en la lecture de la langue Latine & Grecque) te voulant auſſi illuſtrer par tous moyens i'ay compoſé en noſtre langage vng Oeuure intitulé *l'Orateur Françoys:* duquel Oeuure les traictés ſont telz : *La grammaire. L'orthographe. Les accents. La punctuation. La prononciation. L'origine d'aulcunes dictions. La maniere de bien traduire d'vne langue en aultre. L'art oratoire. L'art poëtique.* Mais pour ce que ledict Oeuure eſt de grande importance, & qu'il y eſchet vng grand labeur, ſçauoir, & extreme iugement, i'en differeray la publication (pour ne le precipiter) iuſques à deux ou troys ans. Ce pendant tu t'ayderas des inſtructions qui ſont en ce preſent Liure. »

25. *Aux quelles ainſi qu'à vne certaine Eſpece imaginatiue, ſe refere tout ce qu'on peut voir*, p. 32.

Les pensées exprimées ici sont empruntées du 1er chapitre de l'*Orateur* de Cicéron.

26. *N'eſtimant rien, comme dict Horace, ſinon ce que la mort a ſacré*, p. 34.

Qui redit ad faſtos, et virtutem æstimat annis,
Miraturque nihil, niſi quod Libitina sacravit.

(Liv. II, *épître* 1, vers 48.)

27. *Ceux qui ont eſté nommez par Clement Marot en vn certain Epygramme à Salel*, p. 34.

Cette épigramme est la quatrième du livre V. Les poëtes dont il y est parlé sont, outre Salel et Marot lui-même : Jean de Meun, Alain Chartier, Octavien de Saint-Gelais, Molinet, Jean le Maire, Chastelain, Villon, Guillaume Cretin, Arnoul et Simon Greban, Meschinot et Coquillart.

28. *Ny les Hommes, ny les Coulonnes n'ont point concedé eſtre mediocres, ſuyuant l'opinion d'Horace...*, p. 36.

... Certis medium et tolerabile rebus
Recte concedi...
Sed tamen in pretio est. Mediocribus esse poëtis
Non homines, non Dii, non concessere columnæ.

(*Art poëtique*, vers 368-373.)

29. *De telles choſes ne dependre les fortunes de Grece*, p. 36.

« Reprehendit Æschines quædam (*verba*) et exagitat ; illudensque dira, odiosa, intolerabilia esse dicit.... Itaque se purgans jocatur Demosthenes : negat in eo positas esse fortunas Græciæ : hoc an illo verbo usus sit, huc an illuc manum porrexerit. (Cicero, *Orator*, VIII, 26, 27.)

30. *Qui ont (comme diſoit Ciceron des anciens Auctеurs Romains) bon Eſprit, mais bien peu d'Artifice*, p. 37.

Allusion assez peu exacte à ce passage, dont le texte du reste n'est pas très-bien fixé :

« Lucretii poemata, ut scribis, ita sunt : multis luminibus ingenii, multæ tamen artis. » (Cic., *Epist. ad Quint. fratrem*, lib. II, ep. 11.)

31. *Tenter combien ſes Epaules peuuent porter*, p. 38.

Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus, et versate diu quid ferre recusent,
Quid valeant humeri...

(Horace, *Art poétique*, v. 38-40.)

32. *Fueillette de Main nocturne & iournelle, les Exemplaires Grecz & Latins*, p. 38.

Vos exemplaria græca
Nocturna versate manu, versate diurna.

(Horace, *Art poétique*, v. 268 et 269.)

33. *Me laiſſe toutes ces vieilles Poëſies Francoyſes aux Ieux Floraux de Toulouze, & au puy de Rouan*, p. 38.

Voyez, sur les Jeux floraux de Toulouse, fondés en 1323, Laloubère, *Traité de l'origine des Jeux floraux*, Toulouse, 1715, et Poitevin Peitavi, *Mémoires pour servir à l'histoire des Jeux floraux*, Toulouse, 1815; et sur les concours établis à Rouen depuis le onzième siècle, sous le nom de *Puy* ou de *Palinod*, le *Rapport sur les livres et autres objets relatifs à l'Académie des Palinods... et Notice sur cette association...*, par A.-G. Ballin (*Précis des travaux de l'Académie de Rouen*, t. XXXVI, p. 197; XL, p. 296, et XLV, p. 227), et *Des Puys de Palinods en général*, par Bottée de Toulmon (*Revue française*, juin 1838, p. 102).

34. *Chante moy ces Odes, incongnues encor' de la Muſe Francoyſe*, p. 39.

« Vray eſt que le nom Ode a eſté incogneu comme peregrin & Grec eſcorché & nouuellement inuenté entre ceux qui en changeant les noms cuydent deguyzer les choſes : mais le nom de chant & chanſon eſt bien cogneu & receu comme Françoys. » (*Quintil Horatian.*)

35. *Les vins libres, & toute bonne chere*, p. 39.

Musa dedit fidibus Divos puerosque Deorum,
. . . . . .
Et juvenum curas, et libera vina referre.

(Horace, *Art poétique*, vers 83-85.)

36. *Laiſſez la verde couleur*, p. 39.

La *Deploration du bel Adonis*, par Saint-Gelais, commence ainsi :

Laiſſez la verde couleur,
O Princeſſe Cythérée,
Et de nouuelle douleur
Voſtre beauté ſoit parée.

37. *Autres telz Ouuraiges, mieux dignes d'eſtre nommez Chanſons vulgaires, qu'Odes*, p. 39.

« Quelle reiection des choſes ſi bien faictes & par telz auteurs. Que d'eſpris de les nommer chanſons vulgaires? Chanſons, bien; vulgaires, non; comme ſeroit la *Tirelitanteine* ou *Lamy Baudichon*. Car ce ne ſont chanſons deſquelles on voiſe à la moutarde... » (*Quintil Horatian.*)

38. *Autant te dy-ie des Satyres, que les Francois, ie ne ſçay comment ont appellées* Coqs à l'Aſne, p. 39.

« *Coqz à l'Aſne* ſont bien nommez par leur bon parrain Marot, qui nomma le premier, non *Coq à l'Aſne*, mais *Epiſtre du Coq à l'Aſne*, le nom prins ſur le commun prouerbe Françoys, *faulte du coq à l'aſne* & le prouerbe ſur les Apologues. Leſquelles vulgaritez à nous propres tu ignores, pour les auoir deſpriſées cherchant autre part l'ombre, dont tu auois la chair. Et puis temerairement tu reprens ce que tu ne ſçais. Parquoy pour leurs propos ne ſ'entreſuyuans ſont bien nommez du Coq à l'Aſne telz Enigmes Satyrics, & non Satyres, car Satyre eſt autre choſe; mais ilz ſont Satyrez non pour la forme de leur facture, mais pour la ſentence redarguante à la maniere des Satyres Latines; combien que telz propos du Coq à l'Aſne peuuent bien eſtre adreſſez à autres argumens que Satyricques, comme les *Abſurda* de Eraſme, la *Farce du ſourd & de l'aueugle*, & *l'Ambaſſade des Cornardz de Rouan.* » (*Quintil Horatian.*)

39. *Pardonner aux noms des perſonnes vicieuſes*, p. 40.

« Horace point n'a pardonné aux noms (comme tu latiniſes en Françoys) ou pluſtoſt n'a point eſpargné les noms des perſonnes. » (*Quintil Horatian.*)

40. *Horace, qui ſelon Quintilian, tient le premier lieu entre les Satyriques*, p. 40.

« Multo est tersior ac purus magis Horatius, et ad notandos hominum mores præcipuus. » (*Instit. orat.*, X.)

41. *Horace, qui a chanté en XIX. ſortes de Vers, comme diſent les Grammariens*, p. 40.

« N'ayes honte de nommer Perot, car il le vault bien. » (*Quintil Horatian.*)

Le travail de Nicolas Perot avait alors été publié plusieurs fois à la suite des poésies d'Horace, notamment dans l'édition des Aldes de 1519, et dans celle de Simon de Colines de 1533.

42. *Chante moy d'vne Muſette bien reſonnante*, p. 40.

« Quel langage eſt ce chanter d'vne muſette & d'vne fluſte? Tu nous as propoſé le langage Françoys : puis tu faitz des Meneſtriers, Tabourineurs & Violeurs. Comme ton Ronſard trop & tres arrogamment ſe glorifie auoir amené la lyre Grecque & Latine en France, pource qu'il nous faict bien eſbahyr de ces gros & eſtranges motz Strophe & Antiſtrophe. Car iamais (par aduenture) nous n'en oyſmes parler. » (*Quintil Horatian.*)

43. *Cete Ecclogue ſur la naiſſance du filz de Monſeigneur le Dauphin*, p. 40.

Ce fils du dauphin est François, fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né à Fontainebleau le 19 ou le 20 janvier 1544, qui succéda à Henri II en 1559, sous le nom de François II. La pièce de Marot est une imitation de la quatrième éclogue de Virgile, dans laquelle le poëte latin célèbre la naissance d'un fils de Pollion.

44. *Adopte moy auſſi en la famille Françoyſe ces coulans & mignars Hendecaſyllabes*, p. 40.

« Ie te demande, Legiſlateur, les Vers Françoys des Chantz Royaux, Balades, Chapeletz, Rondeaux, Epiſtres, Elegies, Epigrammes, Dixains & tranſlations, ſont-ilz pas tous Hendecaſillabes & Decaſillabes ſelon la derniere maſculine ou feminine? Comment veux tu donc que nous adoptions en noſtre famille (pour auec toy parler iuriſperitement en Françoys) ceux qui nous ſont naturelz & legitimes & que les autres langues par aduenture ont prins de nous? C'eſt mal entendu le droict. » (*Quintil Horatian.*)

45. *Quand aux Comedies & Tragedies*, p. 40.

« De Comedies Françoyſes en Vers, certes ie n'en ſçay point; mais des Tragedies aſſez, & de bonnes, ſi tu les ſceuſſes congnoiſtre, sur leſquelles n'vſurpe rien la farce, ne la Moralité (comme tu eſtimes) ains ſont autres Poëmes à part. » (*Quintil Horatian.*)

46. *Que pour admirer les choſes haultes, on ne laiſſoit pourtant de louer les inferieures*, p. 42.

Tout ce morceau est encore tiré du 1er chapitre de l'*Orateur* de Ciceron.

47. *Que n'euſſions encores des Virgiles*, p. 43.

Allusion au vers si connu de Martial (liv. VIII, epigr. LVI, 5) :

Sint Mæcenates, non deerunt, Flacce, Marones.

48. *Qui vouloit plus toſt la venerable puiſſance des Loix eſtre rompue, que les Œuures de Virgile... feuſſent brulées*, p. 43.

Frangatur potius legum veneranda potestas,

a dit Auguste dans un vers que le biographe de Virgile nous a conservé.

49. *Cet autre grand Monarque qui deſiroit plus le renaitre d'Homere que le gaing d'vne groſſe battaille*, p. 43.

« Alexandre voyant vn meſſager qui accouroit à luy avec vne face riante, & luy tendoit la main de tout loing, luy dit : « Quelle bonne « nouuelle me ſçaurois tu plus apporter, mon bel amy, ſi tu ne me « venois dire, qu'Homere fuſt reſſuſcité. » (Plutarque, *Sur les Progrès dans la vertu*, XLV.)

50. *De peur que le vent d'Affection ne pouſſe mon Nauire*, p. 44.

« ...Tu commetz vn lourd Solœciſiſme diſant *mon nauire* pour *ma nauire*. » (*Quintil Horatian.*)

51. *Si Horace permet qu'on puyſſe en vn long Poëme dormir quelquesfois*, p. 44.

Allusion à ce passage de l'*Art Poétique* :

... Quandoque bonus dormitat Homerus.
Verum opere in longo fas est obrepere somnum.

(Vers 359 et 360.)

52. *Accommode donques telz Noms propres de quelque Langue que ce ſoit, à l'vſaige de ton vulgaire*, p. 45.

« Pourquoy eſcrits tu donc *Pytho, Erato?* veu que nous n'auons analogie de ſemblable terminaiſon Francoyſe ou tu euſſes bien peu dire *Python, Eraton*, comme *Platon, Ciceron, Iunon*. » (*Quintii Horatian.*)

53. *Vſe de motz purement Francoys*, p. 45.

« Ce commandement eſt tresbon, mais tresmal obſerué par toy Precepteur, qui dis : *Vigiles* pour *veilles*, *ſonger* pour *penſer*, *dirige* pour *adreſſe*, *epithetes non oyſifz* pour *ſuperfluz*, *pardonner* pour *eſpargner*, *adopter* pour *receuoir*, *liquide* pour *clair*, *Hiulque* pour *mal ioinct*, *religion* pour *obſeruance*, *thermes* pour *eſtuues*, *fertiles en larmes* pour *abondant*, *recuſe* pour *refuſe*, *Le manque flanc* pour *le coſté gauche*, *guerriere* pour *combatante*, *raſſerener* pour *rendre ſerain*, *Buccinateur* pour *publieur*, *fatigue* pour *trauail*, *intellect* pour *entendement*, *aliene* pour *eſtrange*,

tirer pour *peindre* ou *pourtraire*, *moleſtie* pour *ennuy*, *venuſte* pour *venuſteté*. Comme de *honneſte honneſteté*, *moy* pour *ie*, *pillé* pour *prins*, *ennobly* pour *anobly*, *obliuieux* pour *oblieux*, *ſinueux* pour *courbe* & *contourne*, & infiniz ſemblables que trop long ſerois à les nombrer.

« Item improprietez, comme *vins libres* pour *ioyeux ; hurter la terre du pied libre*, pour *aller ſeurement ; eſclaircir voile*, pour *eſclairer ; donner la derniere main* pour *mettre fin* & *paracheuer*.

« Item les vices de la langue du pays comme *o* pour *auec*, *Qui de l'vn qui de l'autre*, *Qui Grec*, *Qui Latin*, pour : *Tant de l'vn que de l'autre*, *tant Grec que Latin...* » (*Quintil Horatian.*)

54. *Le Seigneur Loys Aleman, en ſa non moins docte que plaiſante* Agriculture, p. 47.

Du Bellay a ici en vue : *La Coltiuazione del. sig.* Luigi Alamanni. Stampato in Parigi, da Roberto Stephano, 1546, petit in-4°. La dédicace, datée de Fontainebleau, le 24 juin, est adressée à Catherine de Médicis, alors dauphine.

55. *Si l'orthographe Francoyſe n'euſt point eté deprauée par les Praticiens*, p. 47.

« Ains au contraire, par les practiciens a eſté & eſt & ſera efforcéement retenue en ſon entier contre la nouuelle Paradoxologie. » (*Quintil Horatian.*)

56. *Ie te renuoye à ſon Liure*, p. 47.

Ce livre est intitulé : *Traité touchant le commun vſage de l'eſcriture francoiſe, faict par* Loys Meigret, *Lyonnois : auquel eſt debattu des faultes, & abus en la vraye & ancienne puiſſance des letres...* 1545. A Paris. On les vend au Palais... es bouticques de Iean Longis, & Vincent Sertenas, libraires. — In-8°.

57. *Non point ſeulement au Vers, mais à l'Oraiſon*, p. 48.

Voyez l'*Orateur*, XX, 67.

58. *En ces diuines experiences de Virgile, comme du fleuue Glacé, des douze Signes du Zodiaque, d'Iris, des XII Labeurs d'Hercule & autres*, p. 51.

Voyez *Géorg.*, III, 360 ; I, 231 ; *Enéide*, V, 606 ; VIII, 287.

59. *Que les Periodes ſoint bien ioinctz*, p. 52.

« Si tu fais Ode feminin (comme il eſt), pourquoy fais tu Periode maſculin ? ce qu'il n'eſt pas. » (*Quintil Horatian.*)

60. *Icelle pronunciation & Geſte approprié à la matiere que lon traite, voyre par le iugement de Demoſthene, eſt le principal de l'Orateur*, p. 53.

« Siquidem et Demosthenes quid esset in toto genere dicendi sum-

mum interrogatus, pronunciationi palmam dedit.» (Quintilien, *Instit orat.*, XI, 2.)

61. *Veu que la Poëſie (comme dit Ciceron) a eté inuentée par obſeruation de Prudence, & meſure des Oreilles*, p. 53.

« Ut igitur poetica et versus inventus est terminatione aurium et observatione prudentium. » (*Orator*, 178.)

62. *Les vers de luy, par luy pronuncez, etoint ſonoreux & graues: par autres, flacques & effeminez*, p. 53.

On lit dans la *Vie de Virgile*, par Donat :

« Pronunciabat... maxima cum suavitate et lenociniis miris. Seneca tradidit Julium Montanum poëtam solitum dicere involaturum se quædam Virgilio, si et vocem posset, et os, et hypocrisim : eosdem enim versus, eo pronunciante, bene sonare; sine illo, inarescere, quasi mutos. »

Le passage de Sénèque auquel Donat fait allusion ne nous est point parvenu.

63. *Ces importuns verſificateurs, nommez des Grecz μουσοπάταγοι, qui rompent à toutes heures les Oreilles des miſerables Auditeurs par leurs nouueaux Poëmes*, p. 54.

Du Bellay se rappelle ici ce passage d'une lettre de Cicéron : « Non mehercule quisquam μουσοπάταγος libentius sua recentia poemata legit quam ego te audio quacunque de re, publica, privata, rustica, urbana. » (*Epist. ad Quint fratrem*, lib. II, epist. 9.) Estienne, qui dans son *Thesaurus linguæ Græcæ* ne cite au mot μουσοπάταγος que cette seule autorité, remarque cependant qu'on lit dans certains manuscrits μουσοπάταχτος, *poſſédé du démon des vers.* C'est cette dernière leçon qui est aujourd'hui généralement adoptée.

64. *Qui defendit que nul n'entrepriſt de le tirer en Tableau, ſi non Apelle, ou en ſtatue, ſi non Lyſippe*, p. 55.

Edicto vetuit ne quis se, præter Apellem,
Pingeret, aut alius Lysippo duceret æra
Fortis Alexandri vultum simulantia.

(Horace, liv. II, épitre 1, vers 239-241.)

65. *Ce Quintilie, dont parle Horace en ſon* Art Poëtique, p. 55.

Voyez les vers 438-444. Voyez aussi ci-dessus, p. 476.

66. *Nous ecriuons ordinairement des Poëmes autant les Indoctes comme les Doctes*, p. 55.

. . . . *Quod medicorum est*
Promittunt medici; tractant fabrilia fabri :
Scribimus indocti doctique poemata passim.

(Horace, liv. II, épitre 1, vers 115-117.)

67. *Ces* Trauerſeurs *ſoient renuoyés à la Table ronde*, p. 56.

Dans le passage qui précède, Du Bellay a en vue le *Printemps de l'humble eſperant*, publié en 1536 par Jean le Blond; le *Coup d'eſſay*, poëme de Sagon dirigé contre Marot, et les *Ruiſſeaux de Fontaine*, de Charles de Fontaine. Quant au nom de *banni de lyeſſe*, il avait été choisi par François Habert; celui d'*eſclave fortuné* appartenait à Michel d'Amboise, et Jean Bouchet s'était qualifié : *Trauerſeur des voies perilleuſes.*

68. *Horace, qui veult ſes œuures eſtre leuz de trois ou quatre ſeulement, entre leſquelz eſt Auguſte*, p. 57.

Voici le passage d'Horace que Du Bellay se rappelle ici :

> . . . . *Neque te ut miretur turba labores,*
> *Contentus paucis lectoribus...*
> *Plotius et Varius, Mæcenas, Virgiliusque,*
> *Valgius, et probet hæc Octavius optimus...*
>
> (Liv. I, sat. x, vers 73 et suiv.)

Octavius n'est pas ici Auguste, comme l'a pensé Du Bellay, mais, suivant la remarque de Dacier, un contemporain, aujourd'hui presque oublié, qui s'était fait connaître comme poëte et comme historien.

69. *Pour auoir employé la Langue Attique aux Commendemens du Barbare*, p. 58.

« On loue auſſi grandement ce qu'il feit, touchant le truchement qui vint auec les ambaſſadeurs du roy pour demander l'eau & la terre, c'eſt à dire, entiere recognoiſſance & obeïſſance aux Grecs; car il le feit ſaiſir au corps & punir de mort, par decret public, pour auoir ozé employer la langue grecque aux commandemens des Barbares. » (Plutarque, *Vie des hommes illustres*, Themistocles, chap. XII.)

70. *La gloire du peuple Romain n'eſt moindre (comme a dit quelqu'vn) en l'amplification de ſon Langaige, que de ſes limites*, p. 58.

Du Bellay paraît se rappeler ici ce passage de l'éloge que Pline l'Ancien fait de Cicéron : « Quanto plus est ingenii romani terminos in tantum promovisse quam imperii. » (*Hist. nat.*, VIII, 31.)

71. *Tant d'autres Peſtes de la vie humaine, en ſont bien eloignées*, p. 59.

Tout le passage qui précède est une traduction assez fidèle des *Géorgiques* (liv. II, vers 149-152) :

> *Hic ver assiduum, atque alienis mensibus æstas;*
> *Bis gravidæ pecudes, bis pomis utilis arbos.*
> *At rabidæ tigres absunt, et sæva leonum*
> *Semina; nec miseros fallunt aconita legentes.*

72. *Si par le decret des Amphictyoniens tu euſſes eté contraint d'ecrire en Grec*, p. 59.
Voyez Plutarque, *Apophthegmes des Romains*, IX.

73. *Ce que font ordinairement ceux qui ecriuent en Grec & en Latin*, p. 59.

Atqui ego, quum græcos facerem, natus mare citra,
Versiculos, vetuit me tali voce Quirinus,
Post mediam noctem visus, cum somnia vera :
In silvam non ligna feras insanius ac si
Magnas Græcorum malis implere catervas.

(Horace, *Satires*, liv. I, x, 31-35.)

74. *Quant à l'Ortographe, i'ay plus ſuiuy le commun & antiq' vſaige que la Raiſon*, p. 64.
« Tu as faict ce que tu dis ne faire. » (*Quintil Horatian.*)

75. L'OLIVE ET AVTRES ŒVVRES POETIQVES, p. 67.
La première édition est de format in-8° et a pour titre :

L'OLIVE
ET QVELQVES
AVTRES ŒVVRES POE-
TICQVES.
Le contenu de ce liure.
Cinquante Sonnetz à la louange de l'Oliue.
L'Anterotique de la vieille, & de la ieune Amye.
Vers Lyriques.
Par I. D. B. A.
CAELO MVSA BEAT.
Imprimé à Paris pour Arnoul l'Angelier...
1549.
Auec priuilege.

Elle se compose de 38 feuillets non chiffrés, et de 2 feuillets contenant le privilége commun à la *Deffence*... et à *l'Oliue* : « Donné à Paris le vingtieſme iour de Mars, l'an de grace mil cinq cens quarante huict. » Les signatures typographiques sont en lettres capitales, tandis que celles de la première édition de *la Deffence*, dont nous avons donné la description ci-dessus, p. 475, sont en minuscules ; la plupart du temps les deux ouvrages sont reliés ensemble. Cette édition de *l'Oliue* comprend un compliment latin de Dorat (Io. Auratus), que nous n'avions pas à reproduire ; la dédicace et l'avis au

lecteur, que nous avons donnés ci-dessus, p. 67-69 ; les *Sonnets* I-XXII, XXIV-XXXI, XXXIII-XXXIX, XLI-XLIII, XLV, XLVII-XLIX, LI, LII, LIV, LV, LVII et LIX, *l'Anterotique* et les *Vers lyriques*, p. 169-206 de notre édition, et l'*Epitaphe de Clement Marot*, p. 207.

La seconde édition, également de format in-8°, porte le titre suivant :

L'OLIVE AVGMENTEE DEPVIS LA PREMIERE EDITION.

LA MVSAGNOEOMACHIE

& aultres œuures poëtiques.

Auec priuilege pour IIII ans.

1550.

A Paris.

On les vend au Palais es boutiques de Gilles Corrozet & Arnoul L'angelier.

On lit à la fin de ce volume : *Imprimé pour Gilles Corrozet, & Arnoul l'Angelier, libraires, par Maurice Menier imprimeur.* Il renferme 56 feuillets non chiffrés. On y trouve d'abord un placet au prévôt de Paris, suivi d'une permission d'imprimer et vendre *l'Oliue* pendant quatre ans, qui porte : « *Faict le tiers iour d'octobre, L'an mil cinq cens cinquante* » ; puis le *Sonnet* et l'avis *Au lecteur*, qui figurent aux pages 70-79 de notre édition ; une liste des *Faultes en l'impreſſion, qui n'ont eſté corrigées en tous les liures*, qui prouve qu'on se souciait alors de l'exactitude des textes beaucoup plus qu'on n'est porté à le croire de nos jours ; des compliments latins à Du Bellay ; les CXV sonnets de *l'Oliue*, *la Musagnœomachie* et diverses pièces, formant les pages 81-168 de notre édition. Nous avons suivi le texte de l'édition de 1550 pour tout ce qu'elle contient, celui de l'édition de 1549 pour *l'Anterotique* et les *Vers lyriques*. Nous noterons seulement pour mémoire celle de 1554, qui est la première où l'on trouve, à la suite de *l'Oliue*, outre *la Musagnœomachie* et les autres pièces qui terminent la seconde édition, *l'Anterotique* et les *Vers lyriques*, qui avaient paru dans la première. L'édition posthume in-4°, de 1561, ajoute à ces diverses pièces l'*Epitaphe du seigneur Boniuet*, qui figure aux pages 206 et 207 de notre réimpression, puis la *Louange de la France*, et autres opuscules imprimés dans le présent volume aux pages 207-218, et dont quelques-uns avaient déjà paru à part. Voyez ci-après la note 102.

Olive est l'anagramme de *Viole*, nom de la maitresse de Du Bellay. Voyez la *Table des Noms*.

76. *Bien que le vœu...*, p. 67.

« Tu uſes par tout, sans exemple d'auctorité, de ce mot *Bien*, conceſſif ou exceptif, pour *or*, *ſoit*, ou *combien*. Auſſi en ceſte tranſlation de *Vœu* pour dedication d'œuure, tu abuſes de la propre ſignifiance de ce mot *Vœu*, qui n'eſt pas en acte choſe exterieure, comme douaire ou offrande (pour leſquelz par tout tu l'vſurpes) mais en penſée & vouloir interieur, & non au preſent mais à l'auenir, & ainſi en as tu abuſé en l'epiſtre à monſieur le Cardinal du Belay (voyez ci-dessus, p. 2, ligne 5). » (*Quintil Horatian.*)

77. *Auſquelz le Peintre n'a encores donné la derniere Main*, p. 68.

« Il fault dire *mettre en lumiere* (au lieu de *iecter en Lumiere*, qu'on trouve un peu plus haut), & *mis la derniere main.*» (*Quintil Horatian.*)

78. Qui cùm cytharœdi eſſe non poſſent, *& ce qui ſ'enſuit*, p. 72.

Voici la transcription complète du passage de Cicéron :

« Ut aiunt in Græcis artificibus, eos aulœdos esse qui citharœdi fieri non potuerint : sic nonnullos videmus qui oratores evadere non potuerunt, eos ad juris studium devenire. » (XIII, 29.)

79. *Le Conſeil d'Horace, quand à l'edition des poëmes*, p. 73.

Ce conseil se trouve dans l'*Art poétique* (vers 386-388) :

... Si quid tamen olim
Scripseris, in Metii descendat judicis aures,
Et patris, et nostras : nonumque prematur in annum.

80. *Si je ne reſpons à ceulx qui m'ont appellé hardy repreneur*, p. 73.

Nous ne savons de quels critiques Du Bellay veut parler ici. Charles Fontaine lui dit bien, dans son *Quintil Horatian* : « Temerairement tu reprens ce que tu ne ſais, » mais on ne connaît pas d'édition de cet ouvrage antérieure à 1551.

81. *Celuy qui diſoit :* Mitte me in Lapicidinas, p. 75.

Tout le monde connaît le mot du poëte Philoxène, qui, après avoir été envoyé aux carrières pour avoir trouvé mauvais des vers de Denys l'ancien, répondit, lorsque le tyran lui eut rendu la liberté et le consulta de nouveau sur ses poésies : « Qu'on me reconduise aux carrières. » Cette anecdote est racontée en détail par Diodore de Sicile dans sa *Bibliothèque historique*, liv. XV, 6.

82. *Quelques vns ſe plaignent de quoy ie blâme les traductions poëtiques en noſtre langue, dont ilz ne ſont (diſent-ilz) illuſtrateurs ny gaigez ny renommez*, p. 75.

Le chapitre v du livre Ier de la *Deffence & Illuſtration de la langue francoiſe* (p. 12 et suivantes) est intitulé : *Que les Traduc-*

tions ne ſont ſuffiſantes pour donner perfection à la Langue Francoyſe. Plus tard, les opinions de Du Bellay à l'égard des traductions en vers se modifièrent beaucoup, ainsi qu'on peut le voir dans l'épître qui précède sa traduction du *Quatrieme liure de l'Eneide* (p. 336 et 337).

83. *Vne affectée demy-douzaine des plus renommez poëtes de noſtre langue*, p. 75.

Allusion à ce passage de la *Deffence de la langue francoyſe :* « La Tourbe de ceux (hors mis cinq ou ſix) qui ſuyuent les principaux, comme Port'enſeignes, eſt ſi mal inſtruicte de toutes choſes, que par leur moyen noſtre vulgaire n'a garde d'etendre gueres loing les Bornes de ſon Empire. » (Voyez ci-dessus, p. 35.) Sur quoi on lit dans le *Quintil Horatian :* « Voyla bien defendre & illuſtrer la langue Françoyſe, n'y receuoir que cinq ou ſix bons Poëtes, ſi cinq douzaines d'autres ne ſ'y oppoſoyent, & pour le moins la grande douzaine. Encore que autre part tu en nommes d'auantage, nom par nom. »

84. *La reſponce, que fiſt Virgile à vn quiddam Zoile, qui le reprenoit d'emprunter les vers d'Homere*, p. 76.

« Asconius Pedianus, libro quem contra obtrectatores Virgilii scripsit, pauca admodum ei objecta ponit, et potissimum quod non recte historiam contexuit, et quod pleraque ab Homero sumpsit. Sed hod crimen sic defendere assuetum ait : *Cur non illi quoque eadem furta tentarent ? Verum intellecturos facilius esse Herculi clavam quam Homero versum surripere.* (*Tib. Cl. Donati De P. Virgilii vita.*)

85. *Ils ſeroint en hazard d'eſtre accouſtrez en corneille Horacienne*, p. 76.

Allusion à ce passage d'Horace :

> *Ne, si forte suas repetitum venerit olim*
> *Grex avium plumas, moveat cornicula risum*
> *Furtivis nudata coloribus...*
>
> (Liv. I, épitre III, vers 18-20.)

86. *Me tire bien ſouuent la Muſe (comme dict quelq'vn) furtiuement en ſon œuure*, p. 78.

C'est Ovide qui s'exprime ainsi dans les *Tristes :* (IV, x, vers 19 et 20.)

> *At mihi jam puero cœlestia sacra placebant*
> *Inque suum furtim musa trahebat opus.*

87. *D'vne aſſez viue courſe*. p. 82.

Dans l'édition de 1549, on lit : *D'vne aſſez lente courſe.*

88. *Ny toute l'eau d'oubly, qui en eſt ceinte,*
Effaceroient..., p. 87.

« Tu as eſcrit *effaceroyent* pour *n'effaceroyent*, ſuyuant la phraſe Latine, ou tu ne deuois craindre a redoubler la negation a l'exemple des Grecz & ſelon le bon uſage Françoys. » (*Quintil Horatian.*)

89. *Charte*, p. 90.
Ainsi à partir de l'édition de 1554 ; dans les précédentes, *carte*.

90. *Aux bordz herbuz du recourbé Mëandre*, p. 110.
Du ſinueux Méandre, dans la première édition.

91. *D'aeles bien empanées*, p. 124.
Empennées, dans l'édition d'Aubert.

92. *Tu es le mal, qui ne craint...*, p. 130.
Qui ne crains, dans l'édition de 1561.

93. *O toy, que mere & maratre on appelle*, p. 132.
Voyez ci-dessus, p. 477, note 6.

94. La Mvsagnœomachie, p. 139.
Du Bellay a expliqué lui-même ce titre dans l'*Auis au lecteur* de la seconde édition de *l'Oliue* : « Ie te fay' preſent... d'vne *Muſagnæomachie*, c'eſt à dire la Guerre des Muſes & de l'Ignorance. » Cette pièce et les suivantes, jusqu'à la page 168, ont paru, pour la première fois, dans l'édition de 1550, comme nous l'avons expliqué ci-dessus, note 75.

95. *Du ſainct chœur*, p. 148.
L'édition de 1550 porte *cœur*.

96. Immitation de l'ode latine de Ian Dorat svr la mort de la Roine de Navarre, p. 160.
La pièce latine de Dorat se trouve au recto du dix-huitième feuillet d'un petit recueil in-8° intitulé : *Annæ, Margaritæ, Ianæ, sororum virginum, heroidum anglarum, in mortem diuæ Margaritæ Valesiæ, Nauarrorum reginæ, hecatodiſtichon. Acceſſit Petri Mirarii ad easdem virgines Epistola : una cum doctorum aliquot virorum Carminibus.* Pariſiis, Ex officina Reginaldi Calderii & Claudii eius filii. Anno ſalutis 1550. Cum Priuilegio. Le titre de la pièce est : *Io. Aurati in D. Margaritam Reginam Nauarræ.*

97. *Vieille, qui rends ſemblable halaine*
A celle du ſtigieux Gouphre, p. 170.

« *Goulphre* pour *Goulphe*, qui vient de κόλπος, mais c'eſt pour venir à la ryme. » (*Quintil Horatian.*)

98. *Sauua ſa vie en ſe pendant*, p. 170.

Il s'agit ici de Lycambe, qui se tua pour échapper aux invectives d'Archiloque, à qui il avait refusé sa fille en mariage.

99. *Quoy qu'il ſ'en fache, ou qu'il en hongne*, p. 172.

« Ce vers... ne ſert que de cheuille au ſens, & ſi ne tombe pas en bonne cadence de ryme *hongne* contre *mignonne*. » (*Quintil Horatian.*)

100. *Ie n'ay* (*Lecteur*) *entremellé fort ſuperſticieuſement les Vers Maſculins auecques les Feminins*, p. 175.

A ce sujet voyez ci-dessus, p. 52, le morceau qui commence par : « Il y en a qui fort ſuperſticieuſement entremeſlent les vers Maſculins auecques les Feminins... »

101. *De ce grand*, p. 206.

Ainsi dans l'édition d'Aubert. Les deux mots *ce grand* ne se trouvent pas dans l'édition de 1561.

102. Lovange de la France et dv Roy treschrestien Henry II, p. 207.

Il y a une édition séparée de cet ouvrage dont le frontispice porte, outre le titre que nous venons de transcrire fidèlement : ensemble vn discovrs svr la poesie, Av Roy. Par Ioach. Dvbellay Ang. A Paris, *De l'Imprimerie de Federic Morel, rue S. Ian de Beauuais, au Franc Meurier.* M. D. LX. Avec privilege. Cette édition, de format in-4°, se compose de 8 feuillets chiffrés. C'est celle que nous avons suivie quant à l'orthographe pour la *Louange* et pour le *Diſcours ;* elle ne diffère d'ailleurs en rien, quant au texte, des autres éditions.

103. Av mesme Thevet svr ses *SINGVLARITEZ DV LEVANT*, p. 217.

Le titre donné à l'ouvrage de Thevet n'est pas exact ; il a été formé de ceux de ses deux principales publications : *Cosmographie du Leuant.* Lyon, 1558, in-4°. *Les ſingularitez de la France Antarctique, autrement nommée Amérique...* Paris, 1558, in-4°. Cette piece de vers ne se trouve pas, comme on serait tenté de le croire, en tête de l'un de ces ouvrages.

104. Recveil de Poesie, presenté a tresillvstre Princesse Madame Margverite..., p. 219.

La première édition de ce recueil porte l'intitulé que nous avons reproduit p. 219, et de plus : par I. D. B. A. Le titre est entièrement imprimé en lettres capitales. On lit à l'adresse : A Paris. *Chez*

Guillaume Cauellat, à lenſeigne de la Poulle graſſe, deuant le college de Cambray. M.D.XLIX. AVEC PRIVILEGE. Le volume, de format in-8°, renferme 96 pages et un feuillet non chiffré, contenant au recto LE PRIVILEGE DV ROY, daté « *du cinquieſme Nouembre cinq cens quarente neuf* (sic), » et accordé à « *Iaquette Turpin* », et au verso les « *Faultes en l'impreſſion* ».

Ce volume renferme dans ses 67 premières pages tout ce qui est contenu aux pages 219-267 de notre édition, puis, aux pages 68-95, une :

BRIEVE EXPOSITION DE QVELQVES
paſſaiges poëtiques les plus difficiles contenuz en cet œuure.

Enfin à la page 96, le *Dialogue d'vn amoureux & d'Echo*, qui se trouve aux pages 273 et 274 de notre édition. « Ian Prouſt Angeuin, » auteur de la *Brieue expoſition*, nous apprend qu'il l'a entreprise, « voulant ſatisfaire au plaiſir & contentement de pluſieurs bons iugemens, non toutefois exercitez en la lecture des poëtes, & ſingulierement pour ſoulaiger l'honneſte labeur des dames & damoizelles, qui voluntiers aiment à lire choſes exquiſes & non vulgaires... »

Jean Proust, à l'exemple de bien des commentateurs, accumule dans son travail une foule de notes inutiles, même aux *damoizelles*, pour peu qu'elles aient reçu l'instruction la plus élémentaire ; il nous apprend que Cérès est « celle qui premierement enſeigna l'vſaige du blé aux hommes » ; que Bacchus « monſtra premier la maniere de planter la vigne ». Nous lui emprunterons fort rarement des renseignements de ce genre, mais nous extrairons avec soin de ses notes ce qui concerne les contemporains de notre poëte et les allusions qu'il fait à leur vie ou à leurs œuvres.

Le *Recueil de poéſie* reparut sous la date de 1553, toujours chez Cavellat, avec cette mention sur le titre : *Reueu & augmenté depuis la premiere edition.* On lit au verso du frontispice, au bas du privilége : « Acheué d'imprimer le huictieſme iour de Mars 1552 » ; et à la fin du volume, qui contient 93 pages : *Imprimé à Paris par Benoiſt Preuoſt, demeurant en la rue Frementel, à l'enſeigne de l'Eſtoille d'Or.* On trouve dans cette édition, après les pièces contenues dans la première et reproduites aux pages 219-267 de la nôtre : 1° une pièce intitulée *A vne Dame*, reproduite en 1558, sous le titre de *Contre les Petrarquiſtes*, dans les *Ieux ruſtiques*, où nous l'avons maintenue dans notre second volume ; 2° *La Mort de Palinure, du cinquieſme de Virgile*, placée en 1560 avec les *Deux liures de l'Eneide de Virgile*, et réimprimée aux pages 390-394 du présent volume ; enfin l'*Elegie* et la *Chanſon* qui se trouvent ci-dessus aux pages 267 - 273, et le *Dialogue d'vn amoureux & d'Echo.*

Goujet parle d'une édition intitulée : *Recueil de poëſie...., aug-*

menté, oultre les précédentes impreſſions, par l'auteur, Joachim du Bellay, 1558, in-8°. Nous n'avons pu la trouver ; peut-être y a-t-il eu là du reste quelque confusion avec l'édition de 1553. Enfin l'édition in-4° de 1561, *De l'Imprimerie de Federic Morel*, qui porte au titre la mention : « Reueu & augmenté par l'auteur I. D. B. A. », contient, outre ce que renferment les éditions précédentes, les pièces que nous avons publiées ci-dessus aux pages 274-284. Celles qui, dans notre édition, terminent le recueil, y ont été ajoutées par Aubert ; nous en indiquons, dans nos notes, les éditions antérieures. Nous avons suivi l'édition de 1553, en y joignant successivement ce que nous fournissaient les suivantes.

105. PROSPHONEMATIQUE, p. 222.

« Ce tiltre eſt pris du grec, & ſignifie autant que *ſalutation*. Dionys. Halicarnaſſ. a fait vn traicté des Proſphonematiques, parlant des ſalutations qu'on fait aux Roys & grands ſeigneurs aux entrées de leurs villes & prouinces. Il ne fault trouuer eſtrange la nouueauté du terme, veu que les Latins ont pris des Grecs les noms de leurs proëſmes, & que noſtre langue depuis peu de temps a deſia receu *ode*, *epithalame*, *panegyrique* & autres. » (Ian Prouſt, *Brieue expoſition.*)

Il y a une édition séparée de cet ouvrage, qui très-probablement est la première, et dont voici le titre complet :

PROSPHONEVMATIQVE
AV ROY TRESCRETIEN
HENRY II.
Le iour de ſon entree a Paris 14. *de Iuin* 1549.
A PARIS,
De l'imprimerie de Michel Vaſcoſan.
M. D. XLIX.

Cette pièce, de format in-8°, se compose de 8 feuillets ; les deux derniers sont blancs. On lit à la fin la devise CAELO MVSA BEAT et les initiales I. D. B. A.

106. *Voſtre arc diuin*, p. 222.

« Le poëte Pindare attribue vn arc aux Muſes, appellant *fleſches* les beaux vers qu'elles chantent. » (Ian Prouſt, *Brieue expoſition.*)

107. *Bras Angeuin*, p. 222.

« L'Autheur deſigne le lieu de ſa natiuité. » (*Ibid.*)

108. *Ce traict puiſſant*, p. 222.

« C'eſt le vers heroique, le plus graue de tous, comme celuy qui chante voluntiers les louanges des dieux & des roys. » (*Ibid.*)

109. *Alpes chenues*, p. 225.

« Pource qu'elles blanchiſſent de perpetuelle neige. » (*Ibid.*)

110. *Vierges fatales*, p. 226.

« Qui tiennent la vie & les deſtinées des hommes. Elles ſont trois : Clotho, Lacheſis & Atropos, & ſont filles de Demogorgon l'ancien père des dieux. » (*Ibid.*)

111. *Les fleches Françoiſes*, p. 227.

« Il (*Le Roy treſchreſtien*) porte... les fleches, l'arc & la trouſſe de Diane. » (*Ibid.*)

112. *Le Leopard*, p. 227.

« Ce ſont les armes du Roy d'Angleterre. » (*Ibid.*)

113. *Le beau Croiſſant*, p. 227.

« C'eſt la deuiſe du Roy treſchreſtien qu'il porte auec' ces mots : *Donec totum impleat orbem.* » (*Ibid.*)

114. *La Foy chenue*, p. 227.

« Pource que plus voluntiers elle ſe treuue és hommes chenuz plus conſtans que les ieunes. » (*Ibid.*)

115. *Ton antique auerſaire*, p. 229.

Aduerſaire, dans l'édition de 1561.

116. *Souldard*, p. 229.

L'édition de 1561 porte ici et plus loin *ſoldat* au lieu de *ſouldard*.

117. *N'auous*, p. 232.

Pour *n'avez-vous*, contraction qui subsiste encore dans la prononciation rustique ou populaire.

118. *Les vers ſucrez*, p. 232.

« Les vers lyriques plus doulx que les autres, pour eſtre de meſeure plus gaillarde & legiere. On les chantoit anciennement ſur la lyre, maintenant ſur le luc, ſur tous inſtrumentz eſtimé aux cours des Princes & grands ſeigneurs. » (Ian Prouſt, *Brieue expoſition.*)

119. *Loyre plus profonde*, p. 232.

« Pource qu'entre Angers & Nantes (qui eſt le paiz de l'autheur), Loyre approchant de la mer, ſe faict touſiours plus profunde. » (*Ibid.*)

120. *La louange nous agrée,*
La louange nous recrée. P. 234.

On lit dans la première édition :

La louange bien ſucrée
Les oreilles nous recrée.

121. *La noire tourbe enuieuſe*
Des corbeaux... P. 235.

« Par les corbeaux il entent les mauuais poëtes : par les cygnes les bons, pour ce que le cygne eſt dedié à Phebus, le Dieu des Poëtes. Si tu veulx entendre ceſte allegorie, voy l'Arioſte en ce chant ou Aſtolphe va querir le ſens de Roland en la Sphere de la lune. » (Ian Prouſt, *Brieue expoſition.*)

122. *Celle ou Ferrare ſe mire*, p. 235.
« Madame la Ducheſſe d'Aumale, bien digne pour ſon ſcauoir d'eſtre miſe au ranc des IX. Muſes. » (*Ibid.*)

123. *Les trophées de Marignan*, p. 239.
« C'eſt le lieu ou le feu Roy gaigna la bataille contre les Suyſſes. Carignan eſt renommé par la victoire de feu Monſeigneur d'Anguien. » (*Ibid.*)

124. *La vertu Salaminienne*, p. 239.
On lit dans la première édition :
La vertu d'Aiax ancienne.

125. *Qui tant ſceut Achille extoller*, p. 241.
« C'eſt Homere, qui en ſon Iliade, auec vn merueilleux ſtyle, exalte la vertu d'Achille. » (Ian Prouſt, *Brieue expoſition.*)

126. *Le cygne Thebain*, p. 241.
« Pindare, prince des lyriques Grecz. » (*Ibid.*)

127. *Le Mantuan*, p. 241.
« Virgile, Homere des Latins, qui a chanté les batailles d'Enée. » (*Ibid.*)

128. *Ce Calabrois*, p. 241.
« Horace, le premier des lyriques Latins. » (*Ibid.*)

129. *Paſteur Neapolitain*, p. 241.
« Iacq. Sennazar natif de Naples modernes... » (*Ibid.*)

130. *Le Lot, le Loyr*, p. 242.
« Ce ſont les fleuues des plus renommez poëtes Francois de noſtre temps. Ilz ſont aſſez congnuz par leurs œuures, ſans que ie les nomme. » (*Ibid.*)

131. *Congnoiſt*, p. 243.
Il y a *cognoiſt* dans la première édition, mais cela est relevé dans la liste des *Faultes en l'impreſſion*.

132. *De la fameuſe Sereine*, p. 243.
« Les Chalcidiens cherchant nouuelles habitations, trouuerent la ſepulture de l'vne des trois Sereines, nommée Parthenopé, en celle region d'Italie, ou eſt maintenant la cité de Naples, qu'ils edifierent lors. Elle eſt par les poëtes ſouuent nommée Parthenope du nom de la Sereine, ſur le ſepulchre de laquelle en furent ietez les premiers fondementz. » (Ian Prouſt, *Brieue expoſition*.)

133. *Le mont...*, p. 243.
« C'eſt la montaigne d'Ætna... » (*Ibid.*)

134. *Typhis*, p. 246.
« C'eſtoit le patron du nauire de Iaſon au voyaige des Argonautes. » (*Ibid.*)

135. *Celui Macrin, que tu congnois*, p. 248.
« Salmon Macrin poëte lyrique moderne natif de Loudun a dedié ſon liure à feu monſeigneur de Langé, & à monſeigneur le Cardinal du Bellay. » (*Ibid.*)

136. *Le Leſbien*, p. 248.
« C'eſtoit Alcée poëte lyrique, natif de Leſbos... » (*Ibid.*)

137. *Sceurent*, p. 251.
Il y a bien ici *ſceurent* dans toutes les éditions, quoique le sujet du verbe soit au singulier.

138. *La vieille au viſaige bleſme*, p. 253.
« C'eſt l'enuie, qui ſe tourmentant du bien d'aultruy, ſe donne torment à ſoymeſmes. » (Ian Prouſt, *Brieue expoſition*.)

139. *Ta petite Sarte*, p. 253.
« Pour ce que Bouiu eſt né pres de Sarte... » (*Ibid.*)

140. *Cet audacieux feuure*, p. 256.
« L'Ingenieux architecte Dedalus... » (*Ibid.*)

141. *La docte Gyronde*, p. 259.
« ... Il l'appelle docte à cauſe d'Auſonne excellent poëte, qui feut né à Bordeaux, & de Carles, qui en eſt auſſi natif. » (*Ibid.*)

142. *Thebes encor' eſt glorieuſe*
Du luc ſur tous le mieulx appris, p. 260.

« Pindare, prince des poëtes lyriques, eſtoit natif de Thebes... » (*Ibid.*)

143. *De Seine*, p. 260.
« Pource qu'Heroet eſt natif de Paris. » (*Ibid.*)

144. *Du double mont*, p. 260.
« De Parnaze, ſeiour des muſes, pource qu'Heroet, qui a ſuyui Platon, a traicte en vers ſon liure de la perfection d'amour. » (*Ibid.*)

145. *A qui iadis*, p. 260.
« Les mouſches à miel feurent trouuées en la bouche de Platon encor' enfant, lorſqu'il dormoit... » (*Ibid.*)

146. *Tu as rompu l'arc*, p. 260.
« Les poëtes attribuent vn arc & des fleſches a Cupido dieu d'amour, qu'Heroet a traicte ſelon la verité de philoſophie, & non ſelon les fictions poëtiques... » (*Ibid.*)

147. *Deſſoubs qui les loix ſe repoſent*, p. 261.
« C'eſt vne alluſion à Monſeigneur le Chancelier à qui Heroët touche de conſanguinité. » (*Ibid.*)

148. *Au vieil Thebain*, p. 261.
« Amphion excellent harpeur... » (*Ibid.*)

149. *Coquille dorée*, p. 261.
« Mercure, encor' enfant trouuant la coquille d'vne tortue, y adapta des chordes, & en fiſt la lyre. » (*Ibid.*)

150. *L'Aſſyrienne, & Camille*, p. 265.
« La premiere eſtoit celle tant fameuſe Royne des Aſſyriens Semyramis, qui fonda la grand cité de Memphis, & apres la mort de ſon mari Ninus, gouuerna long temps le royaume ſoubs la ſemblance de ſon filz. La ſeconde eſtoit celle vierge chaſſereſſe chantée par le poëte Virgile. » (*Ibid.*)

151. *Celle qui feiſt plus feconde*
De ſes enfans la faconde. P. 266.
« Hortenſie, mere des deux Gracches, excellents orateurs Romains. » (*Ibid.*)

152. *Me*, p. 267.
Ainsi dans l'édition d'Aubert, *ne* dans les précédentes.

153. *Noſtre*, p. 268.
Ainsi dans la première édition, *voſtre* dans les suivantes.

154. *Trayſon*, p. 272.
L'édition de 1553 porte *trahiſon*, qui ne fait point le vers.

155. Av Pape, le premier iovr de l'an, p. 283.
Cette pièce, qui, comme nous l'avons indiqué (voyez ci-dessus, fin de la note 104), se trouve dans le recueil in-4° de 1561, a été placée par Aubert dans les *Diuers Poëmes*, peu après une pièce *Sur*

le papat de Paule IV, à qui la présente pièce était sans doute aussi adressée.

156. ODE SVR LA NAISSANCE DV PETIT DVC DE BEAVMONT, p. 284.

Cet ouvrage parut en 1561 avec le titre que nous avons reproduit à la page indiquée. On lit à la suite de ce titre dans cette édition, qui est de format in-4°: PAR I. D. B. A. *Enſemble certains Sonnets du meſme auteur à la Royne de Nauarre, auſquels ladicte Dame fait elle meſme reſponſe.* A Paris, de l'Imprimerie de Federic Morel, rue S. Ian de Beauuais, au Franc Meurier. M. D. LXI. AVEC PRIVILEGE DV ROY. Au recto du neuvième feuillet commencent les *ſonnets* que nous avons reproduits aux pages 295 et suivantes; ils n'ont ici d'autre titre que : A LA ROYNE DE NAVARRE; ensuite vient au verso du 13e feuillet l'HYMNE CHRESTIEN, qu'on trouve aux pages 325 et suivantes de notre édition. Voyez ci-après la note 200.

157. DISCOVRS AV ROY SVR LA TREFVE DE L'AN M. D. LV, p. 302.

Nous suivons le texte de l'édition en 6 feuillets, in-4°, qui a pour adresse : *A Paris, De l'Imprimerie de Federic Morel.* M. D. LIX. C'est au verso du titre que figure le sonnet. Il a paru en 1561 une autre édition in-4° de cette même pièce. Voyez ci-après la note 159.

158. HYMNE AV ROY SVR LA PRINSE DE CALLAIS, p. 310.

Le titre est ainsi complété dans l'édition originale : PAR IOACH. DV BELLAY. *Auec quelques autres œuures du meſme autheur ſur le meſme ſubiect.* A PARIS, *De l'imprimerie de Federic Morel...*, M. D. LVIII. AVEC PRIVILEGE DV ROY. La pièce a 6 feuillets non chiffrés. Il y a sous le même titre une réimpression de 1559. Les *autres œuures* sont : *Euocation des dieux tutelaires de Guynes*, *Execration ſur l'Angleterre* et *Sonnet à la royne d'Eſcoſſe* (p. 314-316 de notre édition). La dernière de ces pièces ne figure pas dans le recueil d'Aubert. Le privilége qui se trouve au verso du titre porte : « Donné a Paris le XVII iour de Ianuier, Mil cinq cens cinquante ſept. » Il y a une édition du *Diſcours au Roy* décrit dans la note 157, suivie de l'*hymne*. Voyez la note 159.

159. LES FVRIES CONTRE LES INFRACTEVRS DE FOY, p. 316.

Cette pièce, dirigée contre les Farnèse, que Philippe II avait rattachés à ses intérêts en leur rendant Plaisance, a paru en 1561, à la suite d'une édition du *Diſcours au Roy ſur la trefue* (voyez la note 157). Nous avons suivi ce texte quant à l'orthographe, mais nous avons cherché à corriger les fautes nombreuses qu'il renferme, en nous aidant de celui d'Aubert; toutes les fois, du reste, qu'il pouvait y avoir un doute ou que la variante était de quelque importance, nous avons, comme on va le voir, mis le lecteur à même de juger lui-même en dernier ressort.

160. *Ie n'auouroy*, p. 317. Ainsi dans l'édition d'Aubert; *Ie n'auouëray*, dans celle de 1561.

161. *Eſtoit-ce donques là*, p. 317 (1561). *Eſtoit-ce donques, Enfans* (Aubert).

162. *Voſtre orgueil, voſtre enuie*, p. 317 (Aubert). *Voſtre orgueil, voſtre ennuy* (1561).

163. *Monſtres ſi tortueux*, p. 317 (Aubert). *Que monſtres tortueux* (1561).

164. *Fils dignes*, p. 318 (1561). *Dignes fils* (Aubert).

165. *Ou ſi la fable Grecque*, p. 318 (1561). *Et ſi...* (Aubert).

166. *Dont l'vn qui corrompu des pieds iuſqu'à la teſte*, p. 318 (Aubert). L'édition de 1561 donne cette leçon inintelligible : *De l'vn qui a rompu des pieds...*

167. *Buffon*, p. 318 (1561). L'édition d'Aubert donne la forme moderne *bouffon*.

168. *Ce fameux Vattican*, p. 319 (Aubert). *Du fumeux Vatticain* (1561).

169. *Ils ont*, p. 319 (Aubert). *Ont-ils* (1561).

170. *Les deſhontez*, p. 319 (1561). *Ces eſhontez* (Aubert).

171. *Dehaché*, p. 319 (1561). *Detranché* (Aubert).

172. *Ie receu*, p. 319 (Aubert). *I'ai receu* (1561).

173. *Ta foudre*, p. 319 (Aubert). *La foudre* (1561).

174. *Orage*, p. 319 (Aubert). *Courage* (1561).

175. *Leur meſchance*, p. 320 (Aubert). *La meſchance* (1561).

176. *S'engraua ſur le front d'vn reproche*, p. 320. *Un* et non *D'vn* (Aubert). *S'engraue ſur le front d'vn reproche* (1561).

177. *Fortes*, p. 320 (1561). *Grandes* (Aubert). Les cités dont il s'agit ici sont Parme et Plaisance, qu'Alexandre Farnèse, pape sous le nom de Paul III, détacha du domaine de l'Église pour son fils Pierre-Louis.

178. *Venu*, p. 320 (Aubert). *Venant* (1561).

179. *Sans*, p. 320 (Aubert). *Le* dans l'édition de 1561, avec une virgule après *chreſtienté* dans le vers suivant.

180. *Que baigne*, p. 320 (Aubert). *Qui vague* (1561).

181. *Reuomir*, p. 321 (Aubert). *Renuoyer* (1561).

182. *Hercul*, p. 322 (Aubert). *Herault* (1561).

183. *Si tu veulx faire à Dieu aggreable ſeruice*, p. 322 (Aubert). *Si de l'honneur mondain tu as quelque ſeruice* (1561).

184. *Punir*, p. 322 (Aubert). *Purger* (1561).

185. *Ny*, p. 322 (Aubert). *Ne*, dans l'édition de 1561, ici et au vers suivant.

186. *Extirpe*, p. 322 (Aubert). *Entrappe* (1561).

187. *Germains*, p. 323 (Aubert). *Humains* 1561.

188. *O la Religion*, p. 323. Cette leçon est celle d'Aubert : elle ne paraît pas fort bonne, mais *A la religion*, qu'on lit dans l'édition de 1561, est tout à fait inintelligible.

189. *Receurez vous*, p. 323 (1561). *Receuez vous* (Aubert).

190. *Vn autre Deité*, p. 323. Il y a bien *vn* tant dans l'édition de 1561 que dans celle d'Aubert. Voir le *Glossaire*.

191. *Ce qu'encores en vous recognoiſtre ie doy*, p. 323 (Aubert). *Ce qu'en vous & vers vous recognoiſtre ie doy* (1561).

192. *En longue*, p. 323 (Aubert). *En telle* (1561).

193. *Voir qu'vn nouueau torment punit...*, p. 323 (Aubert). *Voir vn nouueau torment punir...* (1561).

194. *Afin que d'vn chacun par vous...*, p. 324 (Aubert). *Afin que par chacun de vous...* (1561).

195. *Plus mal*, p. 324 (Aubert). *Plus toſt* (1561).

196. *Et où vous ne ferez*, p. 324 (Aubert). *Et là où vous ferez* (1561).

197. *N'ayez vous*, p. 324 (Aubert). *N'aurez vous* (1561).

198. *D'Agaué, d'Athree*, p. 324. Ces deux noms ont été fort mal traités : dans l'édition de 1561 on lit *d'Aganee, d'Artes;* dans celle d'Aubert la seconde faute a disparu, mais le premier nom est écrit *Agané*.

199. *Vous ſoient touſiours au dos*, p. 324 (1561). *A dos* (Aubert).

200. HYMNE CHRESTIEN, p. 325.

Cet hymne a été publié en 1561 à la suite de l'*Ode ſur la naiſſance du petit duc de Beaumont* (voyez ci-dessus, note 156). Les pièces qui le suivent dans notre édition, p. 327-331, ont paru pour la première fois, à notre connaissance, dans celle d'Aubert, qui termine ainsi le *Recueil de poéſie préſenté à... madame Marguerite*.

201. DEVX LIVRES DE L'ENEIDE... AVEC AVTRES TRADVCTIONS, p. 333.

Nous allons énumérer les divers autres ouvrages renfermés sous ce titre et dire où l'on rencontre chacun d'eux pour la première

fois. Du Bellay avait publié lui-même un recueil dont voici la description :

LE QVATRIESME
LIVRE DE L'ENEIDE
DE VERGILE, TRA-
duict en vers Francoys.

LA COMPLAINCTE DE
Didon à Enée, prinſe d'Ouide.

AVTRES OEVVRES DE
l'inuention du tranſlateur.
Par
I. D. B. A.
Auec Priuilege.
A PARIS,
Pour Vincent Certenas libraire, tenant ſa boutique au Palais, en la gallerie par ou lon va à la Chancellerie, & au mont S. Hilaire en l'hoſtel d'Albret.
1552.

Le privilége est « Donné à Paris le premier iour de Feburier, L'an de grace mil cinq cents cinquante vn ». Ce volume, de format in-8 , renferme 199 pages. Il contient : p. 2, un *ſonnet de I. de Morel* à Du Bellay ; p. 3-12, l'Épître reproduite aux pages 333-339 de notre édition ; p. 13-15, divers compliments poétiques adressés à Du Bellay ; p. 16-91, tout ce qui est contenu dans notre édition aux p. 339-390 ; p. 92, un sonnet à Du Bellay par Baïf, que l'on trouvera dans les œuvres de ce dernier. Les p. 93-188 sont occupées par les *Œuures de l'inuention de l'Autheur*, que nous donnerons au commencement du 2e volume des *Œuures françoiſes de Du Bellay*. Elles ont un faux titre particulier. Aux p. 189-195 se trouve l'*Adieu aux muſes*, reproduit ci-dessus aux p. 435-440. La page 196 présente les *Faultes en l'impreſſion*. Le privilége est aux p. 197-199. Nous avons dit ci-dessus (p. 494), que *la mort de Palinure* a paru pour la première fois en 1553, dans le *Recueil de Poeſie*. Ce sont ces premières éditions que nous avons suivies. Le recueil intitulé : *Deux liures de l'Enéide...*, publié à Paris par Federic Morel en 1560, et réimprimé en 1561, contient tout ce que nous venons d'énumérer, et y ajoute le sixième livre de *l'Enéide*. C'est seulement à partir de l'édition de 1561 qu'on trouve le *Sonnet* que nous avons imprimé p. 435. L'édition d'Aubert reproduit toutes ces traductions et y ajoute, probablement d'après un manuscrit posthume de Du Bellay, la *Traduction d'vne ode latine* (voyez

p. 440-442), fort inexactement publiée, comme nous aurons bientôt occasion de le voir.

202. *Paſſent le temps en ie ne ſçay quelz exercices*, p. 334.

Du Bellay a blâmé en plus d'un endroit les divertissements frivoles que beaucoup de gens préfèrent aux plaisirs de l'esprit. Voyez ci-dessus p. 43, et, dans le tome II, l'avis *Au lecteur* des *Ieux ruſtiques*.

203. *Ie n'ay pas oublié ce qu'autrefois i'ay dict des tranſlations poëtiques*, p. 336. Voyez ci-dessus, p. 14 et 15.

204. *I'en dy autant de quelques motz compoſez comme* pié-fonnant, porte-lois, porte-ciel, p. 337.

« Joachim du Bellay en quelque epiſtre, ſervant de preface, monſtre auoir quelque crainte que ces deux compoſez, *porteloix* et *porteciel*, par lui forgez (ainſi qu'il dit), ne deſplaiſent aux lecteurs; mais depuis la poeſie françoiſe ſ'eſt monſtree encore plus courageuſement hardie : teſmoin celuy qui a dict, *du ciel porteflambeaux* (*a*). » (Henri Eſtienne, *Precellence du langage françois*. Édit. de M. Feugère, p. 164.)

205. *Brefue*, p. 360. Ainsi dans l'édition de 1561 et dans celle d'Aubert, *briefue* dans celles de 1552 et de 1560.

206. *Mouron'-nous*, p. 371.

Ainsi dans les éditions de 1552, de 1560 et de 1561, et plus loin, p. 379, *demou'ra*, dans l'édition de 1552. Aubert met *mourron'-nous* et *demourra*.

207. *Calfatées*, p. 388.

Il y a dans le texte de l'édition de 1552 *calfeutrées ;* mais cette erreur est soigneusement corrigée dans la liste des *Faultes en l'impreſſion* dont nous avons parlé ci-dessus (p. 503). Cela n'a pas empêché toutefois qu'elle fût reproduite, en 1560, dans l'édition in-4° et dans les diverses réimpressions du recueil d'Aubert. Le mot *calfaté* est tout à fait technique et appartient au vocabulaire des « Mariniers » que Du Bellay a pris soin de recommander aux poëtes. Voyez ci-dessus, p. 54.

208. *D'vne ſaincte rouſee*, p. 405.

Toutes les éditions portent : *d'vne ſaincte rochee*, ce qui rime mal et a peu de sens. En jetant les yeux sur le texte latin,

Idem ter socios pura circumtulit unda,
Spargens rore levi et ramo felicis olivæ,

(*a*) C'est Du Bartas qui commence *Le Premier iour de la premiere ſemaine* par ce vers :

Toy qui guides le cours du ciel porte-flambeaux.

on voit sur-le-champ quelle correction l'on doit faire. Il y a lieu, du reste, en plus d'un endroit de ce sixième livre, qui n'a été publié qu'après la mort de Du Bellay, de pratiquer des restitutions de ce genre. Voyez la note suivante.

209. *La preſtreſſe d'Amphriſe*, p. 413.

Toutes les éditions portent *la preſtreſſe d'Anchiſe*, mais c'est ici la traduction d'*Amphrysia vates.*

210. L'ADIEV AVX MVSES, PRIS DV LATIN DE BVCCANAN, p. 435.

Cette pièce est une imitation fort libre de la première élégie de Georges Buchanam, dont voici le titre ou plutôt le sommaire : *Quam miſera ſit conditio docentium litteras humaniores Lutetiæ.*

211. TRADVCTION D'VNE ODE LATINE DV MESME BVCCANAN, p. 440.

Cette ode, qui fait partie des *Miſcellanées* de Buchanam, a pour titre : *Ad Henricum II, Franciæ regem, de ſoluta vrbis Mediomatricum obſidione.* C'est dans le recueil d'Aubert qu'elle paraît pour la première fois, comme nous l'avons dit ci-dessus, p. 504, et le texte en est très-incorrect.

212. *Ardoit*, p. 441.

Il y a *perdoit* dans toutes les éditions, mais le latin, qui porte *ardebat*, ne laisse aucun doute sur la vraie leçon. Voyez la note suivante.

213. *Et l'eſquadron de la braue ieuneſſe*, p. 441.

Tout le passage qui précède est évidemment altéré, et il est assez difficile de le rétablir sûrement. Le texte latin, que voici, en donnera du moins le sens général :

Quis vultus illi? qui dolor intimis
Arsit medullis? Spiritus impotens
Cum claustra spectaret Moſellæ,
Et juvenum intrepidam coronam.

214. PLVSIEVRS PASSAGES DES MEILLEVRS POETES GRECS ET LATINS *Citez aux Commentaires du* SYMPOSE *de Platon*, p. 442.

Voici le titre complet de l'ouvrage d'où Aubert a tiré ces fragments de traduction de Du Bellay : *Le Sympoſe de Platon, ou de l'amour & de beauté, traduit de Grec en François, auec trois liures de Commentaires, extraictz de toute Philoſophie & recueillis des meilleurs autheurs tant Grecz que Latins, & autres, par Loys le Roy, dit Regius. Au Roy Dauphin & à la Royne Dauphine. Pluſieurs paſſages des meilleurs Poëtes Grecs & Latins, citez aux Commentaires, mis en vers François par I. Du Bellay, Angeuin.* A Paris. Pour Iehan Longis & Robert le Mangnyer... 1558. In-4°.

Au verso du titre se trouve un sonnet de Du Bellay qu'Aubert n'a pas recueilli et qu'on trouvera dans notre tome II.

Les passages des poëtes forment un recueil spécial qui commence au feuillet 154 par un faux titre particulier. Au verso de ce faux titre on lit la note suivante :

« Ayant recueilly en diuers paſſages de mes Commentaires (ainſi que l'occaſion ſe preſentoit) pluſieurs Vers des meilleurs poëtes Grecz & Latins, d'autant que ne me ſentois aſſez expert en la Poëſie Françoiſe pour les traduire dignement, i'ay prié le Seigneur du Bellay treſexcellent poëte en Latin & en François de les tranſlater, lequel pour l'amytié qui eſt de long temps entre nous a entreprins ceſte charge, dont il ſ'eſt tant bien acquitté, qu'il ne les a pas ſeulement traduictz fidelement, gardant la maieſté de leurs ſentences, qui eſt fort difficile en vers, mais auſſi a repreſenté les traictz, figures, couleurs & ornemens poetiques des deux plus belles langues, auec telle dexterité qu'il ſemble en auoir egallé les vns & ſurmonté les autres. Si ſa modeſtie le permettoit, ou ſi ſes œuures, qui ſont entre les mains de tous, ne le recommandoient aſſez, i'en dirois d'auantage. Mais qu'on r'imprime le liure, je les feray inſerer dedans & mettray en François les autres lieux latins, afin d'euiter la diuerſité des langages, & pour touſiours eſſayer d'enrichir le noſtre. »

Nous avons reproduit le texte original en supprimant seulement l'indication des pages du livre de Le Roy auxquelles se rapportent les passages traduits, indication qui ne pouvait être pour nos lecteurs d'aucune utilité. Nous avons supprimé pareillement un assez long fragment de la traduction de l'*Art poétique* d'Horace par Pelletier, qui venait entre un passage d'Ovide et un passage de Juvénal (p. 460 de notre édition) et qu'Aubert avait conservé sans qu'on puisse deviner pourquoi. Nous avons cru devoir laisser au contraire les fragments, très-peu nombreux d'ailleurs, de la traduction des livres IV et VI de l'*Énéide*, qui forment d'ordinaire double emploi avec la traduction complète de ces livres, mais qui parfois aussi présentent des variantes. Nous leur avons conservé l'orthographe qu'ils ont dans le volume de Le Roy.

215. *Les leurs*, p. 444.

Ainsi dans l'édition d'Aubert, *les leur* dans le volume publié par Loys Le Roy en 1558, comme nous l'avons déjà vu aussi dans la première édition de la *Deffence de la langue francoyſe* (ci-dessus, p. 55). Ce n'est pas là une faute d'impression, mais un souvenir de notre plus ancienne langue, où *leur* ou plutôt *lor*, venant d'*illorum*, ne prenait tout naturellement point le signe du pluriel ; aujourd'hui, que cette origine est oubliée et que le génie de la langue a changé, on a quelque peine à maintenir *leur* sans *s*, même devant les verbes, et la tendance populaire est de prononcer et d'écrire *je leurs ai donné, je leurs ai dit*.

216. *Plus qu'vn hault plein venerable*, p. 459.

Plein, plane, platane. Platano conspectior alta, dit Ovide dans le passage des *Métamorphoses* (XIII, 794) que Du Bellay traduit ici.

217. TRADVCTION D'VNE EPISTRE LATINE DE MONSIEVR TORNEBVS, p. 468.

Le titre que nous avons adopté pour cette pièce est celui qu'Aubert lui a donné à la table des matières de son recueil; le titre qui se trouve dans le corps du volume ne contient pas ces mots : *de monſieur Tornebus*. La pièce d'Adrien Turnèbe dont celle-ci est traduite est intitulée : *De noua captandæ vtilitatis e litteris ratione epiſtola, ad Leoquernum.*

Ces vers ont paru d'abord à part sous le titre suivant :

LA NOVVELLE MA-
niere de faire ſon profit des lettres :
traduitte de Latin en François
par I. Quintil du Tronſſay
en Poictou.
Enſemble le Poëte courtiſan.
A POICTIERS.
1559

Cette édition fort rare, dont un exemplaire existe à la Bibliothèque impériale sous le n° Y 4580, se compose de 8 feuillets in-8°. Elle a été reproduite au tome X des *Variétés historiques et littéraires* de la *Bibliothèque elzévirienne* (p. 131-150), par M. Édouard Fournier.

Le savant éditeur voit dans le nom de *Quintil du Tronſſay* un pseudonyme de Du Bellay; il pense que le poëte a voulu reprendre à son tour ce nom de *Quintil* en tête d'une pièce dont plusieurs traits s'appliquaient fort bien à Charles Fontaine, le satirique auteur de *Quintil Horatian*. Il est certain d'ailleurs que cet opuscule n'aurait pas été admis dans le recueil de 1560, qui commence par la *Monomachie*, et dont nous donnerons la description dans notre tome II, et que surtout il n'aurait pas figuré dans l'édition d'Aubert, qui était de Poitiers et devait fort bien connaître l'édition de 1559, si on avait pu douter un instant qu'il fût l'œuvre de Du Bellay.

218. *Et deſdaigne en crachant la Françoiſe Minerue*, p. 470.

Ce passage, ainsi que l'a remarqué M. Édouard Fournier, fait songer à Charles Fontaine, fils d'un marchand, qui entreprit le voyage d'Italie pour faire sa cour à Renée de Ferrare, et qui en rapporta un grand mépris pour notre littérature nationale. On a pu voir dans nos notes précédentes comment il a parlé dans son

Quintil Horatian de Du Bellay, qui, du reste, il faut le reconnaître, avait été le premier à l'attaquer.

219. *Aux horloges de ſable*, p. 471.

Allusion à l'usage, adopté d'abord par les Grecs et ensuite par les Romains, de mesurer à l'aide d'une clepsydre le temps accordé à chaque orateur dans une cour de justice.

220. *De vitupere*, p. 472.

Ainsi dans les premières éditions, *du vitupere* dans celle d'Aubert.

221. *Et auquel pour cela on fait beaucoup de bien*, p. 473.

M. Édouard Fournier pense que l'historien dont Du Bellay parle ici est Denys Sauvage, qui, nommé historiographe par Henri II, n'écrivit rien sur le règne de ce roi. Il est difficile de rien affirmer à cet égard, mais ce qui est assez curieux, c'est que Du Bellay, attachant à ce portrait une grande importance par un motif aujourd'hui fort difficile à connaître, a quitté ici le rôle de simple traducteur pour ajouter tout un passage au texte satirique de son auteur. Afin que cette addition ne parût pas lui appartenir, il a eu soin d'en rédiger le texte latin, qu'il a placé sous cette forme à la suite de sa traduction française.

In editione latina hæc omiſſa fuerant.
— alet rex.
Area ſed fœlix potiuſque hæc aucupis illex
Quod feciſſe alium narrat plebecula tota,
Vrbis qui quandoque in diuerſoria nota
Venerat, ingreſſus conclaue relinquere ſuerat
Vt multi legerent non ferme plura quaternis
Verſiculis, titulo charta minioque notata.
En liber hiſtoriæ jam quartus in ordine Gallæ,
Quis neget hunc nullo fœlicem quæſo labore.
Bis duo cui totidem peperere volumina verſus?
Monſtrari hinc digito, ſcriptorque hinc dicier eſſe
Gallorum hiſtoriæ, atque hinc maxima premia ferre.

Cet artifice ne doit point toutefois nous faire prendre le change, et je crois qu'on ne saurait douter que ces vers, qui n'ont point été ajoutés à la pièce de Turnèbe dans le recueil de ses poésies, sont non pas de lui, mais de Du Bellay.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

Pages.

Avertiſſement. 1
Notice biographique sur Ioachim Du Bellay. . . . IX

LA DEFFENCE ET ILLVSTRATION DE LA LANGVE FRANCOYSE.

A Monseigneur le Reverendissime cardinal Du Bellay S. 1

Liure Premier.

L'Origine des Langues. Chap. I. 5
Que la langue Francoyſe ne doit eſtre nommée Barbare. Chap. II. 7
Pourquoy la Langue Francoyſe n'eſt ſi riche que la Greque & Latine. Chap. III 9
Que la langue Francoyſe n'eſt ſi pauure que beaucoup l'eſtiment. Chap. IIII. 11
Que les Traductions ne ſont ſuffiſantes pour donner perfection à la Langue Francoyſe. Chap. V . . 12
Des mauuais Traducteurs & de ne traduyre les Poëtes. Chap. VI. 14

Comment les Romains ont enrichy leur Langue. Chap. VII. 16
D'amplifier la Langue Francoyſe par l'immitation des anciens Aucteurs Grecz & Romains. Chap. VIII. 17
Reſponſe à quelques obiections. Chap. IX. . . . 18
Que la Langue Francoyſe n'eſt incapable de la Philoſophie, & pourquoy les Anciens eſtoint plus Scauans que les Hommes de notre Aage. Chap. X. 21
Qu'il eſt impoſſible d'egaler les Anciens en leurs Langues. Chap. XI. 27
Deffence de l'Aucteur. Chap. XII. 30

Le Second Liure.

L'intention de l'Aucteur. Chap. I. 32
Des Poëtes Francoys. Chap. II 33
Que le Naturel n'eſt ſuffiſant à celuy qui en Poëſie veult faire œuure digne de l'Immortalité. Chap. III. 37
Quelz genres de Poëmes doit elire le Poëte Francoys. Chap. IIII. 38
Du long Poëme Francoys. Chap. V. 41
D'inuenter des Motz, & quelques autres choſes, que doit obſeruer le Poëte Francoys. Chap. VI. 44
De la Rythme, & des Vers ſans Rythme. Chap. VII. 46
De ce mot Rythme, de l'inuention des Vers rymez, & de quelques autres Antiquitez vſitées en notre Langue. Chap. VIII. 48
Obſeruation de quelques manieres de parler Francoyſes. Chap. IX. 50
De bien prononcer les Vers. Chap. X. 52
De quelques obſeruations oultre l'Artifice, auecques vne Inuectiue contre les mauuais Poëtes Francoys. Chap. XI. 53

Exhortation aux Francoys d'ecrire en leur Langue, auecques les Louanges de la France. Chap. XII. 57
Concluſion de tout l'Œuure. 62
A l'ambicieux & auare ennemy des bonnes lettres. Sonnet 63
Au lecteur 64

L'OLIVE ET AVTRES ŒVVRES POETIQVES.

Il dedie ſon Liure à ſa Dame. 67
Au lecteur (de l'édition de 1549). 68
A tres illuſtre Princeſſe madame Marguerite... Luy preſentant ce Liure. Sonnet. 70
Au lecteur (de l'édition de 1550). 71
L'Oliue. 81
La Muſagnœomachie. 139
A Salmon Macrin ſur la mort de ſa Gelonis. . . 153
Deſcription de la corne d'abondance préſentée à vne Mommerie. 157
Aux Dames Angeuines 159
Immitation de l'ode latine de Ian Dorat ſur la mort de la Roine de Nauarre. 160
Contre les enuieux poëtes. A Pierre de Ronſard. 162
L'anterotique de la vieille & de la ieune amie. . . 169
Vers lyriques. 175
Au lecteur 175
Les louanges d'Aniou. Au fleuue de Loyre. Ode I. 175
Des miſeres & fortunes humaines. Au ſeigneur Ian Prouſt. Ode II. 178
Les louanges d'Amour. Au ſeigneur René Vruoy. Ode III. 180
De l'inconſtance des choſes. Au ſeigneur Pierre de Ronſard. Ode IIII. 183
A deux damoyzelles. Ode V. 186
Du premier iour de l'an. Au ſeigneur Bertran Bergier. Ode VI. 190

Du iour des bacchanales. Au ſeigneur Rabeſtan. Ode VII. 192
Du retour du printens. A Ian D'Orat. Ode VIII. . 194
Chant du deſeſperé. Ode IX. 196
Au ſeigneur Pierre de Ronſard. Ode X. 198
A vne dame cruelle & inexorable. Ode XI. . . . 200
De porter les miſeres & la calumnie. Au ſeigneur Criſtofle Du Breil. Ode XII. 202
De l'immortalité des poëtes. Au ſeigneur Bouiu. Ode XIII. 205
Epitaphe du ſeigneur Boniuet 206
Epitaphe de Clement Marot. 207
Louange de la France & du roy treſchreſtien Henry II. 207
Diſcours au Roy ſur la poëſie. 213
A André Theuet angoulmoiſin. Sonnet 216
Au meſme Theuet ſur ſes *Singularitez du Leuant*. 217
Du parlement de Paris. 218

RECVEIL DE POESIE PRESENTÉ A TRESILLVSTRE PRINCESSE MADAME MARGVERITE.

A treſilluſtre princeſſe madame Marguerite. . . . 219
A ſa lyre. 222
Proſphonematique au roy treſchreſtien Henry II. 223
Chant triumphal ſur le voyage de Boulongne. M. D. XLIX. au moys d'aouſt 228
Vers liriques 234
A la royne. Ode I. 234
A treſilluſtre princeſſe madame Marguerite. Ode II. 237
A Mellin de Sainct Gelais. Ode III. 238
A madame Marguerite. D'eſcrire en ſa langue. Ode IIII. 240
A treſilluſtre prince monſeigneur reuerendiſſ. cardinal de Guyſe. Ode V 242

A monſeigneur reuerendiſſ. cardinal de Chaſtillon. Ode VI. 244
L'auantretour en France de monſeigneur reuediſſ. cardinal du Bellay. Ode VII. 246
Contre les auaritieux. Ode VIII. 250
A Bouiu. Les conditions du vray poëte. Ode IX. 252
De l'innocence, & de n'attenter contre la mageſté diuine. Ode X. 255
Au ſeigneur du Boyſdaulphin, Maiſtre d'hoſtel du Roy. Ode XI. 256
A Carles. Ode XII. 257
A Heroet. Ode XIII. 259
A Mercure & à ſa lyre. Pour adoucir la cruauté de ſa dame. Ode XIIII. 261
La louange du feu roy Francoys & du treſchreſtien roy Henry. Ode XV. 263
A madame la comteſſe de Tonnerre. Ode XVI . . 265
Elegie. 267
Chanſon. 270
Dialogue d'vn amoureux & d'Echo. 273
Au ſeigneur de Lanſac, Ambaſſadeur pour le Roy à Rome. 274
Au reuerendiſſ. card. du Bellay & au ſeigneur de Lanſac, Ambaſſadeur pour le Roy à Rome. Eſtrenes 278
Sonnet au Roy. 280
A madame Marguerite 281
A mes dames de Vandoſme & de Guyſe. 281
A mes ſeign. de Vandoſme & de Guyſe. 282
A monſeign. le conneſtable. 283
Au Pape, le premier iour de l'an 283
Du iour de Noel. 284
Ode ſur la naiſſance du petit duc de Beaumont, Fils de Monſeigneur de Vandoſme, Roy de Nauarre. 284

Sonnets à la Royne de Nauarre auſquels ladicte dame fait elle meſme reſponſe. 295
Diſcours au Roy ſur la trefue de l'an M.D.LV. . 302
Hymne au Roy ſur la prinſe de Callais. 310
Euocation des dieux tutelaires de Guynes. 314
Execration ſur l'Angleterre. 315
Sonnet à la Royne d'Eſcoſſe 316
Les Furies contre les infracteurs de foy 316
Hymne chreſtien 325
Du regret de l'autheur au partir de France. . . . 327
D'vn ſonge qu'il feit paſſant à S. Saphorin 328
Sur ce meſme propos. 328
De ſon feu 329
En la fureur de ſa fieure 329
Vœu à la fieure 330
A ſon luth. 331
De la ſaignée qui luy oſta la fieure 331

DEVX LIVRES DE L'ENEIDE DE VIRGILE.... AVEC AVTRES TRADVCTIONS.

Au ſeigneur I. de Morel Ambrunois 333
Epigramme du tranſlateur 339
Le quatrieſme liure de l'Eneide de Vergile 340
Complainte de Didon à Enée, prinſe d'Ouide. . . 374
Sur la ſtatue de Didon, prins d'Auſone. 389
La mort de Palinure. Du cinquieſme de Virgile. . 390
Le ſixieme liure de l'Eneide de Virgile. 395
Sonnet 435
L'Adieu aux Muſes, pris du latin de Buccanan. . . 435
Traduction d'vne ode latine du meſme Buccanan. 440
Pluſieurs paſſages des meilleurs poëtes grecs & latins citez aux Commentaires du *Sympoſe* de Platon. 442

Traduction d'vne epiſtre latine de Monſieur Tornebus ſur vn nouueau moyen de faire ſon prouſit de l'eſtude des lettres. 468
Notes. 475

FIN DE LA TABLE.

Achevé d'imprimer

LE DIX OCTOBRE MIL HUIT CENT SOIXANTE-SIX

PAR D. JOUAUST

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS